PR
2778
.L37
1842
v.6
SMRS

OEUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

LE ROI JEAN,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE ROI JEAN.
LE PRINCE HENRI, son fils, depuis Henri III.
ARTHUR, duc de Bretagne, fils de Geoffroi, frère aîné du roi Jean.
GUILLAUME MARESCHALL, comte de Pembroke.
GEOFFROI FITZ PETER, comte d'Essex, haut justicier d'Angleterre.
GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, comte de Salisbury.
ROBERT BIGOT, comte de Norfolk.
HUBERT DE BURGH, chambellan du roi.
ROBERT FAUCONBRIDGE, fils de sir Robert Fauconbridge.
PHILIPPE FAUCONBRIDGE LE BATARD, son frère utérin, fils naturel de Richard Ier.
JACQUES GURNEY, attaché au service de lady Fauconbridge.
PIERRE DE POMFRET, prophète.
PHILIPPE, roi de France.
LOUIS, dauphin.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.
LE COMTE DE MELUN, seigneur français.
CHATILLON, ambassadeur de France auprès du roi Jean.
ÉLÉONORE, veuve de Henri II et mère du roi Jean.
CONSTANCE, mère d'Arthur.
BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.
LADY FAUCONBRIDGE, mère du Bâtard et de Robert Fauconbridge.
Seigneurs, Dames, Bourgeois d'Angers, Shérif, Parlementaires, Officiers, Soldats, Messagers, Suite, etc.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Northampton. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN et sa Suite, LA REINE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY, CHATILLON.

LE ROI JEAN. Eh bien, Châtillon, que nous veut le roi de France?

CHATILLON. Roi d'Angleterre, le roi de France vous salue, et, parlant par ma bouche, voici ce qu'il fait dire à votre majesté usurpée.

ÉLÉONORE. Voilà un singulier début! — Majesté usurpée!

LE ROI JEAN. Silence, ma mère; écoutez l'ambassade.

CHATILLON. Philippe de France, prenant en main les droits et

la juste cause du fils de Geoffroi, votre frère défunt, d'Arthur Plantagenet, revendique, au titre le plus légitime, cette belle île et ses territoires, l'Irlande, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine. Il demande que vous déposiez le glaive, que vous abdiquiez tous ces titres injustement usurpés, et qu'ils soient restitués au jeune Arthur, votre neveu et légitime souverain.

LE ROI JEAN. Si nous nous y refusons, qu'en résultera-t-il?

CHATILLON. L'intervention rigoureuse et sanglante de la guerre pour ressaisir des droits retenus par la force.

LE ROI JEAN. Nous rendrons guerre pour guerre, sang pour sang, rigueur pour rigueur : voilà notre réponse au roi de France.

CHATILLON. Recevez donc par ma bouche le défi que mon roi vous envoie; mon ministère ne va pas plus loin.

LE ROI JEAN. Portez-lui le mien, et partez en paix; soyez aux yeux de la France comme l'éclair précurseur de la foudre; avant que vous ayez annoncé que je viens, le tonnerre de mes canons se sera fait entendre. Partez donc! soyez la trompette de ma colère et le funeste présage de votre ruine! — (*Se tournant vers sa suite.*) Qu'il soit reconduit avec tous les honneurs requis. Pembroke, je vous charge de ce soin. — Adieu, Châtillon.

Pembroke et Châtillon sortent.

ÉLÉONORE. Eh bien, mon fils, ne vous ai-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance ne se donnerait point de relâche qu'elle n'eût soulevé la France et le monde entier en faveur des droits de son fils? On aurait pu prévenir ceci et arranger à l'amiable une affaire que doit décider maintenant la lutte sanglante de deux royaumes redoutables.

LE ROI JEAN. Nous avons pour nous la possession et notre droit.

ÉLÉONORE. Dites la possession; si vous n'aviez que votre droit, les choses iraient mal et pour vous et pour moi. Ma conscience me le dit tout bas; mais il n'y aura que le ciel, vous et moi qui l'entendrons.

Entre le Shérif du comté de Northampton, qui parle bas à Essex.

ESSEX. Sire, voici la contestation la plus étrange dont j'aie jamais ouï parler; les deux parties venues de la province demandent à être jugées par vous.

LE ROI JEAN. Faites-les venir.

Le Shérif sort.

LE ROI, *continuant.* Nos abbayes et nos prieurés payeront les frais de cette expédition.

Rentre le Shérif, accompagné de ROBERT FAUCONBRIDGE, et de PHILIPPE, son frère bâtard.

LE ROI, *continuant.* Qui êtes-vous?

LE BATARD. Moi, je suis votre fidèle sujet, un gentilhomme né dans le comté de Northampton, le fils aîné, à ce que je présume, de Robert Fauconbridge, un soldat que la main de Cœur-de-lion, cette main qui conférait la gloire, a fait chevalier sur le champ de bataille.

LE ROI JEAN, *à Robert.* Qui es-tu?

ROBERT. Le fils et l'héritier de ce même Fauconbridge.

LE ROI JEAN. Eh quoi! il est l'aîné, et c'est toi qui es l'héritier? A ce qu'il paraît, vous n'êtes pas nés de la même mère.

LE BATARD. Grand roi, nous sommes très-certainement nés de la même mère, c'est connu, et je pense aussi du même père; mais quant à savoir s'il y a certitude sur ce dernier point, c'est une question que le ciel et ma mère peuvent seuls résoudre. A cet égard, j'ai des doutes comme peuvent en avoir tous les enfants des hommes.

ÉLÉONORE. Fi donc, homme grossier! tu diffames ta mère, et par ce doute tu outrages son honneur.

LE BATARD. Moi, madame? je n'ai nul intérêt à le faire, c'est la prétention de mon frère, et non la mienne; s'il parvient à l'établir, il me prive de cinq cents belles livres sterling de revenu. Dieu garde l'honneur à ma mère, et à moi mon héritage!

LE ROI JEAN. J'aime sa brusque franchise. — Par quel motif, étant le plus jeune, revendique-t-il ton héritage?

LE BATARD. Je ne lui en connais pas d'autre que l'envie d'avoir mes terres. Mais il lui est arrivé un jour de me jeter à la face le nom de bâtard. Que j'aie été fait légitimement ou non, c'est à ma mère à en répondre; mais pour ce qui est de la question de savoir si je suis d'aussi bonne race que lui, — Dieu fasse paix aux reins qui m'engendrèrent! — sire, comparez nos visages, et jugez vous-même. Si le vieux sire Robert nous procréa tous deux, s'il est vrai qu'il fut notre père et que ce fils lui ressemble, ô vieux sire Robert, ô mon père, je remercie le ciel à deux genoux de ne pas vous ressembler.

LE ROI JEAN. Quel écervelé le ciel nous a envoyé là!

ÉLÉONORE. Je lui trouve dans les traits quelque chose de Richard Cœur-de-lion, et il a tout à fait son accent. Ne remarquez-vous pas dans la large stature de cet homme quelque ressemblance avec mon fils?

LE ROI JEAN. Je l'ai examiné de la tête aux pieds, et je retrouve en lui Richard trait pour trait. — (*A Robert.*) Dis-moi, jeune homme, par quel motif revendiques-tu l'héritage de ton frère?

LE BATARD. Parce qu'il n'a, comme mon père, qu'une moitié de visage; c'est à ce titre qu'il réclame la totalité de mes terres. Allez donc donner un revenu de cinq cents livres sterling à une figure large comme l'effigie d'une pièce de deux sous!

ROBERT. Mon gracieux souverain, quand mon père vivait, votre frère l'a beaucoup employé à son service.

LE BATARD. Fort bien! mais ce n'est pas là un titre pour avoir mes terres; il faut que vous prouviez qu'il a donné de l'emploi à ma mère.

ROBERT. Il l'envoya un jour en ambassade en Allemagne, auprès de l'empereur, pour y traiter diverses affaires importantes. Le roi, profitant de son absence, vint loger dans la maison de mon père. Jusqu'à quel point il réussit dans ses projets, je rougis de le dire. Mais la vérité est la vérité; mon père et ma mère étaient séparés par une vaste étendue de terre et de mer, — c'est à mon père lui-même que je l'ai entendu dire, — quand ce robuste jeune homme que voilà fut engendré. Mon père, sur son lit de mort, a déclaré que ce fils de ma mère n'était pas de lui; que, dans tous les cas, il était né quatorze semaines avant le terme marqué par la nature; et par son testament il m'a légué tous ses biens. Ordonnez donc, sire, qu'on me donne ce qui m'appartient, et que, conformément à la volonté de mon père, je sois mis en possession de son héritage.

LE ROI JEAN. Jeune homme, ton frère est légitime. L'épouse de ton père l'a conçu après le mariage, et si elle a trompé son mari, la faute en est à elle : c'est un inconvénient auquel sont exposés tous ceux qui prennent femme. Si mon frère, qui, dis-tu, a pris la peine d'engendrer ce fils, l'avait réclamé de ton père, comme lui appartenant, certes, ton père aurait été en droit de garder, nonobstant toutes prétentions contraires, cet enfant né de sa femme : il le pouvait assurément; en sup-

posant donc qu'il fût de mon frère, mon frère ne pouvait le revendiquer, et ton père, bien qu'il ne fût pas de lui, était tenu de l'accepter. Pour conclure, le fils de ma mère a fait l'héritier de ton père; l'héritier de ton père doit obtenir son héritage.

ROBERT. La volonté de mon père sera-t-elle donc sans force pour déposséder un fils qui n'est pas le sien?

LE BATARD. Elle n'aura pas plus de force pour me déposséder qu'elle n'a influé sur ma naissance, à ce que je présume.

ÉLÉONORE. Que préférerais-tu, d'être un Fauconbridge, et, ressemblant à ton frère, de posséder son héritage, ou d'être réputé fils de Cœur-de-lion, et ne posséder que ton mérite personnel sans un pouce de terre?

LE BATARD. Madame, si mon frère était ce que je suis, et si j'étais ce qu'il est, l'image de sir Robert; si comme lui j'avais pour jambes deux fuseaux, et pour bras deux anguilles empaillées, une face si maigre que je ne pourrais attacher une rose à mon oreille sans que ma figure en fût entièrement cachée, et sans faire dire aux passants : Voyez, où va donc ce denier à la rose? si, à ce prix, il ne tenait qu'à moi de devenir l'héritier de tous ses biens, je veux ne jamais bouger de cette place, si je ne donnais à l'instant jusqu'au dernier pouce de terre pour reprendre ma forme naturelle : je ne voudrais pour rien au monde être sire Robert.

ÉLÉONORE. Tu me conviens. Veux-tu renoncer à ta fortune, abandonner à ton frère son héritage, et me suivre? Je vais faire la guerre, et pars pour la France.

LE BATARD. Mon frère, prenez mes terres, j'irai chercher fortune; votre figure, à ce marché, gagne cinq cents livres sterling; vendez-la cinq sous, et ce sera encore plus qu'elle ne vaut. — Madame, je vous suivrai jusqu'au trépas.

ÉLÉONORE. Non, je préfère que vous m'y précédiez.

LE BATARD. La politesse nous fait un devoir de céder le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN. Quel est ton nom?

LE BATARD. Philippe, sire, tel est mon nom; Philippe, le fils aîné de la femme du bon vieux sire Robert.

LE ROI JEAN. Porte à l'avenir le nom de celui à qui tu ressembles. Fléchis le genou, Philippe, et relève-toi plus grand que tu n'étais; relève-toi sire Richard et Plantagenet.

LE BATARD. Mon frère du côté maternel, donnez-moi votre main. Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné des terres; eh bien! bénie soit l'heure, de la nuit ou du jour, où j'ai été engendré, sire Robert étant absent.

ÉLÉONORE. C'est tout le caractère de Plantagenet! — Je suis ta grand'mère, Richard; appelle-moi de ce nom.

LE BATARD. Vous l'êtes par hasard, madame, et non suivant les règles; mais qu'importe? Il faut bien quelquefois s'écarter un peu du droit chemin; quand on ne peut entrer par la porte, on entre par la fenêtre ou on saute par la trappe; celui qui n'ose sortir le jour doit sortir la nuit; avoir c'est avoir, quel que soit le moyen qu'on ait employé pour cela; que la flèche touche près ou loin du but, on a toujours bien tiré quand on gagne; et je suis ce que je suis, de quelque manière que j'aie été fait.

LE ROI, *à Robert.* Retire-toi, Fauconbridge; tu as obtenu ce que tu demandais. Un chevalier sans terre[1] fait de toi un propriétaire foncier. — Venez, madame; — viens, Richard; il nous faut partir pour la France, la chose est urgente.

LE BATARD. Adieu, mon frère; que la fortune t'accompagne; car tu as été fait en tout bien tout honneur.

Tous sortent, à l'exception du Bâtard.

LE BATARD, *continuant.* Je viens d'acquérir quelques pouces d'honneur; mais combien de toises de terre j'ai perdues! N'importe! maintenant je puis de la première femme venue faire une mylady. — *Bonjour, sire Richard.* — *Merci, mon brave homme!* — Si son nom est George, je l'appellerai Pierre; quand on est nouvellement anobli, on doit oublier les noms; ce serait trop se familiariser et compromettre sa dignité de fraîche date. Le voyageur viendra, son cure-dents à la main, prendre place à la table de ma seigneurie; et quand ma grandeur sera rassasiée, je sucerai mes dents, et me mettrai à interroger mon faquin sur les pays qu'il a vus. — *Mon cher monsieur*, dirai-je, en m'appuyant comme cela sur le coude, *je vous prierai de,* — alors arrivent les questions suivies de la réponse, comme dans un catéchisme: *O seigneur*, dit l'interrogé, *je suis à vos ordres, disposez de moi; à votre service, seigneur.* — *Non, monsieur*, dit le questionneur, *c'est moi qui suis au vôtre;* et alors avant que le questionné sache ce

[1] Allusion ou nom de Jean Sans-Terre, sous lequel ce roi est connu dans l'histoire.

que demande le questionneur, et lorsqu'il n'a encore été échangé que des formules de compliment, il me parle des Alpes, des Apennins, des Pyrénées, du Pô, et c'est ainsi qu'on arrive à la fin du souper : voilà pourtant la société du bon ton, et c'est celle qui convient à l'homme qui, comme moi, aspire à s'élever. Car celui-là n'est qu'un fils bâtard de notre époque, qui n'est pas tant soit peu observateur; en attendant que je sois observateur, je suis déjà bâtard. Et ce n'est pas seulement dans la mise et dans les manières extérieures que cette attention est nécessaire, c'est encore dans le soin qu'il faut mettre à débiter le poison du mensonge, ce poison si doux et qui plaît tant à notre âge. Je veux m'instruire dans cet art, non avec l'intention de tromper les autres, mais afin d'éviter d'être moi-même trompé; car le mensonge doit joncher le marche-pied de ma grandeur. — Mais quelle est cette femme qui vient à pas précipités, en costume de voyage? Quelle est cette courrière? N'a-t-elle point de mari pour sonner du cor devant elle? O ciel! c'est ma mère!

Entrent LADY FAUCONBRIDGE et JACQUES GURNEY.

LE BATARD, *continuant.* Qu'y a-t-il, ma mère? Quel motif vous amène à la cour si précipitamment?

LADY FAUCONBRIDGE. Où est ton frère? Où est-il le misérable qui court sus sur l'honneur de sa mère?

LE BATARD. Mon frère Robert? le fils du vieux sire Robert, ce géant redoutable, ce puissant mortel? Est-ce le fils de sire Robert que vous cherchez?

LADY FAUCONBRIDGE. Le fils de sire Robert! oui, fils irrespectueux, le fils de sire Robert. Pourquoi te railles-tu de sire Robert? il est le fils de sire Robert, et tu l'es également.

LE BATARD. Jacques Gurney, veux-tu nous laisser seuls un instant?

GURNEY. Très-volontiers, mon cher Philippe.

LE BATARD. *Philippe!* — Jacques, il se passe du nouveau en ce moment; sous peu, je t'en dirai davantage.

Gurney sort.

LE BATARD, *continuant.* Madame, je ne suis pas le fils du vieux sire Robert; sire Robert aurait pu manger un vendredi, sans rompre son jeûne, la part qu'il a prise à mon existence : sire Robert n'était pas plus maladroit ouvrier qu'un autre; mais, de bonne foi, est-il possible qu'il m'ait fait? il en était incapable; nous connaissons ses œuvres. — Veuillez donc me

dire, ma mère, à qui je dois ces membres. Sire Robert n'a jamais contribué à faire cette jambe.

LADY FAUCONBRIDGE. Et toi aussi, tu t'es ligué avec ton frère contre moi, toi qui, dans ton propre intérêt, devrais défendre mon honneur? Que signifient ces mépris, misérable esclave?

LE BATARD. Appelez-moi chevalier, ma mère; j'ai été armé chevalier, j'ai reçu l'accolade. Mais, ma mère, je ne suis pas le fils de sire Robert; j'ai répudié sire Robert et son héritage; ma légitimité, mon nom, j'ai tout planté là : ainsi, ma mère, veuillez me faire connaître mon père : un bel homme, sans doute? Ma mère, nommez-le-moi.

LADY FAUCONBRIDGE. As-tu renié le nom de Fauconbridge?

LE BATARD. D'aussi grand cœur que je renie le diable.

LADY FAUCONBRIDGE. Le roi Richard Cœur-de-lion fut ton père; cédant à ses longues et pressantes sollicitations, je consentis à le recevoir dans le lit de mon époux. — Veuille le ciel ne pas me demander compte de cette transgression! — Tu es le fruit de cette faute si chère, à laquelle m'entraîna une force irrésistible.

LE BATARD. Par ce jour qui nous luit, si j'étais encore à faire, je ne voudrais pas d'autre père que celui-là. Il est ici-bas des fautes qui emportent leur excuse avec elles, et la vôtre est de ce nombre; elle ne fut pas le résultat d'un égarement insensé. Vous ne pouviez faire autrement que de succomber; votre cœur s'est donné en tribut à l'amour tout-puissant d'un homme dont la force invincible avait vaincu le lion lui-même, et l'avait contraint à lui livrer son cœur. Celui qui arrache le cœur des lions peut bien séduire celui d'une femme. Oui, ma mère, je vous remercie cordialement de m'avoir donné un tel père : quiconque osera dire que vous avez fait mal quand vous m'avez conçu, j'enverrai son âme aux enfers. Venez, ma mère, je veux vous présenter à ma famille. Tous diront avec moi que le jour où Richard m'engendra, c'eût été un péché que de lui dire *non*. — Quiconque prétend que ce fut une faute, en a menti; je soutiens, moi, que ce n'en fut pas une.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La France. — Devant les remparts d'Angers.

Arrivent d'un côté L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, à la tête de ses troupes; de l'autre, PHILIPPE, roi de France, à la tête de son armée; LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR.

LOUIS. Devant les murs d'Angers, soyez le bienvenu, brave archiduc d'Autriche. — Arthur, ton glorieux parent, Richard, qui arracha le cœur d'un lion, et fit la guerre sainte en Palestine, périt d'une mort prématurée, victime de ce duc vaillant. Voulant expier cette faute vis-à-vis de sa postérité, il vient ici, sur notre demande, déployer ses drapeaux en ta faveur, jeune enfant, et combattre l'usurpation de ton oncle dénaturé, Jean d'Angleterre. Embrasse-le donc, aime-le, et fais-lui un cordial accueil.

ARTHUR, *à l'Archiduc.* Dieu vous pardonnera la mort de Cœur-de-lion, d'autant plus volontiers que vous donnez la vie à son descendant, abritant ses droits sous votre aile guerrière. Je vous accueille d'une main faible encore, mais d'un cœur plein d'une d'affection sincère. Duc, soyez le bienvenu devant les portes d'Angers.

LOUIS. O noble enfant! qui n'embrasserait la défense de tes droits?

L'ARCHIDUC. Laisse-moi imprimer sur ta joue ce baiser affectueux; qu'il soit le sceau de l'amitié que je te voue. Lorsque Angers et les domaines qui t'appartiennent en France; quand cette île aux blanches falaises dont le pied repousse l'Océan aux vagues mugissantes, et sépare ses insulaires du reste du monde; quand cette Angleterre qui, tranquille à l'abri de son liquide rempart, se rit des vains projets de l'étranger; quand ce coin de terre, situé à l'extrême limite occidentale du monde, t'aura reconnu pour son roi, alors, seulement, je retournerai dans ma patrie; jusque-là, aimable enfant, j'oublierai mes foyers, et resterai les armes à la main.

CONSTANCE. Oh! acceptez les actions de grâce de sa mère, les remercîments d'une veuve, jusqu'au jour où votre bras fort lui aura donné la force et le pouvoir de reconnaître plus dignement votre affection.

L'ARCHIDUC. La paix du ciel sera le partage de ceux qui tireront le glaive dans cette guerre juste et charitable.

LE ROI PHILIPPE. A l'œuvre donc; nos canons vont être dirigés contre les menaçants remparts de cette ville qui nous résiste. — Appelons nos chefs les plus expérimentés, pour qu'ils nous aident à choisir les points d'attaque les plus avantageux. Dussions-nous laisser devant cette place nos royaux ossements, dussions-nous n'arriver jusqu'au centre de la ville qu'en marchant jusqu'au genou dans le sang français, nous la soumettrons aux lois de cet enfant.

CONSTANCE. Attendez la réponse à votre ambassade, et n'allez pas sans motif ensanglanter vos glaives : le seigneur de Châtillon va peut-être nous rapporter la solution pacifique d'une question que nous voulons ici décider par la guerre; et nous pourrions alors nous reprocher chacune des gouttes de sang que notre imprudente précipitation aurait inutilement fait couler.

Arrive CHATILLON.

LE ROI PHILIPPE. Admirez donc, madame! — Vous venez à peine d'exprimer votre vœu, et voilà notre envoyé Châtillon qui arrive. — (*A Châtillon.*) Que dit l'Angleterre? Parlez en peu de mots, noble seigneur : nous attendons froidement sa réponse; parlez, Châtillon.

CHATILLON. Abandonnez un siége sans importance; réunissez vos troupes, et qu'elles se préparent à une plus rude tâche. Irrité de vos justes demandes, l'Anglais a pris les armes; les vents contraires, qui m'ont forcé de différer mon départ, ont permis à ses légions de débarquer en même temps que moi; il marche à grandes journées vers cette ville; son armée est nombreuse, ses soldats pleins d'ardeurs. La reine-mère l'accompagne, véritable furie, qui l'anime au combat et au carnage. Avec elle vient sa nièce, la princesse Blanche de Castille, ainsi qu'un bâtard du roi défunt. Sur leurs pas accourent tous les aventuriers d'Angleterre, jeunesse inconsidérée, courageux volontaires, femmes par le visage, véritables dragons pour l'intrépidité. Ces hommes, après avoir vendu leur héritage, portant avec eux tout ce qu'ils possèdent, viennent chercher fortune dans les hasards de la guerre. En un mot, jamais élite plus brave ne s'embarqua sur des vaisseaux anglais, et ne traversa l'Océan pour porter dans la chrétienté la guerre et le ravage. (*Un bruit de tambours se fait entendre.*) — Le bruit de leurs tambours, qui déjà se fait entendre, m'interdit de

plus longs détails. Les voilà déjà qui sont à portée de parlementer ou de combattre : ainsi, préparez-vous.

LE ROI PHILIPPE. Combien je m'attendais peu à tant de célérité !

L'ARCHIDUC. Plus cette attaque est inattendue, plus nous devons mettre d'énergie dans la défense ; car la nécessité double le courage ; qu'ils viennent donc ; nous sommes prêts à les recevoir.

Arrivent LE ROI JEAN, à la tête de ses troupes, ÉLÉONORE, BLANCHE, LE BATARD, PEMBROKE.

LE ROI JEAN. Paix à la France, si la France nous laisse paisiblement entrer dans nos possessions héréditaires ! sinon, que le sang de la France coule, et que la paix remonte aux cieux ! tandis que nous, instruments de la colère du ciel, nous châtierons les orgueilleux par qui la paix est exilée de la terre.

LE ROI PHILIPPE. Paix à l'Angleterre, si ses guerriers retournent dans leur patrie pour y vivre en paix ! Nous aimons l'Angleterre, et c'est pour elle que nous avons endossé notre pesante armure ; nous faisons ce que tu devrais faire ; mais toi, loin d'aimer l'Angleterre, tu as supplanté son légitime roi ; tu as interrompu l'ordre de successibilité, usurpé les droits d'un royal enfant, et violemment profané la couronne, vierge encore. (*Montrant Arthur.*) Regarde le portrait de ton frère Geoffroi ; — ces yeux, ce front, sont sa vivante image ; cet enfant te présente un abrégé de tout ce qui est mort dans Geoffroi, et la main du temps se chargera de faire de cet abrégé un large volume. Ce Geoffroi était ton frère aîné, et voilà son fils. Au nom du Tout-Puissant, comment se fait il donc que tu prends le titre de roi, pendant que l'artère bat dans la tempe de celui au front duquel appartient la couronne ?

LE ROI JEAN. Roi de France, de qui tiens-tu le droit de m'interroger ?

LE ROI PHILIPPE. De ce juge suprême qui inspire aux dépositaires de la force et de l'autorité la pensée généreuse de s'enquérir des infractions au droit. Ce juge m'a constitué le tuteur de cet enfant. En vertu de son mandat, je t'accuse ; et avec son aide, j'espère te châtier.

LE ROI JEAN. Tu revêts une autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE. Oui ; mais c'est pour renverser l'usurpation.

ÉLÉONORE. Roi de France, quel est celui que tu appelles usurpateur ?

CONSTANCE. Laisse-moi répondre ; — l'usurpateur, c'est ton fils.

ÉLÉONORE. Tais-toi, insolente ! ton bâtard sera roi, n'est-ce pas, afin que tu sois reine et gouvernes le monde ?

CONSTANCE. J'ai été aussi fidèle à mon mari que tu l'as été au tien ; et entre les traits de cet enfant et ceux de son père Geoffroi, la ressemblance est plus grande qu'entre tes manières et celles de Jean ; et pourtant vous vous ressemblez comme la pluie et l'eau, comme le diable et sa mère. Mon fils un bâtard ! sur mon âme, je suis certaine que sa naissance a été plus irréprochable que ne le fut celle de son père ; cela doit être, s'il est vrai que tu fus sa mère.

ÉLÉONORE. Mon enfant, voilà une mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur ton père.

CONSTANCE. Mon enfant, voilà une grand'mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur toi.

L'ARCHIDUC. Silence !

LE BATARD. Écoutez ce crieur !

L'ARCHIDUC. Quel est ce diable d'homme ?

LE BATARD. Un homme qui vous mènera d'un train de diable, si jamais il vous attrape seul avec votre peau [1]. Vous êtes le lièvre dont parle le proverbe, et dont le courage consiste à tirer le lion par sa barbe lorsqu'il est mort. Si jamais vous me tombez sous la main, je chatouillerai votre fourrure ; vous pouvez y compter.

BLANCHE. La fourrure du lion sied bien à celui qui dépouilla le lion de sa fourrure.

LE BATARD. Elle lui sied comme les souliers d'Alcide aux pieds d'un âne ; mais va, je déchargerai tes épaules de ce fardeau, ou je ferai peser sur elles un poids sous lequel elles fléchiront.

L'ARCHIDUC. Quel est le rodomont qui nous assourdit les oreilles de son bavardage inutile ?

LE ROI PHILIPPE. Louis, décidez ce que nous devons faire.

LOUIS. Femmes, — et vous, hommes insensés, — cessez des propos superflus. — Roi Jean, voici la question en deux mots.

[1] Selon une vieille légende, l'archiduc d'Autriche, après avoir fait périr le roi Richard Cœur-de-lion, portait comme trophée une peau de lion qui avait appartenu à ce prince.

—Je revendique au nom d'Arthur l'Angleterre, l'Irlande l'Anjou, la Touraine, le Maine : veux-tu les céder et déposer les armes?

LE ROI JEAN. Je te céderai plutôt ma vie. — Roi de France, je te défie. — Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains, et mon affection t'accordera plus que ne pourra jamais conquérir pour toi le bras lâche de la France; soumets-toi, enfant.

ÉLÉONORE. Viens, enfant, viens avec ton aïeule.

CONSTANCE. Va trouver ta grand'mère, mon enfant; donne à ta grand'mère un royaume, et ta grand'mère te donnera une dragée, une cerise et une figue. Voilà une grand'mère bien bonne!

ARTHUR. Cessez, ma mère. Oh! que ne suis-je couché dans mon tombeau! Je ne mérite pas les débats funestes dont je suis cause.

ÉLÉONORE. Sa mère lui fait tellement honte, que, le pauvre enfant, il en pleure.

CONSTANCE. Honte sur toi, quoi qu'il en puisse être de sa mère! Ce sont les injures de son aïeule, et non le déshonneur de sa mère, qui font couler de ses yeux ces perles faites pour attendrir le ciel et dont le ciel acceptera le tribut; oui, ces perles liquides toucheront le ciel en sa faveur; il lui rendra justice et le vengera de toi.

ÉLÉONORE. Tu calomnies indignement le ciel et la terre.

CONSTANCE. Tu outrages le ciel et la terre! Ne dis pas que je calomnie : toi et les tiens, vous usurpez les domaines, la couronne et les droits de cet enfant opprimé. C'est le fils de ton fils aîné; et c'est là tout son malheur; le pauvre enfant est puni de tes crimes; la rigueur des jugements divins s'appesantit sur lui, qui n'est encore que la seconde génération issue de tes coupables flancs.

LE ROI JEAN. Insensée, taisez-vous.

CONSTANCE. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Non-seulement cet enfant porte la peine des transgressions de son aïeule, mais encore le ciel a fait d'elle l'instrument de la punition infligée à sa postérité. Il est puni non-seulement à cause d'elle, mais par elle. Ses souffrances sont son ouvrage. Elle est le bourreau qui le châtie; et c'est lui qui porte la peine de tous ses forfaits. Malédiction sur elle!

ÉLÉONORE. Furie insensée, je puis produire un testament qui annule les droits de ton fils.

CONSTANCE. Eh! qui en doute? un testament! un testament inique, ouvrage d'une femme perverse!

LE ROI PHILIPPE. C'est assez, Constance; cessez, ou modérez-vous. Il est peu séant de vous livrer à ce torrent de clameurs, et d'attirer ainsi sur vous l'attention générale. — Que les sons de la trompette appellent sur les remparts les bourgeois d'Angers. Qu'ils s'expliquent, et disent qui, d'Arthur ou de Jean, ils reconnaissent pour roi.

Une trompette sonne.

PLUSIEURS BOURGEOIS paraissent sur les remparts.

PREMIER BOURGEOIS. Qui nous appelle sur les remparts?

LE ROI PHILIPPE. Le roi de France au nom du roi d'Angleterre.

LE ROI JEAN. Le roi d'Angleterre, en son propre nom. Habitants d'Angers, mes bien aimés sujets, —

LE ROI PHILIPPE. Fidèles bourgeois d'Angers, sujets d'Arthur, notre trompette vous a invités à cette paisible conférence.

LE ROI JEAN. Dans notre intérêt. — Entendez-moi donc le premier. — Ces étendards de la France, que vous voyez rangés sous les yeux de votre cité, ne sont venus ici que pour consommer votre ruine. La vengeance a chargé ces canons jusqu'à la gueule; et, montés sur leurs affûts, ils sont prêts à vomir contre vos remparts le fer que recèle leur colère. Vos yeux peuvent voir tous les préparatifs d'un siége meurtrier, tout ce que vous présage l'impitoyable fureur de ces Français; et sans l'approche de notre armée, ces pierres massives qui vous entourent de leur ceinture auraient croulé sous l'effort de leur artillerie [1], et une large brèche ouvrirait passage aux sanguinaires ennemis de votre repos. Mais dès qu'ils nous ont vu, nous, votre roi légitime,— qui, par une marche rapide et pénible, sommes accouru devant vos murs, dans le but d'arrêter les entreprises de l'ennemi, et d'épargner à votre cité la plus légère égratignure, — vous le voyez, les Français effrayés demandent à parlementer. Et maintenant, au lieu de faire pleuvoir sur vos murs embrasés les boulets et la flamme, ils ne vous envoient que des paroles de paix, vaines fumées par lesquelles ils cherchent à séduire votre crédulité. Faites-leur l'accueil qu'ils méritent, bourgeois fidèles, et ouvrez les portes à votre

[1] Shakspeare commet ici un grave anachronisme; la poudre à canon ne fut inventée qu'à la fin du treizième siècle. Les premiers canons ne parurent en France qu'en 1346, à la bataille de Crécy.

roi, que cette marche rapide a épuisé, et qui demande à votre cité un repos nécessaire.

LE ROI PHILIPPE. Quand j'aurai parlé, vous nous répondrez à tous deux. Vous voyez à ma droite le jeune Plantagenet, dont j'ai juré au ciel de protéger les droits; Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme, qui relève de sa souveraineté, lui, et tout ce qui lui appartient. Pour venger ses droits foulés aux pieds, nous sommes venus les armes à la main fouler ces vastes plaines dont votre ville est environnée. Nous ne sommes vos ennemis qu'autant que nous y force notre religieux et hospitalier dévouement à la cause de cet enfant opprimé. Veuillez donc rendre à ce jeune prince l'hommage qui lui est dû; alors nos armes, pareilles à un ours emmuselé, n'auront plus rien de menaçant que l'aspect; nos canons exhaleront leur colère contre les nuages invulnérables du ciel; heureux et satisfaits, nous nous retirerons, nos épées et nos armures intactes; nous rapporterons dans nos foyers le sang généreux dont nous venions arroser vos remparts, et vous laisserons en paix, vous, vos enfants et vos femmes. Mais si vous avez la folie de rejeter nos offres, ce n'est pas l'enceinte de vos vieilles murailles qui pourra vous abriter contre nos projectiles meurtriers, lors même qu'elles renfermeraient dans leur circonférence ces Anglais avec toutes leurs forces. Répondez-nous donc; l'obéissance de votre cité nous est-elle acquise, au nom de celui en faveur duquel nous la réclamons? ou donnerons-nous le signal du carnage, et n'entrerons-nous en possession qu'en marchant dans le sang?

PREMIER BOURGEOIS. Notre réponse sera courte; nous sommes les sujets du roi d'Angleterre : c'est pour lui et en son nom que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN. Reconnaissez donc le roi, et laissez-moi entrer.

PREMIER BOURGEOIS. Nous ne le pouvons pas; mais nous accorderons notre foi à celui qui prouvera qu'il est le roi véritable; jusque-là nous fermerons nos portes contre le monde entier.

LE ROI JEAN. La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas que c'est moi qui suis le roi? Si cela ne suffit pas, je vous produis pour témoins trente mille Anglais de pur sang, —

LE BATARD. Tant bâtard que légitimes.

LE ROI JEAN. Prêts à donner leur vie pour soutenir nos droits.

LE ROI PHILIPPE. Nous vous en amenons autant, et d'aussi bonne race que les siens, —

LE BATARD. En y comprenant aussi les bâtards.

LE ROI PHILIPPE. Prêts à donner en face un démenti à ses prétentions.

PREMIER CITOYEN. Jusqu'à ce que vous ayez décidé lequel a les titres les plus valables, nous qui sommes pour le roi légitime, nous continuerons à vous refuser notre hommage à tous deux.

LE ROI JEAN. Alors, que Dieu veuille pardonner leurs péchés à toutes les âmes qui, avant la rosée du soir, s'envoleront vers leur dernière demeure, dans cette lutte terrible où la couronne sera le prix du vainqueur.

LE ROI PHILIPPE. Ainsi soit-il, ainsi soit-il! — A cheval, chevaliers, aux armes!

LE BATARD. Saint Georges, — qui as étrillé le dragon, et qui depuis cette époque figures à cheval sur son dos dans l'enseigne de mon hôtesse, — apprends-nous à nous défendre. — (*A l'Archiduc.*) Drôle, si j'étais dans ta tanière avec ta lionne, je coifferais d'une tête de bœuf ta tête de lion, et ferais de toi un monstre.

L'ARCHIDUC. Tais-toi! silence!

LE BATARD. Tremblez tous! entendez le lion rugir.

LE ROI JEAN. Gagnons le haut de la plaine; nous aurons un terrain plus favorable pour mettre tous nos régiments en bataille.

LE BATARD. Il faut se hâter, si l'on veut obtenir l'avantage du terrain.

LE ROI PHILIPPE, *à ses officiers.* C'est cela. —(*A l'Archiduc.*) Que le reste des troupes occupe l'autre colline. Dieu et notre droit!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même lieu. — Le bruit des trompettes se fait entendre; le combat s'engage; plusieurs escarmouches ont lieu; puis la retraite sonne.

UN PARLEMENTAIRE FRANÇAIS, précédé d'un Trompette, s'approche des portes de la ville.

LE PARLEMENTAIRE FRANÇAIS. Bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes, et laissez entrer le jeune Arthur, duc de Bretagne, qui par le bras de la France a préparé bien des larmes aux mères anglaises dont les fils sont gisants sur le sol ensanglanté, aux veuves dont les époux de leurs membres glacés pressent la

terre rougie de leur sang; la victoire, achetée par des pertes légères, plane en souriant sur les flottants étendards de la France; les vainqueurs, enseignes déployées, vont entrer dans vos murs pour y proclamer Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre, et votre légitime souverain.

Arrive UN PARLEMENTAIRE ANGLAIS, précédé d'un Trompette.

LE PARLEMENTAIRE ANGLAIS. Réjouissez-vous, habitants d'Angers, mettez vos cloches en branle; le roi Jean, votre roi et celui de l'Angleterre, s'approche, vainqueur dans cette meurtrière et fatale journée! Nos armures, parties brillantes comme l'argent, reviennent rougies du sang des Français; les panaches anglais n'ont pas perdu une seule plume abattue par une lance française. Nos étendards reviennent portés par les mêmes mains qui les avaient déployés en marchant au combat; et nos vaillants Anglais s'avancent pareils à une troupe de chasseurs joyeux, les mains teintes du sang de leurs ennemis : ouvrez vos portes, et livrez passage aux vainqueurs.

UN BOURGEOIS. Parlementaires, du sommet de nos tours nous avons vu depuis le commencement jusqu'à la fin l'attaque et la retraite de l'une et de l'autre armée; l'examen le plus attentif n'a pu nous faire découvrir à laquelle des deux était resté l'avantage. Le sang a payé le sang; les coups ont répondu aux coups; la force a lutté contre la force, et le courage a tenu tête au courage. Les deux adversaires sont égaux; nous n'avons de préférence ni pour l'un ni pour l'autre. Il faut que l'un des deux l'emporte; tant que la partie restera égale entre eux, notre ville, également bien disposée pour tous deux, n'ouvrira ses portes ni à l'un ni à l'autre.

Arrivent d'un côté LE ROI JEAN, à la tête de ses troupes, ÉLÉONORE, BLANCHE et LE BATARD; de l'autre LE ROI PHILIPPE, LOUIS, et L'ARCHIDUC, à la tête de leurs troupes.

LE ROI JEAN. Roi de France, as-tu encore du sang à répandre en pure perte? Parle, veux-tu laisser à mon droit un libre cours? Contrarié par toi dans sa marche, le torrent, sortant de son lit, inondera de ses flots irrités celles de tes terres qui avoisinent ses rives, à moins que tu ne laisses son onde limpide continuer paisiblement son cours jusqu'à l'Océan.

LE ROI PHILIPPE. Roi d'Angleterre, dans cette lutte acharnée tu n'as pas versé une goutte de sang de moins que nous; peut-être même en as-tu perdu davantage; et j'en jure par ce bras qui commande aux territoires dont ce pays fait partie,

nous ne déposerons pas les armes que nous ne t'ayons terrassé, toi contre qui nous les avons prises, ou que nous n'ayons ajouté un nom royal à la liste des morts, et illustré les annales de cette guerre par le trépas d'un roi.

LE BATARD. O majesté royale ! combien haut s'élève ta gloire, quand le sang des monarques s'allume ! alors la mort arme d'acier ses mâchoires meurtrières ; les soldats sont ses dents et ses griffes ; et les querelles des rois sont pour elle un festin où elle se repaît de la chair des hommes. — Rois, pourquoi restez-vous ainsi interdits, immobiles ? Donnez le signal du carnage ! retournez sur le champ de bataille, monarques égaux en puissance, implacables rivaux. Que la ruine d'un parti assure le paisible triomphe de l'autre ; jusque-là, lutte, sang et mort !

LE ROI JEAN. De quel parti se rangent les habitants de la ville ?

LE ROI PHILIPPE. Bourgeois, rangez-vous du parti de l'Angleterre ! Qui est votre roi ?

PREMIER BOURGEOIS. Le roi d'Angleterre, quand nous le connaîtrons.

LE ROI PHILIPPE. Reconnaissez-le en nous qui soutenons ici ses droits.

LE ROI JEAN. En nous, qui nous représentons nous-même, et venons en personne faire appel à l'obéissance d'Angers et à la vôtre.

PREMIER BOURGEOIS. Un pouvoir supérieur s'y oppose : jusqu'à ce que la question soit décidée d'une manière positive, nos scrupules continueront à s'abriter derrière nos formidables portes d'airain ; nous n'obéirons qu'à nos craintes, jusqu'à ce qu'un roi les dissipe en se faisant reconnaître à des signes certains.

LE BATARD. Par le ciel, ces coquins d'Angevins se moquent de vos majestés ; tranquilles derrière leurs créneaux, comme dans un théâtre, ils assistent nonchalamment à vos drames de carnage. Que vos majestés suivent mon conseil. Faites comme les rebelles de Jérusalem ; soyez amis un moment, et réunissez contre cette ville les coups les plus meurtriers de votre vengeance ; que les canons français et anglais, chargés jusqu'à la gueule, attaquent le côté de l'Orient et celui de l'Occident, jusqu'à ce que leur voix tonnante ait fait crouler les flancs de pierre de cette orgueilleuse cité. Battez en ruine ces remparts jusqu'à ce

que la ville soit à nu et sans défense. Cela fait, que chacune des deux armées reprenne sa première attitude; que les étendards réunis se séparent; tournez-vous face contre face, et que le fer se croise avec le fer. Alors, en un moment, la fortune choisira dans un parti ou dans l'autre son heureux favori; elle le fera triompher, et lui donnera le baiser d'une glorieuse victoire. Que dites-vous, puissants monarques, de ce conseil étrange? Ne lui trouvez-vous pas quelque chose de très-politique?

LE ROI JEAN. Par le firmament qui s'étend sur nos têtes, cet avis est de mon goût. — Roi de France, voulez-vous que nous réunissions nos forces, et détruisions cette ville de fond en comble? après quoi nous combattrons pour savoir qui en sera le roi.

LE BATARD. Puisque vous êtes insulté ainsi que nous par cette ville insolente, si vous avez la noble susceptibilité d'un monarque, faites comme nous allons faire; tournez votre artillerie contre ces audacieux remparts; quand nous les aurons jetés bas, tournons nos armes les uns contre les autres; et dans le carnage d'une mêlée sanglante, envoyons-nous mutuellement au ciel ou aux enfers.

LE ROI PHILIPPE. Eh bien, soit. — (*Au roi Jean.*) De quel côté attaquerez-vous?

LE ROI JEAN. C'est de l'occident que nous lancerons la destruction sur la ville.

L'ARCHIDUC. Et nous, du nord.

LE ROI PHILIPPE. Ce sera du midi que notre tonnerre fera pleuvoir ses boulets sur la cité.

LE BATARD, *à part.* O sage combinaison! du midi au nord, l'Autriche et la France se canonneront mutuellement. Encourageons-les dans ce dessein. — Allons, partons! partons!

PREMIER BOURGEOIS. Écoutez-nous, grands rois; restez encore un moment, et je vous indiquerai un moyen d'établir entre vous une alliance sincère et une paix durable, d'obtenir cette cité sans coup férir, et de laisser mourir dans leurs lits ces hommes qui sont venus ici chercher la mort des champs de bataille.

LE ROI JEAN. Parlez librement; nous sommes disposés à vous entendre.

PREMIER BOURGEOIS. Cette infante d'Espagne qui est dans votre camp, la princesse Blanche, est proche parente du roi

d'Angleterre. L'âge de Louis, dauphin de France, s'accorde avec celui de cette charmante princesse : si l'amour voluptueux recherche la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que dans la personne de Blanche? Si l'amour pieux recherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que dans le cœur de Blanche? Si l'amour ambitieux recherche la naissance, y eut-il jamais un sang plus noble que celui qui coule dans les veines de Blanche? Le jeune prince est accompli comme elle en beauté, en vertu, en noblesse. Il ne leur manque, à lui, que d'être elle; à elle, que d'être lui. Ce sont deux charmantes moitiés qui doivent se compléter l'une par l'autre. Ce sont deux ruisseaux limpides, qui réunissant leurs ondes, feront l'orgueil et la joie de leurs rives. Mariez-les, ô rois, et vous serez les deux rives entre lesquelles couleront leurs flots réunis. Cette union sera plus efficace que votre artillerie pour ouvrir nos portes; car, après cette alliance, plus promptement que la poudre ne pourrait l'effectuer, nos portes s'ouvriront à double battant et vous donneront passage; mais sans cette alliance, la mer furieuse n'est pas plus sourde, le lion plus intrépide, les montagnes et les rochers plus inébranlables que nous dans notre résolution de défendre cette cité.

LE BATARD. Voilà, j'espère, une conclusion capable de faire trembler de peur le squelette de la mort. Quelle bouche que celle-là! elle vomit le trépas, les montagnes, les rochers et les mers; il parle de lions rugissants aussi familièrement qu'une jeune fille de treize ans parlerait de son épagneul! Quel est le canonnier qui a engendré ce vaillant sire? Il ne parle que canon, feu, fumée et tonnerre. Sa langue donne la bastonnade; il flagelle nos oreilles; la moindre de ses paroles équivaut à un coup de poing français. Peste! je n'ai jamais été mieux étrillé en paroles, depuis le jour où, pour la première fois, j'ai appelé le père de mon frère papa.

ÉLÉONORE, *à part, au roi Jean.* Mon fils, écoutez cette proposition; concluez cette alliance; donnez à votre nièce une riche dot. Cette union affermira votre droit à la couronne, et, de douteux qu'il était, le rendra certain; et dès lors cet enfant, cette fleur qui promet de si beaux fruits, ne trouvera pas de soleil pour mûrir. Je lis le consentement dans les regards du roi et du dauphin de France; voyez comme ils s'entretiennent à voix basse. Pressez-les de conclure pendant que ce projet sourit à leur ambition; n'attendez pas que leur bonne volonté,

stimulée par la douce pitié, attendrie par la prière, reprenne sa froideur et sa glace première.

PREMIER BOURGEOIS. Pourquoi les deux monarques ne font-ils aucune réponse à la proposition amicale de notre ville menacée?

LE ROI PHILIPPE. Parlez le premier, roi d'Angleterre, vous qui, le premier, avez entamé la conférence. Que répondez-vous?

LE ROI JEAN. Si votre illustre fils, le dauphin, peut dans ce livre de beauté (*montrant Blanche*) lire, *j'aime*, sa dot égalera celle d'une reine; car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, le Poitou, et tous les pays qui, de ce côté de la mer, relèvent de notre couronne, à l'exception de cette ville que maintenant nous assiégeons, embelliront sa couche nuptiale et la feront rivaliser en titres, en dignités, en honneurs, avec la princesse du monde le mieux partagée, de même qu'il n'en est point qu'elle n'égale en beauté, en éducation, en naissance.

LE ROI PHILIPPE. Qu'en dites-vous, mon fils? considérez les traits de la princesse.

LOUIS. Mes yeux la contemplent, seigneur, et les siens m'offrent un prodige, un miracle merveilleux; j'y trouve mon image reproduite comme dans un miroir. Je proteste que je ne me suis jamais tant aimé qu'en ce moment où je me vois peint dans le tableau flatteur de ses beaux yeux.

Il adresse à Blanche quelques paroles à voix basse.

BLANCHE, *à Louis*. En ceci la volonté de mon oncle sera la mienne. S'il voit en vous quelque chose qui lui plaise, ce sentiment favorable, je le transporterai sans peine dans mon propre cœur; ou, pour mieux dire, si cela vous convient, je le transformerai facilement, pour mon compte, en un sentiment d'affection. N'attendez point de moi, seigneur, que je vous flatte en vous disant que tout ce que je vois en vous est digne d'amour. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne vois rien en vous qui, jugé au point de vue des préventions les plus défavorables, me paraisse mériter ma haine.

LE ROI JEAN. Que disent ces jeunes gens? Que dites-vous, ma nièce?

BLANCHE. Quoi que vous ordonniez dans votre sagesse, l'honneur me fait un devoir d'obéir.

LE ROI JEAN. Parlez donc, dauphin de France; pouvez-vous aimer cette princesse?

LOUIS. Demandez-moi plutôt si je puis m'empêcher de l'aimer; car je l'aime en toute sincérité.

LE ROI JEAN. Eh bien! je vous donne avec elle le Vexin, la Touraine, le Maine, le Poitou et l'Anjou, et à ces cinq provinces j'ajoute trente mille marcs d'Angleterre.—Philippe de France, si ces propositions vous agréent, ordonnez à notre fille et à votre fils de joindre leurs mains.

LE ROI PHILIPPE. Je les accepte. — Mes enfants, joignez vos mains.

L'ARCHIDUC. Ainsi que vos lèvres; je me rappelle parfaitement que c'est ainsi que j'ai fait, le jour où j'ai été fiancé pour la première fois.

LE ROI PHILIPPE. Maintenant, bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes; recevez dans vos murs les nouveaux amis que vous venez d'acquérir; car, à l'instant même, la célébration du mariage va se faire à la chapelle de Sainte-Marie. — (*Regardant autour de lui.*) La princesse Constance est-elle ici? Je suis sûr qu'elle n'y est pas; car sa présence aurait troublé la conclusion de cette alliance. Où est-elle, ainsi que son fils? qu'il me le dise, celui qui le sait.

LOUIS. Elle est dans la tente de votre majesté, triste et affligée.

LE ROI PHILIPPE. Sur ma parole, l'alliance que nous venons de conclure sera loin de guérir son affliction. — Mon cousin d'Angleterre, que pouvons-nous faire pour cette veuve? Nous sommes venus pour appuyer ses droits; et voilà que les choses ont pris une toute autre tournure, à notre propre avantage.

LE ROI JEAN. Nous remédierons à tout. Nous créerons le jeune Arthur duc de Bretagne et comte de Richemont, et nous le ferons seigneur de cette belle et opulente cité. — Qu'on appelle la princesse Constance; qu'on aille promptement l'inviter à se rendre à notre solennité. — Si nous ne comblons pas la mesure de ses désirs, nous lui donnerons du moins une satisfaction suffisante pour imposer silence à ses clameurs. Allons activer le plus que nous pourrons la célébration de cette cérémonie, à laquelle nous étions loin de nous attendre.

Tous s'éloignent, à l'exception du Bâtard. Les bourgeois qui étaient sur les remparts se retirent.

LE BATARD. Monde insensé! rois insensés! pacte insensé! Jean, pour enlever au jeune Arthur ses droits à la totalité de ses états, consent à en abandonner une partie : et le roi de

France, que la justice elle-même avait armé, qui, tirant le glaive de Dieu, marchait au combat, conduit par le dévouement et l'humanité sainte, le voilà qui prête l'oreille à ce démon perfide qui change les résolutions, qui pousse l'homme au parjure, enfreint les serments, qui nous séduit tous tant que nous sommes, monarques, mendiants, vieillards, jeunes hommes, jeunes filles qui, grâces à lui, perdent le nom de fille, — la seule chose qui leur restât encore à perdre ici-bas; — ce cavalier insinuant, au visage riant, l'Intérêt, — l'Intérêt qui gouverne le monde. Abandonné à lui-même, ce monde, sagement équilibré, suivait sa pente naturelle sur un terrain uni et plane; mais l'Intérêt, ce lâche mobile, le fait dévier de sa route, de sa voie, de son but. C'est lui, c'est cet agent de séduction et de parjures, qui, fascinant les yeux du volage roi de France, lui a fait retirer l'aide qu'il avait juré de donner, et interrompre une guerre honorable et fermement résolue pour conclure une paix lâche et honteuse. — Et moi-même, si je prêche contre l'Intérêt, c'est parce qu'il ne m'a pas encore fait la cour; ce n'est pas parce que j'aurais la force de fermer la main, s'il offrait d'y déposer ses écus; c'est parce que ma main n'a point encore été induite en tentation; et, pauvre, je déblatère contre les riches. Eh bien! tant que je serai pauvre, je continuerai mes satires, et soutiendrai qu'il n'y a pas plus grand crime que d'être riche. Quand je serai riche, ma vertu consistera à dire,—que le plus grand vice qu'il y ait au monde, c'est la pauvreté. Puisque l'Intérêt fait parjurer les rois, Intérêt, sois mon Dieu! c'est toi que je veux adorer!

Il s'éloigne.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu. — La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR et SALISBURY.

CONSTANCE. Partis pour se marier! partis pour conclure la paix! un sang parjure uni au sang d'un traître! Partis pour se réconcilier! Louis épouserait Blanche? et Blanche aurait ces provinces? Cela n'est pas; tu t'es mal expliqué; tu as mal entendu. Réfléchis; recommence ton récit. Cela ne saurait être:

vainement tu dis que cela est; j'aime à croire que je puis ne pas ajouter foi à tes paroles; car elles ne sont que le langage sans consistance d'un homme vulgaire; mais moi, je ne te crois pas! J'ai le serment d'un roi pour garant du contraire. Tu seras puni pour m'avoir ainsi effrayée, car je suis malade et facile à effrayer; je suis une victime opprimée, et dès lors accessible à la crainte; je suis veuve, privée de l'appui d'un époux, et prompte à m'alarmer; je suis femme, et naturellement susceptible de frayeur; lors même que tu m'avouerais maintenant que tu n'as voulu que plaisanter, mes sens auront peine à se remettre : ils continueront à trembler tout le reste du jour. Pourquoi secoues-tu la tête? Pourquoi ces tristes regards attachés sur mon fils? Pourquoi cette main appuyée sur ta poitrine? Pourquoi ces pleurs qui s'échappent de tes yeux, comme un fleuve orgueilleux qui franchit ses rives? Ces signes douloureux sont-ils la confirmation de tes paroles? Parle donc de nouveau, non pour recommencer ton récit; réponds-moi par un seul mot : ce que tu m'as dit est-il vrai?

SALISBURY. Aussi vrai que par vous sont réputés parjures ceux qui vous ont donné sujet de reconnaître la vérité de mes paroles.

CONSTANCE. Oh! si tu veux que j'ajoute foi à ce sujet de douleur, enseigne donc aussi à ma douleur à me faire mourir; qu'il en soit de cette certitude et de ma vie comme de la rencontre de deux ennemis désespérés qui, au premier choc, tombent et meurent.—Louis épouse Blanche! O mon fils! à quelle extrémité es-tu réduit? La France s'allie à l'Angleterre! Que vais-je devenir? — (*A Salisbury.*) Toi, va-t'en; je ne puis supporter ta vue; cette nouvelle t'a rendu hideux à mes regards.

SALISBURY. Quel mal ai-je fait, madame, sinon de vous annoncer le mal que d'autres vous ont fait?

CONSTANCE. Ce mal est par lui-même si odieux, qu'il rend funestes tous ceux qui en parlent.

ARTHUR. Je vous en conjure, ma mère, calmez-vous.

CONSTANCE. Si toi, qui me dis de me calmer, tu étais disgracieux et laid, si tu faisais honte aux flancs qui t'ont porté, si tu étais couvert de taches désagréables et repoussantes, boiteux, stupide, difforme, véritable monstruosité, la peau noire et parsemée de signes hideux et choquants à la vue, je serais indifférente, je me calmerais facilement : car je ne t'aimerais

pas, et toi, tu ne serais pas digne de ta haute naissance, tu ne mériterais pas une couronne. Mais tu es beau, et à ta naissance, ô mon fils bien-aimé! la Nature et la Fortune se sont réunies pour te faire grand. Semblable au lis et à la rose prête à s'épanouir, tu peux t'enorgueillir des dons de la Nature. Mais la Fortune, hélas! elle a changé, elle t'a trahi, et, vile courtisane, chaque jour elle accorde à ton oncle Jean ses faveurs adultères. Offrant au roi de France sa main pleine d'or, elle lui a fait fouler aux pieds l'honneur des souverains et avilir devant elle la majesté de son trône! Dans le commerce inique de la Fortune infidèle et du roi Jean l'usurpateur, la France est de connivence. — (*A Salisbury.*) Toi, dis-moi, le roi de France n'est-il point parjure? Accompagne son nom d'épithètes flétrissantes, ou retire-toi, et laisse-moi seule avec les douleurs que seule je dois supporter.

SALISBURY. Veuillez m'excuser, madame; je ne puis sans vous retourner auprès des deux rois.

CONSTANCE. Il le faut; je n'irai pas avec toi. Je veux à ma douleur enseigner la fierté; car la douleur est fière et donne du courage. Que les rois s'assemblent devant moi, devant la majesté de ma douleur puissante; elle est si grande, qu'il n'y a plus que la terre solide, inébranlable, qui puisse en porter le poids; c'est ici que je m'assieds avec mon affliction : voilà mon trône; que les rois viennent incliner leur front devant lui.

Elle se jette à terre.

Entrent avec leur Suite, LE ROI JEAN, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, BLANCHE, ÉLÉONORE, LE BATARD, L'ARCHIDUC.

LE ROI PHILIPPE, *à Blanche.* Il est vrai, ma fille, et la France à jamais célébrera par des fêtes ce jour fortuné. Pour accroître la solennité de ce jour, le soleil radieux s'arrête dans sa course; et, céleste alchimiste, la splendeur de son opulent regard transforme en or brillant la masse inerte et aride de la terre. Le jour qui ramènera, chaque année, cet anniversaire, sera éternellement un jour de fête.

CONSTANCE, *se relevant.* Un jour néfaste, et non un jour de fête. Qu'a donc ce jour de si méritoire? qu'a-t-il fait pour être inscrit en lettres d'or parmi les plus beaux du calendrier? qu'on raye plutôt des jours de la semaine ce jour de honte, d'oppression, de parjure; ou si on le conserve, que les femmes enceintes prient Dieu de ne point accoucher ce jour-là, de peur de voir leurs espérances trompées, et de mettre au jour

un monstre; qu'il n'y ait de marchés rompus que ceux qui seront faits ce jour-là; que tout ce qui sera entrepris dans ce jour fatal ait une funeste issue; que la bonne foi elle-même se transforme en mensonge.

LE ROI PHILIPPE. Par le ciel, madame, vous n'aurez point sujet de maudire les événements de ce jour. Ne vous ai-je point engagé ma parole de roi?

CONSTANCE. Vous m'avez trompée par un vain simulacre de parole royale qui, mis à l'épreuve, s'est trouvé sans valeur. Vous vous êtes parjuré, parjuré! Vous êtes venu en armes pour verser le sang de mes ennemis; et maintenant vous le fortifiez par l'adjonction du vôtre. Votre belliqueuse ardeur s'est refroidie dans l'amitié mensongère d'une paix plâtrée, et notre ruine a fait les frais de cette alliance. — Armez-vous, ô cieux! armez-vous contre ces rois parjures! Que les cris d'une veuve montent jusqu'à vous! Tenez-moi lieu de l'époux que j'ai perdu! Que ce jour impie ne se termine point en paix; mais, avant le coucher du soleil, jette la discorde armée au milieu de ces monarques sans foi! Entendez-moi! ô entendez-moi!

L'ARCHIDUC. Paix, Constance.

CONSTANCE. La guerre! la guerre! et non la paix! La paix, c'est la guerre pour moi! Limoges [1]! Autriche! tu déshonores la dépouille sanglante que tu portes. Homme servile, méprisable et lâche; petit en vaillance, grand seulement en scélératesse! Tu mis toujours ta force au service du plus fort! Champion de la Fortune, qui ne combats jamais que lorsque ta patronne est à tes côtés, prête à t'enseigner des moyens de salut! Toi aussi, tu t'es parjuré, et tu adules la puissance. Niais stupide et rampant, de quel air de rodomont tu jurais de défendre ma cause! Esclave au cœur glacé, n'as-tu pas tonné en faveur de mes droits; n'as-tu pas mis ton épée à mon service, m'ordonnant de me fier à ton étoile, à ta fortune et à ta force? Et voilà maintenant que tu passes du côté de mes ennemis! Tu portes une peau de lion! Jette loin de toi ce trophée dont tu es indigne, et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

L'ARCHIDUC. Oh! si un homme me tenait ce langage!

[1] De retour d'une première expédition en terre sainte, en 1193, Richard Cœur-de-lion fut jeté dans les fers par Léopold, duc d'Autriche. Le château de Chaluz, devant lequel il fut tué en 1198, appartenait au vicomte de Limoges. Shakspeare applique ce dernier titre à l'Archiduc, qu'il représente comme l'auteur de la mort de Richard. Cette ignorance d'un fait important de l'histoire nationale nous semble inexplicable.

LE BATARD. Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant...

L'ARCHIDUC. Tu n'oserais le répéter, misérable; il y va de ta vie.

LE BATARD. Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

LE ROI JEAN. Ceci me déplaît ; tu t'oublies.

Entre PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE. Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE. Salut à vous, oints du Seigneur, représentants du ciel! — C'est à toi, roi Jean, que mon message s'adresse. Moi, Pandolphe, cardinal de Milan, légat du pape Innocent en ce pays, je te demande religieusement, en son nom, pourquoi tu traites avec un coupable mépris notre sainte mère l'Église? pourquoi tu as violemment expulsé de son siége Étienne Langton, élu archevêque de Canterbury? Je te le demande au nom de notre susdit saint père, le pape Innocent.

LE ROI JEAN. Quelle bouche mortelle peut s'arroger le droit d'interroger l'oint du Seigneur? Cardinal, tu ne saurais, pour m'obliger à répondre à ton interrogatoire, t'autoriser d'un nom plus impuissant, plus méprisé, plus ridicule que celui du pape. Va le lui dire de la part du roi d'Angleterre, et ajoute ceci: — Jamais nul prêtre italien ne lèvera dîmes ni taxes dans nos états : nous en sommes, après Dieu, le chef suprême; et nous voulons, soumis à sa seule suprématie, régner seul sans l'assistance d'aucune main mortelle; va donc dire au pape que je dépouille tout respect pour lui et pour son autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE. Mon cousin d'Angleterre, vous blasphémez en ce moment.

LE ROI JEAN. Vous et tous les rois de la chrétienté, vous pouvez vous laisser grossièrement conduire par ce prêtre intrigant; alarmés d'une excommunication dont on peut se relever pour de l'argent, continuez à acheter, au prix d'un vil métal, des absolutions immorales d'un homme qui, dans ce trafic, s'arroge un droit qu'il n'a pas; continuez à être dupes avec le reste des rois, et à enrichir de vos tributs des prêtres imposteurs; quand je devrais être seul, seul je m'oppose au pape, et compte ses amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE. Eh bien! en vertu des pouvoirs légitimes qui m'ont été délégués, je te déclare maudit et excommunié! Béni

sera celui qui, révolté contre un hérétique, lui refusera obéissance; et il aura bien mérité du ciel, il sera canonisé et adoré comme un saint, celui qui par quelque voie secrète tranchera ton odieuse vie.

CONSTANCE. Oh! qu'il me soit permis d'unir un moment ma voix à celle de Rome pour le maudire. Vénérable cardinal, dites *amen* à mes sanglantes imprécations; en l'absence de mes griefs, il n'est au pouvoir de personne de le maudire autant qu'il le mérite.

PANDOLPHE. J'ai pour autoriser mes malédictions, la loi et le droit.

CONSTANCE. Et moi également. Quand la loi ne peut plus faire justice, elle doit autoriser la vengeance. La loi ne peut donner à mon enfant son royaume, car celui qui retient son royaume dispose de la loi. Ainsi, puisque la loi elle-même est l'iniquité la plus complète, comment pourrait elle défendre à ma bouche de maudire ?

PANDOLPHE. Philippe de France, sous peine de malédiction, quitte la main de cet archihérétique; et s'il refuse de se soumettre à Rome, lève contre lui le pouvoir de la France.

ÉLÉONORE. Tu pâlis, roi de France? Ne retire pas ta main.

CONSTANCE. Prends-y garde, furie! crains que le roi de France ne se repente, et qu'en détachant sa main, il ne ravisse une âme à l'enfer!

L'ARCHIDUC. Roi Philippe, écoutez ce cardinal.

LE BATARD. Et toi, mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

L'ARCHIDUC. C'est bien, scélérat; il me faut pour le moment digérer tes outrages, parce que, —

LE BATARD. Tu as la digestion facile.

LE ROI JEAN. Philippe, que réponds-tu au cardinal?

LOUIS. Réfléchissez, mon père : vous avez à choisir entre la pesante malédiction de Rome, et l'inconvénient bien léger de perdre l'amitié du roi d'Angleterre. De deux maux choisissez le moindre.

BLANCHE. C'est la malédiction de Rome.

CONSTANCE. O Louis! tiens bon; le diable te tente sous la forme de ta nouvelle fiancée.

BLANCHE. Le langage de la princesse Constance est dicté non par sa conscience, mais par sa situation malheureuse.

CONSTANCE. Si vous reconnaissez le malheur de ma situation, qui est tout entier l'ouvrage du parjure, voilà ce que vous devez en conclure : ma situation ne peut s'améliorer que par le retour à la loyauté ; que ma situation change, et la loyauté revivra ; que ma situation reste la même, et la bonne foi est foulée aux pieds.

LE ROI JEAN. Le roi paraît ému et garde le silence.

CONSTANCE, *au roi Philippe.* Eloigne-toi de lui, et réponds comme tu le dois.

L'ARCHIDUC. Répondez, roi Philippe ; que votre esprit cesse de flotter dans cette irrésolution, —

LE BATARD. Comme une peau d'âne sur le dos d'un mécréant.

LE ROI PHILIPPE. Mon embarras est extrême, et je ne sais que dire.

PANDOLPHE. Votre embarras sera bien plus grand encore, votre réponse vous attire l'excommunication et la malédiction de Rome.

LE ROI PHILIPPE. Mon digne et vénérable père, changez de rôle avec moi, et dites-moi ce que vous feriez à ma place. Il n'y a qu'un moment que cette main royale et la mienne se sont jointes, et que nos âmes ont contracté une intime union cimentée au pied des autels par de pieux serments; les derniers mots que nos lèvres ont articulés sont ceux de fidélité, de paix, d'amitié, d'affection sincère entre nos états et entre nous. Et le ciel m'est témoin que lorsque cette alliance s'est conclue, nous avions eu à peine le temps de laver nos mains rougies par le carnage dans les sanglants démêlés des rois. Faut-il donc que ces mains, à peine purifiées du sang qui les souillait, et récemment unies par une affection aussi énergique que l'était notre haine, se dégagent de cette étreinte amicale? Pouvons-nous ainsi donner et reprendre notre foi, nous jouer du ciel, nous conduire avec une mobilité d'enfant, détacher nos mains unies, violer la foi jurée, et foulant aux pieds la couche nuptiale d'où la paix nous sourit, mettre les armées aux prises et changer une alliance sincère en scènes de carnage? O saint prélat, mon révérend père, qu'il n'en soit point ainsi : cherchez dans votre sagesse, et prescrivez-nous quelque ordre plus doux ; nous serons heureux alors de vous complaire et de conserver votre amitié.

PANDOLPHE. La loi n'est qu'anarchie, l'ordre n'est que dés-

ordre, si l'on ne rompt tout pacte avec le roi d'Angleterre. Aux armes donc; soyez le défenseur de l'Eglise; ou l'Église, votre mère, fulminera sa malédiction, la malédiction d'une mère sur son fils rebelle. Roi de France, mieux vaudrait pour vous tenir un serpent par son dard, un lion prisonnier par sa griffe redoutable, un tigre affamé par ses dents, que de serrer affectueusement la main qui maintenant est unie à la vôtre.

LE ROI PHILIPPE. Je puis dégager ma main, mais non ma foi.

PANDOLPHE. De cette manière, vous faites de la foi un ennemi de la foi; et par une sorte de guerre intestine, vous opposez serment à serment, votre parole à votre parole. Vous avez juré à l'Eglise de la défendre; ce fut votre premier serment; qu'il soit le premier exécuté. Ce que vous avez juré depuis, vous l'avez juré contre vous-même, et vous pouvez vous dispenser de l'accomplir. Car si vous avez juré de faire le mal, il n'y a point de mal à vous en abstenir; et vous ne sauriez jamais agir mieux qu'en vous abstenant d'agir, alors que l'action serait coupable. Quand on s'est écarté de la règle, il faut y rentrer par un second écart; et la seconde erreur, qui redresse la première, est une erreur légitime. Le mensonge devient alors le remède du mensonge, comme le feu calme la douleur du feu après une brûlure récente. C'est la religion qui préside à l'observation des serments; mais c'est contre la religion que vous avez juré. Votre second serment est donc dirigé contre la religion qui avait reçu le premier. Vous avez fait un serment contraire à un serment antérieur. Dans l'incertitude, jurez seulement de ne pas vous parjurer; autrement, que servirait-il de jurer? Mais vous, vous avez juré de vous parjurer, et vous commettez un parjure incontestable en exécutant ce que vous avez juré. Ainsi donc, votre dernier serment étant en opposition au premier, son observation serait une révolte de vous contre vous-même; et vous ne sauriez remporter de plus beau triomphe que d'armer vos facultés supérieures et ce qu'il y a de plus noble en vous contre ces suggestions insensées. A leur effort nous réunissons nos prières, si vous daignez les accueillir; sinon attendez-vous à voir descendre sur vous nos malédictions si pesantes, que vous ne pourrez en secouer le fardeau, et qu'il ne vous restera plus qu'à mourir dans le désespoir sous leur poids redoutable.

L'ARCHIDUC. Rébellion! rébellion manifeste!

LE BATARD. Quoi! rien, pas même une peau d'âne, ne pourra te fermer la bouche!

LOUIS. Mon père, aux armes!

BLANCHE. Le jour de votre mariage? contre le sang auquel vous venez de vous unir? La table du festin sera-t-elle rougie du sang des hommes égorgés? Le son éclatant des trompettes, les sourds roulements des tambours, cette musique infernale, seront-ils l'accompagnement de nos danses? O mon époux! entendez-moi. — Hélas! combien le nom d'époux est nouveau pour ma bouche! — Par ce doux nom que mes lèvres n'avaient point encore prononcé, je vous en supplie à genoux, ne prenez point les armes contre mon oncle.

CONSTANCE. Et moi, je t'en conjure à genoux, ces genoux endurcis à force de fléchir, vertueux dauphin, ne change point une résolution conforme aux décrets du ciel.

BLANCHE. Je vais connaître si vous m'aimez. Quel motif sera plus puissant auprès de vous que le nom de votre épouse?

CONSTANCE. Un motif plus sacré encore, qui fait sa grandeur et la tienne, son honneur. — Ton honneur, ô Louis! ton honneur!

LOUIS. Je m'étonne que votre majesté reste aussi indifférente, quand des intérêts si graves la sollicitent.

PANDOLPHE. Je vais lancer contre lui l'anathème.

LE ROI PHILIPPE. Il n'en est pas besoin. — Roi d'Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE. O retour brillant de la majesté éclipsée!

ÉLÉONORE. O coupable revirement de la légèreté française!

LE ROI JEAN. Roi de France, avant une heure tu t'en repentiras.

LE BATARD. C'est le Temps, ce vieil horloger, ce carillonneur chauve, qui en décidera. Allons, le roi de France le payera.

BLANCHE. Le soleil est voilé d'un nuage de sang : jour brillant, adieu. De quel côté dois-je aller? J'appartiens aux deux partis. Chacune des deux armées tient une de mes mains; en s'écartant violemment l'une de l'autre, dans leur rage, elles vont me démembrer. — Mon époux, je ne puis demander au ciel de te donner la victoire; — mon oncle, je dois faire des vœux pour que tu sois vaincu; — mon père, je ne puis souhaiter que la fortune te favorise; — vous, mon aïeule, je ne

puis faire des vœux pour que les vôtres s'accomplissent. — Qui que ce soit qui gagne, son gain fera ma ruine; avant que la partie soit jouée, je suis assurée de perdre.

LOUIS. Madame, suivez-moi; votre fortune est attachée à la mienne.

BLANCHE. La vie de ma fortune est la mort de ma vie.

LE ROI JEAN, *au Bâtard.* Mon cousin, allez rassembler nos troupes.

Le Bâtard s'éloigne.

LE ROI JEAN, *continuant, au roi Philippe.* Roi de France, la colère me dévore; rien n'en pourra éteindre la flamme que le sang, le sang le plus précieux de la France.

LE ROI PHILIPPE. Ta fureur te consumera, et tu seras réduit en cendre avant que notre sang n'en éteigne la flamme; prends garde à toi; tu es dans une position critique.

LE ROI JEAN. Pas plus que celui qui me menace. Courons aux armes!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une plaine aux environs d'Angers. — Bruit de trompettes, escarmouches.

Arrive LE BATARD, tenant à la main la tête de l'Archiduc.

LE BATARD. Sur ma vie, la journée devient terriblement chaude; quelque génie malfaisant plane au haut des airs, et fait pleuvoir le mal. — Tête de l'archiduc, repose ici (*il la pose à terre*) pendant que Philippe va reprendre haleine.

Il s'étend sur le gazon.

Arrivent LE ROI JEAN, ARTHUR et HUBERT.

LE ROI JEAN. Hubert, veille à la garde de cet enfant. — (*Au Bâtard.*) Philippe, lève-toi. Ma mère est assiégée dans notre tente, et je crains qu'elle ne soit prise.

LE BATARD. Sire, je l'ai délivrée; son altesse est en sûreté, ne craignez rien. Mais, sire, poursuivons; encore un léger effort, et d'heureux résultats couronneront nos travaux.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu. — Bruit de trompettes, escarmouches, retraite.

Arrivent LE ROI JEAN, ÉLÉONORE, ARTHUR, LE BATARD, HUBERT, et plusieurs Seigneurs anglais.

LE ROI JEAN, *à Éléonore.* Cela sera; votre altesse restera après nous avec une forte escorte. — (*A Arthur.*) Ne vous af-

fligez pas, mon neveu; votre aïeule vous aime, et votre oncle vous sera aussi attaché que l'était votre père.

ARTHUR. Oh! ceci fera mourir de douleur ma pauvre mère!

LE ROI JEAN, *au Bâtard.* Mon cousin, pars pour l'Angleterre; précède-nous là-bas, et avant notre arrivée, aie soin de mettre à contribution la bourse des abbés thésauriseurs; mets en liberté leurs angélus captifs. Il faut que leur opulence engraissée par la paix nourrisse nos guerriers affamés. Use dans toute leur latitude des pouvoirs que nous t'avons donnés.

LE BATARD. La cloche, la Bible et les cierges ne me feront pas reculer [1], quand je serai alléché par la présence de l'or et de l'argent. Je prends congé de votre majesté. — (*A Eléonore.*) Madame, si jamais il m'arrive d'être dévot, je prierai pour votre salut; sur quoi, je vous baise la main.

ÉLÉONORE. Adieu, aimable cousin.

LE ROI JEAN. Cousin, adieu.

Le Bâtard s'éloigne.

ÉLÉONORE, *à Arthur.* Venez, mon enfant; j'ai un mot à vous dire.

Elle prend Arthur à part et s'entretient avec lui.

LE ROI JEAN. Viens ici, Hubert. O mon cher Hubert! je te dois beaucoup. Derrière ce mur de chair, il y a une âme qui t'a de grandes obligations, et qui compte bien payer ton zèle avec usure. Crois-moi, mon ami, ton dévouement est profondément gravé dans mon cœur. Donne-moi ta main. J'avais quelque chose à te dire; — mais j'attendrai pour cela un moment plus opportun. Par le ciel, Hubert, je suis presque honteux de dire à quel point je t'estime.

HUBERT. J'ai bien de l'obligation à votre majesté.

LE ROI JEAN. Mon ami, tu n'as point encore de motifs pour parler ainsi; mais tu en auras, et quelque lente que puisse être la marche des heures, tôt ou tard viendra le moment où je te ferai du bien. J'avais quelque chose à te dire; — mais laissons cela. Le soleil luit au haut des cieux, et le jour radieux qui éclaire les plaisirs du monde est trop plein de dissipation et d'une folle joie pour m'écouter. — Si la cloche nocturne, avec sa langue d'airain et sa bouche de bronze, annonçait une heure aux mortels assoupis; si nous étions ici dans un cimetière, et si tu avais d'innombrables injures à venger; ou si le

[1] Dans la cérémonie de l'excommunication, trois cierges étaient successivement éteints, à trois parties différentes de la formule d'anathème.

sombre génie de la douleur avait épaissi et engourdi ton sang, qui, dans son état habituel, va et vient, monte et descend dans les veines [1], fait pétiller dans les yeux de l'homme une joie insensée, et défigure ses traits par les convulsions d'un sot rire, chose qui, dans ce moment, m'est antipathique; ou bien, si tu pouvais me voir sans le secours des yeux, m'entendre sans oreilles, me répondre sans l'aide de la langue, par le seul acte de la pensée, et sans l'intermédiaire dangereux des yeux, des oreilles et des paroles; alors, en dépit des regards du jour et de sa vigilance importune, j'épancherais dans ton cœur le secret de mes pensées. — Mais non, je n'en ferai rien. — Et cependant je t'aime, et je crois véritablement que tu m'aimes aussi.

HUBERT. Tellement, que, quoi que vous m'ordonniez de faire, dût ma mort suivre l'action, par le ciel, je le ferais.

LE ROI JEAN. Ne le sais-je pas bien? Mon cher Hubert, Hubert, Hubert, (*montrant Arthur*) jette les yeux sur cet enfant. Ecoute, ami : c'est un serpent sur mon chemin, et partout où mon pied se pose, sans cesse il est là devant moi. Me comprends-tu? Tu es son gardien.

HUBERT. Et je le garderai de manière qu'il n'importunera pas votre majesté.

LE ROI JEAN. La mort!

HUBERT. Sire?

LE ROI JEAN. Une tombe!

HUBERT. Il ne vivra pas.

LE ROI JEAN. Il suffit. Maintenant, je me sens disposé à la joie. Hubert, je t'aime; allons, je ne veux pas dire ce que je me propose de faire pour toi. Rappelle-toi [2]. — (*A Eléonore.*) Madame, recevez mes adieux; j'enverrai à votre majesté les troupes en question.

ÉLÉONORE. Mes bénédictions vous accompagnent!

LE ROI JEAN, *à Arthur.* Vous allez partir pour l'Angleterre, mon neveu; Hubert vous accompagnera, et sera pour vous un zélé serviteur. — En route pour Calais! Marchons!

Ils s'éloignent.

[1] Harvey n'avait pas encore découvert la circulation du sang.

[2] « Cette scène, s'écrie le commentateur Steevens, sera éternellement belle; tout l'art du monde n'y pourrait rien ajouter; le goût dramatique pourra changer sans nuire à sa perfection; le temps lui-même ne lui ôtera rien de ses beautés. »

SCÈNE IV.

Même pays. — La tente du roi de France.

Entrent LE ROI PHILIPPE et sa Suite, LOUIS et PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE. C'est ainsi que toute une flotte battue par la tempête erre au loin dispersée sur les flots.

PANDOLPHE. Reprenez courage, et consolez-vous ! Tout ira bien encore.

LE ROI PHILIPPE. Comment tout peut-il bien aller, quand tout a si mal tourné pour nous ? Ne sommes-nous pas vaincus ? N'avons-nous pas perdu Angers ? Arthur n'est-il pas prisonnier ? Nos amis les plus chers n'ont-ils pas été tués ? Et l'Anglais, couvert de notre sang, n'est-il pas, en dépit de la France, et surmontant tous les obstacles, retourné en Angleterre ?

LOUIS. Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié : jamais tant de célérité ne s'allia à tant d'habileté, tant d'audace à tant de prudence. L'histoire ne nous offre point d'exemple d'une bataille comparable à celle-ci.

LE ROI PHILIPPE. Nous souscririons avec moins de peine à cet éloge de l'Angleterre, si nous trouvions dans l'histoire un exemple de notre honte.

Entre CONSTANCE.

LE ROI PHILIPPE, *continuant.* Voyez celle qui s'avance ! C'est un tombeau dans une âme, retenant malgré lui l'esprit immortel dans la vile prison d'une vie affligée. Je vous en conjure, madame, venez avec moi.

CONSTANCE. Voyez maintenant les résultats de votre paix.

LE ROI PHILIPPE. De la patience, madame ! Consolez-vous, ma chère Constance.

CONSTANCE. Non, je ne veux d'autre consolation, d'autre conseil que celui qui met fin à tout conseil, à toute consolation, la mort, la mort. — O aimable ! ô charmante mort ! infection odorante ! corruption salubre ! objet de haine et de terreur pour la prospérité, lève-toi, sors du sein de la nuit éternelle, et j'embrasserai ton squelette horrible ; et je collerai mes yeux contre tes yeux absents ; et mes doigts se joueront avec les vers de ta tombe, et j'intercepterai mon souffle avec la poussière des cadavres, et je serai un monstre décharné comme toi. Viens, lance-moi tes effrayants regards, et je croi-

rai que tu me souris, et je te donnerai des baisers d'épouse! Toi que le malheur implore, oh! viens à moi!

LE ROI PHILIPPE. O belle affligée! calmez-vous.

CONSTANCE. Non, non, je ne me calmerai pas, tant qu'il me restera un souffle pour crier. — O que ma voix n'a-t-elle l'éclat du tonnerre! j'ébranlerais le monde par mes cris, et réveillerais de son sommeil le redoutable squelette qui n'entend pas la faible voix d'une femme, qui dédaigne une évocation vulgaire.

PANDOLPHE. Madame, votre langage est de la folie, non de la douleur.

CONSTANCE. Il sied mal à ton caractère sacré de me calomnier ainsi; je ne suis pas folle : ces cheveux que j'arrache, ce sont les miens; mon nom est Constance. J'ai été l'épouse de Geoffroy; le jeune Arthur est mon fils, et je l'ai perdu. Je ne suis pas folle. — Plût à Dieu que je le fusse! car, sans doute, alors je m'oublierais moi-même. Oh! si cela se pouvait, de quel chagrin je perdrais le souvenir! Rends-moi folle par tes prédications, et tu seras canonisé, cardinal. Tant que je ne serai pas folle, tant que j'aurai la conscience de ma douleur, la portion rationnelle de mon être me suggérera les moyens de m'affranchir de mes tourments et m'apprendra à me poignarder ou à me pendre. Si j'étais folle, j'oublierais mon fils, ou je ne verrais en lui qu'un enfant obscur et vulgaire. Je ne suis pas folle; je ne sais que trop combien mon malheur actuel diffère de celui-là.

LE ROI PHILIPPE. Rattachez votre chevelure. Quelle touchante affection je remarque dans la multitude de ces cheveux si beaux! une larme, perle liquide, y est tombée à peine qu'aussitôt des milliers de cheveux, partageant sa douleur, s'y collent dans une affectueuse étreinte, comme des amis sincères, fidèles, inséparables, dont le malheur resserre l'affection.

CONSTANCE. Partons pour l'Angleterre, si cela vous convient.

LE ROI PHILIPPE. Rattachez votre chevelure.

CONSTANCE. Je le veux bien; mais à quoi bon? Je l'ai affranchie des liens qui la retenaient, et je me suis écriée : « *O que ne puis-je délivrer mon fils comme j'ai donné la liberté à ces cheveux!* » Mais maintenant, cette liberté je la leur envie, et je vais les rendre à leur captivité première, parce que mon pauvre enfant est prisonnier. — Père cardinal, je vous ai en-

tendu dire que nous reverrons et reconnaîtrons nos amis dans le ciel : si cela est vrai, je reverrai mon fils. Ah! depuis la naissance de Caïn, le premier enfant mâle, jamais il n'est né parmi les hommes de créature plus gracieuse que celui qui, hier, respirait encore. Mais maintenant le ver de la douleur va dévorer ce tendre bouton ; la beauté qui décorait son front va disparaître ; il aura la pâleur d'un spectre, la maigreur de la fièvre, et dans cet état il mourra ; et le jour de sa résurrection, quand je le rencontrerai dans le palais des cieux, je ne le reconnaîtrai pas : ainsi jamais, jamais je ne reverrai mon bel Arthur.

PANDOLPHE. Vous mettez trop de passion dans votre douleur.

CONSTANCE. Il me parle, lui, qui n'a jamais été père...

LE ROI PHILIPPE. Vous chérissez votre douleur autant que votre enfant.

CONSTANCE. La douleur remplit le vide causé par l'absence de mon fils. Elle couche dans son lit ; partout elle m'accompagne ; elle reproduit à mes yeux ses traits charmants, répète ses paroles, rappelle à ma mémoire tout ce qu'il avait de grâce, revêt ses vêtements, si bien que je crois le voir encore. J'ai donc raison de chérir ma douleur. Adieu; si vous aviez perdu ce que j'ai perdu, je vous consolerais plus efficacement que vous ne faites. (*Arrachant sa coiffure.*) Je ne veux point conserver sur ma tête cet arrangement artificiel, quand tout est désordre dans mon âme. O mon Dieu ! mon fils, mon Arthur, mon bel enfant ! la joie de mon veuvage, la consolation de tous mes maux !

Elle sort.

LE ROI PHILIPPE. Je crains qu'elle ne se porte à quelque fâcheuse extrémité.

Il sort.

LOUIS. Pour moi il n'est plus de bonheur au monde ; la vie m'est insipide comme une histoire déjà racontée, et dont on rebat l'oreille fatiguée de l'auditeur qu'elle endort. Le sentiment de l'humiliation m'a gâté le goût des jouissances de ce monde, qui ne m'offre plus que honte et amertume.

PANDOLPHE. Avant la guérison d'une maladie grave, c'est dans l'instant immédiat qui précède le rétablissement et la santé que la crise est le plus violente : le mal prêt à nous quitter nous fait sentir avant son départ ses plus cuisantes atteintes. Qu'avez-vous perdu par la perte de cette bataille ?

LOUIS. J'ai dit adieu à jamais à la gloire, à la joie, au bonheur.

PANDOLPHE. Vous pourriez parler ainsi si la victoire vous fût restée. Non, non; c'est au moment où la fortune veut combler un mortel de ses dons que son aspect est le plus menaçant. Le roi Jean s'imagine avoir beaucoup gagné; mais combien, en effet, n'a-t-il pas perdu! Ne voyez-vous pas avec douleur qu'Arthur soit son prisonnier?

LOUIS. J'en suis aussi affligé que l'usurpateur en est joyeux.

PANDOLPHE. Votre intelligence est aussi jeune que votre âge. Écoutez ce que ma bouche prophétique va vous dire. Le souffle de ma parole va balayer jusqu'au plus petit grain de sable, jusqu'au moindre fétu, jusqu'au plus léger obstacle, de la route qui doit vous conduire tout droit au pied du trône d'Angleterre. Prêtez-moi donc votre attention. Jean a fait Arthur prisonnier; tant que la chaleur de la vie circulera dans les veines de cet enfant il est impossible que l'usurpateur goûte une heure, une minute, une seconde de repos. Un sceptre saisi par la violence ne peut être maintenu que par des moyens violents. Quiconque est sur un terrain glissant se raccroche au premier objet qui s'offre à lui. Pour que Jean reste debout, il faut qu'Arthur succombe; il succombera; il est impossible qu'il en soit autrement.

LOUIS. Mais que gagnerai-je à la mort du jeune Arthur?

PANDOLPHE. Que vous êtes novice et jeune dans ce monde vieilli! Jean joue votre jeu: les événements vous servent à l'envi; car quiconque fonde son salut dans le sang aura une fin sanglante. Cet odieux attentat refroidira le cœur de ses sujets, et glacera leur dévouement. Que la plus légère difficulté vienne à surgir, on en profitera pour entraver son règne. La moindre exhalaison dans l'air, le moindre phénomène, la plus légère altération des saisons, l'orage le plus commun, l'événement le plus vulgaire, seront dépouillés de leur cause naturelle et transformés en météores, en prodiges, en signes précurseurs. On y verra une dérogation aux lois de la nature, un présage, un avertissement du ciel, menaçant le tyran de sa vengeance.

LOUIS. Peut-être qu'il n'attentera pas aux jours d'Arthur, et trouvera dans son emprisonnement une garantie suffisante.

PANDOLPHE. Seigneur, dès qu'il apprendra votre approche, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, ce sera le signal de sa dernière heure. Alors, les cœurs de ses sujets se retireront de lui

et embrasseront le premier changement venu. Le sang dont ses mains seront teintes fournira un puissant motif de rébellion et de haine. Il me semble déjà voir ces jours de révolte et de tumulte! Que saurait-il y avoir de plus favorable pour vous?— Le bâtard Fauconbridge est maintenant en Angleterre, rançonnant l'Église et violant la charité. Il suffirait d'une douzaine de Français en armes pour réunir autour d'eux plus de dix mille Anglais. C'est la boule de neige qui, grossissant dans sa chute, devient bientôt une montagne. O noble dauphin, venez avec moi trouver le roi. Quel merveilleux parti on pourra tirer du mécontentement des Anglais! Maintenant que la mesure de leur colère est comblée, partez pour l'Angleterre; moi je vais stimuler le roi.

LOUIS. Les raisons solides font les actions vigoureuses. Partons. Si vous dites *oui*, le roi ne dira pas *non*.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Northampton. — Une salle du château-fort.

Entrent HUBERT et DEUX AIDES.

HUBERT. Faites-moi rougir ces fers, et ayez soin de vous tenir cachés derrière la tapisserie. Quand je frapperai du pied, accourez et attachez à ce fauteuil l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez attentifs au signal; sortez, et tenez-vous prêts.

PREMIER AIDE. J'espère que vous avez des ordres qui autorisent cette action?

HUBERT. Scrupules déplacés! ne craignez rien : faites ce que je vous dis.

Les Aides sortent.

HUBERT, *continuant*. Jeune homme, venez; j'ai quelque chose à vous dire.

Entre ARTHUR.

ARTHUR. Bonjour, Hubert.

HUBERT. Bonjour, mon petit prince.

ARTHUR. Aussi petit prince qu'il soit possible de l'être,

quand on a, comme moi, des titres pour être un grand prince. — Vous êtes triste.

HUBERT. Effectivement, j'ai été plus gai.

ARTHUR. Mon Dieu! je croyais être le seul qui eût le droit d'être triste; cependant je me rappelle d'avoir vu en France des jeunes gens affecter, en plaisantant, la tristesse et la mélancolie. Par ma qualité de chrétien, si j'étais hors de prison, quand je ne serais que gardeur de moutons, je serais gai du matin jusqu'au soir. Je le serais même ici, n'était que je soupçonne mon oncle de nourrir contre moi de funestes projets; il a peur de moi, et moi de lui : est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy? Non, sans doute; plût au ciel que je fusse votre fils, Hubert, et que vous voulussiez m'aimer comme tel!

HUBERT, *à part.* Si je lui parle, son innocent babil éveillera ma sensibilité, qui maintenant est morte. Il faut me hâter et terminer promptement ma besogne.

ARTHUR. Êtes-vous malade, Hubert? Je vous trouve pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, pour avoir l'occasion de passer la nuit auprès de vous et de vous soigner. Assurément, je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT, *à part.* Ses paroles pénètrent irrésistiblement mon cœur. — (*Il tire un papier de son sein.*) Lisez ceci, jeune Arthur. (*A part.*) Retenons ces sottes larmes; elles pourraient chasser de mon cœur son inflexible résolution! dépêchons-nous, si je ne veux que toute ma fermeté s'échappe de mes yeux avec ces larmes efféminées. — Est-ce que vous ne pouvez pas lire? Est-ce que l'écriture n'est pas belle?

ARTHUR. Trop belle pour un acte aussi horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge!

HUBERT. Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR. Et le ferez-vous?

HUBERT. Je le ferai.

ARTHUR. En aurez-vous le cœur? Un jour vous aviez mal à la tête; je vous bandai le front avec mon mouchoir; c'était mon meilleur; une princesse en avait fait le tissu, et je ne vous l'ai jamais redemandé. Pendant la nuit je soutenais votre tête dans mes mains, et pareil aux minutes vigilantes qui forment le cortége des heures, je tâchais de vous alléger le poids du temps en vous disant : Avez-vous besoin de quelque chose? où

avez-vous mal? Plus d'un enfant vulgaire serait resté là immobile, et ne vous aurait adressé aucun mot affectueux; mais vous, pour vous servir dans votre maladie, vous avez eu un prince. Vous direz peut-être que mon affection était simulée; vous l'appellerez artifice; comme il vous plaira; si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez si cruellement, que sa volonté soit faite! — Voulez-vous donc m'arracher les yeux, ces yeux qui n'ont jamais tourné, qui ne tourneront jamais sur vous que des regards souriants?

HUBERT. Je l'ai juré; il faut que je vous les brûle avec un fer rouge.

ARTHUR. Quel âge de fer que celui où il se trouve un homme capable d'une telle cruauté! Le fer lui-même, bien que rouge et brûlant, en approchant de mes yeux, boirait mes larmes; et l'aspect de mon innocence éteindrait sa colère; après quoi il se consumerait dévoré par la rouille, plutôt que de laisser servir sa chaleur à faire à mes yeux le moindre mal. Êtes-vous donc plus dur que le fer forgé? Si un ange, venant à moi, m'eût dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je n'y aurais point ajouté foi; pour me le faire croire, il eût fallu qu'Hubert lui-même me l'affirmât.

HUBERT, *frappant du pied.* Venez!

Rentrent LES AIDES portant des cordes, des fers, etc.

HUBERT, *continuant.* Faites ce que je vous ai ordonné.

ARTHUR. Oh! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi! il me semble que j'ai déjà les yeux arrachés, rien qu'à l'aspect farouche de ces hommes sanguinaires.

HUBERT. Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez-le bien.

ARTHUR. Hélas! qu'est-il besoin d'employer la violence? je ne résisterai pas, je resterai immobile. Au nom du ciel, Hubert, que je ne sois pas lié! Écoutez-moi, Hubert. Renvoyez ces hommes, et je vais m'asseoir tranquille comme un agneau. Je ne bougerai pas, je ne ferai pas le moindre mouvement, je n'articulerai pas une seule parole; je ne regarderai même pas le fer avec colère. Faites seulement sortir ces hommes, et je vous pardonnerai, quels que soient les tourments que vous m'infligiez.

HUBERT, *à ses Aides.* Passez dans la pièce voisine; laissez-moi seul avec lui.

PREMIER AIDE. J'aime beaucoup mieux ne pas assister à une pareille action.

Les Aides sortent.

ARTHUR. Hélas! je viens d'éloigner de moi un ami; il a le visage méchant, mais le cœur bon. — (*A Hubert.*) Faites-le revenir, afin que sa compassion éveille la vôtre.

HUBERT. Venez, enfant, préparez-vous.

ARTHUR. Le faut-il donc absolument?

HUBERT. Oui, il faut que vous perdiez vos yeux.

ARTHUR. O ciel! que n'avez-vous dans les vôtres un atome, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu égaré; car il suffit d'un rien pour endolorir cet organe précieux! Alors, sentant combien il faut peu de chose pour causer en cet endroit une cuisante douleur, votre cruel dessein vous paraîtrait horrible.

HUBERT. Est-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR. Hubert, j'ai deux yeux à conserver; ce ne serait pas trop de deux langues pour les défendre. Ne m'empêchez pas de parler, Hubert; ou, si vous voulez, Hubert, coupez-moi la langue, pourvu qu'à ce prix je conserve mes yeux. Oh! laissez-moi mes yeux, quand ils ne devraient me servir qu'à vous regarder! Tenez, sur ma parole, le fer est froid, et il ne me ferait aucun mal.

HUBERT. Je puis le chauffer, enfant.

ARTHUR. Je vous assure que non; le feu est mort de douleur, affligé qu'il est, lui créé pour le bien-être de l'homme, de servir à un si cruel usage. Voyez vous-même : ces charbons ne peuvent plus nuire; le souffle du ciel a éteint leur chaleur et jeté sur eux les cendres du repentir.

HUBERT. Mais je puis les raviver avec mon souffle.

ARTHUR. Si vous le faites, Hubert, vous n'arriverez qu'à les faire rougir de l'infamie de votre conduite. Qui sait? peut-être ils lanceront dans vos yeux leurs étincelles, pareils à ces chiens qu'on veut forcer à combattre et qui mordent la main du maître qui les excite. Tout ce qui doit vous servir à me torturer vous refuse son office; vous seul êtes dénué de cette pitié que ressentent le fer impitoyable et le feu qui dévore.

HUBERT. Eh bien, vois à vivre. Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle; cependant j'ai juré, et j'avais résolu, enfant, de te brûler les yeux avec ce fer.

ARTHUR. Oh! maintenant en vous je reconnais Hubert; tout à l'heure vous étiez déguisé.

HUBERT. Silence! en voilà assez; adieu! il faut que votre oncle vous croie mort. Je vais tromper ces farouches espions par un faux rapport. Vous, mon enfant, dormez sans inquiétude, assuré qu'Hubert, pour toutes les richesses de l'univers, ne vous fera pas le plus léger mal.

ARTHUR. O ciel! — je vous remercie, Hubert.

HUBERT. Silence! plus un mot! Suivez-moi avec précaution; je m'expose pour vous à de grands dangers.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, la couronne sur la tête; PEMBROKE, SALISBURY, et plusieurs autres Seigneurs.

Le Roi s'assied sur son trône.

LE ROI JEAN. Je me retrouve assis sur ce trône, couronné pour la seconde fois, et j'espère que tous vous me revoyez d'un œil content.

PEMBROKE. Il a plu à votre majesté de renouveler cette cérémonie; mais elle était superflue. Vous aviez déjà été couronné, et rien depuis ne vous avait enlevé votre majesté royale; la fidélité de vos sujets n'avait point été altérée par la révolte; le pays n'était pas préoccupé d'espérances nouvelles; il ne désirait point un changement ni un état meilleur.

SALISBURY. Renouveler sans nécessité cette cérémonie, ajouter à l'éclat d'un titre qui n'avait pas besoin de ce surcroît, c'est une dépense superflue, un excès ridicule; c'est dorer l'or pur, peindre le lis, parfumer la violette, polir la glace, ajouter une couleur de plus à l'arc-en-ciel, et la clarté d'un flambeau à la lumière de l'œil du jour.

PEMBROKE. Avec tout le respect que je dois aux volontés de votre majesté, je dirai que cet acte n'a été que la répétition d'une vieille histoire, répétition insipide quand elle a lieu dans un moment inopportun.

SALISBURY. Cette maladroite imitation des vieux usages produit l'effet d'un vent engouffré dans une voile; elle dérange le cours de la pensée des peuples, fait naître des scrupules et des doutes alarmants, vicie l'opinion la plus saine; et la vérité elle-même devient suspecte quand on la voit dans un costume inaccoutumé.

PEMBROKE. Quand l'artisan veut trop bien faire, son habileté échoue par l'excès même de son ambition; souvent en

voulant excuser une faute, on l'aggrave; une pièce mise à une lésion légère fait ressortir l'imperfection qu'elle était destinée à cacher.

SALISBURY. Nous vous avons donné notre avis dans ce sens avant votre second couronnement; mais il a plu à votre majesté de passer outre, et nous sommes tous satisfaits; car il n'est aucune de nos volontés qui ne doive céder devant celles de votre majesté.

LE ROI JEAN. Je vous ai fait connaître quelques-uns des motifs de ce second couronnement; je les crois d'une haute importance. Je vous en communiquerai d'autres d'une nature plus grave encore, quand mes craintes seront diminuées. En attendant, indiquez-moi les abus dont vous demandez la réforme, et vous verrez l'empressement que je mettrai à écouter vos réclamations et à y faire droit.

PEMBROKE. Chargé de servir d'interprète à la pensée de tous ceux qui sont ici présents, permettez qu'en leur nom et au mien, mais avant tout au nom de votre sûreté, objet de notre plus vive sollicitude, permettez, dis-je, que je demande la mise en liberté d'Arthur. Sa captivité excite parmi vos sujets des murmures et des mécontentements dont l'explosion pourrait avoir des dangers. Car, disent-ils, si vous avez pour vous le droit aussi bien que la possession, pourquoi, mu par des craintes, qui, disent-ils, sont les compagnes de l'injustice, retenez-vous captif votre jeune parent? Pourquoi laisser couler ses jours dans une ignorance barbare? Pourquoi refuser à sa jeunesse les avantages d'utiles exercices? Afin d'ôter à vos ennemis ce prétexte, permettez que nous vous demandions la liberté d'Arthur; nous vous la demandons non-seulement dans notre intérêt, mais dans le vôtre, avec lequel le nôtre se confond.

LE ROI JEAN. J'y consens; je confie sa jeunesse à vos soins.

Arrive HUBERT.

LE ROI, *continuant*. Hubert, quelles nouvelles nous apportez-vous?

Hubert s'approche du Roi et lui parle bas à l'oreille.

PEMBROKE. Voilà l'homme chargé de cette exécution sanglante; il a montré son ordre à un de mes amis. L'image d'un odieux forfait est peinte dans ses yeux; ce sombre aspect dénote une conscience troublée, et je crains bien qu'il n'ait exécuté le crime dont nous redoutions de le voir chargé.

SALISBURY. La rougeur et la pâleur se succèdent sur le vi-

sage du roi, partagé entre la conscience et le désir de dissimuler ; elles vont et viennent, comme deux hérauts d'armes entre deux redoutables armées aux prises ; sa passion est mûre ; il faut qu'elle éclate.

PEMBROKE. Et quand elle éclatera, je crains bien qu'il n'en sorte l'affreuse nouvelle de la mort de cet aimable enfant.

LE ROI JEAN. On ne peut arrêter le bras invincible de la mort. — Mylords, bien que mon désir de vous obliger vive encore, l'objet de votre demande n'est plus; on m'apprend qu'Arthur est mort cette nuit.

SALISBURY. En effet, nous avions tout lieu de croire sa maladie incurable.

PEMBROKE. Il est vrai ; nous savions combien la mort de cet enfant était proche avant que lui-même se sentît malade. Voilà un événement dont il faudra rendre compte ici ou ailleurs.

LE ROI JEAN. Pourquoi me lancez-vous des regards si sombres ? Pensez-vous que je porte les ciseaux de la destinée ? Puis-je commander aux pulsations de la vie ?

SALISBURY. Il est clair qu'il y a du crime là-dessous: et l'impudence grossière qu'on y met est véritablement une honte. Je vous souhaite bonne réussite dans le jeu que vous jouez ! Sur ce, adieu !

PEMBROKE. Attendez, lord Salisbury; je vous suis; je vais visiter avec vous l'héritage de ce malheureux enfant, son tombeau, cet étroit royaume dont on lui a violemment donné l'investiture. Celui que sa naissance appelait à régner sur toute l'étendue de cette île n'y possède plus que trois pieds de terre. Monde pervers ! ceci ne se doit pas endurer. Toutes nos douleurs vont faire explosion, et avant peu, sans doute.

Les Seigneurs sortent.

LE ROI JEAN. Ils brûlent d'indignation. Je me repens. On ne saurait bâtir rien de solide dans le sang : on n'assure point sa vie par la mort des autres.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI, *continuant, au Messager.* La frayeur est dans tes regards : où est le sang que j'ai vu naguère colorer tes joues ? Un ciel aussi chargé ne peut s'éclaircir sans orage. Que le nuage crève ; parle. — Comment vont les choses en France ?

LE MESSAGER. J'apporte au roi d'Angleterre des nouvelles de la France. — Jamais on n'a vu dans le cœur d'un pays lever

des forces aussi considérables pour une expédition étrangère. Les Français suivent l'exemple de célérité que vous leur avez donné; et vous n'avez pas eu le temps d'apprendre leurs préparatifs, que déjà vous arrive la nouvelle de leur débarquement.

LE ROI JEAN. Où notre vigilance s'est-elle donc enivrée? où s'est-elle endormie? Qu'est devenue la sollicitude de ma mère? Comment a-t-on pu réunir en France une armée aussi nombreuse sans qu'elle en ait rien appris?

LE MESSAGER. Sire, la poussière de la tombe a bouché son oreille; le premier d'avril votre noble mère est morte; j'ai aussi appris que trois jours avant la princesse Constance est morte dans un accès de frénésie; mais ce n'est qu'un bruit public; j'ignore si la nouvelle est vraie ou fausse.

LE ROI JEAN. Destinée redoutable, suspends ton vol; ou ligue-toi avec moi jusqu'à ce que j'aie apaisé mes pairs mécontents! — Quoi! ma mère morte! mes affaires en France doivent aller mal! Qui commande les troupes françaises que tu m'assures êtres débarquées dans ce pays?

LE MESSAGER. Le dauphin.

Entrent LE BATARD et PIERRE DE POMFRET.

LE ROI JEAN, *continuant*. Tu m'as tout étourdi par ces fâcheuses nouvelles. — (*Au Bâtard.*) Eh bien! que dit le public de ta manière de procéder? Ne va pas me bourrer la tête de mauvaises nouvelles; elle en est déjà pleine.

LE BATARD. Si vous craignez d'apprendre le pire, eh bien! soit; qu'il tombe sur vous à votre insu.

LE ROI JEAN. Excuse-moi, mon cousin; le flot m'avait submergé; maintenant je commence à surnager et à respirer; je puis t'entendre, quels que soient les maux que tu viennes m'annoncer.

LE BATARD. Pour ce qui est du succès de ma mission auprès du clergé, les sommes que j'ai recueillies en feront foi; mais en revenant ici, j'ai, sur ma route, trouvé les populations étrangement préoccupées, prêtant l'oreille à d'absurdes rumeurs, la tête remplie de vaines chimères, nourrissant mille craintes, sans savoir ce qu'ils craignent; je vous amène un prophète que j'ai arrêté dans les rues de Pomfret, suivi d'une foule qui se pressait sur ses pas, et à laquelle il annonçait en vers barbares, qu'avant l'Ascension prochaine, à midi, votre majesté aurait déposé la couronne.

LE ROI JEAN, *à Pierre de Pomfret.* Rêveur insensé, pourquoi tenais-tu ce langage?

PIERRE DE POMFRET. Parce que je sais que cela doit arriver.

LE ROI JEAN. Hubert, emmène-le; conduis-le en prison, et le jour où il prétend que j'aurai déposé ma couronne, ce jour-là, à midi précis, qu'on le pende. Remets-le en mains sûres, et viens me retrouver. J'ai besoin de toi.

Hubert et Pierre de Pomfret sortent.

LE ROI JEAN, *continuant, au Bâtard.* O mon cher cousin! connais-tu les nouvelles? sais-tu qui vient de débarquer?

LE BATARD. Les Français, sire; il n'est bruit que de cet événement. En outre, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury, et plusieurs autres, qui, les yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement allumé, se rendaient au tombeau d'Arthur, assassiné, disent-ils, cette nuit même, par vos ordres.

LE ROI JEAN. Va vite les trouver, mon cousin; j'ai un moyen pour reconquérir leur affection; amène-les devant moi.

LE BATARD. Je vais tâcher de les trouver.

LE ROI JEAN. Va, dépêche-toi: fais toute la diligence possible. — Dieu me préserve d'avoir mes sujets pour ennemis, quand l'étranger en armes envahit mon territoire et porte l'effroi dans mes villes! — Sois mon Mercure; mets des ailes à tes talons, vole vers eux, et reviens avec la rapidité de la pensée.

LE BATARD. L'urgence me donnera des ailes.

Il sort.

LE ROI JEAN. C'est parler en noble et dévoué gentilhomme. — (*Au Messager.*) Suis-le; il aura probablement besoin d'un intermédiaire entre les pairs et moi; tu lui en serviras.

LE MESSAGER. Très-volontiers, sire.

Il sort.

LE ROI JEAN, *seul.* Ma mère est morte!

Rentre HUBERT.

HUBERT. Sire, on dit que la nuit dernière, cinq lunes ont paru; quatre étaient fixes; la cinquième tournait autour des autres avec une vitesse étrange.

LE ROI JEAN. Cinq lunes?

HUBERT. Dans les rues, les vieillards et les vieilles femmes font là-dessus de dangereux commentaires. La mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches; lorsqu'il est question de

lui, ils secouent la tête et se parlent tout bas à l'oreille ; celui qui a la parole serre affectueusement la main de son auditeur, qui, de son côté, exprime son émotion en fronçant le sourcil, en faisant des signes de tête et des roulements d'yeux. J'ai vu un forgeron tenir comme cela son marteau suspendu, pendant que le fer refroidissait sur l'enclune, écoutant, bouche béante, le récit d'un tailleur; ce dernier, ses ciseaux et sa demi-aune à la main, chaussé avec des pantoufles que, dans sa précipitation, il avait mises en se trompant de pied, lui parlait de plusieurs milliers de Français belliqueux déjà rangés en bataille dans le comté de Kent. Un artisan maigre et en habit de travail est venu l'interrompre pour parler de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN. Pourquoi cherches-tu à me troubler par toutes ces frayeurs? Pourquoi me parles-tu sans cesse de la mort d'Arthur? Ta main l'a assassiné; j'avais de puissants motifs pour désirer sa mort; mais tu n'en avais aucun pour le tuer.

HUBERT. Je n'en avais aucun, sire. N'est-ce pas vous qui me l'avez demandé?

LE ROI JEAN. C'est le malheur des rois d'être environnés d'esclaves qui prennent leur caprice pour un ordre d'attaquer la vie de l'homme jusqu'en son sanctuaire. Dans le simple coup d'œil d'un souverain ils voient une loi; ils prennent sur eux d'interpréter ses haines, lorsque peut-être elles sont le résultat de l'humeur plus que de la réflexion.

HUBERT. Voilà votre ordre écrit de votre main, revêtu de votre sceau.

LE ROI JEAN. Oh! le jour où seront réglés les derniers comptes entre le ciel et la terre, cette écriture et ce sceau déposeront contre nous, et motiveront notre condamnation. Que de fois il arrive que la vue des moyens de mal faire nous pousse à faire le mal! Si je ne t'avais pas trouvé là sous ma main, si je n'avais pas vu en toi un homme marqué d'avance par la nature du cachet du crime, la pensée de ce meurtre ne me serait pas venue. Mais remarquant ton abominable aspect, trouvant en toi un scélérat tout prêt à répandre le sang, à commettre des forfaits périlleux, je me suis hasardé à laisser échapper tout bas quelques mots sur la mort d'Arthur; et toi, pour gagner la faveur d'un roi, tu n'as pas fait scrupule de donner la mort à un prince.

HUBERT. Sire, —

LE ROI JEAN. Si lorsque je t'ai fait cette proposition à mots

couverts, tu avais seulement secoué la tête ; si tu avais gardé le silence ; ou si tu avais fixé sur moi un regard de doute, comme pour me demander de m'exprimer en termes explicites et formels, l'excès de la honte m'eût rendu muet, j'aurais laissé là cette conversation, et tes scrupules en auraient éveillé en moi. Mais tu m'as entendu par signes, et c'est par signes que tu as traité avec le crime. Oui, ton cœur a consenti sans hésiter, et ta main féroce s'est hâtée de commettre le forfait que ta bouche et la mienne n'osaient nommer. Hors de ma vue, et ne reparais jamais devant moi! Ma noblesse m'abandonne ; une armée étrangère est à mes portes et vient attaquer ma puissance. Jusque dans mon propre sein, dans ce territoire de chair et de sang, dans cet empire de la vie, il règne une guerre intestine entre ma conscience et la mort de mon neveu.

HUBERT. Armez-vous contre vos autres ennemis ; je ferai la paix entre votre âme et vous. Le jeune Arthur est vivant : ma main est encore innocente et pure ; le sang ne l'a point encore rougie. Dans ce cœur n'est jamais entrée l'horrible suggestion d'une pensée de meurtre, et vous avez calomnié la nature dans ma physionomie, qui, bien que rude à l'extérieur, recèle une âme trop belle pour descendre à l'assassinat d'un enfant[1].

LE ROI JEAN. Arthur est vivant ! va vite trouver les pairs! apprends-leur cette nouvelle ; apaise leur indignation et ramène-les à l'obéissance. Pardonne le jugement que la colère m'a fait porter sur ta physionomie ; car ma colère était aveugle, et mon imagination, ne te voyant qu'à travers un voile de sang, te faisait plus hideux que tu n'es. Oh ! ne réponds pas ; mais hâte-toi d'amener dans mon cabinet les nobles irrités : en te faisant cette prière, ma parole est lente ; cours plus vite qu'elle.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Même ville. — Devant le château-fort.

ARTHUR, déguisé en mousse, paraît au sommet de la muraille.

ARTHUR. La muraille est haute ; n'importe, il faut que je

[1] Hubert se fait ici meilleur qu'il n'est ; on a vu plus haut que ce n'est qu'à grand'peine que la jeunesse et l'innocence d'Arthur ont pu triompher de sa résolution meurtrière. N'importe, le crime n'a point été commis, et dans la joie que sa conscience en éprouve, Hubert a oublié sa scélératesse antérieure, et il peut se croire de bonne foi le plus honnête homme du monde. L'auteur a fait preuve en ceci d'une profonde intelligence du cœur humain.

saute en bas. Terre secourable, aie pitié de moi, et ne me blesse pas! — Peu de gens me connaissent, ou plutôt personne; d'ailleurs ce costume de mousse me déguise complétement. J'ai peur, et pourtant je vais risquer l'aventure : si j'arrive en bas sans me briser les membres, j'aurai mille moyens de me sauver; autant mourir en fuyant que mourir en restant. (*Il saute.*) Hélas! ces pierres ont la dureté de mon oncle. — Que le ciel reçoive mon âme, et que l'Angleterre gardes mes os.

Il meurt.

Arrivent PEMBROKE, SALISBURY et BIGOT.

SALISBURY. Mylords, j'irai le rejoindre à Bury-Saint-Edmond; c'est notre seul moyen de salut, et dans les circonstances critiques où nous sommes, nous devons embrasser cette occasion propice.

PEMBROKE. Qui vous a apporté cette lettre de la part du cardinal?

SALISBURY. Un seigneur français, le comte de Melun, qui, dans un entretien particulier, m'a donné de la faveur du dauphin des assurances plus explicites que cette lettre n'en contient.

BIGOT. Allons le trouver demain.

SALISBURY. Ou plutôt, mettons-nous en route demain; car, mylord, nous avons deux grandes journées de marche avant de le joindre.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD. Je suis heureux de vous revoir, mylords, qui nous boudez. Le roi, par mon organe, requiert votre présence immédiate.

SALISBURY. Le roi a brisé les liens qui nous unissaient à lui; nous ne voulons pas garnir de notre honneur sans tache son manteau léger et souillé par le crime; nous ne voulons pas suivre celui dont les pas laissent partout où il marche une empreinte de sang. Allez le lui dire de notre part; nous sommes préparés à tout.

LE BATARD. Quelles que soient vos pensées, des paroles modérées conviendraient mieux, ce me semble.

SALISBURY. C'est notre douleur, et non notre courtoisie, qui parle maintenant.

LE BATARD. Mais votre douleur n'est pas fondée, et un peu de courtoisie ne serait pas déplacée en ce moment.

PEMBROKE. Mylord, mylord, l'indignation a ses priviléges.

LE BATARD. Elle a celui de nuire à son maître, et à lui seul.

SALISBURY. Voici la prison? (*Apercevant Arthur.*) Qui vois-je étendu par terre?

PEMBROKE. O mort! sois fière d'avoir moissonné une royale victime si belle et si pure. La terre a refusé de s'ouvrir pour cacher ce forfait.

SALISBURY. Le meurtre, comme s'il détestait son ouvrage, le laisse à découvert, pour provoquer la vengeance.

BIGOT. Après avoir voué à la mort cette charmante victime, il l'a trouvée trop noble et trop royale pour une tombe obscure.

SALISBURY. Sire Richard, qu'en dites-vous? avez-vous jamais rien vu, lu ou ouï dire de pareil? L'auriez-vous pu penser? ou même, en ce moment, n'avez-vous pas peine à croire ce que vous voyez? La pensée, si elle n'avait pas cet objet sous les yeux, pourrait-elle en créer un pareil? C'est le comble, le couronnement du crime; c'est le cimier dans les armoiries du meurtre; c'est l'infamie la plus sanguinaire, la cruauté la plus féroce, le coup le plus lâche, que la colère aux yeux inflexibles, que la rage en délire aient jamais offert aux larmes de la douce pitié.

PEMBROKE. Tous les meurtres passés sont absous par celui-là. Comparés à ce forfait unique, incomparable, tous ceux que l'avenir recèle encore seront des actes saints et purs; et à côté de cet affreux spectacle, l'assassinat n'est qu'un jeu.

LE BATARD. C'est une action infernale, atroce. C'est l'œuvre abominable d'une main barbare, si c'est l'œuvre d'une main quelconque.

SALISBURY. Si c'est l'œuvre d'une main quelconque? — Nous avions le pressentiment de ce qui devait arriver. Ce coup infâme est parti de la main d'Hubert; il a été préparé et conçu par le roi. J'abjure désormais toute obéissance à son autorité, et à genoux devant ces restes chéris, devant ces débris de tant de perfections éteintes, je fais le serment solennel et sacré de ne plus goûter les plaisirs du monde, de ne jamais me livrer à la joie, de ne connaître ni bien-être ni repos, que je n'aie illustré ce bras par une éclatante vengeance.

PEMBROKE *et* BIGOT. Nos âmes confirment religieusement ton serment.

Arrive HUBERT.

HUBERT. Mylords, je vous cherche avec empressement. Arthur est vivant. Le roi vous demande.

SALISBURY. Oh ! oh ! il est hardi et ne recule pas devant la mort. — Arrière, odieux scélérat ; éloigne-toi.

HUBERT. Je ne suis point un scélérat.

SALISBURY. Faut-il que je dérobe à la loi son office ?

Il met l'épée à la main.

LE BATARD. Votre épée est brillante, mylord ; remettez-la dans le fourreau.

SALISBURY. Quand je l'aurai passée au travers du corps d'un meurtrier.

HUBERT. Écartez-vous, lord Salisbury ; arrière, vous dis-je. Par le ciel, je pense avoir une épée aussi bien affilée que la vôtre. Ne vous oubliez pas ; il y aurait danger pour vous de m'obliger à me défendre ; je pourrais, en voyant votre fureur, oublier votre mérite, votre rang et votre naissance.

BIGOT. Hors d'ici, misérable ! oses-tu bien braver un noble en face ?

HUBERT. Non, certes, dût-il y aller de ma vie ; et néanmoins, injustement attaqué, j'oserais défendre ma vie contre un empereur.

SALISBURY. Tu es un meurtrier.

HUBERT. Ne me forcez pas à l'être. Jusqu'à présent je ne le suis pas. Celui qui dit des faussetés ne dit pas la vérité, et celui qui ne dit pas la vérité, en a menti.

PEMBROKE. Coupez-le par morceaux.

LE BATARD. Tenez-vous tranquille, vous dis-je.

SALISBURY. Écartez-vous, ou je vous frappe, Fauconbridge.

LE BATARD. Mieux vaudrait pour vous frapper le diable, Salisbury. Si vous me lancez un regard de travers, si vous avancez d'un pas, si, dans votre emportement, vous me faites la moindre insulte, je vous étends roide mort. Rengainez au plus vite, ou je vous arrange si bien, vous et votre rapière, que vous croirez voir le diable échappé des enfers.

BIGOT. Quelle est votre intention, illustre Fauconbridge ? Voulez-vous prendre le parti d'un scélérat, d'un meurtrier ?

HUBERT. Je ne le suis pas.

BIGOT. Qui a tué ce prince ?

HUBERT. Il y a tout au plus une heure que je l'ai laissé bien portant. Je l'honorais, je l'aimais, et je pleurerai le reste de mes jours la perte d'une vie si chère.

SALISBURY. Ne vous fiez point à ses larmes hypocrites : elles sont familières aux scélérats ; et lui, rompu au métier de longue main, ces témoignages extérieurs de sensibilité et d'innocence ne lui font point faute. Suivez-moi, vous tous, dont l'âme abhorre l'odeur infecte du sang et du meurtre ; ici la vapeur du crime me suffoque.

BIGOT. Allons à Bury rejoindre le dauphin.

PEMBROKE. Dites au roi que c'est là qu'il nous trouvera.

Les Seigneurs s'éloignent.

LE BATARD. L'excellent monde que le nôtre ! — (*A Hubert.*) Avais-tu connaissance de ce chef-d'œuvre ? Si c'est toi qui as commis ce meurtre, Hubert, tu es damné sans rémission et à tout jamais.

HUBERT. Veuillez m'entendre, mylord.

LE BATARD. Écoute, tu es damné au delà de tout ce que je puis dire ; tu es enfoncé plus avant dans la damnation que le prince Lucifer. L'enfer n'a point de réprouvé aussi hideux que toi, si tu as tué cet enfant.

HUBERT. Sur mon âme, —

LE BATARD. Quand tu n'aurais fait que consentir à cet acte cruel, renonce à l'espérance. A défaut de corde pour t'étrangler, le fil le plus mince que les flancs de l'araignée aient jamais filé t'en tiendra lieu ; un roseau remplacera pour toi une poutre et te servira de potence ; ou si tu préfères te noyer, mets un peu d'eau dans une cuiller, et ce sera un océan qui suffira pour submerger tant de scélératesse. — Je te soupçonne fortement.

HUBERT. Si par action, par consentement, ou même par pensée, j'ai trempé dans le crime qui a exilé cette belle âme de sa charmante prison d'argile, que l'enfer n'ait pas assez de supplice pour me torturer ! J'avais laissé le prince plein de vie.

LE BATARD. Va, emporte-le dans tes bras. Je ne me reconnais plus ; je me perds au milieu des épines et des dangers de ce monde. — Avec quelle facilité tu soulèves le légitime dépositaire des destinées de toute l'Angleterre ! de cette dépouille de la royauté morte, la vie, l'âme, la légitime souveraineté de ce royaume, sont remontées aux cieux ; et l'Angleterre va voir les partis se disputer, sans droits, et déchirer à belles dents

cette superbe monarchie. Maintenant, pour ronger cet os de la royauté, le lion de la guerre hérisse sa crinière irritée et rugit contre l'aimable et douce paix. Maintenant, les ennemis du dehors et les mécontents de l'intérieur se sont donné la main; et l'anarchie, pareille au vautour qui plane sur le cadavre d'un animal expirant, épie avec anxiété le rapide déclin de l'usurpation aux abois. Heureux celui dont le manteau et la ceinture résisteront à cette tempête! — Emporte cet enfant, et suis-moi promptement. Je retourne auprès du roi : mille soins nous obsèdent à la fois; et le ciel lui-même jette sur l'Angleterre un regard courroucé.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — Une salle du palais.

Entrent LE ROI JEAN et sa Suite; PANDOLPHE, tenant dans ses mains une couronne.

LE ROI JEAN. Ainsi, j'ai résigné dans vos mains mon glorieux diadème.

PANDOLPHE, *lui rendant sa couronne.* Reprenez-le de ma main, en reconnaissant que vous tenez du pape votre grandeur et votre autorité souveraine

LE ROI JEAN. Tenez maintenant votre parole sainte; allez au-devant des Français, et au nom du pape, usez de tout votre pouvoir pour arrêter leur marche, avant que l'incendie se propage. Mes provinces mécontentes se révoltent; le peuple, secouant le joug de l'obéissance, jure amour et fidélité à un sang étranger, à une royauté exotique. Vous seul pouvez arrêter ce débordement de désaffection. Hâtez-vous donc; car la situation est tellement malade, qu'un prompt remède doit être administré, si l'on ne veut que le mal devienne incurable, et que la mort s'ensuive.

PANDOLPHE. C'est mon souffle qui a soulevé cette tempête, alors que vous désobéissiez au pape; mais puisque votre cœur est humblement converti, ma parole calmera cet orage guerrier et ramènera le beau temps sur cette terre inquiète et troublée. Rappelez-vous-le bien; aujourd'hui même, jour de l'As-

cension, après avoir reçu votre serment d'obéissance au pape, je vais commander aux Français de déposer les armes.

Il sort.

LE ROI JEAN. Est-ce aujourd'hui le jour de l'Ascension ? Le prophète n'a-t-il pas prédit que ce jour-là même, avant midi, j'aurais déposé ma couronne? C'est effectivement ce que j'ai fait, non contraint et forcé, comme je le supposais, mais volontairement, grâce au ciel.

Entre LE BATARD.

LE BATARD. Le comté de Kent tout entier a fait sa soumission ; le château de Douvres seul tient encore. Londres a reçu comme un hôte chéri le dauphin et son armée. Vos nobles refusent de vous entendre, et sont allés offrir leurs services à l'ennemi ; et la plus grande confusion règne parmi le petit nombre de vos amis qui vous ont conservé leur fidélité douteuse.

LE ROI JEAN. Eh quoi ! mes nobles ont refusé de revenir à moi, après avoir appris qu'Arthur était vivant?

LE BATARD. Ils l'ont trouvé mort, précipité dans la rue, cassette vide où n'est plus le joyau de la vie, dérobé par quelque main coupable.

LE ROI JEAN. Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il était vivant ?

LE BATARD. Il le croyait sans doute. Mais pourquoi cet abattement ? pourquoi cet air triste et morne ? Que la grandeur de vos actes égale celle de vos pensées. Que les regards du monde ne lisent pas la crainte et l'irrésolution dans les yeux d'un roi. Que votre activité soit au niveau des circonstances. Opposez le feu au feu ; menacez qui vous menace, et bravez les terreurs dont on veut vous effrayer ; alors vos inférieurs, qui calquent leur conduite sur celle des grands, vont grandir à votre exemple et s'armer d'une intrépide résolution. Partez, et brillez comme le dieu de la guerre quand il se prépare à marcher au combat. Montrez de l'audace et une généreuse assurance. Eh quoi ! l'on viendrait attaquer le lion jusque dans sa tanière ? et là, on prétendrait l'effrayer, le faire trembler ? Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Partez, volez au-devant du danger, et mesurez-vous avec lui avant qu'il soit à vos portes.

LE ROI JEAN. Je viens de quitter le légat du pape. J'ai fait ma paix avec lui, et il m'a promis de congédier l'armée que commande le dauphin.

LE BATARD. O pacte déshonorant! Sera-t-il dit qu'attaqués sur notre propre territoire nous n'opposerons aux envahisseurs que des paroles de paix, de lâches compromis, des négociations, des pourparlers, des trêves? Eh quoi! un jeune homme imberbe, un muguet de cour viendra nous braver jusque chez nous; il foulera, plein d'orgueil, notre sol belliqueux; il fera flotter dans l'air ses insolents étendards, et il ne trouvera aucune résistance? Sire, courons aux armes: peut-être que le cardinal ne pourra faire votre paix; ou s'il y réussit, que du moins il soit dit que nous étions préparés à nous défendre.

LE ROI JEAN. Ordonne ce que tu jugeras convenable; je t'abandonne pour le moment la direction des affaires.

LE BATARD. Du courage donc, et partons. J'ai la certitude que nous sommes en état de faire face à des ennemis plus redoutables.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une plaine aux environs de Bury-Saint-Edmond.

Arrivent, armés de pied en cap, LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROKE, BIGOT, et plusieurs Officiers et Soldats.

LOUIS, *tenant un papier.* Seigneur de Melun, faites faire de cet écrit une copie, et qu'on la garde soigneusement pour la consulter au besoin; vous remettrez l'original à ces messieurs, afin que nos conventions étant consignées par écrit, eux et nous, nous puissions en parcourant ce papier nous rappeler pourquoi nous avons pris le sacrement[1], et garder notre foi ferme et inviolable.

SALISBURY. De notre part elle ne sera jamais violée. Mais, noble dauphin, tout en jurant de servir vos desseins avec un zèle libre et une fidélité volontaire, prince, croyez-moi, je déplore qu'une révolte déshonorante soit le seul moyen de remédier aux maux de la patrie; et qu'il faille, pour guérir l'ulcère invétéré d'une seule blessure, en infliger des milliers. Oh! c'est pour moi une douleur poignante de tirer l'épée pour faire des veuves dans mon propre pays, et d'entendre ceux qui combattent honorablement pour sa défense maudire le nom de Salisbury. Mais telle est la fatalité des circonstances, que pour

[1] Quand on voulait se lier par une convention solennelle, on avait coutume de prendre le sacrement, c'est-à-dire de communier, plaçant ainsi la fidélité aux engagements sous la sauvegarde de la religion.

restaurer nos droits et guérir les plaies de l'état, force nous est d'employer la main de l'injustice et de la violence.— (*Se tournant vers les Seigneurs anglais.*) Et n'est-ce pas une pitié, ô mes désolés amis, que nous, les fils et les enfants de cette île, nous soyons condamnés à voir luire ce déplorable jour, alors que dans les rangs de ses ennemis, foulant sous nos pieds son sein maternel, — ô que ne puis-je à l'écart pleurer en liberté cette nécessité honteuse!—nous venons, à la suite de l'étranger, et confondus avec la noblesse d'un pays lointain, suivre ici des drapeaux inconnus! Quoi! ici? —O ma patrie! que ne peux-tu être transplantée ailleurs! Que les bras de Neptune, qui t'enserrent, ne peuvent-ils, à ton insu, te transporter sur un rivage infidèle, où ces deux armées chrétiennes, oubliant leur animosité, pourraient unir leurs rangs et ne plus verser leur sang dans une lutte si peu fraternelle!

LOUIS. Ce langage décèle une âme généreuse. De grandes affections se partagent votre âme et s'y livrent un sublime combat. Quelle noble lutte il vous a fallu soutenir entre la nécessité et le patriotisme! Permettez que j'essuie ces honorables pleurs qui sillonnent vos joues de leurs perles d'argent; mon cœur s'est attendri aux larmes d'une femme, ces larmes qui coulent bien souvent sans motifs; mais ces pleurs mâles et généreux, cette pluie versée par l'orage de l'âme, m'émeuvent profondément, et me causent un étonnement plus grand que si je voyais de brûlants météores sillonner en tout sens la voûte des cieux. Relève ton front, illustre Salisbury, et que ton grand cœur supporte cet orage. Laisse ces pleurs aux yeux novices qui n'ont jamais vu le monde et ses luttes gigantesques, qui n'ont jamais rencontré la fortune qu'assise à la table des festins, au sein du rire et de la joie. Viens, viens, je veux que dans la bourse de la prospérité tu plonges la main aussi avant que Louis lui-même; — et vous aussi, nobles seigneurs, vous tous qui associez vos forces à la mienne.

Arrivent PANDOLPHE et sa Suite.

LOUIS, *continuant.* Et en ce moment il me semble entendre la voix d'un ange me parler. Voici le saint légat qui s'avance vers nous; il vient nous assurer de la protection du ciel et sanctifier nos actes par sa parole sainte.

PANDOLPHE. Salut, noble prince de France! écoutez ce que j'ai à vous dire: le roi Jean s'est réconcilié avec Rome. Il s'est amendé, cet esprit rebelle, qui osait résister à la sainte Église,

à la métropole du monde chrétien, au siége de Rome. Repliez donc vos menaçants étendards, et calmez les sauvages fureurs de la guerre, afin que, semblable au lion soumis et apprivoisé, le monstre se couche paisiblement aux pieds de la Paix, et n'ait plus de redoutable que l'aspect.

LOUIS. Votre éminence me pardonnera, je ne rétrograderai pas. Je suis de trop bonne maison pour appartenir à qui que ce soit, pour n'être qu'un agent secondaire, un serviteur utile, un instrument, pour obéir à une puissance quelconque. C'est votre souffle qui a rallumé les feux assoupis de la guerre entre moi et ce royaume qu'a châtié mon bras; c'est vous qui avez fourni à l'incendie ses aliments; il a pris trop de développements pour que le faible souffle qui l'alluma puisse aujourd'hui l'éteindre. Vous m'avez appris à connaître mes droits; vous m'avez révélé la légitimité de mes prétentions sur ce royaume; c'est vous qui m'avez engagé dans cette entreprise; et vous venez me dire maintenant que le roi Jean a fait sa paix avec Rome? Que m'importe à moi cette paix? En vertu de mon mariage, et comme succédant aux droits d'Arthur, je revendique ce royaume; et maintenant que je l'ai à moitié conquis, on veut que je rebrousse chemin, parce que Jean a fait sa paix avec Rome! Suis-je donc l'esclave de Rome? Quelles sommes Rome a-t-elle avancées, quels soldats, quelles munitions a-t-elle fournies pour soutenir cette entreprise? n'est-ce pas sur moi que pèsent toutes ces charges? quels autres que moi, et ceux qui ont répondu à mon appel, soutiennent le fardeau de cette guerre? N'ai-je pas entendu ces insulaires crier *vive le roi!* quand mon armée passait devant leurs villes? N'ai-je pas les meilleures cartes dans cette partie que je suis sur le point de gagner et dont l'enjeu est une couronne? Veut-on qu'au moment de triompher j'abandonne la partie? C'est ce que je ne ferai jamais, j'en jure sur mon âme.

PANDOLPHE. Vous ne voyez dans tout ceci que l'extérieur des choses.

LOUIS. Extérieur ou intérieur, je ne retournerai point sur mes pas que mon entreprise n'ait été couronnée de toute la gloire promise à mes espérances, avant que je n'eusse rassemblé cette armée vaillante, avant que tous ces fiers courages n'eussent quitté tout pour venir sur mes pas conquérir un royaume, et chercher la gloire au milieu des dangers et de la mort. — (*Une trompette sonne.*) Quelle est la trompette qui nous envoie cet éclatant signal?

Arrivent LE BATARD et sa Suite.

LE BATARD. Conformément aux usages de la guerre, je demande audience. — (*A Pandolphe.*) Monseigneur de Milan, je suis chargé par le roi de vous demander ce que vous avez obtenu pour lui. La nature de votre réponse déterminera la limite dans laquelle devra se renfermer mon langage.

PANDOLPHE. Le dauphin persiste dans sa résolution, et refuse d'obtempérer à mes instances. Il déclare tout net qu'il ne veut pas déposer les armes.

LE BATARD. Par tout le sang dont les furies aient jamais aspiré la vapeur, le jeune homme a raison. — (*A Louis.*) Maintenant écoutez ce que vous fait dire notre monarque anglais; car c'est lui qui va vous parler par ma bouche. Il est prêt à combattre, et c'est raison qu'il le soit. Ce ridicule et vain appareil, cette mascarade guerrière, cette farce imprudente, cette audace puérile, cette armée d'enfant, n'excitent que son sourire; et il est préparé à chasser à coups de fouet de la circonscription de ses territoires ces bataillons de nains, ces légions de Pygmées. Le bras qui a eu la force de vous étriller dans vos propres foyers, qui vous a obligés à vous réfugier sous les trappes, à plonger comme des seaux vides dans les puits profonds, à vous cacher sous la paille de vos étables, à vous enfermer comme des effets en gage, dans les malles et les coffres, à coucher avec les pourceaux, à chercher votre salut dans les prisons et les caves, à tressaillir de peur au chant du coq gaulois, le prenant pour la voix d'un Anglais armé; — ce bras victorieux faiblira-t-il ici, lui qui vous a châtiés sous vos propres lambris? Non, non; apprenez que le vaillant monarque a pris les armes; pareil à l'aigle, il plane au-dessus de son aire, et malheur à qui oserait en approcher! — (*Se tournant vers les Seigneurs anglais.*) Et vous, enfants dégénérés, ingrats et rebelles, sanguinaires Nérons qui déchirez les entrailles de l'Angleterre, votre mère, rougissez de honte; vos femmes et vos filles, au blanc visage, s'avancent comme des amazones, et marchent aux sons du tambour; elles ont échangé leurs dés contre des gantelets d'acier, leurs aiguilles contre des lances, et dans leur cœur les sentiments doux et tendres ont fait place à l'audace guerrière.

LOUIS. Finis là ta bravade, et pars en paix. Nous ne sommes pas de force, je l'avoue, à lutter d'invectives contre toi. Adieu;

notre temps est trop précieux pour le perdre avec un pareil rodomont.

PANDOLPHE. Laissez-moi parler.

LE BATARD. Non, c'est moi qui parlerai.

LOUIS. Nous ne voulons entendre ni l'un ni l'autre. — Faites battre les tambours; que la voix de la guerre plaide notre cause et justifie notre présence en ces lieux.

LE BATARD. Effectivement, vos tambours crieront si vous les battez, et vous crierez aussi quand vous serez battus. Qu'un seul de vos tambours se fasse entendre, et à deux pas d'ici un tambour lui répondra sur un ton tout aussi bruyant; qu'un second élève la voix, et un second ira, par ses sons éclatants, assourdir le ciel, et insulter au bruit du tonnerre; car ici près, — faisant peu de compte de ce tortueux légat, dont il s'est servi pour rire plutôt que par besoin, — est l'intrépide monarque; et sur son front belliqueux plane la mort pâle et décharnée, qui doit aujourd'hui assouvir sa faim sur des milliers de Français.

LOUIS. Battez, tambours! que nous trouvions ces dangers.

LE BATARD. Tu les trouveras, dauphin, garde-toi d'en douter.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même pays. — Un champ de bataille. — Bruit de trompettes et de tambours.

Arrivent LE ROI JEAN et HUBERT.

LE ROI JEAN. Comment les choses tournent-elles pour nous? Oh! dis-le-moi, Hubert.

HUBERT. Je crains qu'elles ne tournent mal. Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN. La fièvre qui m'a si longtemps tourmenté est plus forte que jamais. Oh! je suis atteint au cœur.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, votre brave parent, Fauconbridge, prie votre majesté de vouloir bien quitter le champ de bataille, et de l'instruire par moi de la route que vous prendrez.

LE ROI JEAN. Dis-lui que je vais me rendre à l'abbaye de Swinstead.

LE MESSAGER. Ayez bon courage; car les nombreux ren-

forts qu'attendait le dauphin ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Godwin; Richard vient d'en recevoir à l'instant la nouvelle. Les Français commencent à faiblir et battent en retraite.

LE ROI JEAN. Hélas! l'impitoyable fièvre me dévore, et ne me permet pas de jouir de ces heureuses nouvelles. — Marchons vers Swinstead; qu'on me place dans ma litière; la force m'abandonne et je vais défaillir.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT et Autres.

SALISBURY. Je ne croyais pas que le roi eût conservé autant d'amis.

PEMBROKE. Retournons à la charge, ranimons l'ardeur des Français; s'ils succombent, nous succombons aussi.

SALISBURY. Ce bâtard, ce diable de Fauconbridge, en dépit de tout, tient à lui seul la victoire en balance.

PEMBROKE. On dit que le roi Jean, dangereusement malade, a quitté le champ de bataille.

Arrive MELUN, blessé, porté par des Soldats.

MELUN. Conduisez-moi vers ces Anglais rebelles.

SALISBURY. Quand nous étions heureux, on nous appelait d'un autre nom.

PEMBROKE. C'est le comte de Melun.

SALISBURY. Blessé à mort.

MELUN. Fuyez, nobles Anglais; vous êtes vendus; que votre aveugle rébellion ouvre les yeux, et rappelez dans votre cœur la fidélité que vous en avez exilée; allez retrouver le roi Jean, et embrassez ses genoux : car si aujourd'hui les Français sont vainqueurs, le dauphin, pour vous récompenser, se propose de vous faire trancher la tête. Il en a fait le serment avec moi et beaucoup d'autres, sur l'autel de Bury-Saint-Edmond, sur ce même autel où nous vous avons juré amitié et affection éternelle.

SALISBURY. Est-il possible? cela est-il bien vrai?

MELUN. N'ai-je pas la mort hideuse devant mes yeux, n'ayant plus qu'un reste de vie qui s'écoule avec mon sang,

comme ces figures de cire qui, présentées au feu, se fondent et perdent leur forme? Quel intérêt pourrait m'engager à vous tromper, maintenant que tous les mensonges du monde ne sauraient plus m'être d'aucune utilité? Pour quel motif mentirais-je, puisqu'il est vrai que je dois mourir ici, et que je ne puis vivre désormais que par la vérité? Je vous le répète, si Louis remporte la victoire, à moins qu'il ne se parjure, vos yeux ne verront pas luire une nouvelle aurore. Cette nuit même, dont les sombres et contagieuses vapeurs commencent à rembrunir le front du soleil affaibli et fatigué de sa course, — cette nuit verra le terme de votre existence; et si Louis secondé par vous est vainqueur, sa perfidie vous fera payer de votre vie le prix de votre trahison. Recommandez-moi au souvenir d'un nommé Hubert, qui est auprès de votre roi; mon affection pour lui, et la mémoire de mon aïeul, qui était Anglais, ont éveillé mes remords, et m'ont engagé à vous faire cette révélation. Pour toute récompense, veuillez m'emporter loin du tumulte et du bruit du champ de bataille, dans un lieu où mes dernières pensées puissent se recueillir, où la contemplation et les pieux désirs puissent présider à la séparation de mon corps et de mon âme.

SALISBURY. Nous te croyons, — et, sur mon âme, je bénis le ciel de cette occasion qui s'offre à nous de revenir de notre coupable erreur : comme le torrent qui s'affaisse et se retire, abandonnant notre cours irrégulier et funeste, nous allons rentrer dans les limites que nous avions franchies, et couler d'un flot paisible et soumis vers notre Océan, vers le roi Jean, notre auguste maître. — Mon bras va t'aider à quitter ce lieu; car je lis dans tes yeux la cruelle agonie de la mort. — Partons, mes amis; prenons une direction nouvelle; heureux changement qui a pour but de faire triompher le bon droit.

Ils s'éloignent et emmènent Melun.

SCÈNE V.

Même pays. — Le camp français.

Arrivent LOUIS et sa Suite.

LOUIS. On eût dit que le soleil ne se couchait qu'à regret; prolongeant sa présence, il faisait rougir le ciel d'Occident alors que les Anglais, cédant peu à peu le terrain, se retiraient lentement. Oh! nous avons dignement terminé la journée, lorsque, après ce combat sanglant, nous leur avons envoyé pour

adieux une dernière décharge de nos arquebuses, et que maîtres, ou peu s'en faut, du champ de bataille, nous avons, les derniers, replié nos étendards déchirés.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Où est le prince, le dauphin ?

LOUIS. Le voici. — Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER. Le comte de Melun est tué ; les seigneurs anglais, à son instigation, nous ont quittés ; et les renforts que vous attendiez depuis si longtemps, ont fait naufrage et ont été submergés sur les sables de Godwin.

LOUIS. Ah ! fatales nouvelles ! Messager de malheur ! je ne m'attendais pas à éprouver ce soir la tristesse que ces événements me donnent. — Quel est celui qui a dit que le roi Jean a pris la fuite une heure ou deux avant que la nuit vînt séparer les combattants harassés ?

LE MESSAGER. Quiconque l'a dit, a dit vrai, monseigneur.

LOUIS. Bien ; veillons et faisons bonne garde cette nuit ; le jour ne sera pas sitôt levé que moi, pour combattre demain, et tenter de nouveau les hasards.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VI.

Une plaine, dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté LE BATARD ; de l'autre HUBERT.

HUBERT. Qui est là ? Parle ! parle vite, ou je tire sur toi.

LE BATARD. Ami. — Qui es-tu ?

HUBERT. Du parti de l'Angleterre.

LE BATARD. Où vas-tu ?

HUBERT. Qu'est-ce que cela te fait ? N'ai-je pas le droit de te demander compte de tes affaires, comme tu m'interroges sur les miennes ?

LE BATARD. C'est Hubert, je pense.

HUBERT. Tu ne te trompes pas. Puisque tu reconnais si bien ma voix, je crois pouvoir, à tout hasard, te prendre pour un de mes amis. Qui es-tu ?

LE BATARD. Tout ce qu'il te plaira ; si cela te fait plaisir, tu peux me faire l'amitié de me croire descendu, d'un certain côté, de la race des Plantagenets.

HUBERT. Ingrate mémoire ! les ténèbres de la nuit et toi,

vous me faites rougir de honte. — Brave guerrier, pardonnez-moi si mon oreille n'a pas reconnu du premier mot votre voix qui m'est familière.

LE BATARD. Allons, allons, sans compliments, quelles nouvelles?

HUBERT. Vous me voyez errant dans la nuit obscure, dans l'espoir de vous rencontrer.

LE BATARD. Soyez bref ; quelles nouvelles?

HUBERT. Hélas! seigneur, des nouvelles appropriées à la nuit, sombres comme elle, inspirant l'effroi, désolantes, horribles.

LE BATARD. Découvre-moi la plaie toute entière : je ne suis point une femme ; je ne m'évanouirai pas.

HUBERT. Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine. Je l'ai laissé ayant presque perdu l'usage de la parole, et je suis accouru pour vous instruire de ce malheur, afin que vous puissiez vous prémunir contre les occurrences d'une manière plus efficace que si vous n'aviez appris que plus tard cette nouvelle.

LE BATARD. Comment a-t-il pris ce poison? qui l'a goûté avant lui?

HUBERT. Je vous l'ai dit, un moine, un scélérat déterminé dont les intestins ont immédiatement ressenti les effets violents du poison. Le roi vit encore, et peut-être y a-t-il quelque espoir de le sauver.

LE BATARD. Qui as-tu laissé auprès de sa majesté pour lui donner des soins?

HUBERT. Eh quoi! ignorez-vous la nouvelle! Tous les lords sont de retour ; ils ont amené avec eux le prince Henri ; à sa prière, le roi leur a pardonné, et en ce moment ils sont tous auprès de sa majesté.

LE BATARD. Ciel puissant, détourne ta colère, et ne nous accable pas au delà de nos forces! — Je te dirai, Hubert, qu'en traversant ces plaines, mes troupes ont été surprises par le flux de l'Océan, et que les marais du Lincoln en ont dévoré plus de la moitié. Ce n'est qu'à grand'peine que, grâce à la vigueur de mon cheval, j'ai pu échapper. Prenons les devants ; conduis-moi vers le roi ; je crains bien qu'il ne soit mort avant que j'arrive.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Les jardins de l'abbaye de Swinstead.

Arrivent LE PRINCE HENRI, SALISBURY et BIGOT.

HENRI. Il est trop tard ; toute la masse du sang est atteinte, et si l'on juge par l'incohérence de ses discours de l'état de son cerveau, cette fragile demeure de l'âme, au dire de quelques-uns, tout annonce la fin prochaine de sa vie mortelle.

Arrive PEMBROKE.

PEMBROKE. Le roi parle encore ; il croit que l'air extérieur calmerait les feux brûlants du fatal poison qui le dévore.

HENRI. Qu'on le fasse porter ici dans le jardin.

Bigot s'éloigne.

HENRI, *continuant.* A-t-il encore le délire ?

PEMBROKE. Il est plus calme que lorsque vous l'avez quitté ; tout à l'heure encore il chantait.

HENRI. O symptômes trompeurs ! les maux portés à l'extrême finissent par n'être plus sentis. La mort, après avoir agi sur les parties extérieures, les laisse insensibles ; et son siége est maintenant dans l'intelligence, qu'elle tourmente et torture par une multitude de fantaisies bizarres qui, se pressant en foule dans ce dernier refuge, s'y perdent et s'y égarent. Il est étrange qu'on chante aux approches de la mort. — Je suis le fils de ce cygne royal, dont la voix faible et plaintive chante son hymne de mort, et, dans une mourante harmonie, berce le corps et l'âme prêts à dormir de l'éternel sommeil.

SALISBURY. Prenez courage, prince ; car vous êtes destiné à mettre l'ordre dans le chaos que va vous léguer votre père.

Revient BIGOT, avec LE ROI JEAN qu'on porte dans un fauteuil.

LE ROI JEAN. Ah ! maintenant mon âme a de l'espace ! les fenêtres et les portes ne lui suffisaient pas. Tous les feux de la canicule sont dans mon sein ; tous mes viscères consumés tombent en cendres. Je suis comme une figure dessinée à la plume sur un parchemin ; je me crispe et me raccornis à la chaleur de ce brasier.

HENRI. Comment se trouve votre majesté ?

LE ROI JEAN. Fort mal ! — empoisonné, mort, condamné, perdu ; — et nul de vous n'ordonnera à l'hiver de rafraîchir ma gorge de ses doigts glacés, ne détournera le cours des

fleuves de mon royaume, pour faire couler leurs flots à travers mon sein embrasé ; nul ne demandera au nord d'ordonner à ses vents d'effleurer de leur souffle mes lèvres desséchées et de me soulager de leur froidure. — Je ne vous demande pas grand'chose ; je ne vous demande que de la fraîcheur ; et ce peu, vous êtes assez avares, assez ingrats pour me le refuser.

HENRI. Oh ! s'il y avait dans mes larmes une vertu qui pût vous soulager !

LE ROI JEAN. Le sel qu'elles contiennent est chaud.—L'enfer est dans mon sein ; là le poison, établi comme un démon impitoyable, tyrannise mon sang irrévocablement condamné.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD. Oh ! j'arrive tout haletant de la rapidité de ma course et de l'impatience que j'avais de voir votre majesté.

LE ROI JEAN. O mon cousin ! tu viens à propos pour me fermer les yeux. Le câble de mon cœur est rompu et brûlé, et les voiles avec lesquelles voguait la nef de ma vie sont réduites à un fil, à un cheveu ; mon cœur ne tient plus qu'à une fibre fragile qui va se rompre dès que j'aurai entendu ton rapport ; et alors, tout ce que tu vois ne sera plus qu'une insensible argile, qu'un simulacre vain de la royauté disparue.

LE BATARD. Le dauphin se prépare à marcher vers ces lieux, où Dieu sait comment nous lui résisterons : car, ayant voulu effectuer une retraite nécessaire, j'ai, dans l'espace d'une nuit, perdu la plus grande partie de mes troupes, englouties par une inondation inattendue.

Le Roi meurt.

SALISBURY. Vous débitez ces nouvelles mortelles à l'oreille d'un mort ! — Mon prince ! mon souverain ! — Roi tout à l'heure, — qu'est-il maintenant ?

HENRI. Arrivé, comme lui, au bout de ma carrière, voilà donc quel en sera le terme ! Quelle sûreté, quelle espérance, quelle stabilité fonder sur cette vie, quand ce qui tout à l'heure était un roi, n'est maintenant qu'un peu d'argile ?

LE BATARD. Et tu nous as quittés ! Je ne reste après toi que pour te venger ; puis mon âme ira te servir au ciel, comme elle t'a servi sur la terre. (*Se retournant vers les Seigneurs anglais.*) Astres, qui maintenant êtes rentrés dans votre orbite, suivez-moi, et venez m'aider à repousser du sein de notre mourante patrie la ruine et un déshonneur éternel. Allons à l'ennemi, si nous ne voulons qu'il vienne à nous. Le dauphin, la rage dans le cœur, est à nos portes.

SALISBURY. Il paraît que vous êtes moins bien instruit que nous : il y a une demi-heure à peine que le cardinal Pandolphe, qui en ce moment se repose dans l'abbaye, nous a apporté, de la part du dauphin, des propositions que nous pouvons accepter avec honneur et avantage, et qui mettent immédiatement fin à la guerre.

LE BATARD. Ses propositions seront d'autant plus avantageuses qu'il nous trouvera mieux préparés à nous défendre.

SALISBURY. Déjà les choses sont en quelque sorte arrangées : le dauphin a envoyé vers la côte une grande partie de ses bagages, et a remis sa cause à l'arbitrage du cardinal. Si vous le jugez convenable, vous, moi et quelques autres, nous partirons avec lui cet après-midi, pour amener cette affaire à une heureuse issue.

LE BATARD. J'y consens. — (*Au prince Henri.*) Vous, noble prince, avec tous les grands dont la présence ne nous sera pas indispensable, vous resterez pour rendre à votre père les honneurs funèbres.

HENRI. C'est à Worcester que son corps devra être enterré [1] ; il l'a ordonné ainsi.

LE BATARD. Son vœu sera rempli. Et vous, cher prince, puissiez-vous porter avec bonheur le sceptre héréditaire et glorieux de ce royaume ! Je vous offre à genoux, et en sujet soumis, mes fidèles services et une obéissance qui ne se démentira jamais.

SALISBURY. Nous vous offrons également l'hommage de notre inaltérable dévouement.

HENRI. Mon âme est vivement émue, et je voudrais vous remercier, mais je ne puis vous répondre que par mes larmes.

LE BATARD. Ne donnons à la douleur que le temps strictement nécessaire ; elle a reçu d'avance notre tribut. — Jamais il n'est arrivé à l'Angleterre, et il ne lui arrivera jamais, de fléchir le genou devant un orgueilleux vainqueur qu'après avoir aidé elle-même à s'infliger des blessures. Maintenant que ses lords sont revenus à elle, dût le monde entier s'armer contre nous, nous lui ferons face. Nous n'avons rien à redouter, tant que l'Angleterre restera fidèle à elle-même.

Ils s'éloignent.

[1] Un cercueil de pierre, renfermant le corps du roi Jean, a été découvert dans l'église cathédrale de Worcester, le 17 juillet 1797.

FIN DU ROI JEAN.

RICHARD II,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, oncle du roi.
JEAN DE GAND, duc de Lancastre, oncle du Roi.
HENRI, surnommé BOLINGBROKE, duc d'Hereford, fils de Jean de Gand, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV.
LE DUC D'AUMALE, fils du duc d'York.
MOWBRAI, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE BERKLEY.
BUSHI, BAGOT, GREEN, } favoris du roi Richard.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND.
HENRI PERCY, son fils.
LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER.
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
LE LORD MARÉCHAL et UN AUTRE LORD.
SIR PIERCE D'EXTON.
SIR STEPHEN SCROPP.
LE CAPITAINE d'une troupe de Gallois.
LA REINE, épouse du roi Richard.
LA DUCHESSE DE GLOSTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
Dames de la suite de la reine, Lords, Hérauts d'armes, Officiers, Soldats, un Jardinier, deux Garçons jardiniers, un Geôlier, un Messager, un Groom et autres Domestiques.

La scène se passe successivement dans plusieurs parties de l'Angleterre et du pays de Galles.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI RICHARD et sa Suite; JEAN DE GAND, et plusieurs autres Seigneurs.

RICHARD. Jean de Gand, noble vieillard, vénérable Lancastre, as-tu, conformément à l'engagement solennel que tu en as pris, amené ici ton fils altier, Henri Hereford, pour soutenir l'accusation éclatante qu'il a récemment portée contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk, et que je n'ai pas eu le loisir d'entendre?

DE GAND. Je l'ai amené, sire.

RICHARD. Un mot encore. T'es-tu appliqué à découvrir si cette accusation provient de quelque ressentiment antérieur, ou

si elle est fondée sur des motifs qu'un loyal sujet peut avouer, sur des preuves irrécusables de trahison dans la conduite de Mowbray?

DE GAND. Autant que j'ai pu le sonder sur cet objet, son accusation est fondée non sur des motifs d'inimitié personnelle, mais sur quelque complot dangereux tramé par Mowbray contre votre majesté.

RICHARD. Qu'on les fasse comparaître en nôtre présence; nous voulons entendre l'accusateur et l'accusé parler librement et face à face.

Quelques Officiers sortent.

RICHARD, *continuant.* Ils sont tous deux hautains, pleins de colère; dans leur emportement, ils sont sourds comme la mer, violents comme le feu.

Rentrent les Officiers, suivis de BOLINGBROKE et de NORFOLK.

BOLINGBROKE. Que de nombreuses années, d'heureux jours, soient le partage de mon gracieux souverain, de mon roi bien aimé!

NORFOLK. Que le bonheur de chaque jour surpasse encore celui de la veille, jusqu'à ce que le ciel, enviant à la terre sa félicité, ajoute à votre couronne un titre immortel!

RICHARD. Nous vous remercions tous deux; cependant il en est un parmi vous qui n'est qu'un adulateur; cela ressort du motif même qui vous amène devant moi, une accusation réciproque de haute trahison. — Cousin d'Hereford, que reproches-tu au duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

BOLINGBROKE. Je dirai d'abord, et je prends le ciel à témoin de ma sincérité, que le motif qui m'anime en venant soutenir mon accusation devant la majesté royale, ce n'est point le ressentiment d'une haine illégitime, mais le dévouement d'un sujet fidèle, empressé d'assurer le salut de son roi. — Maintenant, Thomas Mowbray, c'est à toi que je m'adresse, et fais attention à mes paroles: car ce que ma bouche va dire, mon corps le maintiendra sur terre, ou mon âme en répondra dans les cieux. Tu es un traître et un mécréant, d'autant plus exécrable que ta naissance est plus haute; car plus le ciel est pur et serein, plus hideux semblent les nuages qui le traversent. Derechef, et pour aggraver encore ton ignominie, je te jette à la face le nom d'infâme traître; et avec la permission de mon souverain, je demande de ne point quitter ce lieu, que mon épée, tirée dans la plus juste des causes, n'ait prouvé ce que ma bouche affirme.

NORFOLK. Que la modération de mes paroles n'accuse pas mon courage ; ce n'est pas ici un combat de femmes ; les aigres clameurs de deux langues animées ne sauraient entre nous terminer cette querelle : il bout dans les veines le sang qu'en cette occasion la mort doit refroidir. Toutefois, je ne saurais me vanter d'une patience telle qu'il me soit possible de garder le silence et de ne rien répondre. Il ne faut pas moins que l'auguste présence de votre majesté pour retenir ma parole, qui, sans cela, ne s'arrêterait qu'après avoir doublement rejeté à la face de ce traître le reproche de trahison. Mettons un instant de côté le sang royal dont il sort ; oublions qu'il est le parent de votre majesté ; et je le défie, et je lui crache au visage, et je l'appelle un lâche calomniateur et un scélérat, ce que je suis prêt à soutenir, lui donnant tous les avantages qu'on voudra ; dussé-je pour le combattre en champ clos être obligé de gravir à pied les flancs glacés des Alpes, ou toute autre région inhabitable, où jamais nul Anglais n'imprima la trace de ses pas. En attendant, et je mets ma loyauté sous l'abri de cette déclaration, — par toutes mes espérances, je l'affirme, il en a menti effrontément.

BOLINGBROKE. Pâle et tremblant poltron, je te jette mon gage ; j'abjure la parenté d'un roi, et j'écarte ma royale naissance, dont ta peur, et non ton respect, se fait un prétexte. Si la terreur d'un cœur coupable te laisse la force de relever mon gant, baisse-toi. J'en jure par ce gage et par tous les insignes de la chevalerie, et je te ferai raison de ce que j'ai dit, et de tout ce que tu pourras inventer de plus outrageant.

NORFOLK. Je le relève, et je jure par le glaive qui m'arma chevalier que je suis prêt à te faire raison par tous moyens loyaux et que la chevalerie peut avouer ; et quand je serai monté à cheval, puissé-je n'en pas descendre vivant si je suis un traître, ou si je combats dans une injuste cause !

RICHARD. De quoi notre cousin accuse-t-il Mowbray ? Ce doit être un grief bien grave que celui qui pourra nous inspirer sur son compte une seule pensée défavorable.

BOLINGBROKE. Je dis, et ma vie répondra de ce que j'avance, je dis que Mowbray a reçu huit mille *nobles*[1] qui lui avaient été confiés pour la paye des soldats de votre majesté, et qu'il a employés en dépenses illicites, comme un insigne traître et un odieux scélérat ; je soutiens en outre, et je le prouverai

[1] Monnaie d'or de l'époque.

les armes à la main, soit ici, soit ailleurs, fût-ce au plus lointain rivage qu'ait jamais entrevu le regard d'un Anglais,—que toutes les trahisons qui depuis dix-huit ans ont été complotées et tramées dans ce pays, ont eu pour promoteur principal le perfide Mowbray. Je m'engage en outre à prouver, aux dépens de sa criminelle vie, que c'est lui qui a tramé la mort du duc de Gloster; qui a suscité contre lui des adversaires trop crédules, et qui, conséquemment, non moins lâche que perfide, a fait partir son âme innocente à travers des flots de sang. Ce sang, comme celui d'Abel, crie vengeance du sein des muettes cavernes de la terre; il me demande justice et un châtiment rigoureux; j'en jure par ma naissance glorieuse, ce bras le vengera, ou j'y perdrai la vie.

RICHARD. Voilà un ton bien haut et bien résolu! — Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

NORFOLK. Oh! que mon souverain détourne la tête, qu'il ordonne à ses oreilles de ne point entendre, jusqu'à ce que j'aie dit à cet homme qui déshonore son sang, combien Dieu et les hommes abhorrent un si infâme calomniateur.

RICHARD. Mowbray, nos yeux sont impartiaux ainsi que nos oreilles; il n'est que le fils du frère de mon père; mais fût-il mon propre frère, fût-il même l'héritier de ma couronne, j'en jure par la majesté de mon sceptre, une affinité si proche avec notre sang sacré ne lui donnerait aucun privilége, et ne ferait point fléchir l'inébranlable fermeté de mon âme intègre. Il est notre sujet, Mowbray, comme tu l'es toi-même; je te permets de parler librement et sans crainte.

NORFOLK. Cela étant, Bolingbroke, tu mens par la gorge, et à travers cette gorge parjure je refoule ton mensonge jusqu'à ton cœur. De la somme que j'avais reçue pour Calais, les trois quarts ont été employés par moi à la paye des soldats de sa majesté; quant au dernier quart, je l'ai gardé, ainsi qu'il avait été convenu, pour l'acquit de ce qui m'était dû encore par mon souverain, par suite des sommes considérables avancées par moi dans le dernier voyage que je fis en France pour aller y chercher la reine. Commence donc par avaler ce démenti. — Pour ce qui est de la mort de Gloster, — je ne l'ai pas tué; mais j'avoue à ma honte qu'en cette circonstance je n'ai pas fait mon devoir. — (*Se tournant vers De Gand.*) Quant à vous, noble duc de Lancastre, vous l'honorable père de mon ennemi, il m'est arrivé une fois de dresser des embûches con-

tre vos jours, crime dont mon âme éprouve un sincère remords; mais je m'en suis confessé avant de recevoir le sacrement, la dernière fois que j'ai communié; je vous en ai ponctuellement demandé le pardon, et j'espère l'avoir obtenu. Quant aux autres accusations articulées contre moi, elles prennent leur source dans la haine d'un scélérat, d'un mécréant, d'un traître qui déshonore sa naissance. C'est ce que je suis prêt à soutenir hardiment; et à mon tour, je jette mon gage aux pieds de ce traître présomptueux; je me fais fort de prouver, aux dépens de son sang le plus pur, que je suis un loyal gentilhomme : il me tarde de le faire, et je supplie instamment votre majesté d'assigner le jour du combat.

RICHARD. Gentilshommes que la fureur transporte, suivez mon conseil; purgeons cette colère sans tirer du sang. Quoique nous ne soyons pas médecins, c'est là notre ordonnance. La haine fait une incision trop profonde. Oubliez, pardonnez, terminez ensemble, et réconciliez-vous; les médecins disent que la saignée n'est pas bonne dans cette saison. — (*A De Gand.*) Mon cher oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé. Nous apaiserons le duc de Norfolk; vous, calmez votre fils.

DE GAND. Le rôle de conciliateur convient à mon âge. — Mon fils, rends le gage du duc de Norfolk.

RICHARD. Et toi, Norfolk, rends-lui le sien.

DE GAND. Eh bien, Henri! eh bien! l'obéissance te le commande. Je ne devrais pas ordonner deux fois.

RICHARD. Norfolk, rejette-lui son gage, je le veux; point de réplique.

NORFOLK. Je me jette moi-même à vos pieds, ô mon redouté souverain! je puis vous abandonner ma vie, mais non mon honneur; la première vous appartient, ma soumission vous la livre; mais ma réputation, qui en dépit de la mort planera encore sur ma tombe, je ne puis vous la laisser avilir. Ici, je suis déshonoré, accusé, insulté, percé au cœur par le glaive envenimé de la calomnie. C'est une blessure qu'aucun baume ne saurait guérir, si ce n'est le sang le plus pur de celui qui a exhalé le poison.

RICHARD. Je maîtriserai cette fureur; rends-moi son gage. — Les lions domptent les léopards[1].

NORFOLK. Oui, mais ils n'effacent pas leurs taches; prenez ma honte, et je vous abandonne ce gage. Mon bien aimé sou-

[1] Les Norfolk avaient un léopard dans leurs armes.

verain, notre trésor le plus pur, dans cette vie mortelle, c'est une réputation intacte ; ôtez cela, et les hommes ne sont plus qu'un simulacre doré, qu'une argile peinte. Un cœur courageux dans une poitrine loyale est un joyau dans un coffre à dix serrures. Mon honneur et ma vie ne font qu'un ; ils sont inséparables; m'ôter l'honneur, c'est m'ôter la vie. Permettez donc, sire, que je défende mon honneur : c'est en lui que je vis; pour lui je veux mourir.

RICHARD, *à Bolingbroke.* Mon cousin, rends-lui son gage ; donne l'exemple.

BOLINGBROKE. Dieu préserve mon âme d'une telle infamie ! Veut-on que je m'humilie en présence de mon père ? ou qu'avec le visage pâle d'un suppliant, je déshonore ma naissance devant cet audacieux scélérat? Avant que par une semblable faiblesse ma langue ne porte à mon honneur une mortelle blessure, et n'articule les termes d'un lâche compromis, mes dents trancheront le servile organe d'une rétractation ignominieuse, et le rejetteront tout saignant à cette face où siége la honte, à la face de Mowbray.

De Gand sort.

RICHARD. Nous ne sommes pas faits pour prier, mais pour commander. Puisque nous ne pouvons réussir à vous réconcilier, préparez-vous, ou vos têtes m'en répondront, à vous trouver à Coventry le jour de la Saint-Lambert. Là, vos glaives et vos lances videront la querelle de votre haine obstinée. Puisque nos tentatives de pacification sont inutiles, nous verrons la justice proclamer la loyauté du vainqueur. — Lord maréchal, ordonnez à nos hérauts d'armes de tout préparer pour ce combat.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement dans le palais du duc de Lancastre.

Entrent DE GAND et LA DUCHESSE DE GLOSTER.

DE GAND. Hélas! une portion du sang de Gloster coule dans mes veines ; la voix de ce sang, plus puissante que vos clameurs, me crie de poursuivre ses bourreaux. Mais puisque le châtiment réside entre les mains de celui qui a permis le crime que nous ne pouvons réparer, laissons au ciel le soin de venger notre injure. Quand il verra luire sur la terre le moment propice, il lancera sur la tête des coupables la foudre de ses vengeances.

LA DUCHESSE. Est-ce là tout ce que l'amitié fraternelle vous

inspire d'ardeur? La flamme des affections est-elle éteinte dans votre vieux sang? Les sept fils d'Édouard, et vous êtes l'un des sept, étaient sept vases remplis de son sang sacré, sept belles tiges sorties de la même racine. La marche du Temps a fait évaporer le liquide dans quelques-uns de ces vases; quelques-unes de ces branches ont été tranchées par la destinée. Mais Thomas, mon époux bien aimé, ma vie, vase rempli du sang sacré d'Édouard, florissant rameau issu du tronc royal, ce vase a été brisé par la main de la haine, et toute la précieuse liqueur a été répandue; ce rameau a été coupé par la hache sanglante du meurtre, et toutes ses feuilles verdoyantes se sont flétries! Ah! De Gand, son sang était le vôtre; les flancs qui vous ont porté l'avaient porté lui-même; et bien que vous viviez et respiriez encore, cependant vous êtes tué en lui : c'est vous rendre en quelque sorte complice de la mort de votre père, que de laisser sans veangeance la mort d'un frère, sa vivante image. Ne nommez pas cela patience, De Gand, c'est désespoir; en laissant ainsi égorger votre frère, vous avez frayé au couteau des assassins le chemin de votre propre cœur; ce que dans le vulgaire nous nommons patience, c'est couardise et bassesse dans les grands. Que vous dirai-je enfin? Dans l'intérêt de votre propre sûreté, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de venger la mort de Gloster.

DE GAND. Le ciel est seul compétent dans cette cause; car c'est à son représentant sur la terre, à l'oint du Seigneur, que doit être attribuée la mort de Gloster. Si cette mort fut un crime, que le ciel en tire vengeance; je ne lèverai jamais un bras irrité contre son ministre.

LA DUCHESSE. A qui donc, hélas! dois-je me plaindre?

DE GAND. Au ciel, l'appui et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE. Eh bien, je le ferai. Adieu, vieillard; vous allez à Coventry voir combattre notre cousin Hereford et le farouche Mowbray. Oh! puisse peser sur la lance d'Hereford le sang de mon époux, afin qu'elle entre plus avant dans la poitrine du sanguinaire Mowbray! ou si le malheur veut qu'Hereford manque la première passe, que les crimes de Mowbray chargent d'un tel poids sa poitrine, que son coursier écumant s'abatte, et, jetant son cavalier dans l'arène, livre ce lâche mécréant au glaive d'Hereford! Adieu, De Gand; celle qui fut l'épouse de votre frère devra mourir avec sa douleur.

DE GAND. Adieu, ma sœur; il faut que je me rende à Coven-

try. Je vous souhaite tout le bonheur que je désire pour moi-même.

LA DUCHESSE. Un mot encore : Là où tombe la douleur, elle rebondit, non qu'elle soit creuse et vide, mais en raison de son poids. Je prends congé de vous avant de vous avoir rien dit; car la douleur ne finit pas lorsqu'on la croit terminée. Rappelez-moi au souvenir de mon frère Edmond York; oui, voilà tout. — Non, ne me quittez point encore ; quoique ce soit tout, restez encore un moment; peut-être d'autres choses me reviendront-elles à la pensée. Dites-lui, — quoi ? de venir me voir sans délai à Plashy. Hélas ! et que verra en ce lieu le vieux York, sinon des appartements vides, des murailles dégarnies, des chambres désertes, des dalles que ne foule aucun pied humain ? Quelle autre voix l'accueillera que celle de mes gémissements ? Rappelez-moi donc à son souvenir. Qu'il ne vienne pas à Plashy pour y chercher la douleur qui se trouve partout. Je pars inconsolable ; je vais mourir ; mes yeux en pleurs vous disent un dernier adieu.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le champ clos de Gosford, près Coventry. La lice est préparée; un trône est dressé. Les hérauts d'armes et autres officiers sont présents.

Arrivent LE LORD MARÉCHAL et AUMALE.

LE LORD MARÉCHAL. Lord Aumale, Henri Hereford est-il armé ?

AUMALE. Oui, de pied en cap, et il brûle d'entrer en lice.

LE LORD MARÉCHAL. Le duc de Norfolk, plein d'allégresse et d'audace, n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMALE. Ainsi les champions sont prêts, et l'on n'attend plus que l'arrivée de sa majesté.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI RICHARD, qui prend place sur son trône, puis DE GAND et plusieurs autres Seigneurs faisant fonction de juges du camp; ils occupent les siéges disposés à la droite et à la gauche du roi. Une trompette sonne ; une autre lui répond de l'extérieur. On voit alors s'avancer le DUC DE NORFOLK armé de toutes pièces, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD. Maréchal, demandez à ce champion son nom et le sujet qui l'amène couvert de ses armes; et suivant les règles établies, administrez-lui le serment relatif à la justice de sa cause.

LE LORD MARÉCHAL. Au nom de Dieu et du roi, dis-nous qui

tu es et pourquoi tu viens sous cette armure de chevalier, quel adversaire tu viens combattre, et quelle est la nature de ta querelle. Dis la vérité, sur ta foi de chevalier et en vertu de ton serment, et qu'ainsi le ciel et ta valeur te soient en aide.

NORFOLK. Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens ici, engagé par mon serment, — Dieu préserve un chevalier de le violer jamais! — pour défendre ma loyauté et mon honneur aux yeux de Dieu, de mon roi et de ma postérité, contre le duc d'Hereford qui m'accuse; et, par la grâce de Dieu et le secours de ce bras, je viens me défendre et lui prouver qu'il est traître à mon Dieu, à mon roi et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide!

Il s'assied.

Une trompette sonne. Arrive BOLINGBROKE, armé de pied en cap, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD. Maréchal, demandez à ce chevalier armé qui il est, et pourquoi il vient ici dans cet équipage belliqueux; et conformément à nos lois, faites-lui prêter serment sur la justice de sa cause.

LE LORD MARÉCHAL. Quel est ton nom, et pourquoi parais-tu ici, devant le roi Richard, dans la lice royale? contre qui viens-tu combattre, et quel est l'objet de ta querelle? Parle en loyal chevalier, et qu'ainsi Dieu te soit en aide!

BOLINGBROKE. Je suis Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby. Je viens dans cette lice, les armes à la main, dans le but de prouver, avec l'aide de Dieu et de ma valeur personnelle, à Thomas Mowbray, duc de Norfolk, qu'il est un scélérat dangereux, traître au Dieu du ciel, au roi Richard et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide!

LE LORD MARÉCHAL. Sous peine de mort, que personne ne soit assez audacieux ou assez téméraire pour toucher les barrières, à l'exception du maréchal et des officiers chargés de présider à ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE. Mylord maréchal, permettez que je baise la main de mon souverain et fléchisse le genou devant sa majesté; car Mowbray et moi, nous ressemblons à deux hommes qui font vœu d'accomplir un long pèlerinage. Prenons donc solennellement congé de nos amis, et faisons-leur affectueusement nos adieux.

LE LORD MARÉCHAL. L'appelant salue humblement votre

majesté ; il désire vous baiser la main et prendre congé de vous.

RICHARD. Nous allons descendre de notre trône et le presser dans nos bras. (*Il descend de son trône, s'avance vers Bolingbroke, et l'embrasse.*) Cousin d'Hereford, que dans ce loyal combat ta fortune réponde à la justice de ta cause. Adieu, mon sang ! si tu le répands en ce jour, je pourrai pleurer ta mort, mais je ne la vengerai pas.

BOLINGBROKE. Qu'aucun œil généreux ne répande pour moi une larme inutile, si la lance de Mowbray est rougie de mon sang. C'est avec la confiance du faucon qui fond sur un oiseau que je vais combattre Mowbray. — (*Au Lord Maréchal.*) Mylord, je prends congé de vous, — et de vous aussi, mon noble cousin lord Aumale. — Je ne suis pas malade, bien que j'aie affaire à la mort ; tout au contraire, je suis jeune, plein de vigueur, et j'ai du plaisir à vivre. — Comme dans nos festins anglais, je garde ce qu'il y a de meilleur pour la bonne bouche. — (*A De Gand.*) O vous, le terrestre auteur de mon être, l'énergie de votre jeunesse revivant en moi, double ma vigueur et me donne la force d'atteindre à la palme suspendue au-dessus de ma tête. Que vos prières rendent mon armure impénétrable ! que vos bénédictions aiguisent la pointe de ma lance, afin qu'elle entre dans la cotte de mailles de Mowbray comme dans de la cire, et que le nom de Jean de Gand puise un nouveau lustre dans la conduite courageuse de son fils.

DE GAND. Que le ciel fasse triomper la justice de ta cause ! Dans l'attaque sois prompt comme l'éclair, et que tes coups redoublés tombent comme la foudre sur le casque de ton redoutable ennemi ! que ta jeune vigueur s'anime ! sois vaillant et vis !

BOLINGBROKE. Que mon innocence et saint Georges me soient en aide !

Il s'assied.

NORFOLK, *se levant.* Quel que soit le destin que me réservent le ciel et la fortune, aujourd'hui va vivre ou mourir, fidèle au trône de Richard, un loyal, juste et intègre gentilhomme. Jamais captif ne mit plus d'empressement à briser sa chaîne, et n'accueillit avec plus de joie son affranchissement, sa liberté d'or, que mon âme ne ressent d'allégresse de ce combat fortuné contre mon adversaire. — Mon puissant souverain, — et vous, mes égaux et mes pairs, — recevez de ma bouche le vœu que je

forme pour votre bonheur. Je vais au combat aussi content, aussi joyeux que si j'allais à une fête. La loyauté a le cœur tranquille.

RICHARD. Adieu, mylord. Je lis avec certitude dans tes regards la vertu et la valeur. — Maréchal, ordonnez que le combat commence.

Le Roi et les Seigneurs reprennent leurs siéges.

LE LORD MARÉCHAL. Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, reçois ta lance, et Dieu défende le bon droit!

BOLINGBROKE, *se levant.* Plein d'espérance et ferme comme une tour, je m'écrie : Ainsi soit-il!

LE LORD MARÉCHAL, *à un officier.* Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT D'ARMES. Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, se présente ici, au nom de Dieu, de son souverain, et en son propre nom, et s'engage, sous peine d'être réputé imposteur et parjure, à prouver que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est traître à son Dieu, à son roi et à lui, et il le défie au combat.

DEUXIÈME HÉRAUT D'ARMES. Thomas Mowbray, duc de Norfolk, se présente ici pour se défendre et prouver, sous peine de passer pour imposteur et parjure, que Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, est déloyal à Dieu, à son souverain et à lui. Plein de courage et d'ardeur, il n'attend pour commencer que le signal.

LE LORD MARÉCHAL. Sonnez, trompettes! Combattants, partez! (*On sonne la charge.*) Attendez; le roi vient de jeter à terre son sceptre.

RICHARD. Que tous deux ôtent leur casque et déposent leur lance, et qu'ils retournent à leur siége.—(*A De Gand et aux autres seigneurs placés à ses côtés.*) Conférons entre nous, — et que les trompettes sonnent jusqu'au moment où nous ferons connaître à ces ducs ce que nous aurons décidé. (*Longue fanfare. Le roi confère avec les juges du camp; puis il s'adresse aux deux champions.*) Approchez, et écoutez ce que nous venons d'arrêter avec notre conseil. (*Bolingbroke et Norfolk se lèvent de leur siége et s'avancent.*) La terre de notre royaume ne sera pas souillée du sang précieux de ceux qu'elle a vus naître; nos yeux abhorrent le spectacle hideux des fils d'une même patrie s'entr'égorgeant; nous pensons d'ailleurs que les élans ambitieux d'un orgueil sans limite, les mouvements d'une

haine jalouse, vous ont seuls portés à réveiller la Paix endormie d'un sommeil paisible, comme l'enfant dans son berceau; nous craignons que le bruit discordant des tambours, la voix aiguë des trompettes retentissantes, ne forcent la douce Paix à fuir de nos tranquilles contrées, et nos bras à se baigner dans le sang de nos frères. — C'est pourquoi nous vous bannissons de nos territoires. — Toi, cousin Hereford, sous peine de mort, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos campagnes, tu ne reverras pas notre beau royaume, mais tu fouleras à l'étranger le sentier de l'exil.

BOLINGBROKE. Que votre volonté soit faite! une chose me console : c'est que le soleil qui vous échauffe ici luira sur ma tête ; et les rayons d'or qu'il vous accorde en ces lieux brilleront aussi pour moi et doreront mon exil.

RICHARD. Norfolk, un arrêt plus rigoureux sera ton partage, et j'éprouve quelque répugnance à le prononcer. Les heures à la marche lente et monotone n'amèneront pas le terme de ton douloureux exil. — Je te signifie, sous peine de mort, l'ordre désolant de ne jamais revenir.

NORFOLK. Cet arrêt est bien dur, ô mon souverain seigneur! et je ne m'attendais pas à le voir sortir de votre bouche. J'ai mérité de votre majesté un tout autre traitement que de me voir ainsi rejeté loin de vous. Le langage que j'ai appris depuis quarante années, mon anglais natal, je dois maintenant l'oublier. Ma langue me sera désormais aussi inutile qu'une viole ou une harpe sans cordes, qu'un instrument mélodieux enfermé dans son étui ou mis en des mains qui ne savent pas le toucher et en tirer l'harmonie. Vous avez dans ma bouche emprisonné ma langue sous le double cadenas de mes dents et de mes lèvres; et j'aurai pour geôlier, attaché à mes pas, l'Ignorance stupide, insensible et stérile. Je suis trop âgé pour m'asseoir dans le giron d'une nourrice, trop vieux pour étudier. Qu'est-ce que l'arrêt prononcé contre moi, sinon une mort muette, l'interdiction à toujours de parler mon langage natal?

RICHARD. Il ne te sert de rien de te lamenter. Après notre arrêt rendu, il est trop tard pour te plaindre.

NORFOLK. Eh bien! je vais donc, loin du soleil de ma patrie, habiter les ténèbres d'une nuit éternelle.

RICHARD. Reviens, et jure, en posant tes mains proscrites sur notre royale épée, jure par l'obéissance que tu dois au ciel, — quant à celle que tu nous devais, tu en es relevé par ton

exil [1]; — jure de tenir le serment que nous allons t'administrer : — Vous promettez tous deux, au nom du ciel et de la vérité, de ne jamais vous réconcilier sur la terre d'exil, de ne jamais vous revoir, de ne jamais correspondre ni de vive voix ni par écrit, de ne jamais apaiser la tempête qu'a soulevée entre vous une haine intestine ; de ne jamais vous réunir à dessein pour tramer des complots contre nous, notre couronne, nos sujets et notre royaume.

BOLINGBROKE. Je le jure.

NORFOLK. Je jure d'observer ces conditions.

BOLINGBROKE. Norfolk, quoique mon ennemi, j'ai une demande à te faire. Au moment où je parle, si le roi l'avait permis, l'une de nos deux âmes, errante dans les airs, serait bannie de ce frêle sépulcre de chair, comme notre corps est banni de ce pays. Confesse tes trahisons avant de quitter ce royaume. Puisque tu as si loin à aller, n'emporte pas avec toi le pesant fardeau d'une conscience coupable.

NORFOLK. Non, Brolingbroke; si jamais je fus un traître, que mon nom soit rayé du livre de vie, et moi-même banni des cieux comme je le suis de ce royume. Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi nous le savons; et trop tôt, je le crains, le roi en fera la funeste expérience. — Adieu, sire. — Maintenant, je ne crains pas de perdre ma route. Celui de l'Angleterre excepté, tous les chemins me sont ouverts.

Il s'éloigne.

RICHARD. Mon oncle, dans le miroir de tes yeux je lis l'affliction de ton cœur. Ton visage contristé a retranché quatre ans du nombre de ses années d'exil. — (*A Bolingbroke.*) Quand les glaces de six hivers seront écoulées, reviens de ton exil, et tu seras bien reçu.

BOLINGBROKE. Quel long espace de temps renfermé dans une courte parole! quatre hivers paresseux et quatre printemps folâtres dans un seul mot! ce que c'est que la parole des rois!

DE GAND. En ce qui me concerne, je remercie mon souverain d'avoir réduit de quatre ans l'exil de mon fils; mais cette faveur ne me profitera-guère; car avant que les six années

[1] Les auteurs qui ont écrit sur le droit des gens ne sont pas d'accord sur la question de savoir si un banni est tenu d'être fidèle au pays qui l'a rejeté de son sein. Cicéron et Clarendon sont pour l'affirmative; Hobbes pour la négative. Il paraît que Shakspeare était de cette dernière opinion. Cette remarque est de Warburton.

que doit durer son absence aient parcouru leurs lunes et accompli leur cours, l'âge aura éteint dans une nuit éternelle la mourante lueur de ma lampe sans huile ; mon reste de bougie sera consumé, et l'aveugle mort ne me permettra pas de revoir mon fils.

RICHARD. Mais, mon oncle, tu as encore bien des années à vivre.

DE GAND. Sire, vous ne pouvez pas me faire cadeau d'une seule minute ; vous pouvez par les chagrins abréger mes jours et m'enlever mes nuits ; mais vous ne sauriez me donner un lendemain [1]. Vous pouvez accélérer l'œuvre du temps dans les rides de mon visage ; mais vous ne sauriez en arrêter une seule dans son cours. Votre parole peut concourir avec lui pour hâter mon trépas ; mais une fois mort, votre royaume ne rachèterait pas ma vie.

RICHARD. Ton fils est banni pour raisons valables que ton suffrage a sanctionnées. Pourquoi donc sembles-tu accuser notre justice?

DE GAND. Il est des choses qui, agréables au goût, sont difficiles à digérer. Vous mavez consulté comme juge ; mais j'aurais préféré que vous m'eussiez ordonné de raisonner en père. — Oh ! si au lieu de mon fils, il eût été question d'un étranger, j'aurais montré plus d'indulgence à excuser sa faute ; j'ai voulu éviter le reproche de partialité, et dans cet arrêt, c'est ma propre vie que j'ai condamnée. Hélas ! j'espérais que quelqu'un d'entre vous me dirait que j'étais trop sévère de frapper ainsi mon propre fils ; mais vous avez laissé ma bouche m'infliger malgré elle, et contre le gré de mon cœur, cette mortelle blessure.

RICHARD. Cousin, adieu. — Toi, mon oncle, prends congé de lui. Nous le bannissons pour six ans ; il faut qu'il parte.

Fanfares. Le Roi et sa suite s'éloignent.

AUMALE. Adieu, cousin ; à défaut de votre présence, que vos lettres nous donnent de vos nouvelles, et nous fassent connaître le lieu de votre résidence.

LE LORD MARÉCHAL. Mylord, je ne vous dis point adieu ; je vous accompagnerai jusqu'au lieu de votre embarquement.

DE GAND. Pourquoi es-tu donc si avare de paroles? N'as-tu rien à répondre aux expressions affectueuses de tes amis?

[1] Il n'est malheureusement que trop vrai que la puissance de l'homme, illimitée pour le mal, est bornée pour le bien.

BOLINGBROKE. Les paroles me manquent pour vous faire mes adieux, alors que ma bouche devrait en être prodigue pour vous exprimer toute la douleur dont mon cœur est plein.

DE GAND. Ce qui t'afflige n'est qu'une absence temporaire.

BOLINGBROKE. Dans l'absence du bonheur, la douleur est présente.

DE GAND. Qu'est-ce que six hivers? C'est bientôt passé.

BOLINGBROKE. Oui, pour l'homme heureux; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

DE GAND. Imagine que c'est un voyage que tu entreprends pour ton plaisir.

BOLINGBROKE. Cette erreur sera démentie par les gémissements de mon cœur, qui n'y verra qu'un pèlerinage forcé.

DE GAND. Regarde ce pénible et douloureux pèlerinage comme une gageure dont l'inestimable prix doit être ton retour dans ta patrie.

BOLINGBROKE. Non, non, dites plutôt que chacun de mes pas pénibles me rappellera toute la distance qui me séparera des objets de ma tendresse. Ne dois-je pas subir un long apprentissage sur la terre étrangère? et après ma libération quel autre avantage aurai-je recueilli, sinon d'avoir passé tout ce temps au service de la douleur?

DE GAND. Tous les lieux que l'œil des cieux regarde offrent au sage un port et un séjour de bonheur; que la nécessité t'apprenne à raisonner ainsi. Il n'y a pas de vertu plus efficace que la nécessité. Pense, non que le roi t'a banni, mais que c'est toi qui as banni le roi. Le malheur pèse plus lourdement encore lorsqu'il s'aperçoit qu'on le porte avec faiblesse. Imagine, non que le roi t'a exilé, mais que je t'ai envoyé chercher au loin la gloire; ou suppose qu'une maladie contagieuse règne dans notre atmosphère, et que tu t'éloignes en quête d'un climat plus salubre. Figure-toi que tout ce que tu as de plus cher est aux lieux où tu vas, non aux lieux d'où tu viens. Vois des musiciens dans les oiseaux qui chantent; dans le gazon que tu foules, le parquet d'un appartement; dans les fleurs, des dames charmantes; dans chacun de tes pas, l'accompagnement des sons harmonieux d'un orchestre de danse; car la douleur morose a bien moins de prise sur l'homme qui la brave et la dédaigne.

BOLINGBROKE. Oh! pour tenir des charbons allumés dans sa main, est-ce assez que de penser aux glaces du Caucase? L'idée

seule d'un festin imaginaire saurait-elle émousser l'aiguillon de la faim? et pour se rouler nu dans la neige en décembre, suffirait-il de reporter sa pensée aux chaleurs de la canicule? Non, non; la pensée d'un bien ne rend que plus vif le sentiment du mal. La dent cruelle de la douleur n'est jamais plus venimeuse que lorsqu'elle mord sans déchirer la plaie.

DE GAND. Allons, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. Si j'avais ta jeunesse et les mêmes motifs que toi de partir, je ne resterais pas.

BOLINGBROKE. Adieu donc, Angleterre; adieu, terre chérie, toi ma mère, ma nourrice, toi qui me portes encore sur ton sein maternel! En quelque lieu que je dirige mes pas, il est une chose dont je pourrai me vanter; c'est d'être toujours, quoique banni, un véritable Anglais.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Même ville. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent d'un côté LE ROI RICHARD, BAGOT et GREEN; de l'autre AUMALE.

RICHARD. Nous l'avons remarqué. — Cousin Aumale, jusqu'où avez-vous accompagné le superbe Hereford?

AUMALE. J'ai accompagné le superbe Hereford, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, jusqu'à la grand'route la plus voisine, et là je l'ai quitté.

RICHARD. Et dans vos adieux a-t-il été répandu bien des larmes?

AUMALE. Aucune de mon côté; si ce n'est les pleurs que le vent piquant du nord-est, qui nous soufflait alors au visage, a fait couler de nos yeux; et si nos froids adieux ont été honorés d'une larme, c'est à cette circonstance seule qu'il faut l'attribuer.

RICHARD. Et qu'a dit notre cousin, quand vous vous êtes quittés?

AUMALE. Il m'a dit adieu; mais ne voulant pas que ma bouche profanât ce mot, j'ai eu l'air d'éprouver un chagrin si accablant, que mes paroles semblaient ensevelies dans ma douleur comme dans une tombe. Certes, si le mot adieu avait eu la puissance d'allonger les heures, et d'ajouter des années à son court exil, je lui aurais donné des milliers d'adieux; mais cela ne se pouvant pas, il n'en a point eu de moi.

RICHARD. Il est notre cousin, mon cousin ; mais lorsque le temps de son exil sera écoulé, il est douteux que notre parent revienne ici retrouver ses amis. Bushy, Bagot, Green et moi, nous avons observé la politesse dont il fait parade envers le menu peuple ; l'art avec lequel il s'insinue dans l'affection de ces gens-là par l'humilité et la prévenance de ses manières ; quels respects il prostitue à des manants, cherchant à se concilier les plus pauvres artisans par l'astuce de ses sourires, et son apparente soumission aux rigueurs de la fortune, comme s'il voulait emporter leur affection dans son exil. Nous l'avons vu se découvrir devant une marchande d'huîtres. Deux charretiers lui ayant crié : *Dieu vous conduise !* ont obtenu le tribut de son genou flexible [1], accompagné d'un : *Merci, mes compatriotes, mes bons amis*, comme s'il avait sur notre Angleterre un droit de réversibilité, et qu'il fût le successeur promis à nos sujets.

GREEN. Allons, il est parti ; n'y pensons plus. Songeons maintenant aux rebelles qui tiennent encore en Irlande. — Sire, il faut prendre à cet égard de promptes mesures ; il serait à craindre que de plus long délais ne fissent qu'accroître leurs moyens de réussite et les chances défavorables à votre majesté.

RICHARD. Nous partirons en personne pour cette guerre : comme le luxe de notre cour et de trop grandes largesses ont un peu épuisé nos coffres, notre intention est d'affermer les revenus de notre royaume, pour subvenir aux frais de notre entreprise présente. Si cela ne suffit pas, nous laisserons de pleins pouvoirs aux lieutenants chargés de gouverner en notre absence. Dès qu'un homme riche leur aura été signalé, ils le feront contribuer pour une forte somme, qu'ils nous enverront pour faire face à nos dépenses ; car nous voulons partir sans délai pour l'Irlande.

Entre BUSHY.

RICHARD, *continuant*. Bushy, quelles nouvelles ?

BUSHY. Sire, le vieux Jean de Gand est dangereusement malade ; ce mal l'a pris subitement, et il m'a envoyé en toute hâte prier votre majesté de venir le voir.

RICHARD. Où est-il ?

[1] La révérence, aujourd'hui limitée aux femmes, était alors en usage pour les deux sexes.

BUSHY. A son palais d'Ely.

RICHARD. Puisse le ciel inspirer à son médecin l'idée de l'envoyer sur-le-champ dans sa tombe! Le contenu de ses coffres servira à vêtir les soldats de notre armée d'Irlande. — Venez, messieurs. Allons lui rendre visite. Dieu veuille qu'en faisant diligence, nous arrivions trop tard!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement dans le palais d'Ely.

DE GAND est couché sur un lit de repos; LE DUC D'YORK et quelques autres Seigneurs sont auprès de lui.

DE GAND. Le roi viendra-t-il? Pourrai-je, à mon dernier soupir, donner encore un avis salutaire à sa jeunesse imprudente?

YORK. Ne vous tourmentez pas; ménagez le souffle qui vous reste. Avec lui tous les conseils sont vains.

DE GAND. Oui; mais l'on prétend que la voix des mourants a un charme qui captive l'attention; il est rare qu'une bouche économe de paroles ait parlé en vain. Sur un lit de douleur, on dit la vérité. Celui qui parle pour la dernière fois est écouté plus attentivement que ceux qui, pleins de jeunesse et de santé, pérorent à leur aise. La mort d'un homme fait plus d'impression que n'en faisait sa vie. En toute chose, ce qu'on goûte le plus, ce qui laisse les plus longs souvenirs, c'est la fin. Tels sont les rayons du soleil couchant, le morceau final d'un concert, le dernier service d'un festin. Vivant, Richard a refusé d'entendre mes conseils; mais peut-être son oreille ne sera pas sourde à ma voix mourante.

YORK. Non; elle est obsédée par la voix des flatteurs, dont l'hommage s'adresse à sa puissance; par des vers licencieux, dont le venin trouve toujours auprès de la jeunesse un facile accueil; on l'entretient des modes de la superbe Italie, dont notre nation s'applique, par une imitation maladroite, à singer les manières. Est-il au monde une frivolité, quelque futile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit nouvelle, dont on ne se hâte

aussitôt d'étourdir son oreille? Les meilleurs conseils arrivent trop tard, alors que la volonté est en révolte contre la raison. Ne cherchez point à guider un roi qui n'en veut faire qu'à sa tête; n'ayant plus qu'un restant de souffle, ne le prodiguez point en pure perte.

DE GAND. Il me semble éprouver l'inspiration prophétique; et voici l'avenir que je lui prédis. Cet ardent brasier de licence ne saurait durer; car tout feu violent s'éteint de lui-même; une pluie modérée dure longtemps, mais les orages passent vite; on se fatigue bientôt d'une marche trop rapide. En mangeant trop avidement on s'étouffe. La vanité frivole, vautour insatiable, après avoir consommé ses aliments, ne tarde pas à se dévorer elle-même. Ce trône des rois, cette île impériale, cette terre de majesté, cette patrie de Mars, cet autre Eden, ce paradis terrestre, cette forteresse bâtie par la nature elle-même pour repousser l'invasion et la guerre; cette admirable race d'hommes, cet univers en miniature, cette pierre précieuse incrustée dans une mer d'argent, qui lui sert de rempart ou de fossé contre la jalousie de pays moins heureux; ce coin de terre fortuné, ce sol béni du ciel, ce royaume, cette Angleterre, cette mère féconde de tant de rois redoutés pour leur courage, fameux par leur naissance, renommés pour leurs chevaleresques exploits au service de la chrétienté, et qui ont porté leur gloire jusque sur les rivages de la rebelle Judée, jusqu'au sépulcre du Rédempteur du monde, du fils de la bienheureuse Marie; cette patrie de tant d'âmes d'élite, cette patrie si chère à ses enfants pour la gloire dont elle les couvre, est maintenant affermée, — je meurs en le prononçant, — affermée comme un lot de terre, comme une location à bail. L'Angleterre, entourée de la mer comme d'une glorieuse ceinture, l'Angleterre, qui, du haut de ses rocheux rivages, repousse les assauts jaloux de l'humide Neptune, est maintenant asservie au grimoire de honteux contrats, à des parchemins pourris. L'Angleterre, accoutumée à vaincre l'étranger, s'est lâchement vaincue elle-même. Plût à Dieu que sa honte finît avec ma vie! Combien alors je m'estimerais heureux de mourir!

Entrent LE ROI RICHARD, LA REINE, AUMALE, BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS et WILLOUGHBY.

YORK. Voici le roi; ménagez sa jeunesse; car le jeune coursier qu'on irrite n'en devient que plus indomptable.

LA REINE. Comment se porte notre oncle, le noble Lancastre?

RICHARD. Comment va? Comment se porte le débile vieillard?

DE GAND. Oh! combien cette épithète m'est applicable! Je suis vieux, en effet, et débile, parce que je suis vieux. Dans moi, la douleur a soutenu un long jeûne; et qui peut jeûner longtemps sans perdre de ses forces? J'ai longtemps veillé l'Angleterre endormie; l'insomnie amène la maigreur; la maigreur, la débilité. Ce plaisir dont vivent les pères, la vue de mes enfants m'a été interdite; et cette abstinence m'a fait maigrir. Il ne me reste plus que les os, cette propriété de la tombe, qui maintenant me réclame.

RICHARD. Un mourant peut-il bien ainsi jouer sur les mots?

DE GAND. La douleur se fait un jeu de se moquer d'elle-même. Je me tourne moi-même en ridicule pour te flatter.

RICHARD. Ceux qui meurent devraient-ils flatter ceux qui vivent?

DE GAND. Non, non; ceux qui vivent flattent ceux qui meurent.

RICHARD. Toi qui te meurs, tu viens de dire tout à l'heure que tu me flattais.

DE GAND. Oh! non; c'est toi qui meurs, bien que de nous deux je paraisse le plus malade.

RICHARD. Je suis plein de santé, je vis, je respire; et je te vois mourant.

DE GAND. Celui qui m'a créé sait que je te vois tout aussi malade que moi-même. Tu as pour lit de douleur ton royaume, où gît ta réputation agonisante; et toi, malade imprudent, tu confies la cure de ta personne sacrée à ces mêmes médecins qui t'ont infligé tes premières blessures. Abrités sous ta couronne, dont la dimension n'est après tout que celle de ta tête, siégent des milliers de flatteurs, qui de cette étroite enceinte où ils sont confinés, promènent la ruine sur le pays tout entier. Oh! si d'un regard prophétique ton aïeul avait pu voir dans l'avenir comment le fils de son fils ruinerait sa postérité, il eût mis ta honte hors de ta portée; il t'aurait déposé avant que tu ne montasses sur le trône, toi, qu'un fatal vertige pousse à te détrôner toi-même. Mon neveu, quand le monde entier serait soumis à tes lois, ce serait une honte que de donner ce royaume à bail; mais lorsque ce royaume est tout ce que tu possèdes au monde, n'est-ce pas le comble de l'infamie que de l'avilir à ce point? L'Angleterre est une propriété que

tu exploites; tu n'en es plus le roi; tu as asservi ta souveraineté sous des entraves légales, et tu, —

RICHARD. Vieil insensé, tu te prévaux des priviléges de la maladie : tu pousses l'audace jusqu'à faire pâlir nos joues par ta morale glacée, et à chasser notre sang royal de sa résidence habituelle. J'en jure par la royale majesté de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, pour prix des libertés que vient de prendre ta langue, je ferais tomber de tes épaules ta tête insolente.

DE GAND. Fils de mon frère Édouard, parce que je suis le fils de son père Édouard, que ce ne soit pas pour toi une raison pour m'épargner. Semblable au pélican, tu as déjà fait couler ce sang, et tu t'en es abreuvé. Mon frère Gloster, âme loyale et candide,—Dieu lui fasse paix au séjour des bienheureux!— te servira de précédent, et prouverait au besoin que tu ne te fais pas scrupule de répandre le sang d'Édouard. Joins-toi à la maladie qui me mine en ce moment; que ta cruauté, venant en aide à la vieillesse, moissonne une fleur depuis longtemps flétrie. Meurs infâme, mais que ton infamie te survive? — que mes paroles deviennent plus tard ton supplice! Portez-moi sur mon lit, puis dans ma tombe; que ceux-là aiment la vie, à qui il reste encore affection et honneur.

Il sort soutenu par quelques Serviteurs.

RICHARD. Et qu'ils meurent ceux qui n'ont plus en partage que la vieillesse et l'humeur chagrine, ces deux auxiliaires de la tombe, dont tu es affligé.

YORK. Que votre majesté n'impute ses paroles qu'à l'égarement de la maladie et de la vieillesse. Il vous aime, sur ma vie, et vous chérit à l'égal de Henri Hereford, s'il était ici.

RICHARD. C'est juste; vous dites vrai; son affection est comme celle d'Hereford; la mienne ressemble à la leur; les choses sont ce qu'elles doivent être.

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND. Sire, le vieux De Gand se recommande au souvenir de votre majesté.

RICHARD. Que dit-il maintenant?

NORTHUMBERLAND. Rien, tout est dit pour lui; sa langue est un instrument sans corde; parole, vie, tout est fini pour le vieux Lancastre.

YORK. Qu'York soit après lui le premier qui fasse banque-

route à la vie! Bien que la mort soit indigente, elle met un terme à de mortelles douleurs!

RICHARD. Les fruits les plus mûrs tombent les premiers; son tour est venu; il a fait son temps; nous devons achever notre pèlerinage : n'en parlons plus. — Songeons maintenant à la guerre d'Irlande. Il nous faut mettre à la raison ces têtus d'Irlandais, bêtes venimeuses qui vivent là où nul autre reptile ne saurait vivre [1]. Et comme cette entreprise va nécessiter des dépenses, pour en défrayer une partie, nous saisissons l'argenterie, le numéraire, les revenus et le mobilier que possédait notre oncle De Gand.

YORK. Jusques à quand garderai-je le silence? Jusques à quand le zèle et l'affection me feront-ils supporter l'injustice? Ni la mort de Gloster, ni le bannissement d'Hereford, ni les indignes traitements infligés à De Gand, ni les griefs de l'Angleterre, ni la rupture du mariage de l'infortuné Bolingbroke [2], ni les mépris dont j'ai moi-même été l'objet, rien n'avait jusqu'ici rembruni mon visage patient, ou contracté mon front en présence de mon souverain. — Je suis le dernier des fils du noble Édouard, de ces fils dont votre père, le prince de Galles, était l'aîné; à la guerre, il n'y eut jamais de lion plus terrible; pendant la paix, jamais agneau ne fut plus doux que ce jeune et royal prince; vous avez ses traits : car il vous ressemblait lorsqu'il avait votre âge; mais quand éclatait sa colère, c'était contre les Français, et non contre ses amis; ce que sa noble main dépensait, elle l'avait conquis; et il ne gaspilla jamais le fruit des conquêtes de son père victorieux; ses mains étaient rougies, non du sang de ses proches, mais du sang des ennemis de sa race. O Richard! la douleur a déjà fait sur moi trop de ravages; sans cela, jamais je n'aurais établi une telle comparaison.

RICHARD. Eh bien! mon oncle, qu'avez-vous?

YORK. Sire, pardonnez-moi, s'il plaît à votre majesté; sinon, je me résigne à ne pas être pardonné. Eh quoi! vous voulez saisir et vous approprier les droits souverains et les biens d'Hereford exilé? De Gand n'est-il pas mort? Hereford n'est-

[1] C'est une antique tradition, à laquelle les paysans irlandais ajoutent une foi implicite, que saint Patrick délivra l'Irlande de toute espèce de reptiles venimeux.

[2] Bolingbroke, après son exil, s'étant réfugié à la cour de France, y reçut un bienveillant accueil; il fut même sur le point d'épouser la fille du duc de Berry, oncle du roi de France; mais Richard II y mit obstacle et fit rompre le mariage.

il pas vivant? De Gand ne fut-il pas un sujet loyal? Hereford n'est-il pas un sujet fidèle? Le premier ne méritait-il pas d'avoir un héritier? Et n'a-t-il pas laissé pour héritier un fils plein de mérite? Enlever à Hereford ses droits, c'est briser les chartes et les priviléges consacrés par le temps; c'est vouloir que demain ne succède pas à aujoud'hui; c'est vouloir ne plus être vous-même; car à quel titre êtes-vous roi, si ce n'est par droit de primogéniture et de succession légitime? Je le déclare devant Dieu, et Dieu veuille que je ne dise pas vrai, si vous saisissez injustement les biens d'Hereford, si vous révoquez les lettres-patentes qui l'autorisent à revendiquer son héritage, si vous refusez de recevoir son hommage, vous amassez mille dangers sur votre tête; vous vous aliénez des milliers de cœurs qui vous sont attachés, et vous me ferez moi-même, tout patient que je suis, accueillir des pensées que réprouvent l'honneur et la fidélité.

RICHARD. Comme il vous plaira; quoi qu'il en soit, nous saisissons son argenterie, son numéraire, son mobilier et ses terres.

YORK. Je n'en serai pas témoin. Adieu, sire. Quelles seront les suites de tout ceci? Nul ne le sait, nul ne le peut dire; mais d'actes mauvais il ne saurait sortir rien de bon.

Il sort.

RICHARD. Bushy, va sur-le-champ trouver le comte de Wilshire; dis-lui de venir me trouver au palais d'Ely, afin de traiter cette affaire. Demain nous partons pour l'Irlande; et il est grand temps, sur ma parole. En notre absence, nous créons notre oncle York lord gouverneur d'Angleterre; car c'est un homme juste, et qui nous a toujours été attaché. — (*A la Reine.*) Venez, madame; demain, je pars; chassez loin de vous la tristesse : nous n'avons pas longtemps à rester ensemble.

Bruit de fanfares. Le Roi, la Reine, Bushy, Aumale, Green et Bagot sortent.

NORTHUMBERLAND. Eh bien! messieurs, le duc de Lancastre est mort.

ROSS. Et vivant : car voilà son fils devenu duc.

WILLOUGHBY. Il en a le titre, et non la fortune.

NORTHUMBERLAND. L'un et l'autre seraient son partage si la justice avait son cours.

ROSS. Mon cœur est gros; mais il se brisera dans la con-

trainte du silence plutôt que de s'épancher dans un libre entretien.

NORTHUMBERLAND. Dites-nous votre pensée, et que la parole soit à jamais ravie à quiconque répéterait nos paroles pour vous nuire.

WILLOUGHBY. Ce que vous voulez dire est-il relatif au duc d'Hereford? S'il en est ainsi, parlez hardiment; je prête une oreille avide à tout ce qui peut lui être favorable.

ROSS. Je ne puis rien en sa faveur; en retour du patrimoine dont on le dépouille, je n'ai à lui offrir qu'une stérile pitié.

NORTHUMBERLAND. Par le ciel, c'est une honte de souffrir que de telles injures soient infligées à un prince du sang royal tel que lui, et à tant d'autres rejetons d'un sang illustre dans ce royaume qui penche vers son déclin. Le roi n'est plus lui-même; il se laisse lâchement gouverner par des flatteurs; et sur leurs rapports dictés par la haine, des poursuites rigoureuses sont dirigées contre nous, nos enfants, et nos héritiers.

ROSS. Il a surchargé le peuple de taxes exhorbitantes, et il a perdu son affection : il a, pour de vieux différends, condamné les nobles à de grosses amendes, et s'est pareillement aliéné leurs cœurs.

WILLOUGHBY. Chaque jour on invente des exactions nouvelles, telles que blancs seings, dons volontaires, et je ne sais quoi encore. Qui pourra, au nom du ciel, me dire ce que devient tout cet argent?

NORTHUMBERLAND. Les guerres ne l'ont point absorbé, car il n'a point fait la guerre; mais il a lâchement concédé ce que ses ancêtres avaient conquis les armes à la main; il a plus dépensé dans la paix qu'eux dans la guerre.

ROSS. Le comte de Wiltshire tient le royaume à ferme.

WILLOUGHBY. Le roi a fait banqueroute comme un marchand insolvable.

NORTHUMBERLAND. L'opprobre et la ruine planent sur lui.

ROSS. Malgré l'énormité de ses taxes, il n'a pas d'argent pour la guerre d'Irlande, et il faut qu'il dépouille le duc exilé.

NORTHUMBERLAND. Son noble parent. Roi dégénéré! Mais, messieurs, nous entendons mugir cette redoutable tempête, et nous ne cherchons aucun abri contre l'orage. Nous voyons le vent s'engouffrer dans nos voiles, et nous ne mettons pas en panne, et nous nous laissons tranquillement périr.

ROSS. Nous voyons le naufrage qui nous attend, et nous n'en écartons pas la cause, et nous ne faisons rien pour nous soustraire au danger.

NORTHUMBERLAND. Non, non; à travers les yeux creux de la mort, je vois poindre la vie; mais je n'ose dire combien est proche l'avénement de notre salut.

WILLOUGHBY. Faites-nous part de vos pensées, comme nous vous avons fait part des nôtres.

ROSS. Parlez avec assurance, Northumberland; vous et nous, nous ne faisons qu'un; en nous parlant, vos paroles ne seront véritablement que des pensées. Bannissez donc toute crainte.

NORTHUMBERLAND. Eh bien, écoutez-moi. — De Port-le-Blanc, petite baie de Bretagne, j'ai reçu la nouvelle que Henri Hereford, Reginald lord Cobham, le fils de Richard, comte d'Arundel, qui a rompu récemment avec le duc d'Exeter; son frère, ci-devant archevêque de Cantobéry, sir Thomas Erpingham, sir John Ramston, sir John Norbery, sir Robert Waterton, et Francis Quoint, — tous bien approvisionnés par le duc de Bretagne, font voile en diligence vers l'Angleterre, avec huit grands vaisseaux et trois mille hommes de guerre. Leur intention est de prendre terre sous peu sur nos côtes septentrionales; peut-être même seraient-ils débarqués; mais ils attendent le départ du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer notre joug servile, raviver l'aile brisée de notre patrie expirante, racheter la couronne avilie et mise en gage, effacer la poussière dont l'or de notre sceptre est maintenant couvert, et rendre à la majesté du trône son antique splendeur, partez sans délai, avec moi, pour Ravenspurg; mais si le courage vous manque, si la crainte vous arrête, restez, gardez-moi le secret; et je partirai seul.

ROSS. A cheval! à cheval! parlez de vos doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY. Si mon cheval ne me fait pas défaut, je serai le premier arrivé.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE, BUSHY et BAGOT.

BUSHY. Madame, votre majesté s'abandonne trop à la tristesse. Vous avez promis, en quittant le roi, d'écarter une ho-

micide mélancolie et d'entretenir dans votre âme le calme et la sérénité.

LA REINE. Je l'ai promis pour plaire au roi ; mais, à moins de me faire violence, je ne puis tenir ma promesse ; et pourtant je ne sache pas que j'aie d'autre motif d'accueillir un hôte tel que la douleur, que ma séparation d'une société aussi chère que l'est pour moi celle de mon cher Richard. Toutefois, je ne sais, mais il me semble que la fortune me tient en réserve quelque malheur inconnu. Toute mon âme frissonne à l'idée d'une calamité qui n'est point encore ; et je sens que ce qui m'attriste est quelque chose plus que de la douleur d'être séparée du roi mon époux.

BUSHY. Chaque parcelle de la douleur a vingt fantômes qu'on prendrait pour la douleur elle-même, mais qui ne la sont pas ; car l'œil de la douleur, à travers le voile des larmes, décompose les objets, et dans un seul en voit mille ; comme ces cristaux à facettes qui, vus de face, n'offrent qu'un tout confus, et qui, regardés obliquement, présentent des formes régulières et distinctes. C'est ainsi que considéré d'un point de vue oblique, le départ du roi, indépendamment de l'affliction qu'il vous cause, offre aux regards de votre majesté des sujets de douleur qui, en réalité, ne sont que de vains fantômes. Très-gracieuse reine, ne pleurez donc que le départ de votre époux ; vous n'avez point d'autre sujet de larmes ; ou si vous en voyez d'autres, c'est avec les yeux troublés de la douleur, qui pleure comme véritables des maux imaginaires.

LA REINE. C'est possible ; mais quelque chose me dit intérieurement qu'il en est autrement. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher d'être triste ; tellement triste que, — bien que ma pensée ne s'arrête sur aucun objet déterminé, — je ne sais quel poids accablant m'affaiblit et m'oppresse.

BUSHY. C'est uniquement, madame, l'œuvre de votre imagination.

LA REINE. Pas autre chose. Et toutefois, ces illusions sont d'ordinaire le résultat de quelque chagrin antérieur. Il n'en est pas ainsi de moi ; car je ne connais point de cause à la douleur vague que j'éprouve, à ce rien qui m'afflige. C'est d'un mal à venir que je souffre ; ce qu'il est, je ne le saurais dire ; je ne puis le nommer ; c'est un mal indéfinissable.

Entre GREEN.

GREEN. Dieu garde votre majesté : — Je suis charmé de

vous voir, messieurs. J'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE. Pourquoi l'espérez-vous? il faut bien mieux espérer qu'il l'est ; car ses desseins exigent de la célérité ; c'est sur cette célérité que se fonde notre espérance. Pourquoi donc espérez-vous qu'il n'est point embarqué?

GREEN. C'est que, dans ce cas, il aurait fait rebrousser chemin à son armée, et anéanti l'espoir d'un ennemi qui, avec des forces considérables, a mis le pied sur ce territoire. Le banni Bolingbroke a, de sa propre autorité, révoqué son exil, et il est arrrivé à Ravenspurg sain et sauf et les armes à la main.

LA REINE. Le Dieu du ciel nous en préserve !

GREEN. Il n'est que trop vrai, madame ; et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, lord Northumberland, son jeune fils Henry Percy, les lords Ross, Beaumont et Willoughby, avec tout ce qu'ils ont d'amis puissants, sont allés se réunir à lui.

BUSHY. Pourquoi n'avez-vous pas fait proclamer traîtres Northumberland et tous les révoltés, ses complices?

GREEN. Nous l'avons fait ; sur quoi le comte de Worcester a brisé son bâton de commandement, a résigné ses fonctions, et tous les officiers de la maison du roi ont fui avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE. Green, vous venez d'aider à l'accouchement de ma douleur, et Bolingbroke est le fils fatal qu'elle vient de mettre au monde. Mon âme est délivrée du fruit monstrueux dont elle était grosse, et moi, mère agonisante, à peine échappée aux souffrances maternelles, je vois s'accumuler calamité sur calamité, douleur sur douleur.

GREEN. Ne désespérez pas, madame.

LA REINE. Qui m'en empêchera? Je veux désespérer et rompre à jamais avec l'Espoir décevant. C'est un flatteur, un parasite; il retient la main de la mort prête à dénouer doucement les liens de la vie, dont l'Espoir imposteur prolonge l'agonie.

Entre YORK.

GREEN. Voici venir le duc d'York.

LA REINE. Une armure recouvre son corps affaibli par l'âge. Oh ! quelle préoccupation est peinte dans ses traits ! — Mon oncle, au nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes.

YORK. Si j'en disais, je mentirais à ma pensée. Les consolations sont dans le ciel, et nous sommes sur la terre, où l'on ne trouve que contrariétés, soucis et chagrins. Votre époux est allé au loin conquérir, pendant que d'autres viennent le dépouiller jusque dans ses foyers. Il m'a laissé ici pour soutenir son royaume chancelant, moi qui, affaibli par l'âge, puis à peine me soutenir moi-même. — Maintenant est venue la crise que ses excès ont amenée ; c'est maintenant qu'il va mettre à l'épreuve les amis qui le flattaient.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Mylord, votre fils était parti avant que j'arrivasse.

YORK. Il est parti ? — Allons, bien. — Que les choses suivent leur cours. — Les nobles se sont enfuis ; le peuple est plein de froideur, et je crains qu'il ne se révolte en faveur d'Hereford. — (*Au Domestique.*) Rends-toi à Plashy ; va trouver ma sœur Gloster ; dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres sterling. — Tiens, prends mon anneau.

LE DOMESTIQUE. Mylord, j'avais oublié de le dire à votre seigneurie. J'y ai passé aujourd'hui en me rendant ici ; — mais je crains de vous affliger, si je vous dis le reste.

YORK. Qu'y a-t-il ? parle.

LE DOMESTIQUE. Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

YORK. Que Dieu ait pitié de nous ! un déluge de maux vient fondre à la fois sur ce malheureux pays ! Je ne sais quel parti prendre. Plût à Dieu — sans qu'un acte de déloyauté m'eût attiré ce traitement, — que le roi eût pris ma tête en même temps que celle de mes frères [1] ! — A-t-on expédié des dépêches pour l'Irlande ? — Où trouverons-nous les fonds nécessaires à cette guerre ? — Venez, ma sœur, — ma nièce [2], veux-je dire. Excusez-moi, je vous prie. — (*Au Domestique.*) Va chez moi ; procure-toi des voitures, et transporte ici toutes les

[1] Il y a ici une impropriété d'expression, fort excusable, du reste, dans la confusion de sentiments et d'idées qui, en ce moment, assiége le duc d'York. Aucun de ses frères n'était mort décapité ; la *tête* est mise ici pour la *vie*. Le duc de Gloster, à la mort duquel il fait ici allusion, avait péri à Calais, étouffé entre deux matelas, par l'ordre ou à l'instigation de Richard.

[2] York parle à sa nièce ; mais il est encore préoccupé de la nouvelle qu'il vient de recevoir de la mort de sa sœur ; c'est à ces traits d'un admirable naturel qu'on reconnaît la main du grand maître.

armes que tu y trouveras. (*Le Domestique sort.*) Messieurs, voulez-vous aller rassembler des troupes? Si je sais comment diriger les affaires embrouillées qui me tombent à présent sur les bras, je veux qu'on ne me croie jamais. Tous deux sont mes parents ; — l'un est mon souverain ; mes serments et mon devoir m'ordonnent de le défendre; l'autre est mon neveu, que le roi a traité injustement; ma conscience et les liens du sang m'ordonnent de lui faire rendre justice. Il faut pourtant prendre un parti. — (*A la Reine.*) Venez, ma nièce; je vais vous placer en un lieu de sûreté. — (*Au Lord.*) Allez reunir vos hommes, et venez me retrouver aussitôt au château de Berkley. Je devrais aussi me rendre à Plashy; — mais je n'en ai pas le temps. — Tout est en désordre; tout est abandonné au hasard.

York et la Reine sortent.

BUSHY. Le vent est favorable pour porter des nouvelles en Irlande. Mais il n'en revient aucune. Lever des troupes en état de faire face à celles de l'ennemi, c'est pour nous chose impossible.

GREEN. D'ailleurs, notre intimité avec le roi nous désigne à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT. C'est-à-dire du peuple inconstant; car son amour, à lui, réside dans sa bourse; et quiconque la vide, par cela même lui remplit le cœur d'une haine acharnée.

BUSHY. Sous ce rapport, le roi est universellement condamné.

BAGOT. Au jugement de la multitude, nous le sommes pareillement, à cause de nos rapports intimes avec le monarque.

GREEN. Je vais sur-le-champ me réfugier dans le château de Bristol : le comte de Wiltshire y est déjà.

GREEN. Je vais m'y rendre avec vous; car nous n'avons pas grand'chose à attendre du peuple, si ce n'est d'être mis en pièces par lui, comme un cerf, par des chiens affamés. — (*A Bagot.*) Voulez-vous venir avec nous?

BAGOT. Non ; je vais en Irlande rejoindre sa majesté. Adieu ; si les présages du cœur ne sont pas vains, nous nous séparons ici tous trois pour ne jamais nous revoir.

BUSHY. Cela dépendra des succès qu'obtiendra York dans ses efforts pour repousser Bolingbroke.

GREEN. Hélas! le pauvre duc! il entreprend là une rude tâche! c'est comme s'il essayait de compter les sables du désert

ou de boire l'Océan; pour un qui combattra pour lui, mille déserteront.

BUSHY. Adieu, pour la dernière fois, et pour toujours.

GREEN. Nous nous reverrons peut-être.

BAGOT. Jamais, je le crains.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Les montagnes du Glostershire.

Arrivent BOLINGBROKE et NORTHUMBERLAND, accompagnés de leurs troupes.

BOLINGBROKE. Mylord, à quelle distance maintenant sommes-nous de Berkley?

NORTHUMBERLAND. Croyez-moi, noble lord, je suis étranger ici, dans le Glostershire. Ces hautes et sauvages montagnes, ces chemins rudes et inégaux, allongent notre marche et doublent la fatigue. Il est vrai que votre agréable conversation a été comme un baume qui, ôtant à la route ce qu'elle avait de pénible, l'a rendue douce et délectable. Mais combien de Ravenspurg à Cotswold ce chemin devra paraître ennuyeux à Ross et à Willoughby, privés de votre compagnie, qui, je le déclare, a beaucoup allégé pour moi l'ennui du voyage! Il est vrai que pour charmer le leur, ils ont l'espoir de jouir du bienfait que je possède actuellement, et l'espoir du bonheur est presque aussi doux que le bonheur lui-même. Cet espoir, abrégeant leur route, fera pour eux ce qu'a fait pour moi votre noble compagnie.

BOLINGBROKE. Ma compagnie a beaucoup moins de prix que vos obligeantes paroles. Mais qui vient à nous?

Arrive HENRI PERCY.

NORTHUMBERLAND. C'est mon fils, le jeune Henri Percy, qui probablement vient de la part de mon frère Worcester. — Henri, comment se porte votre oncle?

PERCY. Je comptais, mylord, avoir de vous des nouvelles de sa santé.

NORTHUMBERLAND. Quoi donc? n'est-il pas avec la reine?

PERCY. Non, mylord; il a quitté la cour, brisé le bâton, insigne de ses fonctions, et licencié la maison du roi.

NORTHUMBERLAND. Quels ont été ses motifs? Il n'était pas

dans ces dispositions-là lors du dernier entretien que nous avons eu ensemble.

PERCY. C'est parce que votre seigneurie a été proclamée traître. Il est allé à Ravenspurg offrir ses services au duc d'Hereford, et m'a envoyé dans la direction de Berkley, afin de m'assurer de la quantité des forces que le duc d'York a rassemblées sur ce point; après quoi j'ai ordre de me rendre à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. Avez-vous oublié le duc d'Hereford, mon enfant?

PERCY. Non, mylord; car je ne puis avoir oublié ce que je n'ai jamais connu. Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

NORTHUMBERLAND. Apprenez donc maintenant à le connaître: voici le duc.

PERCY. Mon gracieux lord, je vous offre mes services, tels que peut vous les offrir un jeune homme neuf et sans expérience, que le temps mûrira, et qui sera un jour à même de vous servir avec plus d'efficacité.

BOLINGBROKE. Je vous rends grâces, aimable Percy; croyez-moi, je m'estime heureux de posséder un cœur qui se souvient de ses amis: c'est le don le plus précieux que m'ait fait le ciel. Ma fortune, mûrissant avec votre affection sera votre récompense. Mon cœur fait ce pacte avec vous; permettez à ma main de le sceller.

Il lui tend la main.

NORTHUMBERLAND. Combien y a-t-il d'ici à Berkley, et quels soins y retiennent le vieux Yorck avec ses hommes de guerre?

PERCY. Là-bas, près de ce bouquet d'arbres, est le château, défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai ouï dire. Là sont renfermés les lords York, Berkley et Seymour; ce sont les seuls personnages importants qu'on y compte.

Arrivent ROSS et WILLOUGHBY.

NORTHUMBERLAND. Voici les lords Ross et Willoughby qui arrivent tout en nage et à franc étrier.

BOLINGBROKE. Soyez les bien venus, mylords; je sais que votre affection s'attache aux pas d'un traître, d'un proscrit. Je n'ai à vous offrir que de stériles remercîments; mais le moment viendra où, devenu plus riche, je pourrai dignement récompenser votre zèle et vos efforts.

ROSS. Votre présence, mylord, est pour nous une récompense assez magnifique.

WILLOUGHBY. Et qui nous paye avec usure de toutes nos fatigues.

BOLINGBROKE. Recevez encore mes remercîments, cette monnaie du pauvre; jusqu'à ce que ma jeune fortune ait grandi, c'est à cela que je dois borner mes largesses. Mais qui vient à nous?

Arrive BERKLEY.

NORTHUMBERLAND. C'est mylord de Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY. Mylord d'Herford, c'est à vous que s'adresse mon message.

BOLINGBROKE. Mylord, je ne réponds qu'au nom de Lancastre. Je suis venu chercher ce nom en Angleterre, et il faut que je le trouve dans votre bouche, si vous voulez que je réponde à ce que vous pourrez me dire.

BERKLEY. Veuillez mieux me comprendre, mylord; je n'ai l'intention de vous refuser aucun des titres qui vous sont dus. Je viens, mylord, de quelque nom qu'il vous plaise d'être qualifié, je viens de la part du très-glorieux régent de ce royaume, le duc d'York, vous demander par quels motifs, profitant de l'absence du roi, vous venez troubler par la guerre civile la paix de votre patrie.

Arrivent YORK et sa Suite.

BOLINGBROKE. Il est inutile que vous vous chargiez de ma réponse : voici son altesse en personne. — (*Au duc d'York.*) Mon noble oncle!..

Il met un genou en terre.

YORK. C'est ton cœur, et non ton genou, qui doit fléchir. Je ne vois là qu'un respect hypocrite et trompeur.

BOLINGBROKE. Mon gracieux oncle! —

YORK. Bah! bah! il n'y a pas de grâce ni d'oncle qui tienne. Je ne suis pas l'oncle d'un traître; et le mot grâce dans une bouche sacrilége est un mot profané. Comment, malgré l'arrêt qui te bannit, ton pied a-t-il osé toucher la poussière du sol d'Angleterre? Comment, foulant le sein paisible de la patrie, as-tu osé venir si loin, effrayant nos villages consternés par l'appareil de la guerre et des démonstrations hostiles que je méprise? Est-ce l'absence du souverain légitime qui t'a enhardi à venir? Jeune insensé, le roi est présent, et dans mon cœur loyal son autorité réside. Si j'avais en ce moment la vigueur

de la jeunesse, comme le jour où le brave De Gand, ton père, et moi, nous dégageâmes le prince Noir, ce jeune Mars terrestre, des rangs de plusieurs milliers de Français, oh ! comme ce bras, aujourd'hui paralysé par l'âge, aurait bientôt puni ton audace et châtié ton offense !

BOLINGBROKE. Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute. Quelle est sa nature et en quoi consiste-t-elle ?

YORK. Elle est de la nature la plus grave : c'est une rébellion au premier chef, une trahison détestable. Tu es banni, et voilà que tu viens, avant que le temps de ton exil soit expiré, porter les armes contre ton souverain !

BOLINGBROKE. Ce fut Hereford qui fut banni en ma personne ; c'est Lancastre qui revient maintenant. Mon noble oncle, je supplie votre altesse d'examiner mes torts d'un œil impartial. Vous êtes mon père ; car il me semble voir revivre en vous le vénérable De Gand. Eh bien donc, ô mon père ! souffrirez-vous qu'injustement condamné, je ne sois qu'un malheureux errant et vagabond ? qu'on m'arrache violemment mes droits et mes titres souverains pour les donner à des parvenus indigents ? Pourquoi suis-je né ? Si mon cousin est roi d'Angleterre, en vertu du même titre je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumale, mon noble parent. Si vous étiez mort le premier, et qu'il eût été opprimé comme moi, dans son oncle De Gand il eût trouvé un père qui eût épousé sa querelle, et l'eût soutenue jusqu'au bout. On me défend de revendiquer ici mon patrimoine ; et pourtant j'y suis autorisé par mes lettres patentes. Les biens de mon père ont été saisis et vendus, et le prix en est employé en dépenses sans utilité. Que vouliez-vous que je fisse ? Je suis un sujet, et je réclame le bénéfice de la loi. On me refuse des procureurs ; je suis donc obligé de venir en personne décliner mes titres à l'héritage de mes pères.

NORTHUMBERLAND. Le noble duc a été trop indignement traité.

ROSS. Il est de l'intérêt de votre altesse que justice lui soit rendue.

WILLOUGHBY. Des hommes de rien sont enrichis de ses dépouilles.

YORK. Lords d'Angleterre, écoutez-moi : — J'ai ressenti les injures de mon neveu, et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire rendre justice ; mais venir ainsi, les armes à la main, se faire à lui-même justice et poursuivre un but légitime par des

moyens coupables, — cela ne se doit pas ; et vous qui le soutenez en ceci, vous faites de la révolte, et vous êtes tous des rebelles.

NORTHUMBERLAND. Le noble duc a juré qu'il vient seulement réclamer ce qui lui appartient; c'est son droit, et ce droit, nous avons solennellement juré de l'appuyer; et qu'il dise à jamais adieu au bonheur, celui qui enfreindra ce serment!

YORK. Allons, je vois quelle sera l'issue de cette prise d'armes. Je ne puis y remédier, je l'avoue; car les moyens qui m'ont été laissés sont trop faibles; mais si j'en avais le pouvoir, j'en jure par celui qui m'a donné la vie, je vous ferais tous arrêter, et vous obligerais d'implorer la clémence du roi; mais puisque je n'en ai pas la force, sachez que mon intention est de rester neutre. Sur ce, adieu, — à moins pourtant qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château et de vous y reposer cette nuit.

BOLINGBROKE. Mon oncle, nous acceptons votre offre; mais il faut que votre altesse consente à nous accompagner au château de Bristol, occupé, dit-on, par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de l'état, dont je veux purger le pays, et que j'ai juré de détruire.

YORK. Il est possible que j'aille avec vous. — Toutefois, je veux y réfléchir; car j'hésite à enfreindre les lois de mon pays. Vous n'êtes pour moi ni des amis ni des ennemis; toutefois, soyez les bienvenus. Le mal est sans remède; je n'y veux plus songer.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Un camp dans le pays de Galles.

Arrivent SALISBURY et UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Mylord de Salisbury, nous avons attendu dix jours; c'est à grand'peine que nous avons pu retenir nos compatriotes; et cependant nous n'apprenons aucune nouvelle du roi; c'est pourquoi nous allons nous disperser. Adieu.

SALISBURY. Attendez encore un jour, loyal Gallois; le roi a placé en vous toute sa confiance.

LE CAPITAINE. L'opinion générale est que le roi est mort; nous ne voulons plus attendre. Dans nos campagnes, les lauriers sont tous flétris, et des météores portent l'épouvante

parmi les étoiles fixes du ciel. La lune au pâle visage montre à la terre sa face couleur de sang, et des prophètes, au corps amaigri, annoncent tout bas de redoutables changements; le front des riches est soucieux ; les scélérats bondissent de joie ; les premiers, dans la crainte de perdre ce qu'ils possèdent ; les autres, dans l'espoir de s'enrichir par le pillage et la guerre. Ces signes sont les avant-coureurs de la mort ou de la chute des rois. — Adieu ; mes compatriotes sont partis et ont pris la fuite, dans la ferme conviction que Richard, leur roi, est mort.

Il s'éloigne.

SALISBURY. Ah ! Richard ! le cœur oppressé de tristesse, je vois ta gloire, pareille à une étoile filante, tomber du firmament sur la terre. Ton soleil se couche en pleurant dans l'occident solitaire, annonçant les orages, les malheurs et les troubles que l'avenir recèle. Tes amis désertent et volent au-devant de tes ennemis, et tout se réunit contre ta fortune.

Il s'éloigne.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le camp de Bolingbroke devant Bristol.

Arrivent BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGHBY, ROSS; des Officiers amènent BUSHY et GREEN prisonniers.

BOLINGBROKE. Faites approcher ces hommes. — Bushy, et vous, Green, je ne veux pas torturer vos âmes, qui vont tout à l'heure être séparées de vos corps, en vous reprochant trop sévèrement les crimes de votre vie : cela ne serait pas charitable. Néanmoins, comme je veux laver mes mains de votre sang, je vais ici, devant tous, exposer quelques-uns des motifs qui ont nécessité votre mort. Vous avez perverti un prince, un roi illustre, que sa naissance et la nature avaient si noblement partagé; vous l'avez perverti et complétement défiguré. Vos débauches ont en quelque sorte établi un divorce entre la reine et lui. Grâce à vous, elle s'est vue dépossédée de la couche royale ; et des pleurs arrachés par vos coupables outrages ont sillonné les joues d'une reine charmante. Moi-même, prince par ma fortune et ma naissance, proche parent du roi, et qui

possédais son affection jusqu'au jour où vous l'avez abusé sur mon compte, — j'ai courbé la tête sous vos outrages ; Anglais, j'ai respiré l'air de l'étranger, et mangé le pain amer de l'exil, pendant que vous vous engraissiez de mon patrimoine, que vous détruisiez mes parcs, que vous abattiez les arbres de mes forêts, effaciez de mes fenêtres mes armoiries, faisiez disparaître mes écussons et ne laissiez de moi aucun signe, — sauf l'opinion publique et ce sang qui coule dans mes veines, — auquel on pût reconnaître en moi un gentilhomme. Ces motifs, auxquels j'aurais pu en ajouter deux fois autant, vous condamnent à mort. — Qu'on les livre au bourreau et à la main du trépas.

BUSHY. Le coup de la mort m'est plus agréable que ne l'est à l'Angleterre la présence de Bolingbroke.—Mylords, adieu.

GREEN. Ce qui me console, c'est que le ciel recevra nos âmes et punira l'injustice par les tourments de l'enfer.

BOLINGBROKE. Mylord Northumberland, veillez à ce qu'ils soient exécutés.

On emmène les prisonniers. Northumberland les suit.

BOLINGBROKE, *continuant, à York.* Mon oncle, vous dites que la reine est dans votre château. Au nom du ciel, qu'elle soit bien traitée : dites-lui que je lui envoie l'hommage de mes respects; ayez spécialement soin que mon message lui soit rendu.

YORK. J'ai dépêché vers elle un gentilhomme de ma maison, avec une lettre où je lui fais part de tous vos sentiments pour elle.

BOLINGBROKE. Je vous en remercie, mon cher oncle. — Messieurs, partons. Allons combattre Glendower et ses complices; à l'œuvre encore pendant quelque temps; après quoi, nous aurons congé.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le pays de Galles au bord de la mer; un château dans le lointain.

Fanfares; bruit de tambours et de trompettes. Arrivent LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE et des Soldats.

RICHARD. C'est, dites-vous, le château de Barkloughly qu'on découvre là-bas?

AUMALE. Oui, sire. Comment votre majesté trouve-t-elle l'air qu'on respire ici, après avoir été si longtemps ballottée sur les flots en courroux?

RICHARD. Il est impossible que je ne l'aspire pas avec délices. Peu s'en faut que je ne pleure de joie de me retrouver encore une fois dans mon royaume. — Terre chérie je te salue, bien que des rebelles te déchirent le sein avec les pieds de leurs chevaux : comme une mère qui, longtemps séparée de son enfant, joyeuse de le revoir, pleure et sourit tout ensemble ; de même les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, ô terre bien-aimée ! je te salue et te caresse de mes royales mains. Terre amie, ne nourris pas les ennemis de ton roi, refuse tes dons à leurs sens affamés; pour entraver la marche des traîtres qui d'un pied usurpateur osent fouler ton sein, jette sur leur chemin tes araignées gonflées de tes poisons, tes crapauds hideux et lourds. Ne fais naître sous les pas de mes ennemis que des épines et des orties; et quand sur ton sein ils voudront cueillir une fleur, commets à sa garde une vipère, dont la langue fourchue perce d'un trait mortel les ennemis de ton souverain. — Ne riez pas, mylords; ne prenez pas cette apostrophe pour le langage d'un insensé. Cette terre aura du sentiment, ses pierres se transformeront en soldats armés, avant que son roi fléchisse devant les armes criminelles de la rébellion.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Sire, ne craignez rien; le Dieu qui vous a fait roi, saura vous maintenir roi en dépit de tout. Les moyens que présente le ciel, il faut les saisir, et non les négliger. Autrement, si le ciel veut, et que nous ne voulions pas, nous repoussons les offres du ciel, nous refusons les moyens de secours et de salut.

AUMALE. Sire, il veut dire que nous sommes trop indolents, tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, grandit en puissance et recrute des partisans.

RICHARD. Décourageant cousin ! ne sais-tu pas que lorsque l'œil pénétrant du ciel disparaît à l'occident et va éclairer le monde qui est sous nos pieds, c'est alors que se mettent en campagne les voleurs et les brigands, consommant dans l'ombre leurs meurtres et leurs attentats sanguinaires? mais sitôt que, reparaissant à l'horizon de ce globe terrestre, l'astre du jour embrase à l'orient les cimes altières de la forêt, et darde sa lumière dans tous les repaires du crime, alors, les meurtres, les trahisons et les forfaits détestés, n'ayant plus pour se couvrir le manteau de la nuit, restés nus et à découvert, sont épouvantés de se voir. Ainsi, quand ce voleur, ce traître, ce Bolingbroke, qui s'est donné carrière dans la nuit, pendant la

tournée que nous avons faite aux antipodes, quand il nous verra remonter sur notre trône oriental, il rougira de ses trahisons; il ne pourra soutenir l'éclat du jour, et vous le verrez, effrayé de lui-même, trembler à la vue de son crime. Tous les flots de l'orageux Océan ne sauraient effacer du front d'un roi l'onction sainte : la parole des mortels ne saurait déposer le représentant élu par le Seigneur. A chacun des soldats que Bolingbroke a réunis pour lever le fer contre notre couronne d'or, Dieu, pour défendre Richard, oppose et entretient à sa céleste solde un ange immortel. Or, si les anges combattent, les faibles humains doivent succomber; car le ciel défend toujours le bon droit.

Arrive SALISBURY.

RICHARD, *continuant*. Soyez le bienvenu, mylord; à quelle distance sont vos forces?

SALISBURY. Ni plus près ni plus loin, sire, que ne l'est ce faible bras. Le découragement guide ma langue et ne me laisse articuler que des paroles de désespoir. Je crains, sire, que le retard d'un jour n'ait couvert d'un voile funèbre vos beaux jours ici-bas. Oh! rappelez le jour d'hier, faites revenir le temps sur ses pas, et vous aurez à vos ordres douze mille combattants. Le jour d'aujourd'hui, ce jour malheureux, arrivant trop tard, vous fait perdre à la fois bonheur, amis, fortune, royaume. Car tous les Gallois, sur la nouvelle de votre mort, ou sont allés rejoindre Bolingbroke, ou sont dispersés et en fuite.

AUMALE. Rassurez-vous, sire. Pourquoi cette pâleur sur le front de votre majesté?

RICHARD. Tout à l'heure encore rayonnait sur mon visage le sang de vingt mille hommes; et voilà qu'ils se sont enfuis; et jusqu'à ce que j'aie recouvré une quantité égale de sang, n'est-il pas naturel que je porte sur mon front la pâleur de la mort? Quiconque veut assurer son salut s'enfuit d'auprès de moi; car le temps a jeté un crêpe sur mon orgueil.

AUMALE. Rassurez-vous, sire; rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD. Je l'avais oublié! Ne suis-je pas roi? Éveille-toi, majesté indolente. Tu dors! le nom du roi n'en vaut-il pas quarante mille? Arme-toi, mon nom, arme-toi! un vil sujet ose s'attaquer à ta gloire. — N'abaissez point ainsi vos regards vers la terre, vous, favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas grands? que nos pensées soient grandes. Je sais que mon oncle York a

des forces suffisantes pour nous faire triompher. Mais qui s'avance vers nous?

Arrive SCROOP.

SCROOP. Que le ciel vous accorde, sire, plus de joie et de bonheur que ma voix malheureuse ne peut vous en annoncer!

RICHARD. Mon oreille écoute, et mon cœur est préparé. Tu ne peux m'annoncer, au pis-aller, que la perte de biens terrestres. Parle, ai-je perdu mon royaume? c'était le souci de ma vie, et quel mal y a-t-il à être délivré d'un souci? Bolingbroke aspire-t-il à être aussi grand que nous? il ne sera pas plus grand. S'il sert Dieu, nous le servirons aussi, et en cela nous lui ressemblerons. Est-ce que nos sujets se révoltent? nous n'y pouvons rien. Ils sont parjures envers Dieu aussi bien qu'envers nous. Tu peux m'annoncer mon malheur, ma destruction, ma ruine, ma perte, mon déclin; le pire, c'est la mort, et il faut que la mort ait son jour.

SCROOP. Je suis charmé de voir votre majesté si bien préparée à entendre de fâcheuses nouvelles. Telle qu'un subit orage qui fait déborder les rivières au flot d'argent, en sorte qu'on croirait que le monde va se fondre en eau; telle, franchissant ses limites, la fureur de Bolingbroke a couvert le pays épouvanté d'acier dur et brillant, et de cœurs plus durs que l'acier. Les vieillards à la barbe blanchie ont armé d'un casque leur tête chauve contre votre majesté; les adolescents, s'efforçant de grossir leur voix féminine, couvrent leurs membres délicats d'une pesante armure pour attaquer votre couronne. Il n'est pas jusqu'aux prêtres qui ne s'exercent à bander l'if doublement fatal[1] de leurs arcs, pour s'en servir contre vous. Les femmes elles-mêmes, quittant leur quenouille, ont saisi une lance rouillée, et menacent votre trône; jeunes et vieux se révoltent, et tout va plus mal que je ne saurais dire.

RICHARD. Tu ne débites que trop bien une aussi mauvaise nouvelle. Où est le comte de Wiltshire? où est Bagot? qu'est devenu Bushy? où est Green? Comment ont-ils laissé ce dangereux ennemi s'avancer paisiblement sur notre territoire? Si je suis vainqueur, leurs têtes me le payeront. Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP. Ils ont effectivement fait leur paix avec lui, sire.

[1] Fatal par la qualité venimeuse de son bois et par l'emploi homicide auquel on le fait servir en le transformant en arc meurtrier.

RICHARD. O les scélérats! les vipères! damnés sans rédemption! chiens couchants, prêts à lécher la main du premier venu! serpents qui me percent le sein sur lequel je les avais réchauffés. Trois Judas, dont chacun est trois fois pire que Judas! ils ont fait leur paix! Que l'enfer redoutable fasse éternellement la guerre à leurs âmes impures pour châtier ce forfait.

SCROOP. Je vois que la douce affection, changeant de nature, se tourne en haine mortelle; rétractez la malédiction lancée contre leurs âmes. Leur paix est faite, mais c'est leur tête qui l'a payée : ceux que vous venez de maudire ont reçu de la mort le coup décisif, et sont gisants dans la fosse.

AUMALE. Eh quoi! Bushy, Green, et le comte de Wiltshire sont morts!

SCROOP. Oui, tous trois, à Bristol, ont eu la tête tranchée.

AUMALE. Où est le duc, mon père, avec ses troupes?

RICHARD. Qu'importe où il est! qu'on ne me parle plus de consolation. Parlons de tombeaux, de vers et d'épitaphes; que la poussière nous tienne lieu de papier, et avec les larmes de nos yeux écrivons la douleur sur le sein de la terre; choisissons nos exécuteurs testamentaires, et dictons nos dernières volontés. Je me trompe, — qu'avons-nous à léguer? à moins que nous ne léguions à la terre un cadavre détrôné. Nos biens, vos vies, tout ce que nous possédons, appartient à Bolingbroke; il n'est rien que nous puissions dire nôtre, rien, si ce n'est la mort, et ce chétif morceau d'argile qui sert à recouvrir nos os. Au nom du ciel, asseyons-nous à terre, et contons de lamentables histoires de la mort des rois, les uns déposés, d'autres tués à la guerre; ceux-ci poursuivis par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés, d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés dans leur sommeil, tous mourant de mort violente. — Car dans la circonférence de cette couronne fragile qui ceint le front mortel d'un roi, la mort a établi sa cour : c'est là que sa railleuse ironie insulte à sa grandeur, et se rit de sa magnificence. Elle lui accorde un peu de temps et d'espace, pour jouer au monarque, se faire craindre, et tuer les gens de ses regards; elle le gonfle d'égoïsme et d'un vain orgueil, lui laissant croire que cette enveloppe de chair qui abrite notre vie est un impénétrable airain; et après s'être ainsi amusée quelque temps de sa vanité, un moment arrive où, armée d'une chétive épingle, elle traverse de part en part sa

forteresse ; — et adieu le roi ! — Couvrez vos têtes, et n'insultez pas un être de chair et de sang par les démonstrations d'un respect ridicule ; mettez de côté les hommes traditionnels, l'étiquette et les cérémonies ; jusqu'à présent vous vous êtes mépris sur mon compte. Comme vous, je vis de pain, je ressens les besoins et la douleur ; je ne puis me passer d'amis ; soumis à toutes ces nécessités, comment pouvez-vous me dire que je suis roi ?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Sire, l'homme sage, au lieu de déplorer tranquillement ses malheurs, s'occupe sur-le-champ à en prévenir de nouveaux. La peur ôte la vigueur ; craindre l'ennemi, c'est augmenter ses forces de toute l'étendue de notre faiblesse ; votre folle douleur est une arme que vous tournez contre vous-même. Combattez, au risque de périr ; en combattant, c'est le pire qui peut vous arriver, et ce danger, la peur ne vous en sauverait pas ; combattre et mourir, c'est tuer celui qui nous tue ; craindre la mort n'aboutit qu'à mourir lâchement.

AUMALE. Mon père a des troupes sous ses ordres ; informez-vous de lui, et d'un membre apprenez à former un corps.

RICHARD. Tes reproches sont justes. — Orgueilleux Bolingbroke, je vais me mesurer avec toi, et ce jour décidera notre destinée. Cet accès de peur est dissipé ; c'est une tâche facile, que de reprendre son bien. Dis-moi, Scroop, où est notre oncle avec ses troupes ? Que tes paroles soient consolantes, bien que ton air soit sombre.

SCROOP. On juge par l'aspect du ciel du temps qu'il fera ; de même vous pouvez juger, à la tristesse peinte dans mes regards, que je n'ai que de fâcheuses nouvelles à vous dire. Je fais l'office de bourreau ; je vous verse la douleur goutte à goutte, afin de reculer le moment où je dois frapper le coup le plus cruel. — Votre oncle York s'est réuni à Bolingbroke ; toutes vos forteresses du Nord se sont rendues à lui ; et dans le sud, toute votre noblesse a pris les armes pour défendre sa cause.

RICHARD. Tu en as dit assez. — (*A Aumale.*) Je t'en veux, cousin, de m'avoir fait quitter la route du désespoir dans laquelle j'étais heureux de marcher ! Qu'en dis-tu maintenant ? quelle consolation nous reste ? Par le ciel, je haïrai éternellement quiconque viendra me parler encore de consolation. Allons au château de Flint ; j'y veux mourir de ma douleur ;

un roi esclave de l'adversité saura lui obéir en roi. Que l'on congédie les troupes qui me restent; qu'elles aillent cultiver un champ qui offre quelque espoir de récolte; pour moi il ne m'en reste plus. Que nul n'essaye de changer ma résolution; tout conseil serait vain :

AUMALE. Sire, un mot.

RICHARD. Il m'offense doublement celui dont la langue me blesse de ses flatteries; congédiez ceux qui me suivent; qu'ils s'éloignent. Partons; passons de la nuit de Richard au jour brillant de Bolingbroke.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une plaine devant le château de Flint.

Arrivent, tambour battant, enseignes déployées, BOLINGBROKE et ses Troupes, YORK, NORTHUMBERLAND, et autres

BOLINGBROKE. Ainsi cet avis nous apprend que les Gallois sont dispersés, et que Salisbury est allé rejoindre le roi, récemment débarqué sur cette côte avec quelques amis.

NORTHUMBERLAND. Voilà une bonne et agréable nouvelle, mylord; Richard est venu non loin d'ici cacher sa tête.

YORK. Il serait plus séant au lord Northumberland de dire le roi Richard. — Malheur au jour où le roi légitime serait obligé de cacher sa tête!

NORTHUMBERLAND. Votre altesse me juge mal; je n'ai omis son titre que pour abréger.

YORK. Il fut un temps où cette liberté aurait pu vous coûter cher, et où le roi aurait bien pu, en retour de cette abréviation, vous raccourcir de toute la tête.

BOLINGBROKE. Mon oncle, n'interprétez pas les choses plus mal que vous ne le devez.

YORK. Mon neveu, ne poussez pas les choses plus loin que vous ne le devez; autrement vous pourriez vous méprendre. Le ciel est au-dessus de vous.

BOLINGBROKE. Je le sais, mon oncle; aussi je ne m'oppose point à sa volonté. — Mais qui vient ici?

Arrive PERCY.

BOLINGBROKE, *continuant*. Eh bien, Henri, est-ce que cette forteresse ne veut pas se rendre?

PERCY. Une garnison royale, mylord, vous en défend l'entrée.

BOLINGBROKE. Une garnison royale! Je ne pense pas qu'elle renferme une roi.

PERCY. Oui, mylord, elle renferme un roi. Derrière cette enceinte de chaux et de pierre est le roi Richard; et avec lui sont lord Aumale, lord Salisbury, sir Stephen Scroop, ainsi qu'un ecclésiastique vénérable dont j'ignore le nom.

NORTHUMBERLAND. C'est sans doute l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROCKE, *à Northumberland.* Noble lord, avancez-vous vers les massifs remparts de cette antique forteresse. Que l'airain de la trompette annonce à ses vieilles murailles l'arrivée d'un parlementaire, et portez au roi ce message: — Henri Bolingbroke baise à deux genoux la main du roi Richard, et envoie l'hommage de son allégeance et de sa fidélité à sa royale personne; je suis venu ici pour déposer à ses pieds mes armes et ma puissance, à condition qu'on m'accordera pleinement la révocation de mon exil et la restitution de mes biens; sinon, j'userai de tous mes avantages, j'abattrai la poussière avec une pluie de sang, coulant des blessures des Anglais égorgés. Il en coûterait beaucoup au cœur de Bolingbroke de noyer dans le sang la face fleurie de ce beau royaume de Richard; ce qui le prouve, c'est l'humble démarche qu'il fait en ce moment. Allez lui porter ces paroles, pendant que nous marcherons sur le tapis verdoyant de cette plaine.

Northumberland s'avance vers la forteresse, précédé d'un trompette.

BOLINGBROKE, *continuant.* Marchons sans faire entendre le bruit menaçant des tambours, afin que du haut de ces créneaux en ruines, le roi prête une oreille attentive à nos propositions conciliantes. Je ne sais, mais il me semble que la lutte entre le roi Richard et moi ne serait pas moins terrible que celle de deux éléments ennemis, l'eau et le feu, alors que leur choc formidable ébranle les profondeurs des cieux. Qu'il soit le feu, je serai l'eau. Que la fureur soit son partage, pendant que moi, je ferai pleuvoir mon onde sur la terre, sur la terre et non sur lui. Avançons, et observons la contenance de Richard.

Une trompette sonne: une autre lui répond de l'intérieur de la forteresse. Fanfare. On voit paraître sur les remparts LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE, SCROOP et SALISBURY.

YORK. Tenez, voici le roi Richard lui-même qui paraît; ainsi le soleil irrité montre son front rougissant à la porte enflammée

de l'Orient, quand il voit les nuages jaloux s'efforcer d'obscurcir sa gloire, et souiller sa route brillante dans son passage à l'Occident. Et toutefois sa mine est celle d'un roi; voyez comme son regard, pareil à celui de l'aigle, éclaire l'imposante majesté de son visage. Hélas! ce serait pitié que le moindre dommage vînt souiller tant d'éclat et de beauté!

RICHARD, *à Northumberland.* Tu nous vois confondu d'étonnement; nous attendions, immobile, que ton genou respectueux fléchît devant nous, car nous nous regardions comme ton légitime roi. Si nous le sommes, comment tes genoux osent-ils oublier le devoir que leur impose notre auguste présence? Si nous ne le sommes pas, montre-nous l'ordre de Dieu qui nous a retiré notre emploi; car, nous le savons avec certitude, nulle main de chair et d'os ne saurait se saisir de notre sceptre sans se rendre coupable de profanation, de vol, d'usurpation. Tu t'imagines peut-être que tous, à ton exemple, nous ont retiré leur affection et se sont séparés de nous, que nous sommes abandonné et sans amis; mais apprends que mon maître, le Dieu tout-puissant, rassemble dans les nuages, en notre faveur, des armées de fléaux pestilentiels qui frapperont vos enfants encore à naître, ô vous qui levez contre moi vos mains vassales, et menacez la gloire de ma noble couronne. Dis à Bolingbroke, car c'est lui sans doute que je vois là-bas, que chaque pas qu'il fait sur mon territoire est une criminelle trahison. Il est venu ouvrir le testament de la guerre sanglante; mais avant qu'il possède en paix la couronne, objet de ses vœux, dix mille crânes sanglants attristeront les regards de l'Angleterre, feront rougir d'indignation son doux et blanc visage, et abreuveront de sang anglais l'herbe de ses pâturages.

NORTHUMBERLAND. Nous préserve le roi du ciel que notre seigneur le roi soit exposé aux attaques inciviles de ses propres sujets! Votre trois fois noble cousin, Henri Bolingbroke, vous baise humblement la main, et jure par la tombe honorée qui recouvre les ossements de vos royaux ancêtres à tous deux, par la royale illustration de vos deux sangs, qui prennent leur cours à la même source glorieuse, et par le bras inanimé du belliqueux De Gand, et par sa propre gloire et son honneur personnel, qui vaut à lui seul tous les serments; il jure, dis-je, que son arrivée ici n'a d'autre but que de revendiquer son royal héritage, et de vous demander à genoux la révocation immédiate de son exil. Si votre majesté lui accorde ces deux choses, il va condamner à la rouille ses armes brillantes, fera

rentrer dans l'étable ses coursiers bardés de fer, et se vouera cordialement et fidèlement au service de votre majesté. Il jure, foi de prince, que sa demande est juste; et moi, foi de gentilhomme, je le crois.

RICHARD. Northumberland, écoute; — voici ce que répond le roi : — Son noble cousin est ici le bienvenu. Toutes ses demandes sont légitimes, et lui seront accordées sans contestation. Avec toute l'urbanité dont tu es capable, transmets-lui mes affectueux compliments. (*A Aumale.*) Nous nous avilissons, cousin, n'est-ce pas, par un maintien aussi humble et des paroles si amicales. Faut-il rappeler Northumberland, envoyer un défi au traître, et puis mourir?

AUMALE. Non, sire; combattons avec des paroles conciliantes jusqu'à ce que le temps nous donne des amis, et que nos amis nous offrent le secours de leur épée.

RICHARD. O Dieu! ô Dieu! Faut-il que ma bouche, après avoir prononcé contre cet homme un rigoureux arrêt de bannissement, le révoque aujourd'hui avec des paroles bienveillantes! Oh! que ne suis-je aussi grand que ma douleur, ou moins grand que mon nom! Oh! que ne puis-je oublier ce que j'ai été! ou ne plus me rappeler ce qu'il faut maintenant que je sois! Gonfle-toi, cœur orgueilleux; tu as raison de battre, après tous les outrages dont mes ennemis nous accablent.

AUMALE. Northumberland revient de la part de Bolingbroke.

RICHARD. A présent, que doit faire le roi? se soumettre? le roi se soumettra. Veut-on le déposer? le roi s'y résigne. Veut-on qu'il renonce au nom de roi? au nom de Dieu, qu'on le lui ôte. Je suis prêt à échanger mes joyaux contre un rosaire, mon somptueux palais contre un ermitage, mes brillants habits contre les vêtements de l'indigence, mes coupes ciselées contre un plat de bois, mon sceptre contre un bâton de pèlerin, mes sujets contre une paire de saints sculptés, et mon vaste royaume contre un étroit tombeau, une tombe chétive et obscure. — Oh! qu'on m'enterre sur le grand chemin, sur la route la plus fréquentée, où les pieds de mes sujets puissent fouler à toute heure la tête de leur souverain; car, de mon vivant, ils foulent aux pieds mon cœur; et pourquoi pas ma tête, une fois enterré? Aumale, tu pleures; tu as le cœur sensible, mon cousin. Eh bien! veux-tu que nous versions une pluie de ces larmes qu'on méprise, et qu'y joignant l'ouragan de

nos soupirs, nous couchions les récoltes, et mettions la famine dans cette terre rebelle? Ou bien, nous faisant un amusement de nos douleurs, veux-tu que nous employions nos larmes à quelque usage intéressant? Par exemple, nous pouvons les faire tomber toujours sur la même place, jusqu'à ce qu'elles nous aient creusé en terre deux tombeaux sur lesquels nous graverons ces mots : *Ci gisent les deux cousins, qui, à force de pleurs, ont eux-mêmes creusé leur tombe.* Cela ne serait-il pas charmant? — Allons, je vois que je déraisonne et que tu te moques de moi. — Très-puissant prince, mylord Northumberland, que dit le roi Bolingbroke? Sa majesté veut-elle bien permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure? Ton genou fléchit, et Bolingbroke dit oui.

NORTHUMBERLAND. Sire, il vous attend dans la cour inférieure, pour y conférer avec vous. Que votre majesté veuille bien descendre.

RICHARD. Je descends, je descends comme un autre Phaéton, inhabile à guider des coursiers indociles.

Northumberland retourne vers Bolingbroke.

RICHARD, *continuant.* Dans la cour inférieure! Inférieure est en effet la cour où des rois s'abaissent à venir à la voix d'un traître, et à lui sourire avec bienveillance. Dans la cour inférieure? Descendons! abaissons le monarque et sa cour! Les hiboux jettent leur cri funèbre là où devrait chanter l'alouette en montant vers les cieux.

Tous se retirent des remparts.

BOLINGBROKE. Que dit sa majesté?

NORTHUMBERLAND. La douleur et le chagrin poignant lui font tenir des discours sans suite, comme le ferait un insensé; néanmoins, il vient.

Arrivent LE ROI RICHARD et les Seigneurs de sa suite.

BOLINGBROKE. Écartez-vous tous et rendez à sa majesté les respects qui lui sont dus. — (*Il met un genou en terre.*) Mon gracieux souverain!

RICHARD. Mon beau cousin, vous déshonorez votre auguste genou en lui faisant baiser la terre, orgueilleuse d'une telle faveur. Je préférerais la certitude de votre affection, à ces démonstrations qui me déplaisent. Debout, mon cousin, debout! Bien que votre genou s'incline aussi bas, votre cœur est haut, je le sais; il s'élève au moins à cette hauteur.

Il porte la main sur sa tête.

BOLINGBROKE. Mon gracieux souverain, je ne viens que réclamer ce qui m'appartient.

RICHARD. Ce qui est à vous, vous appartient, et je suis à vous, moi, et tout le reste.

BOLINGBROKE. Soyez à moi, mon redouté seigneur, autant que mes fidèles services auront mérité votre affection.

RICHARD. Vous êtes très-méritant. Ils méritent de posséder, ceux qui, pour obtenir, savent employer le moyen le plus sûr et le plus prompt. — (*A York.*) Mon oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes ; les larmes prouvent l'affection, mais elles ne remédient à rien. — (*A Bolingbroke.*) Mon cousin, je suis trop jeune pour être votre père, bien que vous soyez d'âge à être mon héritier. Ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai, et de grand cœur ; car force nous est de faire ce que la nécessité nous impose. Allons à Londres ; — le voulez-vous, mon cousin ?

BOLINGBROKE. Oui, sire.

RICHARD. Alors, je ne dois pas dire : — Non.

Fanfare. Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Langley. — Les jardins du duc d'York.

Arrivent LA REINE et DEUX DAMES de sa suite.

LA REINE. A quel amusement nous livrerons-nous dans ce jardin pour chasser les pénibles pensées qui m'obsèdent ?

PREMIÈRE DAME. Madame, nous jouerons aux boules.

LA REINE. Cela me fera penser que le monde est plein d'aspérités, et que ma fortune s'écarte de la bonne route.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous danserons.

LA REINE. Mes jambes ne sauraient observer la mesure dans le plaisir, quand mon pauvre cœur n'en garde point dans la douleur ; ainsi, ma chère, point de danse : trouve-nous quelque autre passe-temps.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous conterons des histoires.

LA REINE. Tristes, ou gaies ?

PREMIÈRE DAME. L'un et l'autre, madame.

LA REINE. Ni l'un ni l'autre, ma chère. Si elles sont gaies, moi qui n'ai pas une ombre de joie dans le cœur, elles ne serviront qu'à me rappeler mieux encore mes chagrins. Si elles

sont tristes, comme je ne le suis déjà que trop, elles ne feront qu'ajouter la douleur à mon manque de joie; car ce que j'ai, il est inutile qu'on me le redise; et ce que je n'ai pas, il ne me sert de rien de m'en plaindre.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous chanterons.

LA REINE. Tant mieux pour toi si tu as sujet de chanter; mais j'aimerais mieux te voir pleurer.

PREMIÈRE DAME. Je pleurerai, madame, si cela peut vous faire du bien.

LA REINE. Et moi aussi, je pleurerais si cela pouvait me soulager, et je n'aurais pas besoin d'emprunter tes larmes. Mais, chut! — voici les jardiniers. Écartons-nous à l'ombre de ces arbres.

Arrivent LE JARDINIER et deux de ses Garçons.

LA REINE, *continuant.* Je gage mon affliction contre un cent d'épingles, qu'ils vont parler politique. C'est ce que tout le monde fait à la veille d'un changement. Les malheurs publics ont toujours l'anxiété publique pour avant-coureur.

La Reine et ses dames se retirent à l'écart.

LE JARDINIER. Étayez-moi ces abricots vagabonds, qui, pareils à des enfants indociles, font ployer leur père sous le poids de leur luxe prodigue. Donnez un support à ces branches qui fléchissent. Toi, va, comme le bourreau, abattre les têtes des tiges qui poussent trop vite et s'élèvent à une hauteur déplacée dans une république. Nul dans notre gouvernement ne doit dépasser le niveau. Pendant ce temps-là, je vais extirper les mauvaises herbes qui, sans utilité, dérobent aux fleurs salutaires les sucs nourriciers du sol.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Pourquoi dans cette étroite enceinte maintenir la loi, l'ordre et l'harmonie, comme dans un état modèle, pendant que notre pays, ce grand jardin qui a la mer pour clôture, est plein d'herbes nuisibles, voit ses plus belles fleurs étouffées, ses arbres fruitiers laissés sans culture, ses haies détruites, ses parterres en désordre, et ses plantes salutaires dévorées par d'innombrables chenilles?

LE JARDINIER. Tais-toi. — Celui qui a laissé naître et croître ce désordre est arrivé lui-même à la chute des feuilles. Les herbes parasites qu'abritait son large feuillage, qui le dévoraient en paraissant le soutenir, ont été extirpées et déracinées par Bolingbroke. Je veux parler du comte de Wiltshire, de Bushy, de Green.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Comment! est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER. Ils sont morts : et Bolingbroke s'est emparé du roi gaspillateur. — Oh! quel dommage qu'il n'ait pas soigné et cultivé son royaume comme nous ce jardin! Nous, dans la saison propice, nous pratiquons une incision dans l'écorce, cette peau de nos arbres fruitiers, de peur qu'ayant trop de sève et de sang, un excès de santé ne leur nuise. S'il en avait agi de même à l'égard des grands et des puissants, ils auraient porté et lui auraient donné les fruits de leur obéissance. Nous coupons toutes les branches superflues, afin de faire vivre les rameaux producteurs. S'il en avait fait autant, il porterait encore la couronne que ses dissipations lui ont fait perdre.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Vous croyez donc que le roi sera déposé?

LE JARDINIER. Il est déjà maté, et il ne tardera pas sans doute à être déposé. Hier soir il est arrivé à un ami du duc d'York des lettres qui annoncent de fâcheuses nouvelles.

LA REINE. Je suffoque; il faut que je parle. — (*Elle s'avance.*) Vieux successeur d'Adam, occupe-toi de la culture de ce jardin. Comment ta bouche insolente ose-t-elle articuler ces tristes nouvelles? Quelle Ève, quel serpent t'a suggéré l'idée de cette version nouvelle de la chute de l'homme maudit? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé? De quel droit, toi, être grossier comme la terre que tu cultives, oses-tu prédire sa chute? Dis-moi où, quand et comment tu as recueilli ces funestes nouvelles? Réponds-moi, misérable!

LE JARDINIER. Pardonnez-moi, madame. Je n'ai guère de plaisir à répéter ces nouvelles; et pourtant ce que je dis est vrai. Le roi Richard est sous la main redoutable de Bolingbroke; leurs deux fortunes sont pesées; dans le plateau de Bolingbroke, outre lui-même, sont tous les pairs d'Angleterre, et grâce à ce poids additionnel, il l'emporte sur le roi Richard. Allez à Londres, et vous vous en convaincrez par vous-même: je ne dis que ce que chacun sait.

LA REINE. O malheur! ton pas est si agile! c'est à moi, avant tous, que devait s'adresser ton message! Pourquoi suis-je la dernière à en être informée? Oh! tu m'as gardée pour la dernière, afin que mon cœur conservât plus longtemps le trait douloureux. Venez, mesdames; allons rejoindre à Londres le roi de Londres, devenu la proie du malheur. Étais-je donc ré-

servée à décorer de mon deuil le triomphe du superbe Bolingbroke? Jardinier, pour m'avoir annoncé ces désastreuses nouvelles, je souhaite que les plantes que tu greffes ne fleurissent jamais.

La Reine et ses Dames s'éloignent.

LE JARDINIER. Reine infortunée! plût à Dieu que ta malédiction contre mon art s'accomplît, si cela pouvait empêcher le malheur de t'atteindre! Ici elle a laissé tomber une larme; je veux y planter une touffe de rue; emblème de la vertu amère, je veux que bientôt tu croisses en ce lieu en mémoire des pleurs d'une reine.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — La salle de Westminster. Les lords spirituels à la droite du trône; les lords temporels à gauche; les communes en face.

Entrent BOLINGBROKE et sa Suite, AUMALE, SURREY, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, un autre LORD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER; BAGOT les suit sous la garde de plusieurs officiers.

BOLINGBROKE. Qu'on fasse avancer Bagot. — Maintenant, Bagot, parle librement; dis ce que tu sais de la mort du noble Gloster; dis-nous qui a tramé avec le roi, et qui a exécuté l'œuvre sanglante de sa fin prématurée.

BAGOT. Confrontez-moi avec lord Aumale.

BOLINGBROKE, *à Aumale.* Mon cousin, avancez, et regardez cet homme.

BAGOT. Mylord Aumale, je sais que vous avez trop de cœur pour renier ce que vous avez dit. A l'époque fatale où fut tramée la mort de Gloster, je vous ai entendu dire : « Ne faut-il pas que j'aie le bras long, pour que du sein de l'orageuse cour d'Angleterre il aille atteindre à Calais la tête de mon oncle? » A cette même époque, parmi beaucoup d'autres propos, je vous ai entendu dire que vous refuseriez l'offre de cent mille écus, plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke en Angleterre, et vous ajoutâtes que la mort de votre cousin serait un grand bonheur pour ce pays.

AUMALE. Prince et nobles lords, quelle réponse dois-je faire à cet homme vil? Faut-il pour le châtier que je déshonore ma naissance au point de me commettre avec lui d'égal à égal? Il le faut; sinon, mon honneur est terni par l'accusation que vient d'articuler sa bouche calomniatrice. (*Il jette à terre son gant.*) Voilà mon gage; c'est pour toi le cachet de la mort, et par lui tu es marqué au sceau de l'enfer. Je déclare que tu mens, et que ce que tu as dit est faux, et je le soutiendrai dans ton sang, tout indigne qu'il est de souiller la trempe de mon épée de chevalier.

BOLINGBROKE. Arrête, Bagot; je te défends de relever ce gant.

AUMALE. Je voudrais que cette provocation m'eût été faite par le plus illustre de cette assemblée, un seul homme excepté.

FITZWATER. Si ton courage tient tant à ce que celui qui t'accuse trouve des imitateurs, (*il jette son gant*) Aumale, voici mon gage en retour du tien. Par ce soleil brillant à la clarté duquel je te vois, je t'ai entendu dire, et tu t'en faisais gloire, que tu étais l'auteur de la mort du noble Gloster; quand tu le nierais vingt fois, tu mens, et le jour qu'il te plaira, je me fais fort, à la pointe de mon épée, de refouler ton mensonge dans le cœur où il a été forgé.

AUMALE. Tu es trop lâche pour voir jamais luire ce jour-là.

FITZWATER. Sur mon âme, je voudrais que ce fût à l'instant même.

AUMALE. Fitzwater, tu es damné à tout jamais pour ce que tu viens de dire.

PERCY. Aumale, tu mens; son honneur est aussi intact dans cette accusation qu'il est vrai que tu en imposes; en foi de quoi, je te jette mon gage, prêt à soutenir mon dire jusqu'au dernier souffle de ma vie mortelle; relève-le, si tu l'oses.

AUMALE. Si je ne le relève pas, puisse ma main tomber en pourriture et ne plus jamais brandir un acier vengeur sur le casque étincelant de mon ennemi !

UN LORD. Je prends la terre à témoin des mêmes faits, parjure Aumale, et je t'envoie autant de démentis qu'on peut d'un soleil à un autre en articuler à voix haute à l'oreille d'un traître. Voilà le gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMALE. Quel nouvel adversaire veut se présenter encore?

Par le ciel, je vous défie tous ! j'ai dans le cœur mille courages prêts à tenir tête à vingt mille antagonistes tels que vous.

SURREY. Mylord Fitzwater, je me rappelle parfaitement l'époque de votre conversation avec Aumale.

FITZWATER. Il est vrai ; vous étiez présent, et vous pouvez certifier que ce que j'ai dit est vrai.

SURREY. Aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est vrai.

FITZWATER. Surrey, tu mens.

SURREY. Jeune homme sans honneur, ce démenti pèsera sur mon épée jusqu'à ce qu'elle en ait tiré vengeance, et que le démenti et celui qui l'a donné dorment sous terre aussi profondément que le crâne de ton père. En foi de quoi, voici le gage de mon honneur ; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

FITZWATER. Insensé ! tu donnes de l'éperon à un cheval fougueux ! Puissé-je ne plus oser manger, boire, respirer ou vivre, si je ne me fais fort de me présenter face à face devant Surrey dans un désert, et de lui cracher au visage en lui disant qu'il en a menti, et menti triplement ; je prends l'engagement de te punir comme tu le mérites. — Comme il est vrai que j'espère prospérer dans le monde où je viens récemment de faire mon entrée [1], Aumale est coupable des faits dont je l'accuse. En outre, j'ai entendu dire au banni Norfolk, que toi, Aumale, tu as envoyé deux de tes gens à Calais pour mettre à mort le noble duc.

AUMALE. Quelque honnête chrétien veut-il me prêter un gage que je puisse jeter encore, en déclarant que Norfolk en a menti ? En voici un que je lui jette, dans le cas où l'on révoquerait son exil pour le mettre à même de défendre son honneur.

BOLINGBROKE. Tous ces défis ne seront vidés qu'après le rappel de Norfolk : et il sera rappelé, et, bien que mon ennemi, réintégré dans la possession de ses biens et de ses titres. Quand il sera de retour, il viendra, contre Aumale, soutenir son dire.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Cet honorable jour ne luira jamais. Le banni Norfolk a mainte fois combattu pour Jésus-Christ ; mainte fois, sur des champs de bataille glorieux, ses mains chrétiennes ont déployé l'étendard de la croix contre les Maures, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué de ses travaux guerriers, il

[1] Plus haut, on a vu Surrey l'appeler jeune homme.

s'est retiré en Italie : c'est là, c'est à Venise, qu'il a légué son corps à la terre de ces belles contrées, et rendu son âme au Christ son général, sous les drapeaux duquel il avait si longtemps combattu.

BOLINGBROKE. Eh quoi, prélat, Norfolk est mort?

L'ÉVÊQUE DE CABLISLE. Aussi vrai que je suis vivant.

BOLINGBROKE. Que son âme vertueuse aille en paix reposer dans le sein d'Abraham ! Lords appelants, la solution de vos différends est ajournée jusqu'à l'époque qui sera ultérieurement fixée pour le jugement.

Entrent YORK et sa Suite.

YORK. Noble duc de Lancastre, je viens à toi de la part de l'humilié Richard, qui, de sa pleine volonté, t'adopte pour son héritier, et remet son sceptre glorieux en la possession de ta royale main. Le premier après lui par ta naissance, monte sur son trône, et vive Henri, quatrième du nom !

BOLINGBROKE. Au nom du Seigneur, je vais monter sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Le ciel nous en préserve ! — Ce que je vais dire pourra déplaire à ce royal auditoire, mais le langage de la vérité sied surtout dans ma bouche. Plût à Dieu que parmi les membres de cette noble assemblée il se trouvât quelqu'un d'assez noble pour se constituer le juge impartial du noble Richard ! La véritable noblesse lui apprendrait à s'abstenir d'une aussi criminelle iniquité. Quel sujet peut prononcer un verdict contre son roi? et parmi ceux qui siégent ici, quel est celui qui n'est pas sujet de Richard? Quelque évidentes que soient les preuves de leur culpabilité, on ne juge pas les voleurs sans qu'ils soient présents; et l'image de la majesté de Dieu, son lieutenant, son représentant, le substitut choisi par lui, sacré, couronné, régnant depuis de nombreuses années, sera-t-il dit que ses subordonnés, ses sujets le jugeront sans qu'il soit là pour se défendre? Oh! Dieu nous préserve que dans un pays chrétien, des âmes civilisées se rendent coupables d'un acte aussi odieux, aussi criminel, aussi infâme ! C'est à des sujets que s'adresse en ce moment un sujet enhardi par le ciel à prendre la défense de son roi. Mylord d'Hereford, ce superbe Hereford qui est ici présent, et que vous appelez roi, n'est qu'un rebelle, traître à son roi légitime : et si vous le couronnez, voici ce que je vous prédis : — Le sang anglais engraissera la terre, et les générations futures porteront la peine

de cet odieux forfait. La paix ira dormir chez les Turcs et les infidèles, et à sa place, sur ce sol paisible, la guerre tumultueuse armera frères contre frères, parents contre parents. L'anarchie, la terreur, les alarmes et les rébellions, fixeront ici leur séjour, et cette terre, pavée des crânes de ses habitants, deviendra un champ de Golgotha. Oh! si vous soulevez cette maison contre elle-même, ce sera la plus funeste anarchie qui ait jamais affligé cette terre de malédiction. Empêchez ce résultat, si vous ne voulez que les enfants de vos enfants ne vous maudissent!

NORTHUMBERLAND. Vous avez parlé on ne peut mieux; et pour récompense, nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Mylord de Westminster, je vous charge de le mettre en lieu sûr jusqu'au jour de son jugement. — Mylords, vous plaît-il d'accorder aux communes leur requête?

BOLINGBROKE. Qu'on fasse venir ici Richard, afin qu'il abdique aux yeux de tous; de cette manière, aucun soupçon ne pourra s'attacher nos actes.

YORK. Je vais le chercher.

Il sort.

BOLINGBROKE. Mylords, que nous constituons en état d'arrestation, songez à donner caution de vous représenter au jour où vous serez sommés de comparaître. — (*A l'évêque de Carlisle.*) Nous vous devons fort peu de reconnaissance, et nous n'attendons de vous aucun service.

Rentre YORK, suivi de RICHARD et de plusieurs Officiers portant les insignes de la royauté.

RICHARD. Hélas! pourquoi m'oblige-t-on à comparaître devant un roi avant que j'aie dépouillé les idées royales avec lesquelles je régnais? Il est impossible que j'aie déjà pu apprendre à parler d'une voix insinuante, à flatter, à m'incliner, à fléchir le genou. — Donnez à la douleur le temps de me façonner à cette soumission. Cependant je me rappelle parfaitement les traits de ces hommes. N'étaient-ils pas à moi? ne m'ont-ils pas souvent salué de leurs acclamations? Ainsi faisait Judas pour le Christ; mais lui, sur douze, tous lui restèrent fidèles, hormis un seul; moi, sur douze mille, je n'en ai pas trouvé un. Dieu sauve le roi! — Personne ne répondra-t-il : *Ainsi soit-il?* Dois-je faire à la fois l'office du prêtre et du servant? Eh bien, donc, ainsi soit-il! Dieu sauve le roi, fût-ce un autre que moi! Et néanmoins, ainsi soit-il, si le ciel veut que ce soit moi. Pour quel objet m'a-t-on envoyé chercher?

YORK. Pour effectuer, de votre plein gré, ce que la fatigue de régner vous a fait proposer, — la résignation de votre gouvernement et de votre couronne à Henri Bolingbroke.

RICHARD. Donnez-moi la couronne ; — tenez, mon cousin, prenez-la. Que votre main la tienne d'un côté pendant que la mienne la tiendra de l'autre. Maintenant cette couronne d'or est un puits profond auquel sont adaptés deux seaux qui s'emplissent l'un après l'autre. Le seau vide se balance perpétuellement dans l'air ; quant à l'autre, une fois rempli, il s'enfonce silencieusement dans l'onde, et bientôt les yeux le perdent de vue. Le seau qui va au fond, le seau rempli de larmes, c'est moi, abreuvé de mes douleurs; le seau qui monte, c'est vous.

BOLINGBROKE. Je croyais que vous vous résigniez volontairement.

RICHARD. Ma couronne, oui ; mais je garde mes chagrins. Vous pouvez me faire abdiquer mon rang et mon autorité, mais non mes douleurs. Je reste roi de ces dernières.

BOLINGBROKE. En me donnant votre couronne, vous me donnez une portion de vos soucis.

RICHARD. Les soucis que vous acquérez ne m'ôtent pas les miens. Vous vous affligez des soucis nouveaux que vous gagnez; moi, je m'afflige de ceux que je perds. Je garde mes soucis tout en vous les transmettant; ils vont où va la couronne, et néanmoins ils restent avec moi.

BOLINGBROKE. Est-ce de votre plein gré que vous résignez la couronne ?

RICHARD. Oui et non ; — non et oui ; non, car il faut me résoudre à n'être plus rien ; non, non, car c'est en tes mains que je résigne. — Maintenant, regarde, et vois comme je vais me dépouiller moi-même. Je décharge ma tête de cette lourde couronne, et ma main de ce sceptre pesant ; j'étouffe dans mon cœur l'orgueil du rang suprême ; j'efface avec mes larmes le baume de l'onction sainte ; je me découronne de mes propres mains ; j'abjure, de ma propre bouche, ma grandeur sacrée, et ma voix délie mes sujets de leurs serments ; j'abdique la pompe et la majesté royale ; je renonce à mes domaines, à mes redevances, à mes revenus, j'annule mes lois, mes décrets, mes ordonnances. Dieu pardonne à tous ceux qui violeront la foi qu'ils m'ont jurée ! Dieu maintienne inviolables tous les serments qui te seront prêtés ! qu'il ne m'afflige plus de rien, moi qui ne possède plus rien, et qu'il t'exauce en tout, toi qui

possèdes tout! Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, et puisse Richard dormir bientôt dans sa fosse! Dieu sauve le roi Henri! c'est le vœu de Richard détrôné, et qu'il lui envoie de longues années et d'heureux jours! — Que me reste-t-il encore à faire?

NORTHUMBERLAND, *lui présentant un papier.* Rien, sinon de lire ces accusations, ces crimes odieux commis par vous et les vôtres contre l'état et le bien du pays, afin qu'en vous les entendant confesser, le peuple soit convaincu que vous avez été justement déposé.

RICHARD. Faut-il m'y résigner? Faut-il que je déroule le long tissu de mes erreurs? Mon cher Northumberland, si tes fautes étaient enregistrées, ne trouverais-tu pas humiliant d'en donner lecture devant une assemblée si imposante? Si tu le faisais, tu y trouverais marqué d'une tache noire, et condamné dans le livre du ciel, un article bien odieux, — le détrônement d'un roi et la violation d'un serment solennel. Que dis-je? vous tous qui, les yeux fixés sur moi, jouissez du spectacle de ma misère, réduit que je suis à m'immoler moi-même, bien qu'il y en ait parmi vous qui, comme Pilate, se lavent les mains et montrent un semblant de pitié; néanmoins, vrais Pilates que vous êtes, vous m'avez attaché à ma croix douloureuse, et jamais vous ne pourrez vous laver de ce crime.

NORTHUMBERLAND. Seigneur, dépêchez-vous : lisez ces articles.

RICHARD. Mes yeux sont pleins de larmes; je ne saurais y voir. Cependant mes pleurs ne me voilent pas tellement la vue que je ne puisse distinguer ici une bande de traîtres. Que dis-je? si je reporte mes regards sur moi-même, je vois en moi un complice de ces traîtres; car j'ai donné mon consentement au dépouillement de la majesté royale; j'ai avili la gloire, fait de la souveraineté une esclave, du roi un sujet, de la puissance un objet de mépris.

NORTHUMBERLAND. Monseigneur,

RICHARD. Je ne suis point ton seigneur, homme insolent et hautain; je ne suis le seigneur de personne. Je n'ai plus de nom, plus de titre, — qui m'appartienne en propre, pas même le nom qui me fut donné sur les fonts baptismaux. Oh! que ne suis-je un roi pour rire, un monarque de neige, se dissolvant en eau devant le soleil de Bolingbroke! — Bon roi, — grand roi, — et pourtant je ne te crois pas grandement bon, — si ma

parole a encore quelque valeur en Angleterre, j'ordonne qu'on m'apporte un miroir, afin de voir quel air a mon visage depuis que la majesté royale l'a quitté.

BOLINGBROKE. Que l'un de vous aille chercher un miroir.

Un Officier sort.

NORTHUMBERLAND. Lisez ce papier, en attendant que le miroir arrive.

RICHARD. Démon ! tu me tourmentes avant que je sois en enfer.

BOLINGBROKE. N'insistez plus, mylord Northumberland.

NORTHUMBERLAND. Les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD. Elles seront satisfaites : je lirai suffisamment quand j'aurai sous les yeux le livre même où sont reproduites toutes mes fautes, c'est-à-dire, — moi-même.

Rentre l'Officier avec un miroir.

RICHARD, *prenant le miroir et continuant.* Donnez-moi ce miroir ; c'est là que je veux lire. — Quoi ! mes rides ne sont pas plus creusées que cela ? La douleur, malgré tous les coups qu'elle m'a portés, n'a pas fait sur mon visage de plus profondes blessures ? — O miroir flatteur, comme les compagnons de ma prospérité, tu me trompes. Est-ce là le visage d'un homme qui chaque jour avait dans son palais dix mille hommes à ses ordres ? Est-ce là le visage qui faisait l'effet du soleil, et dont nul regard ne pouvait soutenir la vue ? Est-ce là la face qui a fait face à tant de folies, et qu'à la fin Bolingbroke a effacée ? La gloire que reflète ce visage est fragile, et le visage lui-même est aussi fragile que la gloire, (*il jette à terre le miroir qui se brise*) car le voilà brisé en mille morceaux. — Remarque, roi silencieux, la moralité de ce que je viens de faire ; — vois comme ma douleur a promptement détruit mon visage.

BOLINGBROKE. L'ombre de votre douleur a détruit l'ombre de votre visage.

RICHARD. Répète cela. L'ombre de ma douleur ? Ah ! voyons : — c'est très-vrai ; ma douleur gît toute entière au dedans de moi ; et ces marques extérieures d'affliction ne sont que l'ombre de la douleur invisible, qui fermente silencieuse dans l'âme torturée ; c'est là seulement que réside la substance, et je te remercie, ô roi, de ton extrême bonté, toi, qui non content de me donner mes motifs d'affliction, m'enseignes encore à en déplorer la cause. Je n'ai plus qu'une grâce à demander ; après

quoi je me retire, sans plus vous importuner. L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE. Nommez-la, mon beau cousin.

RICHARD. Mon beau cousin! je suis plus grand qu'un roi; quand j'étais roi, je n'avais pour flatteurs que des sujets; maintenant que je suis un sujet, j'ai un roi pour flatteur.

BOLINGBROKE. Demandez.

RICHARD. L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE. Vous l'obtiendrez.

RICHARD. En ce cas, permets que je m'en aille.

BOLINGBROKE. Où?

RICHARD. Où tu voudras, pourvu que je sois loin de ta vue.

BOLINGBROKE. Que quelques-uns d'entre vous le conduisent à la tour.

RICHARD. Adieu, traîtres, qui vous élevez sur les ruines d'un roi légitime.

Des gardes emmènent Richard; quelques lords l'accompagnent.

BOLINGBROKE. Nous fixons solennellement à vendredi prochain le jour de notre couronnement; lords, préparez-vous.

Tous sortent, à l'exception de Westminster, de l'Évêque de Carlisle et d'Aumale.

L'ABBÉ DE WESTMINSTER. Nous venons d'assister à un douloureux spectacle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. La douleur est à venir; les enfants qui ne sont pas nés encore sentiront cruellement les fatales conséquences de ce jour.

AUMALE. Ministres des autels, n'y a-t-il aucun moyen de délivrer le royaume de cette souillure funeste?

L'ABBÉ DE WESTMINSTER. Avant que je m'explique sur ce point, vous vous engagerez au pied des autels à ne point révéler mes projets, et à mettre à exécution le plan que je vous aurai tracé. Je vois le mécontentement empreint sur vos visages; je vois l'affliction dans vos cœurs, et les larmes dans vos yeux. Venez souper chez moi; je veux ourdir un complot qui nous ramènera d'heureux jours.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une rue conduisant à la tour.

Arrivent LA REINE, et quelques unes des Dames de sa suite.

LA REINE. Le roi doit passer par ici. Voilà le chemin qui conduit à la fatale tour bâtie par Jules César. C'est dans ses flancs de pierre que non époux est condamné par Bolingbroke à rester prisonnier. Reposons-nous ici, si toutefois cette terre rebelle peut offrir un instant de repos à l'épouse de son légitime roi.

Arrive RICHARD, conduit par des Gardes.

LA REINE, *continuant.* Mais, silence ! voyez, ou plutôt ne la voyez pas ma belle rose se faner ! Et cependant levez les yeux, regardez-la, et que votre pitié, épanchée en rosée, la baigne de pleurs d'amour, et lui rende sa fraîcheur. O débris de l'antique Ilion ! blason de l'honneur, tombe du roi Richard, plutôt que le roi Richard lui-même, magnifique hôtellerie, pourquoi la hideuse douleur t'a-t-elle choisi pour demeure, quand le succès triomphant est devenu l'hôte d'un cabaret ?

RICHARD. Femme charmante, ne te ligue point avec la douleur, si tu ne veux avancer ma mort. Apprends, ma bien-aimée, à considérer notre premier état comme un rêve fortuné que le réveil a dissipé, pour faire place à la réalité. Mon amour, tu vois en moi le fiancé de la Nécessité ; elle et moi nous sommes unis jusqu'à la mort. Va en France, et retire-toi dans quelque maison religieuse. Il nous faut, par une vie sainte, conquérir la couronne d'une vie nouvelle, en retour de celle que nos heures profanes nous ont fait perdre.

LA REINE. Eh quoi ! l'âme de mon Richard est-elle donc énervée et changée comme sa personne ? Bolingbroke a-t-il détrôné ton intelligence ? A-t-il pénétré jusque dans ton cœur ? Avant de mourir, le lion furieux étend sa griffe et déchire la terre, faute d'un autre objet sur lequel il puisse venger sa défaite ; et toi, comme un écolier timide, tu te laisses châtier sans mot dire, tu baises la verge qui te frappe, tu lèches la main de

ton bourreau avec une basse humilité, toi qui es un lion, toi, le roi des animaux.

RICHARD. J'étais en effet le roi des animaux. Si j'avais eu des hommes, et non des bêtes féroces, pour sujets, heureux, je règnerais encore. Ma bien-aimée, jadis reine, prépare-toi à partir pour la France : suppose que j'ai cessé de vivre, et qu'en ce moment, à mon lit de mort, tu prends congé de moi pour la dernière fois. Dans les longues soirées de l'hiver, lorsque, assise au coin du feu, tu entendras raconter l'histoire de malheurs arrivés au temps jadis, avant de quitter ces bonnes gens, et pour prendre ta revanche avec eux, conte-leur ma chute lamentable, et renvoie à leur lit tes auditeurs fondant en larmes. Il n'y aura pas jusqu'aux tisons insensibles qui ne soient émus de ton récit, et qui ne pleurent, au point d'éteindre le feu, le sort d'un roi légitime injustement détrôné.

Arrivent LE DUC DE NORTHUMBERLAND et sa Suite.

NORTUMBERLAND. Mylord, Bolingbroke a changé d'idée. Ce n'est pas à la tour, mais au château de Pomfret, qu'il faut vous rendre. — Et vous, madame, j'ai aussi des ordres relativement à vous. Il vous faut, sans délai, partir pour la France.

RICHARD. Northumberland, instrument de l'ambitieux Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône, le temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où le crime, venu à maturité, se résoudra en corruption. Bien qu'il partage le royaume en deux, et t'en donne la moitié, lui ayant procuré le tout, tu te croiras trop peu récompensé ; et lui, de son côté, il pensera que toi qui sais comment il faut s'y prendre pour mettre sur le trône un usurpateur, tu trouveras bien moyen, à la première occasion, de le précipiter de son trône usurpé. L'amitié qui unit deux méchants se convertit en crainte, cette crainte en haine, et la haine conduit l'un ou tous les deux ensemble à d'inévitables périls et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND. Que mon crime retombe sur ma tête, et n'en parlons plus. Faites-vous vos adieux, et séparez-vous ; il le faut à l'instant.

RICHARD. On nous impose un double divorce. Méchants, vous brisez deux liens sacrés : celui qui existait entre ma couronne et moi, celui qui m'unissait à ma femme.—(*A la Reine.*) Un baiser scella notre union, qu'un baiser la détruise. — Sépare-nous, Northumberland; moi, pour aller vers le climat maladif et glacé du nord; ma femme, vers la France, d'où elle

était venue brillante et parée comme mai, ce mois embaumé, et où on la renvoie comme la Toussaint, où le jour luit à peine.

LA REINE. Devons-nous donc nous quitter? Faut-il que nous nous séparions?

RICHARD. Il faut que j'arrache ma main à ta main, mon cœur à ton cœur.

LA REINE. Bannissez-nous tous deux, et laissez partir le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND. Ce serait bienveillant, mais fort impolitique.

LA REINE. Partout où il ira qu'on me permette de le suivre.

RICHARD. En pleurant ensemble, nos deux douleurs n'en feraient qu'une. Pleure sur moi en France; ici, je pleurerai sur toi. Mieux vaut être loin l'un de l'autre que d'être près, mais séparés. Va, mesure ton chemin par tes soupirs, je mesurerai le mien par mes gémissements.

LA REINE. Ayant le chemin le plus long, j'aurai plus longtemps à gémir.

RICHARD. Si mon chemin est court, à chaque pas je gémirai deux fois, et ma douleur allongera la route. Allons, soyons brefs dans la cour que nous faisons à la douleur; une fois qu'on l'a épousée, l'affliction n'a plus de fin. Qu'un baiser close nos bouches par un muet adieu. Je te donne mon cœur, et je prends le tien en retour.

Ils s'embrassent.

LA REINE. Rends-moi le mien; ce serait mal à moi de me charger de garder ton cœur et de le faire mourir. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Maintenant que j'ai repris le mien, adieu; je vais m'efforcer de le tuer avec un soupir.

RICHARD. Nous encourageons l'affliction par ces délais insensés. Encore une fois, adieu; que ma douleur te dise le reste.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais d'York.

Entrent YORK et LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Mylord, vous m'avez promis d'achever le récit de l'entrée de vos deux cousins dans Londres, ce récit que vous aviez commencé, et que vos pleurs vous ont forcé d'interrompre.

YORK. Où en étais-je?

LA DUCHESSE. A ce douloureux moment, mylord, où du haut des fenêtres, des mains insolentes jetaient de la poussière et des immondices sur la tête du roi Richard.

YORK. Comme je vous le disais, le duc, le superbe Bolingbroke, monté sur un coursier ardent et fougueux qui semblait savoir quel maître ambitieux il portait, — s'avançait à pas lents et majestueux pendant que toutes les voix criaient : — « Dieu te garde, Bolingbroke! » On eût dit que les fenêtres parlaient, tant était pressée la foule des visages jeunes et vieux qui dardaient leurs avides et ardents regards sur le visage de Bolingbroke; on eût dit que toutes les murailles, chargées de personnages comme une tapisserie, criaient à la fois : « Dieu te conserve! sois le bienvenu, Bolingbroke! » et lui, saluant à droite et à gauche, la tête découverte qu'il inclinait plus bas que le cou de son orgueilleux coursier, il leur répétait : « Je vous remercie, mes compatriotes, » et ce disant, il continuait sa marche.

LA DUCHESSE. Hélas! et le malheureux Richard, quelle était alors son attitude?

YORK. De même qu'au théâtre lorsqu'un acteur favori vient de quitter la scène, les spectateurs ne portent sur celui qui lui succède que des regards distraits et trouvent son babil insipide; de même, et avec plus de mépris encore, les yeux du peuple s'arrêtaient sur Richard. Nul ne lui criait : « Dieu vous garde! » Nulle bouche joyeuse n'accueillait son retour; mais la poussière tombait sur sa tête sacrée, et lui la secouait avec une douleur si résignée! sur son visage luttaient les pleurs et le sourire, témoignages de sa douleur et de sa patience.—Ah! si Dieu, pour quelque grand dessein, n'avait endurci le cœur des hommes, ils n'eussent pu rester insensibles, et les cœurs les plus barbares se fussent ouverts à la pitié. Mais dans ces événements, la main du ciel est visible; soumettons-nous avec calme à sa volonté suprême. Nous sommes maintenant les sujets de Bolingbroke; il a reçu nos serments, et je me dévoue pour jamais à son autorité et à sa gloire.

Entre AUMALE.

LA DUCHESSE. Voici mon fils Aumale.

YORK. Il était Aumale autrefois; mais son attachement à

Richard lui a fait perdre ce titre [1]. Il faut désormais, madame, que vous l'appeliez Rutland. Je me suis, devant le parlement, rendu caution de sa fidélité et de son féal et inaltérable dévouement au nouveau roi.

LA DUCHESSE. Soyez le bienvenu, mon fils. Où sont maintenant les violettes qui émaillent le verdoyant giron du printemps qui vient d'éclore?

AUMALE. Madame, je l'ignore, et ne m'en inquiète guère. Dieu sait que je n'ambitionne pas le moins du monde l'honneur d'en faire partie.

YORK. Conduis-toi avec prudence dans cette saison nouvelle, si tu ne veux être moissonné avant d'avoir mûri. Quelles nouvelles d'Oxford? Les joutes et les fêtes continuent-elles?

AUMALE. Oui, mylord, autant que je sache.

YORK. Tu y seras sans doute.

AUMALE. A moins que Dieu ne s'y oppose, c'est mon intention.

YORK. Quel est ce papier caché dans ton sein? Eh quoi! tu pâlis? Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE. Mylord, ce n'est rien.

YORK. Dès lors, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je le voie. Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE. Je supplie votre altesse de m'excuser; c'est une affaire de peu d'importance; j'ai des motifs pour la tenir secrète.

YORK. Et moi, monsieur, j'ai des motifs pour désirer la connaître. Je crains, je crains, —

LA DUCHESSE. Que craignez-vous? c'est un billet qu'il aura souscrit, pour paraître dans les joutes en costume élégant.

YORK. Un billet souscrit par lui-même à son profit, n'est-ce pas? Comment aurait-il sur lui un billet souscrit au profit d'un autre? Ma femme, vous êtes une sotte. — Mon fils, je veux voir cet écrit.

AUMALE. Excusez-moi, je vous prie; je ne puis vous le montrer.

YORK. Je le veux; laisse-moi le voir, te dis-je. *Il lui ar-*

[1] Les ducs d'*Aumale*, de Surrey et d'Exeter, furent, par une loi émanée du premier parlement rassemblé sous Henri IV, privés de leurs duchés; mais on leur permit de conserver les titres de comtes de *Rutland*, de Kent, et d'Huntington.

rache le papier et en lit le contenu.) Trahison! abominable trahison! — Scélérat! traître! misérable!

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il, mylord?

YORK. Holà! quelqu'un!

Entre un Domestique.

YORK, *continuant.* Qu'on selle mon cheval! Miséricorde divine! quelle trahison est-ce là!

LA DUCHESSE. De quoi s'agit-il, mylord?

YORK. Qu'on me donne mes bottes! qu'on selle mon cheval! — Sur mon honneur, sur ma vie, sur ma parole, je veux dénoncer le scélérat.

Le Domestique sort.

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il?

YORK. Taisez-vous, femme insensée.

LA DUCHESSE. Je ne veux pas me taire. — De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMALE. Soyez tranquille, ma bonne mère; il n'y va que de ma vie.

LA DUCHESSE. Il y va de ta vie!

Rentre le Domestique, apportant les bottes d'York.

YORK. Donne-moi mes bottes; je vais trouver le roi.

LA DUCHESSE, *montrant le Domestique.* Frappe-le, Aumale. — Mon pauvre enfant, tu es tout interdit. — (*Au Domestique.*) Sors d'ici, scélérat; ne reparais plus devant moi.

YORK. Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE. York, que veux-tu faire? Pourquoi ne pas tenir cachée la faute de ton enfant? Avons-nous d'autres fils que celui-là? pouvons-nous espérer d'en avoir d'autres? L'âge n'a-t-il pas tari ma fécondité? Veux-tu enlever à ma vieillesse mon fils unique et me dépouiller de l'heureux titre de mère? Ne te ressemble-t-il pas? n'est-il pas à toi?

YORK. Femme extravagante, veux-tu tenir secrète cette conspiration ténébreuse? Ils sont douze qui se sont mutuellement engagés au pied des autels, et par leur signature, à tuer le roi à Oxford.

LA DUCHESSE. Il n'en fera rien; nous le garderons ici; dès lors, il n'est pour rien dans ce complot.

YORK. Arrière, femme insensée! fût-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais.

LA DUCHESSE. S'il t'avait coûté les mêmes douleurs qu'à moi, tu serais moins inflexible. Mais maintenant je lis dans ta pensée. Tu as des doutes sur ma fidélité conjugale; tu le soupçonnes d'être un bâtard, et non ton fils. Mon cher York, mon époux bien-aimé, bannis de telles pensées. Jamais fils ne ressembla plus à son père; il n'a rien de moi ni de ma famille, et cependant je l'aime.

YORK. Laissez-moi passer, femme entêtée.

Il sort.

LA DUCHESSE. Aumale, suis-le; monte son cheval; pars à franc étrier; arrive avant lui auprès du roi; implore ton pardon avant qu'il t'accuse; je te suivrai de près. Toute vieille que je suis, j'ai la certitude d'égaler York en célérité. Je me jetterai à genoux, et ne me relèverai pas que Bolingbroke ne t'ait pardonné. Allons, pars.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Windsor. — Une salle du château.

Entrent BOLINGBROKE, revêtu des insignes de la royauté, PERCY, et d'autres lords.

BOLINGBROKE. Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon mauvais sujet de fils? Voilà trois mois entier que je ne l'ai vu. Si j'ai un tourment au monde, c'est lui. Qu'on fasse des perquisitions à Londres; qu'on fouille les tavernes; c'est là, dit-on, qu'il hante d'habitude, avec des compagnons sans mœurs et sans frein, de ces gens qui se tiennent dans les rues étroites, battent le guet et dévalisent les passants; et lui, jeune homme efféminé et libertin, il se fait un point d'honneur de soutenir cette bande de débauchés.

PERCY. Mylord, j'ai vu le prince il y a deux jours et lui ai parlé des tournois qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE. Et qu'a dit le galant?

PERCY. Il m'a répondu qu'il irait dans un mauvais lieu ramasser le gant de quelque prostituée dont il se ferait un gage, et qu'armé de ce talisman, il se faisait fort de désarçonner le plus vaillant jouteur.

BOLINGBROKE. Aussi effronté que dissolu; toutefois à travers ses vices j'entrevois quelques étincelles d'un avenir meilleur qu'un âge plus mûr développera peut-être. Mais qui vient ici?

Entre AUMALE à pas précipités.

AUMALE. Où est le roi?

BOLINGBROKE. Mon cousin, que signifient ce désordre et ces yeux égarés?

AUMALE. Dieu garde votre majesté! je la supplie de m'accorder un moment d'entretien particulier.

BOLINGBROKE. Retirez-vous, et laissez-nous seuls.

Percy et les Lords sortent.

BOLINGBROKE, *continuant.* Que me veut maintenant mon cousin?

AUMALE, *mettant un genou en terre.* Je veux que mes genoux prennent racine en terre, que ma langue soit clouée à mon palais, si je me relève ou parle avant que vous m'ayez pardonné.

BOLINGBROKE. La faute est-elle commise, ou n'est-elle qu'en projet? Dans ce dernier cas, quelque odieuse qu'elle puisse être, pour obtenir ton affection dans l'avenir, je te pardonne.

AUMALE. Permettez alors que je ferme la porte à clef, afin que nul ne vienne nous interrompre jusqu'à ce que je vous aie tout révélé.

BOLINGBROKE. Comme tu voudras.

Aumale ferme la porte à clef.

YORK, *de l'extérieur.* Sire, soyez sur vos gardes; veillez sur vous, vous avez un traître avec vous.

BOLINGBROKE, *mettant l'épée à la main.* Scélérat, je vais m'assurer de toi.

AUMALE. Retenez votre main vengeresse, vous n'avez rien à craindre.

YORK, *de l'extérieur.* Ouvrez la porte, roi insensé et trop confiant! Faut-il que, par dévouement, je vous fasse entendre en face un langage coupable? Ouvrez la porte, où je la brise.

Bolingbroke ouvre la porte.

Entre YORK.

BOLINGBROKE. Qu'y a-t-il, mon oncle? Parlez; reprenez haleine; dites-moi où est le péril, afin que je me prépare à le repousser.

YORK. Lisez cet écrit, et vous connaîtrez la trahison que la précipitation que j'ai mise à venir m'empêche de vous expliquer.

AUMALE. Rappelez-vous, en lisant, la promesse que vous m'avez faite. Je me repens; ne lisez point mon nom sur ce papier; mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK. Il l'était, scélérat, avant qu'elle eût apposé ta signature. Roi, j'ai surpris ce papier dans le sein du traître, et l'en ai arraché. Son repentir est fils de la crainte et non de l'affection. Oubliez toute pitié pour lui, de peur que la pitié ne soit un serpent qui vous percera le cœur.

BOLINGBROKE. O admirable, infernal et audacieux complot! ô loyal père d'un fils perfide! Source pure, immaculée, limpide, d'où est sorti ce ruisseau dont l'onde s'est souillée dans les lieux infects qu'elle a parcourus! Le bien dont tu débordes se convertit en mal; mais l'abondance de tes mérites excusera cette mortelle tache dans ton coupable fils.

YORK. De cette manière, ma vertu sera complice de ses vices, mon honneur fera les frais de son infamie, comme ces enfants prodigues qui gaspillent l'or d'un père économe. Mon honneur ne peut vivre que par la mort de son déshonneur, sinon sa honte rejaillit sur ma vie. Le laisser vivre, c'est me tuer; en épargnant ses jours, c'est le traître qui vit, c'est le sujet fidèle qu'on met à mort.

LA DUCHESSE, *de l'extérieur*. Holà! sire, au nom du ciel, ouvrez-moi.

BOLINGBROKE. Quelle est la voix perçante qui fait entendre ces supplications et ces cris?

LA DUCHESSE. C'est une femme, c'est votre tante, grand roi; c'est moi. Parlez-moi; ayez pitié de moi, ouvrez la porte; j'ai une grâce à vous demander, moi qui n'en demandai jamais.

BOLINGBROKE. Voilà la scène qui change; de sérieuse elle devient bouffonne. Nous allons jouer « la Mendiante et le Roi[1]. » Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère; je sais qu'elle vient intercéder pour votre odieux forfait.

YORK. Si vous pardonnez à la prière de qui que ce soit, je souhaite que cette indulgence enfante de nouveaux crimes. (*Montrant son fils.*) Ce membre gangrené une fois coupé, le reste sera sain; si, au contraire, on le laisse, il infectera le reste.

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. O roi! ne croyez pas cet homme au cœur

[1] Allusion à une vieille ballade du temps, alors fort en vogue.

dur; celui qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK. Femme insensée, que faites-vous ici? votre mamelle épuisée veut-elle de nouveau nourrir un traître?

LA DUCHESSE. Mon cher York, calmez-vous. — (*Au Roi.*) Sire, veuillez m'entendre.

Elle met un genou en terre.

BOLINGBROKE. Relevez-vous, ma chère tante.

LA DUCHESSE. Pas encore, je vous en conjure. Je veux à jamais rester agenouillée; je veux ne jamais voir le jour que voient les heureux, jusqu'à ce que vous m'ayez donné le bonheur, jusqu'à ce que vous m'ayez ordonné d'être heureuse en pardonnant à Rutland, mon fils coupable.

AUMALE, *mettant un genou en terre.* Je joins mes prières à celles de ma mère.

YORK, *s'agenouillant à son tour.* J'oppose mes prières aux leurs. Puissiez-vous ne jamais prospérer, si vous accordez la grâce qu'ils vous demandent!

LA DUCHESSE. Croyez-vous qu'il parle sérieusement? regardez sa figure: ses yeux ne versent point de larmes; ses prières sont feintes; ses paroles ne sont qu'un vain son qu'articule sa bouche; les nôtres viennent du cœur; il prie facilement, et souhaite de ne pas être exaucé; en nous, c'est le cœur, l'âme, tout notre être qui prie. Ses genoux, je le sais, ne demanderaient pas mieux que de se relever; les nôtres resteront à la même place jusqu'à ce qu'ils y aient pris racine. Ses prières sont pleines d'une menteuse hypocrisie, les nôtres pleines d'ardeur et empreintes d'une profonde vérité. Nos prières étouffent les siennes; qu'elles obtiennent donc cette miséricorde à laquelle ont droit les prières sincères.

BOLINGBROKE. Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE. Ne me dites pas de me relever; pardonnez d'abord; vous ordonnerez ensuite que je me relève. Si j'étais votre nourrice, chargée de vous enseigner à parler, *je pardonne* serait le premier mot que vous prononceriez. Roi, dites, *je pardonne.* Que la pitié vous enseigne à le dire. Le mot est court, mais moins court encore qu'il n'est doux: il n'en est pas de mieux placé dans la bouche des rois.

YORK. Répondez en français, sire; dites *pardonnez-moi* [1].

LA DUCHESSE, *à York.* Voulez-vous donc, époux chagrin

[1] Ces mots dans le texte, sont en français.

époux au cœur dur, détruire le pardon par le mot qui l'exprime? voulez-vous mettre le mot en contradiction avec la chose? — (*A Bolingbroke.*) Prononcez le pardon dans la langue de notre pays; nous n'entendons rien au jargon de France. Vos yeux commencent à parler; que votre bouche leur serve d'interprète; que votre oreille porte à votre cœur compatissant nos plaintes et nos prières, afin que la pitié vous engage à nous pardonner.

BOLINGBROKE. Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE. Je ne demande pas à me relever. La grâce que je vous demande est de pardonner.

BOLINGBROKE. Je lui pardonne comme Dieu me pardonnera.

LA DUCHESSE. O heureuse victoire accordée à mes supplications! et toutefois je ne suis pas encore rassurée; répétez-le encore. L'assurance du pardon deux fois renouvelée ne constitue pas deux pardons; la seconde confirme la première.

BOLINGBROKE. Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE. Vous êtes un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE. Quant à notre loyal beau-frère[1] et à l'abbé de Westminster, ainsi qu'au reste de cette bande de conspirateurs, la destruction les poursuivra sans relâche. Mon oncle, donnez des ordres pour que des troupes soient envoyées à Oxford, ou en tout autre lieu visité par ces traîtres. Ils ne respireront pas longtemps l'air de ce monde, je le jure; si je puis les découvrir, je mettrai la main sur eux. Adieu, mon oncle, — et vous aussi, mon cousin; votre mère a efficacement intercédé pour vous; soyez-moi fidèle.

LA DUCHESSE. Venez, mon pécheur de fils; je prie Dieu qu'il fasse de vous un homme nouveau.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Entrent EXTON et UN DOMESTIQUE.

EXTON. N'as-tu pas remarqué les paroles prononcées par le roi? « Ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de cette crainte vivante? » N'est-ce pas cela qu'il a dit?

LE DOMESTIQUE. Ce sont ses propres paroles.

EXTON. « Ne trouverai-je pas un ami? » a-t-il dit; il l'a ré-

[1] Jean, duc d'Exeter et comte d'Huntington, frère de Richard II, et qui avait épousé lady Elisabeth, sœur de Henri Bolingbroke.

pété deux fois; deux fois il a appuyé sur ces paroles ; n'est-il pas vrai ?

LE DOMESTIQUE. C'est vrai.

EXTON. Et en même temps, il me regardait d'une manière significative, comme s'il eût voulu dire : — Je voudrais que tu fusses l'homme disposé à affranchir mon cœur de cette terreur importune, c'est-à-dire du roi qui est à Pomfret. Allons, viens ; je suis l'ami du roi, et je le délivrerai de son ennemi.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Pomfret. — Le donjon du château.

Entre LE ROI RICHARD.

RICHARD. Voilà quelque temps que je cherche comment on pourrait comparer cette prison que j'habite avec le monde ; mais c'est impossible, car le monde est peuplé, et ici il n'y a d'autre créature que moi. — Cependant, je vais essayer. Mon âme est l'épouse de mon esprit; mon esprit est le père, et à eux deux ils procréent une génération de pensées fécondes à leur tour; et ces pensées peupleront ce monde en miniature de fantaisies capricieuses comme les habitants du monde véritable; car il n'est point de pensée qui donne une satisfaction sans mélange; les meilleures, celles qui s'occupent de choses divines, sont mêlées de scrupules, et opposent un texte saint à un autre. Ainsi, par exemple, à ces paroles : « Laissez approcher les petits enfants, » elles opposent celles-ci : « Il est aussi difficile d'entrer dans le royaume des cieux qu'il l'est pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Les pensées ambitieuses méditent des projets inexécutables; comme si je voulais, avec ces faibles ongles, me creuser un passage à travers les flancs de pierre de ce monde si dur, les murs de ma misérable prison; et voyant leur impuissance, elles meurent dans leur orgueil. Les pensées qui ont le bonheur pour but cherchent à se faire illusion, en faisant dire à l'homme qu'il n'est pas le premier esclave de la fortune, et ne sera pas le dernier; comme ces mendiants insensés qui, assis dans les ceps, consolent leur honte en se disant que beaucoup y ont été, et que beaucoup y seront après eux; et dans cette pensée ils trouvent une sorte de contentement en rejetant le poids de leur infortune sur ceux qui l'ont supportée avant eux. C'est ainsi qu'à moi seul je joue plusieurs rôles, et jamais le rôle d'un homme

content. Quelquefois je suis roi; puis la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et je deviens mendiant; mais alors la dure indigence me persuade que j'étais mieux quand j'étais roi; et je redeviens roi; puis, venant à songer que je suis détrôné par Bolingbroke, en un clin d'œil je ne suis plus rien. Mais quoi que je puisse être, ni moi, ni aucun homme qui n'est qu'homme, ne saurait être satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le repos, en n'étant plus rien. (*On entend les sons d'une musique lointaine.*) — Quelle est cette musique que j'entends? — Ha! ha! observez la mesure. — Combien désagréable est la douce musique, quand l'accord est rompu et que la mesure n'est pas observée! il en est de même de l'harmonie de la vie humaine. Maintenant j'ai l'oreille difficile; une dissonnance la blesse. Mais le désordre qui troublait l'harmonie de mon gouvernement m'a trouvé insensible. J'ai abusé du Temps, et maintenant le Temps abuse de moi; il a fait de moi son horloge; mes pensées sont les secondes marquées par mes soupirs qui remplacent les vibrations du balancier; mes yeux sont le cadran où mon doigt, tenant lieu d'aiguille, marque le progrès des minutes par le nombre des larmes qu'il essuie à mesure qu'elles se succèdent; les sons qui annoncent l'heure, ce sont les gémissements qui frappent avec bruit les parois de mon cœur, cette cloche sonore. Ainsi mes soupirs, mes pleurs et mes gémissements, indiquent les secondes, les minutes et les heures. — Mais le temps vole pour Bolingbroke dans son orgueilleuse prospérité, pendant qu'automate insensé je m'amuse ici à en mesurer les heures[1]. — Cette musique m'irrite; quelle cesse de se faire entendre : si parfois la musique a rappelé des insensés à la raison, elle fait en moi un effet tout contraire; elle prive un homme sensé de l'usage de sa raison. Néanmoins, béni soit celui qui me fait entendre ces accords; c'est un témoignage d'affection; et dans ces temps de haine, l'affection pour Richard est chose aussi étrange qu'un bijou passé de mode.

Entre UN GROOM.

LE GROOM. Salut, royal prince!

RICHARD. Merci, noble pair. Le meilleur marché d'entre nous est dix deniers trop cher. Qui es-tu? et comment as-tu fait pour venir ici, où nul homme ne pénètre, à l'exception du

[1] Il existe encore dans plusieurs églises du moyen âge des cadrans où l'heure est sonnée par un automate.

grossier manant qui m'apporte ma nourriture, pour prolonger une vie de douleur?

LE GROOM. Sire, j'étais un pauvre groom attaché au service de vos écuries du temps que vous étiez roi; passant par ici pour me rendre à York, j'ai, non sans peine, obtenu la permission de revoir les traits de mon roi, de mon ancien maître. Oh! combien j'avais le cœur gros quand j'ai vu passer dans les rues de Londres le cortége du couronnement; quand j'ai vu Bolingbroke monté sur votre beau cheval barbe, celui-là même que vous aviez tant de fois monté, celui que j'avais dressé avec tant de soin!

RICHARD. Il montait mon cheval barbe! Dis-moi, mon ami, comment se gouvernait-il sous lui?

LE GROOM. Avec tant de fierté, qu'on eût dit qu'il dédaignait la terre.

RICHARD. Il était donc bien fier de porter Bolingbroke. Ce cheval a mangé du pain dans ma main royale. Il était tout orgueilleux de se sentir caresser par elle. N'aurait-il pas dû broncher? n'aurait-il pas dû s'abattre, puisque tôt où tard doit venir la chute de l'orgueil, et rompre le cou, à l'orgueilleux qui avait usurpé sur lui la place de son maître? Je te demande pardon, mon cheval! pourquoi te blâmerais-je? n'as-tu pas été créé pour obéir à l'homme et le porter? Moi, je n'étais pas né cheval; et cependant je porte mon fardeau comme une bête de somme, pressé par le fouet et l'aiguillon de l'impatient Bolingbroke.

Entre LE GEOLIER, avec un plat.

LE GEOLIER, *au Groom*. Camarade, sortez, vous ne pouvez rester ici plus longtemps.

RICHARD. Si tu m'aimes, il est temps que tu te retires.

LE GROOM. Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur vous le dit.

Il sort.

LE GEOLIER, *posant le plat sur une table devant Richard.* Mylord, vous plairait-il de manger?

RICHARD. Goûte d'abord, comme c'est ton devoir.

LE GEOLIER. Mylord, je n'ose; sir Pierre d'Exton, qui vient d'arriver de la part du roi, me commande le contraire.

RICHARD. Que le diable emporte Henri de Lancastre et toi! Ma patience est usée, et j'en suis las.

Il bat le geôlier.

LE GEOLIER. Au secours! au secours! au secours!

Entrent EXTON et plusieurs Domestiques armés.

RICHARD. Quoi donc! la mort veut-elle m'attaquer à force ouverte? Scélérat, ta main me fournit l'instrument de ton trépas. (*Il arrache à un domestique son arme, et le tue.*)— Toi, va remplir aux enfers une autre place. (*Il en tue un second; puis Exton le frappe et le renverse.*) Elle brûlera dans un feu inextinguible, la main qui a frappé ma personne. Exton, ta main féroce a souillé cette terre du sang de son roi. — Monte, monte, mon âme; ton séjour est là-haut, pendant que ma chair grossière s'affaisse pour mourir.

Il meurt.

EXTON. Aussi plein de valeur que de sang royal! j'ai tari la source de l'une et de l'autre. Oh! plût au ciel que ce fût un acte méritoire! Le démon, qui me disait que je faisais bien, me dit maintenant que cette action est inscrite sur les registres de l'enfer. Je vais porter ce roi mort au roi vivant. — (*A ses gens.*) Vous, emportez ces cadavres, et qu'on leur donne ici la sépulture.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Windsor. — Une salle du château.

Fanfare. Entrent BOLINGBROKE et sa Suite; YORK et plusieurs Seigneurs.

BOLINGBROKE. York, mon cher oncle, les dernières nouvelles qui nous sont parvenues portent que les rebelles ont livré aux flammes notre ville de Cicester, dans le Glostershire; mais s'ils ont été pris ou tués, c'est ce qu'on ne dit point.

Entre NORTHUMBERLAND.

BOLINGBROKE, *continuant.* Soyez le bienvenu, mylord; quelles nouvelles?

NORTHUMBERLAND. Permettez-moi d'abord de vous offrir mes vœux pour la prospérité de votre règne. J'ajouterai que j'ai envoyé à Londres les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. (*Lui remettant un papier.*) Vous trouverez dans cet écrit le détail de leur arrestation.

BOLINGBROKE. Je suis reconnaissant de tes services, mon cher Percy, et je récompenserai dignement ton mérite.

Entre FITZWATER.

FITZWATER. Sire, j'ai envoyé d'Oxford à Londres les têtes de Brocas et de sir Bennet Seely, deux des conspirateurs qui voulaient vous assassiner à Oxford.

BOLINGBROKE. Tes services, Fitzwater, ne seront pas oubliés : ton mérite est grand, je le sais.

Entre PERCY, suivi de L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

PERCY. Le principal conspirateur, l'abbé de Westminster, accablé de remords et consumé d'une noire mélancolie, a légué son corps à la tombe ; mais Carlisle est vivant, et je vous l'amène pour qu'il entende son arrêt de votre royale bouche, et subisse le châtiment dû à son orgueil.

BOLINGBROKE. Carlisle, voici ton arrêt : — Choisis quelque pieuse retraite, en outre de celles que tu possèdes, et vas y passer le reste de tes jours. Pourvu que tu vives en paix, tu mourras sans être inquiété ; car, bien que tu te sois toujours montré mon ennemi, j'ai vu briller en toi de glorieuses étincelles d'honneur.

Entrent EXTON, suivi de Domestiques qui portent un cercueil.

EXTON. Grand roi, dans ce cercueil je vous présente enseveli l'objet de vos craintes ; là est étendu sans vie, immolé par moi, le plus grand, le plus puissant de vos ennemis, Richard de Bordeaux.

BOLINGBROKE. Exton, je ne te remercie pas ; ta main fatale a commis un acte dont la honte planera sur ma tête et sur cette terre illustre.

EXTON. Sire, c'est d'après le désir par vous-même exprimé que j'ai agi.

BOLINGBROKE. Ceux qui ont besoin du poison n'aiment pas pour cela le poison ; et je ne t'aime pas non plus. Vivant, je souhaitais sa mort ; assassiné, je l'aime, et hais le meurtrier. Je te laisse pour salaire les remords de ta conscience ; mais tu n'obtiendras de moi ni parole bienveillante ni royales faveurs. Va, comme Caïn, errer dans les ténèbres de la nuit, et ne montre jamais ton visage à la clarté du jour et des flambeaux. — Mylords, je vous le proteste, mon âme est profondément affligée que le sang ait arrosé ma grandeur naissante ; venez gémir avec moi sur un malheur que je déplore, et arborons incontinent les insignes du deuil. Je veux faire un voyage en Terre-Sainte, pour purifier de ce sang mes mains coupables. — Suivez-moi d'un pas lugubre et lent ; partagez ici mon deuil en pleurant avec moi cette mort prématurée.

FIN DE RICHARD II.

HENRI IV,

Ire PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI IV.
HENRI, prince de Galles, } fils du roi.
LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, } fils du roi.
LE COMTE DE WESTMORELAND, seigneur dévoué à la cause du roi.
SIR WALTER BLUNT, seigneur dévoué à la cause du roi.
THOMAS PERCY, comte de Worcester.
HENRI PERCY, comte de Northumberland.
HENRI PERCY, surnommé Hotspur[1], son fils.
EDMOND MORTIMER, comte de la Marche.
SCROOP, archevêque d'York.
ARCHIBALD, comte de Douglas.
OWEN GLENDOWER.
SIR RICHARD VERNON.
SIR JOHN FALSTAFF.
SIR MICHEL, ami de l'archevêque d'York.
POINS.
GADSHILL.
PETO.
BARDOLPHE.
LADY PERCY, femme d'Hotspur, et sœur de Mortimer.
LADY MORTIMER, fille de Glendower, et femme de Mortimer.
MADAME VABONTRAIN, hôtesse d'une taverne dans East-Cheap, rue de Londres.
Lords, Officiers, un Shériff, un Cabaretier, un Valet d'hôtellerie, Garçons de cabaret, deux Voituriers, Voyageurs, Domestiques, Messagers, etc.

La scène est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, WESTMORELAND, SIR WALTER BLUNT et d'autres Seigneurs.

LE ROI HENRI. Après les secousses que nous avons éprouvées, dévorés de soucis que nous sommes, laissons un moment respirer la paix effrayée ; reprenons haleine pour entreprendre ensuite de nouvelles guerres sur de lointains rivages. Cette terre altérée ne s'abreuvera plus du sang de ses enfants ; le glaive des combats ne labourera plus ses champs, et ses fleurs ne seront plus brisées sous les pieds des coursiers ennemis. Ces bataillons rivaux, formés du même sang, enfants d'une mère commune, qui, pareils aux météores d'un ciel troublé,

[1] Littéralement *chaud éperon*, qu'on peut traduire par *tête chaude*.

s'entrechoquant l'un l'autre, se livraient aux fureurs d'une guerre intestine, confondus désormais dans les mêmes rangs, marcheront sous la même bannière. On ne verra plus combattre, opposés l'un à l'autre, alliés contre alliés, parents contre parents. Le glaive de la guerre, pareil à un poignard mal remis dans le fourreau, ne blessera plus son maître. Maintenant, amis, songeons à porter nos armes jusqu'au sépulcre du Christ; soldat enrôlé sous le saint étendard de sa croix, nous avons juré de combattre pour lui. Sous peu nous lèverons à cet effet une armée anglaise. Les Anglais ont été formés dans le sein de leurs mères pour chasser les païens des plaines saintes, foulées par ces pieds divins qui, pour notre salut, furent, il y a quatorze cents ans, cloués sur la croix douloureuse. Mais il y a un an que cette résolution est prise, et il est inutile de vous dire que nous l'exécuterons. C'est dans un autre but que nous sommes maintenant réunis. — Westmoreland, cher cousin, apprenez-moi ce qui a été décidé hier dans notre conseil, pour hâter une expédition si chère.

WESTMORELAND. Sire, le conseil s'est activement occupé de cette question, et hier encore plusieurs états de dépenses ont été arrêtés; lorsque au beau milieu de la délibération est arrivé du pays de Galles un courrier porteur de fâcheuses nouvelles. La pire de toutes, — c'est que le noble Mortimer, ayant mené les bataillons de l'Herefordshire combattre les troupes irrégulières du sauvage Glendower, est tombé au pouvoir de ce Gallois terrible. Mille de ses soldats ont été massacrés, et sur leurs cadavres les femmes ont exercé des mutilations si indignes et si honteuses, qu'on ne saurait les répéter sans rougir.

LE ROI HENRI. Ainsi la nouvelle de cet échec a fait ajourner notre expédition pour la terre sainte?

WESTMORELAND. Oui, sire, cette nouvelle jointe à d'autres: car il en est arrivé du nord de plus fâcheuses encore. Le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, le jeune Henri Percy, et le brave Archibald, ce guerrier éprouvé, cet intrépide Écossais, se sont livrés à Holmédon un combat sanglant et acharné, autant qu'on en a pu juger par les décharges de leur artillerie; car celui qui en a apporté la nouvelle était monté à cheval au moment le plus chaud du combat, sans savoir quelle en serait l'issue.

LE ROI HENRI. Voici un de mes amis les plus chers et les plus dévoués, sir Walter Blunt, qui vient d'arriver, et dont le cheval porte encore l'empreinte des différents sols qu'il a par-

courus d'Holmédon jusqu'ici; les nouvelles qu'il nous apporte sont des plus satisfaisantes. Le comte de Douglas est battu. Sir Walter a vu sur les plaines d'Holmédon dix mille Ecossais courageux et vingt-deux chevaliers baignés dans leur sang. Hotspur a fait prisonnier Mordake, comte de Fife, le fils aîné du vaincu Douglas; ainsi que les comtes d'Athol, de Murray, d'Angus et de Menteith. N'est-ce pas là un glorieux butin, une vaillante conquête? N'est-il pas vrai, cousin?

WESTMORELAND. Effectivement, c'est une conquête dont un prince serait fier.

LE ROI HENRI. Ah! voilà ce qui m'afflige! J'envie à mylord Northumberland le bonheur d'être père d'un fils si accompli, d'un fils dont le nom est célébré par la gloire, le roi des arbres de la forêt, le bien-aimé et l'orgueil de la fortune; tandis que moi, qui entend partout retentir ses louanges, je vois la débauche et le déshonneur souiller le front de mon jeune Henri. Oh! que ne peut-il être prouvé qu'une fée nocturne a changé nos enfants au berceau, a nommé le mien — Percy, — le sien, Plantagenet! Alors j'aurais son Henri, et lui il aurait le mien. — Que vous semble, mon cousin, de l'orgueil de ce jeune Percy? Il prétend garder pour lui les prisonniers qu'il a faits en cette occasion, et me fait dire que je n'en aurai qu'un seul, Mordake, comte de Fife [1].

WESTMORELAND. Je reconnais là les leçons de son oncle Worcester, dont la malveillance se signale contre vous en toute occasion, et qui maintenant suscite contre votre autorité l'amour-propre et la vanité d'un jeune homme.

LE ROI HENRI. Je l'ai mandé ici pour venir rendre compte de sa conduite. Cet incident nous oblige à suspendre nos saints projets sur Jérusalem. Cousin, mercredi prochain, nous tiendrons notre conseil à Windsor; informez-en les lords; mais ravenez promptement nous trouver; car il me reste plus de choses à dire et à faire que ma colère ne me permet de vous en instruire.

WESTMORELAND. Sire, je n'y manquerai pas.

Ils sortent.

[1] D'après les lois de la guerre alors reconnues, quiconque avait fait un prisonnier dont le rachat n'excédait pas dix mille écus, pouvait en disposer, et le mettre en liberté, soit gratuitement, soit moyennant rançon. C'est ainsi que, le comte de Fife excepté, Percy avait un droit exclusif aux prisonniers en question.

SCÈNE II.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent LE PRINCE HENRI et FALSTAFF.

FALSTAFF. Eh bien ! Henri, quelle heure est-il, mon garçon ?

LE PRINCE HENRI. Tu as l'esprit tellement épais, à force de boire du vin vieux, de te déboutonner après souper et de ronfler sur les bancs tous les après-dîners, que tu as oublié de demander ce que tu veux savoir. Que t'importe l'heure qu'il est ? A moins que les heures ne fussent des coupes de vin d'Espagne, les minutes des poulardes, les horloges des langues d'entremetteuses, les cadrans des enseignes de mauvais lieux, et le bienfaisant soleil lui-même une courtisane lascive en taffetas couleur flamme, je ne vois pas pourquoi tu perdrais ton temps à demander l'heure qu'il est.

FALSTAFF. Je suis de ton avis, Henri. Nous autres, preneurs de bourse, nous exerçons à la clarté de la lune et des étoiles, et non à la lumière de Phébus, ce brillant chevalier errant. Et je t'en prie, mon cher, quand tu seras roi, — et puisse longtemps Dieu conserver ta grâce, — je devrais dire majesté, car de grâce, tu n'en auras pas, —

LE PRINCE HENRI. Comment ! pas du tout ?

FALSTAFF. Non, certes; pas même ce qu'il en faudrait pour clore un repas composé d'un œuf à la coque.

LE PRINCE HENRI. Voyons, au fait, au fait.

FALSTAFF. Eh bien donc, mon cher, quand tu seras roi, ne souffre pas que nous autres, les gardes du corps de la nuit, on nous appelle voleurs; non, non, qu'on nous nomme les chasseurs de Diane, les gentilshommes de l'ombre, les mignons de la lune, et qu'on dise de nous que nous nous gouvernons bien, puisque nous sommes, comme la mer, gouvernés par notre noble et chaste maîtresse, la lune; car, au moindre de ses ordres, — nous volons.

LE PRINCE HENRI. Tu dis vrai, j'en conviens. Notre fortune à nous autres, serviteurs de la lune, est, comme la mer, gouvernée par la lune, et a son flux et son reflux. En voici la preuve : une bourse d'or courageusement volée le lundi soir, est dissolument dépensée le mardi matin; obtenue en criant *arrête;* dépensée en criant *apporte* [1]; aujourd'hui marée basse,

[1] Du vin.

c'est-à-dire au pied de l'échelle; demain marée montante, au haut d'une potence.

FALSTAFF. C'est vrai, mon garçon. — N'est-ce pas que mon hôtesse de la taverne est une commère délicieuse?

LE PRINCE HENRI. Comme le miel du mont Hybla. N'est-ce pas qu'un habit de buffle [1] est charmant?

FALSTAFF. Fou que tu es! toujours des jeux des mots et des quolibets? Que diable ai-je de commun avec les habits de buffle?

LE PRINCE HENRI. Et que diantre ai-je de commun avec mon hôtesse de la taverne?

FALSTAFF. Tu l'as bien des fois fait appeler pour régler tes comptes avec elle.

LE PRINCE HENRI. T'ai-je jamais fait appeler pour payer ta part?

FALSTAFF. Je te rends cette justice. Là tu as tout payé.

LE PRINCE HENRI. Là et ailleurs, tant qu'il me restait de l'argent; et quand l'argent manquait, j'usais de mon crédit.

FALSTAFF. Oui; et tu en as tellement usé, que s'il n'était pas présumable que tu es l'héritier présomptif, — Mais dis-moi, mon cher, y aura-t-il des gibets en Angleterre sous ton règne? les hommes de cœur seront-ils menés en laisse par cette vieille radoteuse qu'on nomme la loi? Crois-moi, quand tu seras roi ne pends pas les voleurs.

LE PRINCE HENRI. Non, ce sera toi.

FALSTAFF. Vraiment! ô prodige! Pardieu, je ferai un excellent juge.

LE PRINCE HENRI. Tu juges déjà mal. Je veux dire que tu seras chargé de pendre les voleurs, et feras l'office de bourreau.

FALSTAFF. Fort bien, Henri, fort bien; jusqu'à un certain point, j'aime autant ce métier-là, je t'assure, que celui qui consiste à faire des courbettes aux gens de cour.

LE PRINCE HENRI. Pour obtenir leurs faveurs?

FALSTAFF. Ou leurs garde-robes, dont le bourreau a une ample provision [2]. Par la sangbleu, je suis aussi triste qu'un vieux matou, ou qu'un ours muselé.

[1] Les sergents et recors portaient des vêtements de peau de buffle.

[2] Le poëte anglais joue ici sur les mots *suits*, faveurs, et *suits*, vêtements. La dépouille du condamné revenait de droit au bourreau.

LE PRINCE HENRI. Ou qu'un lion décrépit, ou que le luth d'un amant.

FALSTAFF. Oui, ou que le bourdon d'une musette du Lincolnshire [1].

LE PRINCE HENRI. Que dirais-tu si je te comparais à un lièvre [2] ou à la solitude de Moor-ditch [3].

FALSTAFF. Tu as les comparaisons les plus déplaisantes, et tu es bien le plus taquin, le plus scélérat, le plus charmant jeune prince. — Mais, Henri, je t'en prie, ne m'importune plus de folies et de futilité. Plût à Dieu que toi et moi, on nous enseignât où l'on peut se procurer, à prix d'argent, une bonne renommée! L'autre jour, dans la rue, un vieux lord du conseil m'a sermonné sur votre compte, mon beau sire; je n'ai pas fait attention à ce qu'il disait; et pourtant ses discours étaient fort sensés; mais je n'y ai pas fait la moindre attention. Et pourtant il parlait très-sensément, et dans la rue encore.

LE PRINCE HENRI. Tu as bien fait. Car la sagesse s'égosille à prêcher dans les carrefours, et personne n'y fait attention.

FALSTAFF. Au diable tes maximes; tu serais capable de corrompre un saint. Tu m'as fait bien du mal, Henri. — Que Dieu te le pardonne! — Avant de te reconnaître, Henri, je ne connaissais rien; et maintenant, s'il faut dire la vérité, je ne vaux guère mieux que le commun des pécheurs. Il faut que je renonce à cette vie-là, et je veux y renoncer. Par Dieu, si je ne tiens point parole, dis que je suis un scélérat. Je ne veux pas être damné; tous les fils de roi de la chrétienté ne m'y feraient pas consentir.

LE PRINCE HENRI. Jack [4], où irons-nous demain prendre une bourse?

FALSTAFF. Où tu voudras, mon garçon; j'en suis; si je me dédis, appelle-moi scélérat, et berne-moi.

LE PRINCE HENRI. Je vois en toi une amélioration notable; tu passes de la prière au vol.

Entre POINS, qui s'arrête à quelque distance.

FALSTAFF. Que veux-tu, Henri, c'est ma vocation. Il n'y a

[1] C'est-à-dire d'une grenouille. Le pays de Lincoln est marécageux.

[2] Les anciens Egyptiens dans leurs hiéroglyphes représentaient la tristesse sous la figure d'un lièvre accroupi.

[3] Quartier de Londres, qui n'était alors qu'un vaste espace rempli de marécages.

[4] Diminutif de John.

pas de péché à suivre sa vocation. — Voilà Poins! — nous allons savoir si Gadshill a quelque expédition sur le tapis. Oh! si les hommes ne devaient être sauvés qu'à raison de leur mérite, quel trou dans l'enfer serait assez chand pour lui? Voilà le plus omnipotent coquin qui ait jamais crié *arrête* à un honnête homme.

LE PRINCE HENRI. Bonjour, Édouard.

POINS. Bonjour, mon cher Henri. — (*A Falstaff.*) Que dit monsieur *de la Contrition*[1], que dit sir John Sac-à-vin? Jack, comment le diable et toi vous arrangez-vous au sujet de ton âme, que tu lui as vendue le vendredi saint dernier, pour une coupe de Madère et une cuisse de poulet froid?

LE PRINCE HENRI. Sire John est homme de parole; le diable aura son dû. Sir John n'a jamais fait mentir le proverbe : Il donnera au diable ce qui lui appartient.

POINS. Te voilà donc damné pour avoir tenu parole au diable.

LE PRINCE HENRI. Il aurait été pareillement damné pour avoir trompé le diable.

POINS. Mes enfants, demain matin à quatre heures, trouvez-vous à Gadshill : il y a des pèlerins qui se rendent à Canterbury avec de riches offrandes, et des marchands qui vont à Londres avec des bourses bien garnies. J'ai des masques pour vous tous; vous avez des chevaux : Gadshill couche ce soir à Rochester; j'ai commandé à souper pour demain soir à East-Cheap; nous pouvons mettre à fin cette affaire aussi tranquillement que dans notre lit. Si vous voulez venir, je remplirai vos bourses d'écus; si vous ne voulez pas, restez, et allez vous faire pendre.

FALSTAFF. Écoute-moi, Édouard, si je reste ici et n'y vais pas, que je te fasse pendre pour y avoir été.

POINS. Viendrez-vous, camarades?

FALSTAFF. Henri, seras-tu des nôtres?

LE PRINCE HENRI. Qui? moi, voler? moi, faire le métier de voleurs? Non, assurément.

FALSTAFF. Il n'y a en toi ni probité, ni courage, ni affection, et tu n'es point issu du sang royal, si tu ne viens pas.

LE PRINCE HENRI. Eh bien! une fois en ma vie, je veux faire une extravagance.

FALSTAFF. Ah! voilà ce qui s'appelle parler.

[1] Il fait allusion à l'espèce de remords que Falstaff vient d'exprimer.

LE PRINCE HENRI. Ma foi, arrive ce qui pourra. je reste.

FALSTAFF. Par Dieu, je serai rebelle et traître quand tu seras roi.

LE PRINCE HENRI. Cela m'est égal.

POINS. Sir John, je t'en prie, laisse-moi seul avec le prince; je lui donnerai de si bonnes raisons pour cette expédition qu'il y viendra.

FALSTAFF. Bien. Puisses-tu avoir l'esprit de persuasion et lui des oreilles dociles, afin que ce que tu lui diras fasse impression sur lui, et qu'il ajoute foi à tes paroles; afin que, par manière de récréation, le prince véritable se fasse voleur pour rire; car les pauvres abus de notre époque ont bien besoin qu'on les protége. Adieu : vous me trouverez à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI. Adieu, printemps arriéré! adieu, été de la Toussaint.

Falstaff sort.

POINS. Allons, mon aimable petit prince, montez à cheval demain, et venez avec nous. J'ai en tête une plaisanterie que je ne puis exécuter à moi tout seul. Falstaff, Bardolphe, Peto et Gadshill, dévaliseront ces marchands dans l'embuscade que nous leur avons dressée; vous et moi n'y serons point; mais aussitôt qu'ils seront nantis du butin, si vous et moi ne les dévalisons pas à leur tour, abattez-moi la tête de dessus les épaules.

LE PRINCE HENRI. Mais comment ferons-nous en route pour nous séparer d'eux?

POINS. Nous partirons soit avant, soit après, et indiquerons un rendez-vous auquel il nous sera facile de ne pas nous trouver; ils tenteront seuls l'aventure, et ne l'auront pas plus tôt achevée que nous tomberons sur eux.

LE PRINCE HENRI. Oui; mais il est probable qu'ils nous reconnaîtront, à nos chevaux, à nos vêtements, ou à toute autre marque.

POINS. Bah! pour nos chevaux, ils ne les verront pas; je les attacherai dans la forêt; dès que nous les aurons quittés, nous changerons nos masques; et puis j'ai des blouses de bougran pour cacher nos vêtements.

LE PRINCE HENRI. Mais je crains que nous n'ayons affaire à trop forte partie.

POINS. Allons donc; il y en a deux que je connais pour les

plus fieffés poltrons qui aient jamais tourné casaque; et quant au troisième, s'il combat plus longtemps qu'il ne le jugera raisonnable, je veux ne plus porter d'arme de ma vie. Le bon de la plaisanterie consistera dans les incompréhensibles mensonges que nous débitera ce gros scélérat, quand nous serons à souper; comme quoi il s'est battu avec une trentaine au moins, quelles parades il a faites, quels coups il a allongés, à quelles extrémités il a été réduit; et tout le piquant de l'affaire gît dans le démenti que nous lui donnerons.

LE PRINCE HENRI. Eh bien! j'irai avec toi; prépare tout ce qui est nécessaire, et viens me retrouver demain soir à East-Cheap; c'est là que je souperai. Adieu.

POINS. Adieu, mylord.

Poins sort.

LE PRINCE HENRI, *seul*. Je connais tous, et veux bien pour un moment me prêter à favoriser les folies de votre désœuvrement. En cela j'imitera le soleil, qui permet quelquefois aux nuages jaloux de dérober au monde sa splendeur, afin que l'absence ajoute encore au charme de sa vue, lorsqu'il lui plaît de se montrer, en dissipant le voile de vapeurs hideuses et impures sous lequel il semblait étouffé. Si tous les jours de l'année étaient des jours de fête, les jeux seraient aussi ennuyeux que le travail; mais moins ils arrivent souvent, plus ils sont désirés, et rien ne plaît que ce qui est rare et accidentel; ainsi lorsque je renoncerai à la conduite déréglée que je mène, quand je payerai ce que je n'ai point promis, plus je serai supérieur à ce que j'ai fait espérer, plus je tromperai agréablement l'attente publique. Comme un métal qui reluit sur un sol noirâtre, ma réforme, brillant sur mes fautes passées, paraîtra plus attrayante, et fixera plus les regards que si aucune imperfection ne la mettait en relief. Je veux par un calcul habile tirer profit de mes erreurs, et racheter le passé au moment où l'on s'y attendra le moins.

Il sort.

SCÈNE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, NORTHUMBERLAND, WORCESTER, HOTSPUR, SIR WALTER BLUNT et d'autres Seigneurs.

LE ROI HENRI. J'ai mis trop de froideur et de modération à ressentir ces indignités; vous avez pénétré le secret de ma faiblesse; et forts de cette découverte, vous avez foulé aux pieds

ma patience. Mais, soyez-en sûrs, je veux à l'avenir être moi-même, en imposer, et me faire craindre; en un mot, je veux faire violence à mon caractère, qui, jusqu'à ce jour, doux comme l'huile et le jeune duvet, n'a point commandé le respect, ce tribut que les cœurs fiers ne payent qu'aux âmes fières.

WORCESTER. Sire, notre maison ne mérite pas qu'on déploie contre elle les rigueurs du pouvoir, de ce pouvoir surtout que nos mains ont contribué à élever si haut.

NORTHUMBERLAND. Sire, —

LE ROI HENRI. Worcester, retire-toi; car je lis dans tes regards la menace et la désobéissance. Beau sire, vous avez le ton trop hardi et trop absolu. La majesté royale ne saurait endurer la colère sur le front d'un sujet. Vous pouvez vous retirer; quand nous aurons besoin de vous et de vos conseils, nous vous enverrons chercher.

Worcester sort.

LE ROI, *continuant, à Northumberland.* Vous alliez parler!

NORTHUMBERLAND. Oui, sire. Ces prisonniers que Henri Percy a faits à Holmédon, et que votre majesté lui a fait demander, il ne les a pas, dit-il, refusés d'une manière aussi absolue qu'on l'a rapporté à votre majesté. Mon fils est innocent de cette faute; ce doit être l'œuvre de l'envie ou d'une méprise.

HOTSPUR. Sire, je n'ai point refusé les prisonniers en question. Voilà, autant que je me le rappelle, ce qui s'est passé. Lorsque le combat était fini, lorsque, épuisé par la fureur et la fatigue, faible, hors d'haleine, je m'appuyais sur mon épée, est arrivé un certain lord, paré, pimpant, frais comme un jeune marié, le menton rasé et uni comme un champ de blé nouvellement moissonné. Il était parfumé comme un marchand de modes; et entre l'index et le pouce, il portait une boîte de senteur, que de temps à autre il portait à son nez. Il souriait et jasait tour à tour; et comme les soldats passaient auprès de lui emportant les corps morts, il les traitait de grossiers personnages, de drôles mal appris, d'oser interposer de dégoûtants cadavres entre le vent et sa seigneurie. Il me fit cent questions en termes musqués et efféminés; entre autres, il me demanda mes prisonniers au nom de votre majesté. Souffrant alors de mes blessures, qui s'étaient refroidies, ennuyé de son babil de perroquet, dans ma mauvaise humeur et mon impatience, je lui répondis au hasard, qu'il les aurait ou qu'il ne

les aurait pas, je ne sais trop lequel, car j'étais hors de moi, en le voyant ainsi, brillant et parfumé, parler, comme une femme de la cour, de mousquets, de tambours, de blessures, mêmes, Dieu me pardonne! me dire comme quoi pour une contusion interne le remède souverain était le *spermaceti* [1]; et comme quoi c'était grand dommage, en vérité, qu'on eût tiré des entrailles de la terre inoffensive ce maudit salpêtre qui a détruit lâchement plus d'un brave guerrier; que sans ces misérables mousquets, lui-même, il se serait fait soldat. A ces propos impertinents et décousus, sire, j'ai répondu d'une manière vague, comme je viens de le dire, et, je vous en conjure, que son rapport n'élève point entre mon dévouement et votre majesté l'obstacle d'une accusation.

BLUNT. Sire, toutes les circonstances duement considérées, ce que Henri Percy a pu dire à un pareil personnage, en pareil lieu et dans un pareil moment, peut raisonnablement être mis en oubli, et ne doit point lui être imputé à crime, puisqu'il le désavoue en ce moment.

LE ROI HENRI. Il n'en est pas moins vrai qu'il me refuse ses prisonniers, à moins que je ne rachète immédiatement à mes frais son beau-frère, le stupide Mortimer, qui, sur mon âme, a de gaieté de cœur sacrifié la vie de ceux qu'il conduisait au combat contre cet ensorcelé, ce damné de Glendower, dont le comte de la Marche [2] a récemment, dit-on, épousé la fille. Voudrait-on que je vidasse me coffres pour racheter un traître? Nous faudra-t-il payer la trahison et stipuler pour des lâches qui se sont livrés eux-mêmes? Non; qu'il meure de faim dans ses montagnes stériles; je ne tiendrai jamais pour mon ami celui qui me demandera de contribuer, ne fût-ce que d'une obole, à la rançon du rebelle Mortimer.

HOTSPUR. Du rebelle Mortimer! La fortune de la guerre l'a seule fait tomber au pouvoir de l'ennemi. — Je n'en donnerai pour preuve que ces larges blessures qu'il a reçues en brave, alors que sur les rives de la Séverne il a, pendant près d'une heure, soutenu corps à corps un combat acharné contre le redoutable Glendower. Trois fois ils reprirent haleine, et trois fois, d'un mutuel accord, ils étanchèrent leur soif dans les eaux de la rapide Séverne, qui, effrayée de leur aspect terrible, courut s'abriter parmi ses roseaux tremblants, et cacher sa tête

[1] Le blanc de baleine.
[2] C'est-à-dire Mortimer.

bouclée derrière ses rives escarpées, teintes du sang de ces courageux combattants. Jamais une politique perfide n'aurait pu colorer ses œuvres de blessures si graves; et il est impossible que le noble Mortimer se soit volontairement exposé à en recevoir un si grand nombre. Qu'on cesse donc de le calomnier en le nommant rebelle.

LE ROI HENRI. C'est toi qui le calomnies, Percy, c'est toi qui le calomnies. Jamais il ne s'est mesuré avec Glendower; crois-moi, il eût mieux aimé avoir le diable pour adversaire, que de se trouver aux prises avec Owen Glendower. Ne devrais-tu pas rougir? Mais, écoute : à l'avenir que je ne t'entende plus parler de Mortimer; envoie-moi tes prisonniers par la voie la plus prompte, ou tu auras de mes nouvelles d'une manière qui te sera peu agréable. — Mylord Northumberland, je vous laisse libre de partir avec votre fils. — Envoie-moi tes prisonniers, ou tu entendras parler de moi.

Le Roi sort avec sa Suite et Blunt.

HOTSPUR. Quand le diable viendrait me les demander en rugissant, je ne les enverrais pas. Je vais courir après lui et le lui dire à l'instant: il faut que je décharge ce que j'ai sur le cœur, quand je devrais exposer ma tête.

NORTHUMBERLAND. Eh quoi! ivre de colère? Arrête un moment; voici ton oncle.

Rentre WORCESTER.

HOTSPUR. Ne plus parler de Mortimer? Parbleu, je parlerai de lui, et que le ciel refuse tout pardon à mon âme, si je ne me joins pas à lui : oui, je veux pour lui épuiser mes veines, verser tout mon sang goutte à goutte sur la poussière, jusqu'à ce que j'aie relevé ce Mortimer qu'on foule aux pieds, jusqu'à ce que je l'aie placé aussi haut que ce roi sans mémoire, que cet ingrat, ce dégénéré Bolingbroke.

NORTHUMBERLAND, *à Worcester*. Mon frère, le roi a rendu votre neveu furieux.

WORCESTER. Qui a donc fait naître cette irritation depuis mon départ?

HOTSPUR. Il veut avoir tous mes prisonniers; et quand je lui ai parlé de racheter mon frère, son visage a pâli, et il a jeté sur moi un regard homicide. Le nom de Mortimer lui fait éprouver un tremblement de colère.

WORCESTER. Je ne saurais le blâmer. Le feu roi Richard

n'a-t-il pas proclamé Mortimer le plus proche héritier de la couronne?

NORTHUMBERLAND. C'est vrai, j'ai entendu publier cette déclaration. C'était à l'époque où l'infortuné roi, — Dieu nous pardonne le mal que nous lui avons fait! — partit pour cette expédition d'Irlande, qu'il fut obligé d'interrompre et d'où il ne revint que pour être déposé, et bientôt après assassiné.

WORCESTER. Et à propos de cette mort, l'opinion publique nous accuse et nous flétrit.

HOTSPUR. Un moment, je vous prie. Vous dites que Richard a proclamé mon frère, Edmond Mortimer, l'héritier de sa couronne.?

NORTHUMBERLAND. Oui, et je l'ai entendu moi-même.

HOTSPUR. En ce cas, je comprends que le roi son cousin ne demande pas mieux que de le voir mourir de faim dans les solitudes de la montagne. Mais vous, — qui avez mis la couronne sur la tête de cet ingrat, qui avez, pour lui seul, encouru la réputation d'assassins et de traîtres, — sera-t-il dit que vous consentirez à braver pour lui un déluge de malédictions, à n'être sous sa main que d'obscurs instruments, que des agents secondaires, à lui servir d'échelle, ou plutôt de bourreau? — Excusez-moi si je descends si bas, pour vous montrer le degré d'avilissement auquel vous a réduits ce rusé monarque. Souffrirez-vous qu'on dise de nos jours, ou que l'histoire raconte aux siècles à venir, que des hommes de votre noblesse et de votre puissance se sont engagés dans une injuste cause, comme, — Dieu vous le pardonne! — vous l'avez fait tous deux, en abattant Richard, cette rose charmante, pour mettre à sa place cette épine, ce fléau de Bolingbroke? Et ce qu'il y a de plus humiliant encore, souffrirez-vous qu'il soit dit que vous avez été dupés, délaissés et répudiés par celui au service duquel vous avez subi toutes ces ignominies? Non, le temps est venu pour vous de racheter les souillures de votre gloire et de vous réintégrer dans l'estime des hommes. Tirez vengeance des insultes et des mépris de ce roi orgueilleux, qui ne s'applique nuit et jour qu'à chercher les moyens d'annuler, fût-ce même au prix de votre mort sanglante, la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers vous. Je dis donc, —

WORCESTER. Assez, mon neveu, n'en dites pas davantage. Je vais maintenant vous ouvrir un livre mystérieux, et lire à votre mécontentement, qui les comprendra sur l'heure, des choses

graves, périlleuses, et qui exigent un courage aussi intrépide qu'il en faudrait à celui qui voudrait franchir les ondes mugissantes d'un torrent furieux sur le tremblant appui d'une lance fragile.

HOTSPUR. Si l'on tombe, bonsoir ! — Il faut nager ou couler à fond. — Déchaîner le danger de l'est à l'ouest, pourvu que du sud au nord il se croise avec la gloire, et qu'on les laisse au prises. Oh ! le cœur bat plus délicieusement à relancer un lion qu'à faire lever un lièvre.

NORTHUMBERLAND. L'idée de quelque grand exploit l'emporte au delà des limites de la modération.

HOTSPUR. Par le ciel, je serais homme à m'élancer d'un bond jusqu'à la lune au front pâle pour en arracher la gloire brillante; ou à plonger dans les profondeurs de l'Océan, là où la sonde n'est jamais parvenue, pour y saisir par les cheveux la Gloire prête à se noyer, si son heureux libérateur pouvait jouir seul et sans rival de ses immortelles splendeurs. Mais répudions une association équivoque.

WORCESTER. Emporté par son imagination vagabonde, il perd de vue l'objet qui réclame son attention. — Mon cher neveu, veuillez m'écouter un moment.

HOTSPUR. Je vous demande pardon.

WORCESTER. Ces nobles écossais qui sont vos prisonniers,—

HOTSPUR. Je les garderai. Par le ciel, il n'en aura pas un seul; quand il n'en faudrait qu'un pour sauver son âme, il ne l'aura pas : je les garderai, j'en jure par ce bras.

WORCESTER. Vous vous emportez et ne prêtez aucune attention à ce que je veux vous dire. Ces prisonniers, vous les garderez.

HOTSPUR. Certainement, je les garderai; c'est une chose décidée. — Il a dit qu'il ne rachèterait pas Mortimer; il m'a défendu de parler de Mortimer; mais j'irai le trouver pendant son sommeil et je lui crierai à l'oreille, — Mortimer ! Que dis-je? J'aurai un sansonnet auquel je n'apprendrai à prononcer qu'un seul mot, le nom de Mortimer, et je lui en ferai cadeau, pour tenir sa colère en haleine.

WORCESTER. Écoutez-moi, mon neveu; un mot.

HOTSPUR. Je le déclare solennellement, je ne veux m'occuper désormer qu'à chercher des moyens d'irriter et de tourmenter ce Bolingbroke et ce tapageur de prince de Galles. Si

je ne croyais que son père ne l'aime pas, et ne serait pas fâché qu'il lui arrivât malheur, je l'empoisonnerais avec un pot de bière.

WORCESTER. Adieu, mon neveu! je m'entretiendrai avec vous quand vous serez plus disposé à m'entendre.

NORTHUMBERLAND. Quelle langue as-tu donc, quel écervelé fais-tu, de te livrer, en vraie commère, à ce débordement de paroles, sans vouloir écouter d'autres voix que la tienne?

HOTSPUR. C'est que, voyez-vous, il me semble qu'on me flagelle à coups de verges, que je ressens les piqûres de mille fourmis, quand j'entends parler de ce fourbe, de cet hypocrite de Bolingbroke. Du temps de Richard, — Comment nommez-vous cet endroit? — Au diable si je m'en souviens! — C'était dans le Glosterhire; là où se tenait alors son imbécile d'oncle, son oncle York, — où pour la première fois j'ai fléchi le genou devant ce roi au mielleux sourire, devant ce Bolingbroke, alors que vous et lui reveniez de Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. Au château de Berkley.

HOTSPUR. Justement. Combien de politesses sucrées ce chien couchant me prodiguait alors! « Quand sa jeune fortune, » disait-il, « aurait grandi, » et puis, « mon cher cousin, » par-ci, « mon cher Henri Percy, » par là. — Au diable de pareils flagorneurs! — Dieu me pardonne! Mon cher oncle, contez votre histoire; car j'ai fini.

WORCESTER. Non; si vous n'avez pas fini, continuez; nous attendrons.

HOTSPUR. J'ai fini, réellement.

WORCESTER. Revenons donc à vos prisonniers écossais, mettez-les sur-le-champ en liberté sans rançon; et reposez-vous sur le fils de Douglas pour vous rassembler une armée en Ecosse. Par diverses raisons que je vous communiquerai par écrit, — cela, soyez-en certain, vous sera aisément accordé. — (*A Northumberland.*) Vous, mylord, pendant que votre fils sera ainsi occupé en Écosse, — vous vous insinuerez adroitement dans les bonnes grâces de ce noble et bien-aimé prélat, l'archevêque. —

HOTSPUR. D'York, n'est-ce pas?

WORCESTER. Lui-même; lui qui a encore sur le cœur la mort que son frère, lord Scroop, a subie à Bristol. Je ne vous parle pas ici par conjectures; je ne vous dis pas ce que je crois possible; mais ce que je sais être médité, arrangé d'avance et

arrêté; en un mot, des projets qui n'attendent qu'une occasion pour se réaliser.

HOTSPUR. J'y suis; sur ma vie, cela réussira.

NORTHUMBERLAND. Tu lâches la meute avant que le gibier soit levé.

HOTSPUR. Comment donc! je réponds que le plan est excellent. — Et puis les troupes de l'Écosse et celles d'York iront opérer leur jonction avec celles de Mortimer, n'est-ce pas?

WORCESTER. Effectivement.

HOTSPUR. Vive Dieu! c'est on ne peut mieux combiné.

WORCESTER. Et il importe que nous ne perdions pas de temps pour lever des troupes, si nous voulons sauver nos têtes. Car quelles que soit la conduite que nous tenions, le roi se croira toujours notre débiteur, et ne cessera de voir en nous des créanciers mécontents, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de nous solder une fois pour toutes. Voyez déjà comme il commence à nous tenir à distance de ses faveurs.

HOTSPUR. C'est vrai, c'est vrai; nous serons vengés de lui.

WORCESTER. Mon neveu, adieu. — Dans tout ceci, ayez soin de suivre la marche que mes lettres vous traceront! Quand le moment sera venu, et ce sera bientôt, je me rendrai secrètement auprès de Glendower et de Mortimer. J'arrangerai les choses de manière que vos troupes et celles de Douglas opéreront heureusement leur jonction avec les nôtres; et nous tiendrons alors fortement dans nos mains, nos fortunes, aujourd'hui précaires et incertaines.

NORTHUMBERLAND. Adieu, mon frère; j'espère que nous réussirons.

HOTSPUR. Mon oncle, adieu. Il me tarde que nous en venions aux coups et au carnage.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Rochester. — La cour d'une auberge.

Arrive UN VOITURIER, une lanterne à la main.

LE VOITURIER. Holà! oh! s'il n'est pas quatre heures du matin, je veux être pendu. Le char de David est déjà au-dessus

de la cheminée neuve, et notre cheval n'est pas encore chargé. Allons, palefrenier !

LE PALEFRENIER, *de l'intérieur*. On y va, on y va.

LE VOITURIER. Je t'en prie, Tom, bats-moi bien la selle à Margot, et met un peu de bourre dans les pointes ; la pauvre bête est écorchée sur les épaules, que c'est vraiment pitié.

Arrive UN AUTRE VOITURIER.

DEUXIÈME VOITURIER. Les pois et les fèves sont humides en diable dans cette auberge : c'est le moyen de donner des vers à ces pauvres bêtes. Cette maison est sens dessus dessous depuis que le palefrenier Robin est mort.

PREMIER VOITURIER. Le pauvre homme ! il ne s'est jamais bien porté depuis le renchérissement des avoines : cela lui a donné le coup de la mort.

DEUXIÈME VOITURIER. Je pense que cette maison est la pire qu'il y ait sur toute la route de Londres pour les puces. Je suis piqué et marqué comme une tanche.

PREMIER VOITURIER. Comme une tanche ? Par la sainte messe, il n'y eut jamais de roi de la chrétienté mieux mordu que je ne l'ai été depuis le premier chant du coq !

DEUXIÈME VOITURIER. Morbleu ! ils ne nous donnent jamais de pot de nuit ; nous sommes obligés de lâcher de l'eau dans la cheminée. Aussi, dans nos chambres, les puces pullulent comme des loches [1].

PREMIER VOITURIER. Eh bien, palefrenier ! allons, dépêche, et que le diable t'emporte.

DEUXIÈME. J'ai un jambon et deux balles de gingembre à livrer à Charing-Cross [2], aussi loin que cela.

PREMIER VOITURIER. Par la sangbleu ! les dindons qui sont dans mes paniers meurent de faim. — Holà ! palefrenier ! — que la peste t'étouffe ! N'as-tu pas des yeux dans la tête ? es-tu sourd ? — Que je sois un manant, si je ne suis homme à te fendre la caboche comme je boirais un verre de vin ? Allons, viens, et que le diable t'emporte ! — Es-tu sans conscience ?

Arrive GADSHILL [3].

GADSHILL. Bonjour, camarades ! — Quelle heure est-il ?

[1] Poisson de rivière fort délicat, et très-prolifique.

[2] Nom d'un quartier de Londres.

[3] Le poete a baptisé ce personnage du nom d'un endroit de la route de Kent, alors célèbre par les vols qui s'y commettaient.

PREMIER VOITURIER. Je pense qu'il est deux heures.

GADSHILL. Prête-moi, je te prie, ta lanterne pour voir mon cheval dans l'écurie.

PREMIER VOITURIER. Oh! oh! doucement, je te prie. Je sais un tour qui en vaut deux comme celui-là.

GADSHILL. Je t'en prie, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER. Vraiment? Et quand donc? pourras-tu me le dire? Prête-moi ta lanterne, me dit-il. — Parbleu! je te verrrai pendre auparavant.

GADSHILL. Voiturier, à quelle heure comptes-tu arriver à Londres?

DEUXIÈME VOITURIER. Assez tôt pour aller au lit avec une chandelle, je t'en donne ma parole. Allons, voisin Muggs, il nous faut aller réveiller ces messieurs; ils voyageront de compagnie; car ils ont avec eux des valeurs.

Les Voituriers s'éloignent.

GADSHILL. Holà! garçon!

LE GARÇON, *de l'intérieur*. J'y vais, preste comme un filou.

GADSHILL. Tu aurais pu dire comme un garçon d'auberge; car entre toi et un coupeur de bourse il n'y a d'autre différence que celle qui existe entre l'indication du vol et son exécution : c'est toi qui le prépares.

Arrive LE GARÇON.

LE GARÇON. Bonjour, maître Gadshill! Ce que je vous ai dit hier se confirme. Il y a un fermier de Kent qui a apporté trois cents marcs d'or. Je le lui ai entendu dire, hier soir à souper, à un personne de la compagnie, un homme de finance, qui a pareillement sur lui des valeurs considérables; Dieu sait quelles sommes! Ils sont déjà levés, et demandent du beurre et des œufs : ils partiront tout à l'heure.

GADSHILL. Va, s'ils ne rencontrent pas les clercs de Saint-Nicolas [1], je t'abandonne ce coup que voilà.

LE GARÇON. Non, je n'en veux pas; gardez-le pour le bourreau; car je sais que vous adorez Saint-Nicolas aussi dévotement que peut le faire un homme sans foi.

GADSHILL. Que me parles-tu du bourreau? Si jamais l'on me pend, nous ferons une belle paire de pendus; car si je suis pendu, sir John le sera avec moi, et tu sais que ce n'est pas

[1] Terme d'argot pour désigner le diable.

un meurt-de-faim. Bah! il y a tant d'autres Troyens[1] dont tu ne te doutes même pas, qui, par manière d'amusement, consentent à exercer notre profession, et qui, si on venait à y regarder de trop près, dans l'intérêt même de leur réputation, arrangeraient l'affaire. Je ne suis pas associé avec des bandits à pied, des misérables qui, armés d'un long bâton, vous assomment un homme pour douze sous; avec des fiers-à-bras, à moustaches, la figure enluminée par les fumées de la bière; mais bien avec tout ce qu'il y a de noble et de tranquille dans ce pays, avec des bourgmestres et des financiers, des gens solides qui sont plus disposés à frapper qu'à parler, à parler qu'à boire, et à boire qu'à prier, gens qui font leurs affaires aux dépens de la communauté, et qui mettent du foin dans leurs bottes.

LE GARÇON. Gare qu'elles ne prennent l'eau par le mauvais temps!

GADSHILL. Elles sont imperméables; c'est la justice elle-même qui les huile[2]. Nous volons en sûreté de conscience, aussi tranquilles qu'un baron à l'abri de ses créneaux; nous avons la recette de la graine de fougère[3]; nous marchons invisibles.

LE GARÇON. Je pense que c'est à la nuit plus qu'à la graine de fougère que vous devez d'être invisibles.

GADSHILL. Donne-moi une poignée de main : tu auras ta part du butin, foi d'honnête homme.

LE GARÇON. Promettez-la-moi plutôt foi de voleur.

GADSHILL. Va toujours; *homo* est un nom générique, et s'applique à tous les hommes indistinctement. Dis au palefrenier de faire sortir mon cheval de l'écurie. Adieu, maraud.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

La grande route, près de Gadshill.

Arrivent LE PRINCE HENRI et POINS; BARDOLPHE et PETO sont à quelque distance.

POINS. Allons, cachons-nous, cachons-nous. J'ai emmené le

[1] Terme d'argot qui probablement voulait dire voleur.

[2] Trait satirique contre les chicanes de la justice, qui sous le couvert de la loi aident les malfaiteurs à l'enfreindre.

[3] Selon une superstition populaire, la graine de fougère rendait invisible celui qui en portait sur lui.

cheval de Falstaff, et il se crispe de colère comme du velours gommé.

LE PRINCE HENRI. Cache-toi.

Arrive FALSTAFF.

Poins! Poins! que le diable t'emporte, Poins!

LE PRINCE HENRI. Silence, pâté de foie gras! Quel tintamarre nous fais-tu là?

FALSTAFF. Henri, où est Poins!

LE PRINCE HENRI. Il est monté au sommet de la colline. Je vais le chercher.

Il fait semblant de chercher Poins.

FALSTAFF. C'est une malédiction pour moi de voler dans la compagnie de ce filou-là. Le coquin a emmené mon cheval, et l'a attaché je ne sais où. Pour peu que je marche encore l'espace de quatre pieds carrés, je perdrai haleine. Allons, je ne doute pas que, malgré tout, je mourrai de ma belle mort, si j'échappe la corde pour avoir tué ce maraud. Depuis vingt-deux ans, il ne s'est point écoulé une heure que je n'aie juré de renoncer à sa compagnie, et cependant j'en suis ensoccelé. Il faut, ou le diable m'emporte, que le scélérat m'ait donné des philtres pour se faire aimer de moi; c'est impossible autrement. Allons, décidément, j'ai bu des philtres. — Poins! — Henri! — La peste vous étouffe tous les deux? — Bardolphe! — Peto! — Je mourrai de faim, plutôt que de faire un pas de plus pour voler. Devenir honnête homme et quitter ces bandits, serait un acte aussi méritoire que de boire un verre de vin, ou je suis le plus fieffé drôle qui ait jamais mâché avec les dents. A pied, huit verges de terrain inégal équivalent pour moi à soixante-dix milles, et les inhumains scélérats le savent bien. Quelle malédiction quand les voleurs ne sont pas de bonne foi entre eux! (*On entend un coup de sifflet.*) Viou! — Que le diable vous emporte tous! Donnez-moi mon cheval, coquins! donnez-moi mon cheval, et allez au diable!

LE PRINCE HENRI. Tais-toi, grosse bedaine; couche-toi par terre; pose ton oreille contre le sol, et dis-nous si tu entends le pas des voyageurs.

FALSTAFF. Avez-vous des levriers pour me relever quand je serai couché? Par la sangbleu, il ne m'arrivera jamais de charrier si loin à pied ma pauvre chair, quand on me donnerait tout l'argent monnayé qui est dans le trésor de ton père. — Quelle mauvaise plaisanterie de me berner de la sorte!

LE PRINCE HENRI. On ne t'a pas berné, mais démonté.

FALSTAFF. Je t'en prie, mon petit prince Henri, aide-moi à retrouver mon cheval, mon cher fils de roi.

LE PRINCE HENRI. Arrière, maraud! veux-tu faire de moi ton palefrenier?

FALSTAFF. Va te pendre avec ta jarretière[1] d'héritier présomptif. Si je suis pris, vous me le payerez cher; si je ne fais composer sur vous tous des ballades chantées sur des airs obscènes, qu'une coupe de vin d'Espagne me serve de poison. Je hais les plaisanteries poussées trop loin, surtout quand je suis à pied.

Arrive GADSHILL.

GADSHILL. Halte-là!

FALSTAFF. Parbleu! je fais halte sur mes jambes bien malgré moi.

POINS. C'est notre chien d'arrêt, je reconnais sa voix.

Arrive BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Quelles nouvelles?

GADSHILL. Cachez-vous, cachez-vous; mettez vos masques, voilà de l'argent du roi qui descend la montagne, et qui va au trésor du roi.

FALSTAFF. Faquin, tu mens; il va à la taverne du roi.

GADSHILL. Il y en assez pour vous enrichir tous.

FALSTAFF. Et nous faire tous pendre.

LE PRINCE HENRI. Messieurs, vous quatre, vous les attaquerez dans le défilé; Édouard Poins et moi, nous irons les attendre plus bas; s'ils vous échappent, ils retomberont dans nos mains.

PETO. Combien sont-ils?

GADSHILL. Huit ou dix.

FALSTAFF. Diantre? ne sera-ce pas plutôt eux qui nous voleront?

LE PRINCE HENRI. Quel poltron tu es, sir Jean de la Panse!

FALSTAFF. Il est vrai que ne suis pas aussi maigre que Jean de Gand ton grand-père; mais, malgré cela, Henri, je ne suis pas un poltron.

LE PRINCE HENRI. Eh bien, on le verra à l'épreuve.

POINS. Jack, ton cheval est derrière la haie; quand tu en

[1] L'ordre de la Jarretière, institué par Édouard III.

auras besoin, c'est là que tu le trouveras. Adieu, et fais bonne contenance.

FALSTAFF. Si je pouvais le poignarder, dussé-je être pendu après!

LE PRINCE HENRI. Édouard, où sont nos déguisements?

POINS. Ici tout près. Suivez-moi.

Le prince Henri et Poins s'éloignent.

FALSTAFF. Maintenant, messieurs, au petit bonheur! chacun sa besogne.

Arrivent DES VOYAGEURS

PREMIER VOYAGEUR. Venez, voisin; le garçon conduira nos chevaux jusqu'au bas de la colline; faisons un bout de chemin à pied, cela nous dégourdira les jambes.

LES VOLEURS. Arrêtez!

LES VOYAGEURS. Jésus ait pitié de nous!

FALSTAFF. Frappez, abattez-moi ces gueux-là, coupez-leur la gorge! Ah! chenilles! fils de catins! maudits mangeurs de lard! ils nous détestent, nous autres jeunes gens; qu'on les étende sur le carreau; qu'on les dévalise.

PREMIER VOYAGEUR. Oh! c'est fait de nous et de ce que nous possédons; nous sommes perdus à tout jamais!

FALSTAFF. Au diable, corpulents coquins! vous êtes perdus, dites-vous? Ah! vieux ladres; je voudrais que votre coffre-fort fût ici. Marchez, bêtes à lard, marchez. Eh quoi, drôles! ne faut-il pas que jeunesse vive? Vous êtes grands jurés, n'est-ce pas? nous allons vous déjurer, soyez tranquilles.

Falstaff et les siens s'éloignent en faisant marcher devant eux les voyageurs.

Reviennent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Les voleurs ont garrotté ces honnêtes gens; si nous pouvions voler les voleurs, et nous en retourner gaiement à Londres, cela nous fournirait une semaine de conversation, un mois d'excellent rire, et une éternité de gorges chaudes.

POINS. Tenez-vous coi; je les entends venir.

Reviennent LES VOLEURS.

FALSTAFF. Venez, mes maîtres, partagons; puis à cheval avant qu'il soit jour. Si le prince et Poins ne sont pas deux fieffés poltrons, il n'y a point d'équité ici-bas; il n'y a pas

plus de courage dans ce Poins que dans un canard sauvage.

Pendant qu'ils sont à partager, le prince Henri et Poins fondent sur eux.

LE PRINCE HENRI. Votre argent !

POINS. Scélérats !

Après un ou deux coups de poing échangés, Falstaff et les siens s'enfuient, en abandonnant leur butin.

LE PRINCE HENRI. Notre conquête ne nous a pas coûté grand' peine. Maintenant, à cheval, et vive la joie ! Les voleurs sont dispersés, et leur terreur est si grande, qu'ils n'osent pas même se rapprocher l'un de l'autre ; chacun d'eux prend son camarade pour un exempt. Partons, mon cher Édouard ; Falstaff sue à rendre l'âme, et sa graisse, à chaque pas, fume le sol stérile ; si la chose n'était pas si plaisante, j'aurais pitié de lui.

POINS. Comme le coquin hurlait !

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Warkworth. — Un appartement du château.

Entre HOTSPUR, lisant une lettre.

HOTSPUR. — « Pour ce qui est de moi, mylord, je serais » charmé de m'y trouver, par l'affection que je porte à votre mai- » son » — Il serait charmé ! — Pourquoi donc n'y va-t-il pas ? par l'affection qu'il porte à notre maison ! il montre en ceci qu'il aime encore mieux son colombier qu'il n'aime notre maison. Continuons. « L'entreprise que vous tentez est péril- » leuse ! » Sans nul doute ; il est dangereux aussi d'attraper un rhume ; il est dangereux de dormir et de boire ; mais sachez, lord imbécile, que dans les épines de ce danger nous allons cueillir la rose de notre sûreté. « L'entreprise que vous tentez » est périlleuse ; les amis que vous me nommez ne sont pas » sûrs, le moment est mal choisi, et vos moyens sont trop fai- » bles comparés à la grandeur des obstacles à vaincre. » En vérité, c'est vous qui le dites ! et moi, je vous répète que vous êtes un poltron, un lâche, et que vous en avez menti, tête sans cervelle ! Pardieu, il n'y eut jamais d'entreprise mieux conçue que la nôtre ; nos amis sont dévoués et constants ; une entreprise admirable ! des amis excellents ! Quel courage à la glace que cet homme-là ! Ignore-t-il donc que monseigneur d'York approuve notre plan et toute la conduite de l'entreprise ? Ah ! si j'étais auprès de ce drôle-là, je lui briserais la tête avec l'éventail de sa lady. N'y a-t-il pas mon père, mon oncle et moi ?

Lord Edmond Mortimer, monseigneur d'York, et Owen Glendower? N'y a-t-il pas, en outre, les Douglas? N'ai-je pas leur promesse écrite de venir me joindre avec leurs troupes, le neuf du mois prochain? et quelques-uns d'entre eux ne sont-ils pas déjà en route? Quel infâme mécréant! un véritable infidèle! Ah! je ne doute pas que dans la sincérité de sa frayeur et de sa lâcheté il n'aille trouver le roi, et ne lui dévoile tous nos projets. Oh! que je m'en veux d'avoir fait une proposition aussi honorable à cette jatte de lait écrémé! Qu'il aille au diable! qu'il révèle tout au roi, nous sommes préparés; je partirai ce soir.

Entre LADY PERCY.

HOTSPUR, *continuant.* Te voilà, Catherine? il faut que je te quitte dans deux heures.

LADY PERCY. O mon ami! pourquoi es-tu seul comme cela? par quelle offense ai-je mérité d'être, depuis quinze jours, bannie de la couche de mon Henri? Dis-moi, mon bien-aimé, qu'est-ce qui t'ôte l'appétit, la gaieté et le doux sommeil? Pourquoi, lorsque tu es seul, te vois-je fixer tes yeux vers la terre, puis tout à coup tressaillir? pourquoi tes joues ont-elles perdu leur fraîcheur? pourquoi, à la rêverie sombre, et à la détestable mélancolie, sacrifies-tu ta jeunesse qui est mon trésor, et sur laquelle j'ai des droits? J'ai épié ton léger sommeil, et je t'ai entendu murmurer des paroles de guerre, adresser la parole à ton coursier bondissant, et crier: Courage! en avant! Tu parlais d'attaques et de retraites, de tranchées, de tentes, de palissades, de retranchements, de parapets, de basilic [1], de canons, de couleuvrines, de prisonniers rachetés, de soldats tués, et de tout ce qui caractérise un combat acharné. Il se passait en toi une lutte si violente, et ton sommeil en était tellement troublé, qu'on voyait sur ton front de grosses gouttes de sueur pareilles aux bulles d'eau qui s'élèvent à la surface d'un étang récemment agité; et au mouvement étrange des muscles de ton visage, on eût dit un homme qui retient son souffle dans quelque émotion extraordinaire. Oh! que présagent ces symptômes? Quelque affaire d'importance occupe mon époux, et je dois la connaître, ou il ne m'aime pas.

Entre UN DOMESTIQUE,

HOTSPUR. Ah! te voilà! Guillaume est-il parti avec le paquet?

LE DOMESTIQUE. Oui, mylord, il y a une heure.

[1] Canon de petit calibre.

HOTSPUR. Butler a-t-il amené ses chevaux de chez le shériff?

LE DOMESTIQUE. Il vient à l'instant même d'en amener un.

HOTSPUR. Lequel? est-ce le bai aux oreilles courtes?

LE DOMESTIQUE. Celui-là même, mylord.

HOTSPUR. Ce cheval sera mon trône; je vais le monter sur-le-champ. O *espérance*[1] ! — Dis à Butler de le conduire dans le parc.

Le Domestique sort.

LADY PERCY. M'entendez-vous, mylord?

HOTSPUR. Que dites-vous, mylady?

LADY PERCY. Qui vous entraîne ainsi loin de moi?

HOTSPUR. Eh mais, c'est mon cheval, mon amour, c'est mon cheval.

LADY PERCY. Méchant que tu es! une belette n'a pas l'humeur plus intraitable que toi. Je veux savoir de quoi il s'agit, Henri; je veux le savoir. Je crains que mon frère Mortimer ne se prépare à faire valoir ses droits, et ne t'ait envoyé chercher pour appuyer son entreprise; mais si tu vas, —

HOTSPUR. Si loin à pied, je me fatiguerai, mon amour.

LADY PERCY. Allons, allons, petit perroquet, répondez directement à la question que je vous fais. Je te briserai le petit doigt, Henri, si tu ne me dis pas la vérité toute entière.

HOTSPUR. Laisse-moi, laisse-moi, petite joueuse! — Moi, t'aimer! — je ne t'aime pas; je ne me soucie guère de toi, Catherine. Ce n'est pas le moment de s'amuser avec des poupées et de jouer des lèvres. Ce sont des figures en sang, des têtes cassées qu'il nous faut; voilà maintenant la seule monnaie qui ait cours. — Allons, mon cheval. — Que dis-tu, Catherine? que me veux-tu?

LADY PERCY. Est-ce bien vrai que tu ne m'aimes pas? dis-le-moi! allons, soit. Puisque tu ne m'aimes pas, je ne m'aimerai plus moi-même. Est-ce que tu ne m'aimes pas? dis-moi si c'est pour plaisanter, ou si tu parles sérieusement.

HOTSPUR. Allons, veux-tu me voir monter à cheval? Je te promets qu'une fois à cheval, je te jurerai un amour sans fin. Mais écoute, Catherine; désormais ne me demande plus ni où je vais ni ce que je me propose de faire. Je vais où je dois aller; et pour en finir, il faut que je te quitte ce soir, ma chère Ca-

[1] C'était la devise des Percy.

therine. Je te connais pour une personne sensée; mais tu ne l'es qu'autant que peut l'être la femme de Henri Percy. Tu es constante; mais tu es femme. Quant à la discrétion, nulle femme n'en a plus que toi; car je suis fermement convaincu que tu ne révéleras pas ce que tu ignores; et voilà jusqu'où ira ma confiance en toi, ma chère Catherine.

LADY PERCY. Comment! jusque-là?

HOTSPUR. Pas un pouce au delà. Mais écoute-moi, Catherine; là où j'irai, tu iras aussi. Je pars aujourd'hui, tu partiras demain. — Es-tu contente, Catherine?

LADY PERCY. Il le faut bien.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

East-Cheap [1]. — Une salle dans la taverne, à l'enseigne de la Hure.

Entrent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Édouard, je t'en prie, quittons cette vilaine chambre, et viens m'aider à rire un peu.

POINS. Où avez-vous été, Henri?

LE PRINCE HENRI. Avec trois ou quatre lourdauds au milieu de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux. J'ai touché la dernière corde de la vulgarité. Me voilà de compère à compagnon avec deux ou trois garçons de cave; et je puis les appeler tous par leurs noms de baptême, comme Thomas, Richard, François. Ils jurent déjà sur le salut de leur âme, que, bien que je ne sois encore que prince de Galles, je suis le roi de la courtoisie; ils me disent sans façon que je ne suis pas un orgueilleux imbécile comme Falstaff, mais un Corinthien [2], un bon drille, un bon enfant, — par le ciel, c'est ainsi qu'ils m'appellent, — et ils prétendent que lorsque je serai roi d'Agleterre, j'aurai tous les bons enfants d'East-Cheap à mes ordres. Ils appellent boire largement, *teindre en écarlate;* et quand vous reprenez haleine en buvant, ils crient *hum*, et vous ordonnent de continuer. Pour conclure, j'ai fait tant de progrès en une heure, que je suis en état, pour le reste de ma vie, de tenir, en buvant, conversation suivie avec le premier chaudronnier venu, dans son propre jargon. Je te le dis, Édouard, tu as beaucoup perdu de ne pas être avec moi dans cette rencontre-là. Mais, mon cher Édouard, pour te consoler, je te fais cadeau de ce

[1] C'est le nom d'une rue de Londres.

[2] Terme d'argot signifiant mauvais sujet.

cornet de sucre, que m'a mis tout à l'heure dans la main un sous-garçon qui n'a jamais su dire autre chose que : « Huit schellings six pence, » ou bien : « Vous êtes le bien venu ; » en ajoutant d'une voix perçante : « On y va, monsieur, on y va. Servez une de vin doux dans la demi-lune. » Mais, Édouard, pour tuer le temps jusqu'à ce que Falstaff vienne, passe, je te prie, dans la pièce voisine, pendant que je ferai quelques questions à mon benêt de garçon, pour savoir à quel dessein il m'a donné ce sucre. Pendant qu'il me parlera, ne cesse pas d'appeler François, afin que sa conversation avec moi soit un *on y va* perpétuel. Passe de l'autre côté, et je vais te donner une scène curieuse.

POINS. François!

LE PRINCE HENRI. C'est parfait.

POINS. François!

Poins sort.

Entre FRANÇOIS.

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va. — (*A la cantonade.*) Ralph, regarde par la trappe dans la chambre grenat[1].

LE PRINCE HENRI. Écoute, François.

FRANÇOIS. Mylord.

LE PRINCE HENRI. Combien de temps as-tu encore à servir, François?

FRANÇOIS. Cinq ans, de manière que, —

POINS, *de la pièce voisine.* François!

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI. Cinq ans! par Notre-Dame, c'est un long bail pour faire résonner l'étain. Mais, François, serais-tu assez vaillant pour reculer devant ton engagement, lui montrer les talons, et t'enfuir?

FRANÇOIS. Oh! mylord, je jurerais sur toutes les Bibles d'Angleterre que j'aurais la résolution nécessaire pour —

POINS. François!

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI. Quel âge as-tu, François?

FRANÇOIS. Attendez un peu... A la Saint-Michel, j'aurai —

POINS. François!

[1] C'est-à-dire couleur grenat. Beaucoup de chambres avaient des trappes par lesquelles on voyait dans la chambre au-dessous.

FRANÇOIS. On y va, monsieur, — veuillez m'attendre un moment, mylord.

LE PRINCE HENRI. Mais écoute-moi donc, François; pour le sucre que tu m'as donné, — il y en avait pour un sou, n'est-ce pas?

FRANÇOIS. Oh! mylord, je voudrais qu'il y en eût un pour deux.

LE PRINCE HENRI. Je te donnerai en retour mille livres sterling. Demande-moi-les quand tu voudras, et tu les auras.

POINS. François!

FRANÇOIS. Tout à l'heure, tout à l'heure.

LE PRINCE HENRI. Tout à l'heure, François; non, François; mais demain, François, ou mardi, François; enfin, François, ce sera quand tu voudras; mais, François, —

FRANÇOIS. Mylord?

LE PRINCE HENRI. Serais-tu homme à voler ce drôle[1] à jaquette de cuir, boutons de cristal, tête tondue, bague d'agate au doigt, bas couleur de lie de vin, jarretières de laine, voix doucereuse, panse espagnole?

FRANÇOIS. De qui voulez-vous parler, mylord?

LE PRINCE HENRI. Allons, je vois bien que tu ne bois que du vin doux. Vois-tu, François, ton pourpoint de toile blanche se salira; en Barbarie, mon cher, cela ne saurait revenir aussi cher.

FRANÇOIS. Que voulez-vous dire, mylord?

POINS. François!

LE PRINCE HENRI. Mais va donc, bélitre... ne vois-tu pas qu'on t'appelle?

En ce moment ils l'appellent tous deux à la fois. Le garçon reste immobile et interdit, ne sachant de quel côté aller.

Entre LE CABARETIER.

LE CABARETIER. Comment! tu restes là sans bouger pendant qu'on t'appelle de la sorte? va voir ce que l'on demande.

François sort[2].

LE CABARETIER, *continuant*. Mylord, le vieux sir John et demi-douzaine d'autres sont à la porte. Les ferai-je entrer?

[1] Le prince lui demande s'il consent à voler son maître.

[2] Cette scène n'est, par le fait, qu'une parade; le prince cherche à dérouter ce pauvre diable par des paroles qui n'ont point de sens.

LE PRINCE HENRI. Faites-les attendre un moment, puis vous leur ouvrirez.

Le Cabaretier sort.

LE PRINCE HENRI, *appelant*. Poins!

Rentre POINS.

POINS. On y va, mylord, on y va.

LE PRINCE HENRI. Dis donc, Falstaff et le reste de sa bande sont à la porte. Faut-il que nous nous amusions?

POINS. Soyons gais comme des grillons, mylord. Mais, dites-moi, quel était le but de cette plaisanterie avec le garçon de cave? quel en a été le résultat?

LE PRINCE HENRI. Je suis en ce moment en humeur de me livrer à toute les fantaisies joyeuses qui ont passé par la tête des humains depuis les vieux jours du bonhomme Adam jusqu'à l'heure présente de minuit.

Rentre FRANÇOIS, apportant du vin.

LE PRINCE, *continuant*. Quelle heure est-il, François?

FRANÇOIS. On y va, mylord, on y va.

LE PRINCE HENRI. Se peut-il que ce drôle ait moins de paroles à son service qu'un perroquet, et qu'il soit cependant le fils d'une femme? toute sa besogne consiste à monter un escalier et à le descendre; la carte à payer fait toute son éloquence. — (*Reprenant le cours de ses idées.*) Je ne suis pas encore de l'humeur de Percy, l'Hotspur du nord; lui qui tue à son déjeuner six ou sept douzaines d'Écossais, se lave les mains et dit à sa femme : « Fi de cette vie oisive! j'ai besoin d'occupation. » — « Oh! mon cher Henri, » dit-elle, « combien en as-tu tué aujourd'hui? » — « Qu'on donne à boire à mon cheval bai, » dit-il; puis il répond : « Une quinzaine, » et il ajoute une heure après : « Ce n'est qu'une bagatelle. » Fais entrer Falstaff, je te prie; je ferai Percy, et ce moribond maudit fera dame Mortimer sa femme. *Rico*[1], disent les ivrognes. Qu'on fasse entrer cette bedaine! qu'on fasse entrer ce pain de suif!

Entrent FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPHE et PETO.

POINS. Bonjour, Jack. D'où viens-tu comme cela?

FALSTAFF. Maudit soient les poltrons! je voudrais les voir pendre tous. Ainsi soit-il! — Donne-moi une coupe de vin, garçon. Plutôt que de continuer à mener cette vie-là, je cou-

[1] Terme d'exultation dans l'argot de la mauvaise compagnie de l'époque.

drai des bas, je les raccommoderai, je les ravaudrai même. Maudits soient tous les poltrons! — Donne-moi une coupe de vin, drôle. — N'y a-t-il plus de vertu sur la terre?

Il boit.

LE PRINCE HENRI. N'as-tu jamais vu Titan, le sensible Titan fondant en larmes au récit de la tragique aventure de son fils[1], caresser de ses rayons une motte de beurre? si tu l'as vu, (*montrant Falstaff*) regarde-moi ce morceau-là!

FALSTAFF. Coquin! il y a de la chaux dans ce vin-là. Il n'y a que coquinerie dans ce monde pervers; pourtant un poltron est pire qu'une coupe de vin dans lequel on a mis de la chaux; infâme poltron! Va toujours, mon vieux Jack, meurs quand tu voudras; si alors le courage, le véritable courage n'est pas disparu de la face de la terre, je suis un hareng saur. Il n'y a pas en Angleterre trois hommes de bien qu'on n'ait pas pendus, et l'un d'eux est gros et se fait vieux. Dieu nous soit en aide! c'est un pitoyable monde que celui-ci. — Je voudrais être tisserand, je chanterais des psaumes, ou toute autre chose. Je le répète, maudits soient tous les poltrons!

LE PRINCE HENRI. Eh bien, sac de laine, que marmottes-tu là entre tes dents?

FALSTAFF. Toi, le fils d'un roi! si je ne t'expulse pas de ton royaume avec une épée de bois, si je ne chasse pas tous tes sujets devant toi, comme un troupeau d'oies sauvages, je veux n'avoir plus un poil de barbe au menton. Toi, prince de Galles!

LE PRINCE HENRI. Fils de catin, grosse boule, de quoi s'agit-il?

FALSTAFF. N'es-tu pas un lâche? réponds-moi à cela, et Poins aussi que voilà.

POINS. Par la sangbleu, grosse bedaine, si tu m'appelles lâche, je te poignarde.

FALSTAFF. Moi, t'appeler lâche! je te verrai damner avant que je t'appelle lâche; mais je donnerais mille livres sterling pour courir aussi vite que toi. Mes enfants, vous avez les épaules bien faites, vous n'avez pas peur de montrer votre dos; est-ce que vous appelez cela soutenir vos amis? Joli soutien, ma foi! j'aime les gens qui me font face. — Donnez-moi une coupe de vin; je suis un drôle si j'ai bu aujourd'hui.

[2] Phaéton.

LE PRINCE HENRI. Malheureux! tes lèvres sont encore humides de la dernière rasade que tu as sablée.

FALSTAFF. N'importe, je le répète, maudits soient tous les poltrons!

Il boit.

LE PRINCE HENRI. De quoi s'agit-il?

FALSTAFF. De quoi il s'agit? nous sommes ici quatre qui avons pris ce matin mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI. Où est cet argent, Jack? où est-il?

FALSTAFF. Où il est? on nous l'a repris. Nous étoins quatre contre cent.

LE PRINCE HENRI. Comment, cent?

FALSTAFF. Je veux être pendu si je n'ai pas ferraillé avec une douzaine deux heures entières. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit coups de pointe dans mon pourpoint, quatre dans mes chausses; mon écu est percé de part en part; mon épée est ébréchée comme une scie : *ecce signum*[1]. (*Il montre son épée.*) Je ne me suis jamais mieux conduit depuis que je suis homme; tout a été inutile. Maudits soient tous les poltrons! (*Montrant ses camarades.*) Qu'ils parlent, eux : s'ils disent plus ou moins que la vérité, ce sont des scélérats, des enfants de ténèbres.

LE PRINCE HENRI. Parlez, messieurs; comment les choses se sont-elle passées?

GADSHILL. Nous quatre, nous sommes tombés sur une douzaine de voyageurs.

FALSTAFF. Seize au moins, mylord.

GADSHILL. Et nous les avons garrottés.

PETO. Non, non, ils n'ont pas été garottés.

FALSTAFF. Maraud, ils ont tous été garrottés jusqu'au dernier, ou je ne suis qu'un juif, un juif hébreu.

GADSHILL. Pendant que nous étions à partager, six ou sept nouveaux venus nous sont tombés sur le corps.

FALSTAFF. Et ils ont détaché les premiers; puis il en est arrivé d'autres.

LE PRINCE HENRI. Comment! est-ce que vous vous êtes battus contre tous?

FALSTAFF. Tous! je ne sais pas ce que tu appelles tous; mais si je ne me suis pas battu contre une cinquantaine, je ne suis

[1] En voici la preuve.

qu'une botte de radis; s'ils n'étaient cinquante-deux ou cinquante-trois contre le pauvre vieux Jack, je ne suis pas une créature à deux pieds.

POINS. Dieu veuille que vous n'en ayez pas tué quelques-uns.

FALSTAFF. Ma foi, c'est un souhait qui vient trop tard, car j'en ai poivré deux; je suis sûr qu'il y en a deux à qui j'ai donné leur affaire, deux drôles vêtus de bougran[1]. Écoute, Henri; — si je te mens, crache-moi au visage, apppelle-moi cheval. Tu connais ma parade. (*Il tire son épée et joint à ses paroles la démonstration.*) — J'étais dans cette position; je tenais mon épée comme cela. Quatre coquins en bougran viennent sur moi; —

LE PRINCE HENRI. Comment, quatre! tu n'en comptais que deux tout à l'heure.

FALSTAFF. Quatre, Henri; je t'ai dit quatre.

POINS. Oui, oui, il a dit quatre.

FALSTAFF. Ces quatre individus se sont avancés de front, et m'ont attaqué tous à la fois. Je ne fis ni une ni deux; je reçus sur mon bouclier la pointe de leurs sept lances comme cela, —

LE PRINCE HENRI. Sept? Ils n'étaient que quatre tout à l'heure.

FALSTAFF. En bougran.

POINS. Oui, quatre vêtus de bougran.

FALSTAFF. Sept, par la garde de mon épée, ou je ne suis qu'un scélérat.

LE PRINCE HENRI, *à Poins*. Laisse-le faire, je te prie; tout à l'heure le nombre augmentera encore.

FALSTAFF. M'entends-tu, Henri?

LE PRINCE HENRI. Oui, et je t'écoute, Jack.

FALSTAFF. Tu fais bien; car la chose en vaut la peine. Les neuf individus en bougran dont je viens de te parler, —

LE PRINCE HENRI. Fort bien; en voilà déjà deux de plus.

FALSTAFF. Leurs épées s'étant brisées, —

POINS. Les morceaux en tombèrent à terre.

FALSTAFF. Commencèrent à reculer : mais je les suivis de près, je leur serrai le bouton, et en un tour de main, j'en expédiai sept sur onze.

[1] Sorte d'étoffe grossière.

LE PRINCE HENRI. O prodige! de deux hommes en bougran il en est sorti onze.

FALSTAFF. Mais, comme si le diable s'en fût mêlé, trois maudits drôles, en vert de Kendal [1], sont venus me prendre par derrière, et fondre sur moi; — car la nuit était si sombre, Henri, que tu n'aurais pu voir ta main.

LE PRINCE HENRI. Ces mensonges ressemblent à celui qui les débite; ils sont gros comme des montagnes, monstrueux, palpables, s'il en fut jamais. Quoi! lourde bedaine, stupide caboche, obscène maraud, pain de suif en fusion, —

FALSTAFF. Comment donc! est-ce que tu es fou? est-ce que la vérité n'est pas la vérité?

LE PRINCE HENRI. Comment as-tu pu voir que ces hommes étaient habillés en vert de Kendal, s'il faisait tellement noir que tu ne pouvais distinguer ta main? Allons, dis-nous tes raisons. Qu'as-tu à répondre à cela?

POINS. Allons, tes raisons, Jack, tes raisons.

FALSTAFF. Eh quoi, par contrainte? Non; dût-on m'infliger l'estrapade et toutes les tortures imaginables, je ne m'expliquerai pas par contrainte? Quand ces raisons seraient aussi communes que les mûres, je n'en donnerais par contrainte à qui que ce soit au monde.

LE PRINCE HENRI. Je ne veux pas plus longtemps sanctionner ses mensonges par mon silence : ce déterminé poltron, cet effondreur de lits, cet éreinteur de chevaux, cette énorme montagne de chair, —

FALSTAFF. Arrière, meurt-de-faim, peau de nain, langue de veau séchée, nerf de bœuf, stock-fiche! — Oh! que n'ai-je assez d'haleine pour énumérer tous les objets auxquels on peut te comparer! — Demi-aune de tailleur, fourreau vide, carquois, longue lame!

LE PRINCE HENRI. Reprends haleine, et continue; quand tu auras vidé ton sac de comparaisons injurieuses, écoute ce que j'ai à te dire.

POINS. Écoute, Jack!

LE PRINCE HENRI. Nous deux nous vous avons vus à vous quatre attaquer quatre individus. Vous les avez garrottés, et vous êtes approprié ce qu'ils possédaient. Or, remarque bien

[1] Kendal est une ville située dans le Westmoreland, et célèbre pour la fabrication et la teinture de ses draps.

comme d'une seule parole je vais vous confondre tous. Alors, nous deux que voilà, nous sommes tombés sur vous quatre, et en un clin d'œil nous vous avons enlevé votre butin ; et nous l'avons encore, et nous sommes en état de vous le montrer ici dans la maison. — Quant à toi, Falstaff, tu as joué des jambes et as sauvés ta bedaine avec autant d'agilité et de dextérité qu'un autre; et tout en courant tu demandais quartier avec des hurlements qui eussent rivalisé avec ceux d'un jeune taureau. Il faut que tu sois un grand misérable pour avoir ébréché ton épée comme tu l'as fait, et venir dire ensuite que c'est en te battant qu'elle a été mise en cet état! Quelle ruse, quel stratagème, quelle échappatoire pourras-tu trouver maintenant, pour te dérober à ta honte patente et manifeste ?

POINS. Voyons, Jack, qu'as-tu à dire? par quelle manœuvre vas-tu te tirer de là ?

FALSTAFF. Mon Dieu, je vous ai reconnus aussi bien que celui qui vous a faits. Écoutez-moi, mes maîtres ! Était-il convenable que je tuasse l'héritier présomptif? devais-je lever la main sur mon prince légitime? Tu sais que je suis aussi vaillant qu'Hercule; mais l'instinct est toujours là; le lion respecte le sang royal. C'est une chose merveilleuse que l'instinct. J'ai été poltron par instinct; et je n'en aurai que meilleure opinion de moi et de toi le restant de mes jours; de moi comme lion courageux, de toi comme prince légitime. Mais, par le ciel, mes enfants, je suis charmé que vous ayez l'argent.—Hôtesse, tenez les portes closes; veillez cette nuit; vous prierez demain. —Mes braves, mes amis, mes enfants, cœurs d'or, laissez-moi vous donner les noms les plus affectueux! Dites, nous divertirons-nous? voulez-vous que nous ayons une comédie impromptu?

LE PRINCE HENRI. Je le veux bien ; ta poltronnerie en fera le sujet.

FALSTAFF. Ne parlons plus de cela, Henri, si tu m'aimes.

Entre L'HOTESSE.

L'HÔTESSE. Mylord, mon prince , —

LE PRINCE HENRI. Eh bien, mylady l'hôtesse! qu'avez-vous à me dire ?

L'HÔTESSE. Mylord, il est arrivé un noble de la cour qui désire vous parler. Il vient, dit-il, de la part de votre père.

LE PRINCE HENRI. Donnez-lui ce qu'il faut pour que de noble il devienne royal [1], et renvoyez-le à ma mère.

FALSTAFF. Quelle espèce d'homme est-ce?

L'HÔTESSE. C'est un vieillard.

FALSTAFF. Que fait hors de son lit, à minuit, la gravité d'un vieillard? Voulez-vous que j'aille lui répondre ?

LE PRINCE HENRI. Je t'en prie, Jack, vas-y.

FALSTAFF. Laissez-moi faire; je vous en débarrasserai.

Il sort.

LE PRINCE HENRI. Par Notre-Dame, avouez, messieurs, que vous avez bravement combattu; — et toi aussi, Peto; — et toi aussi, Bardolphe. Vous êtes de vrais lions. Vous vous êtes sauvés par instinct : vous n'êtes pas gens à porter la main sur le prince légitime; fi donc!

BARDOLPHE. Ma foi, je me suis enfui quand j'ai vu fuir les autres.

LE PRINCE HENRI. Dis-moi franchement comment il se fait que l'épée de Falstaff soit si ébréchée.

PETO. Il l'a épréchée lui-même avec sa dague; il nous a dit qu'il n'épargnerait ni protestations, ni serments, pour vous faire croire que la chose s'était faite en combattant, et il nous a engagés à imiter son exemple.

BARDOLPHE. Il nous a conseillé d'introduire dans nos narines du chiendent pour nous faire saigner; de barbouiller nos habits avec ce sang, et de jurer que c'était le sang des hommes qui nous avaient attaqués. J'ai fait ce qui ne m'était pas arrivé depuis sept ans; j'ai rougi en entendant ses monstrueux expédients.

LE PRINCE HENRI. Scélérat, il y a dix-huit ans que tu as avalé une coupe de vin en cachette, et que tu as été pris sur le fait; et depuis cette époque, la rougeur est ton état naturel et permanent. Tu avais le feu au visage et le fer au côté, et tu t'es enfui. A quel instinct as-tu obéi en cela?

BARDOLPHE, *montrant sa trogne rubiconde.* Mylord, voyez-vous ces météores? apercevez-vous ces feux?

LE PRINCE HENRI. Oui.

BARDOLPHE. Que croyez-vous que cela annonce?

[1] L'auteur joue ici sur les mots *noble* et *royal* : un *royal* ou *réal* était une monnaie de l'époque qui valait dix schellings; le *noble* ne valait que six schellings huit pence.

LE PRINCE HENRI. Un foie chaud et une bourse froide.

BARDOLPHE. La colère, mylord, pour qui sait comprendre.

LE PRINCE HENRI. Dis plutôt la potence.

Rentre FALSTAFF.

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Voici Jack le maigrelet; voici notre squelette. Eh bien, mon aimable ballon? Combien y a-t-il de temps, Jack, que tu n'as vu tes genoux?

FALSTAFF. Mes genoux? Quand j'avais ton âge, Henri, ma taille n'égalait pas en circonférence la serre d'un aigle; j'aurais pu tenir dans la bague d'un alderman[1]. Mais que ne peuvent les soupirs et le chagrin! ils vous gonflent un homme comme une vessie. J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer : sir John Bracy est venu ici de la part de ton père; il te faut demain matin partir pour la cour. Cet écervelé du nord, Percy, et ce Gallois qui a donné la bastonnade au puissant Amaimon[2], fait Lucifer cocu, et fait jurer foi et hommage au diable sur le fer d'une pique galloise, — Comment diable est-ce qu'on l'appelle?

POINS. Glendower.

FALSTAFF. Owen Glendower; c'est bien lui; et son gendre Mortimer; et le vieux Northumberland; et cet Écossais si agile, ce Douglas, qui, à cheval, gravit une montagne en ligne perpendiculaire.

LE PRINCE HENRI. Celui qui, lancé au grand galop, tue avec la balle de son pistolet une hirondelle au vol?

FALSTAFF. C'est cela, tu as touché la vraie corde.

LE PRINCE HENRI. Mieux que sa balle ne toucha jamais l'hirondelle.

FALSTAFF. Eh bien! c'est un coquin qui a du cœur; il n'est pas homme à fuir.

LE PRINCE HENRI. Imbécile que tu es, tu vantais tout à l'heure son agilité à courir.

FALSTAFF. A cheval, coucou; mais à pied on ne le fera pas bouger d'un pas.

LE PRINCE HENRI. Par instinct, sans doute?

FALSTAFF. Par instinct, soit. Eh bien donc, il est là, ainsi

[1] Conseiller municipal.

[2] L'un des princes des démons.

qu'un certain Mordake, et des milliers de bonnets bleus [1], Worcester s'est enfui cette nuit. Ces nouvelles ont fait blanchir la barbe de ton père : on peut maintenant acheter des terres à aussi vil prix que du maquereau pourri !

LE PRINCE HENRI. En ce cas, pour peu qu'il fasse chaud en juin, et que ces discordes civiles continuent, nous achèterons les pucelages au cent, comme on achète les clous.

FALSTAFF. Parbleu, mon garçon, tu dis vrai. Il est probable que nous ferons de bonnes affaires en ce genre. Mais dis-moi, Henri, n'as-tu pas horriblement peur? Comme héritier présomptif, le monde entier pouvait-il t'offrir trois ennemis comparables à ce damné de Douglas, à cet enragé de Percy, à ce diable de Glendower? N'as-tu pas horriblement peur? Est-ce que tout ton sang ne se fige pas à ces nouvelles?

LE PRINCE HENRI. Pas le moins du monde, je t'assure; j'aurais besoin pour cela d'avoir un peu de ton instinct.

FALSTAFF. En tout cas, tu seras horriblement tancé demain quand tu paraîtras devant ton père; si tu m'aimes, tu prépareras ta réponse.

LE PRINCE HENRI. Voyons, représente mon père, et fais l'examen de ma conduite.

FALSTAFF. Tu le veux? Volontiers. Ce fauteuil sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne.

LE PRINCE HENRI. Ton trône est un escabeau, ton sceptre d'or un poignard d'étain, ta précieuse et riche couronne la tonsure d'un débile vieillard.

FALSTAFF. Allons, si le feu de la grâce n'est pas entièrement éteint dans toi, maintenant tu vas être touché. Versez-moi à boire, afin que j'aie les yeux rouges, et que je paraisse avoir pleuré; car il faut que je parle avec chaleur, et je le ferai sur le ton du roi Cambyse[2].

LE PRINCE HENRI. Allons, mon salut respectueux est fait.

FALSTAFF. Et moi, je prends la parole. Rangez-vous, ma noblesse.

L'HÔTESSE. Ma foi, la farce est bonne.

FALSTAFF. Ne pleurez-pas, charmante reine, car les larmes sont inutiles.

[1] Il veut désigner par là les Ecossais.

[2] Allusion à un drame de l'époque, intitulé : *Tragédie lamentable*, mêlée de *scènes comiques, contenant la vie de Cambyse, roi de Perse*, par Thomas Preston, 1570.

L'HÔTESSE. Oh ! voyez donc comme il joue le rôle de père ! comme il tient son sérieux !

FALSTAFF. Au nom du ciel, mylords, emmenez la reine désolée ; les écluses de ses yeux sont obstruées par les pleurs.

L'HÔTESSE. Oh ! c'est parfait ! il joue cela comme ces comédiens à qui j'ai vu jouer leurs drôleries.

FALSTAFF. Silence, pot à bière ; silence, chatouille cerveau [1]. — Henri, je m'étonne, non-seulement de la manière dont tu passes ton temps, mais encore de la compagnie que tu hantes; car si l'on peut dire de la camomille, que plus elle est foulée aux pieds, plus elle pousse, néanmoins la jeunesse, plus on la gaspille, plus vite elle s'use [2]. Tu es mon fils ; j'ai, pour le croire, d'abord la parole de ta mère, puis ma conviction personnelle; mais surtout j'en ai pour garant un abominable tic de l'œil gauche, et un fort sot abaissement de ta lèvre inférieure. Si donc tu es mon fils, voilà où je veux en venir : pourquoi, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt? Verra-t-on l'astre brillant des cieux se comporter en mauvais sujet, et manger des mûres ? Ce n'est pas là une question à faire. Le fils du roi d'Angleterre est-il fait pour n'être qu'un voleur et pour chipper des bourses ? C'est une question à faire. Il y a une substance, Henri, dont tu as souvent entendu parler, et qui est connue de bien des gens dans notre pays sous le nom de poix : cette poix, ainsi que le rapportent d'anciens auteurs, souille la main qui la touche ; il en est de même de la société que tu fréquentes ; car, Henri, ce n'est pas sous l'influence des fumées du vin que je te parle, mais les larmes aux yeux ; ce n'est pas pour rire, mais avec colère ; ce n'est pas du bout des lèvres seulement, mais la douleur dans l'âme. Et pourtant il est un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie, mais j'ignore son nom.

LE PRINCE HENRI. Quelle sorte d'homme est-ce, sous le bon plaisir de votre majesté ?

FALSTAFF. Un homme d'une mine avantageuse, pardieu, assez corpulent ; il a l'air gai, l'œil gracieux et un port des plus nobles. Il peut avoir, je pense, une cinquantaine d'années, ou

[1] C'est sans doute le nom de quelque liqueur forte.

[2] A propos de cette comparaison de la camomille, de cette manière de prouver une chose par la chose contraire, le docteur Johnson cite la phrase suivante d'un auteur son contemporain : « Quoique Bedlam soit sur la route d'Hogsden, il n'est pas sur la route de la fortune. »

peut-être, par Notre-Dame, tire-t-il vers la soixantaine. Et maintenant, je me rappelle que son nom est Falstaff : si cet homme était un libertin, je serais fort trompé ; car, vois-tu, Henri, je lis la vertu dans ses regards. Si donc on peut connaître l'arbre par le fruit, comme le fruit par l'arbre, j'affirme, sans craindre de me tromper, qu'il y a de la vertu dans ce Falstaff. Fréquente-le; quant aux autres, bannis-les de ta présence. Et maintenant, dis-moi, mauvais garnement, dis-moi ce que tu es devenu depuis un mois.

LE PRINCE HENRI. Est-ce ainsi que doit parler un roi ? Prends ma place, et je vais faire le rôle de mon père.

FALSTAFF. Quoi ! me détrôner ! Si tu t'en acquittes, tant pour l'attitude que pour le langage, avec la moitié seulement de la gravité et de la majesté que j'y ai mises, je veux qu'on me pende par les talons, comme un lapin ou un lièvre dans la boutique d'un marchand de volaille.

LE PRINCE HENRI. Allons, je suis assis.

FALSTAFF. Et moi, je suis debout. Messieurs, vous allez juger.

LE PRINCE HENRI. Ah ça, Henri, d'où viens-tu ?

FALSTAFF. D'East-Cheap, mon noble seigneur.

LE PRINCE HENRI. Les plaintes qu'on me fait sur ton compte sont graves.

FALSTAFF. Par la sangbleu, monseigneur, elles sont fausses. —Oh ! vous allez voir comme je vais jouer mon rôle de jeune prince.

LE PRINCE HENRI. Quoi ! tu jures, enfant pervers? A l'avenir, ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment entraîné hors des voies du salut ; il y a un démon qui s'attache à tes pas sous la figure d'un corpulent vieillard : tu as pour compagnon non un homme, mais une vraie tonne. Pourquoi fais-tu ta société de ce réceptacle d'humeurs, de cette huche de bestialité, de ce ballon d'hydropisie, de ce tonneau de vin, de cet énorme sac à boyaux, de ce bœuf rôti au ventre farci, de ce vice courbé par l'âge, de cette iniquité en cheveux blancs, de ce vieux scélérat, de ce fou couvert de rides? A quoi est-il bon ? à goûter le vin et à le boire. A quoi excelle-t-il? à découper un chapon et à le manger. En quoi est-il habile? dans la ruse. En quoi rusé? dans la perversité. En quoi pervers? en toute chose. En quoi estimable ? en rien.

FALSTAFF. Que votre majesté n'aille pas plus vite que je ne peux la suivre. De qui votre majesté veut-elle parler?

LE PRINCE HENRI. De ce scélérat de Falstaff, de cet abominable corrupteur de la jeunesse, de ce Satan en cheveux blancs.

FALSTAFF. Monseigneur, je connais cet homme.

LE PRINCE HENRI. Je le sais.

FALSTAFF. Mais dire que je connais plus de mauvaises qualités en lui qu'en moi-même, ce serait en dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux, et il n'en est que plus à plaindre, c'est ce que ses cheveux blancs attestent. Mais qu'il soit, sauf votre respect, un coureur de filles, je le nie formellement. Si le vin d'Espagne et le sucre sont des crimes, Dieu vienne en aide aux criminels! Si c'est un péché que d'être vieux et d'aimer à rire, je connais plus d'un honnête homme qui sera damné pour ce péché-là. Si par cela seul qu'on est gras on mérite la haine, dès lors les vaches maigres de Pharaon ont droit à notre affection. Non, monseigneur; bannissez Peto, bannissez Bardolphe, bannissez Poins; quant à l'aimable Jack Falstaff, à l'excellent Jack Falstaff, au loyal Jack Falstaff, au vieux et vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est vieux, ne le bannissez point de la compagnie de votre Henri : si vous bannissez le gros Jack, autant bannir le reste de l'univers.

LE PRINCE HENRI. Je le bannis; je le veux.

On entend frapper à la porte. — L'Hôtesse, François et Bardolphe sortent.

BARDOLPHE revient courant.

BARDOLPHE. O mylord, mylord, le shériff, suivi d'une garde nombreuse, est à la porte.

FALSTAFF. Va-t'en, coquin. Achevons la pièce. J'ai beaucoup à dire en faveur de ce Falstaff.

L'HOTESSE accourt toute essoufflée.

L'HÔTESSE. O Jésus! mylord, mylord! —

FALSTAFF. Allons, allons! voilà bien du bruit pour rien! Qu'y a-t-il?

L'HÔTESSE. Le shériff et toute la garde sont à la porte; ils viennent faire des perquisitions dans la maison; dois-je les faire entrer?

FALSTAFF. Entends-tu, Henri? Ne prends jamais une bonne pièce d'or pour une pièce fausse. Tu es essentiellement fou, sans le paraître.

LE PRINCE HENRI. Et toi naturellement poltron, sans instinct.

FALSTAFF. Je nie ta majeure ; si tu refuses de recevoir le shériff, soit ; sinon, qu'il entre. Si je ne suis pas homme à figurer sur une charrette tout aussi bien qu'un autre, ce n'était pas la peine de m'élever si bien ! j'espère qu'une hart m'étranglera aussi vite qu'un autre.

LE PRINCE HENRI. Va te cacher derrière la tapisserie : — vous autres, montez là-haut. Maintenant, messieurs, je vous souhaite à tous un visage d'honnête homme et une bonne conscience.

FALSTAFF. J'ai eu l'un et l'autre ; mais il y a longtemps de cela ; c'est pourquoi je vais me cacher.

Tous sortent, à l'exception du Prince et de Poins.

LE PRINCE HENRI. Faites entrer le shériff.

Entrent LE SHÉRIFF et UN VOITURIER.

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Eh bien, monsieur le shériff, que me voulez-vous ?

LE SHÉRIFF. Veuillez d'abord m'excuser, mylord. La clameur publique poursuit certains hommes qui sont dans cette maison.

LE PRINCE HENRI. Quels hommes ?

LE SHÉRIFF. Il y en a un parmi eux qui est bien connu, mon gracieux lord ; c'est un homme gros et gras.

LE VOITURIER. Gras comme du beurre.

LE PRINCE HENRI. Je vous assure que cet homme n'est pas ici[1] ; car en ce moment il est occupé à faire une commission pour moi. Je vous donne ma parole, shériff, de vous l'envoyer demain à l'heure du dîner, pour répondre devant vous, et devant qui il appartiendra, de tout ce qui pourrait être articulé à sa charge : sur ce, permettez-moi de vous prier de vous retirer.

LE SHÉRIFF. Je me retire, mylord. Il y a deux bourgeois qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

LE PRINCE HENRI. C'est possible. S'il a volé ces hommes, il en répondra. Sur ce, adieu.

[1] Un commentateur s'étonne piensement que Shakspeare n'ait trouvé qu'un mensonge pour tirer d'affaire le prince Henri. Il oublie que le prince ne se donne pas pour un modèle de moralité. Quand on dévalise les voyageurs, on peut bien mentir à un shériff.

LE SHÉRIFF. Bonne nuit, mon noble lord.

LE PRINCE HENRI. Je pense qu'il est bientôt jour, n'est-ce pas?

LE SHÉRIFF. Mylord, je crois qu'il est deux heures du matin.

Le Shériff et le Voiturier sortent.

LE PRINCE HENRI. Ce gras scélérat est aussi connu que saint Paul. Appelle-le.

POINS. Falstaff!—Il dort profondément derrière la tapisserie, et ronfle comme un cheval.

LE PRINCE HENRI. Écoute avec quel effort il respire! Fouille dans ses poches. (*Poins fouille Falstaff.*) Qu'as-tu trouvé?

POINS. Rien que des papiers, mylord.

LE PRINCE HENRI. Voyons ce que c'est. Lis-les.

POINS, *lisant.* « Item, un chapon, deux schellings deux pence. Item, sauce, quatre pence. Item, vin, deux gallons, cinq schellings huit pence. Item, anchois, et vin après souper, deux schellings six pence. Item, pain, un demi-penny.

LE PRINCE HENRI. O monstruosité! Un demi-penny seulement de pain pour cette intolérable quantité de vin. Serre le reste, nous le lirons à loisir : laissons-le dormir là jusqu'au jour. Demain matin je pars pour la cour. Nous irons tous ensemble à la guerre, et ton poste sera honorable. Je procurerai à cette grosse bedaine un emploi dans l'infanterie; et je sais qu'une marche de deux cents toises le tuera. Je ferai rendre l'argent volé et au delà. Viens me trouver dans la matinée, de bonne heure; et sur ce, bonsoir, Poins.

POINS. Bonsoir, mylord.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Bangor. — Un appartement dans la maison de l'archidiacre.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER et GLENDOWER.

MORTIMER. Ces promesses sont brillantes; elles viennent de personnes sûres, et notre entreprise commence sous les plus heureux auspices.

HOTSPUR. Lord Mortimer, — et vous cousin Glendower, — veuillez vous asseoir; — et vous aussi, mon oncle Worcester. Parbleu ! j'ai oublié la carte.

GLENDOWER, *déroulant une carte sur une table autour de laquelle tous trois prennent place.* Non, la voici. Asseyez-vous, cousin Percy; — asseyez-vous, mon cher cousin Hotspur; car sitôt que Lancastre vous entend appeler de ce nom, soudain son visage pâlit, et, avec un profond soupir, il vous souhaite au ciel.

HOTSPUR. Et vous en enfer, dès qu'il entend prononcer le nom d'Owen Glendower.

GLENDOWER. Je ne saurais l'en blâmer : le jour de ma naissance, la voûte du ciel était pleine de météores enflammés, de croix de feu; et au moment où je naquis, la terre trembla de peur jusqu'en ses fondements.

HOTSPUR. Elle en eût fait tout autant dans ce moment-là, quand même vous ne seriez jamais né, et que c'eût été la chatte de votre mère qui eût mis bas ses petits.

GLENDOWER. Je dis qu'à ma naissance la terre tremblait.

HOTSPUR. Et moi, je dis que la terre ne me ressemblait guère, si vous croyez que c'est la peur qu'elle avait de vous qui l'a fait trembler.

GLENDOWER. Le ciel était tout en feu; la terre tremblait.

HOTSPUR. En ce cas, la terre tremblait de voir le ciel en feu, et non parce qu'elle redoutait votre naissance. La nature malade a souvent d'étranges éruptions. Souvent elle est tourmentée par des vents rebelles emprisonnés dans ses entrailles, et qui, en se frayant une issue, ébranlent la terre vénérable, et jettent bas les clochers et les antiques tours. Il est possible qu'à votre naissance notre mère commune ait ressenti des douleurs de ce genre, et qu'il en soit résulté l'ébranlement en question.

GLENDOWER. Mon cousin, il est bien peu d'hommes dont je sois disposé à souffrir ainsi les contradictions. Permettez-moi de vous répéter — qu'à ma naissance des signes menaçants sillonnèrent la voûte des cieux; les chèvres s'enfuirent effrayées du sommet des montagnes, et les troupeaux firent entendre d'étranges clameurs dans les plaines épouvantées. Ces signes annonçaient en moi un homme extraordinaire; et tout le cours de ma vie a fait voir que je sors de la foule des hommes vulgaires. Dans tout l'espace qu'enserre la mer qui baigne les rivages de l'Angleterre, de l'Écosse et du pays de Galles,

où est le mortel qui peut se vanter de m'avoir eu pour élève et de m'avoir appris quelque chose ? Et cependant montrez-moi un fils de la femme qui puisse me suivre dans les laborieux sentiers de la science, et qui m'égale dans la connaissance des plus merveilleux secrets ?

HOTSPUR. Je pense qu'il n'y a personne au monde qui parle mieux welche. Sur ce, je vais dîner.

MORTIMER. Assez, cousin Percy ; vous allez le faire devenir fou.

GLENDOWER. Je puis commander aux esprits de s'élever à ma voix du fond de l'abîme.

HOTSPUR. Et moi aussi, je le puis ; et tout homme le peut également ; mais viendront-ils quand vous les appellerez ?

GLENDOWER. Je puis même, cousin, vous apprendre à évoquer le diable.

HOTSPUR. Et moi, cousin, je puis vous apprendre à mettre le diable en fuite en disant la vérité : dites la vérité, et le diable s'enfuira. Si vous avez le pouvoir de l'évoquer, faites-le venir, et je vous jure que j'ai le pouvoir de le faire déguerpir. Tant que vous vivrez, dites la vérité, et vous ferez fuir le diable.

MORTIMER. Allons, allons ; cessez ce bavardage inutile.

GLENDOWER. Trois fois Henri Bolingbroke a voulu tenir tête à ma puissance ; trois fois, des rives de la Wye et de la sablonneuse Séverne, je l'ai renvoyé chez lui nu comme la main, et battu de la tempête.

HOTSPUR. Renvoyé tout nu, et par le mauvais temps encore ! comment diable a-t-il fait pour ne pas attraper la fièvre ?

GLENDOWER. Allons, voici la carte. Procéderons-nous au partage, conformément à la triple convention arrêtée entre nous ?

MORTIMER. L'archidiacre a divisé tout le territoire en trois parts complétement égales. L'Angleterre, au sud de la Trente et à l'est de la Séverne, m'est assignée pour ma part ; le pays de Galles, et tout le territoire compris entre l'extrémité ouest et la Séverne, sont le partage d'Owen Glendower ; et vous, cher cousin, vous avez pour votre lot tous les pays situés au nord de la Trente. Déjà nos trois traités de partage sont dressés ; il ne nous reste plus qu'à y apposer mutuellement notre sceau. Cette opération pourra se faire cette nuit. Demain, cousin Percy, vous, mylord de Worcester, — et moi, nous partirons pour

aller, comme nous en sommes convenus, rejoindre à Shrewsbury votre père et les bataillons écossais. Mon père Glendower n'est pas prêt encore, et nous n'aurons pas besoin de son aide d'ici à quinze jours. — (*A Glendower.*) Dans cet intervalle, vous aurez pu réunir vos tenanciers, vos amis et les gentilshommes de votre voisinage.

GLENDOWER. En moins de temps que cela, mylords, je vous aurai rejoints; vos dames viendront sous ma conduite. Maintenant partez sans prendre congé d'elles; car votre séparation fera couler un déluge de larmes.

HOTSPUR. Il me semble que ma portion, située au nord de Burton, n'égale pas les vôtres en étendue. Voyez comme les sinuosités de cette rivière me rognent la meilleure part de mon territoire; voyez l'énorme échancrure, l'angle monstrueux qu'elle m'enlève. Je veux faire en cet endroit intercepter le fleuve. La Trente limpide coulera désormais d'un cours égal et uniforme dans un lit nouveau; je ne veux plus qu'elle serpente en de si longs détours, et me dérobe ainsi un riche domaine.

GLENDOWER. Elle ne serpentera plus? Elle serpentera; il le faut; vous le voyez bien.

MORTIMER. Oui; mais remarquez qu'en poursuivant son cours elle pénètre à une distance égale dans la direction opposée, et m'enlève de mon côté autant de territoire qu'elle vous en dérobe du vôtre.

WORCESTER. Oui; mais on pourrait à peu de frais barrer le fleuve en cet endroit, de manière à ce qu'il coulât en droite ligne et laissât intacte au nord cette langue de terre.

HOTSPUR. Je ferai faire ce changement; cela coûtera peu de chose.

GLENDOWER. Je ne veux pas qu'on fasse de changement.

HOTSPUR. Vous ne le voulez pas?

GLENDOWER. Non, et vous n'en ferez pas.

HOTSPUR. Et qui m'en empêchera?

GLENDOWER. Moi.

HOTSPUR. Dites-le donc de manière à ce que je ne le comprenne pas. Parlez welche.

GLENDOWER. Je puis parler anglais, mylord, tout aussi bien que vous; car j'ai été élevé à la cour d'Angleterre [1], où, dans ma jeunesse, j'ai mainte fois composé, pour la harpe, des pa-

[1] Le nom véritable d'Owen Glendower était Vaughan; il avait commencé par être avocat au barreau de Londres.

roles charmantes, et enrichi la langue de mainte grâce nouvelle ; et c'est là un mérite que vous n'avez jamais eu.

HOTSPUR. Et je m'en félicite en toute sincérité ; j'aimerais mieux être un chat qui miaule que l'un de vos faiseurs de ballades ; j'aimerais mieux entendre frapper en cadence sur un chandelier de cuivre, ou une roue desséchée criant sur son essieu ; cela m'agacerait moins les dents que votre poésie minaudière. Son bruit ressemble au trot forcé d'un bidet boiteux.

GLENDOWER. Allons, on vous changera le cours de la Trente.

HOTSPUR. Je ne m'en soucie pas le moins du monde ; je donnerais trois fois autant de territoire à l'ami qui aurait bien mérité de moi ; mais en fait de marché, voyez-vous, je suis homme à chicaner sur la neuvième partie d'un cheveu. Les actes sont-ils rédigés? partons-nous?

GLENDOWER. Il fait un beau clair de lune. Je vais presser le rédacteur de l'acte, et, en même temps, annoncer à vos femmes votre départ. Je crains que ma fille n'en perde la raison, tant elle idolâtre son Mortimer.

Il sort.

MORTIMER. Fi donc, cousin Percy ! comme vous contrariez mon beau-père !

HOTSPUR. Ce n'est pas ma faute. Il y a des moments où il me fait perdre patience, en me parlant de la taupe et de la fourmi, de l'enchanteur Merlin et de ses prophéties, et du dragon, et du poisson sans nageoires, et du griffon sans ailes, et du corbeau en mue, et du lion couché, et du chat rampant, et de je ne sais combien d'imaginations du même calibre qui me font sortir de mes gonds. Vous saurez que la nuit dernière il m'a tenu neuf heures consécutives à me récapituler les noms de tous les diables qu'il a pour laquais. Je disais *hum*, — *fort bien*, — *allons donc*, — mais au diable si j'ai fait attention à un seul mot de ce qu'il m'a dit. Oh ! il est aussi insupportable qu'un cheval éreinté ou une femme qui gronde, pire qu'une maison enfumée. J'aimerais mieux vivre de fromage et d'ail dans un moulin, que de me nourrir d'ortolans et d'entendre sa conversation dans la plus agréable maison de plaisance de la chrétienté.

MORTIMER. C'est en vérité un digne gentilhomme, fort instruit, et versé dans la connaissance des plus merveilleux secrets ; vaillant comme un lion, extrêmement affable et d'une

générosité aussi inépuisable que les mines de l'Inde. Vous le dirai-je, cousin? il a pour votre caractère les plus grands ménagements, et fait même violence à sa nature pour supporter vos contrariétés ; je vous en donne ma parole, et je puis vous affirmer qu'il n'est pas d'homme vivant qui l'aurait provoqué comme vous l'avez fait, sans s'exposer au danger de sa colère; mais ne vous en faites pas une habitude, je vous en supplie.

WORCESTER. En vérité, mylord, vous avez tort d'en agir ainsi ; depuis que vous êtes arrivé, vous en avez assez fait pour mettre sa patience à bout. C'est un défaut, mylord, dont il faut vous corriger : quoiqu'il soit parfois un indice de fierté, de courage, de chaleur, et c'est là tout le service que vous pouvez en retirer, néanmoins il décèle une violence intraitable, un défaut d'éducation, l'absence de tout empire sur soi-même, l'orgueil, la hauteur, la présomption et le dédain ; le moindre de ces défauts suffit dans un gentilhomme pour lui faire perdre l'affection de ses semblables, et imprime à ses bonnes qualités une tache qui leur fait perdre tout leur mérite.

HOTSPUR. Allons, me voici à l'école ; que votre bonne éducation vous sauve ! Voici nos femmes, prenons congé d'elles.

Rentre GLENDOWER, accompagné de LADY MORTIMER et de LADY PERCY.

MORTIMER. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi, c'est que ma femme n'entend pas l'anglais, et que je ne sais pas un mot de welche.

GLENDOWER. Ma fille pleure ; elle ne veut pas vous quitter ; elle veut se faire soldat et vous suivre à la guerre.

MORTIMER. Mon père, dites-lui qu'elle et sa belle-sœur Percy, nous rejoindrons bientôt sous votre escorte.

Glendower parle à sa fille en welche et elle lui répond dans la même langue.

GLENDOWER. Elle persiste opiniâtrément. C'est une petite obstinée qu'aucune raison ne saurait persuader.

Lady Mortimer parle en welche à Mortimer.

MORTIMER. Je comprends tes regards; ce langage charmant qui coule de tes lèvres célestes, je l'entends à merveille, et sans la honte qui me retient, je te tiendrais tête dans une conversation de ce genre. (*Lady Mortimer lui parle.*) Je comprends tes baisers, et toi les miens ; c'est une lutte de sensibilité ; mais je te le promets, mon amour, je n'aurai pas de repos que je n'aie appris ta langue ; car, dans ta bouche, le welche est aussi doux que des paroles ravissantes que chanterait, par un beau

soir d'été et en s'accompagnant de son luth, une reine jeune et belle.

GLENDOWER. Si vous vous attendrissez, vous allez la rendre folle.

Lady Mortimer parle de nouveau.

MORTIMER. Oh! dans cette langue je suis l'ignorance même.

GLENDOWER. Elle vous dit de vous asseoir sur ces joncs voluptueux et de poser sur ses genoux votre tête chérie; qu'alors elle vous chantera les airs qui vous plaisent, et fera descendre sur vos paupières le dieu du sommeil, qui plongera vos sens dans un délicieux assoupissement, sorte de crépuscule entre la veille et le sommeil, comme l'heure qui sépare le jour de la nuit, avant que le char du soleil commence à l'orient sa course radieuse.

MORTIMER. De tout mon cœur. Je vais m'asseoir et l'entendre chanter. Pendant ce temps, notre traité sera rédigé, je présume.

GLENDOWER. Asseyez-vous. Les musiciens que vous allez entendre planent dans les espaces de l'air à mille lieues de nous, et cependant ils vont être ici dans un moment. Asseyez-vous et écoutez.

HOTSPUR. Viens, Catherine; tu es parfaite quand tu es couchée; allons, étends-toi sur ces nattes, que je repose ma tête sur tes genoux.

LADY PERCY. Va-t'en, écervelé !

Glendower prononce quelques mots welches; puis la musique se fait entendre.

HOTSPUR. Je vois maintenant que le diable entend le welche, et je ne m'étonne plus qu'il soit si fantasque. Par Notre-Dame! il est bon musicien.

LADY PERCY. Alors vous devriez être musicien par excellence, car vous êtes un composé des plus étranges manies. Bouche close, mauvais sujet; écoutez cette lady chanter une chanson galloise.

HOTSPUR. J'aimerais autant entendre Lady, ma chienne, hurler en irlandais.

LADY PERCY. Veux-tu avoir la tête brisée?

HOTSPUR. Non.

LADY PERCY. Eh bien ! tiens-toi tranquille.

HOTSPUR. Pas davantage. C'est une manie de femme.

LADY PERCY. Va; Dieu te conduise!

HOTSPUR. Au lit de la jolie Galloise?

LADY PERCY. Que dites-vous là?

HOTSPUR. Silence! elle chante.

Lady Mortimer chante une chanson galloise.

HOTSPUR. Allons, Catherine, il faut que tu chantes à ton tour.

LADY PERCY. Non certes, Dieu me bénisse!

HOTSPUR. Non certes, Dieu me bénisse! Mon cœur, tu jures comme la femme d'un confiseur! Dieu me bénisse! aussi vrai que je vis! Dieu me soit en aide! aussi vrai qu'il fait jour! tu jures en termes élégants et choisis, comme si dans tes promenades tu n'avais jamais été plus loin que Finsbury [1]. Exprime-toi, ma Catherine, en véritable lady; jure en termes bien ronflants, et laisse les protestations doucereuses aux muscadins en velours et aux citadins endimanchés. Allons, chante.

LADY PERCY. Je ne veux pas chanter.

HOTSPUR. C'est pourtant un signe certain de vocation pour le métier de tailleur et de précepteur de merles. Si les actes sont rédigés, dans deux heures je serai parti, et alors venez quand vous voudrez.

Il sort.

GLENDOWER. Allons, allons, lord Mortimer; autant l'impétueux lord Percy met d'ardeur à partir, autant vous y mettez de lenteur. En ce moment notre traité doit être rédigé; allons y apposer notre sceau, et ensuite à cheval sur-le-champ!

MORTIMER. De grand cœur.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI et plusieurs LORDS.

LE ROI HENRI. Mylords, laissez-nous seuls, le prince de Galles et moi; nous avons à conférer ensemble : mais ne vous éloignez pas; dans un moment nous aurons besoin de votre présence.

Les Lords sortent.

LE ROI, *continuant*. J'ignore si c'est pour me punir de

[1] Place de Londres qui servait alors de lieu de promenade à la bonne compagnie.

quelque faute que le Seigneur, dans ses impénétrables décrets, a voulu faire naître de mon sang le fléau destiné à me punir; mais à l'aspect de tes déportements, je ne puis m'empêcher de voir en toi l'instrument des vengeances du ciel, la verge dont sa colère veut châtier mes égarements. Autrement, explique-moi comment des habitudes si oisives, si déréglées, si basses, des plaisirs si abjects, une société aussi grossière que celle à laquelle tu t'associes, accompagnent la grandeur de ta naissance et ont ravalé à leur niveau ton âme de prince.

LE PRINCE HENRI. Que votre majesté me permette de le lui dire, je voudrais pouvoir me justifier aussi complétement de toutes les fautes qui me sont imputées que j'ai la certitude de me laver d'un grand nombre des accusations dirigées contre moi. Toutefois, après avoir réfuté tous ces contes colportés à l'oreille des grands par d'officieux parasites, de lâches médisants, j'ose espérer que ce qu'il y a de vrai dans les erreurs et les irrégularités reprochées à ma jeunesse me sera pardonné en considération de mon repentir sincère.

LE ROI HENRI. Dieu te pardonne! — Néanmoins, Henri, je m'étonne que tes affections aient pris un vol si différent de la direction suivie par tes ancêtres. Tu as honteusement perdu ta place dans le conseil [1], et c'est ton jeune frère qui l'occupe maintenant. Tu t'es, ou peu s'en faut, aliéné les affections de toute la cour et des princes de mon sang; tu as ruiné ton avenir; et il n'est personne qui ne prophétise ta chute. Si j'avais comme toi prodigué ma présence, si je m'étais prostitué à la vue des hommes, si je m'étais mêlé aux compagnies vulgaires, l'opinion publique, qui m'aplanit le chemin du trône, serait restée fidèle au monarque régnant, et m'aurait laissé obscur et inconnu dans un exil sans gloire. Mais je me montrais rarement; aussi à peine faisais-je un pas, que ma présence, comme celle d'une comète, excitait l'attention générale. Les pères disaient à leurs enfants : « Le voilà! » — « Où est-il? » répondaient ceux-ci. « Lequel est Bolingbroke? » Et alors, je faisais voir une politesse si exquise, une humilité si profonde, que je me conciliais l'attachement de tous, et que le peuple me

[1] Il y a ici un anachronisme; ce fut quelques années après la bataille de Shrewsbury, qui eut lieu en 1403, que le prince fut écarté du conseil, pour avoir frappé le lord grand-juge Gascoigne; son frère Thomas, duc de Clarence, fut nommé président du conseil à sa place; et il ne fut créé duc qu'en 1411, la 13e année du règne d'Henri IV.

saluait de ses acclamations, même en présence du roi couronné. C'est ainsi que je conservais à ma personne l'attrait de la nouveauté. Ma présence, comme une robe pontificale, ne s'offrait jamais aux regards sans exciter l'admiration. Ma grandeur n'apparaissant qu'à de rares intervalles, avait tout l'éclat d'un jour de fête, et sa rareté même faisait sa solennité. Au contraire, le frivole monarque se mêlait sans façon à la compagnie de jeunes fous, esprits légers, feux de bruyères aussitôt éteints qu'allumés ; commettait sa grandeur et sa majesté royale avec de mauvais railleurs, exposait sa dignité à la profanation de leurs plaisanteries, et riant avec eux, servait de plastron au premier bel esprit imberbe venu. A force de se mêler au vulgaire et de se populariser, il advint que, exposé aux regards de la multitude, le peuple, journellement rassasié de sa vue, finit par s'en fatiguer, comme on se fatigue de miel quand il excède une certaine quantité. Aussi lorsqu'il se montrait, sa présence était ce qu'est au mois de juin le chant du coucou, auquel nul ne fait attention. On le voyait avec cette indifférence qu'amène l'habitude, et non avec ce regard avide qu'on porte sur le soleil de la royauté quand il ne brille que de loin en loin à la vue de ses admirateurs. Les yeux se baissaient devant lui; on ne lui accordait que ce regard terne et sombre de l'homme qui est en présence de son ennemi, tant on était rassasié, gorgé, dégoûté de sa présence. Il en est de même de toi, Henri. A force d'être prodiguée, ta présence comme prince a perdu son attrait. Tous les yeux sont fatigués de ta vue banale, à l'exception des miens, qui auraient désiré te voir davantage, et qu'aveugle, malgré moi, une folle tendresse.

LE PRINCE HENRI. A l'avenir, mon très-gracieux souverain, je vous promets d'être moi-même plus que je ne l'ai été par le passé.

LE ROI HENRI. Sur ma parole, ce que tu es maintenant, Richard l'était, alors qu'à mon retour de France, je débarquai à Ravenspurg; et ce qu'alors j'étais, Percy l'est maintenant. Par mon sceptre et par le salut de mon âme, il a des titres plus réels à ma couronne que toi, en qui je n'ai que l'ombre d'un successeur. Car sans droit, sans l'apparence même d'un droit, il couvre le royaume de combattants ; il affronte la gueule menaçante du lion; et bien qu'il ne soit pas plus âgé que toi, il conduit aux combats sanglants et au carnage des lords blanchis par l'âge et des prélats vénérables. Quelle impérissable gloire n'a-t-il pas acquise contre l'illustre Douglas, à qui ses hauts

faits, ses vaillantes incursions et sa réputation militaire, ont valu le premier rang parmi les guerriers, et le titre de premier capitaine du siècle dans tous les royaumes qui reconnaissent le Christ? Trois fois cet Hotspur, ce Mars en brayette, ce héros enfant a fait échouer les entreprises du grand Douglas ; il l'a fait prisonnier, lui a rendu la liberté, et s'en est fait un ami; et maintenant le voilà à même de me braver en face et d'ébranler la paix et la stabilité de notre trône. Que dis-tu de cela? Percy, Northumberland, sa grâce l'archevêque d'York, Douglas, Mortimer, se sont ligués contre nous, et ont pris les armes. Mais pourquoi te dirais-je ces nouvelles? Pourquoi, Henri, te parlerais-je de mes ennemis, toi mon ennemi le plus fatal et le plus mortel? Qui sait même si par lâcheté, ou fidèle à la bassesse de tes inclinations, ou dans un moment d'humeur, on ne te verra pas combattre contre moi à la solde de Percy, marcher à sa suite, ramper aux pieds de son orgueil, afin de montrer à tous combien tu es dégénéré ?

LE PRINCE HENRI. Ne le croyez pas; ce n'est pas là l'homme que vous trouverez en moi. Que Dieu leur pardonne à ceux qui m'ont desservi à ce point dans l'estime de votre majesté ! Percy me payera tous ces reproches. Un jour viendra qu'à la suite d'un combat glorieux, j'oserai vous dire que je suis votre fils; ce jour-là, je paraîtrai devant vous, les vêtements ensanglantés, le visage couvert d'un masque de sang; et en lavant ce sang je laverai aussi ma honte; et ce sera le jour, à quelque époque qu'il luise, où cet enfant gâté de la gloire, ce vaillant Hotspur, ce guerrier vanté, et votre Henri qu'on méprise, se trouveront face à face. Que les palmes s'accumulent sur sa tête, et les hontes sur la mienne! car un jour viendra que j'obligerai ce jeune héros du nord à échanger sa gloire contre mes ignominies. Sire, Percy n'est que mon facteur, chargé de faire pour moi provisions de hauts faits; et je l'obligerai à me rendre des comptes rigoureux, à me restituer jusqu'au moindre laurier, jusqu'au plus faible hommage, ou mon épée ira le chercher dans son cœur entr'ouvert. Voilà ce que je promets à la face du ciel. Si Dieu me permet d'accomplir ce serment, alors je supplie votre majesté de jeter le baume de l'oubli sur les vieilles blessures de mon intempérance. Sinon, la mort délie toutes les obligations; et je mourrai cent mille fois avant d'enfreindre la moindre portion de ce serment.

LE ROI HENRI. Tes paroles sont l'arrêt de mort de cent mille rebelles. — Tu auras de l'emploi, et toute ma confiance.

Entre BLUNT.

LE ROI HENRI, *continuant*. Eh bien, mon cher Blunt? tu as l'air pressé.

BLUNT. Comme l'objet qui m'amène. Lord Mortimer d'Écosse vous fait savoir que Douglas et les rebelles anglais ont opéré leur jonction à Shrewsbury le onze de ce mois : si chacun d'eux tient sa promesse, jamais forces plus formidables n'ont mis l'état en péril.

LE ROI HENRI. Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui avec mon fils, lord Jean de Lancastre ; car cet avis date déjà de cinq jours. Mercredi prochain, Henri, vous partirez ; jeudi, nous-même, nous entrerons en campagne. Nous nous réunirons à Bridgenorth ; vous, Henri, vous vous y rendrez par le Glostershire. Selon mes calculs, dans douze jours toutes nos forces seront rassemblées à Bridgenorth. Nous avons bien des affaires sur les bras : partons. Le temps qu'on perd profite à l'ennemi.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une salle dans la taverne d'East-Cheap.

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. N'ai-je pas singulièrement dépéri depuis notre dernière expédition ? n'ai-je pas maigri ? ne me trouves-tu pas réduit ? Ma peau pend sur moi comme une robe ample sur une vieille matrone. Je suis flétri comme une vieille pomme reinette. Allons, je veux me repentir, et cela sur-le-champ, pendant que je suis encore en chair ; le cœur me manquera bientôt, et alors je n'aurai plus la force nécessaire pour me repentir. Si je n'ai oublié comment est fait l'intérieur d'une église, je veux être un cheval de brasseur, ou tout ce qu'on voudra. L'intérieur d'une église ! La mauvaise compagnie m'a perdu.

BARDOLPHE. Sir John, vous vous affectez si promptement, que vous ne sauriez vivre longtemps.

FALSTAFF. C'est cela même. Allons, chante-moi une chanson gaillarde ; égaye-moi. J'étais aussi heureusement né que le peut souhaiter un gentilhomme ; j'étais passablement vertueux ; je jurais peu, je ne jouais guère que sept fois par semaine ; je n'allais dans un mauvais lieu qu'une fois en quinze — minutes ; il m'est même arrivé trois ou quatre fois de payer ce que

je devais; je menais une vie honnête et réglée; maintenant je vis d'une manière irrégulière et hors de toute mesure.

BARDOLPHE. Vous êtes tellement gras, sir John, qu'il n'est pas étonnant que vous soyez hors de toute mesure, de toute mesure raisonnable, sir John.

FALSTAFF. Réforme ton visage, et je réformerai ma conduite. Tu es notre amiral. Placé à la poupe du navire, ton nez nous sert de fanal : tu es le chevalier de la lampe ardente.

BARDOLPHE. Il me semble, sir John, que mon visage ne vous a fait aucun mal.

FALSTAFF. Non, sur ma parole. Je m'en sers comme on se sert d'une tête de mort; c'est mon *memento mori*[1]. Je ne le vois jamais sans penser au feu de l'enfer et au mauvais riche qui vivait dans la pourpre. Il me semble le voir dans sa magnificence brûler, et brûler encore. Si tu étais tant soit peu adonné à la vertu, je jurerais par ta face; mon serment serait : *par ce feu!* Mais tu es un homme perdu à tout jamais, et n'était ta figure enflammée, tu serais sans retour un enfant des ténèbres. Pendant qu'au milieu de la nuit tu gravissais Gadshill pour chercher mon cheval, si je ne t'ai pas pris pour un feu follet ou une boule de feu magique, il n'y a point de valeur dans l'argent. Oh! tu es un gala perpétuel, un éternel feu de joie! En allant avec toi, la nuit, de taverne en taverne, tu m'as épargné pour un millier de marcs de chandelles et de torches; mais avec l'argent du vin que tu as bu, j'aurais pu acheter des chandelles chez le plus cher épicier de toute l'Europe. Voilà trente-deux ans que j'entretiens le feu de cette salamandre. Dieu veuille m'en récompenser!

BARDOLPHE. Par la sangbleu! je voudrais que vous eussiez ma figure dans le ventre!

FALSTAFF. Grand merci! C'est pour le coup que j'aurais le feu dans les entrailles.

Entre L'HOTESSE.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien! ma poule, eh bien! caquet bon bec, avez-vous fait des perquisitions pour découvrir celui qui a vidé mes poches?

L'HÔTESSE. Comment donc, sir John? A quoi pensez-vous, sir John? Croyez-vous que j'héberge des voleurs dans ma maison? Mon mari et moi, nous avons cherché, nous avons inter-

[1] Souviens-toi qu'il faut mourir.

rogé l'un après l'autre garçons et servantes ; il n'a jamais été perdu chez moi la dixième partie d'un cheveu.

FALSTAFF. Vous mentez, notre hôtesse ; Bardolphe s'y est fait raser et y a perdu plus d'un poil de sa barbe ; et moi, je soutiens qu'on y a vidé mes poches. Allez, vous êtes une femme ; allez.

L'HÔTESSE. Qui, moi? Je vous en donne le démenti. C'est pour la première fois qu'on m'appelle ainsi chez moi.

FALSTAFF. Allez, je vous connais bien.

L'HÔTESSE. Non, sir John ; vous ne me connaissez pas, sir John. Je vous connais, sir John ; vous me devez de l'argent, sir John ; et maintenant vous me cherchez querelle pour ne pas me payer. Je vous ai acheté la douzaine de chemises que vous portez.

FALSTAFF. C'était de la toile grossière. Je les ai données à une boulangère qui en a fait des tamis.

L'HÔTESSE. Aussi vrai que je suis une honnête femme, c'était de la toile de Hollande à huit schellings l'aune. En outre, sir John, vous devez ici de l'argent pour votre nourriture, pour le vin bu entre les repas, sans compter vingt-quatre livres sterling que je vous ai prêtées.

FALSTAFF, *montrant Bardolphe.* Il en a eu sa part : qu'il vous paye.

L'HÔTESSE. Lui? hélas ! il est pauvre ; il n'a rien.

FALSTAFF. Lui, pauvre ? Regardez sa figure ; qu'appelez-vous donc riche ? On n'a qu'à monnayer son nez et ses joues. Je ne payerai pas un denier. Est-ce que vous me prenez pour un écolier ? Comment, je ne pourrai prendre mes aises dans mon auberge sans m'exposer à être dévalisé? J'ai perdu un anneau de mon grand-père, qui vaut quarante marcs.

L'HÔTESSE. O Jésus ! j'ai entendu dire, je ne sais combien de fois, au prince, que cet anneau n'était que du cuivre.

FALSTAFF. Comment ! Le prince est un imbécile, un mauvais drôle ! S'il était ici, et qu'il osât dire cela, je le bâtonnerais comme un chien.

Entrent LE PRINCE HENRI et POINS, marchant de front et au pas. FALSTAFF se trouve tout-à-coup face à face avec le Prince, au moment où celui-ci joue du fifre sur son bâton.

FALSTAFF. Eh bien ! mon garçon ! est-ce de ce côté-là que le vent souffle ? Nous faudra-t-il tous marcher ?

BARDOLPHE. Oui, deux à deux, à la façon de Newgate[1].

L'HÔTESSE. Je vous en prie, mylord, veuillez m'entendre.

LE PRINCE HENRI. Que dis-tu, madame Vabontrain? Comment se porte ton mari? Je l'aime; c'est un honnête homme.

L'HÔTESSE. Mylord, écoutez-moi!

FALSTAFF. Je t'en prie, laisse-la et écoute-moi.

LE PRINCE HENRI. Qu'as-tu à me dire, Jack?

FALSTAFF. Hier soir, je me suis endormi derrière la tapisserie, et pendant mon sommeil on a vidé mes poches. Cette maison est devenue un mauvais lieu; on dévalise les gens.

LE PRINCE HENRI. Qu'as-tu perdu, Jack?

FALSTAFF. Me croiras-tu, Henri? Trois ou quatre billets de quarante livres sterling chacun, et un anneau de mon grand-père.

LE PRINCE HENRI. C'est une bagatelle, un objet de huit pence au plus.

L'HÔTESSE. C'est ce que je lui ai dit, mylord, et j'ai ajouté que je l'avais entendu dire à votre altesse. Eh bien! mylord, il parle de vous d'une manière abominable, comme un grossier personnage qu'il est; il a dit qu'il vous bâtonnerait.

LE PRINCE HENRI. Bah! ce n'est pas possible!

L'HÔTESSE. S'il ne l'a pas dit, je ne suis pas femme, et il n'y a en moi ni bonne foi ni honnêteté.

FALSTAFF. Il n'y a pas en toi plus d'honnêteté que dans un pruneau cuit, ni de bonne foi que dans un renard mort traîné par les chasseurs pour exercer la meute; et quant à ta qualité de femme, la pucelle Marianne[2] peut aller de pair avec toi. Va-t'en, objet, va-t'en.

L'HÔTESSE. Comment, objet? Mais quel objet?

FALSTAFF. Quel objet? Mais un objet qui sert de prie-dieu.

L'HÔTESSE. Je ne suis pas faite pour servir de prie-dieu; je suis bien aise que tu le saches, je suis la femme d'un honnête homme; et sauf le respect dû à ton titre de chevalier[3], tu es un drôle de m'appeler ainsi.

[1] C'est-à-dire à la façon des prisonniers; Newgate est la principale prison de Londres.

[2] La pucelle Marianne était un homme habillé en jeune fille qui figurait dans la danse moresque.

[3] Le titre de *sir* placé devant le nom de baptême ne se donne en Angleterre qu'aux chevaliers ou aux baronnets.

FALSTAFF. Sauf le respect dû à ta qualité de femme, tu es un animal, de contester ce que je dis.

L'HÔTESSE. Quel animal? réponds, drôle.

FALSTAFF. Quel animal? mais, une loutre.

LE PRINCE HENRI. Une loutre, sir John? Pourquoi une loutre?

FALSTAFF. Pourquoi? c'est qu'elle n'est ni chair ni poisson; un homme ne sait par où la prendre.

L'HÔTESSE. Tu as grand tort de dire cela. Tu sais et tout homme sait pareillement par où me prendre.

LE PRINCE HENRI. Tu dis vrai, notre hôtesse, il te calomnie grossièrement.

L'HÔTESSE. Et vous aussi, mylord. Il disait, l'autre jour, que vous lui deviez mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI, *à Falstaff.* Moi, je te dois mille livres sterling?

FALSTAFF. Mille livres, Henri! Dis donc un million. Ton amitié vaut un million, et tu me dois ton amitié.

L'HÔTESSE. Mylord, il vous a appelé imbécile, et a dit qu'il vous bâtonnerait.

FALSTAFF. Ai-je dit cela, Bardolphe?

BARDOLPHE. Effectivement, sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF. Oui, sans doute, s'il disait que ma bague est de cuivre.

LE PRINCE HENRI. Je dis qu'elle est de cuivre; oseras-tu, maintenant, mettre à exécution ta menace?

FALSTAFF. Tu sais, Henri, qu'à ne te considérer qu'en ta qualité d'homme, je l'oserais; mais comme tu es prince, je te redoute, comme je redoute le rugissement du lionceau.

LE PRINCE HENRI. Et pourquoi pas du lion?

FALSTAFF. Il n'y a que le roi qu'il faut craindre comme le lion. Penses-tu donc que je te craigne comme je crains ton père? Si cela est, je veux que ma ceinture se rompe.

LE PRINCE HENRI. Oh! comme on verrait alors ta bedaine retomber jusque sur tes genoux! Mais, drôle, il n'y a en toi ni bonne foi, ni loyauté, ni probité; tu es tout ventre et diaphragme. Accuser une honnête femme d'avoir vidé tes poches! fils de catin, gueux impudent et boursoufflé, s'il se trouvait dans tes poches autre chose que des cartes de cabaret, des

ıdresses de mauvais lieux, et la valeur d'un sou de sucre candi ɔour t'allonger l'haleine, si tes poches étaient salies d'aucune ıutre ordure, je veux n'être qu'un misérable. Et cependant tu ɔersistes à le soutenir ; aucune infamie ne t'affecte ! Ne rougis-u pas de honte ?

FALSTAFF. Écoute, Henri ; tu sais que, dans l'état d'inno-ɛence, Adam a failli, et que peux-tu donc exiger du pauvre Jack Falstaff dans ce siècle pécheur ? Tu vois que j'ai plus de chair qu'un autre homme ; qu'y a-t-il d'étonnant que j'aie plus le fragilité ! Tu avoues donc que c'est toi qui as vidé mes ɔoches ?

LE PRINCE HENRI. Cela paraît résulter de l'ensemble des faits.

FALSTAFF. Notre hôtesse, je te pardonne ; va préparer le déjeuner ; aime ton mari, aie l'œil sur tes gens, soigne tes hôtes. Tu me trouveras traitable en tant que de raison. Tu vois que je suis pacifié ? — Encore ! — Je t'en prie, va-t'en.

L'Hôtesse sort.

FALSTAFF, *continuant*. A présent, Henri, revenons aux nouvelles de la cour. — Et quant à l'affaire du vol, qu'est-elle devenue ?

LE PRINCE HENRI. Oh ! mon aimable rosbif, il faut bien en-core que je sois ton bon ange. L'argent est restitué.

FALSTAFF. Oh ! je n'aime pas du tout cette restitution-là ; c'est double besogne.

LE PRINCE HENRI. Je suis réconcilié avec mon père, et il n'y a rien que je ne puisse.

FALSTAFF. Commence-moi par dévaliser le trésor, et n'y va pas de main morte.

BARDOLPHE. Faites, mylord.

LE PRINCE HENRI. Je t'ai procuré, Jack, un emploi dans l'infanterie.

FALSTAFF. J'aurais préféré que ce fût dans la cavalerie. Où trouverai-je un gaillard qui s'entende à voler ? oh ! que ne don-nerais-je pas pour un bon voleur de vingt à vingt-deux ans ! je suis horriblement au dépourvu. Allons, en ce qui concerne ces rebelles, Dieu soit loué ! ils ne s'attaquent qu'aux gens vertueux ; je les en félicite, je les approuve.

LE PRINCE HENRI. Bardolphe !

BARDOLPHE. Mylord !

LE PRINCE HENRI. Va porter cette lettre à lord Jean de Lancastre, à mon frère Jean; celle-ci, à mylord de Westmoreland. — Allons, Poins, à cheval, à cheval! car toi et moi, nous avons trente milles à faire avant l'heure du dîner. — Jack, viens me trouver demain dans la salle du Temple, à deux heures de l'après-midi; là tu sauras les fonctions que tu auras à remplir, et tu recevras des instructions et de l'argent. Le pays est en feu; Percy est à l'apogée de sa gloire; eux ou nous, il faut que les uns ou les autres en rabattent.

Le Prince, Poins et Bardolphe sortent.

FALSTAFF. Voilà de belles paroles! un monde admirable! — Notre hôtesse, allons, mon déjeuner. Oh! que cette taverne n'est-elle le tambour qu'il me faudra suivre!

Il sort.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER, et DOUGLAS.

HOTSPUR. Bien dit, mon noble Écossais. Si dans ce siècle poli le langage de la vérité ne passait pas pour de la flatterie, je dirais de Douglas qu'il n'est point de guerrier de ce temps qui ait mérité une renommée plus universelle. Par le ciel, je ne sais point flatter : je dédaigne les discours adulateurs; mais, je dois le dire, nul n'occupe une plus large place que vous dans mon affection. Faites-en l'essai; éprouvez-moi, mylord.

DOUGLAS. Vous êtes le roi de l'honneur. Il n'est point ici-bas de mortel si puissant que je ne le brave en face.

HOTSPUR. Et vous faites bien.

Arrive UN MESSAGER, avec des lettres.

HOTSPUR, *continuant*. Quelles lettres as-tu là? — (*A Douglas.*) Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER. Ces lettres viennent de votre père.

HOTSPUR. Des lettres de mon père! Pourquoi ne vient-il pas en personne?

LE MESSAGER. Il ne peut venir, mylord! il est dangereusement malade.

HOTSPUR. Diantre! Où trouve-t-il le temps d'être malade à cette époque de crise? Qui conduit ses troupes? sous quel commandement arrivent-elles?

LE MESSAGER. Ses lettres, et non moi, mylord, vous expliqueront ses intentions.

WORCESTER. Dis-moi, je te prie, est-il alité?

LE MESSAGER. Il l'était depuis quatre jours lorsque je l'ai quitté, et au moment de mon départ les médecins craignaient beaucoup pour sa vie.

WORCESTER. J'eusse désiré voir nos affaires en bon état avant qu'il tombât malade. Sa santé ne nous fut jamais plus nécessaire que maintenant.

HOTSPUR. Malade en ce moment! Cette maladie attaque au cœur notre entreprise; elle a gagné ici jusqu'à notre camp. Il me mande — qu'il est atteint d'une maladie interne; — que ses amis ne sauraient être réunis aussi promptement par d'autres que par lui, et qu'il n'a pas jugé convenable de confier à des tiers une mission si délicate. Toutefois il nous donne un avis plein d'audace: il nous conseille, malgré notre petit nombre, de tenter la fortune; car, dit-il, il n'y a pas moyen de reculer, attendu que le roi est sans nul doute instruit de nos projets. Que vous en semble?

WORCESTER. La maladie de votre père est pour nous un coup funeste.

HOTSPUR. Elle équivaut à une blessure dangereuse, à l'amputation d'un membre. — Et cependant, tout considéré, il n'en est rien. Son absence nous paraît un fait plus grave qu'elle ne l'est effectivement. Serait-il convenable de jouer tout ce que nous possédons sur une seule carte? d'exposer un si riche enjeu au hasard d'une heure incertaine? Cela ne serait pas sage. Ce serait mettre à nu le fond et l'âme de nos espérances, découvrir la limite et le dernier terme de notre fortune.

DOUGLAS. Ce serait là, en effet, ce qui arriverait; au lieu que maintenant il nous reste de brillantes ressources en perspective. Nous pouvons hardiment dépenser le présent, sur la foi de ce que l'avenir nous tient en réserve. Dans tous les cas, nous sommes assurés d'une retraite.

HOTSPUR. D'un point de ralliement, d'un rendez-vous, d'un

refuge, si le diable et le malheur font échouer les prémices de notre entreprise.

WORCESTER. Toutefois je regrette que votre père ne soit pas avec nous. La nature de notre entreprise ne comporte pas de division. Ceux qui ignorent les motifs de son absence croiront que la prudence, la fidélité, le retiennent loin d'ici, et qu'il désapprouve notre conduite. Jugez combien une pareille idée peut contribuer à changer les déterminations de partisans faciles à s'effrayer, et faire planer une sorte de doute sur notre cause; car, vous le savez, nous autres assaillants, nous devons éviter un examen trop rigoureux, et boucher tous les trous, jusqu'à la moindre fente par laquelle l'œil de la raison pourrait nous épier. L'absence de votre père est un rideau tiré qui dévoile à l'ignorant des sujets d'alarmes auxquels il n'avait pas songé.

HOTSPUR. Vous poussez les choses trop loin. Voici plutôt comme je considère son absence. Elle prête à notre entreprise un lustre plus grand, jette sur elle un reflet d'héroïsme et d'audace qu'elle n'aurait pas au même degré si le comte était ici; car voici le raisonnement qu'on fera. Si sans son aide nous pouvons lever l'étendard et attaquer le pouvoir, avec son secours nous sommes gens à le renverser de fond en comble. — Tout va bien encore; tous nos membres sont intacts.

DOUGLAS. Autant que nous pouvons le désirer. Le mot crainte est un mot inconnu en Écosse.

Arrive SIR RICHARD VERNON.

HOTSPUR. Mon cousin Vernon! vous êtes le bienvenu, sur mon âme.

VERNON. Plût à Dieu que les nouvelles que j'apporte méritassent un pareil accueil! Le comte de Westmoreland s'avance à la tête de sept mille hommes. Le prince Jean l'accompagne.

HOTSPUR. Il n'y a pas de mal. Quoi encore?

VERNON. J'ai appris, en outre, que le roi en personne s'est mis en campagne, et se dispose à marcher contre nous à la tête de forces imposantes.

HOTSPUR. Il sera le bienvenu aussi. Où est son fils, ce prince de Galles, aux pieds légers, à la tête folle? Où est-il avec ses camarades, qui laissent le monde tourner, sans se mêler de ses affaires?

VERNON. Tous sont équipés, tous en armes, tous la tête om-

bragée de plumes d'autruche[1] balancées au souffle du vent, battant des ailes comme des aigles fraîchement baignés, éclatants comme des images sous l'or de leurs armures, pleins d'espoir comme le mois de mai, resplendissants comme un soleil d'été, folâtres comme de jeunes faons, fougueux comme de jeunes taureaux. J'ai vu le prince Henri couvert de son casque, revêtu de ses cuissarts, armé de pied en cap, s'enlever de terre avec la légèreté d'un Mercure ailé, et s'asseoir en selle avec aisance et grâce; on eût cru voir un ange descendu des nuées pour monter un Pégase indompté, et charmer les spectateurs par la noblesse de son équitation.

HOTSPUR. En voilà assez. Pires pour moi que le soleil de mars, ces éloges me donnent la fièvre. Qu'ils viennent. Ce sont des victimes pompeusement parées que toutes fumantes, toutes saignantes encore, nous offrirons en holocauste à la farouche déesse de la guerre. Mars, bardé de fer, assis sur son autel, sera plongé dans le sang jusqu'aux oreilles. Je m'indigne à la pensée que cette riche conquête est si près de nous et n'est pas encore à nous. Allons, qu'on me laisse monter mon coursier, qui doit me lancer comme la foudre contre la poitrine du prince de Galles. Les deux Henri vont se trouver face à face, et ils ne se sépareront que lorsque de l'un d'eux il ne restera qu'un cadavre. Oh! que Glendower n'est-il arrivé!

VERNON. J'ai encore d'autres nouvelles. J'ai appris, en traversant Worcester, que Glendower ne pourra réunir ses troupes que dans quinze jours.

DOUGLAS. De toutes les nouvelles que j'ai entendues, voilà la plus fâcheuse.

WORCESTER. Oui, sur ma foi; elle a un son glacial.

HOTSPUR. A combien peut s'élever la totalité des forces du roi?

VERNON. A trente mille hommes.

HOTSPUR. Va pour quarante mille. En l'absence de mon père et de Glendower, nos forces sont suffisantes pour soutenir cette grande lutte. Allons, hâtons-nous de passer nos troupes en revue. Le moment décisif approche; s'il nous faut mourir, mourons tous avec joie.

DOUGLAS. Ne parlez pas de mourir; je n'ai rien à craindre de la mort, ni de son bras, d'ici à six mois.

Ils s'éloignent.

[1] On distinguait le prince de Galles et ses hommes d'armes aux plumes d'autruche qui surmontaient leur casque.

SCÈNE II.

Une grande route près de Coventry.

Arrivent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. Bardolphe, prends les devants et va à Coventry ; remplis-moi une bouteille de bon vin : nos soldats traverseront la ville, et nous coucherons ce soir à Sutton-Colfied.

BARDOLPHE. Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine ?

FALSTAFF. Débourse, débourse.

BARDOLPHE. Plein cette bouteille, cela ne fait pas moins d'un angélus.

FALSTAFF. Si cela fait un angélus, prends-le pour ta peine; si cela en fait vingt, garde-les tous ; je prends la responsabilité du monnayage. Dis à mon lieutenant Peto de venir me joindre à la sortie de la ville.

BARDOLPHE. Je le lui dirai, capitaine.

Il s'éloigne.

FALSTAFF. Si je ne suis pas honteux de mes soldats, je ne suis qu'un marmouset. J'ai diantrement abusé de la réquisition [1] du roi ; j'ai reçu, en remplacement de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres sterling. Je ne requiers que de bons bourgeois, que des fils de propriétaires. Je m'informe des jeunes gens qui sont sur le point de contracter mariage, et dont les bans ont déjà été publiés deux fois ; de ces drôles qui tiennent à la vie, qui aimeraient autant entendre le diable que le bruit d'un tambour, et à qui la détonation d'un mousquet cause plus d'épouvante qu'à une bécassine blessée, ou qu'à un canard sauvage que le plomb a touché. J'ai eu soin de ne requérir que des hommes de papier mâché, dont le cœur est dans le ventre, et qui n'en ont pas plus gros qu'une tête d'épingle ; et tous ces gens-là se sont rachetés du service : de sorte qu'à présent ma troupe ne se compose que d'enseignes, de caporaux, de lieutenants, d'officiers de fortune, pauvres diables déguenillés, tels qu'on nous représente Lazare quand les chiens du mauvais riche lui lèchent ses plaies. Ce sont des gens qui par le fait n'ont jamais été soldats. Ce sont pour la plupart des domestiques infidèles auxquels on a donné congé, des cadets de cadets, des ivrognes tapageurs, des caba-

[1] Il s'agit ici de la *presse* ou réquisition forcée, mode de recrutement qui existe encore légalement en Angleterre.

retiers ruinés, fléaux de la paix publique, ulcères d'une société tranquille, dix fois plus piteux qu'un vieil étendard délabré : voilà les gens que j'ai pris pour remplacer ceux qui se sont rachetés du service; on les prendrait pour cent cinquante enfants prodigues, arrivant de garder les pourceaux, et qui, hier encore, vivaient de lavure et de glands. Un railleur, que j'ai rencontré en route, m'a dit que j'avais mis en réquisition les gibets et dépouillé les cimetières. On n'a jamais vu de pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, voilà ce qu'il y a de sûr. Les scélérats marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient encore les fers aux pieds; et, de fait, c'est des prisons que j'ai tiré la plupart d'entre eux; dans ma compagnie ils n'ont qu'une chemise et demie à eux tous; la moitié de chemise se compose de deux serviettes bâties ensemble, sans manches, et jetée sur les épaules comme le pourpoint d'un héraut d'armes. Quant à la chemise entière, à dire la vérité, je la crois volée à mon hôte de Saint-Albans, ou à l'homme au nez rouge qui tient l'auberge de Daventry; mais cela n'y fait rien; ils trouveront bientôt sur les haies autant de linge qu'ils en voudront.

Arrivent LE PRINCE HENRI et WESTMORELAND.

LE PRINCE HENRI. Eh bien! mon gros Jack? comment vas-tu, matelas de chair?

FALSTAFF. C'est toi, Henri? te voilà, mon garçon? Que diable fais-tu dans le Warwickshire? — Mylord de Westmoreland, je vous demande pardon, je vous croyais déjà à Shrewsbury.

WESTMORELAND. Ma foi, sir John, il est grand temps que j'y sois, et vous aussi; mais mes troupes y sont déjà; le roi, je vous assure, compte sur nous tous; il faut que nous voyagions toute la nuit.

FALSTAFF. Bah! pour ce qui est de moi, soyez tranquille : je suis vigilant comme un chat qui guette de la crême.

LE PRINCE HENRI. Il faut effectivement que tu aies guetté de la crême, et que tu en aies dérobé, car te voilà devenu beurre. Mais, dis-moi, Jack; qui sont ces drôles qui viennent là-bas?

FALSTAFF. Ils sont à moi, Henri, à moi.

LE PRINCE HENRI. Je n'ai vu de ma vie d'aussi pitoyable canaille.

FALSTAFF. Bah! bah! c'est assez bon pour se faire écharper; c'est de la chair à canon, de la chair à canon; cela remplira une fosse tout aussi bien que de meilleurs soldats : bah! mon cher, ce sont des hommes mortels, des hommes mortels.

WESTMORELAND. Oui, mais, sir John, il me semble qu'ils sont diablement pauvres et décharnés; cela est par trop piteux.

FALSTAFF. Ma foi, quant à leur pauvreté, je ne sais où ils l'ont prise, et pour ce qui est de leur maigreur, assurément ce n'est pas de moi qu'ils la tiennent.

LE PRINCE HENRI. Non, certes, sur ma parole, à moins qu'on n'appelle maigres des côtes recouvertes de trois pouces de graisse. Mais, Falstaff, dépêche-toi; Percy est déjà en campagne.

FALSTAFF. Comment! est-ce que le roi est déjà campé?

WESTMORELAND. Oui, sir John : je crains que nous ne soyons en retard.

FALSTAFF.

Survenir toujours à la fin
De la bataille, au début du festin,
C'est là le fait, quoi qu'il arrive,
Du soldat peu vaillant, du courageux convive.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le camp des rebelles près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS et VERNON.

HOTSPUR. Nous lui livrerons bataille ce soir.

WORCESTER. C'est impossible.

DOUGLAS. C'est un avantage que vous lui donnez sur nous.

VERNON. Pas le moins du monde.

HOTSPUR. Comment cela? n'attend-il pas des renforts?

VERNON. Nous en attendons aussi.

HOTSPUR. Les siens sont assurés, les nôtres douteux.

WORCESTER. Mon cher neveu, suivez mon conseil; n'attaquez pas ce soir.

VERNON. Ne le faites pas, mylord.

DOUGLAS. Votre conseil est mauvais; c'est la crainte, ou le manque de zèle qui vous fait parler.

VERNON. Ne me calomniez pas, Douglas; sur ma vie, et ce que j'avance, je le soutiendrai au péril de ma vie, quand l'hon-

neur me commande, je prends aussi peu conseil de la crainte que vous, mylord, ou qu'aucun Écossais actuellement vivant. On verra demain dans la bataille qui de nous a peur.

HOTSPUR. On le verra ce soir.

VERNON. Volontiers.

HOTSPUR. Ce soir, dis-je.

VERNON. Allons, allons, la chose n'est pas possible. Je m'étonne que des hommes aussi expérimentés que vous ne voient pas les empêchements qui s'opposent à tant de célérité. La cavalerie de mon cousin Vernon n'est pas encore venue; celle de votre oncle Worcester n'est arrivée que d'aujourd'hui. Chevaux et cavaliers ont leur ardeur assoupie, épuisés qu'ils sont par les fatigues de la route, si bien qu'il n'y a pas un cheval qui n'ait perdu les trois quarts de sa valeur.

HOTSPUR. Les chevaux de l'ennemi ne sont pas en meilleur état. Ils sont, en général, énervés et rendus de fatigue, tandis que la plus grande partie de notre cavalerie est toute fraîche.

WORCESTER. L'armée du roi est plus nombreuse que la nôtre. Au nom du ciel, mon neveu, attendez que tous nos renforts soient arrivés.

On entend la trompette d'un parlementaire.

Arrive SIR WALTER BLUNT.

BLUNT. Je viens vous apporter de la part du roi des propositions gracieuses, si vous voulez bien m'accueillir et m'entendre.

HOTSPUR. Soyez le bienvenu, sir Walter Blunt; et plût à Dieu que vous fussiez des nôtres! il en est parmi nous qui vous portent un sincère attachement, et qui regrettent qu'un homme de votre réputation et de votre mérite, au lieu de servir notre cause, soit dans les rangs de nos ennemis.

BLUNT. A Dieu ne plaise qu'il n'en soit pas ainsi, aussi longtemps que, sortis des limites du devoir, vous lèverez l'étendard contre l'oint du Seigneur! Mais venons à la mission dont je suis chargé. — Le roi m'envoie savoir la nature de vos griefs, et pourquoi, troublant par votre hostilité téméraire la paix publique, vous donnez à un peuple loyal l'exemple d'une audacieuse cruauté. Si le roi a méconnu en quelque chose le mérite de vos services, et il avoue que vous lui en avez rendu un grand nombre, articulez vos griefs, et sur-le-champ vos demandes vous seront libéralement accordées, ainsi qu'un par-

don absolu pour vous-mêmes et ceux que vos suggestions ont égarés.

HOTSPUR. Le roi est trop bon; et nous n'ignorons pas que le roi sait quand il faut promettre et quand il faut payer. Mon père, mon oncle et moi, nous lui avons donné cette royauté dont il est revêtu. A une époque où il était à peine âgé de vingt-six ans, en médiocre estime dans le pays, plongé dans l'abaissement et la misère, pauvre et obscur proscrit, regagnant furtivement sa patrie, mon père l'accueillit sur le rivage; et lorsqu'il l'entendit, protestant de son dévouement, et, les larmes aux yeux, prendre Dieu à témoin qu'il ne venait que pour être duc de Lancastre, que pour revendiquer ses titres et la paisible possession de son héritage, mon père, touché de compassion, et cédant à l'impulsion d'un cœur généreux, jura de lui prêter assistance, et lui tint parole. Quand les lords et les barons du royaume virent Northumberland embrasser son parti, grands et petits accoururent lui offrir leur hommage et fléchir le genou devant lui; allèrent à sa rencontre dans les bourgs, les villes et les villages, lui firent cortége sur les ponts, l'attendirent dans les rues, déposèrent leurs dons à ses pieds, lui prêtèrent serment, lui donnèrent leurs fils, s'attachèrent en foule à ses pas comme des pages. Bientôt, lorsqu'il eut la conscience de sa grandeur, il s'éleva à un degré plus haut qu'il ne l'avait promis à mon père, alors que ses espérances étaient humbles, sur le rivage désert de Ravenspurg. Le voilà qui prend sur lui de réformer certains édits, certains décrets rigoureux pesant trop lourdement sur le pays; il déclame contre les abus, feint de gémir sur les maux de sa patrie, et grâce à ce masque, à ce semblant de justice, il se concilie les cœurs de tous ceux qu'il avait intérêt à séduire : il fait plus, il fait tomber les têtes de tous les favoris que le monarque absent avait laissés chargés de ses pouvoirs pendant qu'il était occupé en personne à la guerre d'Irlande.

BLUNT. Allons; je ne suis pas venu pour entendre ceci.

HOTSPUR. Je viens au fait. Peu de temps après il dépose le roi; peu de temps après il lui fait ôter la vie, et aussitôt il se met à surcharger l'état d'impôts : pour combler la mesure, il souffre que son parent, le comte de la Marche, qui, si chacun était à sa place, devrait être son roi, reste prisonnier dans le pays de Galles, et il a refusé de payer sa rançon. Il m'a disgracié au milieu de mes victoires; il a cherché à me faire tomber dans ses piéges; il a exclu mon oncle du conseil; il a outrageusement

chassé mon père de la cour, a violé tous ses serments, accumulé injure sur injure, et enfin nous a forcés à recourir à la force, comme unique moyen de salut, et à mettre en question ses titres à la couronne, titres que nous croyons trop équivoques pour être durables.

BLUNT. Rapporterai-je cette réponse au roi?

HOTSPUR. Non, sir Walter; nous allons nous consulter. Retournez auprès du roi; qu'il nous donne des garanties qui assurent le retour de notre envoyé, et demain matin, de bonne heure, mon oncle lui portera nos intentions; sur ce, adieu.

BLUNT. Je souhaite que vous acceptiez les propositions de sa clémence et de son amitié.

HOTSPUR. Peut-être les accepterons-nous.

BLUNT. Dieu le veuille!

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

York. — Un appartement dans la maison de l'Archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK et SIR MICHEL.

L'ARCHEVÊQUE. Allez, sir Michel; hâtez-vous de porter cette lettre au lord maréchal, celle-ci à mon cousin Scroop, et toutes les autres à leurs adresses respectives: si vous saviez combien leur contenu est important, vous feriez toute la diligence possible.

SIR MICHEL. Mylord, je devine leur contenu.

L'ARCHEVÊQUE. C'est probable. Demain, mon cher sir Michel, est un jour où doit se décider la fortune de dix mille hommes; car je tiens de source certaine que demain à Shrewsbury le roi, à la tête d'une armée formidable rapidement réunie, doit se mesurer avec lord Henri; et je crains, sir Michel, — que, vu la maladie de Northumberland, dont les troupes formaient le contingent le plus nombreux, vu l'absence d'Owen Glendower, sur l'appui duquel ils comptaient, et que je ne sais quelles prédictions ont empêché de venir, je crains que l'armée de Percy ne soit trop faible pour tenir tête immédiatement au roi.

SIR MICHEL. Mylord, vous n'avez point de craintes à avoir. Il y a Douglas et lord Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE. Non, Mortimer n'y est pas.

SIR MICHEL. Mais il y a Mordake, Vernon, lord Henri Percy;

il y a encore mylord Worcester, et un grand nombre de guerriers vaillants, de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE. C'est vrai; mais, de son côté, le roi a réuni toutes les supériorités du pays : — le prince de Galles, lord Jean de Lancastre, le noble Westmoreland et le belliqueux Blunt, et un grand nombre d'autres guerriers distingués et célèbres.

SIR MICHEL. Ne doutez pas, mylord, qu'ils ne trouvent des adversaires dignes d'eux.

L'ARCHEVÊQUE. Je l'espère; et toutefois il est utile d'avoir des craintes. Pour parer à tout événement, sir Michel, faites diligence; car si lord Percy éprouve un échec, le roi, avant de renvoyer ses troupes, est dans l'intention de nous faire une visite. Il a été instruit de notre confédération; et il est sage de nous mettre en état de lui résister; ainsi hâtez-vous. Il faut que j'aille écrire à d'autres amis. Adieu donc, sir Michel.

Ils sortent dans deux directions différentes.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp du roi près de Shrewsbury.

Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, SIR WALTER BLUNT, et SIR JOHN FALSTAFF.

LE ROI HENRI. Voyez comme est rouge et sanglant le disque du soleil, qui se lève là-bas, au-dessus de cette colline boisée : son aspect menaçant a fait pâlir le jour.

LE PRINCE HENRI. Le vent du sud sert de héraut à sa colère, et le sourd murmure de sa voix à travers le feuillage annonce une tempête et une journée orageuse.

LE ROI HENRI. Qu'il sympathise donc avec les vaincus; car tout jour est beau pour les vainqueurs.

Une trompette se fait entendre. Arrivent WORCESTER et VERNON.

LE ROI HENRI, *continuant*. Vous voilà, mylord de Worcester? c'est mal à vous que nous nous trouvions vis-à-vis l'un de l'autre dans de pareils termes. Vous avez trompé notre confiance,

et nous avez forcé de dépouiller les souples vêtements de la paix pour comprimer nos vieux membres sous le poids d'un incommode acier. Cela n'est pas bien, mylord; qu'avez-vous à répondre? Voulez-vous dénouer le nœud fatal d'une guerre abhorrée, et vous mouvoir de nouveau dans cette sphère d'obéissance, où vous brilliez naguère d'un éclat légitime et pur? Consentez-vous à ne plus être un météore funeste, un signe de terreur, un présage de calamités pour les générations à venir?

WORCESTER. Sire, veuillez m'entendre; pour ce qui est de moi, je ne demanderais pas mieux que de passer dans le repos les restes d'une vie défaillante; car, je vous le proteste, je n'ai pas cherché ce jour de haine.

LE ROI HENRI. Vous ne l'avez pas cherché? comment donc est-il venu?

FALSTAFF. La rébellion s'est rencontrée sur son chemin.

LE PRINCE HENRI. Tais-toi, bavard, tais-toi.

WORCESTER. Il a plu à votre majesté de détourner de moi et de toute notre maison les regards de sa faveur; et néanmoins, sire, permettez-moi de vous rappeler que nous avons été les premiers et les plus dévoués de vos amis. Pour vous, du temps de Richard, je brisai le bâton, insigne de ma charge, et voyageai nuit et jour pour aller au-devant de vous, et vous baiser la main, à une époque où vous étiez loin encore de m'égaler en position et en importance; c'est mon frère, son fils et moi, qui, bravant pour vous mille dangers, vous avons ramené dans votre patrie. Vous nous jurâtes alors, et ce fut à Doncaster que nous reçûmes votre serment, que vous ne méditiez aucun dessein contre l'état, que vous ne réclamiez que les droits qui venaient de vous échoir, l'héritage de votre père, le duché de Lancastre. Nous jurâmes de vous appuyer dans ce dessein; mais bientôt la fortune versa sur vous ses dons à pleines mains, et un déluge de grandeurs vint à pleuvoir sur votre tête. L'aide que nous vous prêtâmes, l'absence du roi, les malheurs d'une époque de désordre, les prétendus outrages dont vous aviez été victime, les vents contraires qui retinrent si longtemps Richard dans sa malheureuse guerre d'Irlande, si bien que toute l'Angleterre le croyait mort, tous ces avantages réunis vous servant à souhait, vous en prîtes occasion de vous faire offrir la couronne, que vous vous empressâtes d'accepter. Vous oubliâtes le serment que vous nous aviez fait à Doncaster. Élevé par nous, vous nous traitâtes comme cet oiseau in-

grat, le coucou [1] traite le moineau. Nourri par nos soins, vous atteignîtes à une taille si formidable, que notre affection elle-même dut éviter votre approche, de peur d'être dévorée; et force nous fut, dans l'intérêt de notre vie, de fuir loin de vous d'une aile agile, et d'élever contre vous des moyens de résistance, que vous-même avez créés par vos iniques procédés, votre conduite menaçante, et par la violation des serments que vous nous aviez faits au début de votre entreprise.

LE ROI HENRI. Tous ces griefs, vous les avez consignés par écrit, proclamés sur les places publiques et dans les églises, afin de donner au vêtement de la rébellion des couleurs qui plaisent aux yeux des esprits légers, de cette tourbe de mécontents qui ouvrent une bouche béante et se frottent les mains à la nouvelle des innovations et du désordre. L'insurrection n'a jamais manqué de prétextes pour parer sa cause, et toujours elle a eu à son service la foule des factieux sans ressources, affamés de troubles et d'anarchie.

LE PRINCE HENRI. Dans l'une et l'autre armée, si elles en viennent aux mains, de nombreuses victimes payeront cher cette rencontre. Dites à votre neveu que le prince de Galles se joint au reste de l'univers dans les éloges qu'il décerne à Henri Percy. J'en jure par tout ce que j'ai d'espérances; si je fais abstraction de la présente entreprise, je ne pense pas qu'un gentilhomme plus brave, un jeune guerrier d'une valeur plus active, plus entreprenante et plus intrépide, soit aujourd'hui vivant, pour honorer notre époque de ses nobles exploits. Pour moi, je le dis à ma honte, j'ai fait défaut à la chevalerie, et telle est, je le sais, l'opinion que Percy a de moi. Cependant, et je le déclare devant la majesté de mon père, malgré l'avantage que lui donnent sur moi son nom glorieux et sa renommée, j'offre, pour épargner le sang des deux partis, de tenter la fortune contre lui en combat singulier.

LE ROI HENRI. Prince de Galles, nous vous autorisons à courir ce hasard, bien que les considérations les plus graves s'y opposent. Non, digne Worcester, non, nous aimons notre peuple; nous aimons ceux là même qui se sont égarés dans le parti de votre neveu; et s'ils acceptent le pardon que nous leur offrons, tous, vous compris, redeviendront mes amis, et je serai le leur. Allez le dire de ma part à votre neveu, et me rapportez sa réponse; mais s'il ne veut pas se soumettre, nous

[1] Le coucou fait couver ses petits par la femelle du moineau; les petits, devenus grands, finissent par dévorer leur mère.

ıvons de redoutables moyens de châtiment, et nous en ferons ısage. Partez donc; toute réponse maintenant serait inutile; ıos propositions sont honorables ; ayez la sagesse de les accepter.

Worcester et Vernon s'éloignent.

LE PRINCE HENRI. Elles ne seront pas acceptées, sur ma ie ! Douglas et Hotspur réunis braveraient le monde entier rmé contre eux.

LE ROI HENRI. Eh bien donc, que chacun se rende à son ıoste ; car, aussitôt après leur réponse, nous marcherons contre eux; et Dieu nous soit en aide, car notre cause est uste.

Le Roi, Blunt et le prince Jean s'éloignent.

FALSTAFF. Henri, si tu me vois tomber dans la bataille, emets-moi en selle; c'est un service qu'on se doit entre ımis.

LE PRINCE HENRI. Il faudrait être un colosse pour te rendre e service-là. Dis tes prières, et adieu.

FALSTAFF. Henri, je voudrais qu'il fût temps d'aller se mettre u lit, et que tout se fût bien passé.

LE PRINCE HENRI. Va, ta mort est une dette que tu dois ayer à Dieu.

Il s'éloigne.

FALSTAFF, *seul*. Elle n'est pas due encore; je n'ai pas du ıut envie de payer avant l'échéance; pourquoi irais-je au-devant du créancier qui ne me demande rien ? N'importe ; l'honeur m'aiguillonne à marcher en avant; oui, mais si l'honneur ıe fait partir de ce monde, quand je marcherai en avant, qu'en dviendra-t-il ? l'honneur peut-il remettre une jambe ? non ; ou n bras ? non ; ou enlever la douleur d'une blessure ? non. 'honneur ne connaît donc rien en chirurgie ? non. Qu'est-ce ue l'honneur ? un mot; qu'est-ce que le mot *l'honneur* ? u'est-ce que cet honneur ? du vent ; joli marché, vraiment ! ui le possède, cet honneur ? celui qui est mort mercredi. Le ent-il ? non ; l'entend-il ? non. Est-il donc impalpable ? oui, our les morts. Mais vit-il avec les vivants ? non : pourquoi ? envie ne le permet pas. — Décidément, je n'en veux point. 'honneur n'est qu'un écusson ; ainsi finit mon catéchisme.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Le camp des rebelles.

Arrivent WORCESTER et VERNON.

WORCESTER. Oh ! non, sir Richard, il ne faut pas que mon neveu connaisse l'offre généreuse et bienveillante du roi.

VERNON. Il vaudrait mieux qu'il en fût instruit.

WORCESTER. Alors, nous sommes tous perdus. Il n'est pas présumable, il est impossible que le roi tienne sa parole et nous aime véritablement; nous lui serons toujours suspects, et il trouvera dans d'autres fautes l'occasion de nous punir de celle-ci. Tant que nous vivrons, les cent yeux de la défiance seront ouverts sur nous; car on ne se fie pas plus à la trahison qu'au renard ; il a beau être apprivoisé, soigné, enfermé, il finit toujours par faire quelque tour de sa race. Que notre air soit triste ou gai, on trouvera moyen de l'interpréter à mal, et nous serons comme des bœufs à l'étable ; plus on leur prodigue de soins, plus leur mort est proche. Il se peut qu'on oublie la transgression de mon neveu; il a pour excuse sa jeunesse, l'ardeur d'un sang bouillant, et ce surnom d'Hotspur[1] qui lui confère le privilége d'une tête écervelée, gouvernée par ses seuls caprices. La responsabilité de toutes ses fautes pèsera sur ma tête et sur celle de son père ; — nous l'avons élevé, et comme c'est en nous qu'il a puisé son iniquité, nous qui sommes la source de tout le mal, nous payerons pour tous. C'est pour cela, cher cousin, qu'il faut, à tout prix, que les offres du roi soient ignorées de Henri.

VERNON. Dites ce qu'il vous plaira; je dirai comme vous. Voici votre neveu.

Arrivent HOTSPUR et DOUGLAS; des Officiers et des Soldats les suivent.

HOTSPUR. Mon oncle est de retour. Qu'on mette en liberté mylord de Westmoreland. — Mon oncle, quelles nouvelles?

WORCESTER. Le roi va vous livrer bataille sur-le-champ.

DOUGLAS. Envoyons-lui un défi par lord Westmoreland.

HOTSPUR. Allez, Douglas, et chargez-le de ce message.

DOUGLAS. J'y vais, et de grand cœur.

Il s'éloigne.

WORCESTER. Il n'y a pas dans le roi une ombre de merci.

HOTSPUR. En avez-vous demandé? à Dieu ne plaise!

[1] Hotspur, littéralement *éperon-chaud*, qu'on peut traduire par *tête-chaude*.

WORCESTER. Je lui ai parlé avec douceur de nos griefs, de ses serments violés. Il ne répare sa faute qu'en jurant qu'il n'a pas juré. Il nous nomme rebelles, traîtres, et son bras insolent veut châtier en nous ce nom odieux.

Revient DOUGLAS.

DOUGLAS. Aux armes, messieurs, aux armes! J'ai formulé un superbe défi au roi Henri; Westmoreland, notre otage, l'a porté, et nous ne pouvons manquer d'être attaqués promptement.

WORCESTER. Le prince de Galles s'est avancé devant le roi, et vous a défié à un combat singulier, mon neveu.

HOTSPUR. Oh! plût à Dieu que la querelle reposât sur nos têtes, et qu'il n'y eût aujourd'hui d'exposé à périr que Henri Monmouth et moi! Dites-moi en quels termes était conçu son défi! était-il empreint de mépris?

VERNON. Non, sur mon âme. Je n'ai de ma vie entendu formuler un défi avec plus de modestie; on eût dit un frère provoquant son frère à une joute pacifique. Il a témoigné pour vous tous les égards possibles; il vous a loué en prince généreux; il a parlé de vos mérites comme en parlerait l'histoire, vous mettant au-dessus de tous les éloges, et trouvant toute louange indigne de vous. Puis, avec une magnanimité bien digne d'un prince, il a fait sa propre censure, et a réprimandé son oisive jeunesse avec une telle grâce, qu'on eût dit qu'il y avait en lui deux hommes dont l'un instruisait l'autre. Là il s'est arrêté. Mais, qu'il me soit permis de le dire tout haut, s'il survit aux périls de cette journée, l'Angleterre ne posséda jamais de plus belle espérance que ce jeune prince, que de folles erreurs ont fait trop longtemps méconnaître.

HOTSPUR. Mon cousin, vous êtes donc bien épris de ses folies! Je ne sache pas qu'aucun prince, fou comme l'est celui-là, ait conservé sa liberté. Mais qu'il soit ce qu'il voudra, je veux, avant que la nuit vienne, le presser dans les bras d'un soldat, de manière à lui faire peu goûter ma courtoisie. — Vite, aux armes! aux armes! — Camarades, soldats, amis, songez à faire votre devoir, mieux que ne saurait vous y exhorter ma voix, moi qui n'ai pas le don de la parole.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Mylord, voici des lettres pour vous.

HOTSPUR. Je n'ai pas le temps de les lire maintenant. Mes-

sieurs, la vie est courte ; mais s''il fallait passer en lâche ce rapide intervalle, elle serait trop longue encore, dût-elle, fixée à l'aiguille d'une horloge, se terminer au bout d'une heure. Si nous survivons à cette journée, nous vivrons pour marcher sur la tête des rois ; si nous mourons, il est beau de mourir quand des princes meurent avec nous ! Pour ce qui est de nos consciences, — la guerre est légitime quand les motifs qui ont fait prendre les armes sont justes.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER. Mylord, préparez-vous ; le roi s'avance à grands pas.

HOTSPUR. Je le remercie de venir me couper la parole, car je ne suis pas orateur. — Je ne vous dis plus qu'un mot : que chacun fasse de son mieux. Je tire du fourreau une épée dont je me propose de teindre la lame dans le sang le plus illustre que je pourrai rencontrer dans les hasards de ce jour périlleux ; maintenant, *Espérance*[1] ! — *Percy* ! — et marchons. Que tous les instruments guerriers résonnent à la fois ; et au son de cette musique, embrassons-nous tous ; car je gagerais le ciel contre la terre, qu'il en est parmi nous qui ne renouvelleront pas cette marque de courtoisie.

Les trompettes sonnent. Ils s'embrassent et s'éloignent.

SCÈNE III.

Une plaine près de Shrewsbury.

La bataille est engagée On entend le bruit des trompettes ; puis arrivent, de deux côtés différents, DOUGLAS et BLUNT.

BLUNT. Quel est ton nom, toi que je rencontre partout sur mes pas dans la mêlée ? Quel honneur te promets-tu de ma mort ?

DOUGLAS. Apprends que mon nom est Douglas. Tu me vois attaché à tes pas, parce qu'on m'a dit que tu es un roi.

BLUNT. On t'a dit vrai.

DOUGLAS. Lord Stafford a payé cher aujourd'hui sa ressemblance avec toi ; car le prenant pour toi, roi Henri, ce glaive a terminé ses jours. Même sort t'est réservé, si tu ne te rends et ne deviens mon prisonnier.

BLUNT. Je ne suis pas de ceux qui se rendent, orgueilleux

[1] C'était le mot d'ordre dans l'armée de Percy le jour de la bataille. La famille des Percy l'a depuis cette époque adopté pour devise.

Écossais ; tu vas trouver en moi un roi qui vengera la mort de Stafford.

Ils combattent, et Blunt est tué.

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR. O Douglas ! si tu avais combattu ainsi à Holmédon, je n'aurais jamais triomphé d'un Écossais.

DOUGLAS. Tout est fini ; la partie est gagnée ; le roi est là, étendu sans vie.

HOTSPUR. Où ?

DOUGLAS. Là.

HOTSPUR. Cet homme, Douglas? je connais parfaitement ses traits ; c'était un vaillant chevalier ; il se nommait Blunt, et était habillé comme le roi.

DOUGLAS, *se tournant vers le cadavre de Blunt.* En quelque lieu qu'aille ton âme, qu'un fou l'accompagne et la guide ! Tu as payé trop cher un titre emprunté. Pourquoi m'as-tu dit que tu étais roi ?

HOTSPUR. Le roi a plusieurs guerriers qui marchent revêtus du même costume que lui.

DOUGLAS. Eh bien, sur mon âme, je ferai main basse sur tous ses habits ; je tuerai l'une après l'autre toutes les pièces de sa garde-robe, jusqu'à ce que je rencontre le roi en personne.

HOTSPUR. Allons, partons. Tous nos soldats font bonne contenance.

Ils s'éloignent.

Le combat continue ; arrive FALSTAFF.

FALSTAFF. Quoique je l'aie souvent échappé belle à Londres, je ne l'échapperai pas ici. Ce n'est pas de sa bourse qu'il faut payer maintenant, mais de sa personne. (*Se baissant vers le cadavre.*) Doucement ! qui es-tu ? sir Walter Blunt. — Voilà ce que la gloire t'a valu ! Belle sottise, ma foi ! J'ai chaud comme du plomb fondu, et je suis tout aussi pesant. Dieu me préserve du plomb ! Je n'ai pas besoin d'autre poids que celui de mon ventre. J'ai conduit mes vauriens en un endroit où ils ont été poivrés : de mes cent cinquante, il n'en reste plus que trois de vivants ; et ils ne sont plus bons qu'à demander l'aumône le reste de leurs jours. Mais qui vient ici ?

Arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Comment ! tu restes là les bras croisés ?

Prête-moi ton épée. Plus d'un gentilhomme est étendu roide mort, foulé sous les pieds des chevaux d'un ennemi insolent, et leur trépas n'est pas vengé. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF. Henri, je t'en prie, laisse-moi respirer un moment. Jamais le Turc Grégoire [1] n'exécuta des faits d'armes comparables à ceux que j'ai accomplis aujourd'hui. J'ai donné à Percy son compte ; il n'a plus besoin de rien.

LE PRINCE HENRI. En effet, il est frais et dispos, et tout prêt à te tuer. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF. Non, par Dieu, Henri ; si Percy est vivant, tu n'auras pas mon épée ; mais prends mon pistolet si tu veux.

LE PRINCE HENRI. Donne-le-moi. Comment ! est-ce qu'il est dans sa gaîne ?

FALSTAFF. Oui, Henri ; il est encore tout chaud ; voilà de quoi brûler la cervelle à une ville entière.

Le Prince tire du sac de Falstaff un flacon de vin.

LE PRINCE HENRI. Quoi donc ? est-ce le moment de plaisanter ?

Il lui rejette le flacon et s'éloigne.

FALSTAFF, *seul*. Allons, si Percy est vivant, je le percerai de part en part : s'il se trouve dans mon chemin, à la bonne heure. S'il ne s'y trouve pas, et que j'aille à sa rencontre de plein gré, je veux qu'il fasse de moi une grillade. Je n'ambitionne pas le moins du monde la laide et triste gloire qu'a obtenue là sir Walter. Qu'on me laisse la vie. Si je puis la conserver, tant mieux ; dans le cas contraire, la gloire viendra sans que je l'aie demandée, et tout sera dit.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Combats. Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, et WESTMORELAND.

LE ROI HENRI. Henri, retire-toi ; ton sang coule en trop grande abondance. — Lord Jean de Lancastre, accompagnez-le.

LE PRINCE JEAN. Sire, souffrez que j'attende pour cela que mon sang coule comme le sien.

LE PRINCE HENRI. J'en supplie votre majesté, retournez au

[1] Le pape Grégoire VII, surnommé Hildebrand, dont la redoutable énergie fit triompher au moyen âge la suprématie de Rome.

combat, de peur que votre absence ne jette le découragement parmi vos amis.

LE ROI HENRI. C'est ce que je vais faire. — Mylord de Westmoreland, conduisez-le à sa tente.

WESTMORELAND, *au prince Henri.* Venez, mylord ; je vais vous conduire à votre tente.

LE PRINCE HENRI. Me conduire, mylord ? je n'ai pas besoin de votre aide ; et à Dieu ne plaise qu'une misérable égratignure éloigne le prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, jonché des cadavres de notre noblesse, et où les armes des rebelles triomphent dans le carnage !

LE PRINCE JEAN. Nous perdons trop de temps à reprendre haleine. Venez, mon cousin Westmoreland; c'est par là que le devoir nous appelle ; au nom du ciel, venez !

Le prince Jean et Westmoreland s'éloignent.

LE PRINCE HENRI. Par le ciel, tu as bien trompé mon attente, Lancastre ; je ne t'aurais pas cru aussi intrépide. Auparavant je t'aimais comme un frère ; maintenant tu m'es aussi cher que mon âme.

LE ROI HENRI. Je l'ai vu croiser le fer contre lord Percy avec plus de résolution que je n'en attendais d'un guerrier si jeune.

LE PRINCE HENRI. Oh ! cet enfant nous donne du cœur à tous.

Il s'éloigne.

Bruit de trompettes. Arrive DOUGLAS.

DOUGLAS. Encore un roi ! ils repoussent comme les têtes de l'hydre. Je suis Douglas, fatal à tous ceux qui portent des couleurs comme celles-là ! Qui es-tu, toi qui contrefais la personne d'un roi ?

LE ROI HENRI. Je suis le roi lui-même, désolé que tu aies, Douglas, tant de fois rencontré son ombre, et jamais le roi en personne. J'ai deux fils qui te cherchent, ainsi que Percy, sur le champ de bataille ; mais puisque ma bonne étoile t'amène, je vais te mettre à l'épreuve ; ainsi défends-toi !

DOUGLAS. Je crains que tu ne sois encore un faux Henri ; et néanmoins, je dois l'avouer, ta contenance est celle d'un roi ; mais, qui que tu sois, tu es à moi, et voici comme je fais ta conquête.

Ils combattent ; au moment où le roi est en danger, arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Lève la tête, vil Écossais, ou tu cours le

risque de ne la relever jamais. Les ombres de Shirley, de Stafford et de Blunt, pèsent sur mon épée; c'est le prince de Galles qui te menace, lui qui ne promet jamais qu'avec l'intention de payer.

Ils combattent ; Douglas s'éloigne en fuyant.

LE PRINCE HENRI, *continuant, au Roi.* Courage, sire! comment se trouve votre majesté? Sir Nicolas Gawsey a envoyé chercher du renfort, Clifton également ; je vais sur-le-champ joindre Clifton.

LE ROI HENRI. Arrête, et reprends haleine un moment : tu as réhabilité ta réputation perdue; et dans le secours opportun que tu viens de me prêter, tu as montré que tu faisais quelque cas de ma vie.

LE PRINCE HENRI. O ciel! combien ils m'ont calomnié, ceux qui ont dit que je soupirais après votre mort! s'il en était ainsi, je n'avais qu'à laisser faire le bras insolent de Douglas déjà levé sur vous; il aurait consommé votre fin aussi promptement que toutes les potions empoisonnées du monde, et aurait épargné un crime à votre fils.

LE ROI HENRI. Va rejoindre Clifton; je vole au secours de Nicolas Gawsey.

Le Roi Henri s'éloigne.

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR. Si je ne me trompe, tu es Henri Monmouth?

LE PRINCE HENRI. On dirait, à t'entendre, que je suis disposé à renier mon nom.

HOTSPUR. Mon nom est Henri Percy.

LE PRINCE HENRI. C'est celui d'un vaillant rebelle. Je suis le prince de Galles, et ne crois pas, Percy, que tu resteras plus longtemps mon rival de gloire. Deux étoiles ne peuvent se mouvoir dans la même sphère, et l'Angleterre ne saurait subir un double règne, celui de Henri Percy et celui du prince de Galles.

HOTSPUR. Cela ne sera pas non plus, Henri; car l'heure est venue où l'un de nous doit finir; et plût à Dieu que ton renom guerrier fût maintenant aussi grand que le mien!

LE PRINCE HENRI. Je l'agrandirai avant de me séparer de toi ; et toutes les palmes qui fleurissent sur ta tête, je vais les moissonner pour en parer la mienne.

HOTSPUR. Je ne puis endurer plus longtemps tes bravades.

Ils combattent.

Arrive FALSTAFF.

FALSTAFF. Bravo, Henri! courage, Henri! — Oh! tu ne trouveras pas ici un jeu d'écolier, je t'en réponds.

Arrive DOUGLAS : il attaque Falstaff, qui se jette à terre et contrefait le mort, puis Douglas s'éloigne ; Hotspur est blessé et tombe.

HOTSPUR. O Henri, tu m'as ravi ma jeunesse ; ce que je regrette, c'est moins cette vie fragile que je perds, que ces titres glorieux que tu as conquis sur moi. Voilà ce qui blesse ma pensée plus douloureusement que ton épée n'a déchiré mes chairs. Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le jouet du temps, et le temps lui-même, qui voit devant lui passer l'univers, doit finir un jour. Oh! je pourrais prophétiser l'avenir, si la main pesante et glacée de la mort n'enchaînait ma langue. Non, Percy, tu es poussière, et la pâture —

Il meurt [1].

LE PRINCE HENRI. Des vers, brave Percy. Adieu, cœur magnanime! ambition mal tissue, combien te voilà rétrécie! quand la vie animait ce corps, un royaume était pour lui un espace trop étroit ; mais maintenant deux emjambées de la terre la plus vile lui suffisent. Cette terre sur laquelle tu es gisant ne compte pas, parmi les vivants qu'elle porte, de guerrier aussi intrépide que toi. Si tu pouvais entendre mes éloges, je ne te prodiguerais pas ces témoignages de mon admiration. (*Il détache son écharpe et lui en couvre la figure.*) Permets que mon écharpe couvre tes traits défigurés ; et je m'honore de payer à tes mânes ce tribut légitime de mon affection. Adieu! que ta gloire te suive dans le ciel! que l'humiliation de ta défaite dorme avec toi dans la tombe, mais qu'elle ne soit point rappelée dans ton épitaphe. (*Il aperçoit Falstaff étendu par terre.*) Eh quoi! mon vieux camarade! cette énorme masse de chair n'a-t-elle pu conserver un peu de vie? Pauvre John, adieu; la perte d'un homme meilleur me ferait moins faute. Oh! ton absence me laisserait un grand vide, si j'étais fortement épris de ce qui est sans valeur. Dans cette lutte sanglante la mort a immolé de plus nobles victimes, mais elle n'a point abattu de plus grasse proie. — (*Se tournant vers le ca-*

[1] Shakspeare a cru devoir faire périr Hotspur par la main du prince de Galles ; mais rien dans l'histoire n'autorise cette supposition. On lit dans Holinshed : « Ce jour-là, le roi tua de sa main trente-six ennemis ; ses soldats, encouragés » par son exemple, combattirent vaillamment, et tuèrent lord Percy, surnom- » mé Hotspur. » Speed dit que Percy fut tué par une main inconnue.

davre de Percy.) Sous peu, je te ferai embaumer ; jusque là, mon noble Percy, reste étendu dans ton sang.

Il s'éloigne.

FALSTAFF, *se relevant avec lenteur.* M'embaumer ! si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permets de me saler demain et de me manger ensuite. Par la sangbleu, il était temps de contrefaire le mort, ou cet Écossais brutal m'aurait donné mon compte. Que dis-je, contrefaire? je mens, tout est réel en moi : c'est la mort qui est une illusion, la vie est une réalité ; l'homme qui ne vit pas n'est qu'un simulacre d'homme; mais contrefaire le mort afin de vivre, ce n'est pas contrefaire, c'est vivre de la vie réelle. La prudence tient une place importante dans la valeur : c'est à l'aide de cette portion précieuse que j'ai sauvé ma vie. Diable! j'ai peur de ce salpêtre de Percy, tout mort qu'il est. Si sa mort aussi n'était qu'une feinte, et s'il allait se relever ! je crains bien que des deux morts ce ne fût lui qui eût le dessus; je vais le mettre hors d'état de nuire, et puis je jurerai que je l'ai tué. Pourquoi ne pourrait-il pas se relever aussi bien que moi? Un témoin oculaire pourrait seul me démentir, et personne ne me voit; c'est décidé. Allons, camarade, encore cette blessure dans la cuisse, et viens avec moi.

Il porte à Hotspur un coup d'épée, et le charge sur son dos.

Revient LE PRINCE HENRI accompagné du PRINCE JEAN.

LE PRINCE HENRI. Allons, mon frère, tu as bravement étrenné ton épée vierge encore.

LE PRINCE JEAN. Doucement! Que vois-je là? ne m'aviez-vous pas dit que ce gros homme était tué?

LE PRINCE HENRI. Oui; je l'ai vu mort, étendu sans vie et sanglant sur la poussière. — (*A Falstaff.*) Es-tu vivant? ou n'est-ce qu'une illusion de mes sens? Je t'en prie, parle; que le témoignage de nos oreilles confirme celui de nos yeux. Tu n'es pas ce que tu sembles.

FALSTAFF. Non, très-certainement; je ne suis pas un homme double [1]; mais si je ne suis pas John Falstaff, prenez alors que je ne suis qu'un sot. (*Jetant le cadavre à terre.*) Voilà Percy ; si votre père veut me conférer quelques honneurs, soit; sinon, qu'il tue lui-même le premier Percy qui se présentera. Je m'attends à être fait comte ou duc, je vous en donne ma parole.

[1] C'est-à-dire, je ne suis pas Falstaff et Percy tout ensemble, bien qu'ayant Percy sur mon dos, je paraisse double.

LE PRINCE HENRI. Comment! mais c'est moi-même qui ai tué Percy; et toi, je t'ai vu mort.

FALSTAFF. Vous l'avez tué? Comment peut-on mentir à ce point? je conviens que j'étais étendu à terre, et sans haleine. Il en était de même de lui; mais nous nous sommes relevés en même temps, et nous sommes battus une grande heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on me croit, à la bonne heure; sinon, que ceux dont le devoir est de récompenser la valeur aient sur leur conscience ce péché d'ingratitude. Je soutiendrai jusqu'à la mort que je lui ai fait cette blessure dans la cuisse; si l'homme était encore en vie, et qu'il osât me démentir, je lui ferais avaler la moitié de la lame de mon épée.

LE PRINCE JEAN. Voilà la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

LE PRINCE HENRI. Mon frère, vous saurez que c'est le plus étrange drôle qu'il y ait au monde. — (*A Falstaff.*) Allons, porte sur ton dos ta noble charge. Pour ce qui est de moi, si un mensonge peut t'être bon à quelque chose, je l'habillerai des meilleures couleurs que je pourrai trouver. (*On entend sonner la retraite.*) Les trompettes sonnent la retraite; la victoire est à nous. Viens, mon frère; allons sur le point culminant du champ de bataille, afin de voir quels des nôtres sont vivants, et quels sont morts.

Le prince Henri et le prince Jean s'éloignent.

FALSTAFF, *seul.* Je vais les suivre pour demander ma récompense. Celui qui me récompensera, que Dieu le lui rende! Si je deviens grand, je deviendrai moins gras; car je me purgerai; je renoncerai à la bouteille et vivrai décemment, comme doit vivre un gentilhomme.

Il s'éloigne en emportant le corps d'Hotspur.

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Les trompettes sonnent. Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, WESTMORELAND et d'autres Lords, avec WORCESTER et VERNON, prisonniers et accompagnés de gardes.

LE ROI HENRI. Puisse toujours la rébellion recevoir ainsi son châtiment! Malveillant Worcester, ne vous avions-nous pas envoyé à tous des paroles de paix, de pardon et d'amour? n'as-tu pas dénaturé nos offres, et abusé la bonne foi de ton neveu? Trois chevaliers tués aujourd'hui dans nos rangs, un

noble comte et beaucoup d'autres guerriers, vivraient encore maintenant, si, en chrétien loyal, tu avais fidèlement transmis d'une armée à l'autre les paroles dont tu étais chargé.

WORCESTER. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'intérêt de ma sûreté; et puisque je ne puis éviter mon sort, je m'y soumets avec résignation.

LE ROI HENRI. Conduisez Worcester à la mort, et Vernon aussi; nous prononcerons plus tard sur le sort des autres coupables.

Les Gardes emmènent Worcester et Vernon.

LE ROI HENRI, *continuant*. Quel est l'état des choses sur le champ de bataille?

LE PRINCE HENRI. Le noble Écossais lord Douglas, voyant la fortune du combat entièrement tournée contre lui, l'illustre Percy tué et la terreur répandue parmi les siens, — a fui avec le reste de son armée. En tombant d'une colline, il s'est tellement meurtri, qu'il est resté au pouvoir des nôtres. Douglas est dans ma tente, et je supplie votre majesté de permettre que je dispose de lui.

LE ROI HENRI. De tout mon cœur.

LE PRINCE HENRI. En ce cas, c'est à toi, Jean de Lancastre, c'est à toi, mon frère, que je confie ce glorieux office. Va trouver Douglas, et dis-lui qu'il est libre sans rançon. Sa valeur, qui aujourd'hui a imprimé ses marques sur nos cimiers, nous enseigne à honorer de tels exploits, même dans nos adversaires.

LE ROI HENRI. Il ne nous reste plus qu'à diviser nos forces. Vous, mon fils Lancastre, — et vous, mon cousin Westmoreland, vous marcherez en diligence vers York pour y joindre Northumberland et le prélat Scroop, qui, ainsi que nous venons de l'apprendre, se sont levés en armes. — Moi-même et vous, mon fils Henri, nous marcherons vers le pays de Galles, pour y combattre Glendower et le comte de la Marche. Encore une journée comme celle-ci, et la rébellion perdra son empire sur ce territoire. Et puisque nous avons si bien commencé, ne quittons pas la partie que nous n'ayons reconquis tout ce qui nous appartient.

Ils s'éloignent.

FIN DE HENRI IV.

HENRI IV,

IIe PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi d'Angleterre.
HENRI, prince de Galles, depuis Henri V,
THOMAS, duc de Clareuce,
LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, depuis duc de Bedford,
LE PRINCE HOMPHROY DE GLOSTER, duc de Gloster,
} fils du roi.
LE COMTE DE WARWICK,
LE COMTE DE WESTMORELAND,
GOWER,
HARCOURT,
} seigneurs attachés au parti du roi.
LE LORD GRAND JUGE de la cour du banc du roi.
UN GENTILHOMME de sa maison.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND,
SCROOP, archevêque d'York,
LORD MOWBRAY,
LORD HASTINGS,
LORD BARDOLPHE,
SIR JOHN COLEVILLE,
} ennemis du roi.
TRAVERS, MORTON, } attachés au service de Northumberland.
FALSTAFF.
BARDOLPHE.
PISTOLET.
UN PAGE au service de Falstaff.
POINS, PETO, } attachés au service du prince Henri.
CERVEAUVIDE, juge de paix.
SILENCE, juge de paix.
DAVID, domestique de Cerveauvide.
LEMOISI,
POIREAU,
DELOMBRE,
FAIBLOT,
LEBOEUF,
} conscrits.
LAGRIFFE,
DUPIÉGE,
} officiers de justice.
LA RENOMMÉE.
UN CONCIERGE.
UN DANSEUR, chargé de prononcer l'épilogue.
LADY NORTHUMBERLAND.
LADY PERCY.
MADAME VABONTRAIN, hôtesse de la taverne d'East-Cheap.
DOROTHÉE BONBEC.
Lords, Officiers, Soldats, Messagers, Garçons de taverne, Huissiers, Sergents, Gardes, Domestiques, etc.

La scène est en Angleterre.

PROLOGUE.

Warkworth. — Devant le château de Northumberland.

Arrive LA RENOMMÉE, portant un vêtement parsemé de langues peintes.

LA RENOMMÉE. Prêtez l'oreille; qui de vous, quand la Renommée fait entendre sa voix bruyante, voudrait boucher l'organe de l'ouïe? C'est moi qui, d'Orient en Occident, parcourant l'univers, portée sur les ailes des vents, vais divulguant les actes commencés sur ce globe d'argile. Sans cesse mes

cent bouches articulent dans toutes les langues d'innombrables calomnies, et portent à l'oreille des hommes des rapports mensongers. Je parle de paix, pendant que l'hostilité, masquée sous le sourire de la sécurité, inflige au monde des blessures. Et quelle autre que la Renommée, quelle autre que moi, rassemble les armées, fait des préparatifs de défense, et fait croire que l'année porte l'impitoyable guerre dans ses flancs, alors qu'il n'en est rien, et que le temps est gros de quelque autre calamité? La Renommée est un instrument à vent que font résonner les soupçons, les jalousies, les conjectures; et il est si facile d'en jouer, que ce monstre aux innombrables têtes, la multitude inconstante et confuse, peut à son gré en tirer des sons. Mais qu'ai-je besoin, ici, au milieu des miens, de décrire ma personne, que tous connaissent parfaitement? Pourquoi la Renommée est-elle ici? Je vole devant la victoire de Henri, qui dans les plaines sanglantes de Shrewsbury, a vaincu le jeune Hotspur et son armée, éteignant dans le sang des rebelles la flamme de la rébellion. Mais, quoi! je débute par dire la vérité. Mon rôle est de répandre le bruit que Henri Monmouth est tombé sous le glaive irrité du noble Hotspur, et que, courbant sa tête sacrée devant la fureur de Douglas, le roi lui-même a péri. Voilà la nouvelle que j'ai semée dans toutes les campagnes situées entre le glorieux champ de bataille de Shrewsbury et ce château antique et délabré, où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, contrefait le malade. Les courriers se succèdent avec rapidité, et ils n'apportent tous d'autres nouvelles que celles qu'ils tiennent de moi; échos de la Renommée, ils débitent des mensonges agréables, pires que des vérités douloureuses [1].

Elle s'éloigne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Même lieu.

Devant la porte est LE CONCIERGE. Arrive LORD BARDOLPHE.

LORD BARDOLPHE. Qui veille aux portes ici?—Où est le comte?

[1] Le docteur Johnson observe avec raison que ce prologue est inutile, puisqu'il n'apprend rien que ne fasse suffisamment connaître la première scène.

LE CONCIERGE. Qui dois-je annoncer?

LORD BARDOLPHE. Dis au comte que lord Bardolphe est ici, attendant ses ordres.

LE CONCIERGE. Sa seigneurie se promène dans le jardin; veuillez frapper à la porte; il vous répondra lui-même.

Arrive NORTHUMBERLAND.

LORD BARDOLPHE. Voici le comte qui vient.

NORTHUMBERLAND. Quelles nouvelles, lord Bardolphe? Maintenant chaque minute peut enfanter quelque événement: les temps sont orageux; la discorde, pareille à un coursier mis à une nourriture trop excitante, a brisé ses liens, a pris son élan, et renverse tout sur son passage.

LORD BARDOLPHE. Noble comte, je vous apporte de Shrewsbury des nouvelles certaines.

NORTHUMBERLAND. Fasse le ciel qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPHE. Elles sont aussi bonnes qu'on peut les désirer. Le roi est blessé à mort, ou peut s'en faut; et le glaive de mylord votre fils a étendu sans vie le prince Henri; les deux Blunt sont tués par la main de Douglas; le jeune prince Jean, Westmoreland et Stafford, ont fui du champ de battaille; et ce pourceau de Henri Monmouth, sir John, ce vaisseau de haut-bord, est prisonnier de votre fils. Oh! jamais combat ne fut plus bravement livré et soutenu, jamais victoire plus belle n'illustra une époque depuis les temps de l'heureux César.

NORTHUMBERLAND. D'où tenez-vous ces nouvelles? Avez-vous vu le champ de bataille? Venez-vous de Shrewsbury?

LORD BARDOLPHE. Mylord, j'ai parlé à quelqu'un qui en venait, un gentilhomme bien né et bien famé, qui m'a, de son chef, donné ces nouvelles pour vraies.

NORTHUMBERLAND. Voici mon fidèle Travers, que j'ai envoyé mardi dernier recueillir des nouvelles.

LORD BARDOLPHE. Mylord, je l'ai devancé en route; et il ne saurait vous apporter de nouvelles sûres, sinon peut-être celles qu'il tient de moi.

Arrive TRAVERS.

NORTHUMBERLAND. Eh bien, Travers, quelles nouvelles nous apportes-tu?

TRAVERS. Mylord, sir John Umfreville m'a fait rebrousser che-

min avec de joyeuses nouvelles; et comme il était mieux monté que moi, il m'a devancé. Après lui est arrivé, au grand galop, un cavalier exténué de fatigue, qui s'est arrêté auprès de moi pour laisser respirer son cheval tout en sang : il m'a demandé le chemin de Chester; et moi, je lui ai demandé des nouvelles de Shrewsbury. Il m'a dit que les choses allaient mal pour la rébellion, et que l'éperon du jeune Henri Hotspur était refroidi. Ce disant, il a lâché la bride à son cheval; se penchant sur ses arçons, il a enfoncé ses éperons jusqu'à la molette dans les flancs haletants de la pauvre bête; sans attendre d'autres questions, il est parti comme l'éclair, et il semblait, dans sa course, dévorer l'espace.

NORTHUMBERLAND. Ah!... répète. Il t'a dit que l'éperon d'Hotspur était refroidi [1]? que les choses allaient mal pour la rébellion?

LORD BARDOLPHE. Mylord, écoutez-moi. Si mon jeune lord, votre fils, n'est pas victorieux, sur mon honneur, je consens à échanger ma baronie contre une garniture de dentelle; qu'il n'en soit plus question.

NORTHUMBERLAND. Comment se fait-il que le cavalier qui a rencontré Travers lui ait si positivement annoncé une défaite?

LORD BARDOLPHE. Qui? lui? Croyez-moi, c'est quelque manant qui aura volé le cheval sur lequel il était monté et qui aura parlé à l'aventure. Mais voici encore des nouvelles qui arrivent.

Arrive MORTON.

NORTHUMBERLAND. Ah! le front de cet homme, comme la page de titre d'un livre, annonce la nature tragique de l'ouvrage [2]. Telle est la rive où les flots irrités ont laissé les traces de leur passage. — Morton, viens-tu de Shrewsbury?

MORTON. Oui, mon noble lord, je me suis enfui de Shrewsbury, où l'exécrable mort a mis son masque le plus hideux pour effrayer notre armée.

[1] On se rappelle qu'*Hotspur* signifie *éperon chaud*.

[2] Le commentateur Steevens prétend que du temps de notre auteur la page de titre d'un ouvrage consacré à des idées de tristesse et de deuil, d'un recueil d'élégies, par exemple, était habituellement noire, de même que toutes les pages laissées en blanc dans les ouvrages ordinaires. Ce commentateur affirme posséder plusieurs livres de ce genre, entre autres un recueil des élégies du célèbre traducteur d'Homère, Chapman. Cette circonstance peut être vraie, mais elle n'est pas nécessaire pour expliquer l'expression à laquelle cette note se réfère.

NORTHUMBERLAND. Comment se portent mon fils et mon frère ? Tu trembles, et, à défaut de ta bouche, la pâleur de tes joues m'annonce la nature de ton message. Tel était le Troyen qui, défaillant, consterné, sombre, la mort dans les yeux, le désespoir dans l'âme, vint, au milieu de la nuit, entr'ouvrir les rideaux de Priam pour lui annoncer que Troie était à moitié consumée ; mais Priam aperçut les flammes avant que le messager eût trouvé l'usage de la voix ; et moi aussi, j'ai deviné la mort de mon Percy avant que tu me l'aies annoncée. Tu vas me dire : — « Voici ce qu'a fait votre fils ; voilà ce qu'a fait votre frère ; ainsi a combattu le noble Douglas, » tenant mon oreille enchaînée au récit de leurs hauts faits ; puis d'un seul coup renversant tout cet édifice de gloire, tu termineras en m'annonçant que..... frère, fils, et tous sont morts.

MORTON. Douglas et votre frère vivent encore ; mais pour mylord votre fils, —

NORTHUMBERLAND. Ah ! il est mort. Vois comme le pressentiment est prompt à se trahir. L'homme qui redoute un malheur et tremble de l'apprendre, lit instinctivement dans les yeux d'autrui la certitude qu'il redoutait. Néanmoins, Morton, parle ; donne un démenti à mes pressentiments, et cette insulte me sera chère, et je t'enrichirai pour m'avoir ainsi outragé.

MORTON. Vous êtes trop haut placé pour que j'ose vous démentir. Votre pressentiment n'est que trop vrai, vos craintes que trop certaines.

NORTHUMBERLAND. N'importe, ne me dis pas que Percy est mort. Je lis un étrange aveu dans tes regards. Tu secoues la tête ; tu crains, ou tu te fais un scrupule de me dire la vérité. S'il est tué, dis-le-moi. Elle ne saurait m'offenser la voix qui m'annoncera son trépas. Il est coupable celui qui calomnie les morts ; mais ce n'est pas calomnier que de dire des morts qu'ils ne vivent plus. Toutefois, le premier messager d'une fâcheuse nouvelle est chargé d'une tâche ingrate ; et, à dater de ce moment, sa voix fait sur nous l'effet d'une cloche funéraire sonnant à notre oreille le glas d'un ami qui n'est plus.

LORD BARDOLPHE. Mylord, je ne puis croire que votre fils soit mort.

MORTON. Il m'est bien douloureux d'avoir à vous attester ce que, le ciel m'en est témoin, je voudrais n'avoir point vu.

Mais, hélas! mes yeux ont vu votre fils sanglant, épuisé, hors d'haleine, ne rendant plus que d'un bras débile les coups de son adversaire; j'ai vu dans sa fureur rapide, le glaive de Henri Monmouth étendre l'intrépide Percy sur la poussière, d'où il ne s'est plus relevé. La mort de ce héros, qui enflammait le courage du dernier de ses soldats, une fois ébruitée, a glacé l'ardeur des plus intrépides; car l'armée tenait de son chef sa trempe et sa vigueur; une fois ce chef abattu, tout s'est affaissé comme un plomb inerte et pesant; et de même que plus un objet est lourd, plus est rapide le mouvement qu'on lui imprime, c'est ainsi que nos soldats, affligés du trépas d'Hotspur, joignant au poids de la douleur l'impulsion de la peur, et entraînés par le besoin de sauver leurs jours, se sont enfuis du champ de bataille plus rapides que la flèche ne se dirige vers le but qu'on lui a fixé. C'est alors que le noble Worcester a été fait prisonnier; le fougueux Écossais, le sanglant Douglas, dont l'infatigable épée, trompée par la ressemblance, avait, par trois fois, cru immoler le roi, a commencé à perdre courage, et justifié par sa présence la conduite de ceux qui tournaient le dos; dans la terreur de sa fuite précipitée, il est tombé, et a été pris. Bref, le roi a remporté la victoire; et des troupes, sous la conduite du jeune Lancastre et de Westmoreland, ont été en toute hâte dirigées contre vous. Voilà tout ce que j'avais à vous apprendre.

NORTHUMBERLAND. J'aurai tout le temps nécessaire pour pleurer ce malheur. Dans le poison réside le remède. Ces nouvelles, si elles m'avaient trouvé bien portant, m'auraient rendu malade; elles m'ont trouvé malade, et m'ont en quelque sorte rendu la santé. De même qu'un malheureux, dont les membres affaiblis par la fièvre, pareils à des gonds sans force, fléchissent sous le poids de la vie, tout à coup, dans l'un de ses accès, échappe comme une flamme aux mains de ses gardiens; ainsi mes membres, naguère affaiblis par la douleur, rendus furieux par l'excès de la souffrance, sentent leur vigueur triplée. Arrière donc, bâton fragile; c'est un gantelet d'acier que doit maintenant revêtir cette main; arrière, coiffure de malade, tu es impuissante à protéger une tête qu'aspirent à frapper des princes animés par l'orgueil de leur victoire. Maintenant, que le fer ceigne mon front, et fasse planer ses menaces sur Northumberland en fureur, l'heure la plus désastreuse que puissent amener le Temps et la Vengeance! Que le ciel et la terre se confondent! Que la

main de la nature cesse de retenir dans ses limites l'Océan courroucé! que tout ordre périsse ; que ce monde ne soit plus un théâtre où, dans un drame prolongé, les haines se combattent; mais que l'esprit de Caïn, le premier-né, règne dans tous les cœurs, afin que tous étant livrés à des pensées de meurtre, la toile tombe, l'univers finisse, et les ténèbres recouvrent son cadavre!

TRAVERS. Ce transport violent vous fait mal, mylord.

LORD BARDOLPHE. Cher comte, que votre seigneurie ne divorce pas avec la prudence.

MORTON. La vie de tous vos confédérés qui vous aiment dépend de votre santé, qui ne peut manquer de s'affaiblir si vous vous livrez à ces emportements orageux. Songez, mylord, qu'avant de dire : « Levons l'étendard! » vous vous étiez résolu à la guerre, et en aviez calculé les chances. Vous aviez prévu que dans la répartition des coups, votre fils pouvait être atteint et succomber; vous saviez que, jeté au milieu des périls, il marchait sur la pointe d'un précipice, avec la probabilité d'y tomber plutôt que de le franchir. Vous n'ignoriez pas que sa chair était vulnérable, et que son ardent courage le conduirait toujours au plus fort du danger; et cependant vous lui avez dit : « *Va!* » et aucune de ces graves appréhensions n'a eu la force d'arrêter votre opiniâtre résolution. Qu'est-il donc arrivé? qu'a produit cette audacieuse entreprise, de plus que ce que vous deviez naturellement en attendre?

LORD BARDOLPHE. Nous tous, que cet échec a frappés, nous savions que nous nous hasardions sur une mer périlleuse; qu'il y avait dix chances contre une que nous n'en sortirions pas la vie sauve; et cependant nous avons tenté l'aventure; car le gain que nous avions en vue faisait taire la crainte des périls probables : puisque notre vaisseau a sombré, tentons encore la fortune ; venez, hasardons tout, corps et biens.

MORTON. Il est plus que temps. Mon noble lord, on m'a assuré comme une chose certaine, et vous pouvez m'en croire, que l'excellent archevêque d'York est debout, à la tête d'une armée bien organisée; c'est un homme qui enchaîne, par un double lien, la fidélité de ses partisans. Mylord votre fils n'avait à son service que des corps, des ombres, des simulacres de guerriers; car ce mot de *rébellion* avait pour effet de séparer leurs âmes de l'action de leurs corps; ils ne combattaient qu'avec répugnance et à contre-cœur, comme on prend une

médecine. Leurs armes seules étaient pour nous; quant à leurs volontés et à leurs âmes, ce mot de *rébellion* les avait glacées, comme le poisson dans un étang gelé. Mais à présent, l'archevêque fait de l'insurrection un devoir religieux. Réputé sincère et pieux dans ses intentions, corps et âmes s'attachent à lui. Le sang du beau roi Richard, recueilli sur les dalles de Pomfret, donne à son entreprise une consécration nouvelle; il met sous la protection du ciel sa querelle et sa cause; il leur crie que le pays qu'ils foulent se débat tout sanglant sous l'oppression du puissant Bolingbroke; et à sa voix, petits et grands se pressent en foule sur ses pas.

NORTHUMBERLAND. Je savais cela; mais, je l'avoue, ma douleur présente l'avait effacé de ma mémoire. Entrez avec moi, et que chacun donne son avis sur les moyens d'assurer notre sécurité et notre vengeance : le temps presse; procurons-nous des courriers, expédions des lettres, et faisons-nous des amis. Jamais nous n'en eûmes si peu, et jamais ils ne nous furent plus nécessaires.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Londres. — Une rue.

Arrive SIR JOHN FALSTAFF, suivi de son petit PAGE, qui porte son épée et son bouclier.

FALSTAFF. Eh bien, colosse, que dit le docteur de mon urine?

LE PAGE. Monsieur, il m'a dit que l'urine, par elle-même, était bonne et saine, mais que la personne à laquelle elle appartenait pouvait être attaquée de plus de maladies qu'elle ne se l'imaginait.

FALSTAFF. Il semble que chacun se fasse une gloire de tirer sur moi. L'homme, cette sotte créature d'argile, ne peut rien exprimer qui provoque le rire, si je n'en suis l'auteur ou le sujet. Je ne suis pas seulement spirituel pour mon compte; je suis encore cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres. En marchant ainsi devant toi, je ressemble à une truie qui aurait écrasé sous son poids tous ses petits, hormis un seul; si le prince t'a mis à mon service dans un autre but que de faire ressortir ma personne, dis que je manque de jugement. Mandragore[1], tu figurerais mieux comme bouton à mon chapeau

[1] Herbe fabuleuse, à laquelle on supposait la forme humaine. On connaît la Mandragore de Machiavel.

que comme valet à ma suite ; c'est pour la première fois que j'ai une agate pour laquais ; toutefois, je ne te monterai ni sur or ni sur argent ; mais je te mettrai dans quelque grossière enveloppe, et t'enverrai à ton maître, mon bijou, au prince ton maître, cet adolescent qui n'a pas encore de poil au menton. Il me poussera de la barbe sur la paume de la main avant qu'il n'en ait sur les joues ; et pourtant, il n'a pas de honte de vous dire qu'il a une face royale ; elle n'est encore qu'ébauchée, et Dieu ne ferait pas mal de lui donner le dernier coup de rabot. C'est une face royale comme celles qui sont sur les monnaies ; elle ne fera jamais gagner six pence à un barbier ; et cependant, on dirait à lui voir lever la crête, qu'il était déjà homme quand son père n'était encore que jouvenceau. Il se peut qu'il ait pour lui-même beaucoup d'estime ; mais pour le moment, il n'est pas très-avant dans la mienne, je lui en donne ma parole. — Que dit maître Dumbleton, au sujet du satin que je lui ai demandé pour me faire un manteau court et des culottes ?

LE PAGE. Il dit, monsieur, qu'il faut lui donner de meilleurs répondants que Bardolphe ; il ne prendra ni son billet ni le vôtre ; il veut d'autres sûretés.

FALSTAFF. Qu'il soit damné comme le mauvais riche ! que la langue lui brûle mille fois plus encore[1]. L'impudent Achitophel ! le gueux ! le gredin ! tenir un gentilhomme le bec dans l'eau, et puis exiger des sûretés ! Ces manants-là portent maintenant les talons hauts, et un paquet de clefs à leur ceinture ; et lorsqu'un homme s'est honnêtement endetté avec eux, ils lui demandent des sûretés. J'aimerais autant qu'on me mît de la mort aux rats dans la bouche, que de me la fermer avec ce mot de sûretés. Je comptais, foi de chevalier, qu'il m'enverrait vingt-deux aunes de satin, et c'est une demande de sûretés qu'il m'envoie. Allons, il peut dormir en sûreté, car il porte la corne d'abondance, et l'infidélité de sa femme brille au travers ; et lui, il n'en voit rien, quoiqu'il ait une lanterne à lui pour s'éclairer. Où est Bardolphe ?

LE PAGE. Il est allé à Smithfield[2] pour acheter un cheval à votre seigneurie.

[1] Allusion à la parabole du mauvais riche qui implore une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, de ce même Lazare à qui il refusait naguère les miettes tombées de sa table splendide.

[2] Marché aux bestiaux, à Londres.

FALSTAFF. Lui, je l'ai acheté à Saint-Paul [1], et il va m'acheter un cheval à Smithfield. Pour peu que je me procure une femme dans quelque mauvais lieu, je serai bien loti : j'aurai fait emplette d'un fripon, d'une rosse, et d'une catin.

Arrivent LE LORD GRAND JUGE [2] et UN GENTILHOMME de sa maison.

LE PAGE. Monsieur, voici le lord qui a fait arrêter le prince pour l'avoir frappé à l'occasion de Bardolphe.

FALSTAFF. Suis-moi ; je ne veux pas le voir.

LE GRAND JUGE. Quel est cet homme qui passe?

LE GENTILHOMME. Sous le bon plaisir de votre seigneurie, c'est Falstaff.

LE GRAND JUGE. Celui qui était impliqué dans l'affaire du vol?

LE GENTILHOMME. Lui-même ; mais il a depuis rendu d'importants services à Shrewsbury ; et, à ce que j'ai entendu dire, il va remplir un emploi dans l'armée de lord Jean de Lancastre.

LE GRAND JUGE. Il se rend à York? Appelez-le.

LE GENTILHOMME. Sir John Falstaff!

FALSTAFF, *à son Page.* Dis-lui que je suis sourd.

LE PAGE. Parlez plus haut ; mon maître est sourd.

LE GRAND JUGE. Sans nul doute, il est sourd aux conseils salutaires. Allez, tirez-le par le coude ; il faut que je lui parle.

LE GENTILHOMME. Sir John, —

FALSTAFF, *se retournant.* Comment, maraud, mendier à ton âge! N'y a-t-il plus de guerres? plus de moyens de s'occuper? le roi n'a-t-il pas besoin de sujets? les rebelles de soldats? Bien qu'il n'y ait qu'un parti qui soit le bon, et que celui-là seul soit honorable, néanmoins, il y a plus de honte à mendier qu'à servir, même dans le mauvais parti, fût-il plus mauvais que ne le peut rendre le nom de rébellion.

LE GENTILHOMME. Vous vous méprenez sur mon compte, monsieur.

FALSTAFF. Ai-je dit que tu étais honnête homme? si je l'avais dit, sauf le respect dû à ma double qualité de chevalier et de militaire, j'en aurais menti par la gorge.

[1] C'était le lieu du rendez-vous des oisifs et filous de Londres. Tout ce passage est la paraphrase d'un vieux proverbe anglais.

[2] Sir William Gascoigne, grand juge de la cour du banc du roi.

LE GENTILHOMME. Mettez donc de côté, je vous prie, votre double qualité de militaire et de chevalier; et permettez-moi de vous dire que vous en avez menti par la gorge si vous dites que je ne suis pas un honnête homme.

FALSTAFF. Moi, que je te permette de dire cela! que je mette de côté ce qui m'est inhérent! si tu obtiens de moi cette permission-là, je veux qu'on me pende; si tu la prends de ton chef, mieux vaudrait pour toi être pendu. Maudit recors, va-t'en!

LE GRAND JUGE. Sir John Falstaff, j'ai un mot à vous dire.

FALSTAFF, *faisant semblant d'apercevoir le grand juge pour la première fois.* Mylord, j'ai l'honneur de saluer votre seigneurie; je suis charmé de voir votre seigneurie prendre l'air : on m'avait dit que votre seigneurie était malade. J'espère que c'est par l'avis de votre médecin que votre seigneurie sort aujourd'hui. Quoique votre seigneurie n'ait pas tout à fait dit adieu à la jeunesse, cependant l'âge avance, la vieillesse commence à se faire sentir; et je supplie humblement votre seigneurie d'avoir de sa santé un soin respectueux.

LE GRAND JUGE. Sir John, je vous avais fait dire de passer chez moi avant votre départ pour Shrewsbury.

FALSTAFF. Avec la permission de votre seigneurie, j'apprends que sa majesté est revenue du pays de Galles passablement mécontente.

LE GRAND JUGE. Il n'est pas question de sa majesté. Vous ne vous êtes pas soucié de venir quand je vous ai envoyé chercher.

FALSTAFF. J'apprends en outre que sa majesté a éprouvé une nouvelle attaque de cette maudite apoplexie.

LE GRAND JUGE. Dieu lui rende la santé! Permettez-moi, je vous prie, de vous parler.

FALSTAFF. Cette apoplexie est, selon moi, avec la permission de votre seigneurie, une espèce de léthargie, une sorte d'épaississement du sang, comme qui dirait un bourdonnement d'oreilles.

LE GRAND JUGE. Qu'est-ce que vous me contez là? que cela soit ce que cela voudra.

FALSTAFF. Le mal provient d'un excès d'affliction, d'une trop grande tension de l'esprit et de la perturbation du cerveau. C'est un effet dont j'ai lu la cause dans Galien : c'est une sorte de surdité.

LE GRAND JUGE. Vous êtes, je pense, atteint de la même incommodité; car vous n'entendez pas ce que je vous dis.

FALSTAFF. Fort bien, mylord, fort bien; mais avec la permission de votre seigneurie, je crois plutôt que je suis atteint de la maladie de l'inattention, du mal qui consiste à ne pas écouter.

LE GRAND JUGE. En vous punissant par les talons[1], on guérirait vos oreilles, et je me chargerais volontiers d'être votre médecin.

FALSTAFF. Je suis pauvre comme Job, mylord, mais pas tout à fait aussi patient. Votre seigneurie peut, en ce qui concerne ma pauvreté, me prescrire la recette de l'emprisonnement; mais pour ce qui est de mon exactitude à me conformer à vos prescriptions, cela peut raisonnablement faire la matière d'un doute.

LE GRAND JUGE. Je vous avais envoyé chercher pour vous entretenir d'une affaire dans laquelle il y allait de votre vie.

FALSTAFF. Et moi, conformément à l'avis de mon conseil, légal, j'ai cru devoir ne pas me présenter.

LE GRAND JUGE. Le fait est, sir John, que vous vivez dans une grande infamie.

FALSTAFF. Un homme de mon volume ne peut se contenter à moins.

LE GRAND JUGE. Vos ressources sont minces et vos dépenses énormes.

FALSTAFF. Je voudrais que le contraire eût lieu; du reste, ce n'est pas ma dépense, mais ma panse qui est grande.

LE GRAND JUGE. Vous avez égaré et perverti le jeune prince.

FALSTAFF. C'est bien plutôt lui qui m'a égaré : mon ventre m'empêche de voir devant moi; il est le chien qui me guide.

LE GRAND JUGE. Allons, je ne veux pas rouvrir une blessure fraîchement cicatrisée; vos services dans la journée de Shrewsbury ont un peu blanchi votre nocturne exploit de Gadshill. Dans des temps moins troublés que les nôtres, les choses ne se seraient point passées pour vous d'une manière aussi tranquille.

FALSTAFF. Mylord?

[1] En vous condamnant aux ceps; c'était une sorte de piége dans lequel le patient avait les talons pris.

LE GRAND JUGE. Mais puisque tout est arrangé, restez-en là; n'éveillez pas le loup qui dort.

FALSTAFF. Éveiller un loup ne vaut guère mieux que de flairer un renard.

LE GRAND JUGE. Vous êtes comme une chandelle aux trois quarts usée.

FALSTAFF. Vous voulez dire un énorme cierge pascal, tout de suif. La comparaison me va comme de cire.

LE GRAND JUGE. Il n'y a pas à votre barbe un poil blanc qui ne dût avoir quelque chose de grave.

FALSTAFF. Quelque chose de gras[1].

LE GRAND JUGE. Vous suivez partout le jeune prince, comme son mauvais ange.

FALSTAFF. Non, mylord : les anges sont d'une substance éthérée et diaphane; moi, je suis un corps opaque. On fait si peu de cas du mérite dans notre siècle positif, que l'homme vaillant en est réduit à se faire conducteur d'ours; le talent se fait garçon de cabaret, et toute son habileté se résume dans la carte à payer. Toutes les autres facultés de l'homme sont tellement dénaturées par la perversité du siècle, que je n'en donnerais pas un fétu. Vous qui êtes vieux, vous ne tenez aucun compte de nos capacités à nous autres jeunes gens; c'est avec l'amertume de votre bile que vous jugez la chaleur de nos sens; et de notre côté, nous qui avons le sang jeune, nous sommes parfois, je l'avoue, un peu mauvais sujets.

LE GRAND JUGE. Voulez-vous donc vous donner pour jeune, vous qui portez tous les signes de la vieillesse? n'avez-vous pas l'œil humide, la main sèche, le teint jaune, la barbe blanche, des jambes grêles et un gros ventre? n'avez-vous pas la voix cassée, l'haleine courte, le menton large, l'esprit étroit? tout dans vous n'est-il pas flétri par l'âge? et vous osez vous dire jeune? oh! fi, fi, fi, sir John!

FALSTAFF. Mylord, je suis né sur les trois heures de l'après-midi avec une tête blanche et un ventre déjà rondelet. Pour ce qui est de ma voix, je l'ai perdue à force de crier et de chanter des cantiques. Quant à vous donner d'autres preuves de ma jeunesse, je n'en ferai rien; la vérité est que je ne suis vieux que de jugement et de capacité; et celui qui veut hasarder contre moi mille marcs à qui fera les meilleurs entrechats,

[1] Il va sans dire que, tout en restant fidèle au sens, nous avons traduit les jeux de mots du texte par des équivalents.

n'a qu'à me prêter l'argent, et je suis son homme. Quant au soufflet que vous a donné le prince, il vous l'a donné en prince impoli, et vous l'avez reçu en lord raisonnable. Je lui en ai fait des reproches, et le jeune lion fait pénitence, non dans un cilice, mais dans la soie; non en en se couvrant de cendres, mais en sablant du vin vieux.

LE GRAND JUGE. Allons! Dieu veuille donner au prince un meilleur compagnon !

FALSTAFF. Dieu veuille donner au compagnon un meilleur prince! je ne puis me dépêtrer de lui.

LE GRAND JUGE. Il paraît que le roi vous a séparés. Vous allez, dit-on, rejoindre lord Jean de Lancastre, qui marche contre l'archevêque et le comte de Northumberland.

FALSTAFF. Oui, c'est un service dont je suis redevable à votre charmante imaginative. Mais vous tous qui restez chez vous dans les bras caressants de la paix, priez Dieu que les deux armées n'en viennent pas aux mains par une journée chaude; car je n'ai pris avec moi que deux chemises, et je ne compte pas transpirer beaucoup. Dans le cas où il ferait chaud, si je brandis autre chose que ma bouteille, je ne veux cracher blanc de ma vie. Il ne se présente jamais une entreprise périlleuse qu'à l'instant même on ne m'y fourre. Que diable! je ne puis pas durer toujours. Mais je reconnais là mes Anglais. Quand ils ont quelque chose de bon, ils vous le mettent à toutes sauces. S'il est vrai que je sois vieux, comme on le prétend, on devrait bien me donner un peu de repos. Plût à Dieu que mon nom inspirât moins de terreur à l'ennemi! Mieux vaudrait pour moi être rongé jusqu'aux os par la rouille, qu'usé jusqu'à la corde par un mouvement perpétuel.

LE GRAND JUGE. Allons, soyez honnête homme, soyez honnête homme; et que Dieu bénisse vos armes!

FALSTAFF. Votre seigneurie veut-elle me prêter mille livres sterling pour m'équiper?

LE GRAND JUGE. Pas un penny, pas un penny; je craindrais de vous surcharger; vous êtes déjà bien assez lourd. Adieu, recommandez-moi au souvenir de mon cousin Westmoreland.

Le Grand Juge et le Gentilhomme s'éloignent.

FALSTAFF. Si je le fais, je veux bien qu'on m'assomme avec un mouton de paveur. Vieillesse et avarice sont aussi inséparables que jeunesse et paillardise. L'une a pour fléau la goutte,

l'autre des conséquences non moins désagréables; c'est ce qui me dispense de les maudire toutes deux. — Page! —

LE PAGE. Monsieur?

FALSTAFF. Combien y a-t-il dans ma bourse?

LE PAGE. Deux schellings six pence.

FALSTAFF. Je ne vois pas de remède à cette maladie de consomption dont ma bourse est atteinte : emprunter ne fait que prolonger le mal; mais il est incurable. Va porter cette lettre à mylord de Lancastre; celle-ci au prince; cette autre au comte de Westmoreland; en voici une pour la vieille dame Ursule, à qui j'ai promis toutes les semaines de l'épouser, depuis que le premier poil blanc a fait sur mon menton acte de présence. Dépêche-toi; tu sais où tu dois me rejoindre. (*Le Page s'éloigne.*) Peste soit de la goutte ou de la paillardise! c'est l'une ou l'autre qui me fait souffrir à l'orteil. Qu'importe que je boite? Il n'y a pas de mal à cela; c'est à la guerre que je m'en prendrai, et ma pension n'en sera que plus raisonnable. Un habile homme met tout à profit; je saurai tirer parti même de mes infirmités.

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

York. — Un appartement dans le palais de l'archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LES LORDS HASTINGS, MOWBRAY et BARDOLPHE.

L'ARCHEVÊQUE. Vous venez d'entendre nos motifs, et vous connaissez nos moyens; à présent, mes nobles amis, je vous en conjure tous, dites franchement ce que vous pensez de nos espérances. — Vous, d'abord, lord Maréchal, qu'en dites-vous?

MOWBRAY. J'approuve le motif qui nous met les armes à la main; mais je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'être mieux convaincu que je ne le suis que nos forces sont suffisantes pour faire face aux troupes et à la puissance du roi.

HASTINGS. Nos forces actuelles s'élèvent à vingt-cinq mille hommes d'élite; et pour les renforts que nous attendons, notre espoir repose principalement sur l'illustre Northumberland, dont le cœur brûle du ressentiment de ses injures.

LORD BARDOLPHE. Dans ce cas, lord Hastings, la question est de savoir si nos vingt-cinq mille hommes suffisent sans Northumberland.

HASTINGS. Avec lui ils peuvent suffire.

LORD BARDOLPHE. Oui, sans doute; mais si, sans lui, nous nous croyons trop faibles, je suis d'avis que nous ne devons pas nous aventurer trop loin, avant d'avoir sous la main ce renfort; car dans une lutte aussi sanglante que celle-ci, les conjectures, les espérances vagues et la perspective de secours incertains, doivent être écartées de nos calculs.

L'ARCHEVÊQUE. Vous avez raison, lord Bardolphe; car c'est là précisément ce qui est arrivé au jeune Hotspur à Shrewsbury.

LORD BARDOLPHE. Précisément, mylord : il s'était bercé de l'espoir d'un renfort qu'on lui avait promis; il avait compté sur des forces bien supérieures à celles qu'il avait pu réaliser; et c'est ainsi que, déçu par son imagination, comme un jeune insensé, il a conduit ses troupes à la mort, et s'est précipité tête baissée dans l'abîme.

HASTINGS. Permettez-moi de vous dire que le calcul des probabilités et des espérances ne saurait jamais nuire.

LORD BARDOLPHE. Il le peut, dans une guerre de cette nature : nous devons considérer nos espérances, comme dans les premiers jours du printemps nous voyons les boutons éclore; l'espoir que ces boutons deviendront des fruits a moins de certitude que la crainte de les voir détruits par la gelée. Quand nous voulons bâtir, nous commençons par étudier le terrain, puis nous traçons le plan; et lorsque nous avons sous nos yeux le dessin de l'édifice, il nous faut calculer les frais de construction; si nous voyons que ces frais excèdent nos moyens, que faisons-nous? nous refaisons le plan sur une échelle moins vaste, ou bien, nous renonçons à bâtir. A plus forte raison, dans l'œuvre immense que nous avons entreprise, et dans laquelle il s'agit, ou peu s'en faut, d'abattre un royaume et d'en construire un autre, nous devons étudier l'emplacement, tracer le plan, établir des fondements solides, interroger les architectes, examiner nos ressources, peser les raisons qui nous permettent ou nous interdisent d'entreprendre une pareille tâche; sans quoi, nous aurons des armées sur le papier et en chiffres, et au lieu d'hommes nous n'aurons que des noms. Nous ressemblerons à celui qui trace le plan d'une maison sur une échelle disproportionnée à ses moyens; et qui, arrivé à la moitié de son œuvre, y renonce et laisse son édifice interrompu, abandonné sans défense aux assauts de la pluie et aux rigueurs de l'hiver.

HASTINGS. En supposant même que nos espérances, en dépit de toutes les chances favorables, viennent à avorter, et que nous n'ayons plus un seul soldat à attendre, je pense que, tels que nous sommes, nous avons des forces suffisantes pour balancer celles du roi.

LORD BARDOLPHE. Quoi donc ? Est-ce que le roi n'a que vingt-cinq mille hommes ?

HASTINGS. Pour nous, il n'en a pas davantage. Que dis-je, lord Bardolphe ! il n'en a pas même autant ; car, grâce à nos temps orageux, ses troupes sont divisées en trois corps : l'un marche contre les Français ; l'autre contre Glendower ; peut-être le troisième est-il dirigé contre nous. Ainsi, le débile monarque est forcé de se partager en trois, et ses coffres appauvris ne rendent plus qu'un son creux.

L'ARCHEVÊQUE. Nous n'avons pas à craindre qu'il réunisse ses forces divisées et vienne fondre sur nous avec tout le poids de sa puissance.

HASTINGS. S'il le fait, il laisse ses derrières sans défense, à la merci des Français et des Gallois. Vous pouvez être tranquilles à cet égard.

LORD BARDOLPHE. Qui croyez-vous qui commandera l'armée dirigée contre nous ?

HASTINGS. Le duc de Lancastre et Westmoreland. Le roi en personne et Henri Monmouth marchent contre les Gallois. Je ne sais quel est le chef qu'on oppose aux Français.

L'ARCHEVÊQUE. Allons en avant, et publions les motifs de notre prise d'armes. Le peuple est dégoûté de son propre choix ; à son ardente affection a succédé la satiété. Celui-là bâtit sur le sable, qui bâtit sur l'amour du vulgaire. O multitude insensée, avec quels applaudissements, avec quelles bénédictions tu accueillais Bolingbroke, avant qu'il devînt ce que tu voulais qu'il fût ! Maintenant que tu as obtenu ce que tu désirais, grossier convive, tu es tellement rassasié de lui, que tu voudrais le rendre. C'est ainsi que ton estomac glouton a rendu le royal Richard ; aujourd'hui tu voudrais reprendre ce que tu as rejeté, et tu le cherches avec des hurlements plaintifs. A qui se fier dans ce siècle ? Ceux qui, du vivant de Richard, souhaitaient sa mort, se sont maintenant épris d'amour pour sa tombe. Toi, qui jetais de la poussière sur sa tête sacrée, alors qu'à travers Londres joyeux il s'avançait en soupirant à la suite de l'admiré Bolingbroke, tu t'écries maintenant :

« O terre! rends-nous ce roi, et reprends celui-ci. » O inconstance des hommes pervers! On n'aime que le passé et l'avenir; le présent, on l'abhorre.

MOWBRAY. Voulez-vous que nous rassemblions nos troupes et que nous nous mettions en marche?

HASTINGS. Nous sommes soumis au temps, et le temps nous commande de partir.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Une rue.

Arrivent L'HOTESSE, LAGRIFFE, DUPIÉGE et un Recors.

L'HOTESSE. Monsieur Lagriffe, avez-vous le mandat?

LAGRIFFE. Je l'ai.

L'HOTESSE. Où est votre recors? Est-ce un recors solide? Fait-il bonne contenance?

LAGRIFFE, *à son aide.* Où est Dupiége?

L'HOTESSE. Oh! oui, ce cher monsieur Dupiége!

DUPIÉGE. Me voilà, me voilà.

LAGRIFFE. Dupiége, il nous faut arrêter sir John Falstaff.

L'HOTESSE. Oui, mon cher monsieur Dupiége; j'ai un mandat contre lui.

DUPIÉGE. Il pourra en coûter la vie à quelqu'un de nous; car il jouera de la pointe.

L'HOTESSE. Ah! mettez-vous en garde contre lui : il m'a moi-même poignardée dans ma propre maison, et le plus brutalement du monde. Par le fait, une fois qu'il a dégaîné, il frappe à tort et à travers. Il vous porte des bottes comme un beau diable; il n'épargne ni homme, ni femme, ni enfant.

LAGRIFFE. Si je puis le joindre, je ne m'embarrasse guère de ses bottes.

L'HOTESSE. Ni moi non plus; je vous seconderai.

LAGRIFFE. Si je l'empoigne une bonne fois, si je mets le grappin sur lui, —

L'HOTESSE. Son départ me ruine; je vous assure qu'il est énormément endetté avec moi. Mon cher monsieur Lagriffe, assurez-vous de lui. — Mon cher monsieur Dupiége, ne le laissez pas échapper. Il doit venir chez le sellier du coin, sauf votre respect, pour acheter une selle; et il est invité à dîner à la Tête du Léopard, rue des Lombards, par monsieur Ledoux, marchand de soieries. Je vous en prie, puisque mon action est intentée, et que ma dette est un fait notoire et connu de tout le monde, qu'il soit mis en demeure d'y satisfaire. Cent marcs, c'est une somme bien lourde pour une pauvre femme sans appui. J'ai patienté, patienté, patienté; j'ai été leurrée, lanternée, remise d'un jour à l'autre, que c'est une honte rien que d'y penser. Il n'y a pas de probité dans cette manière d'agir, à moins qu'on ne regarde une femme comme une brute, une bête de somme, faite pour supporter tous les torts qu'il plaira au premier manant venu de lui infliger.

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, SON PAGE et BARDOLPHE.

L'HOTESSE, *continuant*. Le voici qui vient, accompagné de ce coquin de Bardolphe, au nez enluminé de Malvoisie. Faites votre devoir, monsieur Lagriffe et monsieur Dupiége; faites, faites votre devoir.

FALSTAFF. Eh bien! qui est-ce qui a perdu son âne ici? Qu'y a-t-il donc?

LAGRIFFE. Sir John, je vous arrête à la requête de madame Vabontrain.

FALSTAFF. Arrière, manant! Dégaîne, Bardolphe! coupe-moi la tête à ce gueux-là; jette-moi à l'eau cette catin!

L'HOTESSE. Qu'on me jette à l'eau! Je t'y jetterai toi-même. Essaye, essaye, infâme coquin! A l'assassin! à l'assassin! O homicide scélérat! oseras-tu bien tuer les officiers du bon Dieu et du roi! O homicide coquin! tu es un homicide, un tueur d'hommes et un tueur de femmes!

FALSTAFF. Tiens-les à distance, Bardolphe!

LAGRIFFE. Main-forte! main-forte!

L'HOTESSE. Bonnes gens, venez prêter main-forte! — (*A Falstaff.*) Tu ne veux pas? tu ne veux pas? Va donc, coquin! va donc, homicide!

FALSTAFF. Arrière, catin, mauricaude, carogne! Je vais te chatouiller le casaquin!

Arrivent LE LORD GRAND JUGE et sa suite.

LE GRAND JUGE. Qu'y a-t-il? Arrêtez!

L'HOTESSE. Mon bon lord, soyez-moi favorable! Je vous en supplie, prenez ma défense.

LE GRAND JUGE. Eh bien! sir John, quel tintamarre nous faites-vous là? Cela vous sied-il, dans votre position, et avec les fonctions dont vous êtes chargé? Vous devriez être en route pour York. (*A l'un des Recors.*) Éloigne-toi de lui, maraud! Pourquoi le relances-tu de la sorte?

L'HOTESSE. O mon digne lord! avec la permission de votre seigneurie, je suis une pauvre veuve d'East-Cheap, et il est arrêté à ma requête.

LE GRAND JUGE. Pour quelle somme?

L'HOTESSE. Pour plus que je ne saurais dire, mylord, pour tout mon avoir. Il m'a tout mangé; il m'a laissée sans ressources; il a mis tout ce que je possédais dans cette grosse bedaine que vous lui voyez. — Mais va, je t'en ferai restituer une partie, ou je reviendrai chaque nuit me cramponner sur toi comme un cauchemar.

FALSTAFF. Il est probable que c'est moi qui prendrai le dessus, pour peu que j'aie l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE. Que veut dire ceci, sir John? Fi donc! Quel homme pacifique pourrait endurer une telle tempête d'invectives? N'avez-vous pas de honte de forcer une pauvre veuve à recourir à cette extrémité pour obtenir son dû?

FALSTAFF, *à l'Hôtesse.* Quel est le total de ce que je dois?

L'HOTESSE. Jarni! si tu étais honnête homme, tu reconnaîtrais me devoir beaucoup d'argent, et toi-même par dessus le marché. Tu m'as juré sur une tasse dorée, assis dans ma chambre du dauphin, à la table ronde, auprès d'un feu de charbon, le mercredi de la Pentecôte, le jour où le prince t'a fait une entaille à la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor, — tu m'as juré, pendant que je lavais ta blessure, de m'épouser, et de faire de moi ta femme et une mylady. Auras-tu le front de le nier? A telles enseignes que dans ce moment même est arrivée la femme Keech, la bouchère, qui m'a appelée commère Vabontrain, et venait pour m'emprunter un peu de vinaigre, en disant qu'elle avait un bon plat de crevettes; sur quoi tu as témoigné le désir d'en manger, et moi, je t'ai dit que cela ne valait rien pour une

blessure toute fraîche. Et quand elle fut descendue, ne m'as-tu pas dit que je ne devais plus me familiariser avec de petites gens comme elle, ajoutant qu'avant peu on m'appellerait mylady? Et ne m'as-tu pas embrassée? et ne m'as-tu pas dit d'aller te chercher trente schellings? Je te somme de dire si c'est vrai ou non. Nie-le, si tu peux.

FALSTAFF. Mylord, c'est une pauvre créature qui a le cerveau fêlé; elle va par la ville, disant que son fils aîné vous ressemble. Elle s'est vue autrefois dans une assez belle position, et le fait est que la misère lui a fait perdre la raison. Quant à ces imbéciles de recors, permettez que j'en obtienne réparation en justice.

LE GRAND JUGE. Sir John, sir John, je connais votre manière d'escamoter les choses. Ce n'est ni votre air d'assurance, ni le flot de paroles qui sort de votre bouche avec une insolence plus qu'impudente, qui peut me faire illusion. Il me paraît constant que vous avez abusé de la simplicité de cette femme, et que vous l'avez fait servir aux besoins de votre bourse et de vos sens.

L'HOTESSE. Oui, mylord, c'est vrai.

LE GRAND JUGE. Paix, je vous prie. — Payez-lui ce que vous lui devez, et réparez le tort que vous avez fait à son honneur; vous pouvez faire l'un avec de l'argent au poids légal, et l'autre avec du repentir de bon aloi.

FALSTAFF. Mylord, je ne puis subir ces reproches sans mot dire. Vous qualifiez d'insolence impudente une honorable franchise. Qu'un homme salue humblement et ne dise rien, c'est un modèle de vertu. Non, mylord, sauf le respect que je vous dois, je ne veux pas être votre suppliant. Je demande qu'on me délivre de ces recors, le service du roi réclamant ma présence pour affaires urgentes.

LE GRAND JUGE. Vous parlez comme un homme qui aurait le privilége de l'impunité; mais agissez d'une manière conforme au soin de votre réputation, et acquittez-vous envers cette pauvre femme.

FALSTAFF, *prenant l'Hôtesse à part.* Viens ici, hôtesse.

Arrive GOWER.

LE GRAND JUGE. Eh bien! maître Gower, quelles nouvelles?

GOWER, *lui remettant des dépêches.* Mylord, le roi et

Henri, prince de Galles, sont près d'arriver; ces papiers vous diront le reste.

FALSTAFF. Foi de gentilhomme.

L'HOTESSE. Vous l'avez déjà dit tant de fois.

FALSTAFF. Foi de gentilhomme; — allons, n'en parlons plus.

L'HOTESSE. Par la terre sur laquelle je marche, je serais obligée de mettre en gage ma vaisselle d'argent et les tapisseries de mes salles à manger.

FALSTAFF. Des verres, des verres, c'est ce qu'il y a de mieux pour boire; et quant à tes murailles, une petite drôlerie de rien, comme l'histoire de l'enfant prodigue, ou une chasse allemande, peinte à la détrempe, vaut mille fois mieux que ces tentures et ces tapisseries piquées des mouches. Tâche de me faire dix livres sterling, si tu peux. Allons, n'étaient les lubies qui te prennent parfois, il n'y a pas de meilleure fille que toi en Angleterre. Va, lave ta figure, et retire ta plainte. Allons, tu ne dois pas prendre ces humeurs-là avec moi; est-ce que tu ne me connais pas? Allons, allons, je sais qu'on t'a poussée à cela.

L'HOTESSE. Je t'en prie, sir John, contente-toi de vingt nobles. En vérité, je serais obligée de mettre ma vaisselle en gage, là, sérieusement.

FALSTAFF. N'en parlons plus; je m'adresserai ailleurs; vous serez une sotte toute votre vie.

L'HOTESSE. Eh bien! vous l'aurez, quand je devrais mettre ma robe en gage; j'espère que vous viendrez souper. Vous me payerez tout ensemble, n'est-ce pas?

FALSTAFF. Aussi vrai que j'existe. — (*A Bardolphe.*) Va avec elle; amorce, amorce.

L'HOTESSE. Voulez-vous que Dorothée vienne vous voir à souper?

FALSTAFF. C'est assez causé; qu'elle vienne.

L'Hôtesse, Bardolphe, les Recors et le Page s'éloignent.

LE GRAND JUGE. J'ai vu de meilleures nouvelles que celles-là.

FALSTAFF. Qu'y a-t-il de nouveau, mylord?

LE GRAND JUGE. Où a couché le roi la nuit dernière?

GOWER. A Basingstoke, mylord.

FALSTAFF. J'espère, mylord, que tout va bien. Qu'y a-t-il de nouveau, mylord?

LE GRAND JUGE. Ramène-t-il toutes ses troupes?

GOWER. Non : quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie marchent, sous le commandement de mylord de Lancastre, contre Northumberland et l'archevêque.

FALSTAFF. Est-ce que le roi est de retour du pays de Galles, mon noble lord?

LE GRAND JUGE, *à Gower*. Je vous remettrai tout à l'heure mes dépêches. Venez avec moi, maître Gower.

FALSTAFF. Mylord!

LE GRAND JUGE. Qu'y a-t-il?

FALSTAFF. Maître Gower, voulez-vous dîner avec moi?

GOWER. Je suis aux ordres de mylord. Je vous remercie, mon cher sir John.

LE GRAND JUGE. Sir John, vous traînez ici trop longtemps; car vous avez à lever des recrues dans les comtés que vous allez traverser.

FALSTAFF. Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

LE GRAND JUGE. Quel sot maître vous a enseigné ces manières, sir John?

FALSTAFF. Maître Gower, si elles ont mauvaise grâce, celui qui me les a enseignées était un sot. — C'est là la véritable escrime, mylord. Botte pour botte; partant, quitte.

LE GRAND JUGE. Que le Seigneur t'illumine; tu es un grand sot.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une autre rue.

Arrivent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Par ma foi, je suis rendu de fatigue.

POINS. Est-il possible? je n'aurais jamais cru que la fatigue osât se commettre à un homme d'aussi bonne maison.

LE PRINCE HENRI. C'est pourtant la vérité, je dois en convenir, quelque vernis désavantageux que cela donne à ma grandeur. N'est-ce pas bien vulgaire à moi d'avoir envie de boire de la petite bière?

POINS. Certes, un prince devrait se respecter assez pour ne point évoquer le souvenir d'une aussi pauvre drogue.

LE PRINCE HENRI. Il paraît que je n'ai pas les goûts très-princiers; car, je l'avoue, la petite bière, cette humble créature, me revient positivement en mémoire. Et de fait, ces chétives considérations me brouillent tout à fait avec ma grandeur. Quelle honte pour moi de me rappeler ton nom, de reconnaître demain ta figure, ou de remarquer combien tu as de paires de bas, à savoir ceux que tu portes, et ceux qui sont couleur pêche; ou de faire dans ma pensée l'inventaire de tes chemises, à savoir une pour le luxe, et une autre pour l'usage? — Mais c'est ce que le maître du jeu de paume doit savoir mieux que moi; car il faut que ton linge soit bien bas pour que tu n'y tiennes pas une raquette; et c'est un exercice dont tu t'es privé depuis longtemps, parce que d'autres motifs ont nécessité de ta part une grande consommation de toile; Dieu sait si les pauvres petites créatures qui ont amené la ruine de ton linge[1] en hériteront un jour; mais les sages-femmes assurent que ce n'est pas la faute des enfants: c'est ainsi que le monde multiplie, et que les liens du sang se resserrent.

POINS. Il faut avouer que cela jure singulièrement, de vous entendre débiter ces balivernes après la rude campagne que vous venez de terminer! Dites-moi s'il est beaucoup de princes vertueux qui en feraient autant au moment même où leur père serait aussi gravement malade que l'est le votre?

LE PRINCE HENRI. Veux-tu que je te dise une chose, Poins?

POINS. Oui, et que ce soit une chose excellente.

LE PRINCE HENRI. Elle sera toujours assez bonne pour un esprit aussi peu relevé que le tien.

POINS. Allez; j'attends de pied ferme ce que vous m'allez dire.

LE PRINCE HENRI. Eh bien, écoute. — Il n'est pas convenable que je sois triste, maintenant que mon père est malade; et néanmoins, je te dirai, comme à un homme qu'il me plaît d'appeler mon ami, faute de mieux et comme pis-aller, que je suis plus disposé que tu ne crois à être triste et sincèrement affligé.

POINS. Sur un pareil sujet, cela n'est guère probable.

LE PRINCE HENRI. Tu me crois, pour l'endurcissement et la perversité, aussi avant dans les bonnes grâces du diable que toi et Falstaff. C'est une question que le temps résoudra. Mais

[1] C'est-à-dire ses enfants bâtards, enveloppés dans son vieux linge. Nous avons cherché à rendre ce passage moins obscur qu'il ne l'est dans le texte.

je te le déclare, — mon cœur saigne intérieurement de savoir mon père si malade; et si je cache avec soin ma douleur, c'est parce que je fréquente une aussi détestable compagnie que l'est la tienne.

POINS. La raison?

LE PRINCE HENRI. Que penserais-tu de moi si je pleurais?

POINS. Je vous regarderais comme un royal hypocrite.

LE PRINCE HENRI. Ce serait la pensée de tout le monde; et tu es bien heureux de penser comme tout le monde; personne n'a jamais su mieux que toi maintenir sa pensée dans les sentiers battus. Je passerais aux yeux de tous pour un hypocrite. Et quel motif induit ta seigneurie à penser ainsi?

POINS. La vie déréglée que vous avez menée jusqu'ici, et votre étroite liaison avec Falstaff.

LE PRINCE HENRI. Et avec toi. .

POINS. Par le ciel, ma réputation est bonne. Je puis entendre, sans me boucher les oreilles, ce qu'on dit sur mon compte. Le pis qu'on puisse dire de moi, c'est que je suis un cadet de famille, et que j'ai été moi-même l'artisan de ma fortune, et j'avoue que je ne saurais qu'y faire. Par la sainte messe, voici Bardolphe.

LE PRINCE HENRI. Et le petit page dont j'ai fait cadeau à Falstaff. C'était un chrétien quand je le lui ai donné; vois si le gros scélérat ne m'en a pas fait un singe.

Arrivent BARDOLPHE et LE PAGE.

BARDOLPHE. Dieu garde votre altesse!

LE PRINCE HENRI. Et la vôtre pareillement, très-noble Bardolphe!

BARDOLPHE, *au Page*. Avancez, âne de sagesse, benêt emprunté; pourquoi rougissez-vous? Vous êtes un homme d'armes bien novice encore. Est-ce donc une si grande affaire que de vider un pot de bière?

LE PAGE. Tout à l'heure, mylord, il m'appelait à travers le treillis rouge d'un cabaret[1], et il m'était impossible de distinguer aucune partie de sa figure d'avec la fenêtre. A la fin, j'ai aperçu ses yeux, et j'ai cru qu'il avait fait deux trous dans le cotillon neuf de la cabaretière, et qu'il regardait à travers.

LE PRINCE HENRI. Cet enfant n'a-t-il pas bien profité?

[1] Les fenêtres des tavernes et des cabarets étaient peintes en rouge.

BARDOLPHE, *au Page*. Va-t'en, innocent lapin, va-t'en.

LE PAGE. Va-t'en, malheureux, va, rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRI. Instruis-nous, mon enfant; de quel rêve parles-tu ?

LE PAGE. Mylord, Althée rêva qu'elle accouchait d'un tison enflammé [1] ; voilà pourquoi je l'appelle rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRI. Cette explication vaut bien un écu : voilà pour toi, mon enfant.

Il lui donne de l'argent.

POINS. Oh! puissent les vers ne point attaquer une si belle fleur ! Voilà six pence pour contribuer à te préserver du mal.

BARDOLPHE. Si votre compagnie ne le fait pas pendre, la potence aura tort.

LE PRINCE HENRI. Et comment se porte ton maître, Bardolphe ?

BARDOLPHE. Fort bien, mylord. Il a appris le retour de votre altesse à Londres; voici une lettre pour vous.

Il lui remet une lettre.

LE PRINCE HENRI. Délivrée avec un bien grand respect. — Comment se porte ton maître, ce printemps de la Saint-Martin ?

BARDOLPHE. Bien pour la santé physique.

POINS. La partie immortelle a besoin d'un médecin; mais cela ne l'inquiète guère; bien que cela soit malade, ça ne meurt pas.

LE PRINCE HENRI. Je permets à ce gros morceau de chair d'être aussi familier avec moi que mon chien ; et il use de la permission ; vois en quels termes il m'écrit.

Il remet à Poins la lettre de Falstaff.

POINS, *lisant*. « John Falstaff, chevalier, » — Il a grand soin que nul n'en ignore, toutes les fois qu'il a l'occasion de se nommer ; comme ces parents éloignés du roi à qui il n'arrive jamais de s'égratigner les doigts sans dire : Voilà du sang » royal qui coule. » — « Comment cela ? » dit quelqu'un qui fait semblant de ne pas comprendre : la réponse ne se fait pas

[1] La science mythologique de Shakspeare est ici en défaut; ce qui n'a rien d'étonnant; car de son temps on n'avait pas sous la main des moyens immédiats de vérification. Shakspeare confond le tison d'Althée qui était réel, et auquel était attachée la vie de Méléagre, avec le tison fictif qu'Hécube avait vu en rêve.

plus attendre que le salut d'un emprunteur : « J'ai l'honneur, » monsieur, moi chétif, d'être le cousin du roi. »

LE PRINCE HENRI. Ils veulent à toute force être nos parents, dussent-ils pour cela remonter jusqu'à Japhet. Mais la lettre,—

POINS. « Sir John Falstaff, chevalier, au fils du roi, le pre- » mier après son père, Henri, prince de Galles, salut. » — Vraiment, on dirait un certificat.

LE PRINCE HENRI. Paix !

POINS. « J'imiterai l'illustre Romain[1] dans sa brièveté. » Il veut dire, sans doute, brièveté de souffle, courte haleine. « Je me recommande à toi, je t'approuve, et je te quitte. Ne » sois pas trop familier avec Poins ; car il abuse étrangement » de ta faveur, et dit à qui veut l'entendre que tu dois épou- » ser sa sœur Hélène. Fais pénitence à ton aise et dans tes » moments de loisir ; et sur ce, adieu. Tout à toi, oui ou non, » — ce qui équivaut à dire, selon que tu me traiteras,— JACK » FALSTAFF, avec mes familiers ; JOHN, avec mes frères et » sœurs ; et SIR JOHN, avec toute l'Europe. » Mylord, je tremperai cette lettre dans du vin d'Espagne et la lui ferai avaler.

LE PRINCE HENRI. Ce sera lui faire rentrer ses paroles dans le ventre. Mais est-il vrai, Édouard, que tu me traites sur ce pied-là ? Dois-je épouser ta sœur ?

POINS. Puisse-t-elle n'avoir de sa vie de plus grand malheur que celui-là ! Mais je n'ai jamais dit cela.

LE PRINCE HENRI. Allons, nous perdons le temps en balivernes ; et les ombres des sages, qui nous contemplent du sein des nues, doivent bien se moquer de nous. — (*A Bardolphe.*) Ton maître est-il à Londres ?

BARDOLPHE. Oui, mylord.

LE PRINCE HENRI. Où soupe-t-il ? Le vieux pourceau mange-t-il dans la même auge ?

BARDOLPHE. Toujours au même endroit, mylord ; à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI. Quelle est sa compagnie ?

LE PAGE. Des Éphésiens[2], mylord, de la vieille église.

LE PRINCE HENRI. A-t-il des femmes à souper ?

LE PAGE. Aucune, mylord, si ce n'est la vieille dame Vabontrain et mademoiselle Dorothée Bonbec.

[1] Allusion au *veni, vidi, vici* de César.

[2] Des ivrognes.

LE PRINCE HENRI. Quelle païenne est-ce là ?

LE PAGE. Une demoiselle comme il faut, mylord, une parente de mon maître.

LE PRINCE HENRI. Oui, comme les génisses de la paroisse le sont du taureau du village. Veux-tu, Édouard, que nous allions les suprendre à souper ?

POINS. Je suis votre ombre, mylord ; je vous suivrai.

LE PRINCE HENRI. Jeune homme, — et toi, Bardolphe, — ne dites pas à votre maître que je suis arrivé en ville. Voilà pour votre silence.

Il leur donne de l'argent.

BARDOLPHE. Je n'ai pas de langue, mylord.

LE PAGE. Et quant à la mienne, je la briderai.

LE PRINCE HENRI. Adieu ; partez.

Bardolphe et le Page s'éloignent.

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Cette Dorothée Bonbec doit être quelque créature publique.

POINS. Aussi publique, je vous assure, que la route de Saint-Albans à Londres.

LE PRINCE HENRI. Comment pourrions-nous faire pour voir cette nuit Falstaff au naturel, sans être vus nous-mêmes ?

POINS. Nous mettrons chacun une casaque de cuir et un tablier, et nous le servirons à table, comme si nous étions des garçons de taverne.

LE PRINCE HENRI. De Dieu devenir taureau ! c'est une terrible chute. La chose est arrivée à Jupiter. De prince devenir laquais, quelle basse métamorphose ! ce sera la mienne ; car, en toute chose, l'importance du but rachète la frivolité du moyen ; suis-moi, Edouard.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Warkworth. — Devant le château.

Arrivent NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND et LADY PERCY.

NORTHUMBERLAND. Je t'en conjure, épouse bien-aimée, et toi aussi, ma chère fille, laissez un libre cours à mes préoccupations pénibles : ne prenez pas l'aspect fâcheux des circonstances, et ne soyez point importunes comme elles.

LADY NORTHUMBERLAND. J'ai fini, je ne dirai plus rien :

faites comme il vous plaira; que votre sagesse vous guide.

NORTHUMBERLAND. Hélas, chère épouse, mon honneur est engagé, et mon départ peut seul le racheter.

LADY PERCY. Au nom du ciel, n'allez point à cette guerre; il fut un temps, mon père, où vous avez manqué à votre parole, bien qu'il y allât pour vous-même d'intérêts plus chers qu'aujourd'hui. Alors votre Percy, mon bien-aimé Henri, tourna en vain vers le Nord plus d'un regard inquiet, pour voir si son père arrivait avec ses bataillons; il ne vit rien venir. Quel motif vous retint alors dans vos foyers? Il y eut ce jour-là deux gloires de perdues, la vôtre et celle de votre fils. Quant à la vôtre, — puisse-t-elle renaître et briller d'un céleste éclat! Pour la sienne, — elle lui était incorporée comme le soleil à la voûte azurée du ciel; et à sa lumière, tous les chevaliers de l'Angleterre marchaient aux exploits magnanimes. Il était le miroir que toute la jeune noblesse venait consulter; tous réglaient leur démarche sur la sienne, et le rapide parler, défaut qu'il avait reçu de la nature, devint le parler des braves; ceux-là même qui pouvaient s'exprimer posément et avec lenteur, se corrigeaient de cette qualité comme d'un défaut, afin de lui ressembler; si bien, que pour la parole, le maintien, le régime, les plaisirs, les habitudes militaires, le caractère, il était le modèle, le miroir, la copie et le livre d'après lequel tous se guidaient. Et cependant ce merveilleux mortel, ce miracle de l'humanité, que nul ne surpassa jamais, vous l'avez laissé, seul et sans secours, affronter le terrible dieu de la guerre, avec toutes les chances contre lui, à la tête d'une armée où il n'y avait de redoutable que le nom d'Hotspur : voilà comme vous l'avez délaissé. Oh! ne faites pas à son ombre l'injure de tenir parole aux autres plus scrupuleusement qu'à lui; laissez-les se tirer d'affaire. Le maréchal et l'archevêque ont des forces imposantes. Oh! si mon cher Henri avait eu à sa disposition seulement la moitié de leurs troupes, je pourrais aujourd'hui, suspendue au cou de mon Hotspur, parler de la tombe de Monmouth.

NORTHUMBERLAND. Tu m'affliges, ma fille; tu jettes le découragement dans mon âme en me rappelant d'anciennes erreurs. Mais il faut que je parte et que j'aille là-bas affronter le danger, si je ne veux pas qu'il vienne me chercher ailleurs et me trouve moins bien préparé.

LADY NORTHUMBERLAND. Oh! réfugiez-vous en Écosse, jus-

qu'à ce que la noblesse et les communes en armes aient fait l'essai de leur puissance.

LADY PERCY. S'ils réussissent et triomphent du roi, alors joignez-vous à eux comme une bande d'acier, pour les fortifier encore; mais si nous vous sommes chères, laissez-les d'abord montrer ce qu'ils peuvent. C'est ce qu'a fait votre fils; c'est ce que vous lui avez laissé faire : c'est ainsi que je suis devenue veuve; et jamais je n'aurai assez de vie pour abreuver de mes larmes le cyprès de sa tombe, afin qu'il grandisse et qu'il élève jusqu'aux cieux le souvenir de mon glorieux époux.

NORTHUMBERLAND. Allons, allons, rentrez avec moi : mon âme est comme l'Océan qui, à la marée montante, ayant atteint sa plus grande hauteur, ne porte ses flots d'aucun côté et s'arrête immobile. Je voudrais aller me réunir à l'archevêque; mais mille raisons me retiennent. Je partirai pour l'Écosse : j'y resterai jusqu'à ce que les circonstances et mes intérêts me rappellent.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Londres. — Une salle dans la taverne d'East-Cheap, à l'enseigne de la Hure.

Entrent DEUX GARÇONS.

PREMIER GARÇON. Que diable as-tu apporté là ? des coings ? tu sais que sir John ne peut pas les souffrir.

DEUXIÈME GARÇON. C'est vrai. Un jour le prince plaça devant lui une assiettée de coings : « Voilà cinq sir John que je vous présente, » lui dit-il; puis, ôtant son chapeau, il ajouta : « Permettez que je prenne congé de ces six chevaliers acides, ronds, vieux et ridés. » Cela l'a singulièrement vexé; mais il l'a oublié.

PREMIER GARÇON. Eh bien, couvre-les et place-les sur la table : vois si tu n'entends pas le crincrin de Basset, le ménétrier. Mademoiselle Bonbec veut avoir de la musique; dépêche-toi. La pièce où ils ont soupé est trop chaude ; ils vont tout à l'heure passer dans celle-ci.

DEUXIÈME GARÇON. Le prince et monsieur Poins vont venir dans un instant; nous leur prêterons à chacun une jaquette et un tablier. Il ne faut pas que sir John le sache : c'est Bardolphe qui est venu nous en prévenir.

PREMIER GARÇON. Par la sainte messe, nous allons rire; cela fera une excellente farce.

DEUXIÈME GARÇON. Je vais voir si je puis trouver Basset.

Il sort.

Entrent L'HOTESSE et DOROTHÉE BONBEC.

L'HOTESSE. Il me semble, mon cher cœur, que vous êtes en excellentes dispositions; votre pouls bat aussi extraordinairement qu'on puisse le désirer; et vous avez le teint, je vous assure, aussi rouge qu'une rose : mais je crois que vous avez trop bu de Canarie : c'est un vin très-capiteux, et qui vous parfume le sang avant qu'on ait le temps de dire ce que c'est. Comment vous trouvez-vous?

DOROTHÉE. Beaucoup mieux maintenant. Hum!

L'HOTESSE. J'en suis charmée; quand le cœur est en bon état, cela vaut de l'or. Tenez, voilà sir John qui vient.

FALSTAFF entre en chantant.

FALSTAFF.

Quand Arthur parut à la cour, —

Videz le pot de nuit.

C'était un bon et digne roi.

Le Garçon sort.

FALSTAFF, *continuant*. Comment va mademoiselle Dorothée?

L'HOTESSE. Elle est un peu indisposée.

FALSTAFF. Voilà bien les femmes! dès qu'on cesse un instant de s'occuper d'elles, on les indispose.

DOROTHÉE. Comment, gueux que tu es, voilà toute la consolation que tu me donnes!

FALSTAFF. Vous les faites bien gras, vos gueux, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. Ce n'est pas mon ouvrage; c'est la gloutonnerie et l'humeur qui les gonflent.

FALSTAFF. Si le cuisinier aide à créer la gloutonnerie, vous, Dorothée, vous contribuez à former notre humeur. C'est de vous que nous la tenons, Dorothée, vous en conviendrez.

DOROTHÉE. Va te faire pendre, vieux congre, va te faire pendre.

L'HOTESSE. Allons, voilà que vous revenez à votre vieille habitude; vous ne pouvez être ensemble sans vous quereller. Vous êtes crispés comme deux rôties sèches; vous ne pouvez

supporter vos infirmités mutuelles. Il faut pourtant que l'un des deux supporte l'autre, — (*à Dorothée*) et ce doit être vous. Des deux vous êtes, comme on dit, le vase le plus fragile, le plus vide.

DOROTHÉE. Comment voulez-vous qu'un vase vide et fragile puisse porter un gros tonneau pein comme celui-là ? il y a dans lui toute une cargaison de Bordeaux ; c'est un gros bâtiment chargé du pont jusqu'à la cale. Allons, restons bons amis, Jack. Tu vas partir pour la guerre, et quant à savoir si je te reverrai ou non, c'est ce dont personne ne se soucie.

Rentre LE GARÇON.

LE GARÇON. Monsieur, l'enseigne Pistolet est en bas et demande à vous parler.

DOROTHÉE. C'est un maudit tapageur ; qu'il aille au diable ! qu'il n'entre pas ici ; c'est le coquin le plus mal embouché de toute l'Angleterre.

L'HOTESSE. Si c'est un tapageur, qu'il n'entre pas ! non, sur ma parole ! il faut que je vive avec mes voisins, je ne veux point de tapageurs ; je suis en bonne odeur auprès de ce qu'il y a de mieux. Fermez la porte ! — on ne reçoit pas de tapageurs ici ; je ne suis pas venue à mon âge pour recevoir chez moi des tapageurs. Fermez la porte, je vous prie.

FALSTAFF. Entends-tu, l'hôtesse ?

L'HOTESSE. Je vous en prie, apaisez-vous, sir John ; je ne veux pas qu'il vienne ici des tapageurs.

FALSTAFF. Entends-tu ? c'est mon enseigne.

L'HOTESSE. Laissez donc, sir John, laissez donc ; votre tapageur d'enseigne n'entrera pas chez moi. J'étais l'autre jour avec M. Scrupule, l'adjoint ; et il me dit, — pas plus tard que mercredi dernier : — « Voisine Vabontrain, » qu'il me dit, — M. Muet, notre curé, était présent, — « voisine Vabontrain, » qu'il me dit, « recevez ceux qui sont civils ; car, » qu'il me dit, « vous avez une bonne réputation. » — Je sais bien pourquoi il m'a dit cela ; « car, » qu'il me dit, « vous êtes une honnête femme, et qu'on estime ; c'est pourquoi prenez garde aux hôtes que vous recevez ; ne recevez pas de tapageurs, » qu'il me dit. Je ne veux pas qu'il en vienne ici ; — cela vous ferait du bien d'entendre ce qu'il m'a dit. Non, je ne veux pas de tapageurs.

FALSTAFF. Ce n'est pas un tapageur, notre hôtesse ; c'est

tout simplement un joueur doux comme un mouton; vous pouvez le battre aussi tranquillement qu'un petit chien : il ne tiendrait pas tête à une poule, pour peu qu'en redressant ses plumes elle fît mine de résister. Garçon, faites-le monter.

L'HOTESSE. C'est un joueur, dites-vous? je ne veux refuser l'entrée de ma maison à aucun honnête homme; il vaut mieux jouer que de se fâcher; mais je n'aime pas le tapage. Voyez-vous, quand il est question de tapageurs, je ne me possède plus; tâtez un peu, messieurs; voyez comme je tremble.

DOROTHÉE. Oui, par ma foi, l'hôtesse.

L'HOTESSE. N'est-ce pas? oh! je tremble comme une feuille. Je ne peux pas souffrir les tapageurs.

Entrent PISTOLET, BARDOLPHE et LE PAGE.

PISTOLET. Dieu vous garde, sir John!

FALSTAFF. Soyez le bienvenu, Pistolet, mon enseigne. Pistolet, je bois à vous cette coupe de vin d'Espagne. Faites-moi raison en buvant à notre hôtesse.

PISTOLET. C'est donc elle qui me fera raison.

FALSTAFF. Je vous avertis qu'elle est à l'épreuve du pistolet; vous ne l'entamerez pas.

L'HOTESSE. Je me moque de vos raisons et de vos épreuves; je ne boirai par complaisance pour personne; je ne veux boire qu'autant que cela me fera du bien.

PISTOLET. A vous donc, demoiselle Dorothée; c'est vous que j'attaque.

DOROTHÉE. Tu m'attaques, moi! je te méprise, misérable! Va-t'en, pauvre hère, mauvais filou qui n'as point de chemise sur le dos! va-t'en, âne rogneux! c'est pour ton maître que je suis faite.

PISTOLET. Je vous connais, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. Va-t'en, coupeur de bourses! va-t'en, grossier manant! par ce vin que voilà, je t'enfonce mon couteau entre les mâchoires, si tu fais le méchant avec moi; va-t'en, pilier de cabaret? rosse efflanquée! — Depuis quand, monsieur, je vous prie? — Eh quoi! deux aiguillettes[1] sur l'épaule? voilà quelque chose de frais!

PISTOLET. Je vais, pour la peine, déchirer ta fraise en mille morceaux.

[1] Insignes de son grade.

FALSTAFF. En voilà assez, Pistolet; je ne voudrais pas vous voir vous oublier ici; quittez notre compagnie, Pistolet.

L'HOTESSE. Non, capitaine Pistolet; que ce ne soit pas ici, mon bon capitaine.

DOROTHÉE. Lui, capitaine! Abominable et maudit filou, n'as-tu pas de honte de t'entendre appeler capitaine? Si les capitaines pensaient comme moi, ils te chasseraient à coups de plat de sabre, pour avoir usurpé leur titre avant de l'avoir gagné. Toi, capitaine! un gueux comme toi! et pourquoi? pour avoir, dans un mauvais lieu, déchiré la fraise d'une catin! Lui, capitaine! qu'il aille se faire pendre, le coquin! Il vit de pruneaux moisis et de galette desséchée! Lui, capitaine! Des scélérats comme lui rendraient le mot capitaine aussi odieux que le mot posséder, qui était un mot excellent avant qu'il fût mal appliqué : que les capitaines y prennent garde!

BARDOLPHE. Allons, sors, mon cher enseigne.

FALSTAFF. Un mot, mademoiselle Dorothée.

PISTOLET. Que je sorte? non, non! Écoute, caporal Bardolphe; — il faut que je la mette en pièces; il faut que je me venge d'elle.

LE PAGE. Je t'en prie, va-t'en.

PISTOLET. Je la verrai plutôt mille fois damnée, — dans le lac maudit de Pluton, dans l'abîme infernal, avec l'Erèbe et toutes les tortures de l'enfer. Retirez ligne et hameçons, vous dis-je; à bas, canaille! à bas, traîtres! n'avons-nous pas une Hirène[1] ici?

L'HÔTESSE. Mon bon capitaine Pistolet, tenez-vous tranquille! il est tard; je vous en prie, n'aggravez pas votre colère.

PISTOLET. En voilà une bonne, par exemple! Eh quoi! des chevaux de somme, des rosses de l'Asie, qui ne pourraient faire trente milles par jour, oseront se comparer aux Césars, aux Cannibals[2] et aux Grecs de Troie? Non, qu'ils soient plutôt damnés avec le roi Cerbère, et que le tonnerre gronde dans le firmament. Nous laisserons-nous marcher sur les pieds par des mazettes?

L'HOTESSE. En vérité, capitaine, ce sont là de bien vilains propos.

[1] Expression d'argot, signifiant femme publique.

[2] Pour Annibal.

BARDOLPHE. Va-t'en, mon cher enseigne; cela va devenir du sérieux.

PISTOLET. Que les hommes meurent comme des chiens! semez les écus comme des épingles! N'avons-nous pas ici une Hirène?

L'HOTESSE. Sur ma parole, capitaine, nous n'en avons point ici. Merci de ma vie! est-ce que vous croyez que j'en ferais mystère? Au nom du ciel, restez tranquille.

PISTOLET.

Tiens, mange et repais-toi, belle Callipolis [1]!

Allons, donnez-moi du vin. *Si fortuna me tormenta, sperato me contenta* [2]. — Est-ce qu'une bordée nous fait peur? non, que le diable fasse feu. Donnez-moi du vin. — (*A son épée, qu'il pose à terre.*) Et toi, ma chérie, reste là. En demeurerons-nous là? est-ce que les *et cœtera* ne sont rien?

FALSTAFF. Pistolet, à votre place je resterais tranquille.

PISTOLET. Cher chevalier, je vous baise le poing. Eh bien! quoi! nous avons vu les sept étoiles.

DOROTHÉE. Jetez-le en bas de l'escalier. Je ne puis endurer la vue d'un pareil drôle.

PISTOLET. Qu'on me jette en bas de l'escalier! est-ce qu'il n'y a plus de bidets?

FALSTAFF. Bardolphe, jette-le en bas de l'escalier comme un paquet de linge sale; qu'il ne réplique pas, ou nous le mettrons à la raison.

BARDOLPHE, *à Pistolet.* Allons, descends.

PISTOLET, *ramassant son épée.* Eh quoi! faudra-t-il en venir aux incisions? tirerons-nous du sang? — allons,

Que le trépas me berce, et tranche mon destin.
Oui, des blessures meurtrières
Vont débrouiller les nœuds des trois sœurs filandières.

— (*A son épée.*) Allons, viens, Atropos.

L'HOTESSE. En voilà-t-il du galimatias!

FALSTAFF. Page, donne-moi ma rapière.

DOROTHÉE. Je t'en prie, Jack, je t'en prie, ne dégaîne pas.

[1] C'est la parodie d'un vers tiré d'une vieille tragédie intitulée *la Bataille d'Alcazar.*

[2] Si la fortune me tourmente,
Que l'espoir me contente.

FALSTAFF. Descends, te dis-je.

Il met l'épée à la main et pousse Pistolet vers la porte.

L'HOTESSE. Voilà un beau vacarme! je renoncerai à tenir maison plutôt que de me voir encore au milieu de ces transes et de ces frayeurs! Oh! il y aura du sang répandu, j'en suis certaine. — Hélas! hélas! remettez vos épées dans le fourreau.

Pistolet et Bardolphe sortent.

DOROTHÉE. Je t'en prie, Jack, calme-toi ; le drôle est parti. Ah! vaillant petit scélérat que tu es!

L'HOTESSE, *à Falstaff.* N'êtes-vous pas blessé dans l'aine? il m'a semblé le voir vous porter un grand coup dans le ventre.

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF. L'as-tu mis à la porte?

BARDOLPHE. Oui, certes. Le coquin est ivre; vous l'avez blessé à l'épaule.

FALSTAFF. Un manant comme lui! oser me braver!

DOROTHÉE. O aimable petit vaurien! Hélas! mon pauvre petit babouin, comme te voilà tout en sueur! Viens, laisse-moi t'essuyer la figure; — avance, mon petit! Ah! vaurien, que je t'aime! tu es aussi vaillant qu'Hector de Troie; tu vaux cinq Agamemnon, et dix fois mieux que les neuf héros. Ah! petit coquin!

FALSTAFF. Un mauvais drôle! je veux le berner dans une couverture.

DOROTHÉE. Fais si tu l'oses : et moi, je te dorlotterai entre deux draps.

Entrent DES MUSICIENS.

LE PAGE. Monsieur, la musique est arrivée.

FALSTAFF. Qu'elle joue. — Jouez, messieurs. — Assieds-toi sur mes genoux, Dorothée. Un misérable fanfaron! le coquin m'a échappé comme du vif-argent.

DOROTHÉE. Et toi, tu t'es mis à sa poursuite comme une cathédrale. O mon gentil petit marsouin, quand cesseras-tu donc de te battre le jour et la nuit? quand commenceras-tu à préparer ton vieil individu pour l'autre monde?

Entrent, sans être aperçus de Falstaff et de Dorothée, LE PRINCE HENRI et POINS, déguisés en garçons de taverne.

FALSTAFF. Paix, ma bonne Dorothée! ne parle pas comme une tête de mort; ne me fais pas ressouvenir de ma fin.

DOROTHÉE. Dis-moi, mon petit, quelle espèce d'homme est le prince ?

FALSTAFF. C'est un jeune gars assez bon diable, mais assez pauvre d'intelligence. Il aurait fait un bon pannetier et eût été fort expert à couper le pain.

DOROTHÉE. On dit que Poins a de l'esprit.

FALSTAFF. Lui de l'esprit! un vrai babouin! son esprit est aussi épais que la moutarde de Tewksbury ; il n'y a pas en lui plus d'intelligence que dans un maillet.

DOROTHÉE. Pourquoi le prince en est-il donc si fort entiché?

FALSTAFF. Parce qu'ils ont les jambes de la même dimension, parce qu'il joue fort bien au petit palet, qu'il mange de l'anguille de mer et du fenouil, qu'il avale des bouts de chandelle comme un verre de liqueur, joue avec les enfants au cheval fondu, saute à pieds joints par-dessus des tabourets, jure avec grâce, porte des bottes bien collantes comme sur une jambe qui sert d'enseigne, et sait taire prudemment ce qu'il sait de secrètes histoires; enfin parce qu'il possède, dans le domaine des gambades, beaucoup d'autres facultés qui témoignent d'un pauvre esprit et d'un corps agile; et voilà ce qui fait que le prince l'admet auprès de lui; car ils se valent l'un l'autre au point que si on les pesait, un cheveu mis dans l'un des plateaux de la balance suffirait pour la faire pencher.

LE PRINCE HENRI, *à Poins.* Si nous lui coupions les oreilles? qu'en dis-tu?

POINS. Battons-le sous les yeux de sa catin.

LE PRINCE HENRI. Regarde-la chatouiller la tête de ce vieux paillard comme celle d'un perroquet.

POINS. N'est-il pas étrange que le désir survive si longtemps à la faculté d'agir?

FALSTAFF. Embrasse, Dorothée.

LE PRINCE HENRI. Saturne et Vénus entrent cette année en conjonction : qu'en dit l'almanach?

POINS. Et voyez le valet, cette constellation enflammée, bec à bec avec les vieilles amours de son maître, sa confidente, sa conseillère.

FALSTAFF. Tu me donnes des baisers flatteurs.

DOROTHÉE. Non, vraiment; c'est en toute sincérité que je te baise.

FALSTAFF. Je suis vieux, je suis vieux.

DOROTHÉE. Je te préfère à tous ces jeunes freluquets.

FALSTAFF. De quelle étoffe veux-tu avoir un manteau? Je reçois de l'argent jeudi : tu auras un bonnet demain. Allons, chante-nous quelque chanson gaillarde : il se fait tard ; nous irons nous coucher. Tu m'oublieras quand je serai parti.

DOROTHÉE. En vérité, tu vas me faire pleurer, si tu me parles comme cela. Tu verras s'il m'arrive une seule fois de me faire belle jusqu'à ton retour. — Va, sois tranquille.

FALSTAFF. François, du vin.

LE PRINCE HENRI *et* POINS, *s'avançant*. On y va, monsieur, on y va.

FALSTAFF. Ah! un bâtard du roi[1]! — Et toi, n'es-tu pas Poins, son frère?

LE PRINCE HENRI. Eh bien! globe d'incontinence, quelle vie mènes-tu là?

FALSTAFF. Une meilleure que toi ; je suis un homme comme il faut ; tu n'es qu'un garçon de taverne, un tireur de vin.

LE PRINCE HENRI. C'est vrai, monsieur ; et je viens vous tirer les oreilles.

L'HOTESSE. Oh! que le bon Dieu conserve votre chère altesse! Sur ma parole, soyez le bienvenu à Londres. — Que le Seigneur bénisse votre aimable figure! O Jésus! êtes-vous donc de retour du pays de Galles?

FALSTAFF. Bouffon mélange de folie et de majesté, j'en jure par cette chair fragile et ce sang corrompu, (*il pose la main sur Dorothée*) tu es le bienvenu.

DOROTHÉE. Que dis-tu, gros butor? je te méprise.

POINS, *au Prince*. Mylord, il désarmera votre vengeance et tournera tout en plaisanterie, si vous ne battez pas le fer pendant qu'il est chaud.

LE PRINCE HENRI. Maudite mine à suif, avec quel mépris as-tu parlé de moi tout à l'heure, devant cette honnête, vertueuse et civile demoiselle?

L'HOTESSE. Dieu bénisse votre excellent cœur! Elle est bien ce que vous dites, je vous assure.

FALSTAFF. Tu m'a donc entendu?

LE PRINCE HENRI. Oui ; et tu m'as reconnu comme le jour

[1] Le docteur Johnson observe ici, non sans quelque raison, que le comique de cette scène n'en rachète pas l'invraisemblance.

où tu te sauvais à toutes jambes sur la route de Gadshill; tu savais que j'étais derrière toi, et tu n'as parlé qu'à dessein de mettre ma patience à l'épreuve.

FALSTAFF. Non, non, non; il n'en est rien : je ne savais pas que tu m'écoutais.

LE PRINCE HENRI. Tu seras donc forcé de m'avouer que tu m'as insulté de dessein prémédité; et alors tu vas avoir affaire à moi.

FALSTAFF. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, sur mon honneur, pas d'insulte ?

LE PRINCE HENRI. Comment! Parler de moi avec mépris, m'appeler pannetier, coupeur de pain, et je ne sais quoi encore.

FALSTAFF. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri.

POINS. Pas d'insulte.

FALSTAFF. Pas le moins du monde, Édouard; il n'y en a pas eu, honnête Édouard. Je l'ai déprécié devant les pécheurs, afin que les pécheurs ne songeassent pas à s'éprendre d'affection pour lui; — en cela, j'ai rempli le devoir d'un ami prudent et d'un sujet loyal, et ton père m'en doit des remercîments. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, — pas le moins du monde, Édouard, — point, mes enfants, point.

LE PRINCE HENRI. Ainsi, voilà que par couardise et par lâcheté pure, pour faire ta paix avec nous, tu calomnies cette vertueuse demoiselle. Est-elle du nombre des pécheurs? Ton hôtesse en est-elle? Le page en est-il? Et l'honnête Bardolphe, dont le nez brûle d'un vertueux zèle, est-il aussi du nombre des pécheurs?

POINS. Réponds, vieil ormeau décrépit; réponds.

FALSTAFF. Le démon a mis le grappin sans retour sur Bardolphe, et sa figure est la cuisine privée de Lucifer, dans laquelle il ne fait rôtir que des ivrognes. Quant au page, il a un bon ange à ses côtés; mais chez lui, le diable est aussi le plus fort.

LE PRINCE HENRI. Quant à ces dames?

FALSTAFF. L'une d'elles est déjà en enfer, et elle brûle, la pauvre créature! Quant à l'autre, — je lui dois de l'argent; et si elle est damnée, c'est ce que j'ignore.

L'HOTESSE. Non, assurément.

FALSTAFF. Non, je ne le crois pas; je pense que sur ce cha-

pitre, tu es absoute. Mais il y a un autre reproche à te faire, c'est de laisser chez toi manger de la viande, en contravention à la loi [1]; et je pense que tu rôtiras pour ce fait.

L'HOTESSE. Tous les aubergistes en font autant. Qu'est-ce qu'un ou deux gigots de mouton dans tout un carême?

LE PRINCE HENRI. Vous, mademoiselle, —

DOROTHÉE. Que dit votre altesse?

FALSTAFF. Son altesse dit des choses contre lesquelles sa chair se révolte.

On entend frapper à la porte.

L'HÔTESSE. Qui est-ce qui frappe si fort? François, va voir ce que c'est.

Entre PÉTO.

LE PRINCE HENRI. Eh bien, Péto, quelles nouvelles?

PÉTO. Le roi votre père est à Westminster [2]; vingt courriers rendus de fatigue sont arrivés du Nord; et en venant ici j'ai rencontré une douzaine de capitaines, nu-tête, tout en nage, frappant à toutes les tavernes, et demandant partout sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRI. Par le ciel, Poins, je m'en veux de perdre ainsi un temps précieux, alors que, pareil au vent du sud, l'orage de la guerre civile, obscurcissant l'horizon de ses noires vapeurs, commence à éclater sur nos têtes nues et désarmées. Donne-moi mon épée et mon manteau; Falstaff, adieu.

Le prince Henri, Poins, Péto et Bardolphe s'éloignent.

FALSTAFF. Me voilà arrivé au morceau le plus friand de la nuit; et il faut partir sans y toucher. (*On frappe à coups redoublés.*) On frappe encore?

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien, qu'y a-t-il?

BARDOLPHE. Il faut vous rendre sur-le-champ à la cour; il y a là-bas une douzaine de capitaines qui vous attendent à la porte.

FALSTAFF, *au Page.* Petit, paye les musiciens. — Adieu, notre hôtesse. — Adieu, Dorothée. — Vous voyez, mes enfants, comme

[1] Plusieurs lois promulguées sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, pour enjoindre l'observance des jours maigres, faisaient défense aux aubergistes de servir de la viande pendant le carême; c'est à ces lois que notre auteur fait allusion.

[2] C'est au palais de Westminster que se tenait la cour.

on court après les gens de mérite : l'homme inutile peut dormir, pendant que l'homme d'action est réclamé de toutes parts. Adieu, mes enfants. — Si l'on ne me fait pas partir sur-le-champ, je vous reverrai avant mon départ.

DOROTHÉE. Je ne puis parler ; — mon cœur est prêt à se briser. Va, mon cher petit Jack, aie bien soin de toi.

FALSTAFF. Adieu, adieu.

Falstaff, le Page et Bardolphe sortent.

L'HOTESSE. Va, porte-toi bien. Il y a vingt-neuf ans, vienne la récolte des pois, que je te connais ; mais je ne crois pas qu'un cœur plus honnête et plus sincère, — Allons, porte-toi bien.

BARDOLPHE, *appelant du bas de l'escalier.* Mademoiselle Bonbec...

L'HOTESSE. Qu'y a-t-il?

BARDOLPHE. Dites à mademoiselle Bonbec de venir trouver mon maître.

L'HOTESSE. Oh ! courez, Dorothée ; courez vite, ma bonne Dorothée.

Elles sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre du palais.

Entre LE ROI HENRI dans sa robe de chambre ; UN PAGE l'accompagne.

LE ROI HENRI. Va chercher les comtes de Surrey et de Warwick ; mais avant de venir, dis-leur de lire ces lettres, et d'en méditer attentivement le contenu. Dépêche-toi.

Le Page sort.

LE ROI HENRI, *seul.* Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment en ce moment ! O sommeil ! aimable sommeil ! doux réparateur des forces de la nature, qu'ai-je donc fait pour t'effrayer, que tu ne veux plus fermer mes paupières et plonger mes sens dans l'oubli ? Pourquoi, sommeil, vas-tu dormir dans des huttes enfumées, sur d'incommodes grabats, au bourdonnement des insectes nocturnes, plutôt que dans les chambres parfumées des grands, sous les dais somptueux, bercé

par les accords d'une délicieuse mélodie? Dieu insensé, pourquoi vas-tu reposer avec le misérable dans des lits infects; et pourquoi, par ton absence, fais-tu de la couche royale un lieu aussi impropre au repos que la boîte d'une horloge ou la cloche du beffroi? Eh quoi! sur la cime élevée et périlleuse d'un mât, tu fermes les yeux du mousse, et tu le berces dans la tempête, au milieu des vents qui mugissent, soulèvent les vagues irritées, et les saisissant par l'humide crinière de leur tête monstrueuse, les suspendent au milieu des nuages avec un vacarme si effroyable qu'il va éveiller la mort elle-même. Peux-tu bien, ô sommeil injuste! peux-tu bien, dans un moment si terrible, donner le repos au mousse trempé des flots, et le refuser à un roi dans le calme de la nuit la plus paisible, et avec tous les moyens dont l'opulence dispose? Eh bien, heureux vulgaire, dors! plus de repos pour la tête qui porte une couronne.

Entrent WARWICK et SURREY.

WARWICK. Salut à votre majesté.

LE ROI HENRI. Quelle heure est-il, mylords?

WARWICK. Il est une heure du matin.

LE ROI HENRI. Je vous salue, mylords. Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées?

WARWICK. Oui, sire.

LE ROI HENRI. Vous voyez que la santé de notre royaume est gravement compromise, et que la maladie est près d'attaquer le cœur.

WARWICK. Ce n'est qu'une indisposition comme celles auxquelles le corps humain est sujet; de sages conseils et quelques médicaments suffiront pour rendre à l'état sa vigueur première: l'ardeur de mylord Northumberland ne tardera pas à se refroidir.

LE ROI HENRI. Oh! si l'on pouvait lire dans le livre du destin, et voir, à la suite des révolutions des temps, les montagnes s'aplanir, et les continents, fatigués de leur solidité ferme, se fondre dans la mer; d'autres fois, la terrestre ceinture de l'Océan devenue trop large pour les flancs de Neptune; si l'on pouvait voir les jeux bizarres de la destinée, et la fortune remplir de liqueurs diverses la coupe inconstante de la vie, oh! si cela pouvait se voir, le plus heureux jeune homme, en jetant un regard sur la route qui lui reste à parcourir, à l'aspect des périls passés, des chagrins à venir, — fermerait le livre et s'asseoirait attendant la mort. Il y a dix ans à peine que Richard

et Northumberland, amis intimes, s'asseyaient à la même table, et deux années plus tard, ils étaient en guerre. Il y a tout au plus huit ans que ce Percy était l'homme le plus avant dans mes affections : il travaillait pour moi comme un frère, et mettait à mes pieds son dévouement et sa vie ; que dis-je ? il allait même, pour moi, jusqu'à braver Richard en face. Mais qui de vous était là ? — (*A Warwick.*) Vous y étiez, je pense, cousin Névil, quand Richard, les larmes aux yeux, se voyant insolemment traité par Northumberland, lui dit ces paroles prophétiques aujourd'hui accomplies [1] : « Northumberland, instrument de Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône ; » — et toutefois Dieu m'est témoin que ce n'était pas là d'abord mon intention ; je ne fis que céder à la nécessité qui avait mis le royaume si bas, que la royauté et moi nous fûmes contraints de nous embrasser. — « Le temps viendra, » continua-t-il, « le temps viendra où la perversité infecte, venue à maturité, se résoudra en corruption : » — et il continua sur ce ton, prédisant les événements dont nous sommes témoins, et la rupture de notre amitié.

WARWICK. Il y a dans la vie des hommes des choses qui ne sont que la reproduction du passé ; l'homme qui les observe attentivement peut prédire, avec la certitude de ne guère se tromper, les événements non éclos, renfermés dans le germe qui les recèle, et que l'avenir couve encore. En vertu de cet enchaînement nécessaire des choses, le roi Richard a fort bien pu prédire que l'ambitieux Northumberland, alors traître envers lui, n'en resterait pas là ; que de cette semence de trahison naîtrait un arbre vigoureux qui, faute d'autre terrain, prendrait racine à vos dépens.

LE ROI HENRI. Ces choses sont-elles donc des nécessités ? eh bien, acceptons-les comme telles ; ces mêmes nécessités nous pressent aujourd'hui. On dit que l'évêque et Northumberland ont une armée de cinquante mille hommes.

WARWICK. Sire, c'est impossible ; la rumeur publique, ainsi que la voix de l'écho, double toujours le nombre de ceux qu'on redoute. Que votre majesté veuille bien aller se mettre au lit : sur ma vie, sire, les forces que vous avez déjà envoyées obtiendront une victoire facile. Pour vous rassurer encore davantage, j'ai reçu la nouvelle certaine de la mort de Glendower [2]. Voilà quinze jours que votre majesté est malade, et ces

[1] Voir le drame de Richard II, acte V, scène I.

[2] La mort de Glendower est postérieure à celle de Henri IV. Shakspeare a pu

heures enlevées à votre sommeil doivent ajouter à votre indisposition.

LE ROI HENRI. Je suivrai votre conseil. Sitôt que nous serons débarrassés de ces guerres intestines, nous partirons, mylords, pour la terre sainte.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une salle chez le juge de paix Cerveauvide, dans le Glostershire.

Entrent CERVEAUVIDE et SILENCE, suivis de LEMOISI, DELOMBRE, POIREAU, FAIBLOT, LEBOEUF, et de plusieurs Domestiques.

CERVEAUVIDE. Venez, venez, venez : donnez-moi la main, monsieur, donnez-moi la main. Par la sainte croix, vous êtes bien matinal. Et comment se porte mon cher cousin Silence ?

SILENCE. Bonjour, mon cher cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Et comment se porte ma cousine, votre camarade de lit ? et votre charmante fille, ma blanche filleule Hélène ?

SILENCE. Elle est toujours blanche comme un corbeau, cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis sûr que mon cousin Guillaume est devenu un savant ; il est toujours à Oxford, n'est-ce pas ?

SILENCE. Oui, malheureusement pour ma bourse.

CERVEAUVIDE. Vous l'enverrez bientôt, sans doute, aux écoles de droit ? J'étais autrefois à celle de Saint-Clément, où je pense qu'on n'a pas oublié l'espiègle Cerveauvide.

SILENCE. On vous appelait alors Cerveauvide le déterminé.

CERVEAUVIDE. Parbleu, il n'y avait pas de nom qu'on ne me donnât, et il n'y avait rien que je ne fusse capable de faire, et rondement encore. Il y avait moi, et le petit John Doit de Staffordshire, et le noir George Létriqué, et François Rongemaille, et William Beuglant, de Cotsvold ; on ne trouverait pas dans tous les collèges de droit quatre mauvais sujets qu'on pût nous comparer ; nous savions où étaient les jolies filles, et nous avions les meilleures à commandement. Jack Falstaff, aujourd'hui sir John, était alors enfant, et page de Thomas Mowbray, duc de Norfolk.

SILENCE. Ce même sir John qui va venir ici tout à l'heure pour des recrues ?

être induit en erreur par l'historien Holinshed, qui fait mourir Glendower la dixième année du règne de Henri IV.

CERVEAUVIDE. Le même sir John, positivement le même; je l'ai vu fendre la tête de Skogan [1], à la porte du collége, et il n'était alors qu'un bambin pas plus haut que cela. Le même jour, je me battis derrière le collége de Gray, avec un certain Samson Stockfiche, marchand de fruits. Oh! que d'espièglerie j'ai faites! et de voir aujourd'hui combien de mes vieilles connaissances sont mortes!

SILENCE. Nous les suivrons tous, mon cousin.

CERVEAUVIDE. C'est certain, c'est certain; c'est très-vrai, c'est très-vrai! La mort, comme dit le Psalmiste, est une certitude pour tous; nous devons tous mourir. — Combien s'est vendue une bonne couple de bœufs à la foire de Stamford?

SILENCE. Ma foi, mon cousin, je n'y ai pas été.

CERVEAUVIDE. La mort est une certitude. — Le vieux Double de votre ville vit-il encore?

SILENCE. Il est mort, mon cousin.

CERVEAUVIDE. Mort! — voyez donc! voyez donc! — il tirait si bien de l'arc! — et dire qu'il est mort! — c'était un bien habile tireur. Jean De Gand l'aimait beaucoup, et a parié pour lui de grosses sommes. Mort! il vous aurait mis dans le blanc à deux cent quarante pas, et vous lançait une flèche à deux cent quatre-vingts ou trois cents pas, que ça vous aurait fait plaisir de le voir. — A combien revient maintenant une vingtaine de brebis?

SILENCE. C'est selon comme elles sont : une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres sterling.

CERVEAUVIDE. Et le vieux Double est donc mort?

Entre BARDOLPHE.

SILENCE. Voici, je pense, l'un des gens de sir John Falstaff.

BARDOLPHE. Bonjour, honnêtes gentlemen; veuillez me dire, je vous prie, lequel de vous deux est le juge Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis Robert Cerveauvide, monsieur, pauvre écuyer de ce comté, et l'un des juges de paix du roi. Que me voulez-vous?

BARDOLPHE. Mon capitaine, monsieur, se recommande à votre souvenir; mon capitaine, sir John Falstaff; un brave gentilhomme, pardieu, et un vaillant officier.

CERVEAUVIDE. Il me fait bien de la grâce, monsieur; je l'ai

[1] Il y eut un John Skogan bouffon d'Édouard IV.

connu très-fort à l'espadon. Comment va le bon chevalier? Puis-je vous demander comment se porte mylady son épouse?

BARDOLPHE. Excusez-moi, monsieur; un militaire n'est jamais mieux loti que lorsqu'il n'a pas de femme.

CERVEAUVIDE. C'est bien dit, monsieur; c'est fort bien dit, ma foi; mieux loti! — c'est excellent; oui, certes, les bonnes locutions sont et furent toujours très-louables. Loti! — cela vient de *loto;* fort bon, excellente locution.

BARDOLPHE. Excusez, monsieur; j'ai entendu dire ce mot-là. Vous appelez cela une locution : morbleu! je ne sais pas ce que c'est qu'une locution; mais je sais, et je suis prêt à le soutenir l'épée à la main, que c'est un mot fort bien placé dans la bouche d'un soldat, et un mot des plus respectables. Loti, c'est-à-dire quand on est ce qui s'appelle loti; — ce qui fait que — on est — on est censé être, — loti; ce qui est une fort bonne chose.

Entre FALSTAFF.

CERVEAUVIDE. C'est très-juste. — Voilà sir John qui arrive. — (*A Falstaff.*) Donnez-moi la main; que votre seigneurie me donne la main. Sur ma parole, vous avez bonne mine, et vous portez bien votre âge. Soyez le bienvenu, mon cher sir John.

FALSTAFF. Je suis charmé de vous voir bien portant, mon cher monsieur Robert Cerveauvide. C'est monsieur Lesur que je vois, je pense?

CERVEAUVIDE. Non, sir John, c'est mon cousin Silence, mon collègue.

FALSTAFF. Mon cher monsieur Silence, vous étiez fait pour être juge de paix.

SILENCE. Votre seigneurie est la bienvenue.

FALSTAFF. Ouf! qu'il fait chaud! Messieurs, m'avez-vous procuré une demi-douzaine d'hommes aptes au service?

CERVEAUVIDE. Oui, certes; voulez-vous vous asseoir?

Ils prennent des siéges.

FALSTAFF. Voyons-les un peu, s'il vous plaît.

CERVEAUVIDE. Où est le registre? où est le registre? où est le registre? — voyons, voyons; bien, bien, bien; c'est cela. — Ralph Lemoisi! qu'ils se présentent dans l'ordre dans lequel je les appellerai; c'est entendu, c'est entendu. — Voyons, où est Lemoisi?

LEMOISI. Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE. Que pensez-vous de celui-là, sir John? un gaillard bien découplé, jeune, robuste et de bonne famille.

FALSTAFF. Tu t'appelles Lemoisi?

LEMOISI. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Il est grand temps que l'on t'emploie.

CERVEAUVIDE, *riant.* Ha! ha! ha! c'est excellent, ma foi; ce qui est moisi ne peut attendre longtemps; c'est parfait; à merveille, sir John, à merveille!

FALSTAFF. Pointez-le.

LEMOISI. Il est inutile de me pointer; j'aurais autant aimé qu'on m'eût laissé chez nous; ma vieille maîtresse sera bien embarrassée, n'ayant plus personne pour faire son ouvrage : vous ne devriez pas me pointer; il y en a tant d'autres plus en état que moi de partir!

FALSTAFF. Allons, tais-toi, Lemoisi; tu partiras, Lemoisi; il est temps que l'on t'use.

LEMOISI. Que l'on m'use!

CERVEAUVIDE. Silence, drôle! silence; range-toi; sais-tu où tu es? Passons à un autre, sir John. — Voyons. Simon Delombre.

FALSTAFF. Parbleu, il me servira pour m'abriter du soleil : cela va faire un soldat passablement froid.

CERVEAUVIDE. Où est Delombre?

DELOMBRE. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Delombre, de qui es-tu fils?

DELOMBRE. De ma mère, monsieur.

FALSTAFF. Fils de ta mère! c'est probable; et tu es sans doute l'ombre de ton père; ainsi le fils de la mère n'est que l'ombre du père, qui n'y a pas mis grand'chose du sien; c'est souvent ce qui arrive.

CERVEAUVIDE. Vous convient-il, sir John?

FALSTAFF. Delombre nous servira en été : pointez-le; il nous faut un certain nombre d'ombres pour remplir les cadres[1].

CERVEAUVIDE. Thomas Poireau.

[1] Un certain nombre d'hommes qui ne figurent que sur les rôles, et dont nous touchons la solde. Aucun détail du métier n'échappe à Shakspeare, cet observateur universel.

FALSTAFF. Où est-il ?

POIREAU. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Tu t'appelles Poireau ?

POIREAU. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Tu est un poireau bien chétif.

CERVEAUVIDE. Le pointerai-je, sir John ?

FALSTAFF. C'est inutile, car tout son équipement est chargé sur son dos, et le tout repose sur deux allumettes : ne le pointez pas.

CERVEAUVIDE, *riant*. Ha ! ha ! ha ! — comme vous voudrez, comme vous voudrez, sir John ; je vous approuve. — François Faiblot !

FAIBLOT. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Quel est ton état, Faiblot ?

FAIBLOT. Tailleur pour femmes, monsieur.

CERVEAUVIDE. Le pointerai-je ?

FALSTAFF. Pointez-le ; mais s'il eût été tailleur pour hommes, c'est lui qui vous aurait fait un point. — Es-tu homme à faire autant de trous dans les rangs ennemis que ton aiguille en fait dans la robe d'une femme ?

FAIBLOT. Je ferai de mon mieux, monsieur ; vous ne pouvez m'en demander davantage.

FALSTAFF. C'est bien dit, mon digne tailleur pour femmes ; bien dit, courageux Faiblot ! tu seras vaillant comme la formidable colombe ou la souris magnanime. Pointez-moi le tailleur pour femmes, monsieur Cerveauvide ; pointez-le-moi bien, monsieur Cerveauvide.

FAIBLOT. J'aurais bien désiré, monsieur, que Poireau pût partir aussi.

FALSTAFF. Et moi, je souhaiterais que tu te fisses tailleur pour hommes, afin de le raccommoder et de le mettre en état de partir. Je ne puis enrôler comme simple soldat le chef de tant de bataillons. Que cette raison te suffise, irrésistible Faiblot.

FAIBLOT. Elle me suffira, monsieur.

FALSTAFF. Je te suis bien obligé, révérend Faiblot. Qui vient après ?

CERVEAUVIDE. Pierre Lebœuf.

FALSTAFF. Parbleu, voyons Lebœuf.

LEBOEUF. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Sur ma parole, voilà un gaillard bien bâti! Allons, pointez-moi Lebœuf jusqu'à ce qu'il en beugle.

LEBŒUF. Oh! mon bon seigneur le capitaine.

FALSTAFF. Comment! tu beugles avant d'être pointé?

LEBŒUF. C'est que, voyez-vous, monsieur, je suis malade.

FALSTAFF. Quelle maladie as-tu?

LEBŒUF. Un maudit rhume, monsieur; un rhume que j'ai attrappé au service du roi en sonnant les cloches le jour de son couronnement, monsieur.

FALSTAFF. Allons, tu iras à la guerre en robe de chambre; nous te guérirons ton rhume; et j'aurai soin que tes amis sonnent les cloches à ta place. — Est-ce tout?

CERVEAUVIDE. Il y en a un de plus que le nombre requis. Il ne vous en faut que quatre. Maintenant, si voulez, nous irons dîner.

FALSTAFF. Je boirai volontiers un coup avec vous, mais je ne saurais rester à dîner. En vérité, monsieur Cerveauvide, je suis enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.

CERVEAUVIDE. Oh! sir John, vous rappelez-vous la nuit que nous avons passée dans le moulin des Prés-Saint-Georges?

FALSTAFF. Ne parlons plus de cela, mon cher monsieur Cerveauvide; ne parlons plus de cela.

CERVEAUVIDE. Ah! nous nous en sommes donné cette nuit-là. Jeanne Clair-de-Lune vit-elle encore?

FALSTAFF. Elle vit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Elle ne pouvait jamais me quitter.

FALSTAFF. Jamais, jamais : elle disait toujours qu'elle ne pouvait souffrir monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Pardieu, je savais la piquer au vif. Elle était alors fille de joie. Se soutient-elle toujours?

FALSTAFF. Elle est vieille, vieille, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Oh! elle doit être vieille. Il est impossible qu'elle ne soit pas vieille; sans nul doute, elle est vieille; elle avait eu Robin Clair-de-Lune, du vieux Clair-de-Lune, avant que j'entrasse au collége de Saint-Clément.

SILENCE. Il y a de cela cinquante-cinq ans.

CERVEAUVIDE. Ah! cousin Silence, si vous aviez vu ce que le chevalier et moi nous avons vu! — N'est-il pas vrai, sir John?

FALSTAFF. Nous avons entendu sonner la cloche de minuit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Oh ! c'est bien vrai cela ; par exemple, c'est bien vrai, sir John, on peut le dire. Notre mot de ralliement était : « *Hum ! enfants !* » Allons dîner, allons dîner ! Oh ! le bon temps que nous avons vu ! — Venez, venez.

Falstaff, Cerveauvide et Silence sortent.

LEBŒUF. Monsieur le caporal Bardolphe, rendez-moi service. Voilà en écus de France quatre henris de dix schelings que je vous donne. En vérité, j'aimerais autant être pendu que de partir. Ce n'est pas qu'en ce qui me concerne, cela me soucie beaucoup; mais j'éprouve de la répugnance à partir, et je préférerais rester avec mes amis ; autrement, voyez-vous, cela me serait égal.

BARDOLPHE. C'est bien ; range-toi de côté.

LEMOISI. Et moi aussi, monsieur le caporal capitaine, en considération de ma vieille maîtresse, rendez-moi service. Quand je serai parti, elle n'aura plus personne pour faire sa besogne ; elle est vieille, et ne peut se servir elle-même ; je vous donnerai quarante schelings.

BARDOLPHE. C'est bien ; range-toi de côté.

FAIBLOT. Moi, cela m'est égal. — On ne meurt qu'une fois : la mort est une dette que nous devons à Dieu : je n'ai point un cœur lâche ; si c'est ma destinée, soit ; sinon, c'est tout de même. Nul n'est trop bon pour servir son prince. Quoi qu'il advienne, celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine.

BARDOLPHE. C'est bien dit ; tu es un brave garçon.

FAIBLOT. Pardieu, je n'ai point un cœur lâche.

Rentrent FALSTAFF, CERVEAUVIDE et SILENCE.

FALSTAFF. Allons, messieurs, quels hommes allez-vous me donner ?

CERVEAUVIDE. Prenez les quatre que vous voudrez.

BARDOLPHE, *bas, à Falstaff.* Monsieur, un mot : j'ai trois livres sterling[1] pour libérer Lemoisi et Lebœuf.

FALSTAFF. Va, c'est bien.

CERVEAUVIDE. Voyons, sir John, quels sont les quatre que vous prenez ?

[1] On voit que Bardolphe prend vingt-cinq pour cent de commission. Il a reçu quatre livres sterling; il n'en avoue que trois.

FALSTAFF. Choisissez pour moi.

CERVEAUVIDE. Eh bien donc : Lemoisi, Lebœuf, Faiblot et Delombre.

FALSTAFF. Lemoisi et Lebœuf. — Toi, Lemoisi, reste chez toi jusqu'à ce que tu ne sois plus propre au service; et toi, Lebœuf, jusqu'à ce que tu sois en état de servir; je ne veux pas de vous autres.

CERVEAUVIDE. Sir John, sir John, vous vous faites tort; ce sont vos plus beaux hommes, et j'ai à cœur de vous procurer ce qu'il y a de mieux.

FALSTAFF. Prétendez-vous, monsieur Cerveauvide, m'apprendre à choisir un homme? est-ce que je me soucie, moi, des membres, des forces musculaires, de la stature, de la corpulence et des formes athlétiques d'un homme? Le cœur avant tout, monsieur Cerveauvide. Par exemple, voilà Poireau; vous voyez sa chétive apparence; eh bien, il vous chargera et déchargera un mousquet aussi vite qu'un potier d'étain manie son marteau. Il se portera en avant et en arrière plus lestement que celui qui porte et rapporte des brocs de bière. Et cette moitié d'homme, Delombre, voilà l'homme qu'il me faut: il ne présente aucune surface à la balle de l'ennemi; autant vaudrait viser le tranchant d'un canif; et dans une retraite, avec quelle célérité jouera des jambes Faiblot, le tailleur pour femmes! Oh! donnez-moi les hommes peu étoffés, et faites-moi grâce des hommes à large carrure. — Bardolphe, mets-moi un mousquet entre les mains de Poireau.

BARDOLPHE, *à Poireau, en lui commandant l'exercice.* Fixe; portez arme! une, deux, trois; c'est cela.

FALSTAFF. Allons, manie-moi ton mousquet. — Bien; très-bien! c'est parfait. Oh! il n'est rien tel qu'un soldat petit, maigre, vieux, usé, ratatiné. C'est à merveille, Poireau; tu es un bon garçon; tiens, voilà six pence pour toi.

CERVEAUVIDE. Il ne sait pas faire usage de son arme, il la manie mal. Je me rappelle qu'à Mile-End-Green, — c'est à l'époque où j'étais au collége de Saint-Clément, je jouais alors le rôle de sir Dagonet dans la pièce d'Arthur[1], — il y avait un petit bonhomme singulièrement agile, qui vous maniait son

[1] Il s'agit sans doute ici d'une pièce intitulée *la Mort d'Arthur*, qui du temps de Shakspeare jouissait d'une grande popularité, et tirée de l'histoire du roi Arthur, roman alors en vogue.

mousquet comme cela. Il allait, il venait, tournait à droite, tournait à gauche ; *ra ta ta*, faisait-il ; et puis *boum*, faisait-il ; et puis il s'en allait, et puis il revenait encore. Je ne verrai jamais son pareil.

FALSTAFF. Ces gaillards feront parfaitement mon affaire, monsieur Cerveauvide. — Dieu vous garde, monsieur Silence ; je serai bref avec vous. — Portez-vous bien tous deux, messieurs. Je vous remercie ; j'ai encore douze milles à faire ce soir. Bardolphe, donne à ces sodats des uniformes.

CERVEAUVIDE. Sir John, que le ciel vous bénisse, vous fasse prospérer, et nous envoie bientôt la paix ! A votre retour, arrêtez-vous chez moi ; nous renouvellerons notre ancienne connaissance ; peut-être vous accompagnerai-je à la cour.

FALSTAFF. J'en serais charmé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Allons, j'ai dit. Portez-vous bien.

Cerveauvide et Silence sortent.

FALSTAFF. Portez-vous bien, messieurs. En avant, Bardolphe ; emmène ces hommes.

Bardolphe et les Conscrits sortent.

FALSTAFF, *seul, continuant.* A mon retour, je mettrai à contribution ces deux juges de paix ; je vois le fond du sac du juge Cerveauvide. Mon Dieu ! combien nous autres vieillards nous avons du penchant pour le mensonge ! Ce squelette de juge n'a cessé de m'entretenir des bons tours de sa jeunesse, et de ses prouesses dans Tunbull Street [1] ; et sur trois de ses paroles, il y avait un mensonge, tribut plus ponctuellement payé à l'auditeur que celui du Grand-Turc. Je me rappelle la figure qu'il faisait au collége de Saint-Clément ; il ressemblait à ces bonshommes qu'on s'amuse à tailler après souper avec des pelures de fromage. Quand il était nu, on eût dit un radis fourchu surmonté d'une tête grotesquement sculptée avec la pointe d'un couteau. Il était si chétif, que quelqu'un ayant la vue basse aurait eu de la peine à distinguer ses formes : c'était véritablement le spectre de la famine, ce qui ne l'empêchait pas d'être lascif comme un singe ; les catins ne l'appelaient pas autrement que *Mandragore.* Il était toujours d'une lieue en arrière de la mode ; il chantait à ses nymphes les chansons qu'il entendait siffler aux charretiers, et il les donnait comme étant de sa composition. Et voilà cette latte d'arlequin [2] devenue

[1] Rue de Londres, dans le quartier de Clarkenwell.

[2] *Vice's dagger ;* il s'agit ici du grotesque personnage que nos ancêtres représentaient avec une latte et des oreilles d'âne.

écuyer[1]; il parle de Jean de Gand aussi familièrement que s'il avait été son ami intime; et pourtant je jurerais qu'il ne l'a jamais vu qu'une fois dans la cour des Carrousels[2]; et encore, ce jour-là, il fut tellement foulé par les gardes, qu'il en eut la tête toute meurtrie. Je le vis, et le fis remarquer à Jean de Gand, comme phénomène de maigreur; car on aurait pu le mettre, lui et tout son équipement, dans une peau d'anguille. La caisse d'un hautbois eût été pour lui un palais, une cour; et maintenant il a des terres et des bœufs. Allons! je veux faire sa connaissance si je reviens, et il faudra que je joue de malheur, si je ne fais de lui ma pierre philosophale[3]. Si le jeune goujon est la proie du vieux brochet, je ne vois pas pourquoi, selon les lois de la nature, je ne donnerais pas un coup de dent à celui-ci. Qui vivra verra, et voilà.

Il sort.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt dans l'Yorkshire.

Arrivent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS et Autres.

L'ARCHEVÊQUE. Comment nommez-vous cette forêt?

HASTINGS. C'est la forêt de Galtrie, mylord.

L'ARCHEVÊQUE. Arrêtons-nous ici, mylords. Qu'on envoie des éclaireurs en avant pour reconnaître la force de l'ennemi.

HASTINGS. Nous en avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE. C'est fort bien fait. Mes amis, mes collègues dans cette grande entreprise, vous saurez que j'ai reçu de Northumberland des lettres de fraîche date; leur teneur est froide, et en voici la substance : il aurait désiré venir ici en personne à la tête d'un corps nombreux et digne de son rang; mais il n'a pu réussir à faire cette levée. Sur quoi, il s'est retiré en Écosse, pour y laisser croître et mûrir sa fortune; il termine en faisant des vœux fervents pour que nous efforts triom-

[1] *Esquire*, titre donné à tous ceux qui exercent des professions libérales.
[2] *Tilt-yard*, cour consacrée aux joutes et tournois.
[3] C'est-à-dire une source intarissable de richesses.

phent des hasards et des forces redoutables de nos adversaires.

MOWBRAY. Ainsi, voilà les espérances que nous fondions sur lui tombées à terre et brisées en morceaux.

Arrive UN MESSAGER.

HASTINGS. Eh bien! quelles nouvelles?

LE MESSAGER. A l'ouest de cette forêt, à moins d'un mille d'ici, l'ennemi s'avance en bon ordre. A en juger par l'étendue de terrain qu'ils couvrent, j'estime que leur nombre s'élève à peu près à trente mille.

MOWBRAY. C'est justement le nombre que nous leur avions supposé; marchons, et allons nous mesurer avec eux dans la plaine.

Arrive WESTMORELAND.

L'ARCHEVÊQUE. Quel est ce chef armé de toutes pièces, qui s'avance vers nous?

MOWBRAY. C'est, je pense, mylord de Westmoreland.

WESTMORELAND. Recevez les vœux et le bienveillant salut de notre général, le prince Jean, duc de Lancastre.

L'ARCHEVÊQUE. Parlez sans crainte, mylord de Westmoreland: quel motif vous amène?

WESTMORELAND. C'est à votre éminence, mylord, que s'adresse principalement mon message. Si la rébellion se montrait telle qu'elle est, au milieu d'une foule abjecte et vile, précédée d'une jeunesse violente et sanguinaire, escortée par la fureur soutenue par des enfants en guenilles; — si, dis-je, l'abominable anarchie se présentait sous ses traits véritables, on ne vous verrait pas, vous, pieux prélat, et tous ces nobles lords, décorer ici de vos honneurs et de votre présence l'aspect hideux de l'ignoble et sanguinaire insurrection. Vous, lord archevêque, — dont le siége s'appuie sur la paix publique, vous dont la paix a de sa main d'argent touché la barbe vénérable; vous dont la science et l'instruction sont filles de la paix, dont les blancs vêtements, symbole d'innocence, figurent la colombe et un divin esprit de paix, — pourquoi cette transformation opérée en vous? — pourquoi votre parole pacifique, si pleine d'onction, a-t-elle fait place à la voix rude et bruyante de la guerre? Pourquoi avez-vous échangé vos livres contre un glaive, votre encre contre du sang, votre plume contre une lance, et votre voix pieuse contre la trompette guerrière?

L'ARCHEVÊQUE. Vous me demandez pourquoi j'agis ainsi?

—En peu de mots, le voici : —Nous sommes tous malades ; nos excès et nos dissipations nous ont donné une fièvre brûlante qui nécessite une perte de sang. Atteint de cette maladie, Richard, notre dernier roi, en est mort. Mais, mon très-noble lord Westmoreland, je ne prends pas ici le rôle de médecin ; je ne viens pas non plus, en ennemi de la paix, me mêler dans les rangs des guerriers, Si je me montre temporairement sous un aspect martial, c'est pour guérir les âmes malades que le bonheur fatigue, et afin de purger les obstructions qui commencent à intercepter dans nos veines le mouvement de la vie. Je vais m'expliquer plus clairement. J'ai pesé dans une balance impartiale les maux que peuvent faire nos armes et les maux que nous endurons, et j'ai trouvé que nos griefs l'emportaient sur nos offenses. Nous voyons dans quelle direction le torrrent coule, et, arrrachés à notre sphère paisible, nous sommes contraints de suivre son cours. Nous avons rédigé, article par article, l'exposé de nos griefs, et quand il le faudra, nous le produirons. Voilà longtemps que nous demandons à le présenter au roi, sans avoir jamais pu obtenir audience. Quand nous sommes lésés, et que nous voulons articuler nos plaintes, tout accès nous est refusé auprès de sa personne, par ceux-là mêmes dont nous avons le plus à nous plaindre. Les périls d'une époque récente, dont le souvenir est écrit sur la terre en caractères de sang qui ne sont point encore effacés, et les exemples que chaque jour amène, nous ont forcé de prendre les armes, non pour porter la main sur l'arbre de la paix, ou pour briser aucun de ses rameaux, mais pour établir une paix véritable qui en ait à la fois le nom et la réalité.

WESTMORELAND. Quand a-t-on fermé l'oreille à vos réclamations? Quand le roi vous a-t-il maltraité? Quel lord a reçu l'ordre de vous faire mauvais accueil? Quel motif avez-vous donc eu pour sceller d'un sceau divin le livre illégal et sanglant de la rébellion, et consacrer le glaive fatal de l'anarchie?

L'ARCHEVÊQUE. Mon grief public, c'est l'intérêt de mes frères en Dieu, l'intérêt de l'état. Mon grief particulier, ce sont les outrages faits à mon frère selon la chair.

WESTMORELAND. Cette réparation n'est pas nécessaire, ou si elle l'est, ce n'est pas de vous qu'elle doit venir.

MOWBRAY. Pourquoi pas de lui en particulier, et de nous tous, qui ressentons douloureusement les blessures du passé, et qui voyons le présent appesantir sur nos honneurs une main oppressive et injuste ?

WESTMORELAND. Mylord Mowray, faites dans les événements la part des circonstances, et vous verrez que si vous avez à vous plaindre, c'est des circonstances, et non du roi. Quant à vous personnellement, il me semble que ni le roi ni les circonstances ne vous ont donné le plus léger motif de plainte. N'avez-vous pas été réintégré dans toutes les seigneuries du duc de Norfolk, votre noble et illustre père?

MOWBRAY. Qu'avait donc perdu mon père dans son honneur, qui eût besoin de renaître en moi? Le roi, qui l'aimait, cédant à une raison d'état, fut obligé de le bannir; Henri Bolingbroke et lui étaient en présence, tous deux montés sur leurs coursiers hennissants qui n'attendaient plus que l'éperon; la la lance en arrêt, la visière baissée, se lançant l'un à l'autre des regards de flamme, à travers l'acier; la trompette bruyante leur avait donné le signal, aucun obstacle ne pouvait plus s'interposer entre mon père et la poitrine de Bolingbroke; ce fut alors que le roi jeta son sceptre à terre, et par cet acte consomma sa propre chute et la chute de tous ceux que Bolingbroke a fait périr par le glaive ou sous la hache de la loi.

WESTMORELAND. Vous êtes dans l'erreur, lord Mowbray. Le comte d'Hereford était réputé alors le plus vaillant gentilhomme de toute l'Angleterre. Qui sait lequel des deux la fortune aurait favorisé? mais lors même que votre père serait sorti vainqueur, il n'aurait point quitté Coventry vivant, car les malédictions unanimes du pays le poursuivaient; ses vœux et son amour entouraient Hereford, qui était chéri, adoré, idolâtré plus que le roi lui-même. Mais ceci n'a aucun rapport avec le sujet qui m'amène. Je viens de la part du prince, notre général, pour connaître vos griefs, pour vous dire de la part de son altesse, qu'il est prêt à vous entendre, à faire droit à vos demandes en tout ce qu'elles auront de juste, et à effacer tout souvenir de votre inimitié.

MOWBRAY. Il nous fait ces offres; mais il nous a forcés à l'y contraindre; c'est la politique, non l'affection, qui les lui inspire.

MOWBRAY. C'est trop de présomption que de le croire. Cette offre est fille de la clémence et non de la crainte. Vous pouvez voir d'ici notre armée, et je vous l'atteste sur l'honneur, sa confiance en elle-même est trop grande pour qu'elle puisse être accessible à une pensée de crainte. Nos rangs comptent plus de noms illustres que les vôtres, nos hommes sont plus

exercés au maniement des armes; nos glaives sont aussi bons, notre cause est meilleure; avec cela, est-il raisonnable de croire que nous vous soyons inférieurs en courage? ne dites donc pas que nos offres sont forcées.

MOWBRAY. Si l'on m'en croit, nous n'accepterons aucun arrangement.

WESTMORELAND. Cela ne prouve que l'énormité de votre offense; une blessure incurable n'admet point de remède.

HASTINGS. Le prince Jean a-t-il reçu de son père de pleins pouvoirs pour débattre et arrêter les conditions qui seront faites entre nous?

WESTMORELAND. Vous en avez pour garant le nom du général; je m'étonne que vous me fassiez une question aussi futile.

L'ARCHEVÊQUE. Prenez donc ce papier, mylord Westmoreland; il contient nos griefs généraux. Qu'il soit remédié à chacun des abus ici mentionnés, que tous les membres de notre confédération, tant ici qu'ailleurs, que tous ceux qui ont pris part à cette entreprise soient absous par un pardon en bonne et due forme, ainsi que par l'exécution immédiate de nos volontés, en ce qui concerne nous et les intérêts que nous défendons; aussitôt, nous rentrerons dans les limites de l'obéissance, et nous déposerons les armes à la voix de la paix.

WESTMORELAND. Je mettrai ce document sous les yeux du général. Permettez, mylord, que nous nous abouchions en présence des deux armées; là, s'il plaît au ciel, nous terminerons par la paix nos différends, ou nous en appellerons au glaive pour trancher la question.

L'ARCHEVÊQUE. Mylord nous y consentons.

Westmoreland s'éloigne.

MOWBRAY, *mettant la main sur son cœur.* Il y a quelque chose qui me dit que nous ne pouvons faire la paix à des conditions stables.

HASTINGS. Soyez tranquille à cet égard : si nous pouvons faire la paix dans les termes larges et absolus que nos conditions prescrivent, elle sera aussi solide que le roc.

MOWBRAY. Oui, mais nous serons regardés de si mauvais œil par le roi, que le prétexte le plus léger et le moins fondé, le motif le plus mince et le plus futile, lui remettra en mémoire notre conduite actuelle. Eussions-nous pour le roi un dévouement de martyr, nous serons vannés avec tant de ri-

gueur, que même notre froment semblera aussi léger que la paille, et qu'il ne sera fait aucune différence entre le bien et le mal.

L'ARCHEVÊQUE. Non, non, mylord. Songez que le roi est fatigué de toutes ces récriminations insignifiantes; il a reconnu par expérience que vouloir éteindre un soupçon par la mort d'un homme, c'est en faire surgir deux dans la personne de ses héritiers. Il passera donc l'éponge sur ses tablettes, et ne conservera plus aucun vestige de ce qui pourrait lui rappeler le souvenir de ses pertes passées : car il sait fort bien qu'il ne peut purger complétement le royaume de ce qui lui porte ombrage. Ses ennemis sont tellement confondus avec ses amis, qu'en cherchant à déraciner un ennemi, il s'expose à perdre un ami. Ce pays ressemble à une femme qui à force d'injures provoque la fureur de son époux; au moment où il va pour la frapper, elle lui présente son enfant, et arrête le châtiment qu'allait exécuter sur elle son bras déjà levé.

HASTINGS. Ajoutez que le roi a usé toutes ses verges sur les derniers délinquants, en sorte qu'aujourd'hui sa colère manque d'instruments, et que sa puissance, pareille à un lion sans griffes, peut menacer, mais ne saurait nuire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est vrai; soyez donc assuré, mon cher maréchal, que si aujourd'hui nous faisons bien nos conditions, notre paix sera semblable à un membre remis, que sa fracture n'a rendu que plus fort.

MOWBRAY. Allons, soit. Voici mylord de Westmoreland qui est de retour.

Revient WESTMORELAND.

WESTMORELAND. Le prince est à deux pas d'ici. Votre seigneurie veut-elle s'aboucher avec sa grâce, dans l'espace intermédiaire qui sépare les deux armées?

MOWBRAY. Monseigneur d'York, au nom du ciel, allez-y le premier.

L'ARCHEVÊQUE. Précédez-moi, et saluez le prince. Mylord, nous vous suivons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent, d'un côté, MOWBRAY, L'ARCHEVÊQUE, HASTINGS et autres Lords; de l'autre, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND, des Officiers, et la Suite du prince.

LE PRINCE JEAN. Soyez le bienvenu, mon cousin Mowbray; — salut, mon cher lord archevêque. — Salut aussi à vous, lord Hastings. — Salut à tous. — Monseigneur d'York, vous étiez beaucoup mieux à votre place lorsque votre troupeau, assemblé au son des cloches, faisait cercle autour de vous pour entendre votre éminence expliquer les saintes Écritures, que vous ne l'êtes aujourd'hui, armé de pied en cap, animant au son du tambour une bande de rebelles, substituant l'épée à la parole, la mort à la vie. L'homme qui possède les affections d'un monarque, et s'épanouit au soleil de sa faveur, s'il abuse de la confiance de son roi, quels maux incalculables ne causera-t-il pas, sous le manteau de l'autorité suprême? Il en est de même de vous, lord archevêque. Qui ne sait combien vous étiez avant dans les bonnes grâces de Dieu? Pour nous, vous étiez l'orateur [1] de son parlement, l'organe du Seigneur lui-même, l'intermédiaire entre la sainteté du ciel et nos grossières intelligences. Se peut-il que vous abusiez de l'autorité de votre ministère? que vous employiez la faveur et la grâce du ciel, comme un perfide favori le nom de son prince, à des actes déshonorants? Sous prétexte de servir la cause de Dieu, vous avez soulevé les sujets de son représentant sur la terre, et vous les avez ameutés ici contre la paix du ciel et contre lui.

L'ARCHEVÊQUE. Mylord de Lancastre, je ne me suis point armé contre votre père; mais, comme je l'ai dit à mylord de Westmoreland, les malheurs des temps nous obligent malgré nous à recourir à ces démonstrations violentes, dans l'intérêt de notre sûreté. J'ai envoyé à votre altesse l'exposé détaillé de nos griefs : c'est parce qu'à la cour nos représentations ont été rejetées avec mépris qu'est née cette hydre de la guerre; il dépend de vous d'assoupir son courroux menaçant en faisant droit à nos justes et légitimes demandes; et vous verrez à l'instant notre obéissante loyauté, guérie de sa fureur insensée, s'incliner humblement devant la majesté suprême.

[1] En Angleterre, le président de la chambre des communes s'appelle l'orateur, *Speaker*.

MOWBRAY. Sinon, nous sommes prêts à tenter la fortune et à nous faire tuer tous jusqu'au dernier.

HASTINGS. Et quand nous devrions succomber dans notre entreprise, d'autres nous succèderont; s'ils échouent à leur tour, ils auront des successeurs; ainsi se perpétuera la résistance : les pères la transmettront à leurs enfants, tant que l'Angleterre verra sur son territoire se succéder les générations.

LE PRINCE JEAN. Vous avez la vue trop courte, Hastings, pour sonder les profondeurs de l'avenir.

WESTMORELAND. Votre grâce voudrait-elle leur répondre directement, et leur dire ce que vous pensez de leurs propositions?

LE PRINCE JEAN. Je les trouve convenables, et je les approuve dans tout leur contenu; je jure ici, par l'honneur de mon sang, que les intentions de mon père ont été méconnues, et que parmi les hommes qui l'entourent, il en est qui ont donné à ses volontés et à son autorité une extension erronée. Mylords, ces griefs seront redressés sans délais, je vous en donne l'assurance formelle. Si vous le trouvez bon, vous renverrez vos troupes dans leurs comtés respectifs, et nous congédierons les nôtres. Ici, à la vue des deux armées, buvons amicalement ensemble, et embrassons-nous, afin que tous ces témoins occulaires emportent chez eux l'assurance de notre réconciliation complète.

L'ARCHEVÊQUE. J'ai votre parole de prince pour le redressement de nos griefs?

LE PRINCE JEAN. Je vous la donne, et je la tiendrai fidèlement; sur quoi, je bois à votre éminence.

On apporte une coupe; il la prend et la vide.

HASTINGS, *à un Officier*. Capitaine, allez annoncer à notre armée la conclusion de la paix; que les troupes soient payées et licenciées : je sais qu'elles n'en seront pas fâchées. Allez, capitaine.

L'Officier s'éloigne.

L'ARCHEVÊQUE, *prenant une coupe*. A vous, mon noble lord de Westmoreland.

WESTMORELAND. Je fais raison à votre éminence; si vous saviez toutes les peines que j'ai prises pour amener cette paix, vous boiriez à moi de bon cœur; mais mon amitié pour vous se manifestera bientôt d'une manière plus patente.

L'ARCHEVÊQUE. Je n'en doute pas.

WESTMORELAND. J'en suis charmé. A votre santé, mon cher cousin Mowbray.

MOWBRAY. Vous me souhaitez de la santé on ne peut plus à propos; car je viens de me sentir tout à coup un certain malaise.

L'ARCHEVÊQUE. A la veille d'un malheur, on est habituellement gai; mais la tristesse est le présage de quelque événement heureux.

WESTMORELAND, *à Mowbray*. Réjouissez-vous donc, mon cousin; car la douleur soudaine qui vous a saisi doit vous faire dire : Quelque chose d'heureux m'arrivera demain.

L'ARCHEVÊQUE. Croyez-moi, je ne me suis jamais senti plus alègre.

MOWBRAY. C'est mauvais signe, d'après la règle posée par vous-même.

On entend dans le lointian des acclamations parties de l'armée des rebelles.

LE PRINCE JEAN. La nouvelle de la paix est annoncée; entendez-vous leurs acclamations?

MOWBRAY. Cela eût été doux à entendre après la victoire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est une victoire aussi que la paix. Les deux partis sont noblement vaincus, sans que l'un d'eux soit sacrifié à l'autre.

LE PRINCE JEAN, *à Westmoreland*. Allez, mylord; qu'on licencie également notre armée.

Westmoreland s'éloigne.

LE PRINCE JEAN, *continuant, à l'Archevêque*. Si vous le voulez bien, mylord, vos troupes défileront devant nous, afin que nous voyions à quels hommes nous aurions eu affaire.

L'ARCHEVÊQUE. Lord Hastings, allez, et avant qu'on les renvoie, que nos troupes défilent devant nous.

Hastings s'éloigne.

LE PRINCE JEAN. J'espère, mylord, que ce soir nous coucherons sous le même toit.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN, *continuant*. Eh bien! mon cousin, pourquoi notre armée reste-t-elle immobile?

WESTMORELAND. Les chefs ayant reçu de vous l'ordre de rester, ne veulent pas partir qu'ils ne vous aient entendu vous-même.

LE PRINCE JEAN. Ils connaissent leur devoir.

Revient HASTINGS.

HASTINGS, *à l'Archevêque.* Mylord, notre armée est déjà dispersée. Comme de jeunes taureaux détachés du joug, nos soldats se dirigent à l'est, à l'ouest, au nord, au sud; on dirait des écoliers qui, au sortir des classes, se hâtent de retourner chez eux, ou de se rendre au lieu des récréations.

WESTMORELAND. Bonne nouvelle, mylord Hastings! Pour votre peine, je vous arrête comme coupable de haute trahison, — ainsi que vous, mylord archevêque, — et vous, lord Mowbray; — je vous arrête comme coupables au premier chef.

MOWBRAY. Ce procédé est-il juste et honorable?

WESTMORELAND. Votre confédération l'est-elle?

L'ARCHEVÊQUE. Est-ce ainsi que vous tenez votre parole?

LE PRINCE JEAN. Je ne vous en ai donné aucune. Je vous ai promis le redressement des abus dont vous vous êtes plaints; et, sur mon honneur, je remplirai cette promesse avec une religieuse sollicitude. Mais pour vous, rebelles, — attendez-vous à subir le châtiment dû à la rébellion et à des actes tels que les vôtres. Vous avez imprudemment levé des troupes, les avez sottement amenées ici et licenciées plus sottement encore. — Qu'on batte le tambour, et qu'on se mette à la poursuite des bandes dispersées; le ciel aujourd'hui nous a fait triompher sans combattre. Qu'on donne une garde à ces traîtres qu'attend l'échafaud, digne lit de mort, où doit s'exhaler leur dernier souffle.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Bruit de trompettes; escarmouches. FALSTAFF et COLEVILLE se rencontrent.

FALSTAFF. Quel est votre nom, monsieur? votre titre? de quel endroit êtes-vous?

COLEVILLE. Monsieur, je suis chevalier; mon nom est Coleville de la Vallée.

FALSTAFF. Ainsi, Coleville est votre nom, chevalier votre titre, et la Vallée votre demeure. Le nom de Coleville vous restera; traître sera votre titre, et un cachot votre demeure; — demeure située au-dessous du niveau du sol; si bien que vous serez toujours Coleville de la Vallée.

COLEVILLE. N'êtes-vous pas sir John Falstaff?

FALSTAFF. Je suis un homme qui le vaut bien, monsieur, qui que je puisse être. Votre intention est-elle de vous rendre, monsieur? ou faudra-t-il que je sue pour vous y forcer? Si vous prenez ce dernier parti, autant de gouttes que je suerai, autant de larmes seront versées par vos amis, et ils pleureront votre mort. Tremblez donc, et livrez-vous à ma merci.

COLEVILLE. Je crois que vous êtes sir John Falstaff, et dans cette pensée, je me rends.

FALSTAFF. Tout le monde me reconnaît à mon ventre; c'est un langage universel qui partout où je vais proclame mon nom. Si j'avais un ventre ordinaire, je serais le gaillard le plus actif de l'Europe; mais mon ventre, oh! mon ventre fait ma ruine. Voici notre général.

Arrivent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND et autres.

LE PRINCE JEAN. La chaleur du ressentiment est passée; ne poursuivez pas plus loin les fuyards. Cousin Westmoreland, rappelez les troupes.

Westmoreland s'éloigne.

LE PRINCE JEAN, *continuant* Eh bien! Falstaff, où avez-vous été tout ce temps? Quand tout est fini, vous arrivez. Sur ma vie, ces tours-là pourront bien quelque jour faire rompre la potence sous votre poids.

FALSTAFF. Je serais fâché, mylord, qu'il en fût autrement. Je ne savais pas que le mécontentement et les reproches dussent être le salaire du courage. Me prenez-vous pour une hirondelle, une flèche ou une balle de mousquet? exigez-vous que, vieux et pesant comme je suis, je vole aussi vite que la pensée? J'ai mis à me rendre ici toute la célérité humainement possible; j'ai éreinté cent quatre-vingt et quelques chevaux; et en ce moment même, tout harassé que je suis par mon voyage, je viens, par un acte de valeur pure, immaculée, de faire prisonnier sir John Coleville de la Vallée, un chevalier redoutable, un ennemi vaillant, s'il en fut. Mais quoi! il m'a vu, et s'est rendu; si bien que je puis dire avec le célèbre Romain au nez crochu [1] : — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

LE PRINCE JEAN. Vous le devez à sa courtoisie plus qu'à votre valeur.

FALSTAFF. Je ne sais pas; mais le voilà, et je vous le présente; et je demande à votre altesse que cette action soit con-

[1] Jules César.

signée parmi les autres faits illustres de cette journée ; sinon je ferai tout exprès composer une ballade, en tête de laquelle on me verra figurer avec Coleville me baisant les pieds. En me forçant à prendre ce parti, si vous ne paraissez tous auprès de moi comme des pièces de deux pence dorées, et si, dans une brillante auréole de gloire, je ne vous éclipse tous comme la pleine lune éclipse les étoiles qui, comparées à elle, n'ont l'air que de têtes d'épingles, — ne croyez pas à la parole d'un chevalier. Que justice me soit donc rendue, et que le mérite monte en grade.

LE PRINCE JEAN. Le tien est trop lourd pour monter.

FALSTAFF. Eh bien ! qu'il brille.

LE PRINCE JEAN. Il est trop épais pour briller.

FALSTAFF. N'importe; qu'il en résulte quelque chose qui me soit favorable, et ce quelque chose, appelez-le comme vous voudrez.

LE PRINCE JEAN. Tu t'appelles Coleville ?

COLEVILLE. Oui, mylord.

LE PRINCE JEAN. Tu est un fameux rebelle, Coleville.

FALSTAFF. Et c'est un sujet fameusement loyal qui l'a pris.

COLEVILLE. Je ne suis, mylord, que ce que sont bien d'autres qui valent mieux que moi, et qui m'ont conduit dans la position où je me trouve. S'ils avaient voulu suivre mes conseils, vous auriez payé plus cher votre victoire.

FALSTAFF. J'ignore s'ils ont vendu cher leur vie, ou s'ils en ont fait bon marché ; mais toi, tu t'es généreusement donné à moi, et c'est un cadeau dont je te remercie.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN. Eh bien ! a-t-on cessé la poursuite?

WESTMORELAND. On a sonné la retraite et arrêté le carnage.

LE PRINCE JEAN. Envoyez Coleville rejoindre à York ses complices, pour y être exécuté sur-le-champ. — Blunt, emmenez-le, et veillez sur sa personne.

On emmène Coleville.

LE PRINCE JEAN, *continuant.* Maintenant, mylords, hâtons-nous de partir pour la cour. On m'apprend que le roi est dangereusement malade ; que la nouvelle de notre victoire nous précède auprès de sa majesté, et ranime ses forces défaillantes. — (*A Westmoreland.*) C'est vous, mon cousin,

qui lui en porterez le message; nous vous suivrons à petites journées.

FALSTAFF. Mylord, je vous demande la permission de m'en retourner par le Glostershire; quand vous serez à la cour, que votre rapport, je vous prie, me soit favorable.

LE PRINCE JEAN. Adieu, Falstaff; en ma qualité officielle, je parlerai de toi mieux que tu ne mérites.

Tous s'éloignent, à l'exception de Falstaff.

FALSTAFF, *seul*. Je te souhaiterais seulement de l'esprit; cela vaudrait mieux que ta principauté. En vérité, ce glacial jeune homme ne m'aime point; il n'y a pas moyen de le faire rire : — mais cela ne m'étonne pas, il ne boit pas de vin. — Jamais aucun de ces jeunes gens sages n'est venu à bien; car à force de ne boire que de l'eau et de faire maigre, leur sang se refroidit, et ils ont les pâles couleurs. Et puis, quand ils se marient, ils épousent des catins. Ce sont en général des sots et des lâches, comme quelques-uns d'entre nous le seraient sans les excitatifs. Le bon vin d'Espagne produit un double effet sur moi. Il me monte au cerveau, où il dissipe toutes les sottes, stupides et grossières vapeurs qui l'environnent; il rend la conception vive, rapide, donne des idées brillantes, délicieuses, qui, reproduites par l'organe de la langue, produisent d'excellentes saillies. La seconde propriété de cet excellent vin est de réchauffer le sang qui, auparavant, stagnant et glacé, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est un signe de pusillanimité et de couardise; mais le vin d'Espagne l'échauffe et le fait énergiquement réagir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face, qui, pareille à un phare, donne à tous les sujets de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer. Alors tous les esprits vitaux, toutes les facultés intérieures se rassemblent autour de leur général, le cœur, qui, fier de leur commander, ne recule devant aucun acte courageux; et ce courage est l'œuvre du vin d'Espagne. Aussi, sans lui, la science des armées n'est rien, car c'est lui qui la met en action. L'instruction n'est qu'un monceau d'or gardé par un démon[1], jusqu'à ce que le vin l'exploite et le mette en valeur. De là vient que le prince Henri est vaillant; car le sang-froid qu'il avait naturellement hérité de son père, il l'a, comme un terrain maigre, infécond, stérile, fumé, cultivé, fécondé a force de l'abreuver

[1] Une vieille superstition supposait les mines d'or et d'argent gardées par des génies malfaisants

d'excellent vin; si bien qu'il est devenu chaleureux et brave. Si j'avais mille fils, le premier principe que je leur inculquerais serait de renoncer aux boissons légères, et de s'adonner au bon vin.

Arrive BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien, Bardolphe!

BARDOLPHE. Toute l'armée est licenciée et partie.

FALSTAFF. Qu'elle parte. Je vais passer par le Glostershire, et là faire une visite à monsieur Robert Cerveauvide, écuyer. Je le tiens déjà comme une cire molle entre l'index et le pouce, et le moment n'est pas loin où je lui imprimerai mon cachet. — Partons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Westminster. — Une chambre du palais.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, LE PRINCE HOMPHROY, WARWICK et autres Lords.

LE ROI HENRI. Maintenant, mylords, si le ciel accorde une heureuse issue au sanglant débat qui se vide à nos portes, nous conduirons notre jeunesse sur de plus glorieux champs de bataille, et nous ne tirerons plus du fourreau que des glaives sanctifiés. Notre flotte est prête, nos troupes rassemblées; nos lieutenants chargés de gouverner en notre absence sont choisis; en un mot, tout prospère au gré de nos désirs; il ne nous manque qu'un peu de santé et de forces, et nous attendons que les rebelles, maintenant sur pied, viennent se replacer sous le joug de notre gouvernement.

WARWICK. Nous ne doutons pas que cette double satisfaction ne soit bientôt donnée à votre majesté.

LE ROI HENRI. Homphroy de Gloster, mon fils, où est le prince votre frère?

LE PRINCE HOMPHROY. Je pense, sire, qu'il est allé chasser à Windsor.

LE ROI HENRI. Qui sont donc ceux qui l'accompagnent?

LE PRINCE HOMPHROY. Je l'ignore, sire.

LE ROI HENRI. Son frère, Thomas de Clarence, n'est-il pas avec lui?

LE PRINCE HOMPHROY. Non, sire, il est ici présent.

CLARENCE. Que me veut mon seigneur et père?

LE ROI HENRI. Il ne te veut que du bien, Thomas de Clarence. Par quel hasard n'es-tu pas avec le prince ton frère? Il t'aime, Thomas, et tu le négliges. Tu occupes dans ses affections une plus large place que tes autres frères; conserve-la, mon enfant; et quand je serai mort, tu pourras noblement entre eux et lui interposer ta médiation. Ne le néglige donc pas; ne laisse point s'émousser son affection pour toi, et ne t'expose pas, par une froideur ou une indifférence apparente, à perdre l'avantage de ses bonnes grâces. Car il est affable et bon quand on lui témoigne de la déférence et du respect; il a des larmes pour le malheur, et une main toujours prête à s'ouvrir pour répandre des bienfaits. Mais quand on l'irrite, il est dur comme le roc, aussi changeant que l'hiver, aussi brusque que ces bouffées de vent produites le matin par l'action du soleil sur les vapeurs congelées[1]. Il faut donc bien étudier son caractère. Quand tu le verras disposé à la gaîté, blâme respectueusement ses fautes : mais quand il est de mauvaise humeur, donne-lui carrière, jusqu'à ce que ses passions, comme une baleine amenée sur la rive, aient consumé leur vigueur en impuissants efforts. Retiens cette leçon, Thomas, et tes amis trouveront en toi un bouclier, tes frères un cercle d'or qui maintiendra solides les parois du vase commun dépositaire de leur sang; si bien que, la jeunesse dût-elle y mêler le venin de ses tentations, la liqueur ne s'échappera pas, quand son action serait aussi énergique que celle de l'aconit[2], aussi impétueuse que la poudre.

CLARENCE. Je l'étudierai avec une affectueuse sollicitude.

LE ROI HENRI. Pourquoi n'es-tu pas allé avec lui à Windsor?

CLARENCE. Il n'y est pas aujourd'hui : il dîne à Londres.

LE ROI HENRI. Quelle est sa société? Pourrais-tu me le dire?

CLARENCE. Il est avec Poins et ses autres compagnons habituels.

LE ROI HENRI. Le sol le plus fertile est le plus exposé aux mauvaises herbes; et il en est couvert, lui, la noble image de ma jeunesse : aussi mes douloureuses prévisions s'étendent par delà l'heure de ma mort. Le cœur me saigne quand je me

[1] La science météorologique était peu avancée du temps de notre auteur. Nous traduisons Shakspeare et ne nous chargeons pas de redresser ses erreurs scientifiques.

[2] Herbe vénéneuse.

représente, par la pensée, les jours d'égarement, les temps de corruption dont vous serez témoins quand je dormirai avec mes ancêtres. Car lorsque sa licence audacieuse n'aura plus de frein, lorsque la passion et l'ardeur du sang seront ses seuls conseillers, quand l'immoralité et le pouvoir se trouveront réunis, oh ! de quel vol rapide ses appétits l'emporteront vers le danger et vers sa ruine !

WARWICK. Mon gracieux souverain, vos appréhensions vont trop loin. Le prince n'a d'autre but que d'étudier ses compagnons comme on étudie une langue étrangère. Pour en obtenir une connaissance complète, il est indispensable d'apprendre et de retenir jusqu'aux termes les plus immodestes, et cela dans le seul but de les éviter. De même il viendra un temps où le prince rejettera loin de lui ses compagnons comme il rejetterait des termes grossiers : et utilisant les désordres du passé, le souvenir de ces hommes lui servira de point de comparaison pour apprécier la conduite et la moralité des autres.

LE ROI HENRI. Il est rare que l'abeille dépose son miel dans un réceptacle impur. Qui vient? Westmoreland?

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND. Salut à mon souverain, et que pour lui d'autres bonheurs s'ajoutent à celui que je viens lui annoncer ! Le prince Jean, votre fils, baise les mains de votre majesté. Mowbray, l'archevêque Scroop, Hastings, ont été livrés aux rigueurs de la loi ; en ce moment, pas un glaive rebelle qui ne soit rentré dans le fourreau, et partout est arboré l'olivier de la paix. Votre majesté pourra lire à loisir les détails de cet événement.

Il lui remet un papier.

LE ROI HENRI. O Westmoreland ! tu es l'oiseau du printemps, qui, jusqu'au sein de l'hiver, reviens annoncer le jour. Mais encore voici d'autres nouvelles.

Entre HARCOURT.

HARCOURT. Que le ciel préserve d'ennemis votre majesté ! et s'ils s'élèvent contre vous, puissent-ils tomber comme ceux dont je viens vous apporter des nouvelles ! Le comte de Northumberland et lord Bardolphe, à la tête d'une nombreuse armée d'Anglais et d'Écossais, ont été mis en déroute complète par le shériff de l'Yorkshire. Ces dépêches instruiront votre majesté de tous les détails de ce combat.

Il lui remet un papier.

LE ROI HENRI. Pourquoi donc est-ce que je me trouve mal à ces heureuses nouvelles? Faut-il que la fortune n'arrive jamais les deux mains pleines! faut-il que toujours elle écrive en caractères hideux ses plus flatteuses paroles! Tantôt elle donne l'appétit et rien à manger : tel est le pauvre en bonne santé ; tantôt elle donne l'abondance et ôte l'appétit : tel est le riche, qui a tout à foison, et n'en jouit pas. Je devrais me réjouir de ces heureuses nouvelles; et voilà que ma vue se trouble, et que ma tête se perd. Oh ! venez à moi; je me sens on ne peut plus mal.

LE PRINCE HOMPHROY. Que votre majesté se remette!

CLARENCE. O mon royal père!

WESTMORELAND. Tranquillisez-vous, prince; vous savez que sa majesté est sujette à ces attaques. Éloignez-vous de lui; donnez-lui de l'air : il sera bientôt remis.

CLARENCE. Non, non; il ne peut soutenir longtemps ces angoisses. Les continuels soucis et les peines incessantes qui assiégent son esprit en ont tellement miné les parois, que ce n'est plus qu'une cloison diaphane qui ne tardera pas à livrer passage à la vie.

LE PRINCE HOMPHROY. Les récits du peuple m'effrayent : on a récemment observé des naissances équivoques, des productions monstrueuses de la nature. Le cours des saisons est interverti, comme si l'année avait trouvé certains mois endormis, et avait passé outre.

CLARENCE. La rivière a éprouvé un triple flux, sans reflux intermédiaire[1]; et les vieillards, ces crédules annales du passé, disent que même chose arriva quelque temps avant la maladie et la mort de notre aïeul Édouard.

WARWICK. Princes, parlez plus bas; voici le roi qui reprend ses sens.

LE PRINCE HOMPHROY. Il ne survivra pas à cette apoplexie.

LE ROI HENRI. Soulevez-moi, je vous prie, et transportez-moi dans une autre pièce : doucement, je vous prie.

Ils transportent le roi dans une partie plus reculée de la chambre et le déposent sur un lit.

LE ROI HENRI, *continuant*. Qu'on garde le silence, mes amis, à moins qu'une main obligeante ne fasse résonner à mon oreille abattue les cordes d'une harpe mélancolique.

[1] C'est un fait historique, arrivé le 12 octobre 1411.

WARWICK. Qu'on fasse venir les musiciens dans la pièce voisine.

LE ROI HENRI. Placez la couronne sur le chevet de mon lit.

CLARENCE. Ses yeux se creusent, et il est tout changé.

WARWICK. Moins de bruit, moins de bruit.

Entre LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Qui a vu le duc de Clarence?

CLARENCE. Me voici, mon frère, accablé de tristesse.

LE PRINCE HENRI. Eh quoi! il pleut à la maison, tandis qu'il fait beau temps dehors! Comment va le roi?

LE PRINCE HOMPHROY. Extrêmement mal.

LE PRINCE HENRI. A-t-il appris les heureuses nouvelles? Dites-les-lui.

LE PRINCE HOMPHROY. C'est en les entendant qu'il a éprouvé une altération subite.

LE PRINCE HENRI. S'il est malade de joie, il se rétablira sans le secours du médecin.

WARWICK. Pas tant de bruit, mylord. — Cher prince, parlez bas; le roi votre père va dormir.

CLARENCE. Passons dans l'autre pièce.

WARWICK, *au prince Henri.* Votre altesse veut-elle venir avec nous?

LE PRINCE HENRI. Non, je vais m'asseoir ici, et veiller auprès du roi.

Tous sortent, à l'exception du prince Henri.

LE PRINCE HENRI, *continuant.* Pourquoi la couronne, cette compagne de nuit si incommode, est-elle sur son chevet? O splendeur importune! souci doré, qui tiens les portes du sommeil ouvertes à tant de nuits inquiètes! — Mon père, tu dors maintenant avec elle, mais d'un sommeil mille fois moins doux que l'homme qui, le front ceint d'une humble coiffure, repose paisiblement pendant la nuit entière. O majesté! tu pèses à celui qui te porte, comme une riche armure, qui, revêtue dans la chaleur du jour, accable celui qu'elle défend. — (*S'approchant de son père.*) Aux portes de la respiration, j'aperçois une plume de duvet qui reste immobile; s'il respirait, son souffle lui imprimerait nécessairement un mouvement quelconque. Mon gracieux souverain! mon père! Ce sommeil est profond en effet; c'est le sommeil qui a détaché ce cercle d'or du front de tant de monarques anglais. Ce que tu as droit

d'attendre de moi, ce sont des larmes, c'est une profonde et sincère douleur; la nature, l'affection, la tendresse filiale, te payeront ce tribut avec usure. Ce que tu me dois à moi, c'est cette couronne royale, qui me revient comme à ton héritier et par droit de naissance. (*Mettant la couronne sur sa tête.*) La voilà posée sur mon front; le ciel l'y maintiendra; dût l'univers conjuré concentrer toutes ses forces dans le bras d'un géant, ce bras ne pourrait m'arracher cette dignité héréditaire.

Il sort avec la couronne.

LE ROI HENRI, *s'éveillant.* Warwick! Gloster! Clarence!

Rentrent WARWICK et les Autres.

CLARENCE. Est-ce le roi qui appelle?

WARWICK. Que désire votre majesté? Comment vous trouvez-vous?

LE ROI HENRI. Pourquoi, mylords, m'avez-vous laissé seul?

CLARENCE. Sire, nous avons laissé ici le prince, mon frère, qui a témoigné le désir de veiller auprès de vous.

LE ROI HENRI. Le prince de Galles! où est-il? que je le voie. Il n'est pas ici?

WARWICK. La porte est ouverte; il sera sorti par là.

LE PRINCE HOMPHROY. Il n'a point passé par la chambre où nous étions.

LE ROI HENRI. Où est la couronne? Qui l'a prise sur mon chevet?

WARWICK. Sire, nous l'y avons laissée quand nous sommes sortis.

LE ROI HENRI. Le prince l'aura prise. — Allez le chercher. Est-il donc si pressé, qu'il prend mon sommeil pour la mort? Allez le chercher, mylord Warwick; amenez-le ici.

Warwick sort.

LE ROI HENRI, *continuant.* Ce procédé vient se joindre à mon mal pour hâter ma fin. Enfants, voilà pourtant comme vous êtes! La soif de l'or vous rend dénaturés! C'est donc pour en venir là, pères insensés, que, victimes de votre sollicitude, les soucis ont troublé votre sommeil, que vous avez usé votre cerveau par les inquiétudes, vos forces par le travail; c'est pour cela que vous avez péniblement amassé des monceaux d'or bien ou mal acquis; c'est pour cela que votre prévoyante tendresse a pris soin d'élever vos enfants dans la connaissance des arts et dans tous les exercices guerriers.

Semblables à l'abeille, nous enlevons à chaque fleur son doux trésor; les pattes chargées de cire, et la trompe de miel, nous apportons à la ruche notre butin; et comme l'abeille, nous recueillons la mort pour salaire. Voilà l'amère récompense qui attend un père aux portes du tombeau.

Rentre WARWICK.

LE ROI HENRI, *continuant*. Eh bien! où est-il ce fils qui n'a pas la patience d'attendre que la maladie, secondant ses vœux, ait mis un terme à mes jours?

WARWICK. Sire, j'ai trouvé le prince dans la pièce voisine; son visage était inondé de larmes; et toute sa personne était empreinte d'une douleur si profonde, qu'en le voyant, le tyran le plus sanguinaire n'aurait pu s'empêcher de s'attendrir et d'arroser de pleurs son glaive meurtrier. Il vient ici.

LE ROI HENRI. Mais pourquoi a-t-il emporté la couronne?

Rentre LE PRINCE HENRI.

LE ROI HENRI, *continuant*. Le voici. Approche, Henri. — Vous, quittez la chambre; laissez-nous seuls.

Tous sortent.

LE PRINCE HENRI. Je ne pensais pas devoir entendre encore le son de votre voix.

LE ROI HENRI. C'est parce que tu le désirais, Henri, que tu l'as pensé. Ma vie se prolonge trop; je te fatigue. Tu es si impatient de voir vaquer mon trône, que tu revêts les insignes de mon rang avant que ton heure soit arrivée. O jeune insensé! tu convoites dans la royauté un fardeau que tu ne saurais porter! Attends quelques moments encore. Le nuage de ma puissance est soutenu dans l'atmosphère par un vent si faible, qu'il ne saurait tarder à choir; je n'ai plus qu'une ombre de vie. Tu as dérobé ce qui, quelques heures plus tard, t'appartenait sans crime; et à mon heure dernière tu m'as confirmé dans l'opinion que j'avais de toi. Toute ta conduite a prouvé que tu ne m'aimais pas, et tu as voulu qu'en mourant j'emportasse cette certitude. Dans ta pensée, tu gardais en réserve des milliers de poignards, que tu aiguisais sur ton cœur de rocher, pour m'en percer une demi-heure avant ma mort. Eh quoi! ne peux-tu donc m'épargner une demi-heure encore? Eh bien! va toi-même creuser ma fosse; va faire sonner les cloches pour annoncer à ton oreille charmée, non que je suis mort, mais que tu es couronné. Que les pleurs qui devaient

arroser mon cercueil servent de baume pour oindre et consacrer ta tête. Que je sois confondu dans la poussière de l'oubli ; donne en pâture aux vers celui qui t'a donné la vie. Destitue mes fonctionnaires, révoque mes décrets; car le moment est venu d'insulter à la loi. Henri V est couronné; que la folie monte sur le trône! que la majesté royale en descende! sages conseillers, fuyez loin d'ici! Vous tous, hommes frivoles de tous les pays, venez à la cour d'Angleterre! États voisins, envoyez-nous votre écume. Avez-vous quelque scélérat bien immoral, qui jure, boive, danse, passe la nuit en orgies, vole, assassine, et rajeunisse par la forme les forfaits les plus surannés? Félicitez-vous; il ne vous troublera plus. L'Angleterre offre une double prime à sa triple scélératesse; l'Angleterre a pour lui des emplois, des honneurs, du pouvoir; car le cinquième Henri a démuselé la licence enchaînée; et les dents du monstre pourront impunément plonger dans les chairs de l'innocent.

LE PRINCE HENRI, *s'agenouillant.* O mon souverain, pardonnez-moi! Si mes pleurs ne m'avaient coupé la parole, j'aurais prévenu ces reproches déchirants, cette explosion de votre douleur, avant qu'elle se fût emportée si loin ; voilà votre couronne, et puisse celui qui en porte une immortelle vous conserver longtemps la vôtre! Si elle m'est chère, c'est parce que votre honneur et votre gloire y sont attachés. Si je l'ambitionne à un autre titre, puissé-je ne plus me relever de cette humble posture que me prescrivent mon devoir et ma sincère et filiale soumission. Quand je suis entré ici, et que je n'ai plus trouvé aucun souffle à votre majesté, le ciel m'en est témoin, de quel froid mortel mon cœur a été saisi! Si je vous en impose, puissé-je mourir au milieu de mes égarements actuels, et n'avoir jamais l'occasion de montrer au monde le noble changement que je médite. M'étant approché de vous, je vous ai cru mort, et, presque mort moi-même à l'idée de vous avoir perdu, j'ai apostrophé la couronne comme si elle eût pu m'entendre, et je lui ai dit : « Les soucis qui t'accompagnent ont consumé la vie de mon père; aussi, quoique formée de l'or le plus fin, tu n'es à mes yeux qu'un vil métal. Quoique d'un titre moins élevé que le tien, l'or qui, administré en dose potable, rend la santé au malade[1], est plus précieux que toi; car toute estimée, toute recherchée que tu sois, tu dévores celui qui

[1] On croyait alors qu'une dissolution d'or prise comme potion médicale communiquait un principe de vie.

te porte. » En accusant ainsi la couronne, je l'ai mise sur ma tête, pour faire ce que me prescrivait mon devoir filial, pour me mesurer avec elle, — comme avec un ennemi, qui venait, à mes yeux, d'immoler mon père. Mais si elle a communiqué à mon cœur une infidèle joie ou un coupable orgueil; si sa vue m'a fait éprouver la plus légère sensation de contentement ou de vanité, que Dieu l'éloigne à jamais de ma tête, et fasse de moi le plus humble des vassaux qui fléchissent en tremblant le genou devant elle.

LE ROI HENRI. Mon fils, ce fut le ciel qui t'inspira la pensée de la prendre, afin que la sagesse de ton excuse te conciliât davantage encore l'affection de ton père. Approche, Henri; assieds-toi auprès de mon lit, et viens entendre mes conseils, les derniers sans doute qui sortiront de ma bouche : Dieu sait, mon fils, par quels sentiers, par quelles voies détournées et tortueuses je suis arrivé à la possession de cette couronne; et nul ne sait mieux que moi combien elle a douloureusement pesé sur ma tête; sur la tienne, elle descendra plus paisible, plus honorée, plus affermie; car tout le blâme qui s'attache à son acquisition va s'ensevelir avec moi dans la tombe. Elle ne paraissait en moi qu'une dignité arrachée par la violence; et des témoins vivants étaient là pour me rappeler que je ne la devais qu'à leur concours. De là des dissensions journalières, des luttes sanglantes, fléaux permanents d'une paix simulée. Tu sais quels combats j'ai livrés pour conjurer ces périls; tout mon règne n'a été qu'un long drame sur cette matière. Ma mort change l'état des choses : ce qui en moi était un bien mal acquis, t'arrive par une voie plus légitime; la couronne t'échoit par voie de succession. Toutefois, bien que tu sois plus affermi que je ne pouvais l'être, tu ne l'es pas assez; car les blessures sont récentes; et tous tes amis, ceux dont il t'importe de te concilier l'affection, n'ont perdu que depuis peu leur aiguillon et leurs dents. Ce sont ceux dont les coupables services ont amené mon élévation, et je pouvais légitimement craindre qu'ils n'employassent leur puissance à me renverser; pour éviter ce danger, j'ai détruit les uns, et je me proposais de conduire les autres à la Terre-Sainte, de peur que le repos et l'oisiveté ne leur permissent d'examiner de trop près ma puissance. C'est pourquoi, mon cher Henri, n'oublie pas d'occuper dans les guerres étrangères l'activité des esprits, afin qu'absorbés par des préoccupations lointaines, ils perdent le souvenir du passé. Je t'en dirais davantage, mais mon souffle est tellement épuisé,

que je n'ai plus la force de parler. O mon Dieu! pardonne-moi les moyens par lesquels j'ai acquis la couronne, et assure à mon fils sa possession paisible.

LE PRINCE HENRI. Mon gracieux souverain, vous avez su la conquérir, la porter, la garder; vous me la léguez; je la possède donc au titre le plus incontestable et le plus légitime; et j'emploierai tous mes efforts à la défendre contre les prétentions de l'univers entier.

Entrent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WARWICK et plusieurs Lords.

LE ROI HENRI. Voici venir mon fils, Jean de Lancastre.

LE PRINCE JEAN. Santé, paix et bonheur à mon royal père!

LE ROI HENRI. Tu m'apportes le bonheur et la paix, mon fils; pour la santé, hélas! déployant ses jeunes ailes, elle s'est envolée loin de ce tronc desséché et flétri; tu viens pour assister au terme de ma tâche mortelle. Où est mylord de Warwick?

LE PRINCE HENRI, *appelant*. Mylord de Warwick!

Warwick s'approche du roi.

LE ROI HENRI. La chambre dans laquelle je me suis évanoui pour la première fois a-t-elle un nom particulier qui la distingue?

WARWICK. Sire, on l'appelle Jérusalem.

LE ROI HENRI. Dieu soit loué! — c'est là que ma vie doit finir. On m'a prédit, il y a bien des années, que je ne mourrais qu'à Jérusalem; je crus à tort que ce serait dans la Terre-Sainte. Mais portez-moi dans cette chambre, je veux qu'on m'y dépose. C'est dans cette Jérusalem que Henri veut mourir.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le Glostershire. — Une salle dans la maison de Cerveauvide.

Entrent CERVEAUVIDE, FALSTAFF, BARDOLPHE et LE PAGE.

CERVEAUVIDE. Parbleu, chevalier, vous ne partirez pas ce soir. — (*Appelant.*) David! David!

FALSTAFF. Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je n'accepte point vos excuses ; vous ne serez point excusé ; aucune excuse ne sera admise ; il n'y a pas d'excuses qui tiennent ; vous ne serez point excusé. David ! David !

Entre DAVID.

DAVID. Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE. David ! David ! David ! — voyons un peu ; David ; voyons un peu ; oui, c'est cela, dis à Guillaume, le cuisinier, de venir me parler. — Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVID. Je vous dirai, monsieur, que ces mandats ne peuvent être exécutés. A propos, monsieur, est-ce en froment que nous sèmerons la grande pièce de terre ?

CERVEAUVIDE. En froment rouge, David. Mais, pour revenir à Guillaume le cuisinier, n'avons-nous pas des pigeonneaux ?

DAVID. Oui, monsieur. Voici le mémoire du maréchal, pour ferrement de chevaux et fers de charrue.

CERVEAUVIDE. Qu'il soit vérifié et soldé. — Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVID. Monsieur, notre cuvier a besoin d'être cerclé à neuf ; — Dites-moi, monsieur, votre intention est-elle de faire payer à Guillaume, sur ses gages, le sac qu'il a perdu l'autre jour à la foire d'Hinckley ?

CERVEAUVIDE. Il faut le lui retenir. — Dis à Guillaume de nous donner des pigeons, David ; une couple de poulardes, un gigot de mouton, et quelques petites drôleries, n'importe quoi.

DAVID. L'homme de guerre restera-t-il ici à coucher, monsieur ?

CERVEAUVIDE. Oui, David. Je veux bien le traiter : un ami à la cour vaut mieux qu'un penny dans la bourse. Traite bien ses gens, David ; car ce sont de mauvais drôles qui pourraient bien mordre.

DAVID. Ils ne mordront pas plus qu'ils ne sont mordus, monsieur ; ils ont du linge singulièrement sale.

CERVEAUVIDE. Bien trouvé, David. A ta besogne, David.

DAVID. Je vous serais obligé, monsieur, de donner raison à Guillaume Lemasque de Wincot, contre Clément Laperche de la montagne.

CERVEAUVIDE. Il y a beaucoup de plaintes, David, contre

ce Lemasque; ce Lemasque est un fieffé coquin, à ma connaissance.

DAVID. Je vous accorde, monsieur, que c'est un coquin; mais je ne vois pas pourquoi un coquin ne serait pas protégé, à la requête d'un ami. Un honnête homme, monsieur, peut plaider pour lui-même; un coquin ne le peut pas. Voilà huit ans, monsieur, que je vous sers fidèlement; et si je ne puis, une ou deux fois par trimestre, faire triompher un coquin d'un honnête homme, il faut que j'aie bien peu de crédit auprès de vous. Ce coquin-là, monsieur, est mon ami; je vous supplie, en conséquence, de vouloir bien le protéger.

CERVEAUVIDE. Sois tranquille, il ne lui sera fait aucun mal. Dépêche-toi, David.

David sort.

CERVEAUVIDE, *continuant.* Où êtes-vous, sir John? Allons, débottez-vous. Donne-moi ta main, maître Bardolphe.

BARDOLPHE. Je suis charmé de voir votre seigneurie.

CERVEAUVIDE. Je te remercie de tout mon cœur, mon cher Bardolphe. — (*Au Page.*) Sois le bienvenu aussi, mon grand garçon. — Venez, sir John.

Il sort.

FALSTAFF. Je vous suis, monsieur Robert Cerveauvide. — Bardolphe, jette un coup d'œil sur nos chevaux.

Bardolphe et le Page sortent.

FALSTAFF. Si l'on me débitait en détail, on pourrait faire de moi quatre douzaines de bâtons d'ermite, comme maître Cerveauvide. C'est étonnant de voir l'analogie complète qui existe entre l'esprit de ses gens et le sien. Eux, à force de l'avoir sous les yeux, se comportent en juges imbéciles; lui, à force de converser avec eux, s'est transformé en laquais qui veut se donner des airs de juge; à force d'être ensemble, leurs facultés se sont si bien identifiées, qu'ils ne forment plus qu'une troupe, comme autant d'oies sauvages. Si j'avais quelque chose à obtenir de Cerveauvide, je m'attacherais à convaincre ses gens que j'ai du crédit sur leur maître; si je voulais me bien mettre avec ses gens, je tâcherais de persuader à Cerveauvide qu'il n'y a personne qui ait plus d'empire que moi sur ses domestiques. Il est certain que la capacité et l'ignorance sont contagieuses, et se gagnent comme des maladies; que chacun prenne donc garde à la compagnie qu'il fréquente. Je trouverai dans Cerveauvide de quoi faire rire le prince Henri sans interruption pendant la durée de six modes nouvelles — ce qui équivaut à quatre ses-

sions judiciaires, ou au temps nécessaire pour vider deux procès pour dettes. — C'est étonnant tout ce qu'un mensonge appuyé d'un léger jurement, un lazzi débité d'un air grave, peuvent produire d'effet sur l'esprit d'un gaillard qui ne sait pas encore ce que c'est qu'un rhumatisme dans les reins. Oh! vous le verrez rire jusqu'à ce que la peau de son visage soit aussi plissée qu'un manteau mouillé et mis de travers.

CERVEAUVIDE, *appelant de l'intérieur.* Sir John!

FALSTAFF. Je suis à vous, monsieur Cerveauvide, je suis à vous.

Il sort.

SCÈNE II.

Westminster. — Un appartement du palais.

Entre WARWICK et LE LORD GRAND JUGE.

WARWICK. Eh bien, mylord grand juge, où allez-vous?

LE GRAND JUGE. Comment se porte le roi?

WARWICK. Extrêmement bien; tous ses maux sont finis.

LE GRAND JUGE. J'espère qu'il n'est pas mort.

WARWICK. Il a terminé sa carrière mortelle, et pour nous il ne vit plus.

LE GRAND JUGE. Plût à Dieu que sa majesté m'eût emmené avec elle! Les loyaux services que je lui ai rendus me laissent exposé à d'injustes rigueurs.

WARWICK. En effet, je pense que le jeune roi ne vous aime guère.

LE GRAND JUGE. Je le sais; aussi suis-je préparé à me résigner avec courage à la nécessité des circonstances, qui ne peuvent être pour moi plus menaçantes que ne me l'a déjà peint mon imagination.

Entrent LE PRINCE JEAN, LE PRINCE HOMPHROY, CLARENCE, WESTMORELAND et Autres.

WARWICK. Voici venir les fils affligés du défunt Henri! Oh! plût à Dieu que le Henri vivant eût les qualités du moins bien partagé de ces trois jeunes princes! combien de nobles alors conserveraient leurs places, qui vont être obligés de baisser pavillon devant ce qu'il y a de plus vil!

LE GRAND JUGE. Hélas! je crains un bouleversement général.

LE PRINCE JEAN. Bonjour, cousin de Warwick.

LE PRINCE HOMPHROY *et* CLARENCE. Bonjour, mon cousin.

LE PRINCE JEAN. Nous nous abordons comme des gens qui ont perdu l'usage de la parole.

WARWICK. Nous l'avons conservé ; mais le sujet est trop triste pour admettre de longs discours.

LE PRINCE JEAN. Allons, paix à celui qui cause notre tristesse !

LE GRAND JUGE. Paix à nous ; et Dieu veuille que nous ne soyons pas plus tristes encore !

LE PRINCE HOMPHROY. Mylord, vous avez effectivement perdu un ami ; votre douleur n'est pas empruntée ; je suis certain qu'elle est sincère.

LE PRINCE JEAN. Bien que nul ne puisse savoir avec certitude quel accueil lui sera fait, vous êtes celui qui a le moins à espérer : j'en suis fâché ; plût à Dieu qu'il en fût autrement !

CLARENCE. Il vous faudra maintenant traiter Falstaff avec égard, ce qui répugne à votre caractère.

LE GRAND JUGE. Chers princes, dans ce que j'ai fait j'ai agi honorablement, sous l'inspiration impartiale de ma conscience ; et vous ne me verrez jamais mendier une humiliante absolution. Si ma loyauté, ma droiture et mon innocence ne me protégent pas, j'irai trouver mon maître dans la tombe, et je lui dirai qui m'a envoyé l'y rejoindre.

WARWICK. Voici le prince.

Entre LE ROI HENRI.

LE GRAND JUGE. Salut ! que le ciel conserve votre majesté !

LE ROI. Ce nom de majesté, ce vêtement nouveau et splendide, je le trouve plus lourd à porter que vous ne le pensez. — Mes frères, votre douleur est mêlée de crainte. C'est ici la cour d'Angleterre et non la cour de Turquie ; ce n'est pas un Amurat qui succède à Amurat[1] ; c'est Henri qui succède à Henri. Cependant, mes frères, donnez à votre tristesse un libre cours ; à vrai dire, elle vous sied bien ; votre douleur est si digne, que je veux la partager et la porter dans mon cœur ; soyez donc affligés, mais ne voyez dans votre affliction qu'un fardeau que nous devons porter ensemble. Pour moi, j'en atteste le ciel,

[1] Amurat III mourut en 1596 ; son fils qui lui succéda fit étrangler tous ses frères. Henri V monta sur le trône en 1412. On voit que l'anachronisme est des plus graves. Shakspeare ne s'en faisait pas faute.

soyez assurés que vous trouverez en moi un père et un frère tout ensemble ; aimez-moi seulement, je veillerai et travaillerai pour vous. Pleurez Henri mort, je le pleurerai aussi ; mais vous avez un Henri vivant qui convertira chacune de vos larmes en autant de jours d'allégresse.

LE PRINCE JEAN *et* LES AUTRES. Nous n'attendons pas moins de votre majesté.

LE ROI. Vous me regardez tous avec surprise, — (*au Grand Juge*) et surtout vous. Vous êtes sans doute bien convaincu que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE. Si l'on me juge avec équité, j'ai l'assurance que votre majesté n'a aucun motif de me haïr.

LE ROI. Non? Comment un prince de mon rang pourrait-il oublier l'indigne traitement que vous m'avez fait subir? Eh quoi! gourmander, morigéner, envoyer impitoyablement en prison l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre! Est-ce là une offense légère et sur laquelle il soit facile de faire passer les eaux du fleuve d'oubli?

LE GRAND JUGE. Je représentais alors la personne de votre père ; l'image de sa puissance résidait en moi. Au moment où j'administrais ses lois, occupé tout entier de l'intérêt public, il plut à votre altesse d'oublier mes fonctions, la majesté et la puissance de la loi, votre père que je représentais, et vous me frappâtes sur le siége même de la justice ; sur quoi j'usai sans crainte de mon autorité, et vous fis arrêter comme coupable d'outrages envers votre père. Si ma conduite a été blâmable, dès lors résignez-vous, maintenant que vous portez la couronne, à voir un fils fouler aux pieds vos décrets, arracher violemment le juge de son siége auguste, interrompre le cours de la loi, émousser le glaive qui protége la paix publique et la sûreté de votre personne ; que dis-je? insulter à votre royale image et traiter avec mépris les actes de votre représentant. Interrogez votre royale pensée ; placez-vous dans cette position ; soyez le père, et figurez-vous que vous avez un fils : on vient vous apprendre que votre dignité a été profanée par ce fils, que vos lois les plus respectables ont été par lui foulées aux pieds, qu'il a osé pousser à ce point le mépris pour son père ; voyez-moi alors prenant parti pour vous, et faisant servir la puissance que vous m'avez confiée à ramener votre fils dans le devoir. Après cet examen froid et impartial, jugez-moi ; et dites, en votre capacité officielle de roi, en quoi j'ai failli à ce que réclamaient ma place, ma personne et l'autorité de mon souverain.

LE ROI. Vous avez fait votre devoir, magistrat, et vos raisons sont pleines de sens; continuez donc à porter la balance et le glaive; et je souhaite que vos honneurs croissent de jour en jour et que vous viviez assez pour voir un fils de moi vous outrager et vous obéir comme je l'ai fait. Je répéterai alors les paroles de mon père : « Heureux roi d'avoir un magistrat assez courageux pour oser soumettre à la justice mon propre fils! Heureux père d'avoir un fils qui livre ainsi sans résistance sa grandeur à l'autorité de la loi! » Vous m'avez fait mettre en prison; c'est pour cela même que je confie en vos mains incorruptibles le glaive que vous portiez, en vous recommandant de vous en servir avec l'équité courageuse et impartiale que vous avez montrée à mon égard. Voilà ma main! Vous servirez de père à ma jeunesse; ma voix sera l'écho de vos conseils, et je soumettrai humblement mes résolutions à votre expérience et à vos lumières. — Et vous tous, princes, veuillez, je vous prie, ajouter foi à mes paroles. Mon père a emporté avec lui dans sa tombe mes égarements et mes affections déréglées; et son esprit de sagesse va revivre en moi, pour tromper l'attente du monde, pour faire mentir les prédictions, pour extirper l'opinion injurieuse qui me jugeait d'après les apparences. Le fleuve de ma jeunesse a jusqu'ici reflué désordonné, sans frein; il reprend aujourd'hui son cours vers l'Océan auquel il va réunir ses ondes, et coulera désormais avec une majesté imposante. Convoquons maintenant notre haute cour du parlement, et choisissons pour membres de notre conseil des hommes sages et habiles, afin que par l'ensemble de sa politique notre royaume puisse marcher de pair avec la nation la mieux gouvernée, et que la paix ou la guerre, ou toutes deux ensemble, soient pour nous choses familières; c'est à quoi, mon père (*au Grand Juge*), vous prendrez la part principale. Après notre couronnement, nous réunirons, comme je l'ai dit, notre parlement, et si Dieu vient en aide à mes bonnes intentions, nul prince ni pair n'aura sujet de souhaiter que la vie fortunée de Henri soit abrégée d'un seul jour.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le Glostershire. — Le jardin de Cerveauvide.

Arrivent FALSTAFF, CERVEAUVIDE, SILENCE, BARDOLPHE, LE PAGE et DAVID.

CERVEAUVIDE. Je veux que vous voyiez mon jardin; là sous

un berceau, nous mangerons une reinette de l'année dernière que j'ai greffée moi-même; nous y joindrons un plat de framboises et cætera; — venez, cousin Silence; — après quoi nous irons nous coucher.

FALSTAFF. Par ma foi, vous avez là une maison confortable et riche.

CERVEAUVIDE. Pauvre, pauvre, pauvre! ici nous sommes tous pauvres, tous pauvres, sir John, — mais l'air est bon. — Sers, David; sers, David : c'est bien, David!

FALSTAFF. Ce David vous sert à bien des choses; il est tout à la fois votre valet et votre fermier.

CERVEAUVIDE. C'est un bon garçon, un bon garçon, un très-bon garçon. Pardieu! j'ai bu trop de vin à souper; — un bon garçon. Maintenant asseyez-vous, asseyez-vous; — approchez, cousin.

SILENCE *chante.*

Mangeons et buvons à pleins verres;
Le ciel nous donne d'heureux jours.
La viande est à bon compte, et les femmes sont chères.
Vivent la table et les amours!

FALSTAFF. Voilà un joyeux compère! Mon cher monsieur Silence, je boirai tout à l'heure à votre santé pour cela.

CERVEAUVIDE. David, donne du vin à maître Bardolphe.

DAVID. Mon cher monsieur, asseyez-vous. (*Il fait asseoir Bardolphe et le Page à une table à part.*) Je suis à vous à l'instant. Asseyez-vous donc, mon cher monsieur. — Monsieur le page, mon cher monsieur le page, asseyez-vous; grand bien vous fasse! Ce qui manque en bonne chère, vous l'aurez en boisson. Il faut nous excuser, l'intention fait tout.

Il s'éloigne.

CERVEAUVIDE. Allons, égayez-vous, maître Bardolphe; (*au Page*) et vous aussi, mon petit soldat, égayez-vous.

SILENCE *chante.*

Vive la joie! égayons-nous!...
Ma femme ressemble à bien d'autres.
Toutes les femmes, voyez-vous,
La mienne tout comme les autres,
Font enrager leurs chers époux!
Ma femme ressemble à bien d'autres;
Vive la joie! égayons-nous!

FALSTAFF. Je n'aurais jamais cru monsieur Silence un aussi bon compagnon.

SILENCE. Qui, moi? c'est pour la seconde ou la troisième fois de ma vie que cela m'arrive.

Revient DAVID.

DAVID, *posant un plat de pommes devant Bardolphe.* Voilà un plat de reinettes grises pour vous.

CERVEAUVIDE. David!

DAVID. Monsieur! — je suis à vous tout à l'heure. — (*A Bardolphe.*) Une coupe de vin, n'est-ce pas, monsieur?

SILENCE *chante.*

Emplissez ma coupe écumante.
Tiens, je bois à toi, ma charmante!
Buvons à nos vieilles amours :
La gaieté prolonge les jours.

FALSTAFF. Bravo, monsieur Silence!

SILENCE. Soyons gais, morbleu! voilà le meilleur moment de la soirée.

FALSTAFF. Je bois à vous, monsieur Silence! Santé et longue vie!

SILENCE *chante.*

Remplis, remplis toujours mon verre;
Morbleu, je te ferai raison.

CERVEAUVIDE. Honnête Bardolphe, tu es le bienvenu : si tu as besoin de quelque chose et que tu ne le demandes pas, tant pis pour toi! — (*Au Page.*) Tu es le bienvenu aussi, mon petit fripon, et de grand cœur encore. Je porte la santé de maître Bardolphe et de tous les cavaliers [1] de Londres.

DAVID. J'espère bien voir Londres avant de mourir.

BARDOLPHE. Si j'ai occasion de vous y voir, David, —

CERVEAUVIDE. Vous boirez ensemble chopine.

BARDOLPHE. Oui, dans un broc de quatre pintes.

CERVEAUVIDE. Je te remercie. Le drôle te tiendra tête, je puis te l'assurer; il ne reculera pas; il est de bonne race.

BARDOLPHE. Et je lui tiendrai tête aussi, monsieur.

CERVEAUVIDE. Voilà qui s'appelle parler comme un roi. Ne te laisse manquer de rien; égaye-toi. (*On frappe à la porte.*) Va voir qui vient. Holà! qui est-ce qui frappe?

David s'éloigne.

[1] On donnait le nom de cavaliers aux roués de la bonne compagnie. Plus tard, sous Charles Ier, les soldats royalistes étaient appelés cavaliers, par opposition avec leurs moroses et rigides adversaires, les têtes rondes.

FALSTAFF, *à Silence, qui boit une rasade.* Vous m'avez fait raison, c'est bien.

SILENCE *chante.*

Fais-moi raison, et fais-moi chevalier [1].

Santo Domingo! n'est-ce pas cela?

FALSTAFF. C'est cela.

SILENCE. Vraiment? vous voyez qu'un vieillard est encore bon à quelque chose.

Revient DAVID.

DAVID. Monsieur, c'est un nommé Pistolet qui vient de la cour et qui apporte des nouvelles.

FALSTAFF. De la cour? qu'il vienne!

Arrive PISTOLET.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien, Pistolet?

PISTOLET. Dieu vous garde, sir John.

FALSTAFF. Quel vent t'a soufflé ici, Pistolet?

PISTOLET. C'est un bont vent, dans tous les cas. Cher chevalier, te voilà maintenant devenu l'un des plus importants personnages du royaume.

SILENCE. Par Notre-Dame, je le crois; après le chevalier *Pouf* [2] de Barson cependant.

PISTOLET. Pouf? pouf toi-même, lâche mécréant! Sir John, je suis ton Pistolet et ton ami; je suis venu ici à franc étrier, et je t'apporte de bonnes nouvelles, d'inestimables nouvelles, des nouvelles d'or.

FALSTAFF. Je t'en prie, fais-nous-en part comme le ferait un vulgaire habitant de ce bas monde.

PISTOLET. Au diable ce bas monde et tous ses lâches habitants! Je parle de l'Afrique et de félicités dignes de l'âge d'or.

FALSTAFF. Vil chevalier d'Assyrie, quelles sont tes nouvelles? Instruis-en le roi Cophétua.

SILENCE *chante.*

Instruis-en le roi Cophétua,
Paul, Jean, Guillaume, et cætera.

PISTOLET. Eh quoi! de misérables manants braveront en

[1] C'était parmi les jeunes gens une coutume de boire, à genoux, une rasade à la santé de sa maîtresse; celui qui faisait cet exploit était chevalier pour tout le reste de la soirée.

[2] De l'anglais *puff*, qui signifie mensonge, charlatanisme.

face les fils de l'Hélicon? Est-ce ainsi qu'on doit accueillir les bonnes nouvelles? Allons, Pistolet, allons, cache ta tête dans le giron des Furies.

SILENCE. Mon galant homme, j'ignore qui vous êtes.

PISTOLET. Tu n'en es que plus à plaindre.

CERVEAUVIDE. Pardon, monsieur : si vous apportez des nouvelles de la cour, il me semble que vous n'avez que deux partis à prendre, les communiquer ou les taire. Vous saurez, monsieur, que j'exerce, au nom du roi, une certaine portion d'autorité.

PISTOLET. Au nom de quel roi? parle, ou meurs.

CERVEAUVIDE. Au nom du roi Henri.

PISTOLET. Henri IV ou Henri V?

CERVEAUVIDE. Henri IV.

PISTOLET. Au diable ton autorité! Sir John, ton petit agneau est maintenant roi; c'est Henri V qui commande. Je dis la vérité. Quand Pistolet mentira, fais-lui la figue comme à un hableur espagnol.

FALSTAFF. Quoi donc? le vieux roi est-il mort?

PISTOLET. Mort et bien mort. Les choses sont telles que je les dis.

FALSTAFF. Partons, Bardolphe; selle mon cheval. — Maître Robert Cerveauvide, choisis la place que tu voudras dans le pays; elle est à toi. — Pistolet, je te ferai ployer sous le poids des dignités.

BARDOLPHE. O jour heureux! je ne donnerais pas ma fortune pour une baronie.

PISTOLET. Eh bien! n'ai-je pas apporté de bonnes nouvelles?

FALSTAFF. Qu'on porte maître Silence à son lit. — Maître Cerveauvide, mylord Cerveauvide, sois ce qu'il te plaira d'être; je suis le distributeur de la fortune. Mets tes bottes: nous voyagerons toute la nuit. — O mon cher Pistolet! — Dépêche-toi, Bardolphe.

Bardolphe s'éloigne.

FALSTAFF, *continuant.* Viens, Pistolet; donne-moi des détails; et en attendant, cherche dans ta tête ce qui pourrait être à ta convenance. — Bottez-vous, monsieur Cerveauvide; bottez-vous. Je sais que le jeune roi soupire après ma présence. Prenons les premiers chevaux venus. Les lois de l'An-

gleterre sont à ma disposition. Heureux ceux qui ont été mes amis; et malheur au lord grand juge.

PISTOLET. Que les vautours lui dévorent le foie!

Il chante.

« Où donc est la vie
» Qu'autrefois je menais [1] ? »

disent-ils. Eh bien! la voilà! Le bon temps est venu; vive la joie!

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Londres. — Une rue.

Arrivent DES SERGENTS conduisant en prison L'HOTESSE VABONTRAIN et DOROTHÉE BONBEC.

L'HÔTESSE. Non, scélérat maudit; je voudrais te voir pendu, dût-il m'en coûter la vie; tu m'as démantibulé l'épaule.

PREMIER SERGENT. Les constables l'ont déposée entre mes mains; et elle sera fouettée d'importance, je le lui garantis. Il y a eu un homme ou deux tués depuis peu à cause d'elle.

DOROTHÉE. Happe-chair, happe-chair, tu mens; écoute bien ce que je vais te dire, damné coquin à trois visages: si l'enfant que je porte maintenant vient avant terme, mieux eût valu pour toi avoir frappé ta mère, gueux à la face poivrée.

L'HÔTESSE. Oh! que sir John n'est-il ici! il y aurait du sang répandu. Mais veuille le ciel qu'elle fasse une fausse couche!

PREMIER SERGENT, *à Dorothée.* Dans ce cas tu en seras quitte pour avoir douze coussins autour de toi; tu n'en as que onze maintenant [2]. Allons, venez; il faut que je vous emmène toutes deux; car l'homme que Pistolet et vous avez battu est mort ce maitn.

DOROTHÉE. Écoute, figure de magot sculptée sur une bassinoire! je te ferai étriller de la belle manière pour ta peine, mouche à viande [3], bourreau affamé! si je ne te fais pas étriller, je ne veux plus porter de manteaux courts.

PREMIER SERGENT. Venez, venez, chevalier errant femelle; venez.

[1] Extrait d'une vieille ballade.
[2] Expédient pour simuler la grossesse.
[3] A cause de la couleur bleue de son uniforme.

L'HÔTESSE. Faut-il donc que le droit écrase la force! allons, après le bien-être la souffrance [1].

DOROTHÉE. Viens, brigand, viens; mène-moi devant un magistrat [2].

L'HÔTESSE. Oui, viens, dogue affamé.

DOROTHÉE. Tête de mort! os rongé!

L'HÔTESSE. Squelette!

DOROTHÉE. Viens, chat maigre! viens, brigand!

PREMIER SERGENT Bien, bien.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Une place publique, devant l'abbaye de Westminster.

Arrivent DEUX VALETS DE VILLE, jonchant le pavé de joncs.

PREMIER VALET. Encore des joncs; il en faut davantage.

DEUXIÈME VALET. Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER VALET. Il sera deux heures avant qu'on revienne du couronnement. Dépêchons-nous, dépêchons-nous.

Les Valets de ville s'éloignent.

Arrivent FALSTAFF, CERVEAUVIDE, PISTOLET, BARDOLPHE et LE PAGE.

FALSTAFF. Tenez-vous à côté de moi, monsieur Robert Cerveauvide; je vous ferai obtenir du roi un gracieux accueil; je vais le regarder du coin de l'œil quand il va passer; examinez bien alors l'air qu'il va prendre avec moi.

PISTOLET. Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier!

FALSTAFF. Approche ici, Pistolet; tiens-toi derrière moi.— (*A Cerveauvide.*) Oh! si j'avais eu le temps de m'équiper à neuf, j'aurais employé à cela les mille livres sterling que vous m'avez prêtées. Mais n'importe; cette mise négligée est préférable; elle témoigne de mon empressement à le voir.

CERVEAUVIDE. C'est vrai.

FALSTAFF. Elle prouve la sincérité de mon affection.

[1] C'est le contraire qu'elle veut dire; dans le texte, ces quiproquos lui sont habituels; nous n'avons pu toujours les reproduire.

[2] On voit qu'en 1412, il y a plus de quatre siècles, la liberté individuelle était mieux garantie en Angleterre qu'elle ne l'est encore chez nous et dans la plus grande partie de l'Europe. En vertu de l'*habeas corpus*, tout prévenu arrêté doit dans les vingt-quatre heures être conduit devant un magistrat dont les audiences sont publiques.

CERVEAUVIDE. C'est vrai.

FALSTAFF. Mon dévouement.

CERVEAUVIDE. C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai.

FALSTAFF. J'ai l'air d'avoir voyagé nuit et jour, sans délibérer, sans songer à quoi que ce soit, sans avoir même pris le temps de m'habiller.

CERVEAUVIDE. C'est indubitable.

FALSTAFF. J'arrive tout couvert de poussière et de sueur, préoccupé du désir de le voir, n'ayant que cette seule idée en tête, oubliant tout le reste, comme si je n'avais pas d'autre affaire au monde que de le voir.

PISTOLET. *Semper idem; absque hoc nihil est* [1]. C'est tout en tout.

CERVEAUVIDE. C'est cela.

PISTOLET, *à Falstaff.* Mon chevalier, je vais enflammer ton noble courroux et te mettre au comble de la fureur. Ta Dorothée, l'Hélène de tes nobles pensées, est dans un vil cachot, dans une prison infecte, où l'ont traînée des mains grossières et brutales. Évoque la vengeance de son antre infernal; qu'elle fasse siffler les serpents d'Alecton? car Dorothée est en cage. Pistolet ne dit jamais rien que de vrai.

FALSTAFF. Je la ferai mettre en liberté.

On entend les acclamations du peuple mêlées au bruit des fanfares.

PISTOLET. Entendez-vous mugir la mer, et résonner la trompette éclatante?

Arrivent LE ROI et son cortége, dont LE LORD GRAND JUGE fait partie.

FALSTAFF. Dieu conserve ta majesté, roi Henri, mon royal Henri!

PISTOLET. Que le ciel te garde et veille sur toi, royal enfant de la gloire!

FALSTAFF. Que Dieu te conserve, mon cher enfant!

LE ROI. Mylord grand juge, parlez à cet insolent.

LE GRAND JUGE, *à Falstaff.* Avez-vous perdu l'esprit? Savez-vous ce que vous dites?

FALSTAFF. Mon roi! ma divinité! c'est à toi que je parle, mon cœur!

[1] Toujours la même chose; hors de là il n'y a rien.

LE ROI. Vieillard, je ne te connais pas, — va dire tes prières. Le beau spectacle qu'un bouffon en cheveux blancs! J'ai longtemps vu en rêve un homme tel que toi, chargé d'embonpoint, vieux et profane. Maintenant que je suis éveillé, je n'ai plus que du mépris pour un tel rêve. Songe désormais à faire diminuer ton ventre et croître tes mérites; renonce aux excès de la table; sache que la gueule béante de la tombe s'ouvre pour toi trois fois plus large que pour les autres hommes. Ne me réponds pas avec un quolibet; ne t'imagine pas que je sois encore ce que j'étais. Car le ciel m'est témoin, et le monde ne tardera pas à apprendre que j'ai rompu avec ma vie d'autrefois, et je romps également avec ceux qui faisaient alors ma société. Quand tu entendras dire que je suis redevenu ce que j'étais, tu pourras m'approcher, et tu seras comme auparavant le guide et le ministre de mes dérèglements. Jusque-là, je te bannis, comme j'ai déjà banni les autres misérables qui ont égaré ma jeunesse; et je te défends, sous peine de mort, d'approcher de ma personne dans un rayon de moins de dix milles. Quant à tes moyens de subsistance, je te les assurerai, de peur que le besoin ne t'entraîne à mal faire; et quand j'apprendrai que tu t'es réformé, je t'emploierai dans la mesure de ta capacité et de ton mérite. (*Au Grand Juge.*) Je vous charge, mylord, de tenir la main à l'exécution de mes ordres. Continuez la marche.

Le Roi et son cortége s'éloignent.

FALSTAFF, *relevant la tête, qu'il a tenue baissée pendant que le Roi lui parlait.* Monsieur Cerveauvide, je vous dois mille livres sterling.

CERVEAUVIDE. Oui, sir John, et je vous serais obligé de me les rendre avant que je retourne chez moi.

FALSTAFF. Cela n'est pas possible, monsieur Cerveauvide; que tout ceci ne vous chagrine pas; le roi m'enverra chercher pour avoir avec moi un entretien particulier; voyez-vous, il est obligé de feindre ainsi en public. Votre fortune n'en est pas moins certaine; je suis l'homme auquel vous devrez votre agrandissement.

CERVEAUVIDE. Je ne vois pas trop comment, à moins que vous ne me donniez votre pourpoint, et que vous ne me rembourriez de paille. Je vous en prie, sir John, sur les mille livres sterling, rendez-m'en seulement cinq cents.

FALSTAFF. Monsieur, je vous tiendrai parole; ce que vous venez d'entendre n'est qu'une feinte, une couleur [1].

CERVEAUVIDE. C'est, je le crains, une couleur que vous emporterez dans la tombe.

FALSTAFF. Ne craignez rien; venez dîner avec moi.—Viens, lieutenant Pistolet; viens, Bardolphe; la soirée ne s'écoulera pas sans qu'on m'envoie chercher de la part du roi.

Reviennent LE PRINCE JEAN, LE LORD GRAND JUGE, et des Gardes.

LE GRAND JUGE. Allez, conduisez sir John Falstaff à la prison de *Fleet* Street. Emmenez avec lui tous ceux qui l'accompagnent.

FALSTAFF. Mylord, mylord, —

LE GRAND JUGE. Je ne puis vous parler en ce moment; je vous entendrai tantôt. — Qu'on les emmène.

PISTOLET. *Si fortuna me tormenta, spero me contenta.*

Les Gardes emmènent Falstaff, Cerveauvide, Pistolet, Bardolphe et le Page.

LE PRINCE JEAN. J'aime cette honorable conduite du roi; son intention est que ses anciens compagnons aient de quoi vivre dans l'aisance; mais ils sont tous bannis, jusqu'à ce qu'ils aient pris dans le monde une attitude plus sensée et plus décente.

LE GRAND JUGE. C'est vrai.

LE PRINCE JEAN. Le roi a convoqué son parlement, mylord.

LE GRAND JUGE. En effet.

LE PRINCE JEAN. Je gage qu'avant que cette année expire, nous porterons jusqu'en France nos épées et notre courage. Je l'ai entendu chanter à un oiseau, et il m'a semblé que ses accents plaisaient à l'oreille du roi. Allons; partons-nous?

Ils s'éloignent.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR UN DANSEUR.

D'abord ma crainte, ensuite ma révérence, puis mon discours. Ma crainte est d'encourir votre déplaisir; ma révérence est le témoignage de mon respect; mon discours a pour but de

[1] Dans notre langage populaire, *couleur* conserve encore le sens que lui donne ici Shakspeare.

réclamer votre indulgence. Maintenant, si vous vous attendez à un bon discours, je suis perdu; car ce que j'ai à vous dire est de ma façon, et je crains bien qu'il n'en résulte rien de bon pour moi. Mais venons au fait, et tentons l'aventure. Vous savez, —et vous le savez fort bien, — qu'il n'y a pas longtemps, j'ai paru ici à la fin d'une pièce malheureuse, afin de vous demander votre indulgence pour elle, et de vous en promettre une meilleure; je comptais avec celle-ci m'acquitter envers vous. Si son voyage ne réussit pas, et qu'elle rentre au port sans bénéfice, je fais faillite, et vous perdez votre créance. Je vous avais donné rendez-vous ici, me voilà, et je m'abandonne à votre merci : rabattez-moi quelque chose, je vous payerai un à-compte, et comme tous les débiteurs, je vous promettrai monts et merveilles.

Si mes paroles ne peuvent m'obtenir quittance, vous plaît-il que j'use de mes jambes? Et toutefois ce serait vous solder en monnaie bien légère, que de vous payer avec des entrechats. Mais une bonne conscience rend toute satisfaction possible, et c'est ce que je ferai. Toutes les dames ici présentes m'ont déjà pardonné; et si les messieurs s'y refusent, c'est qu'alors les messieurs ne s'accordent pas avec les dames, ce qui ne s'est jamais vu dans une pareille assemblée.

Un mot encore, je vous prie. Si vous n'êtes pas fatigués de viande grasse, notre humble auteur vous donnera la suite de cette histoire, dans laquelle figurera sir John, et il vous fera rire avec la belle Catherine de France. Là, autant que je puis le savoir, Falstaff mourra d'un excès de transpiration, à moins qu'il ne soit déjà mort sous le poids d'une supposition injuste; car Oldcastle [1] est mort martyr, et notre homme n'a rien de commun avec lui. Ma langue est fatiguée; quand mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai le bonsoir; sur ce, je m'agenouille devant vous; — mais c'est afin de prier pour la reine [2].

[1] On accusait Shakspeare d'avoir voulu, dans le personnage de Falstaff, peindre Oldcastle, lord Cobham, l'un des martyrs de la cause protestante. Shakspeare repousse ici cette supposition injurieuse; il n'est pas probable que notre auteur ait voulu ridiculiser le martyr d'une cause si chaleureusement épousée par sa protectrice, la reine Élisabeth.

[2] Presque tous les anciens drames se terminent par une prière pour le roi, ou la reine, la chambre des communes, etc. De là peut-être ces mots : *vivant rex et regina*, qu'on lit encore en Angleterre au bas des affiches de spectacle.

FIN DE HENRI IV.

HENRI V,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

HENRI V, roi d'Angleterre.
LE DUC DE GLOSTER, } frères du roi.
LE DUC DE BEDFORD, }
LE DUC D'EXETER, oncle du roi.
LE DUC D'YORK, cousin du roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.
L'ÉVÊQUE D'ÉLY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, } conspirateurs contre le roi.
LORD SCROOP, }
SIR THOMAS GREY, }
SIR THOMAS ERPINGHAM, } officiers de l'armée anglaise.
GOWER, }
FLUELLEN, }
MACMORRIS, }
JAMY, }
BATES, } soldats anglais.
COURT, }
WILLIAMS, }
NYM, } anciens serviteurs de Falstaff, maintenant soldats dans l'armée anglaise.
BARDOLPHE, }
PISTOLET, }
LE PAGE DE FALSTAFF, maintenant attaché à leur service.
UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.
LE CHOEUR.
CHARLES VI, roi de France.
LOUIS, dauphin de France.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ORLÉANS.
LE DUC DE BOURBON.
RAMBURES, } seigneurs français.
GRANDPRÉ, }
LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR.
MONTJOIE, héraut d'armes français.
AMBASSADEURS FRANÇAIS, députés auprès du roi d'Angleterre.
ISABELLE, reine de France.
CATHERINE, fille de Charles VI et d'Isabelle.
ALICE, dame d'honneur de la princesse Catherine.
MADAME VABONTRAIN, hôtesse de la taverne d'East-Cheap, à Londres, femme de Pistolet.
Seigneurs, Dames, Officiers et Soldats français, anglais, Messagers, etc.

La scène est d'abord en Angleterre, puis en France.

LE CHOEUR.

Oh! que n'avons-nous une Muse qui, sur des ailes de flammes, s'élève aux régions les plus brillantes de l'invention; un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette scène imposante! Vous verriez alors le belliqueux Henri paraître sous ses traits véritables, avec la fière majesté du dieu Mars, traînant à sa suite, comme des chiens en laisse, la Famine, la Guerre et l'Incendie, impatients de s'élancer sur leur proie. Mais pardonnez, spectateurs indulgents, pardonnez à l'humble et faible génie qui n'a pas craint de produire sur une scène si étroite un sujet si vaste. Cette arène, propre tout au plus à des combats de coqs,

peut-elle contenir les vastes plaines de la France? Pouvons-nous entasser dans cette enceinte circulaire tous ces casques qui, aux champs d'Azincourt, ont resplendi dans l'air épouvanté? Daignez nous excuser! Si un simple chiffre, n'occupant sur le papier qu'un faible espace, peut représenter un million, permettez que pour figurer des guerriers innombrables, aux yeux de votre imagination, nous fassions l'office de chiffres. Supposez que dans cette enceinte sont maintenant renfermées deux monarchies puissantes et limitrophes, qui lèvent leur tête altière et colossale, séparées seulement par une mer étroite et périlleuse. Que votre pensée supplée à notre impuissance : de chacun de nos guerriers faites-en mille, et créez des armées imaginaires. Quand nous parlons de chevaux, figurez-vous que vous les voyez marquer sur le sol l'empreinte de leurs sabots; car c'est votre imagination qui doit parer nos rois, les transporter d'un lieu à un autre, franchir les limites du temps, resserrer dans l'intervalle d'une heure les événements de plusieurs années; à cet effet, souffrez qu'en ma qualité de Chœur, je supplée aux lacunes de cette histoire; permettez aussi que, remplissant le rôle de prologue, je vous supplie de prêter à notre drame une bienveillante attention, et de le juger avec indulgence.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Une antichambre dans le palais du roi.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE. Je vous annonce, mylord, qu'on presse vivement l'adoption de ce même bill[1] qui, dans la onzième année du règne du dernier roi, a failli être promulgué contre nous, et l'aurait été, en effet, si les troubles de cette époque orageuse ne l'avaient fait ajourner.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais, maintenant, mylord, quel obstacle lui opposerons-nous?

L'ARCHEVÊQUE. Il faut y réfléchir. Si la loi est adoptée, nous

[1] En Angleterre, on nomme bill ce que nous nommons un projet de loi. Une loi sanctionnée par les trois pouvoirs s'appelle un acte du parlement.

perdons la plus grande partie de nos possessions ; nous nous verrions enlever tous les biens temporels que la piété des fidèles a légués à l'Église ; le produit en serait employé à doter, d'une manière qui réponde à la munificence royale, quinze comte, quinze cents chevaliers, six mille deux cents gentilshommes, à fonder et dûment entretenir cent maisons de charité destinées au soulagement des lépreux et des indigents et de ceux que la vieillesse ou des infirmités rendent inaptes au travail ; en outre, mille livres sterling devront être annuellement versées dans les coffres du roi. Voilà ce que le bill porte en substance.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Cette loi s'abreuverait largement à la coupe de nos richesses.

L'ARCHEVÊQUE. Elle la viderait entièrement.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais comment l'empêcher ?

L'ARCHEVÊQUE. Le roi est pour nous plein de bienveillance et d'égards.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Et il est sincèrement attaché à la sainte Église.

L'ARCHEVÊQUE. Ce n'était pas là ce que promettait sa jeunesse. Son père avait à peine rendu le dernier souffle, que son extravagance, corrigée tout à coup en lui, parut expirer également : à cet instant même, la réflexion, ange propice, descendit en lui, et en chassa le péché d'Adam [1] ; son corps devint un paradis habité par des esprits célestes. Jamais conversion ne fut plus rapide ; jamais la réforme n'épancha plus abondamment ses flots purificateurs ; jamais le génie du mal, cette hydre aux cent têtes, n'abandonna plus vite et plus spontanément son empire.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Ce changement est pour nous un bienfait du ciel.

L'ARCHEVÊQUE. Écoutez-le parler théologie ; on l'admire, on se prend à désirer intérieurement que le ciel eût fait du roi un prélat : écoutez-le discuter les affaires publiques ; vous diriez qu'il en a fait l'étude de toute sa vie : s'il parle guerre, vous croyez entendre une musique savante vous reproduire les sons et les bruits formidables d'une bataille. Mettez-le sur une question politique quelconque, il vous dénouera le nœud gordien aussi aisément que sa jarretière ; si bien que lorsqu'il

[1] Le péché originel.

parle, l'air, cet inconstant privilégié, s'arrête et fait silence; et ses muets auditeurs prêtent une oreille avide pour recueillir le doux miel de sa parole. Tant de science ne peut être que le résultat de la pratique, et on se demande comment le roi a pu l'acquérir, lui qui ne s'est adonné qu'à des objets futiles; qui n'a fréquenté que des sociétés illettrées, grossières et ignorantes; lui dont les jours ont été remplis par l'orgie, les banquets et les plaisirs; lui qu'on n'a jamais vu s'isoler, loin d'une foule importune, dans le recueillement et la retraite.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. La fraise croît sous les orties; et c'est à côté des productions de qualités inférieures que prospèrent et mûrissent les fruits les plus salutaires. C'est ainsi que le prince a couvert ses méditations du voile de la folie; sa science ressemblait au gazon de l'été; c'est dans l'ombre des nuits surtout qu'elle croissait et grandissait invisible.

L'ARCHEVÊQUE. Il le faut bien; car le temps des miracles est passé, et force nous est d'expliquer les effets par des causes naturelles.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais, mylord, par quel moyen pourrons-nous mitiger le bill réclamé par les communes? sa majesté lui est-elle favorable ou contraire?

L'ARCHEVÊQUE. Le roi paraît indifférent; il semble même plutôt incliner de notre côté que favoriser nos adversaires; car j'ai fait une offre à sa majesté, — lors de la convocation des lords spirituels [1], à propos des affaires de la France sur lesquelles je lui ai amplement dit mon avis. — J'ai offert de lui donner une somme plus considérable que n'en a jamais accordé le clergé à ses prédécesseurs.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Comment a-t-il paru recevoir cette offre, mylord?

L'ARCHEVÊQUE. Le roi l'a favorablement accueillie; mais le temps lui a manqué pour entendre, comme j'ai cru m'apercevoir qu'il l'aurait désiré, l'explication catégorique et claire de ses titres légitimes à certains duchés, et généralement à la couronne et au trône de France, titres qui lui ont été transmis par Édouard, son aïeul.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Quel est l'incident qui est venu interrompre cet entretien?

L'ARCHEVÊQUE. En ce moment, l'ambassadeur de France a

[1] Les archevêques et évêques siégent à la chambre des pairs en qualité de lords spirituels, par opposition aux lords temporels ou laïcs.

demandé audience; et, si je ne me trompe, voilà l'heure fixée pour sa réception. Est-il quatre heures?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Oui, mylord.

L'ARCHEVÊQUE. Entrons donc pour connaître le sujet de son ambassade, que du reste je devine avant qu'il n'ait dit un mot.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Je vous suis; il me tarde de l'entendre.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même lieu. — Une salle d'apparat.

Entrent LE ROI HENRI et sa Suite, GLOSTER, BEDFORD, EXETER, WARWICK et WESTMORELAND.

LE ROI HENRI. Où est mon gracieux lord de Canterbury?

EXETER. Il n'est pas présent.

LE ROI HENRI. Cher oncle, envoyez-le chercher.

WESTMORELAND. Sire, ferons-nous entrer l'ambassadeur?

LE ROI HENRI. Pas encore, mon cousin : avant de l'entendre, nous désirerions éclaircir quelques points importants et qui nous préoccupent dans la question pendante entre nous et la France.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE. Dieu et ses anges gardent votre trône sacré et vous accordent d'en être longtemps l'ornement!

LE ROI HENRI. Nous vous remercions. Savant prélat, nous vous prions de poursuivre et de vouloir bien expliquer dans un esprit de religion et de justice en quoi la loi salique, en vigueur en France, est ou n'est pas un empêchement à nos prétentions; et à Dieu ne plaise, mylord, que par une interprétation forcée et de subtils sophismes, vous commettiez sciemment la coupable faute de proclamer des titres qui ne pourraient soutenir le grand jour de la vérité; — car Dieu sait combien d'hommes, aujourd'hui pleins de vie, verseront leur sang pour soutenir le parti que votre éminence va nous conseiller. Gardez-vous d'aller imprudemment engager notre personne et réveiller le glaive endormi de la guerre. Songez-y bien; nous vous en sommons au nom de Dieu; car jamais deux royaumes aussi puissants ne sont entrés en lutte sans qu'il ait été répandu beaucoup de sang. Chaque goutte de ce sang innocent devra crier vengeance contre celui qui aura injustement aiguisé le glaive et abrégé la vie de tant d'hommes. Après

cette recommandation, parlez, mylord; nous sommes prêt à écouter, à saisir et à croire implicitement ce que vous nous direz, assuré que ce sera l'expression d'une conscience aussi pure que le pécheur lavé par les eaux du baptême.

L'ARCHEVÊQUE. Écoutez-moi donc, mon gracieux souverain, — et vous, pairs qui avez voué votre vie, votre foi et vos services à ce trône impérial. — Sire, les droits de votre majesté au trône de France ne rencontrent d'autre obstacle que ce principe qu'on fait remonter jusqu'à Pharamond : « *In terram salicam mulieres ne succedant.* » « Nulle femme ne succèdera en terre salique. » Les Français soutiennent à tort que cette terre salique est le royaume de France, et attribuent à Pharamond cette loi qui exclut les femmes; et néanmoins leurs propres auteurs affirment positivement que la terre salique est située en Allemagne, entre la Sahl et l'Elbe. Ce fut là que Charlemagne, après avoir subjugué les Saxons, laissa une colonie de Français qui, mécontents des femmes allemandes, auquelles ils croyaient avoir quelques désordres à reprocher, établirent la loi en question, à savoir qu'aucune femme n'hériterait en terre salique; or, cette terre salique est située, comme je l'ai dit, entre l'Elbe et la Sahl, et s'appelle aujourd'hui en Allemagne Meisen. Il est donc évident que la loi salique n'a pas été faite pour le royaume de France. Les Français d'ailleurs n'ont possédé la terre salique que quatre cent vingt-un ans après la mort du roi Pharamond, considéré à tort comme l'auteur de cette loi; car ce roi mourut l'an de grâce quatre cent vingt-six; et Charlemagne subjugua les Saxons et établit les Français au delà de la Sahl en huit cent cinq. En outre, nous voyons dans leurs historiens que le roi Pépin, qui déposa Childéric, fit valoir, pour établir ses droits à la couronne de France, sa descendance de Blithilde, fille du roi Clothaire. De même Hugues Capet, qui usurpa la couronne au préjudice de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la branche légitime de Charlemagne, pour colorer de quelque apparence de vérité ses prétentions nulles et mal fondées, prétendit descendre de la princesse Lingare, fille de Carloman, lequel était fils de l'empereur Louis, et ce dernier fils de Charlemagne. On peut en dire autant de Louis X, qui, seul héritier de l'usurpateur Capet, ne put porter avec une conscience tranquille la couronne de France, qu'après avoir acquis la conviction que la belle reine Isabelle, son aïeule, descendait en ligne directe de la princesse Ermengare, fille du susdit Char-

les, duc de Lorraine, et que par son mariage, la branche de Charlemagne avait été rattachée à la couronne de France. Ainsi il est aussi évident que la clarté du jour que les titres du roi Pépin, les droits de Hugues, et l'apaisement des scrupules de Louis, sont fondés sur la descendance des femmes. Il en a été de même de tous les rois de France jusqu'à ce jour ; et néanmoins, ils opposent cette loi salique aux justes droits que votre majesté tient du chef des femmes ; et ils s'enveloppent dans les filets captieux de la chicane afin de masquer leurs titres équivoques au détriment des vôtres et de ceux de vos ancêtres.

LE ROI HENRI. Puis-je légitimement et en toute sûreté de conscience proclamer cette prétention ?

L'ARCHEVÊQUE. Que le crime, s'il en est, retombe sur ma tête, ô mon redouté souverain ; car il est écrit dans le livre des Nombres : « *Quand le fils meurt, que l'héritage passe à la fille.* » Sire, maintenez votre droit ; déployez votre drapeau sanglant ; tournez vos regards sur vos illustres ancêtres. Allez interroger la tombe de votre aïeul, qui vous a transmis ses droits ; évoquez son ombre guerrière, et celle de votre grand-oncle Édouard le prince Noir, lui qui, dans une tragique et sanglante journée, défit toutes les forces de la France, pendant que, debout sur une colline, son glorieux père regardait en souriant ce jeune lion s'abreuver dans le sang de la noblesse française. O valeureux Anglais, qui pouvaient, avec la moitié de leurs forces, tenir tête à toute la puissance de la France, tandis que l'autre moitié les regardait faire en riant, et les bras croisés !

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Evoquez la mémoire de ces morts vaillants, et que votre bras puissant renouvelle leurs hauts faits. Vous êtes leur héritier, vous siégez sur leur trône ; le sang valeureux qui les illustra coule dans vos veines, et mon tout-puissant souverain est au printemps de son âge, mûr pour les exploits et les grandes entreprises.

EXETER. Vos frères, les rois et monarques de la terre, s'attendent tous à vous voir vous lever dans votre force, comme ont fait avant vous les lions de votre race.

WESTMORELAND. Ils savent que votre majesté a pour elle le droit, les moyens et la force ; et cela est vrai. Jamais roi d'Angleterre n'eut une noblesse plus riche, des sujets plus loyaux : les corps seuls sont ici ; tous les cœurs sont déjà campés dans les plaines de la France.

L'ARCHEVÊQUE. Oh! que les corps suivent, mon bien-aimé souverain, et qu'avec le fer et le feu ils aillent faire triompher votre droit. Pour vous aider dans cette entreprise, nous, votre fidèle clergé, nous contribuerons pour une somme plus forte que l'Eglise n'en offrit jamais à aucun de vos ancêtres.

LE ROI HENRI. Non-seulement nous devons nous armer pour envahir la France, mais il nous faut encore pourvoir au moyen de nous défendre contre les Ecossais, qui profiteront de l'occasion pour nous attaquer avec avantage.

L'ARCHEVÊQUE. Les populations de cette partie de vos frontières, mon gracieux souverain, seront un rempart suffisant pour protéger l'intérieur du royaume contre les attaques de ces brigands.

LE ROI HENRI. Nous ne voulons pas parler seulement des incursions de quelques maraudeurs; mais nous craignons le mauvais vouloir de l'Ecosse, qui a toujours été pour nous un voisin des plus remuants; l'histoire nous apprend que mon aïeul n'a jamais porté la guerre en France, qu'aussitôt les Ecossais ne se précipitassent avec toutes leurs forces dans le royaume dégarni, comme la marée haute dans une brèche ouverte à sa fureur; promenant le trépas dans nos champs dévastés, assiégeant nos châteaux et nos villes; si bien qu'au bruit de leurs ravages, l'Angleterre, vide de ses défenseurs, tremblait jusqu'en ses fondements.

L'ARCHEVÊQUE. Sire, elle a éprouvé de leur part plus de peur que de mal; voyez en effet ce qui est arrivé. Pendant que tous ses guerriers étaient en France et qu'elle était veuve de sa noblesse absente, non-seulement elle se défendit avec succès, mais encore elle fit prisonnier le roi d'Ecosse, qu'elle envoya en France, pour ajouter au triomphe d'Edouard la présence d'un roi captif, et rendre nos annales aussi riches de gloire que le fond de la mer abonde en débris de naufrage et en incalculables trésors.

WESTMORELAND. Mais il est un vieil adage, plein de vérité, qui dit:

> Pour venir à bout des Français,
> Commencez par les Écossais.

Car l'aigle d'Angleterre une fois parti pour aller chercher sa proie, vous verrez la belette d'Ecosse se glisser dans son nid sans défense, sucer les œufs de sa royale couvée, et, comme la

souris en l'absence du chat, gaspiller plus de provisions qu'elle n'en peut dévorer.

EXETER. Il faut en conclure qu'il y a nécessité pour le chat de rester au logis; toutefois c'est là une nécessité malheureuse; car nous avons des clefs pour enfermer nos provisions et des souricières pour attraper les maraudeurs. Pendant que le bras armé combat au dehors, la tête prudente et sage doit se défendre à l'intérieur; car toutes les parties d'un gouvernement, quelle que soit la place qu'elles occupent dans l'échelle hiérarchique, doivent concourir à un but commun, et, comme dans la musique, se coordonner pour produire l'harmonie générale.

L'ARCHEVÊQUE. Il est vrai : aussi le ciel a divisé l'économie de l'homme en diverses fonctions, dans lesquelles tous les efforts tendent vers un but unique, l'obéissance. Ainsi travaillent les abeilles, que la nature a voulu offrir à l'homme comme un exemple de l'ordre qui doit régner dans un état populeux. Elles ont un roi et des fonctionnaires de différents degrés : les uns, en qualité de magistrats, répriment les délits à l'intérieur; d'autres, comme marchands, se livrent au commerce extérieur; d'autres, comme soldats, armés de leurs aiguillons, vont butiner sur les fleurs veloutées du printemps, et la troupe joyeuse rapporte le produit de sa maraude à la tente du roi; celui-ci, dans sa majesté vigilante, surveille le travail des architectes bourdonnants qui construisent leurs lambris d'or; les citoyens laborieux qui pétrissent le miel; le peuple des travailleurs qui, chargés de leurs pesants fardeaux, encombrent la porte étroite du palais; le magistrat à l'œil grave, au bourdonnement sévère, livrant à l'exécuteur sinistre le frelon paresseux. J'en conclus que diverses parties d'un tout, ayant un but commun, peuvent agir dans une direction contraire, comme plusieurs flèches lancées de points différents volent vers le même but, comme plusieurs routes diverses aboutissent à la même ville, comme plusieurs cours d'eau ont leur embouchure dans le même océan, comme plusieurs lignes convergent au centre d'un cadran solaire. C'est ainsi que des milliers d'actions, une fois le mouvement imprimé, peuvent aboutir à un but unique et marcher simultanément sans se nuire. En France, donc, sire. Partagez votre heureuse Angleterre en quatre portions. Emmenez-en une en France, et avec elle vous ferez trembler toute la Gaule. Si nous, restés au logis avec des forces trois fois plus considérables, nous ne pouvons écarter de notre seuil le chien de

l'étranger, qu'il nous déchire à belles dents, et que notre nation perde sa réputation de courage et d'intelligence.

LE ROI HENRI. Faites entrer les envoyés du dauphin.

Un Officier sort. Le Roi monte sur son trône.

LE ROI, *continuant*. Maintenant, notre résolution est prise, et avec l'aide de Dieu et le vôtre, qui êtes le nerf de notre puissance, puisque la France nous appartient, nous l'obligerons à fléchir sous notre loi, ou nous la briserons en éclats; ou nous règnerons d'une manière absolue et sans partage sur la France et ses duchés, qui valent presque des royaumes; ou nous déposerons nos ossements dans une urne chétive, sans tombeau et sans épitaphe; ou notre histoire racontera nos hauts faits avec orgueil; ou notre tombe sera silencieuse comme les muets du sérail, et il n'en sera point question dans nos annales.

Entrent L'AMBASSADEUR DE FRANCE et sa Suite.

En même temps, on apporte un baril qu'on dépose devant le trône.

LE ROI, *continuant*. Nous voici maintenant disposé à entendre le message de notre beau cousin le dauphin; car on nous annonce que c'est de sa part, et non de celle du roi, que vous vous présentez à nous.

L'AMBASSADEUR. Votre majesté veut-elle nous permettre d'articuler librement le message dont nous sommes chargés; ou nous faudra-t-il adoucir l'expression des sentiments du dauphin et les termes de notre ambassade?

LE ROI HENRI. Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien; notre raison tient notre ressentiment aussi complétement enchaîné que le sont les malheureux chargés de fers dans nos prisons. Faites-nous connaître librement et sans crainte les intentions du dauphin.

L'AMBASSADEUR. Les voici en peu de mots : Votre majesté a dernièrement renvoyé en France revendiquer la possession de certains duchés, du chef de votre illustre prédécesseur Edouard III. En réponse à cette réclamation, le prince notre maître nous charge de vous dire, — que vos prétentions se ressentent un peu trop de votre jeunesse : il vous avertit charitablement qu'il n'y a rien en France que vous puissiez gagner avec une sarabande; vous ne sauriez y faire une orgie de duchés. En conséquence, il vous envoie, comme beaucoup plus conforme à vos goûts, le trésor que voici, en retour duquel il désire qu'il ne soit plus question entre vous des duchés

que vous réclamez. Voilà ce que le dauphin vous fait dire.

LE ROI HENRI. De quoi se compose ce trésor, mon oncle?

EXETER, *après avoir regardé dans le baril.* De balles de paume, sire!

LE ROI HENRI. Nous sommes charmé de voir le dauphin prendre avec nous ce ton facétieux. Nous le remercions de son cadeau, et vous de vos peines. Quand nous aurons appareillé nos raquettes avec ces balles, Dieu aidant, nous jouerons en France une partie qui pourrait bien compromettre sérieusement la couronne de son père. Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adversaire qui ne lui laissera pas de répit, et qui fera pleuvoir ses balles sur la France entière. Nous comprenons parfaitement l'à propos de son allusion aux jours orageux de notre jeunesse; mais il ne réfléchit pas à l'usage que nous en avons fait. Nous n'avions le trône d'Angleterre qu'en médiocre estime : il nous paraissait trop chétif; aussi nous en sommes-nous tenu éloigné; et comme il arrive toujours que l'on n'est jamais plus gai que lorsqu'on est hors du logis, nous nous sommes abandonné à une licence effrénée. Mais dites au dauphin, — qu'une fois monté sur le trône de France, je saurai maintenir ma dignité, agir en roi et déployer le pavillon de ma grandeur. C'est dans ce but que, dépouillant ma majesté, j'ai travaillé sans relâche comme un humble artisan; mais j'apparaîtrai bientôt avec le front ceint d'une si éclatante auréole, que les yeux de la France en seront éblouis, et que le dauphin ne pourra, sans s'aveugler, fixer les rayons de ma gloire. Dites de ma part à ce prince qui raille si agréablement, — que son épigramme a transformé ces balles en boulets, et qu'il aura à répondre du carnage qui va voler avec eux. Cette plaisanterie sera cause que plus d'un époux sera enlevé à son épouse, plus d'un fils à sa mère, que plus d'un château croulera; et les générations qui sont encore à naître auront sujet de maudire l'insultante ironie du dauphin. Mais Dieu en décidera dans ses décrets impénétrables; c'est à ce Dieu que j'en appelle; c'est en son nom, dites-le au dauphin, que je vais me mettre en marche, pour venger mon injure selon la mesure de mes forces, et déployer un bras armé par la justice, dans une cause légitime et sainte. Sur ce, partez en paix, et dites au dauphin qu'il trouvera sa facétie bien sotte, lorsqu'il verra qu'elle fait verser plus de larmes qu'elle n'a provoqué de rires. — Qu'ils soient reconduits sous une escorte sûre. — Adieu.

L'Ambassadeur et sa Suite sortent.

EXETER. Voilà un plaisant message.

LE ROI HENRI, *descendant de son trône*. Nous espérons en punir celui qui nous l'envoie. Mettons le temps à profit, mylords, pour hâter notre expédition. Car après Dieu, qui doit passer avant tout, la France est l'objet qui absorbe toutes nos pensées. Rassemblons promptement les troupes nécessaires, et n'omettons rien de ce qui peut accélérer nos préparatifs et ajouter de nouvelles plumes à nos ailes; car, j'en prends Dieu à témoin, nous irons châtier ce dauphin jusque sous les yeux de son père. Que chacun n'ait donc plus qu'une pensée unique, la réalisation de cette belle entreprise.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

LE CHOEUR.

Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre est en feu; on a mis sous clef parures et vêtements soyeux; maintenant les armuriers prospèrent, et le sentiment de l'honneur domine toutes les âmes. On vend le pâturage pour acheter le coursier; et tous les Anglais, nouveaux Mercures aux pieds ailés, volent sur les pas d'un roi, modèle de tous les rois chrétiens. L'espérance plane à tous les regards, agitant dans les airs une épée à laquelle sont passées, depuis la pointe jusqu'à la garde, des couronnes de roi, de ducs et de comtes, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Les Français, qu'un avis fidèle a informés de ces préparatifs formidables, tremblent d'effroi, et leur politique au front pâle cherche à conjurer les projets des Anglais. O Angleterre, qui portes au-dedans de toi ta grandeur, corps de nain avec un cœur de géant, quels sont les actes commandés par l'honneur qui seraient au-dessus de tes forces, si tous tes enfants étaient loyaux et fidèles? Mais vois le défaut de ta cuirasse! la France a trouvé en toi trois âmes vénales qu'elle achète avec un or perfide : trois hommes corrompus, Richard, comte de Cambridge, le lord Henri Scroop de Masham, et sir Thomas Grey, chevalier de Northumberland, gagnés par l'or coupable du monarque français, ont ourdi avec lui un infâme complot. Si l'enfer et la trahison tiennent leur promesse, à Southampton, avant de s'embarquer pour la France, le modèle des rois

doit tomber sous leurs coups. Prenez patience; digérez du mieux que vous pourrez les événements que notre drame entasse dans un espace étroit. Le prix convenu est payé; les traîtres sont d'accord; le roi est parti de Londres. Permettez, bienveillants spectateurs, que maintenant le drame soit transporté à Southampton : c'est là que va s'ouvrir la scène, c'est là qu'il faut vous asseoir; de là nous vous conduirons en France et vous ramènerons sains et saufs, vous promettant de charmer les mers et de vous procurer un passage agréable; car, en tant que la chose nous sera possible, notre drame ne donnera de nausées ni de maux de cœur à personne [1]. Mais ce ne sera qu'à l'arrivée du roi, et point avant, que nous transporterons la scène à Southampton.

SCÈNE I.

La taverne d'East-Cheap.

Entrent NYM et BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Je suis charmé de vous voir, caporal Nym.

NYM. Bonjour, lieutenant Bardolphe.

BARDOLPHE. Eh bien, l'enseigne Pistolet et vous, êtes-vous toujours amis?

NYM. Pour ma part, cela ne m'inquiète guère : je ne fais pas grand bruit, mais quand l'occasion se présentera, je la saisirai avec joie.—N'importe; il adviendra ce qu'il pourra. Je ne suis pas homme à me battre, mais j'aurai l'œil au guet et je tiendrai mon épée nue; c'est une épée fort ordinaire que la mienne; mais quoi? elle peut embrocher une tranche de fromage et endurer le froid tout comme une autre; et voilà!

BARDOLPHE. Je paye à déjeuner pour vous rapatrier; puis nous partirons tous trois pour la France comme de véritables frères d'armes. C'est entendu, n'est-ce pas, caporal Nym?

NYM. Parbleu je vivrai tant que je pourrai, voilà ce qu'il y a de certain; puis quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. C'est à quoi je suis résolu; je ne dis que cela.

BARDOLPHE. Il est certain, caporal, que Pistolet a épousé Hélène Vabontrain; et en cela elle a mal agi avec vous, car elle vous était fiancée.

NYM. Je ne saurais dire; les choses sont ce qu'elles peuvent être. Il se peut qu'un homme dorme, et que pendant ce temps-

[1] Allusion au mal de mer.

là il ait la gorge intacte ; et, comme on dit, les couteaux coupent. Il faut que les choses aient leur cours : bien que la patience soit lasse, elle n'en continue pas moins à se traîner. Il faut une fin à tout ; c'est tout ce que je puis dire.

Entrent PISTOLET et MADAME VABONTRAIN.

BARDOLPHE. Voici venir l'enseigne Pistolet et sa femme ! — Mon cher caporal, contenez-vous. — Comment va mon hôte Pistolet ?

PISTOLET. Vil pékin, tu m'appelles ton hôte ? j'en jure par cette main, c'est un titre que je méprise souverainement, et mon Hélène n'hébergera personne.

Mme VABONTRAIN. Oui, certes, et avant peu encore ; car on ne peut loger et nourrir une douzaine de demoiselles bien nées qui vivent honnêtement de leur aiguille, qu'à l'instant on ne nous accuse de tenir un mauvais lieu. (*Nym tire son épée.*) O mon Dieu ! voilà le caporal Nym qui dégaîne ! il va y avoir ici adultère et homicide prémédités. — Mon cher lieutenant Bardolphe, — mon cher caporal, ne commettez point ici de violence.

NYM. Bah !

PISTOLET. Bah toi-même, chien d'Islande ! dogue aux oreilles écourtées !

Mme VABONTRAIN. Mon cher caporal Nym, montrez le courage d'un homme, et rengaînez votre épée.

NYM, *à Pistolet*. Veux-tu que nous sortions ? je voudrais te tenir seul à seul.

PISTOLET. Seul à seul, dogue fieffé ! lâche vipère ! je te rejette ton seul à seul à la face ; ton seul à seul en a menti par la gorge ! Tremble ! le chien du pistolet est armé, et il ne tardera pas à faire feu.

NYM. Je ne suis point un démon ; tu ne saurais m'exorciser. Je suis d'humeur à t'étriller de la belle façon ; si tu ne ménages pas tes termes, Pistolet, je vais te chatouiller les côtes d'importance avec ma rapière. Si tu veux sortir avec moi, je me fais fort de te mettre deux pouces d'acier dans le ventre, le plus joliment du monde ; et voilà !

PISTOLET. O vil fanfaron, qui te donnes des airs de colère, ta fosse est béante et la mort attend sa proie ; vapeur, évanouis-toi.

Ils dégaînent, et leurs épées se croisent.

BARDOLPHE, *mettant l'épée à la main et cherchant à les séparer.* Écoutez-moi; écoutez ce que j'ai à vous dire. — Celui qui frappe le premier, je lui passe mon épée au travers du corps jusqu'à la garde, foi de soldat!

PISTOLET. Voilà un serment qui m'en impose; ma fureur s'apaise. — (*A Nym.*) Donne-moi une poignée de main; tu as l'âme on ne peut plus martiale.

NYM. Tôt ou tard je te couperai la gorge le plus loyalement du monde; et voilà!

PISTOLET. Me couper la gorge! — je te défie de nouveau. O chien limier, espères-tu t'emparer de ma femme? Va-t'en à l'hôpital; et dans le bourbier de l'infamie, va déterrer l'infecte créature connue sous le nom de Dorothée Bonbec[1], et fais-en ton épouse : j'ai et je garderai pour mon unique femme la ci-devant Vabontrain. — Je n'en dis pas davantage.

Entre LE PAGE de Falstaff.

LE PAGE. Pistolet, mon cher hôte, il faut absolument que vous veniez trouver mon maître, — et vous aussi, notre hôtesse; — il est très-mal, et s'est mis au lit. — Cher Bardolphe, venez mettre entre ses draps votre nez brûlant; cela lui servira de bassinoire. — Véritablement, il est on ne peut plus mal.

BARDOLPHE. Va-t'en, petit coquin.

Mme VABONTRAIN. Sur ma parole, un de ces jours il servira de pâture aux corbeaux; le roi l'a frappé au cœur. Mon mari, ne tarde pas à me joindre.

Madame Vabontrain et le Page sortent.

BARDOLPHE. Allons, permettez-moi de vous réconcilier. Il faut que nous partions ensemble pour la France. Pourquoi diable serions-nous entre nous à couteaux tirés?

PISTOLET. Que les eaux débordent et que les démons crient famine!

NYM. Veux-tu me payer les huit schellings que je t'ai gagnés à un pari?

PISTOLET. Il n'y a que les manants qui payent.

NYM. Il me faut cet argent; et voilà!

PISTOLET. Le courage en décidera. En garde!

BARDOLPHE. Par cette épée, celui qui porte la première botte, je le tue.

[1] Voir, pour ce personnage, la deuxième partie de Henri IV.

PISTOLET. Jurer par une épée, c'est un serment comme un autre, et il faut que les serments aient leur cours.

BARDOLPHE. Caporal Nym, si vous voulez être amis, soyez amis; si vous ne le voulez pas, eh bien! soyez donc aussi ennemis avec moi. Je vous en prie, rengaînez tous deux.

NYM. Aurai-je les huit schellings que je t'ai gagnés?

PISTOLET. Je te donnerai un *noble* comptant[1], et, par-dessus le marché, je te payerai à boire, et nous serons unis par l'amitié et la fraternité : je vivrai pour Nym et Nym vivra pour moi. — Cela n'est-il pas juste? — Vois-tu, je serai vivandier dans le camp et nous ferons de bonnes affaires. Donne-moi ta main.

NYM. Aurai-je mon *noble?*

PISTOLET. Tu l'auras en bel et bon argent.

NYM. Eh bien, voilà!

Rentre MADAME VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN. S'il est vrai que vous avez eu des femmes pour mères, venez promptement voir sir John. La pauvre chère âme! il est tellement secoué par une fièvre tierce quotidienne, que c'est pitié de le voir. Mes bons amis, venez le trouver.

NYM. Le roi lui a tourné la bile, et voilà.

PISTOLET. Tu dis vrai; son cœur est brisé, torturé.

NYM. Le roi est un bon roi; mais quoi qu'il en soit, il a ses lubies aussi.

PISTOLET. Allons consoler le pauvre chevalier, car nous devons tous rester unis.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Southampton. — La chambre du conseil.

Entrent EXETER, BEDFORD et WESTMORELAND.

BEDFORD. Par ma foi, je trouve le roi bien hardi de se confier à ces traîtres.

EXETER. Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND. Quel air doux et candide ils affectent! comme si leur cœur était le trône de la fidélité couronnée par la foi et la loyauté constante.

[1] Le *noble* valait six schellings huit pence.

BEDFORD. Le roi est instruit de tous leurs complots par la saisie de leur correspondance, chose dont ils sont loin de se douter.

EXETER. L'homme qui était dans son intimité, celui qu'il avait comblé de bienfaits et de ses faveurs royales, se peut-il que, vendu à l'étranger, il ait consenti à livrer son souverain à la mort et à la trahison !

Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI et sa Suite, SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, et plusieurs Lords.

LE ROI HENRI. Un vent favorable souffle maintenant, et nous allons nous embarquer. — Mylord de Cambridge, — (*à Scroop*) et vous, mylord de Masham, — (*à Grey*) et vous, mon cher chevalier, — donnez-moi votre avis. Croyez-vous que l'armée que nous emmenons avec nous s'ouvrira un passage à travers les forces de la France, et remplira le but que nous nous sommes proposé en la rassemblant ?

SCROOP. Sans nul doute, sire, si chacun fait de son mieux.

LE ROI HENRI. Nous n'avons à cet égard aucun doute, dans la persuasion où nous sommes, que parmi tous ceux qui nous accompagnent il n'en est pas un dont l'affection ne nous soit dévouée, et qu'il n'est pas un des cœurs que nous laissons derrière nous qui ne fasse des vœux pour le succès de notre entreprise.

CAMBRIDGE. Jamais monarque ne fut plus respecté et plus chéri que ne l'est votre majesté; et je ne crois pas qu'il y ait un seul sujet malheureux et mécontent sous l'ombre tutélaire de votre gouvernement.

GREY. Il n'est pas jusqu'aux ennemis de votre père dont le ressentiment n'ait fait place à des sentiments plus doux, et qui ne vous servent d'un cœur plein de dévouement et de zèle.

LE ROI HENRI. C'est pour nous un inépuisable sujet de gratitude, et cette main oubliera son office avant que notre cœur oublie de récompenser, selon leur mérite, les services qui nous sont rendus.

SCROOP. De cette manière, le zèle redoublera d'efforts, et, ravivé par l'espoir, rendra sans cesse à votre majesté de nouveaux services.

LE ROI HENRI. Nous n'attendons pas moins. — Mon oncle Exeter, ordonnez qu'on mette en liberté l'homme arrêté hier pour propos outrageants sur notre personne. Nous pensons

qu'il y a été poussé par l'ivresse. A présent que ses sens sont redevenus plus calmes, nous lui pardonnons.

SCROOP. C'est là de la clémence ; mais c'est porter trop loin la sécurité. Sire, que cet homme soit puni, de peur que l'indulgence ne lui crée des imitateurs.

LE ROI HENRI. Oh ! soyons miséricordieux.

CAMBRIDGE. Votre majesté peut l'être, et néanmoins punir.

GREY. Sire, vous aurez fait suffisamment acte de clémence si vous lui laissez la vie, après l'infliction d'un châtiment sévère.

LE ROI HENRI. Hélas ! votre excès d'affection et de sollicitude pour moi milite puissamment contre ce malheureux. S'il nous est interdit de fermer les yeux sur des fautes légères, fruit de l'intempérance, combien grands ne devons-nous pas les ouvrir quand nous avons devant nous des crimes capitaux, conçus, médités, tramés de longue main ! Toutefois nous voulons que cet homme soit élargi, bien que Cambridge, Scroop et Grey, — dans leur tendre sollicitude pour la sûreté de notre personne, — demandent qu'il soit puni. Venons maintenant aux affaires de la France. — Quels sont ceux qui ont à recevoir de nous une commission spéciale ?

CAMBRIDGE. Moi, sire. Votre majesté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP. Vous m'en avez dit autant, sire.

GREY. Et à moi aussi, mon royal souverain.

LE ROI HENRI, *remettant un papier à chacun d'eux.* Richard de Cambridge, voilà la vôtre ; — voici la vôtre, lord Scroop de Masham ; — et vous, chevalier Grey de Northumberland, recevez aussi la vôtre. — Prenez-en lecture ; vous y verrez le cas que je fais de vous. — Mylord de Westmoreland, — et vous, mon oncle Exeter, nous nous embarquerons ce soir. — Eh bien ! messieurs, que voyez-vous donc dans ces papiers, que vous changez ainsi de couleur ? Voyez comme ils pâlissent ! Leur visage est aussi blanc que le papier qu'ils tiennent à la main. Qu'avez-vous donc lu qui vous fait ainsi trembler, et glace le sang dans vos veines ?

CAMBRIDGE. Je confesse mon crime et m'abandonne à votre merci.

GREY *et* SCROOP. Nous l'implorons tous trois.

LE ROI HENRI. Cette merci, qui tout à l'heure était vivante,

vos conseils l'ont étouffée, l'ont tuée. Vous ne sauriez sans rougir me parler de clémence ; vos propres raisonnements se tournent contre vous, comme des chiens qui dévorent leur maître. — Voyez-vous, princes, — et vous, nobles pairs, — voyez-vous ces Anglais, ces monstres d'ingratitude ? Ce lord de Cambridge que voilà, vous savez combien mon amitié était empressée à le combler d'honneur. Et cet homme a, pour quelques écus, sottement conspiré contre nous ; et, cédant aux propositions vénales de la France, il s'est engagé à nous tuer, ici même, à Southampton. — (*Montrant Grey.*) Et ce chevalier, non moins notre obligé que Cambridge, a pris le même engagement. — Mais que te dirai-je, à toi, lord Scroop, homme cruel, ingrat, barbare, inhumain ! toi qui avais la clef de tous mes secrets, qui connaissais le fond de mon âme, qui aurais pu en quelque sorte frapper monnaie avec moi, si ton intérêt l'avait exigé ? Comment l'or de l'étranger a-t-il pu extraire de toi une seule étincelle de mal pour me causer le plus léger préjudice ? Le fait est si étrange, que, bien que l'évidence en soit aussi palpable que du noir sur du blanc, c'est à peine si j'en crois mes yeux. La trahison et le meurtre ont toujours marché de compagnie ; couple de génies malfaisants, dévoués l'un à l'autre, l'œuvre du mal est pour eux une chose si naturelle, qu'ils n'excitent la surprise de personne. Mais en toi le meurtre et la trahison sont contre nature, et font naître l'étonnement. Quel que soit l'esprit de ténèbres qui t'a si étrangement converti au crime, la palme de l'enfer lui est due. Quand les autres démons travaillent à souffler la trahison, ils colorent d'un semblant de piété des actes dignes de la damnation éternelle ; mais toi, le démon qui t'a façonné à ses fins, t'a commandé le crime, sans te donner aucune raison pour le commettre, si ce n'est la satisfaction de te parer du nom de traître. Si le démon qui t'a ainsi dupé parcourait l'univers en vainqueur, il pourrait, en rentrant dans le vaste Tartare, dire aux légions des damnés : — Je n'ai point trouvé d'âme aussi facile à conquérir que celle de cet Anglais. Oh ! de quelle injurieuse amertume tu as empoisonné les douceurs de l'amitié loyale ! Un homme se montre-t il dévoué ? et toi aussi, tu l'étais. Paraît-il grave et instruit ? et toi aussi, tu l'étais. Est-il de noble race ? et toi aussi, tu l'étais. Semble-t-il religieux ? tu le semblais aussi. Est-il frugal, exempt de folle joie et d'emportements grossiers, d'une humeur égale et constante, orné de qualités simples et modestes, appuyant le témoignage des yeux de celui de l'oreille, et n'y ajoutant foi

qu'à bon escient? toutes ces perfections, tu semblais les posséder, et ta chute a laissé une sorte de tache qui imprime à l'homme le plus parfait le stigmate du soupçon. Je pleurerai sur toi; car je vois dans ta trahison une seconde chute de l'homme. — Leur crime est manifeste. Arrêtez-les, pour qu'ils aient à en répondre devant la loi, et que Dieu les absolve!

EXETER. Richard, comte de Cambridge, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Henri, lord Scroop de Mashan, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Thomas Grey, chevalier de Northumberland, je t'arrête pour crime de haute trahison.

SCROOP. C'est justement que Dieu a découvert nos projets, et je déplore ma faute plus que mon trépas. Que je la paye de ma vie; mais que votre majesté me la pardonne.

COMBRIDGE. L'or de la France ne m'a pas séduit, bien qu'il ait été pour moi un motif de plus pour effectuer ce que je projetais depuis longtemps. Mais je remercie Dieu de l'avoir empêché. Je m'en réjouis sincèrement, malgré la mort qui m'attend, et je supplie Dieu et vous de me pardonner.

GREY. Jamais sujet fidèle n'éprouva plus de joie à la découverte d'une trahison dangereuse, que je n'en éprouve à me voir arrêté dans l'exécution d'une entreprise infernale. Sire, prenez ma vie, et pardonnez ma faute.

LE ROI HENRI. Que Dieu vous absolve dans sa merci! Écoutez votre arrêt. Vous avez conspiré contre notre royale personne; vous vous êtes ligués avec un ennemi patent et déclaré, et en acceptant l'or de ses coffres, vous avez touché les arrhes de notre mort. Vous vous êtes engagés à livrer votre roi au glaive, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et tout son royaume à la dévastatation. En ce qui nous concerne personnellement, nous ne demandons point de vengeance; mais nous sommes tenu de veiller à la sûreté de notre royaume dont vous avez voulu consommer la ruine, et nous vous livrons à la rigueur de ses lois. Sortez donc, malheureux que je plains, et allez à la mort! Que Dieu, dans sa miséricorde, vous donne la force de la subir avec résignation, et vous inspire un repentir sincère de votre énorme forfait! — Qu'on les emmène!

Les Conspirateurs sortent, emmenés par des gardes.

LE ROI HENRI, *continuant.* Maintenant, mylords, partons pour la France. Cette entreprise sera également glorieuse et

pour vous et pour nous. Nous ne doutons pas que cette guerre n'ait une heureuse issue; puisque Dieu a daigné, dans sa bonté, dévoiler au grand jour cette trahison dangereuse, qui épiait le moment favorable pour arrêter notre marche dès les premiers pas, je ne doute pas que dans notre route tous les obstacles ne soient aplanis. En avant donc, mes chers compatriotes! mettons notre entreprise sous la protection de Dieu, et que l'exécution commence. Voguons sur les flots avec joie. Déployons l'étendard de la guerre; que je ne sois plus roi d'Angleterre, si je ne suis roi de France!

Ils sortent.

SCÈNE III.

La maison de madame Vabontrain, dans East-Cheap.

Entrent PISTOLET, MADAME VABONTRAIN, NYM, BARDOLPHE et LE PAGE.

Mme VABONTRAIN, *à Pistolet.* Je t'en prie, mon ami, permets que je t'accompagne jusqu'à Staines.

PISTOLET. Non; car j'ai le cœur navré. — Bardolphe, appelle ta gaieté à ton aide. — Nym, réveille ta verve fanfaronne. — Page, ranime ton courage; car Falstaff est mort, et c'est pour nous un grand sujet d'affliction.

BARDOLPHE. Je voudrais être avec lui, en quelque lieu qu'il soit, au ciel ou en enfer.

Mme VABONTRAIN. Il n'est pas en enfer, cela est sûr; il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y est allé. Il a fait une belle fin, et il a passé comme un enfant qui sort d'être baptisé : il s'est éteint entre midi et une heure, précisement à la descente de la marée[1]; car, lorsque je l'ai vu froisser ses draps, jouer avec des fleurs et rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai vu que tout était fini pour lui; il avait le nez aussi pointu que le bec d'une plume, et il battait la campagne. « Eh bien, sir John, lui ai-je dit, comment vous trouvez-vous? ayez bon courage! » Alors il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! » trois ou quatre fois; moi, pour le réconforter, je lui ai dit qu'il ne devait pas penser au bon Dieu. J'espérais qu'il n'y avait pas encore nécessité qu'il se troublât la cervelle de ces pensées-là; pour toute réponse, il me dit de lui couvrir davantage les pieds; je mis ma main dans le lit pour lui tâter

[1] C'était une opinion fortement enracinée parmi les esprits superstitieux de ce temps-là, que personne ne mourait à la marée montante.

les pieds, ils étaient froids comme marbre. Je lui tâtai les genoux, et puis un peu plus haut, et un peu plus haut encore, et tout était déjà froid comme marbre.

NYM. On dit qu'il a parlé de vin ?

Mme VABONTRAIN. C'est vrai.

BARDOLPHE. Et de femmes.

Mme VABONTRAIN. Par exemple ! cela n'est pas.

LE PAGE. Si fait ; il a même dit que c'étaient des diables couleur de rose.

Mme VABONTRAIN. Il n'a jamais aimé le rose ; c'est une couleur qu'il ne pouvait souffrir.

LE PAGE. Une fois, il a dit que le diable l'emporterait à cause des femmes.

Mme VABONTRAIN. Il est vrai qu'il lui est arrivé parfois, dans ses discours, de maltraiter les femmes ; mais alors il n'était pas dans son bon sens, et puis c'était de la prostituée de Babylone qu'il parlait.

LE PAGE. Ne vous rappelez-vous pas qu'ayant vu une mouche posée sur le nez de Bardolphe, il dit que c'était une âme pécheresse qui brûlait dans le feu de l'enfer ?

BARDOLPHE. Hélas ! le combustible qui alimentait ce feu est parti ; c'est toute la fortune que j'ai amassée à son service.

NYM. Décampons-nous ? si nous tardons davantage, le roi sera parti de Southampton.

PISTOLET. Allons, partons. — (*A sa femme.*) Mon amour, embrasse moi. Aie l'œil sur mes biens, meubles et immeubles ; conduis-toi selon les règles de la raison ; que ta devise soit : Pas d'argent, point de suisse. Ne fais crédit à personne, car les serments ne sont qu'une paille légère ; la foi des hommes est chose aussi fragile qu'un pain à cacheter ; il n'est rien tel que de tenir, ma poule ; que la prudence soit donc ton guide ; va, essuie tes pleurs. — Mes frères d'armes, partons pour la France, et en vraies sangsues, mes enfants, suçons, suçons, suçons jusqu'au sang !

LE PAGE. On dit que c'est une nourriture malsaine.

PISTOLET. Embrassez-la, et marchons.

BARDOLPHE. Adieu, notre hôtesse.

Il l'embrasse.

NYM. Je ne saurais l'embrasser, moi ; et voilà ; mais, adieu.

PISTOLET, *à sa femme.* Montre-toi bonne ménagère ; sois sédentaire, je te l'ordonne.

Mme VABONTRAIN. Bon voyage; adieu.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La France. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent LE ROI DE FRANCE et sa Suite, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE, et d'autres Seigneurs.

LE ROI DE FRANCE. Les Anglais marchent contre nous avec des forces imposantes; et il importe essentiellement que nous leur opposions une honorable résistance; en conséquence, les ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant et d'Orléans, vont partir, — et vous aussi, dauphin, — pour visiter sans délai nos villes de guerre, et les pourvoir d'hommes de courage et de moyens de défense; car le roi d'Angleterre nous attaque avec la violence des eaux qui se précipitent dans un gouffre. Prenez donc toutes les mesures de prévoyance que la prudence nous conseille; et que les récents souvenirs qu'a laissés dans nos champs l'Anglais fatal et trop méprisé ne soient pas perdus pour nous.

LE DAUPHIN. Mon très-redouté père, il est juste que nous prenions les armes contre l'ennemi; car lors même qu'il n'y a pas de guerre, ni de motifs d'hostilité, la paix ne doit pas tellement énerver un royaume que tout ne soit préparé pour la défense, comme si la guerre était imminente. Il convient donc que nous partions pour inspecter les points les plus faibles de la France; mais procédons-y sans montrer le moindre sentiment de crainte, sans en témoigner plus que si nous apprenions que l'Angleterre fait les préparatifs d'une danse mauresque pour les fêtes de la Pentecôte; et en effet, sire, elle est si follement gouvernée, son sceptre est confié aux mains fantasques d'un jeune homme si frivole, si étourdi, si incapable, si capricieux, que nous n'avons rien à craindre d'elle.

LE CONNÉTABLE. Prince, gardez-vous de le croire; vous vous méprenez étrangement sur le compte de ce roi. Que votre altesse interroge les ambassadeurs récemment de retour; ils vous diront avec quelle dignité il a reçu leur ambassade, quels nobles conseillers l'entourent, combien il met de retenue dans ses objections, d'inflexible fermeté dans ses résolutions; vous vous convaincrez alors que ses égarements passés n'étaient que le masque dont se couvrait le Brutus de Rome, cachant la

sagesse sous le manteau de la folie, comme les jardiniers recouvrent de fumier les plantes les plus précoces et les plus délicates.

LE DAUPHIN. Vous êtes dans l'erreur, monsieur le grand connétable; mais peu importe notre opinion à cet égard. Lorsqu'il est question de se défendre, il est bon de supposer l'ennemi plus fort qu'il ne le paraît; on donne alors à la défense les proportions convenables; on ne lésine pas sur les moyens, comme l'avare qui gâte son habit pour économiser un peu d'étoffes.

LE ROI DE FRANCE. Voyons dans le roi Henri un ennemi redoutable; songez donc, princes, à réunir toutes vos forces pour le combattre. Sa race s'est engraissée de nos dépouilles; il appartient à cette famille d'hommes redoutables qui sont venus porter la terreur jusque dans nos foyers; témoin ce jour d'éternelle honte où fut livrée pour notre malheur la bataille de Crécy, et où tous nos princes furent faits prisonniers par ce fatal Édouard, surnommé le prince Noir, pendant que le géant son père, debout sur une colline, le front ceint des rayons du soleil, comme d'une auréole, contemplait son fils héroïque, et souriait de le voir mutiler l'œuvre de Dieu et de la nature, et ravir à l'amour paternel toute une génération française de vingt ans. Henri est un rejeton de cette souche victorieuse; redoutons sa vigueur native et sa fatale étoile.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Des ambassadeurs de Henri, roi d'Anglererre, demandent audience à votre majesté.

LE ROI DE FRANCE. Nous sommes prêt à les recevoir; qu'on les introduise.

Le Messager et plusieurs Seigneurs sortent.

LE ROI DE FRANCE, *continuant.* Vous voyez, mes amis, avec quelle vigueur cette chasse est suivie.

LE DAUPHIN. Tournez la tête, et vous arrêterez la poursuite des chasseurs; car la meute pusillanime fait retentir au loin ses aboiements, quand la proie qu'elle semble menacer fuit devant elle. Sire, donnez à ces Anglais une rude leçon, et qu'ils apprennent de quelle monarchie vous êtes le chef. Mieux vaut nous exagérer notre force que de la ravaler.

Rentrent les Seigneurs avec EXETER et sa Suite.

LE ROI DE FRANCE. Vous venez de la part de notre frère le roi d'Angleterre?

EXETER. De sa part ; et voici ce qu'il fait savoir à votre majesté. Il vous demande, au nom de Dieu tout-puissant, de renoncer aux grandeurs empruntées qui par le don du ciel, en vertu de la loi de la nature et de celle des nations, lui appartiennent à lui et à ses héritiers ; à savoir la couronne de France, et tous les honneurs que la coutume et la succession des temps y ont attachés. Afin que vous sachiez qu'il ne s'appuie pas sur des titres injustes ou frivoles exhumés des débris vermoulus d'un passé lointain et de la poussière d'un long oubli (*lui remettant un papier*), il vous envoie ce mémoire héraldique, concluant dans toutes ses parties; il vous prie d'examiner avec attention cette généalogie, et quand vout serez convaincu qu'il descend en ligne directe de son illustre aïeul, Édouard III, il attend de vous que vous résignerez votre couronne et votre royaume retenus par vous au préjudice du véritable et légitime possesseur.

LE ROI DE FRANCE. Dans le cas contraire, qu'arrivera-t-il ?

EXETER. Il vous y contraindra par la force ; quand vous cacheriez la couronne jusque dans votre cœur, il irait l'y chercher. C'est pourquoi, tel qu'un autre Jupiter, il arrive précédé par la tempête, entouré de la foudre et des éclairs; il vient obtenir par la force ce que vous aurez refusé à sa demande; il vous enjoint, par la miséricorde du Seigneur, de lui restituer la couronne, et d'avoir compassion des malheureux que va dévorer la gueule béante du monstre affamé de la guerre; il met sur votre responsabilité le sang des morts, les larmes de la veuve, les cris de l'orphelin, les gémissements de la jeune fille, qui vous redemanderont un époux, un père, un fiancé, moissonnés dans cette fatale querelle. Voilà sa requête, sa menace, et mon message, à moins que le dauphin ne soit ici présent; car j'ai aussi un message pour lui.

LE ROI DE FRANCE. Quant à nous, nous examinerons plus à loisir cette matière : demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère le roi d'Angleterre.

LE DAUPHIN. Quant au dauphin, je le représente. Qu'avez-vous à lui transmettre de la part de l'Anglais ?

EXETER. Un dédaigneux défi, l'expression du mépris le plus complet auquel puisse descendre la dignité du puissant monarque qui m'envoie. Ainsi parle mon souverain ; si le roi, votre père, faisant droit à toutes ses demandes, ne répare pas l'insultante raillerie que vous lui avez adressée, le bruit de sa

vengeance ira réveiller l'écho de tous les caveaux, de toutes les voûtes de France; et il répondra à votre insolent message par la voix tonnante de son artillerie.

LE DAUPHIN. Dis-lui que si mon père lui fait une réponse favorable, ce sera contre ma volonté; car je ne désire rien tant que d'en venir aux mains avec le roi d'Angleterre; c'est pour cela que, voulant lui faire un cadeau qui plût à sa jeunesse et à sa frivolité, je lui ai envoyé ces balles de paume de Paris.

EXETER. En revanche, il fera trembler jusqu'en ses fondements votre Louvre de Paris, quand le monarque absolu de l'Europe y tiendrait sa cour puissante ; et soyez certain que vous trouverez comme nous, ses sujets, une grande différence entre ce qu'annonçaient les jours de sa jeunesse et ce qu'il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il met le temps à profit, et n'en perd pas une minute; vous l'apprendrez à vos dépens, pour peu qu'il reste en France.

LE ROI DE FRANCE. Demain vous connaîtrez nos intentions définitives.

EXETER. Expédiez-nous promptement, si vous ne voulez que notre roi vienne en personne s'enquérir des raisons de ce délai; car il a déjà mis le pied sur ce territoire.

LE ROI DE FRANCE. Vous partirez bientôt avec des propositions honorables; ce n'est pas trop du court intervalle d'une nuit pour arrêter une décision sur des matières de cette importance.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

LE CHOEUR.

Ainsi, portée sur les ailes de la fantaisie, notre scène vole rapide comme la pensée. Figurez-vous le roi et son armée s'embarquant sur la jetée de Southampton, et sa belle flotte déployant ses pavillons de soie aux rayons du soleil matinal. Appelez l'imagination à votre aide; voyez les mousses grimper aux cordages; entendez le coup de sifflet qui rétablit l'ordre au milieu de tous ces bruits confus; voyez les voiles, gonflées par les vents invisibles, entraîner les lourdes carènes à travers

la mer sillonnée, dont les vagues se brisent sur leur large poitrail. Figurez-vous que vous êtes sur le rivage, et que de là vous contemplez une cité mouvante portée sur les flots inconstants; car tel est l'aspect que présente cette flotte majestueuse se dirigeant vers Harfleur. Suivez-la, suivez-la. Que votre pensée s'embarque avec elle; laissez votre Angleterre aussi calme que l'heure de minuit, gardée par des vieillards, des enfants et des vieilles femmes, les uns ayant passé l'âge de la vigueur, les autres n'y étant pas arrivés encore. Car quel est celui qui, ayant le moindre duvet au menton, ne s'est empressé de suivre en France cette élite de cavaliers? Que votre pensée travaille et se représente un siége : voyez les canons sur leurs affûts, et leurs bouches redoutables tournées contre les remparts d'Harfleur. Supposez que l'ambassadeur de France revient trouver Henri, et lui annonce que le roi lui offre sa fille Catherine, et avec elle, en dot, je ne sais quels duchés insignifiants et sans valeur. Cette offre n'est pas acceptée; l'agile canonnier touche de sa mèche fatale la lumière des canons (*bruit de fanfares; les décharges d'artillerie se font entendre*), et devant eux tout s'écroule. Continuez-nous votre indulgence, et que votre pensée supplée à l'insuffisance de notre représentation.

SCÈNE I.

La France. — Devant Harfleur.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOSTER et des Soldats portant des échelles de siége.

LE ROI HENRI. Retournons à la brèche, mes amis, retournons à la brèche, ou comblons-la avec les cadavres des Anglais. En temps de paix, rien ne sied mieux à un homme qu'une modeste et humble douceur. Mais quand la tempête de la guerre éclate à votre oreille, imitez alors l'action du tigre; que vos muscles se tendent; que votre sang circule plus rapide; que la fureur aux traits farouches altère votre visage; que votre regard prenne un aspect terrible; qu'à travers son orbite, l'œil apparaisse menaçant comme un canon braqué; que le sourcil froncé l'ombrage, aussi effrayant que le rocher se projette sur sa base battue des flots irrités. Serrez les dents, ouvrez les narines, retenez avec force votre haleine, que vos esprits soient portés à leur plus haut point d'énergie! — En avant, en avant, valeureux Anglais, qui devez le jour à des pères éprouvés par la guerre, à des pères qui, comme autant d'Alexandres, ont,

dans ces mêmes lieux, combattu depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et n'ont remis l'épée dans le fourreau que lorsqu'il n'y avait plus d'ennemi à immoler. Prouvez maintenant que vous êtes bien leurs fils. Servez d'exemple à des hommes d'un sang plus vulgaire, et montrez-leur comment il faut combattre! — Et vous, brave milice de nos comtés, vous dont les membres ont été formés en Angleterre, faites voir maintenant votre vigueur natale; montrez-nous que vous êtes dignes de la race qui vous a produits; ce dont je ne doute pas, car il n'en est pas un parmi vous dans les yeux duquel je ne voie briller une noble ardeur. Je vous vois comme des limiers en laisse, impatients de prendre votre élan. Le gibier est levé : suivez votre instinct, et en chargeant l'ennemi, criez : *Dieu pour Henri! Angleterre et Saint-Georges!*

Ils s'élancent vers les remparts, au bruit des fanfares et des décharges de l'artillerie.

SCÈNE II.

Même lieu.

On voit passer les troupes anglaises; puis arrivent NYM, BARDOLPHE, PISTOLET et LE PAGE.

BARDOLPHE. En avant, en avant! à la brèche, à la brèche!

NYM. Un moment, caporal; l'action est trop chaude; je n'ai en tout et pour tout qu'une vie; les coups tombent trop dru; voilà l'histoire.

PISTOLET. C'est une histoire on ne peut plus juste; il ne fait pas bon sur la brèche; les coups vont et viennent, les vassaux du bon Dieu tombent et meurent.

Et sur le sol sanglant le glaive des batailles
Fait d'immortelles funérailles.

LE PAGE. Je voudrais être maintenant dans une taverne de Londres. Je donnerais ma part de gloire pour un pot d'ale [1], et la vie sauve.

PISTOLET.

Si j'avais ce que je désire,
Mon choix bien vite se ferait;
J'irais de ce pas, sans mot dire,
Chercher refuge au cabaret.

LE PAGE. Oui, comme l'oiseau sur la branche.

[1] Sorte de bière forte. Prononcez *éle*.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN. Par la sangbleu! à la brèche, canaille! à la brèche!

Il les chasse devant lui.

PISTOLET. Doucement, grand duc; sois miséricordieux envers de chétifs mortels! apaise ta fureur! apaise ta mâle colère! Apaise tu fureur, grand duc! Beau coq, apaise ta fureur! De la douceur, mon bijou!

NYM. C'est une drôle d'humeur que la vôtre! — Une drôle d'humeur; et voilà.

Nym, Pistolet et Bardolphe séloignent, suivis de Fluellen.

LE PAGE, *seul*. Tout jeune que je suis, j'ai observé de près ces trois fanfarons. Je les sers tous les trois; mais tels qu'ils sont, s'ils voulaient me servir, il n'y en a pas un parmi eux dont je voulusse pour mon laquais. — Bardolphe a le foie pâle et la face rouge; de sorte qu'il paye de mine; mais pour ce qui est de se battre, serviteur. Quant à Pistolet, — il a une langue redoutable et une épée fort inoffensive : aussi il fait volontiers assaut de paroles, et ne rompt jamais une lance. A l'égard de Nym, — il a entendu dire que les hommes qui valent le mieux sont ceux qui parlent le moins; aussi il ne dit pas même ses prières, de peur de passer pour lâche; mais si ses paroles de tapageur sont rares, ses actes de vaillance le sont plus encore. Il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne, et encore était-ce contre une borne, un jour qu'il était ivre. Ils dérobent tout ce qui leur tombe sous la main, et qualifient leurs vols d'achats. L'autre jour Bardolphe vola un étui de luth, le porta à douze lieues de là, et le vendit pour trois demi-pence. Nym et Bardolphe sont camarades en filouterie : à Calais il ont volé une pelle de cheminée, sans doute pour ne pas se brûler les doigts en tirant les marrons du feu. Si je les en croyais, je serais aussi familier avec les poches des gens que le sont leurs gants ou leur mouchoir. Or il répugne à mes principes de prendre de la poche d'un autre pour mettre dans la mienne; car c'est le moyen d'empocher plus d'un affront. Il faut que je les quitte et cherche une meilleure condition : leur perversité me fait mal au cœur; il faut que je la rejette.

Il s'éloigne.

Revient FLUELLEN, suivi de GOWER.

GOWER. Capitaine Flüellen, il faut à l'instant vous rendre aux mines; le duc de Glocester désire vous parler.

FLUELLEN. Aux mines? Dites au duc qu'il ne fait pas bon aux mines; car, voyez-vous, les mines ne sont pas faites selon les règles de la guerre; les concavités ne sont pas suffisantes; l'ennemi, vous pourrez le faire comprendre au duc, a contreminé à douze pieds au dessous des mines. Par Jésus, il nous fera sauter tous, si l'on n'y met ordre.

GOWER. Le duc de Gloster, à qui est confiée la conduite du siége, est entièrement dirigé par un Irlandais qui est, ma foi, un très-vaillant homme.

FLUELLEN. N'est-ce pas le capitaine Macmorris?

GOWER. Je pense que c'est lui.

FLUELLEN. Par Jésus, c'est un âne, s'il y en eut jamais un; je le lui dirai à sa barbe; il ne connaît pas plus la discipline de la guerre, la discipline des Romains, qu'un chien caniche.

On aperçoit à quelque distance MACMORRIS et JAMY qui s'approchent.

GOWER. Le voici qui vient, accompagné du commandant des Écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN. Le capitaine Jamy est un homme d'un merveilleux courage, cela est certain; un homme plein d'activité, et très-versé dans la connaissance des anciennes guerres, autant que j'ai pu m'en convaincre. Par Jésus, il n'y a pas de militaire au monde plus capable que de lui soutenir une conversation sur la discipline des anciennes guerres des Romains.

JAMY. Bonjour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN. Bonjour à votre seigneurie, capitaine Jamy.

GOWER. Comment va, capitaine Macmorris? avez-vous abandonné les mines? Les pionniers ont-ils quitté la besogne?

MACMORRIS. Par le Christ, c'est pitoyable; l'ouvrage est abandonné, la trompette sonne la retraite. J'en jure par cette main et par l'âme de mon père, c'est pitoyable; tout est planté là! et pourtant, Dieu me pardonne, j'aurais fait sauter la ville en une heure. Oh! c'est pitoyable, pitoyable; par cette main, c'est pitoyable!

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, voulez-vous me permettre d'avoir avec vous quelques minutes d'entretien sur la discipline de la guerre chez les Romains, par manière d'argumentation et de conversation amicale, tant pour la satisfaction de mon opinion que, voyez-vous, pour la satisfaction de mon esprit, concernant la direction de la discipline militaire? voilà le fait.

JAMY. Mes chers capitaines cette conversation sera on ne peut plus intéressante, et je vous demande la permision d'y joindre mon mot par-ci par-là, quand j'en trouverai l'occasion.

MACMORRIS. Ce n'est le moment de discuter, Dieu me pardonne ; la journée est chaude ainsi que le temps, la guerre, le roi et les ducs : ce n'est pas le moment de discuter. La ville est assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche; et nous, morbleu, nous bavardons ici les bras croisés ! C'est une honte à nous tous tant que nous sommes; oui, c'est une honte de rester ainsi sans rien faire; par cette main, c'est une honte. Il y a des gorges à couper, de la besogne à faire, et nous ne faisons rien, Dieu me pardonne.

JAMY. Par la sainte messe, avant que mes paupières se ferment pour dormir, j'aurai fait de la besogne, ou je serai étendu mort sur le carreau. Je ferai mon devoir aussi vaillamment que je pourrai, voilà ce qu'il y a de sûr, en un mot comme en mille ; cela n'empêche pas que je ne fusse bien aise de vous entendre discuter un peu entre vous deux.

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, avec votre permission, je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes de votre nation,—

MACMORRIS. De ma nation ? Qu'est-ce que c'est que ma nation ? est-ce une nation de gueux, de bâtards, de lâches, de scélérats? Qu'est-ce que c'est que ma nation ? qui parle de ma nation ?

FLUELLEN. Voyez-vous, capitaine Macmorris, si vous prenez les choses autrement qu'elles ne doivent être prises, il se pourrait que je pensasse que vous ne me traitez pas avec l'affabilité et les égards que vous devez à un homme qui vous vaut bien, tant pour la discipline de la guerre que pour la naissance, et sous tous les autres rapports.

MACMORRIS. Je ne crois pas que vous me valiez; et, Dieu me pardonne, je vous couperai la tête.

GOWER. Messieurs, vous vous méprenez l'un sur l'autre.

JAMY. Ah ! c'est une grande sottise que vous faites là.

On sonne en parlementaire.

GOWER. La ville demande à parlementer.

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, quand nous aurons l'occasion de nous retrouver ensemble, et que le moment sera plus propice, je prendrai la liberté de vous affirmer que je connais la discipline de la guerre ; je ne vous dis que cela.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu. — Devant les portes d'Harfleur.

LE GOUVERNEUR et quelques Bourgeois sont sur les remparts; au bas sont les Troupes anglaises. Arrivent LE ROI HENRI et sa Suite.

LE ROI HENRI. Quelle est la résolution adoptée par le gouverneur de la ville? voilà le dernier pourparler que nous accorderons; songez donc à vous rendre à notre merci, ou, si vous êtes jaloux de provoquer votre destruction, attendez-vous à ce qu'il y a de pire; car, je vous le jure, foi de soldat, et c'est le titre que je suis le plus fier de porter, si je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai pas Harfleur que je ne l'aie laissée ensevelie sous ses cendres. Tout accès à la clémence sera fermé; et le soldat acharné, au cœur impitoyable, libre de se livrer à ses appétits sanguinaires, se déchaînera avec une conscience aussi large que l'enfer, moissonnant comme l'herbe des prairies vos vierges fraîches écloses et vos enfants en fleur. Alors, que m'importe, à moi, si la guerre impie, couronnée de flammes, comme le prince des démons, et le visage noirci, accomplit toutes les horreurs compagnes du pillage et de la dévastation? Que m'importe, lorsque c'est vous-mêmes qui en êtes la cause, si vos chastes vierges tombent sous la main du viol effréné et brutal? quel frein peut retenir la licence perverse une fois qu'elle a pris son redoutable élan? C'est en vain que nous voudrions commander au soldat acharné au pillage; autant vaudrait ordonner au Léviathan de venir sur la plage. Ainsi, bourgeois d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de ses habitants, pendant que mes soldats sont encore soumis à mes ordres; pendant que le vent frais et tempéré de la raison chasse devant lui les infects et contagieux nuages du carnage homicide, du pillage et du crime: sinon, attendez-vous à voir tout à l'heure le soldat aveugle et altéré de sang souiller de sa main sacrilége la chevelure de vos filles éplorées, vos pères saisis par leur barbe argentée, et leurs têtes vénérables brisées contre les murailles; vos enfants empalés nus sur le fer des lances, pendant que leurs mères éplorées ébranleront les airs de hurlements confus, comme autrefois les femmes de Judée poursuivaient de leurs clameurs les bourreaux d'Hérode dans leur tâche homicide. Qu'en dites-vous? Voulez-vous vous rendre et éviter ces maux? ou, par une coupable résistance, provoquer votre destruction?

LE GOUVERNEUR. Ce jour met un terme à notre espoir. Le dauphin, à qui nous avons fait demander du secours, nous fait répondre qu'il n'a point encore réuni des troupes suffisantes pour faire lever un siége si formidable ; c'est pourquoi, grand roi, nous livrons notre ville et nos vies à votre merci ; nos portes vous sont ouvertes; disposez de nous et de ce qui nous appartient ; car nous ne pouvons nous défendre plus longtemps.

LE ROI HENRI. Ouvrez vos portes. — Mon oncle Exeter, entrez dans Harfleur, restez-y, et vous y fortifiez puissamment contre les Français : usez de clémence envers tous. Quant à nous, cher oncle, vu l'approche de l'hiver et les maladies qui règnent dans notre armée, nous nous retirerons à Calais. Cette nuit, nous serons votre hôte à Harfleur ; demain nous nous mettrons en marche.

Fanfares. Le Roi et son armée entrent dans la ville.

SCÈNE IV.

Rouen. — Un appartement du palais.

Entrent CATHERINE et ALICE.

CATHERINE. Alice, tu as été en Angleterre et tu parles bien la langue ?

ALICE. Un peu, madame.

CATHERINE. Enseigne-moi-la, je te prie ; il faut que j'apprenne à la parler. Comment appelle-t-on la main en anglais ?

ALICE. La main ? on l'appelle *de hand*.

CATHERINE. *De hand*. Et les doigts ?

ALICE. Les doigts ? ma foi, j'ai oublié les doigts ; je vais tâcher de me le rappeler. Les doigts, je pense qu'on les appelle *de fingres*, oui, *de fingres*.

CATHERINE. La main, *de hand ;* les doigts *de fingres*. Tu vois que je suis bonne écolière ; je sais déjà deux mots d'anglais. Comment appelez-vous les ongles ?

ALICE. Les ongles ? nous les appelons *de nails*.

CATHERINE. *De nails*. Écoute, dis-moi si je parle bien : *de hand*, *de fingres*, *de nails*.

ALICE. C'est bien dit, madame ; c'est du fort bon anglais.

CATHERINE. Dis-moi en anglais le bras.

ALICE. *De arm*, madame.

CATHERINE. Et le coude.

ALICE. *De elbow.*

CATHERINE. *De elbow.* Je m'en vais répéter tous les mots que tu m'as déjà appris.

ALICE. Je pense, madame, que cela vous sera trop dificile.

CATHERINE. Point du tout. Écoute : *De hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow.*

ALICE. *De elbow*, madame.

CATHERINE. O mon Dieu! j'oublie; *de elbow.* Comment appelez-vous le cou?

ALICE. *De neck*, madame.

CATHERINE. *De neck.* Et le menton?

ALICE. *De chin.*

CATHERINE. *De sin.* Le cou, *de neck;* le menton, *de sin.*

ALICE. Oui; sauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mos anglais aussi correctement que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE. Je ne doute pas d'apprendre par la grâce de Dieu et en peu de temps.

ALICE. N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ai enseigné?

CATHERINE. Non; je vais te le réciter à l'instant même. *De hand, de fingres, de mails.*

ALICE. *De nails*, madame.

CATHERINE. *De nails, de arm, de ilbow.*

ALICE. Sauf votre honneur, *de elbow.*

CATHERINE. C'est ce que je dis : *de elbow, de neck, de sin.* Comment appelez-vous le pied et la robe?

ALICE. *De foot*, madame, et *de gown.*

CATHERINE. Mon Dieu, voilà des mots bien impolis, et qui ne conviennent guère dans la bouche d'une femme. Je ne voudrais pas prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout au monde; il faut néanmoins les apprendre. Je vais de nouveau te réciter ma leçon. *De hand, de fingres, ne nails, de arm, de elbow, de neck, de sin, de foot, de gown.*

ALICE. Excellent, madame!

CATHERINE. C'est assez pour cette fois; allons-nous-en dîner [1].

Elles sortent.

[1] Dans le texte, toute cette scène est en français, et en français incorrect, bien entendu.

SCÈNE V.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON. LE CONNÉTABLE DE FRANCE et d'autres Seigneurs.

LE ROI DE FRANCE. Il est certain qu'il a passé la Somme.

LE CONNÉTABLE. Sire, si on ne lui livre pas bataille, renonçons à vivre en France ; partons tous, et abandonnons nos vigobles à un peuple barbare.

LE DAUPHIN. *O Dieu vivant* [1] ! Sera-t-il dit que quelques menues boutures de notre nation, — séve égarée, provenant du trop plein de nos pères, rejetons entés sur un tronc inculte et sauvage, — élèveront tout à coup leurs rameaux jusqu'aux nues, et surpasseront en hauteur la tige paternelle ?

BOURBON. Des Normands ! des bâtards normands ; des Normands bâtards ! *Mort de ma vie*, si nous les laissons passer ainsi sans combattre, je veux vendre mon duché pour acheter une ferme pauvre et chétive dans cette île au rivage dentelé qu'on nomme Albion.

LE CONNÉTABLE. *Dieu des batailles !* D'où leur vient cette vaillance ? leur climat n'est-il pas brumeux, terne et sombre ? le soleil ne jette qu'à regret sur eux de pâles rayons, et tue leurs fruits de ses regards irrités. Serait-ce leur bière, ignoble mélange d'orge et d'eau, bonne tout au plus à abreuver des rosses éreintées, qui communique à leur sang glacé cette chaleur courageuse ? Et nous, dont le sang est vivifié par un vin généreux, nous resterons mornes et engourdis ? Oh ! pour l'honneur de notre pays, ne demeurons pas immobile et transis comme les glaçons qui pendent aux toits de nos chaumières, pendant qu'une nation, fille d'un froid climat, humecte d'une sueur vaillante nos riches campagnes, riches par leur sol, pauvres par les maîtres qui les possèdent.

LE DAUPHIN. D'honneur, nos dames se raillent de nous ; elles disent hautement que notre vigueur est épuisée, et qu'elles livreront leurs charmes aux jeunes Anglais pour repeupler la France de guerriers bâtards.

BOURBON. Elles nous renvoient aux écoles de danse de l'Angleterre, et nous conseillent d'enseigner la gavotte et la courante, attendu que tout notre mérite est dans les jambes, et que nous sommes de superbes coureurs.

[1] Les mots que nous avons soulignés sont en français dans le texte.

LE ROI DE FRANCE. Où est Montjoie le héraut d'armes? Qu'il se mette en route, et porte au roi d'Angleterre un sanglant défi. — Debout, princes, et armés d'une résolution plus tranchante que la lame de vos épées, volez au combat. — Charles d'Albret, grand connétable de France, — et vous, d'Orléans, Bourbon, Berry, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne, Jacques Châtillon, Rambures, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Roussi, Fauconberg, Foix, Lestrelles, Boucicaut et Charollais, ducs, princes, barons, seigneurs et chevaliers, pour conserver vos manoirs et vos titres, effacez votre opprobre; opposez une digue à Henri d'Angleterre, qui déborde sur notre territoire avec des étendards teints du sang d'Harfleur. Précipitez-vous sur lui comme l'avalanche sur la vallée, alors que cette dernière reçoit les sécrétions des Alpes qui la dominent. Fondez sur lui, — car vous avez des forces suffisantes, et amenez-le à Rouen, captif dans un char.

LE CONNÉTABLE. Voilà le rôle qui sied à un grand cœur. Je suis fâché que ses troupes soient si peu nombreuses, que ses soldats soient malades et affaiblis par la fatigue et la faim; car j'ai la certitude que lorsqu'il verra notre armée, découragé et tremblant, il viendra, pour tout exploit, nous offrir sa rançon.

LE ROI DE FRANCE. Hâtez-vous donc, connétable, de faire partir Montjoie; qu'il dise au roi d'Angleterre que nous désirons savoir quelle rançon il consent à donner. — Dauphin, vous resterez à Rouen avec nous.

LE DAUPHIN. Non, mon père, j'en supplie votre majesté.

LE ROI DE FRANCE. Résignez-vous; car vous resterez avec nous. — Maintenant, connétable, et vous, princes, partez, et apportez-nous promptement la nouvelle de votre victoire sur l'Anglais.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

Arrivent GOWER et FLUELLEN.

GOWER. Eh bien, capitaine Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN. Je vous assure qu'il se fait d'excellente besogne à ce pont.

GOWER. Le duc d'Exeter est-il sain et sauf?

FLUELLEN. Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon; c'est un homme que j'aime et que j'honore de toute

mon âme, de tout mon cœur; je voue à son service mon affection, ma vie, ma fortune et toutes mes facultés. Il n'a pas, Dieu soit loué et béni, reçu la moindre blessure; il garde le pont le plus vaillamment du monde, avec une excellente discipline. Il y a au pont un enseigne que je considère en conscience comme aussi brave que Marc-Antoine. C'est un homme sans réputation, mais je l'ai vu se conduire on ne peut mieux.

GOWER. Comment l'appelez-vous?

FLUELLEN. On l'appelle l'enseigne Pistolet.

GOWER. Je ne le connais pas.

Arrive PISTOLET.

FLUELLEN. Vous ne le connaissez pas? le voici qui vient.

PISTOLET. Capitaine, j'ai un service à vous demander : vous êtes dans les bonnes grâces du duc d'Exeter?

FLUELLEN. Oui, Dieu merci, et je crois avoir mérité une place dans son amitié.

PISTOLET. Bardolphe, soldat intrépide et courageux, d'une valeur notable, a, par un coup malheureux du destin, et par un tour de roue de la capricieuse Fortune, cette aveugle déesse qui se tient debout sur une boule en rotation permanente, —

FLUELLEN. Excusez, enseigne Pistolet. La Fortune est représentée aveugle avec un bandeau sur les yeux, pour signifier que la fortune est aveugle. On la représente aussi avec une roue pour signifier, et c'est la morale de la chose, qu'elle est mobile, inconstante, variable et changeante; et c'est aussi pour cela, voyez-vous, que son pied pose sur une pierre sphérique qui roule, roule, roule sans cesse En vérité, les poëtes font une excellente description de la Fortune. La Fortune, voyez-vous, est une excellente moralité.

PISTOLET. La Fortune est l'ennemie de Bardolphe. Il est l'objet de son courroux; car il a volé un ciboire, et doit être pendu, ce qui fait une fort vilaine mort. Le gibet est bon pour les chiens; quant à l'homme, qu'il reste libre, et que le chanvre ne lui coupe pas le sifflet. Mais Exeter a prononcé un arrêt de mort pour un ciboire de peu de valeur. Allez donc lui parler; le duc entendra votre voix. Que Bardolphe ne voie pas le fil de ses jours coupé par une chétive ficelle, et d'une manière ignominieuse. Parlez pour lui, capitaine, et je serai reconnaissant de ce service.

FLUELLEN. Enseigne Pistolet, je crois vous comprendre.

PISTOLET. Réjouissez-vous-en donc.

FLUELLEN. Il n'y a pas de quoi; car, voyez-vous, il serait mon frère, que je laisserais la volonté du duc suivre son cours, et ne m'opposerais pas à son exécution : il faut que la discipline soit maintenue.

PISTOLET. Meurs, et sois damné. Je fais la figue à ton amitié.

FLUELLEN. Bien.

PISTOLET. Le figue espagnole *.

Il s'éloigne.

FLUELLEN. Très-bien.

GOWER. Voilà, par ma foi, un fieffé coquin. Je me le rappelle maintenant; c'est un entremetteur, un coupeur de bourses.

FLUELLEN. Je vous assure que je lui ai entendu débiter sur le pont les plus belles paroles du monde. Mais c'est égal, ce qu'il m'a dit tout à l'heure, je m'en souviendrai dans l'occasion.

GOWER. Pardieu ! c'est un fat, un drôle qui de temps en temps va à la guerre, afin de pouvoir, à son retour à Londres, se donner des airs de soldat. Ces gens-là savent sur le bout de leurs doigts les noms de tous les généraux. Ils vous diront, comme s'ils l'avaient appris par cœur, quels engagements ont eu lieu, à quels retranchements, à quelle brèche, à quel convoi ; les noms de ceux qui se sont distingués, de ceux qui ont été tués, de ceux qui se sont mal conduits; quelles positions occupait l'ennemi : tout cela débité en style militaire, assaisonné des jurements les plus neufs; et vous n'avez pas d'idée de ce qu'une barbe taillée sur le patron de celle du général, et un habit tout noirci encore par la poudre des camps, peut produire d'effet, au milieu des brocs écumants, sur des cerveaux exaltés par les fumées de la bière. Mais il vous faut apprendre à reconnaître ces misérables, la honte de notre âge, si vous ne voulez être exposé à d'étranges méprises.

FLUELLEN. Tenez, capitaine Gower, — je vois bien qu'il n'est pas ce qu'il voudrait paraître. Au premier défaut que je trouverai à sa cuirasse, je lui dirai son fait. (*On entend le tambour.*) Écoutez ! voilà le roi qui vient ; il faut que je lui parle sur ce qui se passe au pont.

Arrivent LE ROI HENRI, GLOSTER et des Soldats.

FLUELLEN. Dieu bénisse votre majesté !

* Allusion aux figues empoisonnées qu'employait la vengeance espagnole.

LE ROI HENRI. Eh bien! Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN. Oui, sire; le duc d'Exeter l'a vaillamment défendu : les Français se sont retirés, et le passage est libre. L'ennemi a voulu s'emparer du pont; mais il a été forcé de battre en retraite, et le pont est resté au pouvoir du duc d'Exeter. Je puis assurer à votre majesté que le duc est un vaillant homme.

LE ROI HENRI. Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen?

FLUELLEN. La perte de l'ennemi a été très-grande; pour moi, je pense que le duc n'a pas perdu un seul homme, à l'exception d'un individu qui doit être pendu pour vol dans une église, d'un certain Bardolphe, que votre majesté connaît peut-être. Il a la figure enluminée et toute bourgeonnée; ses lèvres font l'office de soufflet sous son nez, véritable brasier ardent, tantôt bleu, tantôt rouge; mais son nez va être exécuté, et son feu éteint.

LE ROI HENRI. Je voudrais nous voir défaits ainsi de tous les délinquants de cette espèce! — Et nous ordonnons expressément que, pendant notre marche à travers le pays, il ne soit rien enlevé dans les villages; que tout ce qu'on prendra soit payé comptant, qu'il ne soit fait aucune insulte, adressé aucune parole outrageante aux Français; car, lorsque la douceur et la cruauté se disputent un royaume, c'est la douceur qui gagne la partie.

On entend le son d'un cor. Arrive MONTJOIE.

MONTJOIE. Vous me reconnaissez à mon costume?

LE ROI HENRI. Oui, je te reconnais. Que viens-tu me faire savoir?

MONTJOIE. Les intentions de mon maître.

LE ROI HENRI. Fais-les-moi connaître.

MONTJOIE. Voici ce que m'a dit mon roi : — Dis à Henri d'Angleterre qu'il nous a crus morts lorsque nous n'étions qu'endormis; la sagacité qui sait agir à propos est un meilleur soldat que la témérité. Dis-lui que nous aurions pu le repousser à Harfleur; mais nous n'avons pas cru devoir punir une injure avant qu'elle ne fût mûre. — Maintenant c'est à notre tour à parler, et notre puissante voix va se faire entendre. Le roi d'Angleterre regrettera sa folie, verra sa faiblesse, et admirera notre patience. Dis-lui donc de songer à sa rançon, qui doit

être proportionnée aux dommages que nous avons éprouvés, aux sujets que nous avons perdus, et aux humiliations que nous avons endurées. Si la réparation devait égaler l'offense, sa faiblesse succomberait sous le poids. Pour nous indemniser de nos pertes, son trésor est trop pauvre; pour réparer l'effusion de notre sang, toute la population de son royaume serait insuffisante; et quant à l'insulte qui nous a été faite, lors même qu'il viendrait en personne se prosterner à nos pieds, ce serait encore une satisfaction bien faible et bien chétive. Ajoute que nous le défions, et finis en lui disant qu'il a voué à la mort ceux qui le suivent, et que leur condamnation est prononcée. Ainsi parle le roi mon maître; tel est le message dont il m'a chargé.

LE ROI HENRI. Je connais ta qualité. Quel est ton nom?

MONTJOIE. Montjoie.

LE ROI HENRI. Tu t'acquittes loyalement de ton office. Retourne sur tes pas, et dis au roi :—Qu'en ce moment je ne le cherche pas, et ne demanderais pas mieux que de me diriger sur Calais, sans empêchement; car, à dire vrai, — quoiqu'il n'y ait pas de sagesse à faire cet aveu à un ennemi rusé et disposé à en tirer avantage, — la maladie a beaucoup affaibli mes soldats; leur nombre est diminué, et le peu qui m'en restent ne valent guère mieux qu'un pareil nombre de Français; et cependant, quand ils se portaient bien, je te le dis, Montjoie, chacun d'eux valait trois Français.— Que Dieu me pardonne cet accès de forfanterie! — C'est un défaut que m'a inoculé l'air de la France, et dont il faut que je me corrige. — Va donc dire à ton maître que je suis ici; ce corps frêle et chétif, voilà ma rançon. Je n'ai pour armée que des soldats malades et débiles; néanmoins, dis-lui que, Dieu aidant, nous nous ouvrirons un passage quand le roi de France lui-même, et un autre monarque voisin tout aussi puissant que lui, devraient se mettre en travers. Voilà pour ta peine, Montjoie. (*Il lui remet une bourse.*) Va dire à ton maître de faire mûrement ses réflexions. Si on nous laisse passer, nous passerons; si l'on veut nous en empêcher, nous teindrons de votre sang pourpré votre sol noirâtre. Sur ce, Montjoie, adieu. En deux mots, voici notre réponse : — En l'état où nous sommes, nous ne chercherons pas le combat; mais tels que nous sommes, néanmoins, nous ne l'éviterons pas. Porte cette réponse à ton maître.

MONTJOIE. Je vais la lui porter. Je remercie votre majesté.

Il s'éloigne.

GLOSTER. J'espère, à présent, qu'ils ne viendront pas nous attaquer.

LE ROI HENRI. Nous sommes dans la main de Dieu, mon frère, non dans les leurs. Marchez au pont; la nuit s'approche; — nous camperons de l'autre côté de la rivière, et demain nous nous mettrons en route.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Le camp français, près d'Azincourt.

Arrivent LE CONNÉTABLE DE FRANCE, LE SEIGNEUR DE RAMBURES, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN et Autres.

LE CONNÉTABLE. Bah! j'ai la meilleure armure qu'il y ait au monde. — Que je voudrais qu'il fût jour!

D'ORLÉANS. Vous avez une excellente armure; mais mon cheval a bien son prix.

LE CONNÉTABLE. C'est le meilleur cheval de l'Europe.

D'ORLÉANS. Le jour ne se lèvera-t-il donc jamais?

LE DAUPHIN. Monseigneur d'Orléans, et vous, monsieur le grand connétable, vous parlez de cheval et d'armure?

D'ORLÉANS. Sous ces deux rapports, vous êtes aussi bien pourvu qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN. Comme cette nuit est longue! — Je ne changerais pas mon cheval contre toute autre monture à quatre pieds. Ça! ah! il bondit de terre comme s'il était élastique. C'est le cheval volant, c'est le Pégase aux narines de feu! Quand je le monte, je vole, je suis un faucon. Il trotte dans l'air; la terre résonne mélodieusement quand il la touche; il y a plus d'harmonie dans la corne de son sabot que dans la flûte d'Hermès.

D'ORLÉANS. Il a la couleur de la muscade.

LE DAUPHIN. Et la chaleur du gingembre. C'est un coursier digne de Persée; il n'est formé que d'air et de feu; et les grossiers éléments de la terre et de l'eau ne se manifestent en lui que par sa docilité tranquille, quand son cavalier le monte. Voilà un cheval! tous les autres, comparés à lui, ne sont que des bêtes de somme.

LE CONNÉTABLE. C'est effectivement un cheval excellent et accompli.

LE DAUPHIN. C'est le prince des palefrois; son hennissement

ressemble à la parole impérieuse d'un monarque, et on ne peut le voir sans lui rendre hommage.

D'ORLÉANS. En voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LE DAUPHIN. Celui-là n'est qu'un idiot, qui n'est pas en état, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, de célébrer sur tous les modes l'éloge de mon palefroi. C'est un sujet aussi inépuisable que la mer; quand chaque grain de sable serait une voix éloquente, mon cheval mériterait d'être célébré par toutes; il est digne d'occuper les pensées d'un roi, et d'être monté par un empereur. Il mérite que tout l'univers, tant connu qu'inconnu, s'arrête pour l'admirer. Il m'est arrivé un jour d'écrire à sa louange un sonnet qui commençait ainsi :

« O merveille de la nature! »

D'ORLÉANS. J'ai entendu réciter un sonnet que l'auteur adressait à sa maîtresse, et qui commençait de la même manière.

LE DAUPHIN. C'est qu'alors il aura imité celui que j'ai composé pour mon coursier; car mon cheval est ma maîtresse.

D'ORLÉANS. Votre maîtresse est une bonne monture.

LE DAUPHIN. Oui, pour moi; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une maîtresse accomplie.

LE CONNÉTABLE. Ma foi, si je ne me trompe, votre maîtresse vous a, l'autre jour, méchamment désarçonné.

LE DAUPHIN. Qui sait si la vôtre ne vous en a pas fait autant?

LE CONNÉTABLE. La mienne n'avait pas de bride.

LE DAUPHIN. Sans doute qu'elle était vieille et docile, et que vous la montiez à cru, comme un paysan irlandais.

LE CONNÉTABLE. Je vois que vous vous connaissez en équitation.

LE DAUPHIN. Suivez donc mes conseils. Ceux qui montent de cette manière, et ne prennent pas leurs précautions, tombent dans de sales fondrières. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse.

LE CONNÉTABLE. J'aime tout autant avoir ma maîtresse pour cheval.

LE DAUPHIN. Vous saurez que ma maîtresse ne porte d'autres crins que les siens.

LE CONNÉTABLE. J'en pourrais dire autant, si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN. *Le chien retourne à son vomissement, et la truie lavée au bourbier* [1]. Vous faites flèche de tout bois.

[1] La phrase soulignée est en français dans le texte.

LE CONNÉTABLE. Cependant je ne fais pas de mon cheval une maîtresse, et je n'applique pas les proverbes à contre-sens.

RAMBURES. Monseigneur le connétable, l'armure que j'ai vue ce soir dans votre tente, sont-ce des étoiles ou des soleils qu'elle porte ?

LE CONNÉTABLE. Des étoiles, seigneur.

LE DAUPHIN. Il en tombera demain quelques-unes, j'espère.

LE CONNÉTABLE. Il en restera encore assez dans mon azur[1].

LE DAUPHIN. C'est possible ; car vous en avez trop; et il n'y aurait pas de mal qu'on vous en ôtât quelques-unes.

LE CONNÉTABLE. C'est comme les louanges dont vous chargez votre cheval ; il ne trotterait pas moins bien si quelques-unes de vos gasconnades étaient démontées.

LE DAUPHIN. Plût à Dieu que je pusse le charger selon son mérité ! — Ne fera-t-il jamais jour ? — Je veux trotter demain l'espace d'un mille, et que ma route soit pavée de visages anglais.

LE CONNÉTABLE. Je n'en dirai pas autant ; je craindrais qu'on ne me dévisageât : mais je voudrais qu'il fût jour ; car il me tarde de frotter les oreilles aux Anglais.

RAMBURES. Je parie de faire vingt prisonniers anglais. Qui veut courir avec moi le hasard de la gageure ?

LE CONNÉTABLE. Avant de les avoir, vous avez vous-même plus d'un hasard à courir.

LE DAUPHIN. Il est minuit; je vais m'armer.

Il s'éloigne.

D'ORLÉANS. Le dauphin soupire après l'aube

RAMBURES. Il lui tarde de manger les Anglais.

LE CONNÉTABLE. Je m'engagerais volontiers à manger tout ce qu'il tuera.

D'ORLÉANS. Par la blanche main de ma dame, c'est un vaillant prince.

LE CONNÉTABLE. Jurez plutôt par le pied de votre dame, afin qu'elle puisse sauter à pieds joints par-dessus le serment.

D'ORLÉANS. C'est assurément l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE. Être actif, c'est agir ; et de fait, il est toujours agissant.

D'ORLÉANS. Je n'ai jamais ouï dire qu'il ait fait du mal à qui que ce soit.

[1] Terme de blason.

LE CONNÉTABLE. Il n'en fera pas non plus demain ; il gardera cette bonne réputation intacte.

D'ORLÉANS. Je sais qu'il a du courage.

LE CONNÉTABLE. C'est ce que m'a dit quelqu'un qui le connaît mieux que vous.

D'ORLÉANS. Qui donc ?

LE CONNÉTABLE. Parbleu, il me l'a dit lui-même, ajoutant qu'il lui était égal qu'on le sût.

D'ORLÉANS. Il a raison : ce n'est point en lui un mérite caché.

LE CONNÉTABLE. Je vous demande pardon. Nul ne l'a vu encore, si ce n'est son laquais. C'est une vaillance tenue sous verre, et qui s'évapore au grand air.

D'ORLÉANS. On ne saurait dire du bien de ce qu'on n'aime pas.

LE CONNÉTABLE. A cette maxime je réponds par une autre : il y a de la flatterie dans l'amitié.

D'ORLÉANS. J'y ajoute celle-ci : Il faut donner au diable son dû.

LE CONNÉTABLE. Bien répliqué; diable est mis ici pour ami. Je vous riposte par ces mots : La peste soit du diable!

D'ORLÉANS. A ce jeu-là vous êtes plus alerte que moi. — La flèche d'un fou est bientôt lancée.

LE CONNÉTABLE. Vous avez dépassé le but.

D'ORLÉANS. Ce n'est pas la première fois qu'on vous dépasse,

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Monseigneur le grand connétable, les Anglais sont à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE. Qui a mesuré le terrain ?

LE MESSAGER. Le seigneur de Grandpré.

LE CONNÉTABLE. C'est un gentilhomme vaillant et fort expert. Que je voudrais qu'il fût jour! Hélas! le pauvre Henri d'Angleterre ne soupire pas comme nous après le lever de l'aurore.

D'ORLÉANS. Quel imbécile que ce roi d'Angleterre, d'aller, avec ses Anglais stupides, s'aventurer si loin dans un pays inconnu !

LE CONNÉTABLE. Si les Anglais avaient tant soit peu de bon sens, ils se sauveraient à toutes jambes.

D'ORLÉANS. C'est le bon sens qui leur manque. S'il y avait dans leur tête quelque peu de cervelle, jamais ils ne porteraient des casques si pesants.

RAMBURES. Cette île d'Angleterre produit d'intrépides créatures ; leurs boules-dogues sont d'un courage sans égal.

D'ORLÉANS. Sots animaux, qui vont tête baissée se jeter dans la gueule d'un ours de Russie qui leur écrase la tête comme une pomme pourrie. Comme si vous appeliez vaillante la puce qui ose aller prendre son déjeuner sur la moustache d'un lion.

LE CONNÉTABLE. C'est juste; les hommes de ce pays-là ressemblent à leurs dogues pour la vigueur et la brutalité de l'attaque; ce sont des gens qui en partant laissent leur esprit avec leurs femmes; donnez-leur une forte ration de bœuf, fournissez-leur du fer et de l'acier, ils mangeront comme des loups et se battront comme des lions.

D'ORLÉANS. Oui; mais ces pauvres Anglais sont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE. En ce cas, nous trouverons grande envie de manger, et nulle envie de combattre. Maintenant, il est temps de nous armer. Venez-vous?

D'ORLÉANS. Il est deux heures : voyons un peu, — à dix heures chacun de nous aura cent Anglais.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

LE CHOEUR.

Figurez-vous maintenant que c'est l'heure où tous les bruits expirent en un faible murmure, où les ténèbres commencent à régner sur le vaste univers. D'un camp à l'autre, à travers les ombres de la nuit, arrive à l'oreille un sourd bruissement; et peu s'en faut que les sentinelles d'une armée n'entendent la consigne donnée à voix basse aux sentinelles de l'armée opposée. Les feux des deux camps se répondent, et à leurs pâles lueurs on voit les visages de l'ennemi se dessiner dans l'ombre. Le coursier menace le coursier, et frappe l'oreille engourdie de la nuit de ses bruyants et fiers hennissements. L'armurier,

dans les tentes, achève l'équipement des chevaliers, et le bruit de son marteau rivant les derniers clous de leur armure, annonce des préparatifs redoutables. Les coqs chantent, les cloches sonnent, et annoncent trois heures du matin. Fiers de leur nombre, et pleins de sécurité, les Français confiants et présomptueux jouent aux dés le destin des Anglais qu'ils méprisent, et accusant la marche paresseuse de la nuit, la traitant de fée boiteuse et difforme qui se traîne avec une insupportable lenteur. Les pauvres Anglais, victimes condamnées, sont assis avec résignation autour de leurs feux vigilants, et réfléchissent aux dangers du lendemain; vus à la clarté de la lune, leur morne maintien, leurs joues amaigries, leurs vêtements en lambeaux, en font autant de spectres horribles. Qui verrait maintenant le royal chef de ces troupes délabrées, allant de poste en poste, d'une tente à l'autre, s'écrierait : Gloire à lui! Il s'avance; il visite toute son armée; il adresse à tous le salut du matin avec un sourire modeste; les appelant ses frères, ses amis, ses compatriotes. Sur ses traits augustes rien n'indique qu'une armée ennemie l'entoure de ses rangs redoutables; rien n'atteste qu'il ait passé une nuit pénible et sans sommeil; à voir son visage frais, où la fatigue n'a point laissé de trace, son air de gaieté, sa majesté tranquille, le malheureux tout à l'heure pâle et abattu puise dans ses regards une vigueur nouvelle : comme le soleil, son regard bienfaisant dispense à tous une chaleur généreuse, et dissout les glaces de la crainte. Vous donc, spectateurs de tout rang, contemplez dans l'ombre de la nuit un faible portrait de Henri, tel que peut vous l'offrir notre insuffisance; de là nous transportons la scène sur le champ de bataille; c'est là qu'avec quatre ou cinq fleurets émoussés et un vain simulacre de combat, nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt. Cependant asseyez-vous et voyez; et qu'une imitation imparfaite et grossière vous tienne lieu de la réalité.

SCÈNE I.

Le camp des Anglais, à Azincourt.

Arrivent LE ROI HENRI, BEDFORD et GLOSTER.

LE ROI HENRI. Il est vrai, Gloster, nous sommes dans une position périlleuse; aussi notre courage doit grandir avec le danger. — Bonjour, mon frère Bedford. Vive Dieu! il n'est point de mal qui ne contienne une essence de bien, pour ceux qui savaient l'en extraire. Nos dangereux voisins nous obligent

à nous lever matin, ce qui est salutaire à la santé et conforme aux habitudes d'une vie bien réglée; indépendamment de cela, ils sont pour nous une sorte de conscience extérieure, et nous tiennent lieu de prédicateurs, nous avertissant de nous préparer à notre heure dernière. C'est ainsi que nous pouvons extraire de doux sucs des herbes les plus sauvages, et tirer du diable lui-même une utilité morale.

Arrive ERPINGHAM.

LE ROI, *continuant.* Bonjour, vénérable sir Thomas Erpingham! un doux oreiller vaudrait mieux pour votre tête blanchie que le bivouac en plein air sur la terre de France.

ERPINGHAM. Détrompez-vous, sire; je préfère ce lit à tout autre; car je puis dire que je suis couché comme un roi.

LE ROI HENRI. On fait bien de se résigner à sa position par l'exemple d'autrui. On en éprouve un soulagement; quand l'âme est ravivée, sans nul doute les organes, auparavant éteints et amortis, brisent leur tombe léthargique, et, comme le serpent rajeuni, se meuvent avec une légèreté et une fraîcheur nouvelles. Prêtez-moi votre manteau, sir Thomas. — Mes frères, vous ferez tous deux mes compliments aux princes qui sont dans notre camp; offrez-leur mes salutations, et invitez-les tous à se rendre sans délai dans ma tente.

GLOSTER. Nous n'y manquerons pas, sire.

Gloster et Bedford s'éloignent.

ERPINGHAM. Suivrai-je votre majesté?

LE ROI HENRI. Non, mon bon chevalier. Accompagnez mes frères auprès de nos lords d'Angleterre; j'ai besoin de m'entretenir un instant avec moi-même, et je serai bien aise d'être seul.

ERPINGHAM. Que le Dieu du ciel vous bénisse, noble Henri.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI. Merci, bon vieillard, cœur loyal! ton langage respire la confiance et la sécurité.

Arrive PISTOLET.

PISTOLET. *Qui va là* [1]*?*

LE ROI HENRI. Ami.

PISTOLET. Réponds-moi; es-tu officier, ou appartiens-tu au commun du vulgaire?

[1] En français dans le texte.

LE ROI HENRI. Je suis gentleman, et sers dans une compagnie.

PISTOLET. Portes-tu la pique redoutable?

LE ROI HENRI. Oui. Qui êtes-vous?

PISTOLET. D'aussi bonne maison que l'empereur.

LE ROI HENRI. Alors, vous êtes de meilleure maison que le roi.

PISTOLET. Le roi est un beau coq, un cœur d'or, un gaillard dégourdi, un enfant de la gloire, de bonne race, et qui a le poignet fort. Je baise la poussière de ses souliers, et du plus profond de mon cœur j'aime cet aimable sabreur. Comment te nommes-tu ?

LE ROI HENRI. Henri Le Roi.

PISTOLET. Le Roi! Voilà un nom qui sent le pays de Cornouailles; es-tu de ce pays-là?

LE ROI HENRI. Non ; je suis Gallois.

PISTOLET. Connais-tu Fluellen?

LE ROI HENRI. Oui.

PISTOLET. Dis-lui que je lui casserai la tête le jour de la saint David.

LE ROI HENRI. Je vous conseille ce jour-là de ne pas porter votre dague à votre chapeau; il pourrait fort bien la déranger de place.

PISTOLET. Es-tu son ami?

LE ROI HENRI. Et son parent aussi.

PISTOLET. En ce cas, va au diable.

LE ROI HENRI. Je vous remercie. Que Dieu vous conduise!

PISTOLET. Je m'appelle Pistolet.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI. Vous avez un caractère aussi brutal que votre nom.

Arrivent d'un côté FLUELLEN, de l'autre GOWER.

GOWER. Le capitaine Fluellen!

FLUELLEN. Lui-même. Au nom du Christ, parlez plus bas. Il n'y a rien qui doive étonner davantage que de ne pas voir observer les anciennes lois et prérogatives de la guerre. Si vous prenez la peine de relire les campagnes du grand Pompée, vous trouverez, croyez-moi, qu'on ne babillait pas dans le camp de Pompée. Vous y verrez, je vous assure, que les cérémonies

de la guerre et ses préocupations, et ses formes, et la sobriété et la modestie qui lui sont inhérentes, étaient tout autrement observées.

GOWER. L'ennemi est fort bruyant; vous l'avez entendu toute la nuit.

FLUELLEN. Si l'ennemi est un âne, un sot et un bavard, croyez-vous, là, en conscience, que ce soit une raison pour que nous soyons des ânes, des sots et des bavards comme lui?

GOWER. Je parlerai plus bas.

FLUELLEN. Je vous en prie en grâce.

Gower et Fluellen s'éloignent.

LE ROI HENRI. Malgré ses formes excentriques il y a beaucoup de prudence et de valeur dans ce Gallois.

Arrivent BATES, COURT et WILLIAMS.

COURT. Camarade John Bates, n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas?

BATES. Je le crois; mais nous n'avons pas beaucoup de motifs pour désirer la venue du jour.

WILLIAMS. Nous voyons le commencement de la journée, mais je pense que nous n'en verrons pas la fin. Qui va là?

LE ROI HENRI. Ami.

WILLIAMS. Sous quel capitaine servez-vous?

LE ROI HENRI. Sous Sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS. C'est un bon et vieil officier, et un excellent homme. Que pense-t-il, je vous prie, de notre position actuelle?

LE ROI HENRI. Il nous regarde comme des hommes échoués sur un banc de sable, et qui s'attendent à être, d'un moment à l'autre, balayés par la marée prochaine.

BATES. Sans doute qu'il n'a pas dit sa pensée au roi?

LE ROI HENRI. Non, et il ne convient pas qu'il la lui dise; car je vous le dis entre nous, je pense que le roi n'est qu'un homme comme nous; la violette a pour lui le même parfum que pour moi; il ressent comme moi l'action des éléments; tous ses sens sont soumis aux conditions de l'humanité; si vous écartez la pompe qui l'environne, une fois mis à nu, vous ne verrez en lui qu'un homme; et quoique ses impressions prennent un vol plus élevé que les nôtres, cependant, quand elles s'abaissent, elles descendent à notre niveau. Aussi, lorsqu'il

voit comme nous des motifs d'inquiétude, ses craintes, sans nul doute, sont de la même nature que les nôtres; dans tous les cas, il convient que personne ne lui témoigne la moindre alarme, de peur qu'en laissant voir ses appréhensions, il ne jette le découragement dans son armée.

BATES. Il peut montrer extérieurement tout le courage qu'il voudra; je gage néanmoins que, malgré le froid qu'il fait cette nuit, il ne serait pas fâché d'être plongé dans la Tamise jusqu'au cou; et je voudrais y être avec lui, à tout hasard, à la condition de partir d'ici sain et sauf.

LE ROI HENRI. Ma foi, je vous dirai en conscience ce que je pense du roi; je crois qu'il se trouve bien où il est, et ne souhaite pas être ailleurs.

BATES. En ce cas il serait à désirer qu'il y fût seul; il serait sûr alors d'être admis à rançon, et la vie de bien des pauvres diables serait épargnée.

LE ROI HENRI. J'ose croire que vous ne lui voulez pas du mal au point de le souhaiter seul ici! vous ne dites cela que pour sonder l'opinion des gens. Pour moi, je ne mourrais nulle part plus volontiers qu'en la compagnie du roi, sa cause étant juste et sa querelle honorable.

WILLIAMS. C'est ce que nous ne savons pas.

BATES. C'est ce dont nous ne devons pas nous enquérir; il nous suffit de savoir que nous sommes les sujets du roi : si sa cause est injuste, nous ne faisons qu'obéir, et cette considération nous absout.

WILLIAMS. Oui, mais si sa cause est mauvaise, le roi aura un compte rigoureux à rendre quand toutes ces jambes, tous ces bras, toutes ces têtes coupées dans la bataille, se rejoindront au dernier jour, et que ces hommes s'écrieront tous ensemble : « Nous sommes morts en tel lieu, les uns en jurant, d'autres en appelant à grands cris un chirurgien, d'autres en pensant à leurs femmes que leur mort laissait sans ressources, d'autres à leurs dettes, d'autres à leurs enfants orphelins. » Il en est bien peu, je le crains, qui meurent chrétiennement dans une bataille. Comment songer à son salut au milieu de préoccupations sanguinaires? Or, si ces gens-là ne meurent pas en état de grâce, c'est le roi qui devra en répondre; car c'est lui qui les a conduits à la mort, et ils ne pouvaient lui désobéir sans manquer à tous leurs devoirs de sujets.

LE ROI HENRI. Si donc un fils, envoyé par son père pour

faire le négoce, commet un crime sur la mer, la responsabilité de son forfait devra, d'après votre raisonnement, peser sur son père qui l'a envoyé; si un domestique, que son maître a chargé de porter une somme d'argent, est attaqué en chemin par des voleurs et meurt en état de péché mortel, vous accuserez la commission du maître d'avoir causé la damnation du domestique. Mais il n'en est point ainsi. Le roi n'a point à répondre de la fin particulière de chacun de ses soldats, non plus que le père de son fils, ou le maître de son serviteur; car ils n'ont pas en vue leur mort quand ils emploient leurs services. D'ailleurs, quelque pure que soit une cause, lorsqu'elle est remise à la décision du glaive, il n'y a point de roi qui ne puisse employer à la soutenir que des soldats sans reproche. Les uns ont sur la conscience des meurtres antérieurement tramés et commis; d'autres ont séduit quelque vierge innocente par un odieux parjure; d'autres se réfugient dans la guerre après avoir ensanglanté la paix par le pillage et le vol. Or, si ces hommes, trompant la vigilance des lois, se sont soustraits au châtiment qu'ils avaient encouru, bien qu'ils aient échappé aux hommes, ils n'ont point d'ailes pour échapper aux mains de Dieu. La guerre est son prévôt, la guerre est sa vengeance. Ainsi se trouvent punis dans les querelles du roi ceux qui ont enfreint les lois du royaume. Là où ils se croyaient en péril, ils sont sortis la vie sauve; et ils trouvent la mort là où ils avaient cherché un moyen de salut. Si donc ils meurent en état de péché, le roi n'est pas plus responsable de leur damnation qu'il n'avait été coupable des impiétés dont ils portent maintenant la peine. Un sujet doit au roi ses services; mais il conserve la propriété exclusive de son âme. Tout soldat devrait faire à la guerre ce que fait un malade en danger de mort, purger sa conscience de toutes ses souillures. S'il meurt ainsi préparé, la mort lui devient profitable; s'il ne meurt pas, c'est un temps bien employé que celui qu'on a passé à une telle préparation; et à celui qui échappe ainsi il est permis de croire qu'ayant fait à Dieu l'offrande volontaire de sa vie, Dieu la lui a conservée pour qu'il rendît témoignage à sa grandeur, et enseignât aux autres comment ils doivent se préparer à mourir.

WILLIAMS. Il est certain que lorsqu'un homme meurt en état de péché, la faute en est à lui seul : le roi n'en est pas responsable.

BATES. Je ne demande pas qu'il réponde pour moi, et pourtant je suis résolu à me battre vigoureusement pour lui.

LE ROI HENRI. J'ai moi-même entendu dire au roi qu'il ne rachèterait pas sa vie par une rançon.

WILLIAMS. Il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur; mais quand on nous aura coupé la gorge, il rachètera la sienne, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI HENRI. Si pareille chose arrive, et que j'en sois témoin, je ne croirai plus jamais à sa parole.

WILLIAMS. Vous lui en demanderez raison, n'est-ce pas? Que peut contre un monarque le chétif ressentiment d'un simple particulier? C'est un moyen aussi périlleux que la décharge d'un vieux mousquet rouillé : c'est comme si vous vouliez changer le soleil en glace, en l'éventant avec une plume de paon. Vous ne croirez plus jamais à sa parole! Allons, c'est une sottise que vous venez de dire là.

LE ROI HENRI. Je trouve votre réprimande un peu trop cavalière : dans toute autre circonstance, je serais homme à m'en fâcher.

WILLIAMS. Nous viderons ensemble ce différend si vous survivez.

LE ROI HENRI. J'y consens.

WILLIAMS. Comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI HENRI. Donne-moi un gage, et je le porterai à mon chapeau : si jamais il t'arrive d'oser le redemander, je te promets de te rendre raison.

WILLIAMS. Voici mon gant; donne moi l'un des tiens.

LE ROI HENRI. Le voici.

WILLIAMS. Je le porterai aussi à mon chapeau : si jamais, la journée de demain une fois passée, tu viens à moi, et me dis : « Ce gant est à moi, » je jure, par la main que voilà, que je t'appliquerai un vigoureux soufflet.

LE ROI HENRI. Si je survis et que je te voie porteur de mon gant, je t'en demanderai raison.

WILLIAMS. Tu n'en auras pas plus l'envie que de t'aller pendre.

LE ROI HENRI. Oui, je le ferai, fût-ce même en présence du roi.

WILLIAMS. Tiens ta parole : adieu.

BATES. Soyez en bonne intelligence, Anglais sans cervelle; vous auriez bien assez des Français pour adversaires, si vous saviez compter.

LE ROI HENRI. Effectivement, les Français sont vingt contre un; mais nos épées éclairciront leur nombre, et rendront la partie plus égale; c'est une œuvre dans laquelle le roi compte demain prendre sa part.

Les Soldats s'éloignent.

LE ROI HENRI *seul, continuant.* Le roi doit en répondre! Mettons nos vies, nos âmes, nos dettes, nos péchés, la position malheureuse de nos femmes et de nos enfants, mettons tout sur le compte du roi. — On nous rend responsables de tout. O dure condition! inhérente à la grandeur! il nous faut être solidaires du premier sot venu qui ne ressent que ses propres douleurs. A combien de jouissances de l'âme, que possèdent les simples particuliers, il faut que les rois disent adieu! Et qu'ont les rois, que les particuliers ne puissent avoir pareillement, sauf le vain appareil de la représentation? Et qu'es-tu après tout, grandeur qu'on idolâtre? quelle sorte de divinité es-tu donc, toi qui souffres plus de douleurs mortelles que tes adorateurs? quels sont tes revenus? quels sont tes bénéfices? O grandeur vaine, montre-moi ce que tu vaux; quelle est la valeur réelle des hommages qu'on t'adresse? qu'es-tu autre chose qu'une position, un rang consacré par l'étiquette, imprimant le respect et la crainte aux autres hommes, et rendant le monarque que l'on craint moins heureux que ceux qui le craignent? Dans les hommages que l'on t'offre, c'est souvent le poison de la flatterie que tu bois. O majesté superbe, sois malade et ordonne à l'étiquette de te guérir; crois-tu que la fièvre brûlante fuira devant les titres prodigués par l'adulation? se retirera-t-elle devant les prosternements et les génuflexions? parce que tu commandes au genou du mendiant de fléchir, penses-tu que tu puisses t'approprier sa santé? Non, rêve orgueilleux, qui escamotes si adroitement le repos des rois; je suis roi, et tu ne saurais m'en imposer. Je sais que ce n'est ni l'huile sainte, ni le sceptre, ni le globe, ni l'épée, ni la main de justice, ni la couronne royale, ni la robe tissue d'or et de perles, ni les titres pompeux qui précèdent le nom du roi, ni le trône sur lequel il est assis, ni les flots de splendeur qui viennent battre la rive de ces hautes régions, que ce n'est pas tout cela qui donne le bonheur. Je sais qu'un monarque, entouré de toutes ces splendeurs, étendu sur un lit pompeux, ne saurait dormir d'un sommeil aussi profond que le dernier des paysans qui se couche l'esprit vide, et l'estomac plein du pain de l'indigence, et n'a jamais ces nuits horribles,

filles de l'enfer; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il travaille sous l'œil de Phébus, et toute la nuit il dort dans l'Élysée; le lendemain, il se lève avec l'aube, il aide Hypérion [1] à atteler ses coursiers, et c'est ainsi qu'occupé d'un travail utile, il atteint le terme de l'année; aux vaines grandeurs près, cet humble mortel, dont le travail remplit les jours, et le sommeil les nuits, est plus heureux qu'un roi. Le paysan, membre d'une société paisible, en goûte les bienfaits; mais son grossier cerveau est loin de se douter de ce qu'il en coûte de veilles au roi pour maintenir cette paix dont le villageois recueille les avantages.

Arrive ERPINGHAM.

ERPINGHAM. Sire, vos nobles, impatients de vous voir, vous cherchent par tout le camp.

LE ROI HENRI. Vénérable et digne chevalier, allez les réunir dans ma tente; j'y serai avant vous.

ERPINGHAM. Je vais exécuter votre ordre, sire.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI, *seul*. O dieu des batailles! mets l'intrépidité au cœur de mes soldats, bannis-en la crainte; ôte-leur la faculté de compter, si le nombre des ennemis devait les effrayer. Oublie, Seigneur, oublie pour aujourd'hui la faute commise par mon père pour obtenir la couronne. J'ai donné au corps de Richard une sépulture nouvelle; je l'ai arrosé de plus de larmes pénitentes que le fer fatal n'en a fait sortir de gouttes de sang; je pensionne cinq cents pauvres qui, deux fois par jour, lèvent vers le ciel leurs mains flétries pour en obtenir le pardon du sang; et j'ai fait bâtir deux chapelles où des prêtres entonnent un chant grave et solennel pour le repos de l'âme de Richard. Je ferai plus encore; mais je sais que tout ce que je puis faire n'est d'aucune valeur; et malgré ces expiations, je dois encore, d'un cœur contrit, implorer mon pardon.

Arrive GLOSTER.

GLOSTER. Sire!

LE ROI HENRI. N'est-ce pas la voix de mon frère Gloster? oui; je sais le motif qui t'amène; je te suis; le jour, mes amis, et toute chose me devancent.

Ils s'éloignent.

[1] Le soleil.

SCÈNE II.

Le camp français.

Arrivent LE DAUPHIN, LE DUC D'ORLÉANS, RAMBURES, et Autres.

D'ORLÉANS. Le soleil dore nos armures; debout, messeigneurs.

LE DAUPHIN. *Montez à cheval*[1] *!* — Mon cheval! *valets! laquais!* ha!

D'ORLÉANS. O noble ardeur!

LE DAUPHIN. Courage! — *Les eaux et la terre,* —

D'ORLÉANS. *Rien de plus? l'air et le feu,* —

LE DAUPHIN. *Ciel!* Mon cousin Orléans, —

Arrive LE CONNÉTABLE.

LE DAUPHIN, *continant.* Eh bien, monsieur le connétable!

LE CONNÉTABLE. Entendez-vous hennir nos coursiers impatients?

LE DAUPHIN. Montez-les, messieurs; faites des incisions dans leurs flancs, afin que leur sang venant à jaillir aux yeux des Anglais, éteigne le superflu de leur courage! ha!

RAMBURES. Voulez-vous donc qu'ils pleurent du sang, celui de nos chevaux? comment distinguerions-nous alors leurs larmes naturelles?

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Pairs de France, les Anglais sont en bataille!

LE CONNÉTABLE. A cheval, princes vaillants! vite à cheval! Jetez les yeux sur leurs bandes chétives et affamées; il suffira de votre belliqueuse présence pour glacer leurs âmes et ne leur laisser plus que le squelette d'hommes. Ils ne sauraient donner de l'occupation à tous nos glaives; à peine si leurs veines maladives ont assez de sang pour laisser une tache sur tous nos coutelas; nos braves Français les auront à peine tirés, qu'il faudra les remettre dans le fourreau faute d'emploi; le souffle de notre vaillance suffira pour les renverser. Croyez-moi, messeigneurs, nos laquais et nos manants, — cette foule de gens inutiles qui embarrassent les mouvements de nos bataillons, — suffiraient pour purger la plaine d'un ennemi aussi méprisable; et nous pourrions, au pied de cette colline, nous contenter

[1] Ce que nous avons souligné est en français dans le texte.

de les regarder faire; mais l'honneur nous le défend. Que vous dirai-je? nous n'avons que bien peu de chose à faire, et tout sera fini. Que nos trompettes sonnent donc une fanfare et le boute-selle; notre approche répandra un tel effroi dans la plaine, que les Anglais terrifiés vont se coucher ventre à terre et se rendre.

Arrive GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ. Pourquoi tardez-vous si longtemps, nobles seigneurs de France? ces insulaires moribonds, ces squelettes décharnés, déparent, ce matin, la beauté de nos campagnes; ils ont péniblement déroulé des lambeaux d'étendards sur lesquels le vent ne souffle qu'avec dédain. Mars lui-même semble honteux de cette armée de mendiants, et ne jette qu'un regard indécis à travers la visière d'un casque rouillé; leurs cavaliers ressemblent à des candélabres qui portent des torches; leurs tristes montures attendent la tête baissée, les flancs amaigris, la peau pendante, les yeux éteints et chassieux; et dans leur bouche inanimée, mêlé à quelques brins d'herbe remâchés, le mors reste immobile; leurs exécuteurs, les corbeaux, voltigent au-dessus de leurs têtes, impatients de dévorer leur proie. La parole est impuissante à reproduire l'image inerte de ce cadavre d'armée.

LE CONNÉTABLE. Ils ont dit leurs prières, et attendent la mort.

LE DAUPHIN. Si, avant de les attaquer, nous leur envoyions à dîner, des vêtements neufs, et de l'avoine pour leurs chevaux? que vous en semble?

LE CONNÉTABLE. Je n'attends plus que mon gorgerin. Marchons au combat; je vais prendre un clairon, et sonner moi-même la charge. Allons, partons; déjà le jour est avancé, et nous le perdons dans l'inaction.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le camp anglais.

Arrivent GLOSTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY et WESTMORELAND.

GLOSTER. Où est le roi?

BEDFORD. Le roi est allé en personne reconnaître l'ennemi.

WESTMORELAND. Ils ont soixante mille combattants.

EXETER. Ils sont cinq contre un ; et des troupes toutes fraîches encore.

SALISBURY. Que le bras de Dieu combatte pour nous ! La partie est périlleuse. Dieu soit avec vous tous, princes ; je vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous revoir que dans le ciel, séparons-nous sans chagrin ; — mon noble lord de Bedford, — mon cher lord Gloster, — mon digne lord Exeter, — (*à Westmoreland*) vous, mon bien-aimé parent, — vous tous, guerriers, recevez mes adieux.

BEDFORD. Adieu, digne Salisbury ; que le bonheur t'accompagne.

EXETER. Adieu, cher lord ; combats vaillamment aujourd'hui ; mais c'est te faire injure que de t'adresser une pareille recommandation ; car ta valeur est solide et à toute épreuve.

Salisbury s'éloigne.

BEDFORD. Son courage égale sa bonté ; il excelle dans ces deux qualités.

WESTMORELAND. Oh ! que n'avons-nous ici maintenant dix mille seulement de ces hommes qui en Angleterre ne travaillent pas aujourd'hui !

Arrive LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI. Qui exprime un pareil vœu ? mon cousin Westmoreland ? — Non, mon beau cousin, si nous sommes destinés à mourir, nous sommes assez nombreux, et notre patrie perdra assez en nous perdant ; si nous devons survivre à cette journée, moins nous serons, plus grande sera notre part de gloire. Au nom du ciel, je vous en supplie, ne souhaitez pas un seul homme de plus. Par Jupiter, je n'ai point la soif de l'or, et je ne trouve pas mauvais qu'on vive à mes dépens ; peu m'importe que mes vêtements soient usés par d'autres ; tous ces biens extérieurs ne sont point l'objet de mes désirs ; mais si c'est un péché que de convoiter la gloire, je suis le plus grand pécheur qu'il y ait au monde ; non, mon cousin, croyez-moi, n'appelez pas de vos vœux un seul Anglais de plus. Vive Dieu ! j'en jure par mes plus chères espérances ici-bas, je ne voudrais pas partager avec un homme de plus un aussi grand honneur. Oh ! n'en souhaitez pas un de plus, Westmoreland : faites plutôt publier dans les rangs de mon armée, que celui à qui ce combat répugne, peut partir ; il recevra son passe-port, et l'argent nécessaire pour sa route lui sera remis. Je ne veux pas mourir dans la compagnie d'un homme qui ne serait pas

résolu à partager mon trépas. C'est aujourd'hui la saint Crépin[1] : celui qui survivra à cette journée, et retournera sain et sauf dans sa patrie, ne pourra sans orgueil entendre nommer ce jour, et lèvera la tête avec fierté au nom de Crépin. Celui qui survivra à cette journée et atteindra un long âge, fêtera chaque année ce jour glorieux; et la veille, réunissant à table ses amis, il leur dira : « C'est demain la saint Crépin. » Puis, relevant sa manche, et montrant ses cicatrices, il ajoutera : « J'ai reçu ce jour-là ces blessures que vous voyez. » Le vieillard oublie; mais il aura tout oublié, qu'il se rappellera encore avec orgueil ses exploits dans cette journée. Alors nos noms, familiers à toutes les mémoires, les noms du roi Henri, de Bedford, Exeter, Warwick, Talbot, Salisbury, Glocester, seront répétés la coupe à la main ; le père racontera cette histoire à son fils ; et d'ici à la fin du monde, la saint Crépin ne reviendra jamais sans que notre souvenir soit évoqué, notre souvenir à nous, poignée d'hommes heureux de notre petit nombre, troupes de frères ; car celui qui versera aujourd'hui son sang avec moi sera mon frère ; quelque humble que soit sa condition, ce jour l'anoblira. En Angleterre, les gentilshommes maintenant au lit regretteront amèrement de ne pas s'être trouvés ici ; et ils n'oseront lever les yeux, quand ils entendront parler l'un de ceux qui auront combattu avec nous le jour de la saint Crépin[2].

Revient SALISBURY.

SALISBURY. Mon souverain seigneur, préparez-vous sans délai : les Français sont bravement rangés en bataille, et ne tarderont pas à nous attaquer.

LE ROI HENRI. Tout est prêt, si nos volontés le sont.

WESTMORELAND. Périsse celui dont le courage est tiède en ce moment!

LE ROI HENRI. Vous ne souhaitez donc plus des renforts d'Angleterre, mon cousin ?

WESTMORELAND. Plût à Dieu, sire, que vous et moi nous pussions à nous seuls livrer ce combat !

LE ROI HENRI. C'est comme si vous nous souhaitiez cinq mille hommes de moins, ce qui me plairait beaucoup mieux

[1] La bataille d'Azincourt fut livrée le 25 octobre, le jour de la saint Crépin.

[2] Nous pensons, avec le docteur Johnson, que cette harangue militaire gagnerait beaucoup à être réduite de moitié.

que d'en avoir un de plus. — Vous connaissez tous vos postes : Dieu soit avec vous !

Fanfare. Arrive MONTJOIE.

MONTJOIE. Une seconde fois, je viens te demander, roi Henri, si tu veux traiter de ta rançon, avant ta défaite inévitable ; car, assurément, tu es si près de l'abîme, qu'il est impossible que tu n'y tombes pas. En outre, mû par un sentiment charitable, le connétable désire que tu rappelles à ceux qui te suivent la nécessité de faire leur paix avec Dieu, afin que leurs âmes s'envolent tranquilles et pures loin de ces champs où leurs corps vont tomber et pourrir.

LE ROI HENRI. Qui t'envoie maintenant ?

MONTJOIE. Le connétable de France.

LE ROI HENRI. Veuille, je te prie, lui rapporter ma première réponse. — Dis-leur de commencer par m'abattre, et de vendre ensuite mes os. Vive Dieu ! pourquoi insulter ainsi à des pauvres diables? L'homme qui avait vendu la peau du lion du vivant de la bête fut tué en lui donnant la chasse. Beaucoup d'entre nous, je l'espère, trouveront dans le sein de leur patrie des tombeaux où revivront sur l'airain leurs exploits de ce jour ; et quant à ceux qui laisseront en France leurs vaillants ossements, n'eussent-ils que vos fumiers pour sépulture, morts en braves, ils seront immortels; le soleil les saluera de son sourire ; et fumante encore, aspirera, pour la porter aux cieux, la vapeur de leur gloire, laissant leur terrestre dépouille empester vos climats, et propager en France une contagion vengeresse. Il y a dans nos Anglais une surabondance de valeur capable de donner la mort, même après que la vie est éteinte, comme ces balles mortes qui par ricochets blessent encore. Excuse-moi si je te parle avec fierté : — Dis au connétable que nous ne sommes pas des guerriers endimanchés; une marche longue et pénible a terni l'éclat de notre parure. Il ne reste pas une plume dans toute notre armée, excellent motif pour ne pas nous enfuir à tire d'aile ; et le temps nous a passablement usés et salis; mais, par la sainte messe, nos cœurs sont frais et pimpants; et mes pauvres soldats m'assurent qu'avant que la nuit vienne, ils auront des vêtements neufs, sinon, ils arracheront ceux des soldats français, et les mettront hors d'état de servir. S'il en est ainsi, et avec l'aide de Dieu cela sera, tu vois que ma rançon sera bientôt trouvée. Héraut d'armes, épargne-toi une peine inutile; ne viens plus me parler

de rançon : je le jure, ils n'en auront point d'autre que ces membres; et s'ils les ont, en l'état où je les leur laisserai, ils n'en retireront plus grand'chose : va dire cela au connétable.

MONTJOIE. J'y vais, roi Henri; sur ce, je prends congé de toi. Tu n'entendras plus la voix du héraut d'armes.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI. Et moi, j'ai bien peur que tu ne viennes encore parler de rançon.

Arrive LE DUC D'YORK.

YORK. Sire, je vous demande à genoux le commandement de l'avant-garde.

LE ROI HENRI. Je te l'accorde, brave York. — Maintenant, soldats, marchons;—et toi, grand Dieu, dispose à ta volonté du sort de cette journée.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Le champ de bataille.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent UN SOLDAT FRANÇAIS. PISTOLET et LE PAGE.

PISTOLET. Rends-toi, coquin.

LE SOLDAT. Je pense que vous êtes un gentilhomme de bonne qualité[1] ?

PISTOLET. Qualité ! que veux-tu dire ? Es-tu gentilhomme ? quel est ton nom ? réponds.

LE SOLDAT. O Seigneur Dieu !

PISTOLET. Il n'y a pas de Seigneur Dieu qui tienne ; tu meurs par la lame de cette épée que voilà, si tu ne me donnes une excellente rançon.

LE SOLDAT. O miséricorde ! ayez pitié de moi !

PISTOLET. Tout cela est inutile ; il me faut des écus, ou je t'arrache par la gorge ton diaphragme sanglant.

LE SOLDAT. Est-il possible d'échapper à la force de ton bras vaillant ?

PISTOLTET. Quoi donc, impudent satyre, tu n'a pas un sou vaillant ?

LE SOLDAT. Oh ! pardonnez-moi.

PISTOLET. Que me chantes-tu là ? ne me comprends-tu pas ?

[1] Dans le texte, Pistolet parle anglais, le soldat parle français ; on conçoit la difficulté de rendre le dialogue vraisemblable, avec une langue unique.

Écoute un peu ici, page ; demande en français à ce manant quel est son nom.

LE PAGE, *au Soldat*. Écoutez ; comment vous nommez-vous?

LE SOLDAT. Monsieur Le Fer.

LE PAGE. Il dit qu'il se nommme monsieur Le Fer.

PISTOLET. Monsieur Le Fer? je le ferrerai d'importance. Dis-lui de se préparer, car je vais lui couper la gorge.

LE SOLDAT, *au Page*. Que dit-il, monsieur ?

LE PAGE. Il m'ordonne de vous dire de vous tenir prêt ; car il va à l'instant même vous couper la gorge.

PISTOLET. Oui, maraud, je vais te couper la gorge ; il faut que tu me donnes des écus, des écus de bon aloi, ou cette épée que voilà va te mettre en pièces.

LE SOLDAT. Oh ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner ! Je suis gentilhomme de bonne maison ; laissez-moi la vie ; et je vous donnerai deux cents écus.

PISTOLET. Qu'est-ce qu'il dit ?

LE PAGE. Il vous prie de lui laisser la vie ; il est gentilhomme de bonne maison, et pour sa rançon il vous donnera deux cents écus.

PISTOLET. Dis-lui,—que ma fureur s'apaisera, et que je prendrai ses écus.

LE SOLDAT, *au Page*. Mon petit monsieur, que dit-il?

LE PAGE. Encore qu'il soit contraire à son serment de faire grâce à aucun prisonnier, néanmoins, en retour des écus que vous lui avez promis, il consent à vous donner la liberté.

LE SOLDAT. Je vous fais à genoux mille remercîments, et m'estime heureux d'être tombé dans les mains d'un chevalier qui est, je pense, le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET. Explique-moi ce qu'il dit, page.

LE PAGE. Il vous fait à genoux mille remercîments, et s'estime heureux d'être tombé entre les mains d'un homme qu'il considère comme le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET. Par la sangbleu ! je veux me montrer clément. Suis-moi, maraud.

Pistolet s'éloigne.

LE PAGE, *au Soldat*. Suivez le grand capitaine.

Le Soldat s'éloigne.

LE PAGE, *seul, continuant.* Je n'ai jamais entendu une voix si pleine sortir d'un cœur aussi vide ; mais le proverbe a raison :—vase vide est sonore. Bardolphe et Nym avaient dix fois plus de courage que ce diable hurleur de la vieille comédie [1], à qui chacun donne impunément sur les ongles à coups de latte ; et tous deux sont pendus, et il en adviendrait autant à celui-ci, s'il osait commettre un vol tant soit peu hardi. Il faut que j'aille rejoindre les valets qui sont avec les bagages. Les Français feraient sur nous un beau butin, s'ils le savaient ; car il n'y a que de la valetaille pour garder le camp.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE DAUPHIN, D'ORLÉANS, BOURBON, LE CONNÉTABLE, RAMBURES et Autres.

LE CONNÉTABLE. *O diable* [2] *!*

ORLÉANS. *O seigneur ! — la bataille est perdue ! — tout est perdu !*

LE DAUPHIN. *Mort de ma vie !* tout est perdu, tout ! La honte et une éternelle infamie planent sur nos cimiers ! *O méchante fortune ! —* Ne fuyez pas !

Un bruit confus se fait entendre.

LE CONNÉTABLE. Tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN. O honte ineffaçable ! Poignardons-nous ! Voilà donc les misérables dont nous avons joué le sort aux dés !

D'ORLÉANS. Voilà le roi à qui nous avons envoyé demander sa rançon !

BOURBON. Honte ! honte éternelle ! honte partout ! Mourons les armes à la main ! retournons au combat. Celui qui ne voudra pas suivre Bourbon, qu'il s'éloigne d'ici ; et, vil entremetteur, son chapeau à la main, qu'il reste en sentinelle à la porte de sa chambre, pendant qu'un esclave plus vil que mon chien déshonorera la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE. Que la confusion qui a causé notre défaite nous soit maintenant en aide ! Allons en masse nous faire tuer par les Anglais, ou résolvons-nous à mourir infâmes.

[1] Dans les vieilles comédies, jouées sous le nom de *Moralités*, le diable était toujours attaqué par le niais de la pièce, qui l'étrillait à coups de latte et le faisait fuir en beuglant.

[2] Ce qui est souligné est en français dans le texte.

D'ORLÉANS. Nous sommes encore assez de monde pour écraser les Anglais sous le poids de notre masse compacte, si nous voulons y mettre un peu d'ordre.

BOURBON. Au diable l'ordre maintenant! Je retourne au fort de la mêlée. Abrégeons notre vie, si nous ne voulons éterniser notre honte.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE ROI HENRI à la tête de ses troupes, EXETER et d'autres Lords.

LE ROI HENRI. Je suis content de vous, mes braves compatriotes; mais tout n'est pas fini ; les Français tiennent encore.

EXETER. Le duc d'York se recommande à votre majesté.

LE ROI HENRI. Est-il vivant, cher oncle? Trois fois, depuis une heure, je l'ai vu tomber; trois fois je l'ai vu se relever et combattre. Du cimier aux éperons, il était couvert de sang.

EXETER. C'est dans cet état qu'il est gisant dans la plaine, ce brave guerrier. A côté de lui est étendu son compagnon de mort et de gloire, le noble comte de Suffolk. Suffolk est mort le premier; York, sanglant et mutilé, s'approche de son ami, baigné dans son sang, le prend par la barbe, baise ses blessures larges et béantes, et s'écrie : — « Attends-moi, cher cousin Suffolk ! mon âme accompagnera la tienne dans son vol vers les cieux. Chère âme, attends la mienne ; elles partiront ensemble, comme ensemble nous avons combattu en dignes frères d'armes dans cette bataille glorieuse et sanglante ! » A ces mots, j'arrive et lui adresse quelques paroles d'espoir; il me prend la main en souriant, et me la serrant d'une faible étreinte : « Cher lord, me dit-il, rappelez mes services au souvenir de mon roi. » Ensuite, il se retourne, jette son bras blessé autour du cou de Suffolk, et lui donne un baiser sur les lèvres; et c'est ainsi qu'unis dans la mort, ces deux amis ont scellé dans le sang le pacte de leur généreuse affection. Ce spectacle touchant m'a tiré des pleurs que je me suis vainement efforcé de retenir ; ma fermeté d'homme a été impuissante ; toute la sensibilité de ma mère est venue dans mes yeux, et j'ai senti couler mes larmes.

LE ROI HENRI. Je ne vous blâme pas; car moi-même, en

vous entendant, j'ai peine à retenir mes pleurs. (*On entend un bruit de trompette.*) Mais écoutez! quelle est cette nouvelle alerte? Les Français ont réuni leurs troupes dispersées. Eh bien, que chaque soldat tue ses prisonniers. Allez porter cet ordre.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent FLUELLEN et GOWER.

FLUELLEN. Comment donc! tuer les valets commis à la garde des bagages! C'est une violation expresse des lois de la guerre; c'est, voyez-vous, le plus grand trait de scélératesse qui se puisse commettre dans le monde. N'est-il pas vrai, en conscience?

GOWER. Il est certain que pas un valet n'a été laissé vivant, et cette boucherie est l'ouvrage de ces lâches coquins qui se sont enfuis du champ de bataille. En outre, ils ont brûlé ou enlevé tout ce qui se trouvait dans la tente du roi; aussi le roi a-t-il, avec raison, ordonné à chaque soldat d'égorger son prisonnier. Oh! c'est un vaillant roi!

FLUELLEN. Il est né à Monmouth, capitaine Gower. Comment nommez-vous la ville où est né Alexandre le Gros?

GOWER. Alexandre le Grand.

FLUELLEN. Le gros ou le grand, n'est-ce pas la même chose? Le gros, le grand, le puissant, le colossal, le magnanime, tout cela revient au même, à une légère variante près.

GOWER. Je crois qu'Alexandre le Grand est né en Macédoine: son père, si je ne me trompe, se nommait Philippe de Macédoine.

FLUELLEN. Je pense que c'est en Macédoine qu'est né Alexandre. Tenez, capitaine, si vous jetez un coup d'œil sur la carte, en comparant la Macédoine et Monmouth, vous trouverez, je vous assure, que leur position géographique est la même. Il y a une rivière en Macédoine. Il y a aussi une rivière à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle la Wye; mais je ne me rappelle plus le nom de l'autre. N'importe; elles se ressemblent comme l'un de mes doigts ressemble aux autres, et dans toutes deux il y a du saumon. En examinant de près la vie d'Alexandre, vous verrez qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle de Henri de Monmouth; car il y a des points de res-

semblance entre toutes choses. Dieu sait, et vous le savez aussi, qu'Alexandre, dans sa rage, dans sa furie, dans son emportement, dans sa colère, dans un moment de dépit et de mauvaise humeur, et aussi pour avoir un peu trop bu, Alexandre, dis-je, dans sa mauvaise humeur et sa colère, tua son meilleur ami, Clytus.

GOWER. En cela notre roi ne lui ressemble pas. Il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUELLEN. Vous avez tort, voyez-vous, de me couper la parole avant que j'aie fini. Je ne parle que par manière de similitude et de comparaison. De même qu'Alexandre, dans l'ivresse et l'emportement, tua son ami Clytus, de même Henri Monmouth, dans son bon sens et dans la plénitude de sa raison, a congédié le gras chevalier à la grosse bedaine, celui qui était si fertile en bouffonneries, en bons mots et en méchants tours; j'ai oublié son nom.

GOWER. Sir John Falstaff.

FLUELLEN. Lui-même. Je vous assure que Monmouth a produit de braves gens.

GOWER. Voici venir sa majesté.

Fanfares. Arrivent LE ROI HENRI avec une partie de ses troupes; WARWICK, GLOSTER, EXETER et Autres.

LE ROI HENRI. Depuis mon arrivée en France, voilà le premier moment de colère que j'éprouve. — Héraut, prends avec toi un trompette; pique des deux jusqu'à ces cavaliers que tu vois là-bas sur la colline. S'ils veulent combattre contre nous, dis-leur de descendre; sinon qu'ils évacuent le champ de bataille; leur vue nous déplaît; s'ils ne veulent adopter ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, et leur ferons prendre leur vol aussi vite que la pierre lancée par les frondeurs de l'antique Assyrie: en outre, nous égorgerons nos prisonniers, et nous traiterons sans miséricorde tous ceux qui tomberont en notre pouvoir. Va leur dire cela.

Arrive MONTJOIE.

EXETER. Sire, voici le héraut d'armes français.

GLOSTER. Son regard est plus humble que de coutume.

LE ROI HENRI. Eh bien! que veut dire ceci, héraut d'armes? ne t'ai-je pas dit que, pour toute rançon, je n'avais à donner que ces membres que voilà? Viens-tu encore me parler de rançon?

MONTJOIE. Non, grand roi; je viens faire un appel à ton humanité, et te demander la permission de parcourir cette plaine sanglante, de faire le dénombrement de nos morts, puis de les ensevelir; de séparer la dépouille de nos nobles de celle du vulgaire; car un grand nombre de nos princes, — malheureux que nous sommes! — sont gisants, baignés dans un sang mercenaire; de même nos morts obscurs baignent leurs membres vulgaires dans le sang des princes; les coursiers blessés, dans le sang jusqu'au fanon, s'agitent, et saisis d'une aveugle rage, leurs pieds armés de fer lancent des ruades à leurs maîtres expirés, et les tuent une seconde fois. Oh! permets-nous, grand roi, de parcourir en sûreté le champ de bataille, et d'enlever nos morts.

LE ROI HENRI. Je te dirai franchement, héraut d'armes, que je ne sais si la victoire est ou n'est pas à nous. Car je vois encore un grand nombre de vos cavaliers qui se montrent et galopent dans la plaine.

MONJOIE. La victoire est à vous.

LE ROI HENRI. Grâces en soient rendues à Dieu et non à notre force! Comment nomme-t-on ce château qui est tout près d'ici.

MONTJOIE. On l'appelle Azincourt.

LE ROI HENRI. Eh bien, nous nommons cette bataille la bataille d'Azincourt, livrée le jour de la saint Crépin.

FLUELLEN. Plaise à votre majesté, votre aïeul de glorieuse mémoire, et votre grand-oncle, le prince Noir, à ce que j'ai lu dans les chroniques, ont livré ici, en France, une fameuse bataille.

LE ROI HENRI. C'est vrai, Fluellen.

FLUELLEN. Votre majesté dit vrai. Si votre majesté se le rappelle, les Gallois firent merveille ce jour-là dans un jardin où croissaient des poireaux; ils portaient tous des poireaux à leur coiffure de Monmouth, et vous savez que jusque aujourd'hui cette coutume s'est conservée en mémoire de ce fait d'armes. J'ai la certitude que votre majesté ne rougit pas de porter le poireau à la saint David.

LE ROI HENRI. Je me fais gloire de le porter; car je suis Gallois. Vous le savez, mon cher compatriote.

FLUELLEN. Toute l'eau de la Wye ne saurait laver le sang gallois contenu dans vos veines; c'est ce que je puis vous assu-

rer. Dieu le bénisse et le conserve aussi longtemps qu'il plaira à sa grâce et à sa majesté aussi.

LE ROI HENRI. Merci, mon cher compatriote.

FLUELLEN. Par Jésus, je suis le compatriote de votre majesté ; je le dirai à qui voudra l'entendre. Je le confesserai au monde entier. Grâce à Dieu, je n'ai point à rougir de votre majesté tant que votre majesté sera honnête homme.

LE ROI HENRI. Dieu veuille me conserver tel ! (*Montrant Montjoie.*) Que nos hérauts d'armes l'accompagnent. Qu'on fasse le relevé exact des morts dans l'une et l'autre armée, et qu'on me l'apporte.

Montjoie et quelques Anglais s'éloignent.

LE ROI HENRI, *continuant, en montrant Williams.* Faites approcher cet homme.

EXETER. Soldat, venez auprès du roi.

LE ROI HENRI. Soldat, pourquoi ce gant que tu portes à ton chapeau ?

WILLIAMS. Plaise à votre majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est en vie.

LE ROI HENRI. Un Anglais ?

WILLIAMS. Plaise à votre majesté, un maraud, qui, hier, s'est pris de dispute avec moi. S'il est en vie, et qu'il ose réclamer ce gant, j'ai promis de lui appliquer un soufflet ; de mon côté, si je vois mon gant à son chapeau, et il a juré, foi de soldat, de le porter s'il est en vie, je le délogerai de la belle manière.

LE ROI HENRI. Qu'en pensez-vous, capitaine Fluellen ? convient-il que ce soldat tienne sa promesse ?

FLUELLEN. Avec la permission de votre majesté, il n'est qu'un lâche et un misérable s'il ne la tient pas ; je le dis en conscience.

LE ROI HENRI. Il peut se faire que son adversaire soit un gentilhomme de haut rang qui ne pourrait, sans déroger, se commettre avec un homme de sa sorte.

FLUELLEN. Fût-il aussi bon gentilhomme que le diable, que Lucifer et Belzébuth lui-même, il faut absolument qu'il tienne sa parole et son serment. S'il se parjure, voyez-vous, sire, il est perdu de réputation ; il n'est plus que le plus fieffé misérable dont la semelle ait jamais foulé la terre de Dieu ; là, je vous le dis en conscience.

LE ROI HENRI. Eh bien, tiens ta parole quand tu verras l'individu en question.

WILLIAMS. C'est ce que je ferai, sire, aussi vrai que je vis.

LE ROI HENRI. Sous qui sers-tu?

WILLIAMS. Sous le capitaine Gower, sire.

FLUELLEN. Gower est un bon capitaine; il est très-versé dans la connaissance et la littérature de la guerre.

LE ROI HENRI. Soldat, va lui dire de venir me trouver.

WILLIAMS. J'y vais, sire.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI. Tiens, Fluellen. (*Il lui remet le gant de Williams.*) Porte ce gage à ma place, et mets-le à ton chapeau. Au moment où Alençon et moi étions par terre, j'ai arraché ce gant de son casque. Quiconque le réclamera est un ami d'Alençon et un ennemi de notre personne : si tu m'aimes, tu l'arrêteras.

FLUELLEN. Votre majesté me fait là un aussi grand honneur que puisse en désirer le cœur d'un sujet. Je voudrais bien voir l'homme n'ayant que deux jambes, qui osera trouver à redire à ce gant. Je ne dis que celà. Mais je serais charmé de le voir. Dieu veuille m'accorder cette grâce.

LE ROI HENRI. Connais-tu Gower?

FLUELLEN. Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est mon ami intime.

LE ROI HENRI. Va le chercher, je te prie, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN. J'y vais.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI. Mylord de Warwick, — et vous, mon frère Gloster, — suivez de près Fluellen. Le gant que je viens de lui remettre pourrait fort bien lui attirer un soufflet. C'est le gant du soldat; j'étais convenu de le porter moi-même. Suivez-le donc, mon cher cousin Warwick. Si le soldat le frappe, et à son air résolu, je le crois homme à tenir sa parole, il pourra en résulter quelque malheur subit; car je connais Fluellen pour un homme de cœur; quand il est en colère, il prend feu comme la poudre, et il est prompt à ressentir un outrage. Suivez-le, et veillez à ce qu'il n'arrive entre eux aucun malheur. — Venez avec moi, mon oncle Exeter.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VIII.

Devant la tente du roi Henri.

Arrivent GOWER et WILLIAMS.

WILLIAMS. Je gage, capitaine, que c'est pour vous faire chevalier.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN. Avec la grâce de Dieu, et sous son bon plaisir, capitaine, veuillez, je vous prie, vous rendre sur-le-champ auprès du roi : peut-être se prépare-t-il pour vous plus de bien que vous ne vous y attendez.

WILLIAMS. Connaissez-vous ce gant?

FLUELLEN. Si je connais ce gant? je sais que c'est un gant.

WILLIAMS. Je le sais; et voilà comme je le salue.

Il le frappe.

FLUELLEN. Par la sambleu, voilà bien le plus fieffé traître que possède l'univers, la France ou l'Angleterre!

GOWERS, *à Williams.* Qu'y a-t-il? que prétends-tu, misérable.

WILLIAMS. Croyez-vous donc que je veuille me parjurer?

FLUELLEN. Écartez-vous, capitaine Gower; croyez-moi, je vais payer ce traître comme il le mérite.

WILLIAMS. Je ne suis pas un traître.

FLUELLEN. Tu en as menti par la gorge. — (*A Gower.*) Je vous ordonne, au nom de sa majesté, de l'arrêter : c'est un ami du duc d'Alençon.

Arrivent WARWICK et GLOSTER.

WARWICK. Eh bien! qu'y a-t-il donc? de qui s'agit-il?

FLUELLEN. Mylord de Warwick, grâce à Dieu, il vient de se découvrir une trahison, voyez-vous, la plus pernicieuse qui se puisse désirer. Voici sa majesté.

Arrivent LE ROI HENRI et EXETER.

LE ROI HENRI. Eh bien! qu'y a-t-il?

FLUELLEN. Sire, voici un scélérat, un traître, qui a osé porter la main sur le gant que votre majesté a arraché du casque d'Alençon.

WILLIAMS. Sire, ce gant est à moi; voici l'autre; et l'homme à qui je l'ai donné en échange du sien a promis de le porter

à son chapeau ; et moi, s'il le faisait, j'ai promis de le frapper. Je viens de rencontrer cet homme avec mon gant à son chapeau, et j'ai tenu ma promesse.

FLUELLEN. Votre majesté l'entend; sous le bon plaisir de votre vaillante majesté, vous voyez quel misérable maraud vous avez là. J'espère que votre majesté, m'appuyant de son témoignage, attestera et certifiera consciencieusement que c'est bien là le gant d'Alençon que votre majesté m'a remis.

LE ROI HENRI. Soldat, donne-moi le gant que tu portes à ton chapeau ; tiens, voilà le pareil. (*Il lui présente un gant.*) C'est moi que tu as promis de frapper, et tu m'as adressé les propos les plus insultants.

FLUELLEN. Plaise à votre majesté que son cou en réponde s'il y a encore des lois martiales dans le monde.

LE ROI HENRI. Quelle satisfaction peux-tu m'offrir pour réparer ton offense ?

WILLIAMS. Toute offense, sire, doit être intentionnelle : je n'ai jamais eu l'intention d'offenser votre majesté.

LE ROI HENRI. C'est moi-même, en personne, que tu as injurié.

WILLIAMS. Votre majesté n'a point paru devant moi sous son véritable caractère; j'en atteste la nuit qu'il faisait, les vêtements que vous portiez, votre humble apparence. Ce que votre majesté a souffert sous ce déguisement, veuillez l'attribuer à vous-même; non à moi. Si vous aviez été ce que je vous croyais, il n'y aurait pas eu d'offense ; je supplie donc votre majesté de vouloir bien me pardonner.

LE ROI HENRI. Mon oncle Exeter, remplissez d'écus ce gant que voilà, et donnez-le à cet homme. — Prends-le, camarade, et porte-le à ton chapeau, comme une marque d'honneur, jusqu'à ce que je te le redemande. — Donnez-lui les écus. — Capitaine, il faut vous réconcilier avec lui.

FLUELLEN. Par la lumière du jour, ce gaillard a du cœur au ventre. Tiens, voilà douze pence pour toi, et, je t'en prie, évite le train, le bruit et les querelles; je t'assure que tu ne t'en trouveras pas plus mal.

WILLIAMS. Je ne veux pas de votre argent.

FLUELLEN. Je te l'offre de bon cœur. Crois-moi, cela te servira à faire raccommoder tes souliers. Allons, pourquoi faire le honteux? tes souliers ne sont déjà pas en si bon état : le

schelling est bon, je t'assure : ou bien, attends, je le changerai.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.

LE ROI HENRI. Eh bien, héraut d'armes, a-t-on fait le relevé des morts?

LE HÉRAUT D'ARMES, *lui remettant un papier.* Voici l'état des Français qui ont péri.

LE ROI HENRI, *à Exeter.* Quels personnages importants ont été faits prisonniers?

EXETER. Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; Jean, duc de Bourbon, et le seigneur de Boucicaut; quinze cents seigneurs, barons, chevaliers, gentilshommes, sans compter les soldats.

LE ROI HENRI, *parcourant le papier qu'on lui a remis.* L'état que voici porte à dix mille le nombre des Français qui ont péri dans la bataille. Sur ce nombre, il y a vingt-six princes et nobles portant bannière, huit mille quatre cents chevaliers, gentilshommes et autres guerriers de distinction, parmi lesquels beaucoup n'étaient faits chevaliers que d'hier, en sorte que sur les dix mille hommes que l'ennemi a perdus, il n'y a que seize cents soldats; tous les autres sont des princes, des barons, des seigneurs, des chevaliers, des gentilshommes, des hommes de naissance et de qualité. Parmi les nobles qui ont été tués sont Charles d'Albret, grand connétable de France; Jacques de Châtillon, amiral de France; le capitaine des arbalétriers; le seigneur de Rambures; le brave sire Guichard Dauphin, grand-maître de France; Jean, duc d'Alençon; Antoine, duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne; et Édouard, duc de Bar. Parmi des comtes, Grandpré, Roussi, Fanconberg, Foix, Beaumont, Marle, Vaudemont et Lestrelles. Voilà, j'espère, une liste de morts illustres! — Où est l'état des Anglais qui ont péri? (*Le héraut d'armes lui présente un autre papier.*) Édouard, duc d'York; le comte de Suffolk; sir Richard Ketley; David Gam, écuyer; point d'autres personnages notables; et, parmi les soldats, vingt-cinq en tout. O Dieu puissant, ici ton bras est visible; ce n'est pas à nous, mais à ton bras seul que nous devons tout rapporter. En l'absence de tout stratagème, en rase campagne, et dans un combat loyal, a-t-on jamais vu une perte si énorme d'un côté, si minime de l'autre? — Prends-en tout l'honneur, grand Dieu; il t'appartient tout entier!

EXETER. C'est miraculeux.

LE ROI HENRI. Rendons-nous processionnellement au village; et qu'il soit publié dans notre armée qu'il y a peine de mort contre quiconque se vantera de cette victoire et enlèvera à Dieu une gloire qui est à lui seul.

FLUELLEN. Est-il permis, sire, de dire le nombre des morts?

LE ROI HENRI. Oui, capitaine, mais à condition de reconnaître que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN. Oui, en conscience, il nous a été fort utile.

LE ROI HENRI. Que tous les rites de la religion soient accomplis; qu'il soit chanté un *Non nobis* et un *Te Deum;* que les morts soient inhumés avec respect; puis nous partirons pour Calais, de là pour l'Angleterre, qui n'aura jamais vu revenir de France de plus fortunés mortels.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

LE CHOEUR.

Permettez, vous qui n'avez pas lu l'histoire, que je vous mette au fait. Quant à ceux qui l'ont lue, je les en supplie humblement, qu'ils nous pardonnent d'abréger les temps, les nombres et le cours des événements, qui ne sauraient être représentés ici dans leurs détails et leur réalité. Maintenant nous transportons Henri à Calais. Supposez qu'il y est arrivé : de là, portez-le sur l'aile de votre pensée, et faites-lui franchir la mer. Voyez sur le rivage anglais cette large ceinture d'hommes, de femmes, d'enfants; leurs acclamations dominent le bruit de l'Océan, dont la grande voix précède la marche du roi et annonce son arrivée. Voyez-le débarquer, puis se mettre solennellement en route pour Londres. La pensée marche si vite, que vous pouvez déjà le voir à Blackheath; là, les lords demandent qu'à son entrée dans la ville on porte devant lui son casque brisé et son épée déformée. Mais lui, exempt de vanité et d'orgueil, il ne le permet pas, et veut que toute la gloire soit rapportée à Dieu seul. Maintenant, grâce à un travail actif de la pensée, voyez Londres verser les flots de ses citoyens! Le maire et tous ses collègues[1], dans leur costume

[1] Les conseillers municipaux, ou les aldermen.

le plus riche, pareils aux sénateurs de Rome antique, et suivis de la foule des plébéiens, vont au-devant de César pour le ramener en triomphe. Ainsi dans une occasion moins grande que celle-ci, sans doute, mais que nous nous plaisons à lui comparer, si le général de notre gracieuse reine[1] revenait maintenant d'Irlande, comme il pourra en revenir un jour, rapportant sur la pointe de son glaive la rébellion percée de part en part, combien quitteraient la cité paisible pour venir saluer son retour! Une affluence beaucoup plus considérable encore, et bien plus justifiée, se presse sur les pas de Henri. A présent, placez-le à Londres, où les récentes blessures de la France invitent le roi d'Angleterre à prolonger son séjour, pendant que l'empereur vient interposer sa médiation pour la conclusion de la paix. Laissons de côté tous les événements qui se sont succédé jusqu'au retour de Henri en France : c'est là que nous allons le conduire; j'ai comblé la lacune en vous rappelant le passé. Pardonnez-moi ce résumé imparfait, et que vos yeux et vos pensées se reportent vers la France.

SCÈNE I.

La France. — Un corps de garde anglais.

Entrent FLUELLEN et GOWER.

GOWER. Oui, vous avez raison ; mais pourquoi portez-vous aujourd'hui votre poireau? La saint David est passée.

FLUELLEN. Il y a des motifs et des raisons à toutes choses. Tenez, je vais vous le dire, en ami, capitaine Gower; ce gueux, ce pelé, ce misérable, ce pouilleux, ce fanfaron de Pistolet, que vous savez et que tout le monde sait n'être qu'un drôle, sans le moindre mérite, eh bien! hier, il est venu à moi, m'apportant du pain et du sel, voyez-vous, et il m'a dit de manger mon poireau. C'était dans un lieu où je ne pouvais pas me prendre de querelle avec lui; mais je veux porter ce poireau à mon chapeau jusqu'à ce que je le rencontre, et alors je lui dirai ma façon de penser.

Entre PISTOLET.

GOWER. Le voilà justement qui vient en se rengorgeant comme un dindon.

FLUELLEN. Je me moque de ses dindons et de ses rengor-

[1] Le comte d'Essex.

gements. — Dieu te bénisse, enseigne Pistolet; gueux, misérable, gredin, Dieu te bénisse!

PISTOLET. Bah! Es-tu fou? Vil Troyen, as-tu donc envie que je coupe le fil de ta destinée? Eloigne-toi! l'odeur du poireau me fait mal au cœur.

FLUELLEN. Je te prie instamment, mauvais drôle, de vouloir bien, à ma prière, à ma demande, à ma requête, manger ce poireau; parce que tu ne l'aimes pas, qu'il ne s'accorde ni avec tes affections, ni avec tes appétits, ni avec ta digestion, c'est pour cela même que tu m'obligeras de le manger.

PISTOLET. Pas pour Cadwallader et toutes ses chèvres.

FLUELLEN. Tiens, voilà pour tes chèvres. (*Il le frappe.*) Voudrais-tu bien, drôle, me faire l'amitié de manger cela?

PISTOLET. Vil Troyen, tu mourras.

FLUELLEN. Tu dis vrai, misérable; je mourrai quand il plaira à Dieu: mais en attendant je veux que tu vives et que tu manges ta ration; allons, je vais y joindre un peu d'assaisonnement. (*Il le frappe de nouveau.*) Tu m'as appelé hier gentilhomme montagnard; je vais faire de toi un gentilhomme de bas étage. Allons, mange; puisque tu te moques des poireaux, tu peux bien en manger.

GOWER. En voilà assez, capitaine. Vous l'avez étourdi.

FLUELLEN. Il faut absolument qu'il mange de mon poireau, ou je lui bâtonnerai la tête quatre jours de suite. Mange, je t'en prie; rien n'est meilleur pour les contusions récentes et pour les blessures des fanfarons.

PISTOLET. Faut-il que je morde?

FLUELLEN. Oui, certainement; sans aucune espèce de doute ou d'équivoque.

PISTOLET. Par ce poireau! je m'en vengerai horriblement. Je mange; mais aussi je jure, —

FLUELLEN. Mange, je te prie. Veux-tu que j'y ajoute encore un peu de sauce? Il n'y a pas là assez de poireau pour que cela vaille la peine de jurer.

PISTOLET. Tiens ta canne en repos; tu vois, je mange.

FLUELLEN. Je souhaite que tu le trouves bon, drôle. Oh! il ne faut pas en laisser; la peau est bonne pour les contusions d'un fat. Quand il t'arrivera une autre fois de voir des poireaux, je te conseille de t'en moquer; voilà tout.

PISTOLET. Bon.

FLUELLEN. Oui, les poireaux, c'est fort bon. Tiens, voilà quatre pence pour toi.

PISTOLET. A moi, quatre pence?

FLUELLEN. Oui, vraiment, et tu les prendras; sinon, j'ai encore dans ma poche un poireau que je te ferai manger.

PISTOLET. Je prends tes quatre pence comme arrhes de vengeance.

FLUELLEN. Si je te dois quelque chose, je te payerai en coups de bâton ; nous ferons le commerce du bois vert, et tu n'achèteras de moi que des gourdins. Dieu soit avec toi, te conserve, et guérisse ta caboche.

Il sort.

PISTOLET. Il me le payera, quand je devrais mettre tout l'enfer en révolution.

GOWER. Allez, allez, vous n'êtes qu'un drôle et un lâche. Vous vous avisez de faire des gorges-chaudes sur une ancienne tradition établie dans un motif honorable, et conservée comme un glorieux trophée de la valeur de nos pères, et vous n'avez pas le cœur de soutenir vos paroles par vos actes? Je vous ai vu trois ou quatre fois railler et turlupiner cet officier. Vous pensiez, parce qu'il ne parlait pas l'anglais correctement, qu'il ne saurait pas manier un gourdin anglais : vous êtes détrompé maintenant; à dater de ce jour, que la correction d'un Gallois vous apprenne à vous conduire en bon Anglais.

Il sort.

PISTOLET. Est-ce que la fortune me fait faux-bond maintenant? Je viens d'apprendre que mon Hélène est morte à l'hôpital ; de ce côté, je n'ai plus rien à attendre. Je commence à vieillir, et de mes vieux membres l'honneur est chassé à coups de bâton. Allons, je vais me faire entremetteur et adroit filou. Je vais m'esquiver en Angleterre, et là je filouterai. Je mettrai des emplâtres sur les blessures que le bâton m'a faites, et je soutiendrai que je les ai reçues dans les guerres de France.

Il sort.

SCÈNE II.

Troyes en Champagne. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent d'un côté, LE ROI HENRI, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND et autres Lords; d'un autre, LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, LA PRINCESSE CATHERINE, divers Seigneurs et Dames de la cour, LE DUC DE BOURGOGNE et sa Suite.

LE ROI HENRI. Que la paix qui nous rassemble préside à

cette entrevue ! Santé et bonheur à notre frère le roi de France et à la reine notre sœur. — Contentement et joie à notre belle cousine la princesse Catherine ! — Et vous, membre de cette royale famille, vous qui avez provoqué cette auguste réunion, je vous salue, duc de Bourgogne, — et vous aussi, princes et pairs de France !

LE ROI DE FRANCE. C'est avec joie que nous vous voyons, notre illustre frère d'Angleterre ; vous êtes le bienvenu, — et vous tous pareillement, princes anglais.

LA REINE ISABELLE. Mon frère d'Angleterre, puisse l'issue de cette gracieuse entrevue être aussi heureuse qu'est grande la joie que nous éprouvons à vous voir, et à envisager cet œil terrible, aussi fatal aux Français qui l'ont rencontré, que le regard meurtrier du basilic. Nous espérons que vos yeux ont perdu leur propriété homicide, et que ce jour verra nos douleurs et nos discordes se transformer en sentiments affectueux.

LE ROI HENRI. Nous souscrivons à ce vœu, et c'est ce qui motive ici notre présence.

LA REINE ISABELLE. Princes anglais, recevez tous mes salutations.

LE DUC DE BOURGOGNE. Recevez tous deux, dans une proportion égale, le tribut de mes respects et de mon affection, puissants monarques de France et d'Angleterre. Vous pouvez me rendre tous deux ce témoignage, que je n'ai épargné ni soins ni efforts pour amener entre vos royales majestés cette auguste conférence. Puisque j'ai réussi à vous mettre en présence et face à face, excusez-moi si je demande devant cette royale assemblée quel obstacle, quel empêchement s'oppose à ce que la paix, cette mère chérie des arts, de l'abondance et des hymens féconds, aujourd'hui indigente, nue et couverte de blessures, revienne dans ce jardin du monde, notre fertile France, montrer son visage charmant. Hélas ! depuis trop longtemps elle en est exilée. La France voit ses richesses languir amoncelées, et se corrompre dans leur fécondité. Ses vignes, dont le nectar console et réjouit le cœur, meurent, faute de culture ; ses haies, autrefois alignées et régulières, semblables aujourd'hui à des prisonniers qui laissent croître leur chevelure en désordre, se hérissent de rejetons confus et inutiles. Dans ses plaines en friche croissent l'ivraie, la ciguë, et l'impur fumeterre, pendant qu'on laisse rouiller le soc qui devrait déraciner ces plantes sauvages. La prairie où crois-

saient la primevère tachetée, la pimprenelle et le trèfle verdoyant, en l'absence de la faux, dans son oisiveté forcée, se couvre d'un luxe nuisible et désordonné, et ne produit que l'odieuse bardane et le chardon épineux, qui la déparent et la détériorent tout ensemble. En même temps que nos vignes, nos terres, nos prairies et nos haies, dégénérées de leurs qualités natives, ne donnent plus que des produits sauvages, nos familles, nos enfants et nous-mêmes, nous avons oublié, ou, faute de temps, nous négligeons d'apprendre les sciences dont la culture importe à notre patrie; nous vivons en vrais sauvages, en soldats qui ne se préoccupent que de pensées de meurtre; partout on ne rencontre que jurements, que visages farouches, que luxe effréné dans la parure; tout porte un cachet d'étrangeté hideuse. Vous êtes assemblés pour rendre au pays sa beauté première, et je m'adresse à vous pour connaître quel obstacle s'oppose à ce que la douce paix fasse disparaître ces inconvénients, et nous dispense de nouveau ses bienfaits.

LE ROI HENRI. Duc de Bourgogne, si vous désirez la paix dont l'absence produit les imperfections que vous avez signalées, il vous faut acheter cette paix en accédant à toutes nos justes demandes, dont vous avez entre les mains la teneur et le bref exposé.

LE DUC DE BOURGOGNE. Le roi de France en a entendu la lecture, et il n'a pas encore donné sa réponse.

LE ROI HENRI. C'est de cette réponse que dépend la paix que vous demandez si instamment.

LE ROI DE FRANCE. Je n'ai fait que jeter sur les articles un coup d'œil rapide. Si votre majesté veut bien désigner quelques-uns des membres de son conseil pour conférer avec nous, nous les parcourrons de nouveau à tête reposée, et nous ferons connaître sans délai notre acceptation et notre réponse définitive.

LE ROI HENRI. Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, — mon frère Clarence, — mon frère Gloster, — Warwick, — Huntington, — suivez le roi; je vous donne plein pouvoir peur ratifier et modifier nos demandes, y ajouter ou en retrancher selon que votre sagesse le jugera convenable à notre dignité; nous y donnons d'avance notre assentiment. — (*A la Reine.*) Voulez-vous, aimable sœur, accompagner les princes ou rester ici avec nous?

LA REINE ISABELLE. Mon gracieux frère, j'irai avec eux : la voix d'une femme pourra faire quelque bien, lorsque certains articles sont défendus avec trop d'insistance.

LE ROI HENRI. Du moins, laissez-nous ici notre cousine, la princesse Catherine. Elle est l'objet de notre demande principale, et dans nos conditions elle forme l'article le plus important.

LA REINE ISABELLE. Elle peut rester.

Tous sortent, à l'exception du roi Henri, de Catherine et de sa Dame d'honneur.

LE ROI HENRI. Belle Catherine, vous, la belle des belles, daignez apprendre à un soldat des paroles qui plaisent à l'oreille d'une femme, et plaident auprès de son tendre cœur la cause de l'amour [1].

CATHERINE. Votre majesté se moquerait de moi; je ne saurais parler votre anglais.

LE ROI HENRI. O belle Catherine! si votre cœur français veut m'aimer tout de bon, je serai charmé de vous entendre exprimer vos sentiments dans votre mauvais anglais. M'aimez-vous, Catherine?

CATHERINE. Pardonnez-moi, je ne comprends pas ce que veut dire aimer [2].

LE ROI HENRI. Un ange vous ressemble, Catherine, et vous êtes semblable à un ange.

CATHERINE. Que dit-il? que je suis semblable aux anges?

ALICE. Oui vraiment, sauf votre grâce, c'est ce qu'il dit.

LE ROI HENRI. Je le dis, Catherine, et je n'hésite pas à l'affirmer.

CATHERINE. O bon Dieu! le langage des hommes est plein de tromperies!

LE ROI HENRI, *à Alice*. Que dit-elle, belle demoiselle? que le langage des hommes est plein de tromperies?

ALICE. Oui, c'est ce que dit la princesse.

LE ROI HENRI. La princesse est de vous deux la plus forte sur l'anglais [3]. Effectivement, Catherine, en vous faisant ma

[1] Pour comprendre cette scène, il est nécessaire de se rappeler que dans le texte, Catherine parle en français, et le roi Henri en anglais.

[2] Il y a ici un jeu de mots sur *like*, semblable, et *like*, aimer.

[3] Le roi fait allusion au mauvais anglais et à la pitoyable prononciation d'Alice, qui se fait moins comprendre en parlant anglais que sa maîtresse en parlant français.

cour, il est heureux pour moi que vous ignoriez ma langue; je suis charmé que vous parliez si mal l'anglais : si vous le parliez mieux, vous trouveriez en moi un roi si vulgaire, que vous pourriez me soupçonner d'avoir vendu ma ferme pou[illegible] [illegible]chetc[illegible] [illegible]ne couronne. Je n'entends rien au jargon des amants; [illegible]ut ce [illegible] puis, c'est de vous dire tout uniment : — *Je vous aime.* Si, [illegible] eu de vous borner à me dire : *Est-ce bien vrai?* vous exigez que je vous en dise davantage, je suis au bout de mon chapelet. Donnez-moi votre réponse, là, franchement; frappons-nous dans la main, et que ce soit un marché conclu. Qu'en dites-vous, madame ?

CATHERINE. Sauf votre honneur, je vous comprends fort bien.

LE ROI HENRI. Vive Dieu! s'il me fallait faire des vers ou danser pour vous plaire, Catherine, je serais un homme perdu. Pour le premier de ces exercices, je n'ai ni rime ni mesure; pour le second, j'ai plus de vigueur que de cadence. S'il ne me fallait, pour conquérir le cœur d'une dame, que sauter prestement en selle, mon armure sur le dos, forfanterie à part, je ne serais point embarrassé; s'il me fallait faire le coup de poing pour ma belle, ou faire caracoler mon cheval pour obtenir ses faveurs, je défierais un boxeur ou un écuyer de s'en tirer mieux que moi; mais, vive Dieu! je ne puis jouer l'amoureux novice, ni exhaler mon éloquence en soupirs, ni me confondre en protestations savamment calculées; je ne sais donner qu'une parole toute unie que je ne donne que lorsqu'on me la demande, et que je n'enfreins jamais. Si tu peux aimer, Catherine, un homme de cette trempe, dont la figure ne vaut pas la peine que le soleil la brûle, qui ne regarde jamais dans son miroir pour le plaisir de s'y voir, que tes yeux me le disent. Je te parle en soldat; si je te conviens ainsi, prends-moi; sinon, te dire que je mourrai, ce serait dire vrai; mais dire que je mourrai d'amour pour toi, ce serait mentir, et toutefois je t'aime; et si tu m'en crois, Catherine, tu prendras pour époux un homme au cœur sincère et sans artifice : il faudra, bon gré, mal gré, qu'il te soit fidèle, car il n'a pas le don de faire sa cour ailleurs. Quant à ces beaux diseurs au babil inépu[illegible] qui s'insinuent dans la faveur des dames, ils en sortent c[illegible] ils y sont entrés : la rime les y porta, la raison les en chass[illegible] Après tout, un beau parleur n'est qu'un bavard, la r[illegible] qu'une ballade. Le meilleur jarret s'affaiblit; la taille l[illegible] droite finit par se courber, une barbe noire devient blan[illegible]

une tête frisée devient chauve, un beau visage se fane, les plus beaux yeux deviennent creux et ternes; mais un bon cœur, Catherine, un bon cœur, c'est le soleil et la lune; ou plutôt c'est le soleil, non la lune, car il brille toujours, ne change jamais et reste invariable. Si tu veux un homme de cette trempe, prends-moi; en me prenant, tu prendras un soldat, et non-seulement un soldat, mais un roi. Voyons, que te semble de mon amour? Parle, ma charmante, et franchement, je t'en conjure.

CATHERINE. Est-il possible que j'aime l'ennemi de la France?

LE ROI HENRI. Non il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Catherine; mais en m'aimant, c'est l'ami de la France que vous aimerez; car j'aime la France à tel point que je ne veux pas en céder un seul village; je la veux toute entière. Catherine, quand la France sera à moi, et moi à vous, alors la France sera à vous, et vous serez à moi.

CATHERINE. Je ne vous comprends pas.

LE ROI HENRI. Non, Catherine? je vais m'exprimer en termes français qui vont rester collés à ma langue comme une nouvelle mariée au cou de son époux dont on ne peut la détacher. *Quand j'aurai pris possession de la France, et vous possession de moi*, — voyons, après? Saint Denis, viens à mon aide! — *alors la France sera vôtre, et vous serez mienne*[1]. — J'aimerais autant, Catherine, avoir à conquérir le royaume que d'être obligé de t'en dire encore autant en français. Je n'obtiendrai jamais rien de toi en français, si ce n'est que tu te moques de moi.

CATHERINE. Sauf votre honneur, le français que vous parlez est meilleur que l'anglais que je parle.

LE ROI HENRI. Non certainement, Catherine; mais je pense que nous parlons également mal, vous, ma langue, moi, la vôtre; et je crois qu'à cet égard nous ne nous devons rien. Mais, Catherine, sais-tu assez d'anglais pour comprendre ceci: [illegible] tu m'aimer?

CATHERINE. C'est ce que je ne puis dire.

LE ROI HENRI. Quelqu'un de tes voisins pourrait-il me le [illegible] Catherine? je le leur demanderai. Allons, je sais que tu [illegible]s. Ce soir, quand tu seras retirée dans ta chambre, tu [illegible]stionneras cette demoiselle sur mon compte, et je sais qu'en

[1] Le roi prononce en français la phrase que nous avons soulignée.

lui parlant, Catherine, tu déprécieras justement celles de mes qualités que tu aimes le mieux; mais, ma bonne Catherine, traite-moi avec ménagement, d'autant plus, aimable princesse, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine, et il y a quelque chose en moi qui me dit que cela sera, comme je t'aurai conquise les armes à la main, il faut que tu donnes le jour à de vaillants guerriers. Avec l'aide de saint Denis et de saint Georges, ne pourrons-nous, à nous deux, procréer un fils, moitié français, moitié anglais, qui ira à Constantinople tirer le grand Turc par sa barbe? Que t'en semble? qu'en dis-tu, ma belle fleur de lis?

CATHERINE. Je ne sais pas cela.

LE ROI HENRI. Non, c'est plus tard que tu le sauras; mais dès à présent tu peux le promettre. Promets-moi seulement, Catherine, que tu contribueras pour ta part à procréer un tel fils, du moins dans sa moitié française, et quant à la moitié anglaise, je promets de m'en acquitter, foi de monarque et de bachelier. Que répondez-vous à cela, *ô la plus belle Catherine du monde, ma très-chère et divine déesse* [1].

CATHERINE. Votre majesté possède assez de français menteur pour tromper la plus sage demoiselle qu'il y ait en France.

LE ROI HENRI. Ah! fi de mon français menteur! Par mon honneur, je te le dis en anglais sincère et vrai : je t'aime, Catherine. Par mon honneur, je n'oserais jurer que tu m'aimes; néanmoins, j'ai dans le sang quelque chose qui me dit que cela est, malgré le peu d'attrait que ma figure doit avoir pour toi. Maudite ambition de mon père! sa pensée était absorbée par la guerre civile quand il m'engendra; en conséquence, il m'a donné un extérieur dur, un visage de fer, si bien que lorsque je m'approche des dames pour leur faire ma cour, je leur fais peur. Mais la vérité est, Catherine, que plus je vieillirai, mieux je serai; ce qui me console, c'est que l'âge, ce destructeur de la beauté, ne pourra pas m'enlaidir davantage. Tu me prends, si toutefois tu consens à me prendre, dans mon état le plus défavorable; quand tu me posséderas, si tu me possèdes, tu me verras gagner de jour en jour. Réponds-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi? Mets de côté ta timidité virginale; révèle les pensées de ton cœur avec le regard d'une impératrice, prends-moi par la main, et dis-moi : — Henri d'Angleterre, je suis à toi. Tu ne m'auras pas plutôt dit ces mots fortunés, que

[1] Le roi dit ceci en français.

je répondrai à haute et intelligible voix : L'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henri Plantagenet est à toi ; et tu peux m'en croire, bien que je le dise en sa présence, tu trouveras en lui, sinon le meilleur des rois, du moins le meilleur des compagnons. Allons, réponds-moi dans ton mélodieux jargon ; car ta voix est une mélodie, et ton anglais un jargon. — Veux-tu de moi ?

CATHERINE. C'est comme il plaira au roi mon père.

LE ROI HENRI. Oh ! cela lui plaira, Catherine, cela lui plaira.

CATHERINE. Dans ce cas, cela me plaira également.

LE ROI HENRI. Cela étant, permettez que je vous baise la main, et vous nomme ma reine.

CATHERINE. Laissez, monseigneur, laissez, laissez ; vraiment, je ne veux pas que vous abaissiez votre grandeur, en baisant la main de votre indigne servante ; excusez-moi, je vous prie, mon très-puissant seigneur.

LE ROI HENRI. Eh bien, je vous baiserai donc sur les lèvres, Catherine ?

CATHERINE. Ce n'est pas la coutume de France de baiser les dames et demoiselles avant leur noce.

LE ROI HENRI, *à Alice*. Mademoiselle, qui êtes mon interprète, que dit-elle ?

ALICE. Que ce n'est pas la coutume des dames de France,— Je ne sais pas comment on dit baiser en anglais.

LE ROI HENRI. To kiss.

ALICE. Votre majesté sait le français mieux que je ne sais l'anglais.

LE ROI HENRI. Elle veut dire que ce n'est pas la coutume des jeunes filles en France de se laisser embrasser avant d'être mariées ; est-ce cela ?

ALICE. Oui vraiment.

LE ROI HENRI. O Catherine ! les grands rois font fléchir les coutumes gênantes. Chère Catherine, ce n'est pas à des gens comme vous et moi que les usages d'un pays opposent leurs faibles barrières ; c'est nous qui établissons les usages, Catherine ; et la liberté que notre rang nous donne ferme la bouche à la censure, comme je vais fermer la vôtre par un baiser, pour vous punir de me l'avoir refusé, en m'opposant les usages de votre pays : résignez-vous donc de bonne grâce. (*Il l'embrasse.*)

Vos lèvres sont ensorcelées, Catherine; il y a plus d'éloquence dans leur délicieux contact que dans les discours du conseil de France; elles exerceraient sur Henri d'Angleterre une influence plus persuasive que l'intervention de tous les monarques du monde. Voici venir votre père.

Entrent LE ROI et LA REINE DE FRANCE, LE DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WESTMORELAND, et autres Seigneurs Français et Anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE. Dieu garde votre majesté, mon royal cousin! n'étiez-vous pas occupé à enseigner l'anglais à notre princesse?

LE ROI HENRI. Je voulais, mon beau cousin, lui apprendre combien je l'aime; et c'est effectivement là du bon anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE. A-t-elle des dispositions?

LE ROI HENRI. Notre langue est rude, mon cousin, et mon caractère l'est passablement aussi; en sorte que, n'ayant ni la voix ni le cœur prédisposés à l'adulation, je ne puis évoquer en elle, sous ses traits véritables, le génie de l'amour.

LE DUC DE BOURGOGNE. Pardonnez à la franchise de ma gaieté, si je vous réponds là-dessus. Si vous voulez procéder avec elle par voie d'évocation, il vous faut commencer par tracer un cercle magique; si vous évoquez l'amour sous ses traits véritables, il doit apparaître nu et aveugle. Pouvez-vous donc blâmer une jeune fille dont la joue est encore colorée du modeste incarnat de la pudeur virginale, de se refuser à la présence d'un enfant aveugle et nu? Il me semble que c'est trop exiger d'une jeune fille.

LE ROI HENRI. Cependant, tout en fermant les yeux, elles cèdent; et tout aveugle qu'il est, l'amour triomphe.

LE DUC DE BOURGOGNE. Sire, elles sont excusables, puisqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI HENRI. Veuillez donc, seigneur, engager votre cousine à fermer les yeux.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je le veux bien, si vous voulez vous engager à lui faire comprendre mes motifs. Les jeunes filles, après les ardeurs d'un chaud été, sont comme les mouches à la Saint-Barthélemy, aveugles bien qu'ayant des yeux; et l'on peut alors toucher avec la main celles qui auparavant n'enduraient pas même le regard.

LE ROI HENRI. La moralité de votre apologue, c'est que je

dois m'en référer au temps et à un été chaud, à la fin duquel j'attraperai la mouche, c'est-à-dire votre cousine, qui alors sera aveugle.

LE DUC DE BOURGOGNE. Comme l'est l'amour avant d'aimer.

LE ROI HENRI. C'est vrai ; et il en est parmi vous qui peuvent remercier l'amour de mon aveuglement; car il est bon nombre de belles cités de France que je ne vois pas parce qu'une belle et jeune pucelle de France s'interpose entre elles et mes regards.

LE ROI DE FRANCE. Oui, seigneur, c'est avec raison que, vue de loin, chacune d'elles se transforme en pucelle à vos yeux ; elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a jamais franchies.

LE ROI HENRI. Catherine sera-t-elle ma femme ?

LE ROI DE FRANCE. Ce sera comme il vous plaira.

LE ROI HENRI. Je désire qu'elle ait pour dames d'honneur les cités vierges dont vous venez de parler; de cette manière, la jeune fille qui s'interposait entre moi et l'objet de mes désirs aura comblé tous mes vœux.

LE ROI DE FRANCE. Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI HENRI. Est-il vrai, mylords d'Angleterre ?

WESTMORELAND. Le roi a tout accordé, sa fille d'abord, puis successivement tous les autres articles, tels que vous les aviez proposés.

EXETER. Le seul qu'il n'ait point accepté est celui dans lequel votre majesté demande, — que le roi de France, toutes les fois que dans un acte diplomatique il sera fait mention de votre majesté, la désigne dans les termes suivants ; savoir, en français : *Notre très-cher fils Henri, roi d'Angleterre, héritier de France;* et en latin : *Præcharissimus filius noster Henricus, rex Angliæ et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE. Il est vrai, mon frère, que j'ai refusé cet article; mais si vous insistez, je suis prêt à l'accorder.

LE ROI HENRI. Je vous prie, dans l'intérêt de notre affection et d'une alliance chérie, de permettre que cet article soit joint aux autres ; et pour conclusion, veuillez me donner votre fille.

LE ROI DE FRANCE. Prenez-la, mon cher fils, et puissiez-vous tous deux me donner des successeurs ! Puissent les royaumes rivaux de France et d'Angleterre, dont les rivages mêmes sem-

blent pâles d'envie à la vue du bonheur l'un de l'autre, mettre fin à leur haine! Puisse cette union chérie établir entre les deux nations des sentiments d'harmonie et de bon voisinage; et que la guerre n'étende jamais son glaive ensanglanté entre l'Angleterre et la France!

TOUS. Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI. A présent, Catherine, soyez la bienvenue; — et soyez-moi tous ici témoins que j'embrasse en elle mon épouse et ma souveraine.

Il embrasse Catherine. Fanfare.

LA REINE ISABELLE. Que Dieu, dont la volonté fait seule les mariages fortunés, fasse de vos cœurs un seul cœur, de vos royaumes un royaume unique! Comme l'époux et l'épouse, quoique deux, n'en font qu'un par l'amour, de même qu'entre vos deux royaumes l'union soit si intime, que les mauvais procédés ou l'odieuse jalousie, qui viennent parfois troubler la couche des meilleurs hymens, ne se glissent jamais entre les deux nations, pour rompre par le divorce leur pacte indissoluble. Que l'Anglais soit Français et le Français Anglais, et qu'ils s'accueillent en frère! — Que Dieu veuille m'entendre.

TOUS. Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI. Allons tout préparer pour mon mariage. — Ce jour-là, duc de Bourgogne, nous recevrons votre serment et celui de tous les pairs, comme garant de notre alliance. Catherine recevra mes serments, moi je recevrai les vôtres; puissent-ils être tous inviolables et prospères!

Ils sortent.

LE CHOEUR.

Nous voilà au terme où notre auteur a conduit à grand'peine cette histoire, resserrant de grands hommes dans un étroit espace, et ne faisant qu'ébaucher çà et là le cours lumineux de leur gloire. Henri, cet astre d'Angleterre, brilla peu de temps; mais dans ce court intervalle il jeta un éclat immense. La fortune avait forgé son épée; après avoir conquis le jardin de l'univers[1], il en laissa la souveraineté à son fils. A ce roi succéda Henri VI, couronné au berceau roi de France et d'Angleterre; tant de mains prirent part à son gouvernement, qu'elles perdirent la France, et ensanglantèrent l'Angleterre; notre scène vous a souvent offert ces tableaux; veuillez en leur faveur faire à celui-ci un indulgent accueil.

[1] La France.

FIN DE HENRI V.

TABLE.

Le roi Jean.	1
Richard II.	72
Henri IV (1re partie).	146
— (2me partie).	229
Henri V.	320

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.